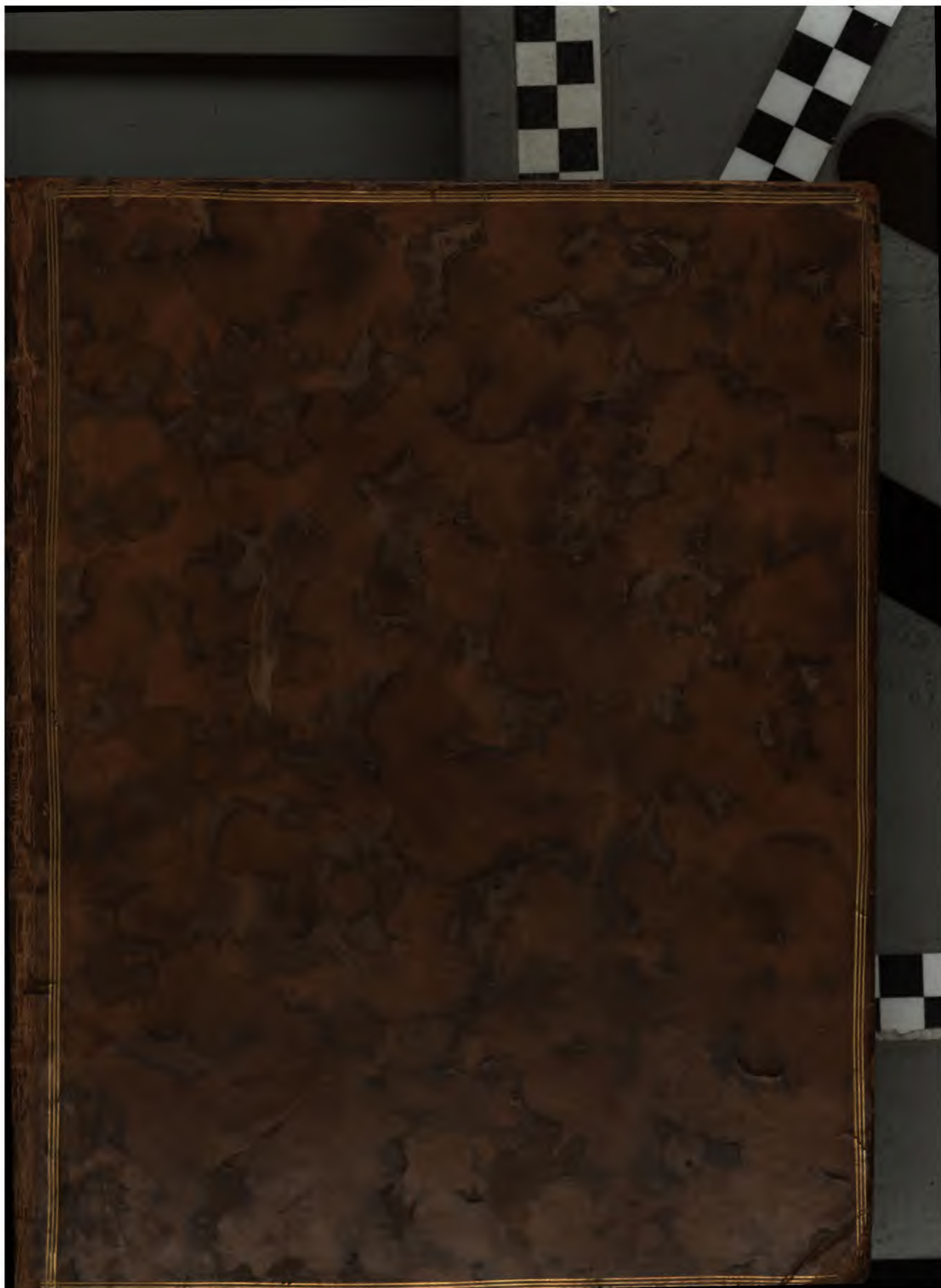



P.F. Tardieu Sculp.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

9½+ x 7¼

HISTOIRE
LITTERAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

TOME SECOND.

HISTOIRE
LITTERAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

DÉDIÉE AU ROY.

Par M. l'Abbé LAMBERT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { PRAULT Fils, Quai de Conty, vis-à-vis le Pont-neuf.
GUILLYN, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel.
QUILLAU Fils, rue S. Jacques, aux Armes de l'Université.

M DCC LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

HISTOIRE LITTERAIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.

DEDIÉE AU ROY.

Par M. l'Abbé Lambert.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PRAULT [illegible]
GUILLYN, Quai des Augustins, [illegible]
QUILLAU [illegible]

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



DISCOURS
SUR LES PROGRÈS
DE LA PHILOSOPHIE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



OUS le Pontificat de Leon X (a), le Généreux protecteur des Sçavans illustres de la Grece, qui dans le seiziéme siécle abandonnerent leur patrie pour venir chercher un asile en Italie; les Arts & les Sciences commencerent enfin à sortir du chaos épouvantable où la barbarie, introduite par tant de Nations qui ravagerent l'Empire Romain, les avoit comme plongés. Les lumieres dont l'Italie fut éclairée se répandirent bientôt dans tout le reste de l'Europe; & la France fut la premiere qui profita de cet heureux renouvellement. Les

(a) Elu Pape en 1513, il eut pour pere Laurent de Medicis, surnommé le Grand & le pere des Lettres, chef de la République de Florence. Leon X eut pour maîtres Ange ~~Potitien~~+, Démétrius Chalcondyle & Urbain Bolzane, & pour amis particuliers Pic de La Mirande, Marsile Ficin, Jean Lascaris, Christophe Landi, & plusieurs autres Sçavans illustres, qu'il employa utilement au renouvellement des Arts & des Sciences.

+ Politien

Sciences animées par les regards bienfaisans d'un Prince * qui se faisoit une gloire de les proteger, se reveillerent & parurent faire quelques pas vers la perfection; mais où elles ne devoient arriver que sous le regne de Louis XIV.

* François I.

On s'appliqua d'abord à lire les anciens Auteurs & à bien entendre les Langues qu'ils avoient parlées. On travailla ensuite à les comparer les uns avec les autres; à les expliquer plus en détail, à les orner de commentaires. On écrivit enfin beaucoup, mais parce qu'on réflechissoit peu, on n'apprit point à raisonner.

Si cette remarque est vraye par rapport aux autres sciences, elle l'est principalement par rapport à la Philosophie qui est comme la science de la raison. Les écoles d'un côté étoient obscurcies par des questions frivoles, inutiles, souvent même ridicules, & de l'autre elles étoient deshonorées par un langage barbare & inintelligible.

On parloit beaucoup dans ces écoles; mais on ne s'y instruisoit de rien, on ne s'y occupoit que d'idées confuses & abstraites, de concepts, de précisions, d'abstractions, d'opérations de l'entendement & de mille autres vaines subtilités. On apprenoit à se quereller les uns les autres, à se déchirer par des écrits remplis d'aigreur & d'emportement, mais on n'acqueroit aucune lumiere dans la Physique, ni dans la Géometrie, ni dans l'Histoire naturelle, entierement oubliée.

Ce n'étoit point par raison qu'on philosophoit, c'étoit par autorité. Aristote étoit cru sur sa parole; point de sentiment, quelque extravagant & quelque absurde qu'il fut que l'on ne soutint opiniâtrément, pourvu qu'on le crut appuyé sur la doctrine de ce Philosophe.

Mais les yeux commencerent enfin à s'ouvrir à la lumiere de la vérité; la Philosophie honteuse de l'esclavage où elle gemissoit depuis si longtems osa revendiquer la liberté de raisonner, dont elle avoit été dépouillée; des genies d'un ordre supérieur entreprirent de la faire rentrer dans ses premiers droits, & leurs tentatives ne furent pas inutiles. Copernic (b), Galilée (c),

(b) Né à Thorn Ville de la Prusse Royale en 1473. Il se distingua par une profonde capacité dans les Mathématiques, dans la Philosophie & dans la Médecine.

Gassendi (d), Descartes, se signalerent par le courage qu'ils eurent de former un si noble projet; mais il faut avouer que la gloire de l'exécution est due presque toute entiere au dernier. Ce Philosophe illustre, destiné à ouvrir toutes les grandes routes, à frayer tous les chemins qui conduisent aux Sciences exactes, sut écarter tous les nuages dont les Ecoles étoient couvertes, & fit connoître quels avantages un esprit attentif pouvoit retirer de l'étude des Mathématiques & combien elles étoient propres à étendre sa force & sa pénétration. Ce grand homme nous apprit à nous défaire de tous nos préjugés, à détacher notre esprit des sens, à conduire nos pensées par ordre, à ne tenir pour vrai dans les Sciences que ce qui porte avec soi le caractere d'une entiere évidence. Il vouloit que l'on commençât à observer la nature en l'examinant avec un œil curieux & appliqué, & en marchant pas à pas sans chercher à deviner ce qu'on ne voit point, & sans donner par un amour outré du merveilleux dans des suppositions fausses & imaginées à plaisir, qui repugnent au méchanisme que la nature sçait si bien garder dans tous ses ouvrages.

Le siécle de Louis XIV est particuliérement marqué au

Il mourut en 1543 âgé de 70 ans. Son systême du mouvement de la terre autour du Soleil est l'ancienne opinion du Philosophe Aristarque de Samos, mais cette opinion avoit besoin d'être développée, & Copernic a eu la gloire de la mettre dans le plus grand jour; les principes qu'il établit suffisent pour pouvoir rendre parfaitement raison des mouvemens & des phénomenes célestes. Selon ce systême le Soleil immobile est placé au centre du monde. Venus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne, font leur mouvement dans six cercles autour du Soleil, mais la Terre a un autre mouvement autour de son axe, & la Lune fait son circuit autour de la Terre.

(*c*) Natif de Florence & fils naturel de Vincent Galilée Noble Florentin. Il professa longtems les Mathématiques à Padoue & à Pise. Il suivit le systême de Copernic & l'enseigna, ce qui le fit mettre dans les prisons de l'Inquisition, d'où il ne sortit qu'après avoir abjuré cette prétendue erreur. Il mourut à Arcetri petite Ville de la Toscane en 1642 âgé de plus de 78 ans. Il fut l'inventeur du Pendule simple qui lui servit beaucoup à perfectionner ses Observations Astronomiques. Son fils, Vincent Galilée, aussi très-habile Mathématicien, trouva l'art d'appliquer le Pendule aux Horloges.

(*d*) Gassendi, dont on trouvera ci-après l'éloge historique, fut un des plus zélés partisans du systême de Copernic. Il soutint aussi le vuide & les atômes d'Epicure; mais il rectifia le systême de ce Philosophe de même que sa morale. Il prétend que Dieu a créé les atômes & qu'il leur a donné le mouvement, l'extension & la figure, qu'Epicure soutenoit qu'ils avoient d'eux-mêmes & de toute éternité.

coin de ce génie d'observations, génie heureux qui a enfanté tant d'ouvrages solides & instructifs, & qui est la véritable clef de l'art si supérieur à tous les autres, de faire des découvertes. En effet quelle revolution cet art n'a-t'il point causée dans le monde philosophique ? quelles richesses n'y a-t'il point introduites ? à quel dégré de perfection n'a-t'il point porté toutes les Sciences exactes.

Un nouveau Ciel s'est presque dévoilé à nos yeux par le moyen des Telescopes perfectionnés : combien de découvertes en ce genre dues aux Sçavantes observations des Astronomes célébres qui ont fait tant d'honneur au regne de Louis XIV, les Picart, les Cassini, les Dechazelles, les Maraldi (e). La Physique fut étudiée dans le sein même de la nature, & non dans les livres des Anciens qui n'en avoient fait qu'une étude superficielle, sans aller sur les lieux vérifier ce qu'ils avoient deviné dans leur cabinet ; & comme le domaine de la Physique est très-étendu, & s'étend encore tous les jours, il y eut autant d'Observateurs zélés & d'un travail opiniâtre, qu'elle renferme de parties principales, ce qui forme une longue chaîne de connoissances, non en se confondant les unes avec les autres, mais en acquerant par dégrés l'ordre & la simetrie qu'elles doivent avoir pour s'imprimer fortement dans l'esprit.

Il est vrai que les libéralités de Louis XIV & cet air de grandeur qu'il mettoit dans toutes ses actions servirent utilement à faire fleurir les Sciences & les Beaux-Arts ; le titre de Sçavant sembloit seul suffire pour donner droit aux libéralités de ce Prince ; ses bienfaits au reste ne se répandoient pas seulement sur les Sçavans de son Royaume, ils alloient en-

(e) Neveu du célébre Cassini. Il étoit né à Perinaldo dans le Comté de Nice en 1665. Agé de 22 ans, il vint en France où il se livra tout entier à l'étude de l'Astronomie. En 1700, il travailla sous son oncle à la prolongation de la méridienne jusqu'à l'extrémité du Royaume ; & en 1718 il la termina du côté du Septentrion ; il partagea la gloire de ce travail avec trois autres Académiciens ; mais l'ouvrage qui a le plus occupé ce sçavant homme, & qui a aussi abbrégé ses jours, c'est son catalogue des étoiles fixes. De cet Ouvrage, qui est encore manuscrit, on en a détaché des positions d'étoiles dont plusieurs Auteurs se sont utilement servis : ce sçavant Astronome, Membre de l'Académie Royale des Sciences, mourut en 1724.

tort chercher les étrangers ; & qui ne sçait qu'en 1665 *des gratifications considérables furent distribuées par ses ordres aux Gens de Lettres les plus distingués, répandus dans les différentes parties de l'Europe, & que dans le même tems ce grand Roi assigna des fonds particuliers pour les récompenses annuelles qu'il destinoit au progrès des Sciences ? Et comment sera-t'on après cela surpris que sous le regne de ce Prince les Sciences & les Arts soient parvenus à ce haut dégré de perfection où ils ont été portés ?*

Combien de dépenses, de travaux n'en couta-t'il pas pour achever la fameuse méridienne commencée par les ordres de ce Prince ? l'Observatoire fut bâti pour faciliter les recherches Astronomiques ; des hommes intelligens furent envoyés dans toutes les parties du monde pour y faire des observations correspondantes à celles du nouvel Observatoire ; les longitudes & les latitudes furent mieux connues ; la Géometrie & la navigation furent perfectionnées ; nos Sçavans envoyés dans les pays éloignés y étudierent avec soin les singularités de la nature, & en rapporterent les industries particuliéres des Arts qui y sont le plus en réputation. Les travaux immenses des Sçavans employés aux nivellemens des eaux, enrichirent l'hydraulique de nouvelles découvertes ; le goût presque ignoré des expériences se répandit de proche en proche, & pour satisfaire ce goût on inventa plusieurs machines (f) *très ingénieuses, & qui sont devenues absolument nécessaires aux Physiciens dévoués à la recherche des choses de la nature, ou à l'avancement des Arts : tout cela conduit par les vues lumineuses du grand Colbert & tourné à l'avantage du public, fit naître l'Académie Royale des Sciences, dont le but est de cultiver toutes les parties de la Physique, & d'employer les unes à l'éclaircissement des autres. Les travaux de cette illustre Compagnie sont assez connus par les Mémoires qu'elle a*

(*f*) Les Barométres, les Thermométres, les Hygrométres, & les autres instrumens destinés à mesurer des variations physiques, rendus plus utiles & plus commodes ; divers instrumens & divers modéles pour quantité de Manufactures, & pour différentes Machines ; celle du systême de Galilée pour les corps pesans & les combinaisons des carreaux mi-partis ; une infinité d'autres admirables inventions dont on trouvera le détail dans les Mémoires de l'Académie.

fait imprimer, & où se trouvent tant d'expériences nouvelles, & tant de nouveaux principes, qui, si j'ose ainsi parler, servent à développer l'art même & l'intelligence du souverain Auteur de la nature. Quelle plus digne occupation pour un Philosophe ! Qu'il doit être flatté de s'élever ainsi jusqu'à la Divinité.

C'est en parcourant les sçavans Mémoires dont nous venons de parler que l'on pourra s'instruire des rapides progrès que firent, sous le regne de Louis XIV, généralement toutes les parties que renferme la Philosophie ; & en est-il aucune qui n'ait été cultivée avec autant de zéle que de succès. Ces progrès, qui feront le sujet de l'étonnement de tous les siécles, nous aurions dû peut-être les détailler ici ; mais nous osons nous flater que le Lecteur les trouvera assez bien développés dans les éloges historiques que nous lui offrons.

Nous devons ajouter, avant que de finir ce discours, une chose particuliere qui, peut-être plus que tout ce que nous avons dit, a contribué à l'avancement des Sciences ; c'est que les écoles auparavant si décriées par la barbarie & l'ignorance qui y regnoient, prirent sous Louis XIV un air plus décent & plus sensé ; on en écarta mille frivolités & mille bassesses ; on parla pour se faire entendre, & dès qu'on s'entendit mutuellement, on s'avança d'un pied ferme ; on hésita plus rarement dans une carriére où l'on n'avoit si longtems marché qu'à tâtons.





Babel invenit et Sculpsit.



HISTOIRE LITTERAIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.



ÉLOGES HISTORIQUES

Des Philosophes célébres, des Physiciens, des Mathématiciens, des Géométres, des Astronomes, des Ingénieurs, des Méchaniciens, &c.

LIVRE CINQUIÈME.

MARIN MERSENNE.

MARIN MERSENNE, l'homme du célebre Descartes, le plus ancien de ses amis, & le plus zélé de ses Sectateurs; illustre par la gloire qu'il a eue d'avoir contribué plus qu'aucun Sçavant de son siécle, à l'avancement des Sciences, naquit au bourg de l'Oysé dans le Maine, le 8 Septembre 1588, de

Julien Mersenne & de Jeanne Moubiere.

Un penchant égal pour l'étude & pour la piété le distingua dès sa plus tendre enfance. Après avoir fait avec succès une partie de ses humanités au Mans, il alla les continuer à la Fléche, dans le nouveau College que Henri le Grand venoit d'établir dans cette Ville. Le jeune Mersenne eut bientôt gagné l'amitié & l'estime de ses nouveaux Maîtres, & il dut à son application les plus rapides progrès. Belles-Lettres, Philosophie, Mathématiques, Théologie, il embrassa toutes les sciences, & il n'y en a aucune où l'universalité de son genie ne l'ait fait exceller.

Ses études du College finies, il vint à Paris pour y recommencer un cours de Théologie, & ce fut là une nouvelle carriere qu'il remplit avec les plus glorieux succès. Cependant le soin qu'il prenoit d'orner son esprit des plus riches connoissances, ne lui fit pas négliger celui de former son cœur par la pratique de la vertu, & ce fut la piété seule qu'il consulta dans le choix d'un état de vie. Un voyage qu'il avoit fait du Maine à Paris, lui avoit donné occasion de visiter le Couvent du Plessis-les-Tours, occupé par des Peres Minimes; témoin de la vie sainte & pleine d'édification que menoient ces fervens Religieux, il résolut d'embrasser le même genre de vie; & persuadé que la grace ne souffre point de délai, il fut à peine arrivé à Paris, qu'il y fit toutes les démarches nécessaires pour assurer le succès de son dessein.

Ce fut le 17 Juillet de l'année 1611, qu'il prit l'habit dans le Couvent de Nigeon ou des Bons-Hommes près de Paris, & il alla finir son année d'épreuve dans le Couvent de saint Pierre de Flubines, près de Meaux.

Son Noviciat achevé, il fut envoyé à Paris pour y prendre les Ordres sacrés. Le tems que ses exercices de piété lui laissoient de libre, il le consacra tout entier à l'étude de l'Hébreu, qui lui fut enseigné par le sçavant Jean Bruno, Minime Ecossois, ancien Docteur dans l'Université d'Alcala & dans celle d'Avignon.

Sur la fin de l'année 1614, le Pere Merſenne fut deſtiné à aller à Nevers pour y enſeigner la Philoſophie & enſuite la Théologie, aux jeunes Religieux de ſon Ordre; emploi qu'il remplit avec diſtinction pendant quatre années conſécutives. Elu Supérieur de cette même Maiſon, il la gouverna avec une ſageſſe, & une bonté qui lui gagna la tendreſſe & la confiance de tous ſes inférieurs; mais quelque talent qu'il eût pour le gouvernement, ſes Supérieurs ne crurent pas devoir le continuer dans un emploi, qui peu conforme à ſon inclination, lui déroboit bien des momens qu'il pouvoit plus utilement employer; ainſi dès que le tems de ſon adminiſtration fut écoulé, ils le rappellerent à Paris, & le laiſſerent tout entier à ſes livres.

Le Public ne fut pas long-tems ſans recueillir le fruit de ſes veilles; dès l'année 1623, il fit paroître le premier volume de ſes Commentaires ſur la Geneſe, & il donna preſqu'en même tems ſon Analyſe de la Vie ſpirituelle, ſon Traité de l'Uſage de la raiſon, des Remarques ſur les Problêmes de George Venitien. L'année ſuivante parut ſon Livre intitulé, l'impiété des Déiſtes, des Athées, & des plus ſubtils libertins de ce tems, combattue & renverſée par des raiſons tirées de la Philoſophie & de la Théologie. A cet ouvrage ſuccéderent ſon Traité de la Vérité des ſciences, ſon Abrégé de Mathématiques, ſes Queſtions inouies, ſes Queſtions harmoniques & ſes Queſtions Théologiques, Phyſiques, Morales, Mathématiques, avec les Méchaniques de Galilée.

Mais de tous les ouvrages qui ſont ſortis de la plume de ce Sçavant & laborieux Ecrivain, celui qui a fait le plus d'honneur à ſon érudition, & qui eſt en effet le fruit des plus curieuſes recherches & des plus profondes méditations, c'eſt ſon Livre de l'Harmonie univerſelle, diviſé en deux gros volumes *in-folio*.

Dans le premier volume l'Auteur traite de la Nature des ſons & des mouvemens, des conſonances & des diſſonances, des genres, des modes, de la compoſition,

de la voix, des chants, & des divers instrumens qui servent à l'harmonie. Il rapporte des exemples de toutes sortes de pieces de musique; il montre en quoi elles different les unes des autres, & ce qui en compose le véritable caractere.

Le second volume contient la pratique des consonances & des dissonances dans le contrepoint figuré, la méthode d'enseigner & d'apprendre à chanter, l'embellissement des airs, la Musique accentuelle, la Rhytmique, la Prosodie, la Musique Françoise, la maniere de chanter les Odes de Pindare & d'Horace, l'utilité de l'harmonie, & plusieurs nouvelles observations tant physiques que mathématiques.

Les autres ouvrages les plus considérables de ce sçavant Homme, sont un Livre des mesures, des poids & des monnoyes des Hébreux, des Grecs & des Romains, réduites à la valeur de celles de France, un Traité des Méchaniques, selon la théorie & la pratique, & un Abrégé de la Géometrie universelle, & des Mathématiques mixtes.

Mais ce ne fut pas par ses seuls ouvrages que ce grand homme travailla à l'avancement des sciences. » Il s'étoit » rendu, dit M. Baillet dans la vie de M. Descartes, » comme le centre de tous les gens de Lettres; ils lui » envoyoient leurs doutes & leurs difficultés, pour être » proposés par son moyen à ceux dont on en attendoit » la solution. C'étoit à lui qu'aboutissoient toutes les » nouvelles de litterature, pour les répandre ensuite par » tout le monde sçavant; on le consultoit sur tout ce qui » est du ressort de l'esprit humain. On lui communiquoit » tous les desseins, afin qu'il en facilitât l'exécution: il » avoit heureusement jetté parmi les Sçavans une émulation honnête pour les exciter à publier les vérités qu'ils » avoient découvertes, ou à s'appliquer à la recherche de » celles qui sont les plus cachées, & dont plusieurs ont été » heureusement développées. Par ses innocentes intrigues,

» lorsqu'il ne pouvoit persuader ces grands genies à faire » part de leurs travaux au Public, il essayoit de les y » forcer, inserant dans ses Livres ce qu'il apprenoit par » leur communication, & il les trahissoit en profitant de » leurs lumieres, pour les mettre hors d'état de pouvoir » reculer; au moins empêchoit-il par ce louable artifice, » que la postérité ne fût privée de la connoissance de » leurs desseins, & d'une partie de ce qui seroit mort avec » eux.

» C'étoit au reste l'homme de son siécle qui étoit en » réputation d'avoir le meilleur cœur, le plus droit & le » plus simple. Il avoit une bonté devant laquelle les es- » prits les moins traitables ne pouvoient tenir. C'étoit la » même chose de l'aborder & de se laisser prendre à ses » charmes. Jamais mortel ne fut plus curieux que lui pour » pénétrer tous les secrets de la nature, & pour porter toutes » les sciences & tous les arts à leur perfection. Peu de gens » furent plus industrieux à satisfaire cette insatiable curiosi- » té par des expériences de toutes manieres, par ses propres » méditations, & par les relations qu'il entretint avec tous » les Sçavans de l'Europe. Ce fut pour les connoître plus » particulierement qu'il fit quatre fois le voyage d'Italie, » qu'il parcourut les principales Provinces de France, & » qu'il consacra une année à visiter la Hollande & les » Pays-Bas Catholiques.

Mais pour faire de ce sçavant Religieux le plus grand éloge, peut-être me suffiroit-il de dire qu'il a été l'homme de son siécle qui a eu le plus de part à la confiance & à l'estime du célebre M. Descartes; que pendant plus de vingt ans, il a été le dépositaire de tous ses secrets, & son correspondant pour tout ce qui concerne la Litterature. » J'avois cet avantage pendant la vie du bon Pere » Mersenne, dit M. Descartes dans une de ses Lettres » à M. de Carcavi, que bien que je ne m'informasse jamais » d'aucune chose, je ne laissois pas d'être averti soigneu- » sement de tout ce qui se passoit entre les doctes; de

» ſorte que s'il me faiſoit quelquefois des queſtions, il
» m'en payoit fort libéralement les réponſes, en me
» donnant avis ſur toutes les expériences que lui ou d'au-
» tres avoient faites, de toutes les rares inventions
» qu'on avoit trouvées ou cherchées, de tous les livres
» nouveaux qui étoient en quelque eſtime, & enfin de
» toutes les controverſes qui étoient entre les Sçavans.

L'homme illuſtre dont nous venons de faire l'éloge, mourut d'un abcés au côté, le premier Septembre 1648, étant âgé de 60 ans moins huit jours.



RENÉ DESCARTES.

RENE' DESCARTES le plus grand Philoſophe de ſon ſiécle, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes Familles de la Touraine, & qui tient encore aujourd'hui un rang diſtingué dans la Bretagne, & dans le Poitou, naquit à la Haye en Touraine, le 13 Mars 1696, de Joachim Deſcartes, Conſeiller au Parlement de Rennes, & de Claude Ferrand, Sœur d'Antoine Ferrand, Lieutenant particulier au Châtelet de Paris.

Une avidité extrême de ſçavoir les cauſes naturelles de tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, lui fit donner le nom de Philoſophe dès ſa plus tendre enfance. Agé de huit ans, il fut envoyé à la Fléche pour y commencer ſes études, dans le nouveau College des Jeſuites, que le Roi Henri-le-Grand venoit de fonder dans cette Ville. Un parent du jeune Deſcartes, le Pere Charlet, prit un ſoin particulier de ſon éducation, & ce fut avec le plus heureux ſuccès. Si ſon jeune Eleve ſe diſtingua dans ſes humanités, il brilla encore plus en Philoſophie, & ſur-tout dans les Mathématiques. Ce fut moins au reſte à la lecture ou aux leçons qu'il recevoit, qu'à de profondes méditations, qu'il dut les grands progrès qu'il fit dans cette ſcience.


Peint par F. Hals.
P. Dupin Sculp.
RENÉ DES-CARTES
Chevalier Seigneur du Perron.
Né en 1596 et Mort en 1650.
A. P. R

Ses études achevées, il revint dans sa Famille, & pendant une année qu'il y demeura, il ne s'appliqua qu'à se former dans les exercices convenables à un jeune homme de sa condition destiné à la profession des armes. Mais comme sa grande jeunesse, jointe à la délicatesse de sa complexion, ne lui permettoient point encore de s'exposer aux travaux de la guerre, il fut réglé, qu'avant d'entrer au service, il iroit passer quelques années à Paris, pour achever de polir son éducation.

Chargé seul du soin de sa conduite, il se proposa d'éviter avec soin tout excès qui deshonore; mais sa sagesse ne s'étendit pas plus loin. Le jeu, & ce fut-là sa passion chérie, les promenades, les spectacles devinrent sa seule occupation; nul commerce avec les lettres, il paroissoit même très-persuadé de l'inutilité des études qu'il avoit faites au College : de la Logique qu'il y avoit apprise, il ne voulut retenir que les quatre principes suivans : » qu'on ne doit tenir pour vrai que ce qui est très-évi» dent; qu'il faut diviser les choses pour les connoître; » qu'il faut conduire ses pensées par ordre & qu'il ne faut » rien omettre dans ce qu'on divise. Et quant à la morale, il s'en tint de même aux quatre maximes qui suivent : » Qu'il faut obéir aux loix & même aux coutumes de son » pays; qu'il faut être ferme dans ses résolutions, & sui» vre aussi constamment les opinions douteuses, quand » on y est une fois déterminé, que les plus assurées; » qu'on doit travailler plutôt à se vaincre soi-même qu'à » vaincre la fortune, & qu'il faut rechercher la vérité » sur toutes choses, & en faire son principal emploi, sans » blâmer les occupations des autres.

Cependant M. Descartes ne fut pas long-tems sans se dégoûter des divertissemens qui l'avoient amusé le plus agréablement; & ce dégoût fut le fruit des fréquentes conversations qu'il eut avec le célebre Pere Mersenne, Minime, son ancien compagnon d'étude : résolu de n'avoir plus de commerce qu'avec ses livres, il loua se-

crettement une petite maison dans le Faubourg S. Germain ; & pendant plus de deux ans qu'il demeura enseveli dans cette solitude, il y consacra tous ses momens à l'étude des Mathématiques, & s'attacha particulierement à perfectionner l'Analyse des Anciens & l'Algebre des Modernes.

Le desir de se mettre à portée de mieux connoître les hommes, bien plus qu'une véritable inclination pour la profession des armes, arracha M. Descartes de sa retraite, au commencement de Mai de l'année 1617. Agé alors de 21 ans, il prit le parti d'aller servir en qualité de volontaire, sous le Prince Maurice de Nassau, l'un des plus grands Capitaines de son siécle. Il servit ensuite en Allemagne sous le Duc de Baviere, & en Hongrie, sous le Comte de Bucquoi. Mais moins occupé de son métier que de l'étude, il brilla bien plus par sa science que par sa bravoure.

Pendant son séjour à Breda, il lui arriva une aventure trop singuliere pour ne pas la rapporter ici. Un inconnu ayant fait afficher un Problême de Mathématiques écrit en Flamand, pour le proposer aux Sçavans & en demander la solution, M. Descartes curieux de sçavoir ce que cet écrit contenoit, demanda à un passant qu'il lui en donnât l'explication en Latin ou en François. Celui à qui le hasard l'adressoit, étoit le fameux *Beeckman*, Principal du College de Dort, & fort versé dans les Mathématiques. Cependant comme la solution du Problême proposé, lui paroissoit extrêmement difficile, il ne s'engagea à contenter la curiosité du jeune François, qu'à condition qu'il lui feroit part de la solution de ce Problême, s'il étoit assez heureux pour la trouver ; & là-dessus il lui donna par écrit son nom & son adresse. Dès le lendemain M. Descartes alla trouver le Mathématicien Hollandois, qui ne put refuser son admiration à la facilité & à la justesse avec laquelle il étoit venu à bout de résoudre le Problême de l'inconnu. Son étonnement redoubla

enfin à ne s'assujettir à aucun emploi qui gênât tant soit peu sa liberté, qu'il regardoit comme le plus précieux de tous les biens.

Cependant la grande réputation qu'il se fit pendant plus de trois ans & demi qu'il demeura à Paris, lui devint à la fin incommode ; ce qui lui fit prendre le parti de se loger dans un quartier éloigné, où enseveli dans la retraite, il pût ne se rendre visible qu'à un petit nombre d'amis choisis.

Le fameux siége de la Rochelle arracha M. Descartes de la solitude. S'étant joint à la Noblesse de Bretagne destinée à combattre les Anglois, qui devoient bientôt paroitre, il servit en qualité de volontaire jusqu'à ce que la Place assiégée eût été obligée de se rendre, ce qui arriva le 28 Octobre de l'année 1628.

Sur la fin de la même année, M. Descartes s'éloigna de Paris, & alla passer l'hiver dans une campagne déserte, où pendant six mois il fit une espéce d'apprentissage de la vie solitaire qu'il devoit mener en Hollande. Il alla d'abord à Amsterdam, quelque tems après il alla demeurer en Frise, dans le voisinage de Franeker. Ce fut là qu'il commença ses méditations sur l'éxistence de Dieu, & sur celle de nos ames. Après y avoir habité cinq ou six mois, il retourna à Amsterdam vers le commencement du mois d'Octobre de la même année 1629. & s'y appliqua particuliérement à l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie.

On croit que ce fut en 1631 qu'il fit le voyage d'Angleterre, & qu'il passa le reste de cette même année à Amsterdam. En 1633, il alla s'établir à Deventer, revint l'année suivante à Amsterdam, d'où il passa en Dannemarck, où il ne demeura que peu de tems.

Nous avons déja dit que son humeur ambulante l'arrachoit souvent d'un endroit pour le faire passer à un autre ; peu d'endroits en effet de la Hollande où il n'ait fait quelque sejour, & l'on pourroit dire que la vie qu'il a menée n'a guere été plus stable que celle des Israëlites dans le

désert. C'étoit assez qu'il commençât à être connu dans un endroit pour l'engager à choisir une autre demeure. En 1643 il fit un voyage en France, & il y séjourna depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Novembre, qu'il revint en Hollande, où il choisit pour le lieu de sa retraite ordinaire le beau Village d'Eymond-Binnen, situé entre Allemaer & Harlem. Passons aux ouvrages qui ont immortalisé la gloire de ce grand homme.

Son premier essai fut un Traité de musique qu'il composa en 1617, lorsqu'il étoit en garnison à Bréda : il fit cet ouvrage à la sollicitation de M. Beekman son ami ; mais en le lui confiant il exigea de lui qu'il ne le communiqueroit à personne, dans la crainte qu'il avoit qu'il ne devînt public, ou par l'impression, ou par la multiplication des copies. » Vous sçavez, marquoit-il à son ami, que cet » ouvrage n'est que pour vous, & que c'est votre consi- » dération seule qui me l'a fait brocher tumultuairement » dans un corps-de-garde, où régne l'ignorance & la fai- » néantise, & où l'on est toujours distrait par d'autres » pensées & d'autres occupations que celles de la plume.

Ce fut en vain que les amis de M. Descartes employerent auprès de lui les plus vives instances, pour l'engager à publier cet excellent Traité. Il ne fut imprimé qu'après sa mort, premiérement à Utrech, ensuite à Amsterdam, & il fut depuis traduit en Anglois & en François.

Comme M. Descartes jugeoit plus favorablement de ses essais de Philosophie, il consentit à les publier, dès qu'il les eut mis en état de voir le jour : ils parurent en 1637, sous le titre suivant : *Discours de la methode pour conduire la raison, & chercher la vérité dans les sciences, plus la Dioptrique, les Météores & la Géométrie qui sont des essais de cette methode.*

L'Auteur commence son discours préliminaire par diverses considérations touchant les sciences, puis il propose les principales régles de la methode qu'il a suivie dans la recherche de la vérité. Il passe ensuite à quelques maximes

de morale qu'il a tirées de cette méthode, & il fait une déduction des raisons, par lesquelles il prouve l'éxistence de Dieu, & l'immortalité de l'ame qui sont les fondemens de sa Métaphisique ; après cela il expose l'ordre qu'il a suivi dans les questions de Phisique, dont il est traité dans cet ouvrage ; il donne aussi l'explication du mouvement du cœur, & de quelques autres difficultés qui regardent la Médecine, avec la difference qui se trouve entre notre ame & celle des bêtes.

Son premier essai qui traite de la Dioptrique, est partagé en dix parties, qui sont autant de sçavans discours sur la lumiére, sur la réfraction, sur l'œil & les sens, sur les images qui se forment dans le fond de l'œil, sur la vision, sur les lunettes & la taille des verres.

Dans son traité des Météores, divisé aussi en dix parties, il parle des corps terrestres, des vapeurs & exhalaisons, du sel, des vents, des nuës, de la pluye, de la neige & de la grêle, des tempêtes, de la foudre, & des autres feux qui s'allument en l'air, de l'arc-en-ciel, de la couleur des nuës, des cercles, ou couronnes qui paroissent quelquefois autour des Astres, des Parhelies ou apparitions de plusieurs Soleils.

Son dernier essai qui est son traité de Géométrie, divisé en trois livres, a pour principal objet, la construction des problêmes. Ce ne sont point ici au reste de simples élemens de cette science, l'Auteur ne s'attache qu'aux questions les plus sublimes & les plus abstraites, & supprime les principes de la plus grande partie de ses régles, & leurs démonstrations. » Je sçais, dit-il dans une lettre qu'il écrit » au Médecin Plempius, que le nombre de ceux qui pour» ront entendre ma Géométrie sera fort petit : car ayant « omis toutes les choses que je jugeois n'être pas inconnuës » aux autres, & ayant tâché de comprendre ou du moins » de toucher plusieurs choses en peu de paroles, même » toutes celles qui pourront jamais être trouvées dans cette » science, elle ne demande pas seulement des Lecteurs

» très-ſçavans dans toutes les choſes qui juſques-ici ont été » connuës dans la Géométrie & dans l'Algébre, mais auſſi » des perſonnes très-laborieuſes, très-ingénieuſes & très- » attentives.

La verité eſt qu'il eût été à déſirer que ce ſçavant homme eût voulu ſe rendre un peu plus intelligible, & rien, ce ſemble, ne peut excuſer ſon obſcurité étudiée : c'étoit là cependant ſon ouvrage favori, comme il le témoigne dans une lettre qu'il écrivit à un de ſes amis. » Quant à ma Géo- » métrie, dit-il, que peu de gens peuvent entendre, ſi vous » déſirez que je vous mande quelle eſt l'opinion que j'en » ai, je crois qu'il eſt à propos que je vous diſe, qu'elle eſt » telle que je n'y ſouhaite rien davantage.

Si cet ouvrage acquit à ſon Auteur la réputation du plus grand Géométre, que le monde eut vû naître, ſes méditations ſur l'éxiſtence de Dieu, & ſur la diſtinction réelle de l'ame avec le corps, le firent conſidérer comme le plus ſublime Métaphiſicien de ſon ſiécle.

Dans la premiére de ces Méditations, il propoſe les raiſons pour leſquelles nous devons douter généralement de toutes choſes, & particuliérement des choſes matérielles, juſqu'à ce que nous ayons établi de meilleurs fondemens dans les ſciences que ceux que nous avons eus juſqu'à préſent. Il fait voir que l'utilité de ce doute général conſiſte à nous délivrer de toutes ſortes de préjugés, à détacher notre eſprit des ſens, & à faire que nous ne puiſſions plus douter jamais des choſes que nous reconnoitrons enſuite être très-véritables.

Dans la ſeconde il fait voir que l'eſprit uſant de ſa liberté, pour ſuppoſer que les choſes de l'éxiſtence deſquelles il a le moindre doute, n'éxiſtent pas en effet, reconnoit cependant qu'il eſt impoſſible qu'il n'éxiſte pas lui-même: ce qui ſert à lui faire diſtinguer les choſes qui appartiennent à l'eſprit, ou à la nature intellectuelle, d'avec celles qui appartiennent au corps.

Dans la troiſiéme, il developpe bien au long le prin-

cipal argument qu'il a pour prouver l'éxistence de Dieu.

Dans la quatriéme, il prouve que toutes les choses que nous connoissons fort clairement & fort distinctement, sont toutes vraies ; il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur, ou de la fausseté.

Dans la cinquiéme, il explique la nature corporelle en général, il y démontre encore l'éxistence de Dieu, par une nouvelle raison, il y fait voir, comme il est vrai, que la certitude même des démonstrations Géométriques dépend de la connoissance de Dieu.

Dans la sixiéme enfin, il distingue l'action de l'entendement, d'avec celle de l'imagination, & donne les marques de cette distinction. Il y montre que l'ame de l'homme est réellement distincte du corps, & que néanmoins elle lui est si étroitement unie, qu'elle ne compose que comme une même chose avec lui. Il y expose toutes les erreurs qui procédent des sens, avec les moyens de les éviter ; enfin il y rapporte toutes les raisons desquelles on peut conclure l'éxistence des choses matérielles.

Si l'Auteur avoit quelque estime pour cet ouvrage, elle étoit particuliérement fondée sur l'intention qu'il avoit eue, de renfermer tous les principes de sa Philosophie, dans ces six méditations ; c'est ce qu'il écrivit au pere Mersenne quelque tems avant que cet ouvrage eût été rendu public. » Entre nous, dit-il à ce Pere, ces six méditations contien- » nent tous les fondemens de ma Phisique, mais il ne faut » pas le dire s'il vous plait, car ceux qui favorisent Aristote » feroient peut-être plus de difficulté de les approuver ; » j'espere que ceux qui les liront, s'accoutumeront insen- » siblement à mes principes, & qu'ils en reconnoitront la » vérité, avant que de s'appercevoir qu'ils détruisent ceux » d'Aristote.

Nous ne rapporterons pas tous les éloges que les sçavans ont donnés à cet excellent ouvrage. Le sçavant pere Rapin dans sa comparaison de Platon & d'Aristote, dit que M. Descartes a approfondi les matiéres de la Métaphi-

fique, plus que tous les autres Philosophes: il n'excepte pas même les peres Suarès, & Fonseca Jésuites, qui selon lui, doivent être considérés comme les meilleurs & les plus profonds Théologiens de l'école.

» Je vous avoue, dit le pere Mersenne dans une de ses » lettres au célébre Voëtius, que j'avois toujours eu une » grande idée de la Philosophie de M. Descartes; mais » depuis que j'ai vu ses méditations avec les reponses faites » aux objections qui lui avoient été proposées, j'ai cru que » Dieu avoit versé dans ce grand homme des lumiéres » toutes particuliéres pour nous découvrir les vérités éter» nelles. J'ai été surpris qu'un homme qui n'a pas étudié » en Théologie, ait répondu si solidement sur des points » très-importans de notre Religion : je l'ai trouvé si con» forme à l'esprit & à la Doctrine de Saint Augustin, que » je remarque presque les mêmes choses dans les écrits de » l'un & de l'autre. L'esprit de M. Descartes se soutient » si bien dans toutes ses réponses, il est si ferme sur ses » principes, outre cela il est si Chrétien, & il inspire si » doucement l'amour de Dieu, que je ne puis pas me per» suader que cette Philosophie ne tourne un jour au bien » & à l'ornement de la vraie Religion.'

Aux méditations Métaphisiques qui furent données au public en 1641. succédérent en 1644. les principes de Philosophie du même Auteur, divisés en quatre parties, dont la premiére renferme les principes de la connoissance humaine: la seconde contient ce qu'il y a de plus général dans la Phisique, sçavoir, l'explication des premiéres loix de la nature: dans la troisiéme se trouve une exposition particuliére du sistême du monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les Cieux & les Corps Célestes, & la derniére enfin comprend tout ce qui concerne la Terre.

L'Auteur dans son explication du sistême du monde, paroît évidemment admettre l'Hypothese de Copernic, & il rend les raisons naturelles, qui peuvent servir à établir

cette Hypothese; après quoi il descend dans le détail du monde visible, & il montre comment les Astres ont pu se former au centre de chaque tourbillon, comment les Planettes & les Cométes se sont engendrées, comment elles se sont placées dans les tourbillons, où elles sont descenduës, & quelles sont les raisons des mouvemens réguliers & irréguliers qui paroissent dans les unes & dans les autres. Il passe ensuite à ce qui nous touche de plus près: il explique en quoi consiste la nature de ce que nous appellons vulgairement les quatre Elémens; leurs differences, & leurs effets; il explique par une nouvelle méthode ce que c'est que la pesanteur & la légereté, la dureté & la mollesse, ou la liquidité. Il s'étend principalement sur la nature de la lumiére, fait voir en quoi elle consiste, comment elle se communique en un instant, comment elle se répand de tous côtés, & traverse les corps les plus durs, comment elle se rompt en passant par divers milieux. Il montre que les couleurs ne sont que les differentes modifications de la lumiére; enfin le flux & le reflux de la mer, les diverses propriétés de l'aimant, & plusieurs autres merveilleux effets de la nature, sont expliqués de la maniére la plus propre à satisfaire l'esprit, & leur explication semble être une nouvelle preuve de la vérité du sistême de l'Auteur.

Quelqu'opposée que fût cette Philosophie à celle de l'Ecole, M. Descartes crut que pour la faire recevoir plus facilement, il devoit commencer par rassurer les esprits, en insinuant que sa Philosophie ne renfermoit rien qui fût contraire aux principes des anciens Philosophes, & c'est ce qu'il témoigne dans une de ses lettres.

» J'ai tâché, dit-il, d'expliquer toute la nature des choses » matérielles, de telle maniére que je n'ai absolument posé » aucun principe qui n'ait été admis par Aristote, & par » tous les autres Philosophes des siécles précédens; de sorte » que la Philosophie que je viens de proposer, loin d'être » nouvelle, comme elle paroîtra peut-être sur ses apparences,

» ces, peut passer pour la plus ancienne de toutes celles » qu'on ait jamais introduites dans le monde, & pour la » plus vulgaire qu'on y ait enseignée; car je me suis contenté » de considérer les figures, les mouvemens & les grandeurs » des corps: après quoi j'ai examiné selon les loix de la » Méchanique, confirmées par des expériences journaliéres » & certaines, ce qui devoit suivre du concours récipro- » que, ou de la rencontre de ces corps. Or qui a jamais » douté que ces corps ne se meuvent, qu'ils ne soient » grands ou petits, qu'ils ne soient differemment figurés, » que leurs mouvemens ne changent selon la diversité de » leurs grandeurs & de leurs figures, & que de leur choc » mutuel, il ne se fasse plusieurs divisions ou séparations » entre eux, & divers changemens dans leurs figures?

M. Descartes dédia ce grand ouvrage à son illustre éleve la Sérénissime Princesse Palatine, Elisabeth de Bohéme (*a*) plus distinguée encore par la beauté de son génie, & l'étenduë de ses lumiéres, que par l'éclat de sa naissance.

Ce fut pour l'usage particulier de la même Princesse, que M. Descartes composa son Traité des passions, divisé en trois parties, dans la premiére desquelles il traite des passions en général, & par occasion de la nature de l'ame; dans la seconde, des six passions primitives, & dans la troisiéme il parle de toutes les autres. Ce n'est point au-

(*a*) Elle étoit l'ainée des Filles de Fréderic V. Electeur, Palatin du Rhin, élû Roi de Bohéme. Ce Prince infortuné, ayant enfin trouvé une retraite paisible à la Haye, vint y demeurer avec toute sa Famille. La Princesse Elisabeth recherchée en mariage par Uladislas IV. Roi de Pologne, refusa un si glorieux établissement, pour se dévouer toute entiére à l'étude de la nouvelle Philosophie. Dès sa plus tendre enfance elle avoit appris différentes langues, & avoit acquis une grande connoissance des belles lettres. La pénétration de son esprit lui fit faire de surprenans progrès dans les parties les plus abstraites des Mathématiques. Ce fut pour donner plus de tems à l'instruction de cette illustre Princesse, que M. Descartes fit de longs sejours à Leyde & à Endegeest; & lorsqu'elle quitta la Hollande, les lettres de son cher maître la suivirent dans les différentes Cours d'Allemagne, où sa malheureuse destinée l'obligea de chercher une retraite. Vers les derniéres années de sa vie, elle accepta l'Abbaye de Hervorders, dont elle fit bientôt une des premiéres écoles Cartesiennes. Cette illustre Princesse mourut en 1680. âgée d'environ 61 ans.

reste en Philosophe moral, mais en pur Physicien qu'il traite son sujet. Pour bien déduire toutes les passions, & pour déveloper les mouvemens du sang qui accompagnent chaque passion, il étoit nécessaire de dire quelque chose de l'animal. Aussi commence-t'il par expliquer la composition de toute la machine du corps humain; il fait voir comment tous les muscles de nos membres, qui ne dépendent point de la pensée, se peuvent faire en nous sans que notre ame y contribuë, par la seule force des esprits animaux, & la disposition de nos membres; de sorte qu'il ne nous fait d'abord considérer notre corps que comme une machine faite par la main du plus sçavant de tous les ouvriers, dont tous les mouvemens ressemblent à ceux d'une montre, ou autre Automate, ne se faisant que par la force de son ressort, & par la figure, ou la disposition de ses rouës. Après avoir fait voir clairement tout ce qui appartient au corps, il nous fait aisément conclure qu'il n'y a rien en nous qui appartienne précisément à notre ame, que nos pensées, entre lesquelles les passions sont celles qui l'agitent & l'émeuvent davantage. Ce Traité des passions publié en 1649. est le dernier ouvrage que l'Auteur ait fait imprimer. (*a*)

Deux années auparavant, sçavoir en 1647. M. Descartes avoit fait un voyage en France, & c'est le seul qui lui ait procuré quelque avantage réel. L'amour de la vérité, le désir de la faire connoitre, l'utilité qui en devoit revenir au public, avoient été les seuls motifs qui avoient animé ce grand homme dans ses études. Trop désinterressé pour solliciter des récompenses, & trop modeste pour s'imaginer qu'il en méritât quelqu'une, jamais il n'eut la pensée de faire servir à l'avancement de sa fortune, l'es-

(*a*) Ses ouvrages posthumes sont son Traité de l'homme avec celui de la formation du *fœtus*, ses régles pour conduire l'esprit dans la recherche de la vérité, un livre intitulé, l'Etude du bon sens, un petit traité de l'art d'escrimer, ses lettres en plusieurs volumes, un dialogue sur la recherche de la vérité par la seule lumiére naturelle, & divers autres Traités que l'Auteur n'avoit fait qu'ébaucher.

time dont l'honorerent successivement les deux Cardinaux Ministres ; mais ses amis crurent devoir se charger d'un soin qu'il paroissoit négliger ; & sans lui faire part de leurs vuës, ils s'interessérent en sa faveur avec tant de zéle auprès du Cardinal Mazarin, qu'ils lui obtinrent une pension de mille écus, qui comme il étoit porté dans les lettres patentes expédiées à ce sujet, *étoit accordée* à M. Descartes *en considération de ses grands mérites, & de l'utilité que sa Philosophie & les recherches de ses longues études, procuroient au genre humain, comme aussi pour l'aider à continuer les belles expériences qui réqueroient de la dépense.*

Un dernier voyage que M. Descartes fit à Paris en 1648. sembloit lui promettre un succès encore plus heureux. Outre une nouvelle pension, non moins forte que celle dont il venoit d'être gratifié, on lui faisoit espérer un emploi considérable ; & pour l'engager à hâter son retour en France, on lui fit expédier par avance, & on lui envoya les lettres patentes pour cette seconde pension : mais moins de trois mois suffirent pour apporter bien du changement dans les affaires publiques, & c'est ce que M. Descartes connut, dès qu'il fut arrivé à Paris. » Les troubles » inopinément survenus, dit-il dans une de ses lettres, » firent qu'au lieu de voir quelques effets de ce qu'on m'a- » voit promis, je trouvai qu'on avoit fait payer par l'un » de mes proches, les expéditions des lettres qu'on m'avoit » envoyées, & que je lui en devois l'argent ; de sorte que » je semblois n'être venu à Paris, que pour acheter un » parchemin le plus cher & le plus inutile qui eut jamais » été entre mes mains.

Mais son désintéressement fit qu'il fut peu sensible à une aventure si inesperée. Après avoir passé quelque mois avec ses amis, il regagna sa chere retraite d'Egmond, où il continua à s'y enfoncer toujours plus dans ses méditations Philosophiques.

Cependant, la Reine de Suéde, à qui il avoit envoyé

son Traité des passions, avant qu'il fût imprimé, méditoit depuis quelque téms de l'appeller à sa Cour ; & elle lui fit l'honneur de lui écrire sur ce sujet, vers la fin de Février 1649 : & comme elle ne doutoit pas qu'il ne se prêtât à ses désirs, elle donna ordre à l'Amiral du Royaume de l'aller prendre en Hollande. Quoique M. Descartes ne fût guéres porté à entreprendre de nouveaux voyages, & qu'il se sentît même beaucoup de répugnance pour celui qu'on lui proposoit, parce qu'il prévoyoit combien sa santé auroit à souffrir du froid excessif de la Suéde, il ne crut pas que son honneur lui permît de se refuser aux pressantes invitations d'une si grande Reine, qui ne l'appelloit auprès d'elle, que parce qu'elle le jugeoit seul capable de lui bien expliquer tous les principes de sa nouvelle Philosophie.

Il quitta donc sa chere solitude d'Egmond le premier de Septembre, pour venir s'embarquer à Amsterdam, & arriva heureusement à Stockolm au commencement du mois suivant. Son ami M. Chanut, Ambassadeur de France en Suéde, mais qui étoit alors à Paris, avoit ordonné qu'on lui préparât dans son Hôtel un appartement, qu'il trouva très-proprement meublé, & qu'il ne lui fut pas libre de refuser.

Le lendemain de son arrivée, il eut l'honneur d'aller présenter ses respects à la Reine, qui le reçut avec les marques de distinction les plus glorieuses, en présence d'une Cour nombreuse. Dans une seconde visite, que M. Descartes rendit à cette Princesse, elle lui témoigna avec beaucoup de bonté, que ce seroit pour elle une vraie satisfaction de le retenir dans ses Etats ; que son intention étoit de lui faire un établissement, tel qu'il pourroit le désirer ; que cependant elle ne prétendoit point gêner sa liberté, & qu'elle lui donneroit du tems pour faire ses réflexions. Il fut ensuite réglé que M. Descartes viendroit tous les jours à huit heures du matin trouver la Reine dans son cabinet d'étude, pour lui donner des leçons ; mais elle voulut qu'avant de les commencer, il prît quelque

tems pour se familiariser avec le génie du Pays, & y faire des habitudes, qui pussent lui en rendre le sejour agréable. La Reine lui fit aussi la grace de lui dire, que bien volontiers elle le dispensoit de tout cérémonial de la Cour, ajoûtant qu'elle trouvoit bon qu'il ne parût au Palais qu'aux heures qu'elle lui marquoit pour l'entretenir.

Dès les premiéres conferences Philosophiques, que M. Descartes eut avec la Reine, il jugea par les difficultés qu'elle lui proposa, qu'il falloit qu'elle eût été prévenuë contre ses principes. Mais ses préjugés ne purent tenir long-tems contre l'évidence des démonstrations Géométriques; & elle a depuis temoigné qu'il seroit à souhaiter que l'on suivît dans toutes les sciences, la méthode dont s'étoit servi M. Descartes pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction réelle qui se trouve entre l'ame & le corps. La forte passion dont cette Princesse s'éprit pour la nouvelle Philosophie, la dégoûta pendant un tems de toute autre étude. Résoluë plus que jamais de retenir M. Descartes dans ses Etats, elle lui fit déclarer ses intentions par M. Chanut, que la Cour de France venoit de renvoyer à Stockolm, avec la qualité d'Ambassadeur. Son dessein étoit que M. Descartes se fît naturaliser; mais comme elle s'étoit apperçuë qu'un trop grand froid étoit nuisible à son tempéramment, elle avoit projetté de lui céder à perpétuité quelque Seigneurie considérable, qui fût située dans les terres les plus méridionales de la Couronne.

Mais ce furent là des projets que la mort inopinée de l'homme célébre dont je fais l'éloge, rendit inutiles.

M. Descartes venoit de porter à la Reine les statuts de la nouvelle Accadémie, qu'elle vouloit établir dans la Capitale de ses Etats, lorsqu'à son retour du Palais il eut quelques pressentimens de la maladie qui devoit terminer ses jours. Elle commença par un violent frisson, mais dont il arrêta heureusement les suites. Le lendemain jour de la Purification de la Vierge, il approcha des Sacremens, & passa la plus grande partie de la journée dans des exercices

de piété. Mais sur le soir le frisson revint, & se fit sentir avec plus de violence encore que la veille. Dès ce moment la fiévre ne fit qu'augmenter; & elle se trouva malheureusement accompagnée de transport au cerveau, & de symptomes qui sembloient indiquer une inflammation de poulmon: il y auroit cependant eu quelque espérance de guérison, si le malade eût voulut souffrir que l'on eût suivi, en le traitant, la même méthode que l'on avoit mise en pratique à l'égard de M. l'Ambassadeur, qui venoit de le délivrer de la même maladie; mais sa tête n'étoit pas assez libre pour qu'on pût lui faire entendre raison: ainsi quelque remontrance qu'on lui fit, plusieurs jours se passerent sans qu'on pût le résoudre à se laisser saigner; s'il y consentit enfin, ce ne fut que lorsque ce remède fut devenu inutile. Le malade ne se cacha pas à lui-même qu'il touchoit de près à son dernier moment; & il voulut qu'on ne l'entretînt plus que de la miséricorde de son Dieu, & de la soumission qu'il devoit aux ordres de la Providence. Il mourut le onziéme jour de Février de l'année 1650. âgé de cinquante-trois ans dix mois & onze jours.

La Reine honora de ses larmes la mort de ce grand homme; & pour laisser à la postérité un monument éternelle de la haute estime qu'elle avoit euë pour son mérite, elle déclara que son dessein étoit de le faire enterrer auprès des Rois de Suéde, & de lui élever un superbe Mausolée.

Mais M. l'Ambassadeur de France obtint de cette Princesse, que M. Descartes fût enterré avec plus de simplicité dans le Cimetiére de l'Hôpital des orphelins, suivant l'usage des Catholiques.

Ce fut par les soins de M. d'Alibert, Trésorier de France, que le corps de l'illustre défunt fut transporté de Suéde à Paris en 1666; & le 24. Juin de l'année suivante, il fut inhumé avec pompe dans l'Eglise de Sainte Geneviéve du Mont.

M. d'Alibert prit encore soin de faire mettre dans le même endroit le Buste de cet homme célébre, & l'on con-

ſacra à ſa mémoire les deux Epitaphes ſuivantes.

Deſcartes dont tu vois ici la ſépulture,
A deſſillé les yeux des aveugles mortels;
Et gardant le reſpect que l'on doit aux Autels,
Leur a du monde entier démontré la ſtructure.
Son nom par mille écrits ſe rendit glorieux,
Son eſprit meſurant & la Terre & les Cieux,
En pénetra l'abîme, en perça les nuages:
Cependant comme un autre il céde aux loix du ſort;
Lui qui vivroit autant que ſes divins ouvrages,
Si le ſage pouvoit s'affranchir de la mort.

D. O. M.

RENATUS DESCARTES

Vir ſuprà titulos omnium retrò Philoſophorum,
Nobilis genere, Armoricus gente, Turonicus origine,
In Galliâ Flexiæ ſtuduit,
In Panoniâ miles meruit,
In Bataviâ Philoſophus delituit,
In Sueciâ vocatus occubuit.
Tanti viri precioſas reliquias,
Galliarum percelebris tunc legatus Petrus Chanut,
Chriſtinæ ſapientiſſimæ reginæ ſapientium amatrici,
Invidere non potuit, nec vindicare patriæ;
Sed quibus licuit, cumulatas honoribus,
Peregrinæ terræ mandavit invitus.
Anno Domini 1650. menſe Februario, ætatis 54.

Tandem poſt XVII. annos
In gratiam Chriſtianiſſimi Regis
Ludovici XIV.
Virorum inſigniorum cultoris & remuneratoris,
Procurante Petro d'Alibert,
Sepulcri pio & amico violatore,

Patriæ redditæ ſunt,
Et in iſto Urbis & Artium culmine poſitæ;
Ut qui vivus apud exteros otium & famam quæſierat,
Mortuus apud ſuos cum laude quieſceret,
Suis & exteris in exemplum & documentum futurus,
I nunc Viator:
Et divinitatis, immortalitatiſque animæ,
Maximum & clarum aſſertorem,
Aut jam crede felicem,
Aut precibus redde.

Nous joindrons ici la ſuperbe Epitaphe, dont fut orné le Mauſolée que M. l'Ambaſſadeur de France fit élever à M. Deſcartes dans le cimetiére de l'Hôpital des orphelins de Stokolm, où il fut d'abord inhumé.

Renatus Deſcartes Peronnii Dominus,
Ex antiquâ & nobili inter Armoricos & Pictones gente,
In Galliâ natus,
Acceptâ quantacumque in ſcholis tradebatur, eruditione,
Expectatione ſuâ, votiſque minore;
Ad militiam per Germaniam & Panoniam adoleſcens profectus;
Et in otiis hibernis naturæ miſteria componens, cum legibus matheſeos,
Utriuſque arcana eâdem clavi reſerari poſſe
Auſus eſt ſperare.
Et omiſſis fortuitorum ſtudiis,
In villulâ ſolitarius propè Egmondam in Hollandia,
Aſſiduâ viginti circiter annorum meditatione auſo potitus eſt.
Hinc orbe toto celeberrimus,
A rege ſuo conditionibus honorificis evocatus,
Redierat ad contemplationis delicias;
Undè avulſus admiratione maximæ Reginæ,
Quæ quidquid ubique excelluit, ſuum fecit,
Gratiſſimus

Gratiſſimus advenit, ſeriò eſt auditus & defletus obiit.

Noverint poſteri
Qualis vixerit Renatus Deſcartes,
Ut cujus doctrinam olim ſuſpicient, mores imitentur.
Poſt inſtauratam à fundamentis Philoſophiam,
Apertam ad penetralia naturæ mortalibus viam
Novam, certam, ſolidam
Hoc unum reliquit incertum,
Major in eo modeſtia eſſet an ſcientia ?
Quæ vera ſcivit, verecundè affirmavit,
Falſa non contentionibus, ſed vero admoto refutavit:
Nullius antiquorum obtrectator, nemini viventium gravis,
Invidorum criminationes purgavit innocentiâ morum;
Injuriarum negligens, amicitiæ tenax;
Quod ſummum tandem eſt,
Ita per creaturarum gradus ad Creatorem eſt conatus,
Ut opportunus Chriſto gratiæ autori in avitâ religione quieſceret.
I nunc viator, & cogita
Quanta fuerit Chriſtina, & qualis aula,
Cui mores iſti placuerunt.

Nous finirons cet Eloge par un extrait que nous fournit l'Auteur, que nous avons déja cité, & que nous ne faiſons qu'abréger.

M. Deſcartes étoit d'une taille au-deſſous de la médiocre, mais parfaitement bien proportionnée. Il avoit la tête un peu groſſe, le front large, un peu avancé, & preſqu'en tout tems couvert de cheveux juſqu'aux ſourcils. Ennemi de toute ſingularité, il ſuivoit moins les modes qu'il ne s'y laiſſoit entraîner. La ſobriété lui étoit comme naturelle, il buvoit peu de vin, & il paſſoit ſouvent des mois entiers ſans en boire: peu difficile ſur le choix des nourritures, il s'accommodoit indifferemment de tout ce qu'il ſçavoit ne pouvoir nuire à ſa ſanté. Son réveil n'étoit

jamais forcé, & lorſqu'il ſentoit ſon eſprit parfaitement libre, il commençoit à étudier, ſans cependant quitter le lit, où il demeuroit ordinairement juſqu'à l'heure du diner. Après le repas il donnoit quelques heures à la promenade, ou à la culture des plantes de ſon jardin, ou à quelques exercices du corps. Il regardoit la ſanté du corps comme un don de Dieu, qu'il falloit ménager avec tout le reſpect dû à l'Auteur de la nature; mais quelque précieuſe qu'elle lui parût, jamais elle ne l'aſſujettit à des ſoins qui fuſſent pour lui une eſpece d'étude; auſſi marquoit-il dans une lettre qu'il écrivit à M. Chanut, *qu'au lieu de trouver les moyens de conſerver ſa vie, il en avoit trouvé un autre bien plus aiſé & bien plus ſûr, qui étoit de ne pas craindre la mort.*

Sa maiſon étoit une école de doctrine & de vertu, où tout annonçoit l'ordre & la ſageſſe, rien n'égaloit la charité qu'il avoit pour ſes domeſtiques. Il prenoit ſoin lui-même de leur instruction, & ne dédaignoit pas de les rendre les compagnons de ſes études & de ſes expériences. Content des biens médiocres qu'il avoit hérités de ſes ancêtres, jamais il n'eut la penſée de les augmenter. *Il ſemble*, diſoit-il, *que la fortune eſt jalouſe de ce que je n'ai jamais rien voulu attendre d'elle, & que j'ai tâché de conduire ma vie de telle ſorte, qu'elle n'eût ſur moi aucun pouvoir; car elle ne manque jamais de me déſobliger dès qu'elle en peut avoir quelqu'occaſion.* Il porta le déſintereſſement juſqu'à ne pas vouloir accepter une ſomme conſidérable d'argent, que M. le Comte d'Avaux lui avoit envoyée juſqu'en Hollande; & il refuſa de même, de profiter des liberalités de pluſieurs perſonnes de la premiére conſidération, qui lui avoient ouvert leurs tréſors, pour fournir aux grandes dépenſes que demandoient ſes expériences.

La recherche de la vérité fut toujours ſa principale, ou plutôt ſon unique étude, & il ſe l'étoit renduë ſi familiére par les longues habitudes qu'il avoit contractées avec elle,

qu'elle se présentoit à lui sans qu'il songeât toujours actuellement à elle: ce qui lui faisoit dire, *que la connoissance de la vérité est comme la santé de l'ame; lorsqu'on la possède on n'y pense plus. De même que la santé du corps, qui est le plus grand de tous les biens corporels, & d'ailleurs celui auquel nous faisons moins de réflexion, & que nous goûtons le moins, quand nous en jouissons.*

C'est cet amour de la vérité qui lui faisoit désirer avec ardeur, que l'on exerçât contre ses ouvrages la plus sévere censure. Il avoit prié le Pere Mersenne son ami particulier, de ramasser & de lui envoyer toutes les objections qui pourroient se faire contre ses essais de Philosophie. *Et c'est là*, marquoit-il à ce Pere, *le plus grand plaisir que vous puissiez me faire; car je n'ai pas coutume de me plaindre pendant qu'on panse mes blessures; ceux qui me feront la grace de m'instruire, & qui m'enseigneront quelque chose, me trouveront toujours fort docile.*

Plus ses lumiéres étoient étenduës, plus elles lui paroissoient bornées. *M. Beekman*, écrivoit-il au Pere Mersenne, *se vante d'avoir été mon maître, & quelle gloire y a-t'il d'avoir instruit un homme qui ne sçait rien, & qui le confesse par tout librement.*

Ennemi des louanges, ou il les retranchoit des discours que les Auteurs lui adressoient avant que leurs écrits eussent été rendus publics, ou s'il ne pouvoit les supprimer, il en paroissoit véritablement affligé. *La maniére dont j'ai toujours vécu par le passé*, écrivoit-il à un de ses amis, *ne montre-t'elle pas assez que je suis ennemi de toutes sortes de louanges. Ce n'est pas que je sois insensible, mais j'estime que c'est un plus grand bien de jouir de la tranquilité de la vie, & d'un honnête loisir, que d'acquerir beaucoup de renommée; & j'ai bien de la peine à me persuader, que dans l'état où nous sommes, & de la maniére que l'on vit, on puisse posséder ces deux biens ensemble.*

Ami sincere, constant & génereux, jamais homme ne remplit mieux que lui les devoirs de l'amitié dans toute

leur étenduë. Naturellement porté à obliger, il regardoit comme des obligations qu'il contractoit, les occasions qu'on lui fournissoit de rendre quelque service. *Pour moi je pense*, disoit-il, *que le plus grand plaisir qui soit au monde est celui d'obliger un ami, & je serois presque assez insolent pour dire à mes amis qu'ils me doivent du retour, lorsque je leur ai donné occasion de jouir de ce plaisir, en me laissant obligér par eux.*

Personne qui ait porté plus loin que lui, le respect pour la Religion. Il en réveroit les mistéres avec une foi humble & docile, & s'il en parloit, c'étoit toujours avec une circonspection infinie. Ses sentimens sur la Divinité, il les exprimoit de la maniére la plus noble & la plus sublime. On l'entendoit souvent déclamer vivement contre certains Philosophes de son tems, assez audacieux pour vouloir décider ce que Dieu peut & ce qu'il ne peut pas. *C'est,* dit-il, *parler de Dieu comme d'un Jupiter, ou d'un Saturne, & l'assujettir au Stix & au destin, que de dire qu'il y a des vérités independantes de lui. Les vérités Mathématiques sont des loix que Dieu a établies dans la nature, comme un Roi établit des loix dans son Royaume; il n'y a aucune de ces loix que nous ne puissions comprendre, mais nous ne pouvons comprendre la grandeur de Dieu, quoique nous la connoissions. Pour moi il me semble qu'on ne doit jamais dire d'aucune chose, qu'elle est impossible à Dieu; car tout ce qui est vrai est bon, étant dépendant de sa toute-puissance; je n'ose pas même dire que Dieu ne peut faire une montagne sans vallée, ou qu'un & deux ne fassent pas trois; mais je dis seulement qu'il m'a donné un esprit de telle nature, que je ne sçaurois concevoir une montagne sans vallée, ou que l'assemblage d'un & de deux ne fassent pas trois; je dis seulement que telles choses impliquent contradiction dans ma conception.*

Sa soumission au Saint Siége étoit sans bornes: plus d'une fois il a protesté qu'elle avoit sur ses actions la même autorité, que sa raison sur ses pensées. Informé que l'o-

pinion de Galilée, sur le mouvement de la terre, avoit été condamné par l'inquisition de Rome, il se détermina à supprimer son Traité du monde, où il soutenoit le même sentiment. *J'avoue*, dit-il, *que si ce sentiment du mouvement de la terre est faux, tous les fondemens de ma Philosphie le sont aussi, parce qu'il se démontre par eux évidemment. Il est tellement lié avec toutes les parties de mon Traité, que je ne l'en sçaurois détacher sans rendre le reste défectueux. Mais comme je ne voudrois pour rien du monde, qu'il sortît de moi un discours où il se trouvât le moindre mot qui fût desaprouvé par l'Eglise ; aussi aimé-je mieux le supprimer que de le faire paroître estropié.*



PIERRE GASSENDI.

PIERRE GASSENDI, le plus excellent Philosophe qui fut parmi les Humanistes, & le plus sçavant Humaniste qui fut parmi les Philosophes de son siécle, *Philosophorum Litteratissimus, Litteratorum maximè Philosophus*, (Bayle) naquit à Chanterfier, Bourg de Provence, dans le Diocése de Digne, en 1592. Un goût marqué pour l'Astronomie se fit admirer dans lui dès son enfance. N'étant encore âgé que de quatre ans, il sembloit prendre un plaisir singulier à contempler pendant la nuit la lune & les étoiles, dont le Ciel est parsemé, & ce n'étoit jamais qu'avec peine qu'on venoit à bout de l'arracher à un si charmant spectacle. Rien de tout ce qui s'offroit à ses yeux, dont il ne voulût sçavoir la cause ; & souvent les questions qu'il faisoit, auroient demandé un Astronome habile pour les éclaircir.

Ses parens charmés de ces heureuses dispositions, s'appliquerent à les cultiver avec soin ; le succès surpassa leur attente. Le jeune Gassendi envoyé à Digne pour y faire ses Humanités, se distingua autant par son application que

par la beauté & la délicatesse de son génie. La Philosophie qu'il alla étudier à Aix, lui ouvrit une nouvelle carriére où il brilla encore plus.

La réputation qu'il se fit, lui mérita une marque de distinction, que sa grande jeunesse ne lui permettoit gueres d'esperer. Il avoit à peine atteint sa seiziéme année, qu'il fut jugé digne de remplir dans sa patrie une chaire de Professeur de Rhétorique, emploi qu'il exerça pendant plusieurs années, avec d'autant plus de succès, que les Belles-lettres avoient pour lui un attrait particulier ; elles firent son occupation & ses délices, jusqu'à ce qu'il se fût déterminé à embrasser l'état Ecclésiastique: l'étude de la Théologie l'occupa alors tout en entier, & ce fut en partie aux progrès qu'il y fit, qu'il dut sa nomination à un Canonicat dans la Cathédrale de Digne. Pourvû peu de tems après d'une dignité qu'il avoit obtenuë, en vertu de ses grades de Docteur en Théologie, il eut à soutenir un long procès contre plusieurs concurrens qui prétendoient à la même dignité. Obligé après avoir plaidé à Grenoble, de venir solliciter à Paris un Arrêt décisif, il ne fut pas long-tems dans cette Capitale, sans s'y faire un grand nombre d'amis illustres.

M. Descartes venoit alors de publier ses Méditations Métaphysiques. M. Gassendi entreprit de les réfuter, & il le fit avec assez de succès, pour mériter de partager avec son illustre adversaire, les suffrages des plus habiles Philosophes de ce tems-là. » C'étoient, dit M. Perrault, deux » très-excellens hommes, mais d'un caractére bien diffe- » rent. Descartes n'étoit jamais plus aise que quand il » avançoit des propositions contraires aux opinions reçuës, » & Gassendi se faisoit un plaisir de conformer les siennes » autant qu'il pouvoit à celles qu'il trouvoit établies. L'un » se distinguoit par la profondeur de ses méditations, » l'autre par l'étenduë de sa Littérature : l'un vouloit que » tous ceux qui l'avoient devancé n'eussent presque rien » connu dans les choses de la nature ; l'autre tâchoit à faire

jour, & c'étoit sur elles qu'il fondoit toutes ses démonstrations : ce qu'il offroit à l'esprit, il l'avoit auparavant fait toucher au doigt, si je puis m'expliquer ainsi. Il avoit adopté le sistême d'Epicure, mais ce fut en le dépoüillant de tout ce qui lui paroissoit ne pouvoir s'accorder avec la raison, ou avec l'expérience. Ce sistême ainsi accommodé à sa facon, il a eû la gloire de le voir approuvé, & suivi par un grand nombre de sçavans illustres de toutes les Nations, qui se sont rendus célebres par leur zéle à défendre le sentiment de leur maître.

Distingué par sa science, il ne l'étoit pas moins par ses vertus. Accoutumé à soumettre au tribunal de sa raison tout ce que l'Eglise a abandonné aux disputes des hommes, il ne vouloit plus raisonner, il ne vouloit que croire & il croyoit humblement & fermement tout ce qui fait l'objet de notre foi. Plein d'une véneration profonde pour les saints mistéres de notre Religion, il les célébroit avec une piété, une tendresse de dévotion qui passoit dans le cœur de ceux qui le voyoient à l'Autel. Sa coutume étoit d'aller tous les Dimanches & toutes les Fêtes offrir le Saint Sacrifice de la Messe, dans l'Eglise des Peres Minimes de la Place Royale ; & après avoir satisfait à sa dévotion, il passoit une partie de la matinée à s'entretenir avec le Pere Mersenne, & d'autres sçavans, que le désir de profiter de ses lumiéres assembloit dans ce lieu.

Ses qualités du cœur, sa droiture, sa probité, sa modestie, sa candeur plus encore que ses rares talens, lui avoient gagné la confiance & l'estime des personnes du plus haut rang, qui toutes s'empresserent à le posséder. M. de Montmort, le généreux Protecteur des sciences & des Sçavans, se fit un honneur d'offrir à ce grand homme une retraite dans sa maison.

Ce fut dans cet asile, que l'homme illustre dont je viens d'ébaucher le portrait, termina sa glorieuse carriére. La douceur qui pendant toute sa vie avoit été sa vertu caracteristique, se fit encore admirer dans ses derniers momens.

Convaincu

PIERRE DE FERMAT.

PIERRE DE FERMAT, Conseiller au Parlement de Toulouse, naquit dans cette Ville vers l'an 1595. Pour faire l'éloge de ce grand homme, peut-être suffiroit-il de le faire connoître par les disputes qu'il a euës avec le célébre M. Descartes, & par les glorieuses marques d'estime dont il a été honoré par son adversaire.

» M. de Fermat, dit l'Auteur de la vie de M. Descartes, » n'étoit pas seulement l'un des plus beaux esprits de son » tems, pour la délicatesse & le goût de la véritable beauté » des choses, il avoit encore le génie d'une si vaste éten- » duë, qu'ayant embrassé la connoissance de plusieurs » sciences très-éloignées les unes des autres, il les possédoit » aussi parfaitement que s'il ne se fût appliqué qu'à une en » particulier. Il étoit grand Humaniste, Poëte délicat, » tant en Latin qu'en François & en Espagnol, sçavant » dans les langues vivantes & les langues mortes, très- » versé dans toute l'antiquité : d'un esprit si pénétrant qu'il » n'y avoit aucun endroit dans les Auteurs, quelqu'obscur » & difficile qu'il fût, dont il ne découvrît aisément le » vrai sens. Il étoit de plus très habile dans la Jurispru- » dence, & il remplissoit les devoirs de sa charge avec » une application, & une suffisance qui l'a fait passer pour » un des plus grands Jurisconsultes de son tems. Mais ce » qui fait voir que son esprit étoit d'une force, & d'une » profondeur égale à son étenduë, c'est qu'il étoit devenu » si grand Mathématicien, qu'après M. Descartes, & le » fils de M. le Président Pascal son ami, le public n'a » trouvé personne parmi les premiers hommes de cette » profession, qui méritât de lui être preferé. Il excelloit » dans toutes les parties des Mathématiques, mais parti- » culiérement dans la science des nombres, dans la belle

» Géométrie & dans l'Optique.

Ce fut le Pére Merſenne, Minime, l'ami commun de M. de Fermat & de M. Deſcartes, qui commit enſemble ces deux grands hommes. Le combat commença par des objections que M. de Fermat fit contre la Dioptrique que M. Deſcartes venoit de faire imprimer ; mais il ne donna pas à beaucoup près à ces objections, toute la force & toute l'étenduë qu'elles auroient pû avoir, parce qu'il avoit à peine eu le tems de parcourir ce nouvel ouvrage. (*a*) M. de Fermat étoit occupé à retoucher ſes objections, & à les mieux digerer, lorſqu'il reçut par les ſoins du Pere Merſenne la nouvelle Géometrie de M. Deſcartes, à qui de ſon coté il envoya, mais ſous le nom de M. de Carcavi, ſon Traité des plus grandes & des plus petites quantités, qu'il avoit fait pour ſervir non ſeulement à la détermination des problêmes, plans & ſolides, mais encore à l'invention des tangentes, des lignes courbes, des centres de gravité, des ſolides & même à la ſolution des queſtions numeriques.

Cependant impatient de ne point recevoir de réponſe à ſes objections, & craignant que celle qui lui avoit été faite ne fût demeurée entre les mains du Pere Merſenne, qui peut-être faiſoit difficulté de la lui envoyer pour quelques termes peu obligeans qui pouvoient s'y trouver, il raſſura ce Religieux, en lui marquant que quelle que fût cette réponſe, il ne devoit pas craindre de la lui communiquer. » S'il y a, écrit-il, quelque » petite aigreur, comme il eſt difficile qu'il n'y en ait, » vû la contrariété qui ſe trouve entre nos ſentimens, » cela ne doit point vous détourner de me faire voir ces » réponſes ; car je vous proteſte que cela ne fera aucun

(*a*) M. de Beaugrand qui attendoit cet ouvrage avec impatience, avoit apoſté quelqu'un à Leyde, pour lui envoyer les feuilles à meſure qu'on les imprimoit, & par ce moyen il ſe trouva pourvû du premier exemplaire qui parut en France ; dès qu'il l'eut parcouru, il ſe hâta de l'envoyer à M. de Fermat, en le priant de ſe contenter d'en faire une ſimple lecture, & de le lui renvoyer promptement.

» effet dans mon esprit, qui est si eloigné de vanité, que
» M. Descartes ne sçauroit m'estimer si peu, que je ne
» m'estime encore moins : ce n'est pas que la complaisance
» me puisse obliger de me dédire d'une vérité que j'aurai
» connuë ; mais je vous fais par là connoître mon humeur.
Admirable exemple d'une modestie singuliére, inconnuë à un demi-sçavant, mais qui fut toujours le partage de la véritable science.

M. de Fermat reçut enfin une réponse à ses objections sur la Dioptrique de M. Descartes ; mais les remarques que ce sçavant homme avoit faites sur le Traité des plus grandes & des plus petites quantités de M. de Fermat, furent communiquées à deux de ses amis, M. Pascal & M. de Roberval, qui entreprirent de répondre à ces observations, par un écrit qui fut bientôt après réfuté par M. Descartes. Il réfuta de même les nouvelles objections que M. de Fermat avoit faites sur sa Dioptrique, & cette seconde réfutation demeura sans réplique, non que son adversaire s'avoüât vaincu, & il s'en falloit bien que ses forces fussent épuisées, mais il ne désiroit rien tant ardemment, que de faire sa paix avec un homme dont l'estime lui étoit infiniment chere.

Le Pere Mersenne qui leur avoit mis les armes en main, travailla avec succès à leur réconciliation. M. de Fermat assuré des favorables dispositions où M. Descartes étoit à son égard, se procura enfin la satisfaction de lui écrire en droiture, pour lui offrir son amitié & ses services ; & sur ce qu'il le pria dans une seconde lettre qu'il lui écrivit, de lui dire librement jusqu'où il pourroit porter l'opinion qu'il devoit avoir de lui-même, M. Descartes lui répondit en ces termes. » Je sçais bien, Monsieur, que mon appro-
» bation n'est point nécessaire pour vous faire juger quelle
» opinion vous devez avoir de vous-même : mais si elle y
» peut contribuer quelque chose, comme vous me faites
» l'honneur de me l'écrire ; je crois être obligé de vous
» avoüer ici franchement, que je n'ai jamais connu per-

» ſonne, qui m'ait fait paroître qu'il fût ſi ſçavant en » Géometrie que vous. Je vous prie de croire que ſi j'ai » témoigné ci-devant n'approuver pas tout-à-fait certaines » choſes particuliéres, qui venoient de vous, cela n'em- » pêche pas que la déclaration que je viens de faire, ne » ſoit très-vraie. Mais comme on remarque plus ſoigneu- » ſement les petites pailles des Diamans, que les plus » grandes taches des pierres communes, ainſi j'ai crû » devoir regarder de plus près à ce qui venoit de votre » part, que s'il fût venu d'une perſonne moins diſtinguée. » La même raiſon me conſole, de voir que de bons eſprits » s'étudient à reprendre les choſes que j'ai écrites ; de ſorte » qu'au lieu de leur en ſçavoir mauvais gré, je me ſens » obligé de les en remercier, & cette conſidération ſeule » ſuffiroit pour me rendre ce que je vous ſuis d'ailleurs.

Une eſtime mutuelle fut le lien de l'amitié, qui unit ces deux grands hommes, & que rien depuis ne fut capable d'alterer. Peu de tems auparavant cette réconciliation, M. de Fermat avoit fait paroître ſon traité intitulé, *De locis planis ac ſolidis*, que M. Deſcartes lut avec plaiſir, & ſur lequel il porta un jugement très-avantageux. Il ne jugea pas moins favorablement de la ſolution que M. de Fermat avoit donnée de la roulette, (*a*) cette ligne fameuſe, dont l'invention fit tant de bruit dans le monde Mathématique. Dans une lettre qu'il lui écrit au mois d'Août 1638. il lui marque, » que cette ingénieuſe ſolu- » tion étoit une preuve très-aſſurée de la profonde connoiſ- » ſance qu'il avoit de la Géometrie.

Tant de louanges données à M. de Fermat n'empêcherent

(*a*) Cette ligne n'eſt pas autre choſe que le chemin que fait en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de ſon mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, juſqu'a ce que le roulement continu de la roue l'ait rapporté à terre après un tour entier achevé ; mais dans cette définition, il faut ſuppoſer pour la commodité des opérations Géometriques, que la roue ſoit un cercle parfait, que le clou ſoit un point marqué dans la circonference de ce cercle, & que la terre que touche ce point en commençant & en finiſſant ſon tour, ſoit parfaitement unie ou plane. Ce fut M. de Roberval, qui le premier démontra que l'eſpace de la roulette eſt triple de la roue qui la forme.

pas qu'après la mort de M. Descartes, il n'attaquât de nouveau la Dioptrique de ce grand homme: nouvelle dispute qui occasionna bien des écrits. Mrs Rohault & Clerselier, zélés Cartesiens, épouserent la querelle de leur maître, & leurs réponses aux objections de M. de Fermat, éclairérent si bien ses doutes, qu'il se déclara hautement pour la nouvelle Philosophie.

Cet illustre Sçavant mourut en 1665. âgé de 70 ans. Ses observations sur Diophante d'Alexandrie, furent publiées en 1670. par un de ses fils, Jean-François de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse. Son second fils, Samuel de Fermat, Conseiller au même Parlement, se distingua par une profonde érudition, par une grande connoissance du Droit, & par un talent particulier pour la Poësie. Il fut en commerce de vers & de prose, avec la célebre Madame Salvan de Salliés.



BLAISE-FRANÇOIS, COMTE DE PAGAN.

BLAISE-FRANÇOIS, COMTE DE PAGAN, issu de la noble & ancienne famille de Paganis, dans le Royaume de Naples, dont une branche vint s'établir en France en 1552, naquit à Avignon, le trois Mars 1604. Un de ses ancêtres, le célébre Hugues Pagan, Fondateur, & grand Maître de l'Ordre des Templiers, avoit immortalisé la gloire de son nom par toutes les vertus qui forment les Héros guerriers. Le jeune Comte de Pagan marcha sur les traces de ce grand homme, & on le vit de bonne heure donner d'éclatantes preuves de son intrepidité & de sa bravoure. Son inclination qui le portoit à la profession des armes, lui fit tourner dès ses plus tendres années toutes ses études vers les sciences, qui ont quelque rapport à l'art de la guerre: la facilité de son génie soutenuë

d'une application extrême, le rendit habile en peu de tems. Il s'attacha sur-tout à acquerir une parfaite connoissance de tout ce qui concerne les Fortifications, & ce fut là la partie dans laquelle il excella; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les rapides progrès qu'il fit dans cette science, il les dut bien moins à la lecture des Auteurs, qu'à ses profondes méditations, qui lui découvroient ce qu'il auroit inutilement cherché dans les livres. Mais s'il s'appliqua à orner son esprit de toutes les connoissances propres à le faire briller dans la profession à laquelle il se destinoit, il ne fut pas moins attentif à former son cœur par l'étude de la morale; & l'on peut dire que ses vertus ne l'ont pas moins illustré que ses glorieux exploits, & tel est le jugement qu'en a souvent porté un grand Roi, *Loüis XIII.* à qui l'on a entendu dire plusieurs fois, *qu'il regardoit le Comte de Pagan comme un des plus honnêtes & des plus vaillans hommes de son siécle.*

Nous ne finirions pas, si nous voulions entrer ici dans le détail de toutes les actions mémorables, qui ont signalé la bravoure & le courage de ce grand homme. Avide de gloire, on le vit en mille occasions affronter les plus grands périls avec autant de sang froid, que s'il ne les eût pas connus, & avec autant d'intrepidité, que si la conservation de sa vie eût été pour lui la chose du monde qui l'interessât le moins.

Ses premiéres campagnes furent marquées par des prodiges de valeur. Le siége de Caën, le combat du Pont-de-Cé, la réduction de Naraveins, & de quelques-autres Places du Bearn, fournirent à son jeune courage de brillantes occasions de se signaler. Agé de dix-sept ans, il se trouva l'année suivante aux siéges de Saint Jean d'Angeli, de Clerac & de Montauban. Ce fut devant cette derniére Place qu'il perdit l'œil gauche d'un coup de Mousquet, perte qui ne le toucha que bien foiblement, en comparaison de celle qu'il fit alors par la mort du Connétable de Luyne, son Protecteur & son parent. Mais

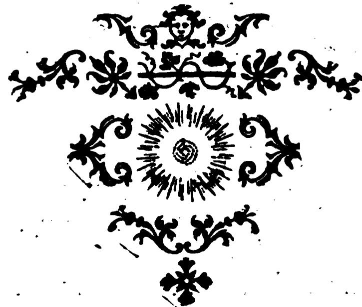
cette double perte, loin de rallentir son ardeur guerriére, parut ne servir qu'à l'attacher toujours plus à sa profession, & à lui faire rechercher avec plus d'avidité encore les occasions de se distinguer par quelques actions d'éclat. Telle fut celle qu'il fit à l'attaque des Barricades de Luze. Résolu de les forcer à quelque prix que ce fût, il se mit à la tête des enfans perdus de l'armée, les conduisit par un sentier détourné, jusqu'au haut d'une montagne, & là il crie aux braves qui le suivent, *voici le chemin de la gloire;* & dans le même moment il se laisse glisser au bas de cette montagne; soutenu par ses compagnons, qui encouragés par son exemple, ne craignent pas de braver les mêmes périls, il commence l'attaque avec une bravoure qui étonne l'ennemi; secouru par de nouvelles troupes, il avance fiérement, & parvient le premier aux Barricades, qui sont forcées en peu de tems. La récompense d'une action si Héroïque, fut que le Roi lui-même, que le Comte de Pagan avoit l'honneur d'accompagner, se fit un plaisir de la raconter au Duc de Savoye, en presence d'une Cour nombreuse, & ce grand Prince finit son recit en ajoûtant qu'il n'y avoit point de loüanges qui ne fussent duës à l'intrepidité de ce jeune Héros.

Ses services l'avoient élevé à la dignité de Maréchal de Camp des Armées du Roi, lorsqu'il plut à sa Majesté de le choisir en 1642, pour aller servir en Portugal; mais à peine fut-il arrivé dans ce Royaume, que le malheur qu'il eut de perdre entiérement la vuë, l'obligea de revenir en France.

Si cet accident rendit son courage inutile, ce grand homme n'en fut pas pour cela moins ardent à servir sa patrie, & il voulut du moins qu'elle recueillît le fruit de ses études, dont il reprit le fil avec une ardeur inconcevable. Le premier ouvrage qu'il fit paroître, fut son excellent Traité des Fortifications, qu'il donna en 1645, ouvrage qui doit être consideré comme un chef-d'œuvre en ce genre; & il est vrai que l'on y trouve la substance de tout

ce qui peut se dire de plus curieux & de plus instructif, sur une matiére aussi vaste. Ses Théorêmes Géometriques, qu'il publia en 1651, ne firent pas moins d'honneur à la profonde connoissance qu'il avoit acquise des Mathématiques. Nous avons encore de ce sçavant homme, une Théorie des Planettes, des tables Astronomiques; & une Paraphrase en François, d'une relation Espagnole de la riviére des Amazones, par le Pere Christophe de Rennes, Jésuite.

Au reste ses occupations Litteraires, quelqu'attrait qu'elles eussent pour lui, ne le déroboient point à la societé; sa maison même étoit devenuë le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par leur rang, ou par leur mérite. Sa mort fut celle d'un Philosophe Chrétien, qui détaché du monde le quitte sans regret. Il décéda le 18 Novembre 1665, dans la soixante-deuxiéme année de son âge, & fut inhumé dans l'Eglise des Religieuses de la Croix, au Faux-bourg Saint Antoine. Le feu Roi qui l'honoroit d'une estime particuliere, lui fit souvent l'honneur de le faire visiter par son premier Médecin, dans la derniere maladie dont il mourut.





IGNACE-GASTON PARDIES.

L'Homme célebre, dont je vais ébaucher l'éloge, eut à peine paru dans le monde sçavant, que jeune encore il mérita d'y tenir un rang distingué parmi les plus grands Philosophes de son siécle. Il partagea avec l'illustre Descartes la gloire d'enrichir la Philosophie de nouvelles découvertes, d'inventer de nouveaux sistèmes, & de dissiper de vieilles erreurs presque généralement reçuës, & qu'une longue prescription sembloit avoir consacrées.

Ignace-Gaston Pardies, issu d'une ancienne Famille du Bearn, naquit dans la Capitale de cette Province, en 1636. Son pere, Conseiller au Parlement de Pau, donna tous ses soins à son éducation, & ce fut avec les plus heureux succès. Le jeune Pardies se distingua dès ses plus tendres années par un goût marqué pour l'étude, & par une merveilleuse facilité à y faire de rapides progrès. Une imagination vive & féconde, soutenue d'un esprit aisé & délicat, le fit briller dans ses Humanités, & sembloit répondre qu'il ne réussiroit pas moins dans les autres sciences. Ce fut pour se mettre à portée de les cultiver avec plus de succès, que n'étant âgé que de seize ans, il entra dans la Compagnie de Jesus.

Destiné, après les épreuves de son Noviciat, à enseigner les belles-lettres, il remplit pendant plusieurs années cette premiere carriére avec la distinction la plus glorieuse. Un talent égal pour la Prose & pour la Poësie, se faisoit admirer dans toutes les piéces qui sortoient de sa plume.

Des idées claires, nettes & précises, un tour fin, des pensées délicates, un choix merveilleux d'expressions, une admirable pureté de stile, tout annonçoit la beauté de son génie. Cependant quelqu'attrait que les belles-let-

tres eussent pour ce jeune Jesuite, on pourroit dire qu'il ne les étudia que dans le dessein de les faire servir à orner & à embellir les sciences spéculatives, ausquelles il étoit résolu de se dévouer tout entier.

On le vit en effet se livrer avec ardeur à la lecture des Philosophes, tant anciens que modernes, étudier à fond leurs différens sistèmes, pour se mettre en état d'en bâtir lui-même un qui lui fût propre. Car, quoique l'on ne puisse nier que sa prédilection n'ait été pour le Cartésianisme, il s'en faut bien cependant qu'il se soit servilement attaché à tous les principes de cette nouvelle Philosophie: il en a combattu & réfuté plusieurs, & n'a adopté que ceux qu'il sçavoit pouvoir également s'accorder avec les lumieres de la raison, & avec celles de la foi.

A l'étude de la Philosophie le P. Pardies joignit celle des Mathématiques, qui en sont une partie essentielle. La facilité & la pénetration de son esprit lui tinrent lieu de Maître, & ce fut à ses lumieres seules qu'il dut les rares connoissances qu'il acquit, & dont il a depuis enrichi le public.

Choisi par ses Supérieurs pour enseigner la Philosophie, on juge assez avec quel éclat il dut remplir cet emploi. Mais si la profondeur de son érudition lui mérita les plus glorieux applaudissemens, la singularité de ses sentimens lui attira bien des contradictions, quoique cependant il donnât à ces sentimens un tour si plausible & si judicieux qu'il eût été difficile de le condamner. « Telle est une de » ses Dissertations, où il prétend que l'Astronomie judi- » ciaire, sensément entendue, peut être d'accord avec la » Religion, chose, comme le remarquent les Journalistes, » qui révolte d'abord, & qui a tout l'air d'un paradoxe; » mais à laquelle on se rend sans peine, quand on consi- » dere les bornes où se renferme l'Auteur.

Le public ne fut pas long-tems sans recueillir le fruit des études de ce sçavant Jesuite. Dès l'an 1662. il donna son ouvrage intitulé, *Horologium Thaumauticum du-*

plex, & trois ans après il publia une Dissertation latine remplie de recherches curieuses sur la nature & le mouvement des Cométes. A ces ouvrages succéda en 1670. un Traité du même Auteur, sur le mouvement local. » Ouvrage d'autant plus considerable, disent les sçavans Journalistes, que le mouvement qui est la clef des Méchaniques, n'avoit pas été jusqu'alors approfondi d'une maniere capable de satisfaire; & si cette matiere s'est depuis beaucoup plus éclaircie, ce n'est pas une petite gloire pour l'auteur d'avoir ouvert, comme il l'a fait, de nouvelles routes à ceux qui l'ont suivi.

Ses Elémens de Géometrie, qu'il publia en 1671. ouvrage particulierement estimable pour la clarté & la précision qui y regnent, acheverent d'établir sa réputation, & accrurent l'estime dont l'honoroient tout ce qu'il y avoit de Sçavans illustres répandus en France, en Allemagne, en Italie & en Angleterre, avec qui il étoit en commerce de lettres. Un de ses pluszelés panégyristes fut le célebre Newton, qui dans mille occasions témoigna le cas singulier qu'il faisoit de la superiorité des lumieres de cet habile Géometre.

Appellé à Paris pour y professer la Rhétorique dans le College de Louis le Grand, il se fut à peine montré dans cette Capitale, qu'il se vit rècherché de tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par leur mérite. Reçû avec empressement dans les assemblées des Sçavans, il y brilla autant par l'étendue de ses lumieres, que par la superiorité de son esprit. Mais si on ne pouvoit refuser son admiration à ses rares talens, d'un autre côté sa modestie, sa candeur, la douceur de ses mœurs, la droiture de ses sentimens, la politesse de ses manieres, lui gagnoient l'amitié de tous ceux avec qui il avoit lié quelque commerce. M. le Comte de Guiche, son ancien compagnon d'étude, & son ami particulier, lui donna une marque particuliere de sa confiance, en lui remettant ses Mémoires qu'il avoit composés lui-même en grec, *pour être*, disoit-

il, *entendus de moins de personnes, en cas que ces Mémoires vinssent à tomber dans d'autres mains.*

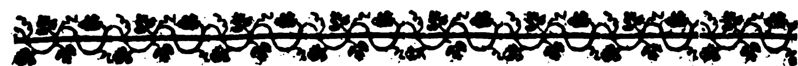
Les années 1672. & 1673. furent marquées par de nouveaux ouvrages, dont le Pere Pardies enrichit la République des lettres. En 1672. parut son fameux Traité de la connoissance des bêtes. » Traité, disent les Journalis- » tes, qui fit beaucop de bruit dans le monde par la ma- « tiere curieuse d'elle-même, & par la forme artificieuse » que l'Auteur lui avoit donnée ; car comme il exposoit » d'un côté les sentimens des Cartésiens sur les bêtes, sen- » timens alors fort à la mode, & d'un autre celui des Pé- » ripateticiens qui n'entendoient pas raillerie sur ce sujet, » quoique les raisons d'une & d'autre part fussent dédui- » tes avec toute la force & tout l'art possibles, on fut » étonné de voir que le sentiment favorable aux automa- » tes, étoit rendu beaucoup plus intelligible & plus rai- » sonnable en apparence, que celui qui donne une ame » aux bêtes... Aussi M. le Comte de Guiche, à qui l'Au- » teur avoit dédié ce Traité, lui dit en le remerciant, » *qu'il lui étoit très obligé de lui avoir fourni un moyen* » *infaillible de rendre toutes les femmes de la Cour Car-* » *tésiennes.*

Le Pere Pardies, qui vouloit se réconcilier avec les Péripateticiens, fit paroitre la même année un petit ouvrage intitulé, *Lettre d'un Philosophe à un Cartésien de ses amis.* Cette Lettre, qui étoit du Pere Rochon Jesuite, & que le Pere Pardies donna sous son nom, ne fut pas capable d'appaiser les Péripateticiens. Leur idée étoit que le Pere Pardies étoit Cartésien dans l'ame, & il faut convenir que leurs soupçons ne pouvoient être mieux fondés.

De sa plume féconde sortit encore la même année une traduction françoise des Miracles de saint François-Xavier, écrits en Italien par le Pere Bartoli Jesuite. A la tête de ce Livre est une Préface sur la foi duë aux miracles, qui est toute entiere du Pere Pardies, & que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en ce genre.

Ses autres ouvrages sont sa Statique, ou la Science des forces mouvantes, qui parut encore en 1672. & un écrit qui contient l'application de deux machines propres à faire les cadrans, que le Pere Pardies donna au public l'année suivante.

Ce fut là le dernier de ses ouvrages. Destiné par ses Supérieurs à aller prêcher & confesser à Bicêtre durant les Fêtes de Pâques, il se livra tout entier à l'ardeur de son zele, & il en fut la victime. Une maladie mortelle, causée par les fatigues qu'il essuya, ou peut-être par une espece de contagion, qui régnoit alors parmi les pauvres de cet Hopital, l'enleva de ce monde peu de jours après qu'il fut de retour à Paris. Il déceda au mois d'Avril de l'année 1673. n'étant âgé que de trente-six à trente-sept ans. Habile écrivain, Religieux fervent, sa piété & ses vertus ne le firent pas moins regretter, que la beauté de son génie & sa vaste érudition.



JACQUES ROHAULT.

JACQUES ROHAULT, l'un des plus grands ornemens de la nouvelle Philosophie, issu d'une honnête famille de Picardie, naquit à Amiens en 1620. de N. Rohault, riche Marchand de cette ville. Après avoir fait ses premieres études dans sa patrie avec un succès qui répondit à son application, & soutenue d'une grande facilité de genie, il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de Philosophie. Son amour de la vérité la lui fit chercher indifféremment par tout où il put esperer de la trouver. Il étudia également & les Philosophes anciens & les Philosophes modernes ; & les uns & les autres furent pour lui une source féconde d'instructions. Dépouillé de tout préjugé, il ne s'attacha & ne donna la préference qu'à ceux qui lui parurent s'approcher le plus de la raison,

» J'ai pris d'Aristote, dit il lui-même dans l'admirable Préface qui se trouve à la tête de sa Physique, » toutes » les notions génerales, soit pour l'établissement des cho» ses naturelles, soit pour ce qui regarde leurs principales » proprietés; & me contentant de rejetter le vuide & les » atomes, ou insecables d'Epicure, qui étoient des cho» ses contraires à ce que je croyois solidement établi par » Aristote, j'ai appris de lui à considerer avec le plus de » soin qu'il m'a été possible, les différentes grosseurs, les » figures & les mouvemens des parties insensibles, dont » les êtres sensibles sont composés.

» Outre ces premieres lumieres que j'ai tirées de l'anti» quité, j'ai recueilli encore plusieurs autres vérités des plus » illustres Philosophes modernes. Mais celui qui a le plus » contribué à la composition de cet ouvrage, est le céle» bre M. Descartes, dont le mérite fera avouer à tout le » monde, que la France est du moins aussi heureuse à pro» duire & à élever de grands hommes dans toutes sortes » de professions, que l'a été l'ancienne Grece.

Mais ce fut principalement à ses propres méditations, toujours accompagnées ou suivies d'expériences, que l'homme célebre dont nous faisons l'éloge, dut ce grand nombre de découvertes précieuses, dont il a enrichi la Physique.

Son mérite lui concilia l'amitié & l'estime de M. Clerselier si connu par les traductions qu'il nous a données de plusieurs ouvrages de son illustre ami le célebre M. Descartes. M. Rohault fut un des plus zelés sectateurs de ce Philosophe; & en falloit-il davantage pour former entre lui & M. Clerselier les liens de l'amitié la plus étroite. Elle s'accrut au point que ce dernier, malgré les oppositions de sa famille, laissa tomber son choix sur M. Rohault, pour en faire son gendre, quoiqu'il fût peu accommodé des biens de la fortune; & par cette alliance il devint beau-frere de l'illustre M. Chanut, Conseiller d'Etat, célebre par ses Ambassades en Suede, en Hollande & en Allemagne.

Ce fut par les conseils de M. Clerselier, que M. Rohault, qui depuis dix à douze ans professoit avec éclat la Philosophie à Paris, fut encouragé à donner au public son admirable Traité de Physique, ouvrage qui fut reçu avec une approbation générale, & qui a obtenu à son Auteur un rang distingué parmi les plus célébres Physiciens de son siécle.

Dans la premiere partie de cet ouvrage, l'Auteur traite en général du corps naturel & de ses principales propriétés, des élemens, & des qualités sensibles, & principalement de celles de la vûe.

La seconde partie est destinée à expliquer le sistême du monde, la nature des astres, leurs influences, & le flux & le reflux de la mer.

Il employe la troisiéme partie à faire connoître la nature de la terre & des corps terrestres ; c'est-à-dire des corps qu'elle contient, ou qui l'environnent, comme de l'air, de l'eau, du feu, des sels, des huiles, des métaux, des minéraux, & des météores.

Enfin dans la quatriéme partie, il renferme tout ce qui peut se dire de plus certain & de plus intéressant, sur le corps animé.

» On ne trouvera pas au reste, dit l'Auteur dans sa » préface, que dans tout ce Traité, j'aye eu beaucoup de » pensées opposées à celles d'Aristote, mais il s'en trouvera plus que je ne voudrois de contraires à la plûpart de » ses commentateurs ; & outre celles-ci, on en rencon- » trera plusieurs sur un très grand nombre de choses, » dont Aristote, ni ses disciples n'ont pas coutume de trai- » ter, que j'ai néanmoins estimées plus utiles que beau- » coup d'autres, qui sont la principale occupation des Phi- » losophes : & en tout cela, je n'ai pas cru qu'il y eût du » mal de m'écarter de quelques sentimens particuliers, » lorsque j'ai reconnu que ces sentimens s'écartoient de la » vérité.

Cet ouvrage avoit été précédé de quelques entretiens

ſur la Philoſophie que M. Rohault publia en 1671. Cet illuſtre Sçavant plus connu par ſes écrits, que par l'hiſtoire de ſa vie, mourut en 1675, âgé de 55 ans, & fut enterré à Sainte Genevieve du Mont. Le célébre Santeuil conſacra à ſa mémoire l'Epitaphe ſuivante.

Diſcordes jam dudum æquis rationibus ambæ,
Et natura & Religio ſibi bella movebant.
Tum rerum cauſas fidei & myſteria pandens,
Concilias utraſque, & amico fœdere jungis.
Munere pro tanto, ~~deeus~~ + immortale Sophorum, + decus
Hoc memores poſuêre tibi venerabile buſtum.

CLAUDE-FRANÇOIS DE CHALES.

CLAUDE-FRANÇOIS MILET de Chales, l'un des plus célébres Mathématiciens de ſon ſiécle, naquit à Chamberry en 1621, d'une famille non moins diſtinguée par ſon ancienne nobleſſe, que par les plus illuſtres alliances. Favoriſé des plus précieux dons de la nature, de bonne heure il fit connoître ce qu'il devoit être un jour. On le vit dès ſes plus tendres années ſe livrer à l'étude avec une application bien ſupérieure à celle que l'on pouvoit attendre d'un jeune enfant de ſon âge.

Les plus rapides progrès ne pouvoient manquer d'être le fruit d'une ardeur ſi extraordinaire ; ceux que fit le jeune de Chales, furent pour ſes Profeſſeurs même un ſujet d'étonnement. Son goût pour les ſciences, accompagné d'un grand amour de la vertu, décida de ſa vocation. Jeune encore, il s'arracha au monde, où tout ſembloit devoir le retenir, & entra dans la Compagnie de Jeſus.

La beauté de ſon génie le fit briller dans tous les emplois

qu'il eut successivement à remplir ; & il se distingua sur tout dans celui de Professeur de Mathématiques : aussi étoit-ce-là la science qui avoit pour lui le plus d'attrait, & dont il fit toujours son étude chérie. Sa réputation ne tarda pas à se répandre dans le monde sçavant, & elle parvint même jusqu'à la Cour. Le feu Roi informé de la capacité de cet habile Jesuite, l'honora du titre de Professeur royal d'hydrographie à Marseille. Le Pere de Chales ne s'en tint pas à cette seule partie des Mathématiques, il les embrassa toutes ; & pour se convaincre qu'il n'y en a aucune qu'il n'ait possedée parfaitement, il n'y a qu'à consulter les excellens ouvrages qu'il nous a laissés.

Il ne sembloit pas que l'on dût jamais arracher ce grand homme à une étude dont il faisoit ses délices, & pour laquelle il avoit le plus rare talent. Cependant ses Supérieurs qui comptoient peut-être un peu trop sur l'universalité de son génie, & qui d'ailleurs étoient bien assurés que quelque emploi qu'ils lui confiassent, il apporteroit le même zéle à le bien remplir, le destinerent à professer la Théologie dans leur Collége de la Trinité à Lyon. L'humble Religieux se soumit aveuglément, & quoiqu'il se crût condamné à faire un divorce éternel avec ses cheres Mathématiques, il obéit sans murmure, résolu de ne plus s'occuper qu'à des études, qui auroient rapport à la science qu'il alloit enseigner. Mais Charles Emmanuel, Duc de Savoye, qui l'honoroit d'une estime particuliere, informé du changement qui s'étoit fait dans sa destination, en témoigna son étonnement, & dit aux Jesuites, *que pour l'honneur même de leur Société, ils auroient dû laisser vieillir le Pere de Chales dans une science où il excelloit.*

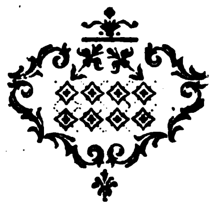
On suivit le judicieux conseil de ce Prince. Le Pere de Chales reprit son emploi de Professeur de Mathématiques. Il le remplissoit avec trop d'éclat, pour que la Capitale du Royaume ne voulût pas à son tour posseder ce sçavant homme. Il fut donc appellé à Paris, & pendant le long

séjour qu'il y fit, il y soutint avec distinction la réputation qu'il s'étoit faite, d'un des plus habiles hommes de son siécle.

Sa patrie l'envia enfin à la France. Des ordres de son Souverain l'appellerent à Turin; & ce fut là qu'il mit la derniere main au grand ouvrage qui l'occupoit depuis une longue suite d'années. La gloire de cet illustre Jesuite, est d'avoir été le premier & le seul qui ait osé former, & qui ait pu exécuter un projet aussi vaste, seul capable d'occuper & d'illustrer la vie d'un grand nombre de Sçavans.

Cet ouvrage qui renferme un cours complet de Mathématiques, fut imprimé en 1670, en trois volumes *in fol.* & en 1689. en quatre volumes. On y ajoûta plusieurs Traités importans, que l'Archevêque de Tarantaise, frere du Pere de Chales avoit hérités de lui. Son Traité de la Navigation & ses recherches sur le centre de gravité, sont des morceaux qui font encore aujourd'hui l'admiration des meilleurs Connoisseurs. A la tête de ce grand corps de Mathématiques, on voit un ouvrage préliminaire, qui décele le bon goût & l'érudition de l'Auteur. C'est une histoire abregée des progrès qu'ont fait les Mathématiques depuis Thalès le Milesien, jusqu'à nous, avec le caractere des plus célébres Mathématiciens, qui ont fleuri durant plus de deux mille & deux cens ans.

Ce sçavant Jesuite mourut à Turin, en 1678, âgé de 57 ans. Le Pere Ferero son confrere, célébre Orateur, y prononça publiquement son oraison funébre.



ISMAEL BOUILLAU.

ISMAEL BOUILLAU, né à Loudun le 28 Septembre 1605, fut un de ces génies extraordinaires, supérieurs aux plus grands éloges. La réunion des plus rares talens le rendit propre à réussir dans toutes les sciences; & ces talens, de bonne heure il prit soin de les cultiver avec une ardeur extrême.

Après avoir fait ses humanités dans sa patrie, il fut envoyé à Paris pour y commencer un cours de Philosophie, & il passa de-là à Poitiers pour y étudier en droit. Devenu capable d'approfondir les sciences les plus sublimes, il n'y en eut aucune qu'il n'embrassât, & il fit dans toutes des progrès qui répondirent à la vaste étendue de son génie. Le fruit le plus précieux qu'il recueillit de ses études, & en particulier de celles de Théologie, fut qu'il ne les continua pas long-tems sans se détromper de ses erreurs. Agé de vingt-un ans, il fit abjuration de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé par ses parens protestans zélés, & quatre ans après il reçut les Ordres Sacrés.

Jusqu'alors ses mœurs avoient été telles que les forme ordinairement l'éloignement du monde, jointe à une application continuelle à l'étude; mais la sainteté du nouvel état que ce sçavant homme venoit d'embrasser, fut pour lui un motif d'aspirer à une plus haute perfection: aussi s'il se distingua par ses talens, il se fit encore plus admirer par ses vertus.

Particulierement estimé de tous les Sçavans de l'Europe, recherché des Grands, & même des Princes, il sçut au milieu des marques de distinction, que lui attiroit son mérite, se deffendre de l'enflure, qui ne marche que trop souvent à la suite d'une haute réputation. *Ne*

vous persuadez pas, s'il vous plaît, Monsieur, marquoit-il un jour à un de ses amis, qui dans une lettre qu'il en avoit reçûe, lui avoit prodigué les louanges les plus fastueuses, *que j'aye l'esprit si perverti, que je croye que l'on doive adorer le peu de choses que jai données au Public. Il n'y a rien au monde que j'aprêhende tant que les louanges. Si ce que je fais est approuvé par les honnêtes gens, intelligens dans les matieres que j'ai traitées, cela suffit, & cette approbation pure & simple, sans des éloges & des paroles de complaisance trop affectées, vaut plus que tous les panegyriques.*

Deux amis illustres de M. Bouillau s'empresserent à le posseder tour à tour. Il demeura plusieurs années chez le célébre M. Dupuy, Garde de la Bibliothéque du Roi, & après la mort de celui-ci, M. de Thou, Président aux Enquêtes du Parlement, lui offrit une retraite dans sa maison; & bien persuadé de l'utilité qu'il pourroit tirer des lumieres de ce grand homme, il l'engagea à l'accompagner dans son Ambassade de Hollande.

Connu par les voyages que le desir de sçavoir lui avoit fait entreprendre, & qui l'avoient conduit en Pologne, en Allemagne, en Italie, & dans le Levant; & plus connu encore par ses excellens ouvrages, répandus dans toute l'Europe, il fut en commerce avec tous les Sçavans de son siécle: mais ce ne fut pas d'eux seulement qu'il reçut les marques d'estime les plus glorieuses. Une grande Reine, Louise-Marie de Gonzague, lui fit l'honneur de l'attirer à sa Cour, & le combla de ses bienfaits. Le Roi Jean Casimir, qui l'honoroit d'une confiance intime, ne craignit pas de lui confier ses plus chers interêts, en le nommant son Agent auprès de leurs hautes Puissances les Etats Généraux des Provinces Unies.

Ainsi fut honoré l'homme célébre, dont je fais l'éloge; mais achevons de le faire connoître par ses ouvrages tous excellens dans leur genre, & qui furent le fruit de l'érudition la plus étenduë & la plus variée. Ses ouvra-

ges de Philosophie & de Mathématiques, sont un traité de la nature & de la lumiere ; un livre intitulé *Philolaus*, ou dissertation du vrai sistême du monde. Un ouvrage qui a pour titre, *Astrologia Philolaïca*, où l'Auteur prétend démontrer le mouvement des Planettes, par une nouvelle hypothése. Un traité des lignes spirales ; la traduction de Théon de Smirne, Philosophe Platonicien, avec de sçavantes notes. L'Arithmétique des infinis, divisée en six livres, & un traité de Ptolomée, intitulé, *De judicandi facultate & animi principatu*, avec une version latine.

Les autres ouvrages de ce sçavant homme, sont la traduction d'un volume de l'histoire Bizantine, écrite en grec par Ducas, qui commence à Jean Paléologue, premier Empereur de Constantinople, & qui finit à Mahomet II. Une critique en latin de la chronologie de Saint Benigne de Dijon. Un traité en faveur des Eglises de Portugal, qui depuis que ce Royaume avoit secoué le joug de la domination Espagnole, demeuroient dépourvûes d'Evêques, par le refus que le Pape faisoit de donner des Bulles à ceux qui avoient été nommés par le Roi Jean IV. L'Auteur après avoir rapporté les differentes manieres, dont l'Eglise Catholique s'est servie selon les tems, pour se pourvoir de Pasteurs, conclut que le Pape & les Rois d'Espagne & de Portugal, ne sont légitimes possesseurs du droit qu'ils ont au sujet de l'institution des Evêques, que parce qu'ils l'ont acquis du consentement, au moins tacite du Clergé & du Peuple ; & il infere de-là, que puisque le Roi Jean IV. a supplié depuis huit ans les Papes Urbain VIII. & Innocent X. de donner des Bulles aux Evêques nommés, il peut les faire sacrer par les Métropolitains : & comme les Papes ont autrefois prétendu que le pouvoir d'établir des Evêques dans les siéges vacans, leur étoit dévolu par la négligence des Princes, qui avoient manqué d'y pourvoir, le Roi rentroit légitimement dans son droit, par une pareille négligence de la part des Papes: & en cela le Prince, ajoûte l'Auteur, ne blesse en rien

le respect qu'il porte au Saint Siége, puisqu'il est toujours disposé aussi-bien que les Evêques Métropolitains à demander la confirmation au Pape, & à en recevoir des Bulles.

M. Bouillau publia encore en faveur des mêmes Eglises, un autre écrit sous le nom du Roi Jean IV. pour demander au Clergé de France son conseil, & sa médiation auprès du Saint Siége. Toute la récompense que l'Auteur remporta de son travail, fut qu'il vit ses avis rejettés par ceux-là même dont il soutenoit les droits, & que ses sentimens furent condamnés par le Saint Office.

Cet illustre Sçavant retiré à l'Abbaye de Saint Victor, depuis l'an 1689, y mourut le 25 Novembre 1694, âgé de près de quatre-vingt dix ans.



PAUL HOSTE.

PAUL HOSTE, Mathématicien celébre, non moins profond que méthodique, issu d'une honnête famille de Bresse, prit naissance à Pont-de-velle, au Diocése de Lyon, le 19 Mai 1652. Ses premieres études achevées avec succès, âgé de dix-sept ans, il entra dans la Compagnie de Jesus, où il fut reçu au mois de Septembre de l'année 1669.

Une extrême avidité de tout sçavoir, jointe à une merveilleuse facilité pour tout apprendre, le rendit habile dans toutes les sciences ausquelles il s'appliqua; mais ce fut en particulier dans les Mathématiques qu'il fit les plus grands progrès. L'attrait qu'elles eurent pour lui, l'enleva bien-tôt à toutes autres études, & heureusement il eut pour se perfectionner dans cette science tous les secours qu'il pouvoit désirer, & qu'il n'auroit peût-être pas osé esperer.

Après avoir professé pendant quelques années avec

distinction les Mathématiques dans le Collége de la Trinité à Lyon, ses Supérieurs le destinerent à aller remplir le même emploi dans le Seminaire de Royal de Toulon. Obligé de s'appliquer particulierement aux differentes parties qui concernent la navigation, il n'y en eut aucune dont il n'acquît en peu de tems une connoissance profonde. La réputation qu'il se fit par son habileté, lui procura l'honneur d'accompagner pendant douze années consécutives, Mrs les Maréchaux d'Estrées & de Tourville, & M. le Duc de Mortemart, dans toutes leurs expéditions navales.

Ce fut au retour de ces voyages qui furent pour le Pere Hoste, une source féconde d'instructions, qu'il forma le plan de son admirable Traité des Evolutions navales. Quelques conversations qu'il eut avec M. le Maréchal de Tourville, sur la Théorie de la construction des Vaisseaux, lui donnerent aussi occasion de travailler sur cette importante matiére; » Mais l'ouvrage du Pere Hoste, nous dit » un sçavant illustre, *M. Deslandes*, Commissaire de la » Marine à Brest, non moins distingué par la beauté & » l'élegance de son stile, que par sa profonde capacité » dans les sciences spéculatives, fut trouvé trop sçavant » pour le tems où il étoit fait. On contesta d'ailleurs quel» ques principes à l'Auteur; & son plus grand adversaire, » qui en appelloit toujours à la pratique, fut le Maréchal » lui-même. Comme il n'y avoit personne en état de les » juger, ils tomberent d'accord l'un & l'autre de se battre » à armes égales, c'est-à-dire de travailler chacun de son » côté à la construction d'une Fregate, qui eût même » longueur, même largeur, & même creux. Les autres » proportions devoient dépendre de leur industrie, & des » régles qu'ils s'étoient faites. Quoique le Maréchal eût » promis au Pere Hoste, que tout seroit égal entre-eux; » cependant les meilleurs ouvriers, les meilleurs bois, les » conseils donnés & reçus à propos, furent le partage de » M. de Tourville; tandis que le Géometre laissé à lui-même

» même souffroit des retardemens & des contradictions » inévitables.

» Les deux Navires étant enfin achevés, on les mit le » même jour à l'eau, toute la marine étoit accouruë à ce » spectacle. Le Vaisseau bâti par les ordres & sous les yeux » du Maréchal, obtint la préference au premier coup- » d'œil ; il la méritoit par le fini de l'ouvrage, & une cer- » taine élegance dont les bois mis en œuvre sont suscep- » tibles. On convint ensuite (& le P. Hoste ne s'éloignoit » pas de cette pensée) que ce Vaisseau méritoit encore la » préference par la bonté de sa construction. Ce qui avoit » jetté dans l'erreur l'habile Géométre, c'est qu'il avoit » donné les mêmes façons à l'arriere & à l'avant de » son Vaisseau. Son navire étoit presque rond ; ses deux » côtés ressembloient à deux segmens de cercle, qu'on » auroit joints ensemble. Il croyoit par-là que son Navire » diviseroit mieux le liquide où il étoit plongé ; ce Navire » ne faisoit que tournoyer, comme feroit une navette de » Tisserand dans une baille d'eau, à qui on auroit imprimé » un mouvement de tourbillon ; mais ayant depuis rema- » nié ses premieres idées, il proposa une construction plus » parfaite, que les guerres qui survinrent empêcherent » d'exécuter.

Une étude réflechie & continuée avec ardeur pendant plusieurs années, avoit acquis au Pere Hoste une parfaite connoissance de la Théorie de la navigation, & ses longs voyages sur mer lui en avoient appris la pratique ; ainsi rien ne lui manquoit pour remplir dans toute son étendue, le plan qu'il avoit formé. L'on peut dire aussi que son Traité des évolutions navales ne laisse rien à désirer ; & ce qui en fait le plus grand prix, c'est que les préceptes y sont par tout appuyés d'exemples qui sont mis sous les yeux du Lecteur, par plus de 400 planches en taille douce. Dans cet ouvrage sont répresentés les évenemens les plus considerables qui se sont passés sur mer pendant plus de cinquante ans ; à la suite de ce grand Traité le plus ins-

tructif & le plus curieux qui ait encore paru en ce genre, est un livre de la Théorie de la conſtruction des Vaiſſeaux. L'importance de ces deux ouvrages parut intereſſer la curioſité du feu Roi ; il ne ſe contenta pas de les parcourir, il voulut encore que l'Auteur qui avoit eû l'honneur de les lui preſenter, lui en expliquât quelques endroits qu'il lui indiqua. La récompenſe de l'habile Géometre fut une pension, dont il fut gratifié par Sa Majeſté.

Ce ſçavant Jeſuite que la vûe ſeule de l'interêt public, anima toujours dans tous ſes travaux Litteraires, a encore composé dix Traités de Mathématiques, non moins néceſſaires aux jeunes Officiers qui ſervent ſur terre, qu'à ceux qui ſervent ſur mer ; ainſi l'on a dans cet ouvrage un excellent abregé de tout ce qui concerne l'art militaire.

Le Pere Hoſte travailloit à un Traité, où il ſe propoſoit d'enſeigner la pratique de la conſtruction des Vaiſſeaux, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 25 Fevrier 1700. dans la quarante-neuviéme année de ſon âge.

Simple, modeſte, rigide obſervateur de la diſcipline Religieuſe, il joignit une piété ſolide à toutes les vertus qui forment le caractere de l'honnête homme.





FRANÇOIS BLONDEL.

FRANÇOIS BLONDEL, Seigneur de Croisettes & de Gaillardon, fils de François Blondel, Seigneur de Croisettes, naquit à Paris vers l'an 1624. François Blondel un de ses ancêtres, qui étoit Avocat du Roi, & qui demeuroit à Ribemont, dans le Diocése de Laon, fut annobli par lettres patentes du mois de Décembre 1554.

Un mérite universel éleva l'homme célébre dont nous faisons l'éloge, aux premieres dignités de la Robe & de l'Epée. Après avoir été pendant quelques années Professeur en Mathematiques, & en Architecture, il fut fait Gouverneur de Louis Henri de Lomenie, Comte de Brienne, depuis Ministre & Secretaire d'Etat, & accompagna ce Seigneur en 1652 jusqu'en 1655, dans le voyage que le Comte de Brienne fit dans le Nord, à l'âge de 17 ans. Dans une Ode que M. de Lomenie adresse à M. Blondel, il lui parle en ces termes.

Quand parmi les Lapons & leurs deserts sauvages,
Ma muse avecque toi polissoit ses ouvrages ;
Sans que les ours blancs qu'endormoient mes chansons,
Troublassent mes sons.

M. Blondel au retour de son voyage, eut l'honneur d'être destiné à donner des leçons de Mathématiques à Monseigneur le Dauphin : il fut aussi employé en differentes négociations, & parvint à la dignité de Maréchal de Camp. On lui donne aussi le titre de Conseiller d'Etat, dans le second volume de l'Histoire de l'Academie des Sciences, où il avoit été recû en 1669, en qualité de Géométre.

Il fut aussi Directeur de l'Académie d'Architecture.

Les Belles-lettres furent encore de son ressort, & il n'y fit pas moins de progrès que dans les Beaux-Arts. Nous avons de lui la comparaison de Pindare & d'Horace, qui fut le fruit des conferences qui se tenoient une fois la semaine chez M. le Président de Lamoignon; des notes sur l'Architecture de Savot; un cours d'Architecture en trois volumes; un cours de Mathématiques; l'art de jetter les Bombes, & une nouvelle maniere de fortifier les Places.

M. Blondel mourut le 22 Janvier 1689. âgé de 68 ans.

EDME MARIOTTE.

EDME MARIOTTE, l'un des plus célébres Physiciens de son siécle, Prieur de Saint Martin sous Beaune, à quatre lieues de Dijon, étoit de Bourgogne, & fut reçû à l'Académie des Sciences en 1666, & c'est presque là tout ce que l'on sçait de l'Histoire de sa vie; mais ses écrits qui sont en grand nombre, & qui sont géneralement estimés, lui assurent une gloire qui fera vivre éternellement son nom parmi les Sçavans. Ces ouvrages recueïllis en deux ~~voulmes~~+ *in-4°.* renferment les Traités suivans: Traité de la percussion du choc des corps, Essai de Physique, ou Mémoires pour servir à la science des choses naturelles; Traité du mouvement des eaux, & des autres corps fluides; Régles pour les jets d'eau: nouvelles découvertes touchant la vuë: Traité du Nivellement avec la description de quelques niveaux nouvellement inventés: Traité du mouvement des Pendules; experiences touchant la couleur & la congelation de l'eau: Essai de Logique, contenant les principes des sciences, & la maniere de s'en servir pour faire de bons raisonnemens.

+ *volumes*

Ce sçavant & fécond écrivain mourut au mois de Mai 1689. On lui attribue le beau distique suivant, sur les rapides conquêtes de Louis XIV.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos Luna, quid annus erit?



GUILLAUME-FRANÇOIS-ANTOINE DE L'HOPITAL.

GUILLAUME-FRANÇOIS-ANTOINE DE L'HOPITAL, Chevalier, Marquis de sainte Mesme, Comte d'Entremont, Seigneur d'Ouques, la Chaise, le Breau & autres lieux, l'un des plus grands Geométres que la France ait produit, náquit en 1661. Il eut pour pere, Anne-Alexandre de l'Hôpital, Comte de Sainte Mesme, premier Ecuyer de Gaston de France, Duc d'Orleans, puis de Louise d'Orleans, grande Duchesse de Toscane, & Lieutenant-Général des Armées du Roi; & pour mere, Elisabeth Gobelin, fille unique de Claude Gobelin, Intendant des Armées du Roi, & Conseiller d'Etat ordinaire.

La maison de l'Hôpital, non moins illustre par les grands hommes qu'elle a donnés à la France, que par son ancienne Noblesse, est sortie de celle de Gallüci, qui florissoit dans le Royaume de Naples dès l'an 1163. Elle prit le nom de l'Hôpital, d'une terre située dans la Principauté d'Oalres. Le premier qui s'établit en France, fut Jean de l'Hôpital, Seigneur de Montignon, des Alleux, & qualifié Conseiller du Roi. L'an 1379, il avoit épousé Jeanne Braque Dame de Choisi, fille de Nicolas, Seigneur de Chatillon-sur-loin, Maître d'Hotel du Roi, & de Jeanne de Tremblay. François de l'Hôpital leur fils, fut Conseiller & Chambellan du Roi, & de Louis Duc d'Orleans, & maître Enquêteur des Eaux & Forêts de France, Champagne & Brie, & grand Maître d'Hotel de la Reine, Isabeau de Bavière en 1416. Adrien de l'Hôpital fils du précédent, fut Chambellan du Roi; Charles

VIII. Capitaine de Caudebec, & Lieutenant-Général en Bretagne : il commanda l'avant-garde de l'Armée Royale à la bataille de saint Aubin, en 1488.

C'est cet Adrien qui a été la tige des deux branches de l'illustre maison de l'Hôpital. ~~L'aîné~~, + l'aînée dont étoit M. le Marquis de l'Hôpital, a joint au nom de l'Hôpital celui de Sainte Mesme ; & la cadette qui est presentement éteinte, a produit deux Maréchaux de France, & les Ducs de Vitri.

M. le Marquis de l'Hôpital fut Géométre presque dès son enfance. Son goût pour les Mathématiques se déclara à la vûe de quelques cercles & de quelques triangles qu'il apperçut dans un livre que son Précepteur avoit souvent entre les mains ; il fit de ce livre une étude particuliere, & laissa là le Latin pour lequel il avoit peu de goût, & peut-être encore moins de disposition. On lui donna quelque tems après un autre Précepteur, qui à l'exemple de son jeune eléve, s'appliqua comme lui à la Géométrie ; mais qu'il s'en falloit bien que les progrès du maître égalassent ceux du disciple !

Le jeune Marquis n'avoit encore que quinze ans, que se trouvant un jour chez le Duc de Roannés, où M. Arnaud le Docteur, & d'autres Géométres célébres, parlerent d'un problême de M. Pascal, sur la roulette, dont la solution ne paroissoit pas facile à imaginer ; le jeune Mathématicien dit qu'il ne desesperoit pas de le résoudre ; & il en vint en effet à bout, ayant envoyé peu de jours après ce même problême résolu.

M. le Marquis de l'Hôpital entra de bonne heure au service ; mais il y conserva toujours son goût & son amour pour la Géométrie, à laquelle il donnoit tout le tems que son emploi militaire lui laissoit libre. Il fut Capitaine de Cavalerie dans le Régiment Colonel-Général, mais la foiblesse de sa vue qu'il avoit fort courte, l'ayant obligé de quitter une profession où son inclination le portoit, & où il pouvoit esperer d'égaler ses ancêtres, il se livra tout entier aux Mathématiques.

Il n'avoit encore que trente-deux ans, lorsqu'il donna la solution de divers problêmes qui avoient rebuté les plus habiles Mathématiciens, & qui veritablement sembloient n'avoir été imaginés que pour exercer les esprits, & desesperer quelquefois les plus pénetrans.

Un de ces problêmes fut proposé en 1693, par le célébre M. Bernoulli, alors Professeur de Mathématiques à Gronningue. Ce sçavant Mathématicien demandoit *que l'on trouvât une courbe, telle que toutes les tangentes terminées à l'axe, fussent toujours en raison données avec les parties de l'axe, interceptées entre la courbe & ses tangentes.* La difficulté de ce problême avoit si fort rebuté le fameux M. Hughens, que desesperant d'en trouver la solution, il avoit résolu de n'y plus songer; mais comme c'étoit là une idée qui ne cessoit de troubler son repos, il revint à ce problême qui le persécutoit sans relâche: il avoue lui-même que s'il en trouva la solution, ce ne fut qu'après de longues & profondes méditations.

Le même M. Bernoulli proposa en 1700, un autre problême non moins difficile. Il s'agissoit *de trouver dans un plan vertical, une courbe telle qu'un corps qui la décriroit, descendant librement & par son propre poids, la pressât toujours dans chacun de ses points, avec une force égale à sa pesanteur absolue.* De tous les Mathématiciens qui s'exercerent sur ce problême, M. le Marquis de l'Hôpital fut le seul qui en trouva la solution. Il a eu la gloire d'enrichir les Journaux de France, & ceux des pays étrangers, de quantité d'autres chef-d'œuvres de Géométrie, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Mais ce qui doit nous donner la plus haute idée du profond sçavoir de ce grand homme, c'est que le celébre M. Hughens lui même l'ait reconnu comme son maître. Il paroit par les lettres qu'il lui écrivoit en 1692 & en 1693, qu'il le consultoit sur toutes les difficultés qui l'embarassoient au sujet du calcul differentiel. » Il dit qu'il » voyoit avec surprise & avec admiration, l'étendue &

» la fécondité de cet art; que de quelque coté qu'il tournât » sa vûe, il en découvroit de nouveaux usages, & qu'il » y concevoit un progrès & une spéculation infinie. Il » avoue que sans une *équation differentielle*, il ne seroit » pas venu à bout de trouver la courbe, dont les tangentes » & les parties de l'axe sont toujours en raison donnée; » & il faut, ajoute-t'il, remarquer dans ce problême une » analyse nouvelle & singuliere, qui ouvre le chemin » à quantité de choses sur la Théorie des tangentes, » comme l'a très-bien observé l'illustre inventeur d'un » calcul, sans lequel nous aurions bien de la peine à » être admis dans une si profonde Géométrie. Enfin ce » grand maître marque à M. le Marquis de l'Hôpital, que » c'est à ses enseignemens qu'il doit la science de l'équa» tion differentielle, sans laquelle il ne lui auroit pas été possible de trouver le dénouement du problême. Je ne sçais si un pareil aveu, si glorieux à M. de l'Hôpital, ne l'est pas encore davantage à M. Hughens.

Ce fut en *1696*, que parut le fameux livre de l'Analyse des infiniment petits, ouvrage qui devoit servir de guide à tous ceux qui aspirent à la haute Géométrie; » ouvrage, » dit M. de Fontenelle, tout brillant de vérités inconnues » à la Géométrie ancienne, & non seulement inconnues, » mais souvent inaccessibles à cette Géométrie. Les an» ciennes vérités s'y trouvent comme perdues dans la foule » des nouvelles, & la facilité avec laquelle on les voit » naître, fait regretter les efforts qu'elles ont autrefois » coûté à leurs inventeurs. Des démonstrations, qui par » d'autres méthodes auroient demandé un circuit immen» se, en cas qu'elles eussent été possibles, ou même qui » entre les mains d'un autre Géométre instruit de la » même méthode, auroient encore été longues & embar» rassées, sont d'une simplicité & d'une brieveté qui les » rendent presque suspectes. . . . M. de l'Hôpital a eu » l'art de ne faire d'une infinité de choses qu'un assez petit » volume. Il y a mis cette brieveté & cette netteté si

» délicieuse pour l'esprit ; l'ordre & la précision des idées » l'ont presque dispensé d'employer des paroles. Il n'a » voulu que faire penser, plus soigneux d'exciter les » découvertes d'autrui, que jaloux d'établir les siennes.

Aussi cet excellent ouvrage n'eut pas plutôt été répandu dans le public, qu'il devint l'objet de l'admiration de tout le monde Géometre : le fruit que les jeunes Mathématiciens en recueillirent fut prodigieux. Les problêmes les plus difficiles, & dont ils n'auroient point osé auparavant chercher le dénouement, leur parurent faciles à résoudre, & furent pour eux des coups d'essai.

Le succès de ce livre encouragea M. le Marquis de l'Hôpital, à former le plan d'un autre ouvrage, non moins utile, & non moins instructif, où il se proposoit de faire entrer, mais d'une maniere plus étendue & plus detaillée que ne l'a fait M. Descartes dans sa Géométrie, généralement tout ce qui concerne les sections coniques, les lieux Géométriques, la construction des équations, & la Théorie des courbes Méchaniques.

La prodigieuse application avec laquelle il se livra à cet important travail, que le seul interêt de l'utilité publique lui avoit fait entreprendre, altera considerablement sa santé. Il se disposoit à mettre la derniere main à cet ouvrage, qui devoit être d'une instruction générale pour les jeunes Géométres, lorsqu'il fut attaqué au commencement de 1704, d'une fiévre qui ne parut pas d'abord dangereuse, mais qui résista néanmoins à tous les remédes, & qui termina ses jours le second Fevrier, étant âgé seulement de quarante-trois ans.

M. le Marquis de l'Hôpital avoit été reçu en 1693 Membre honoraire de l'Académie des Sciences. Depuis sa mort on a publié de lui en 1707, un Traité des sections coniques. Il avoit épousé Marie-Charlotte de Romilley de la Chesnelaye, demoiselle d'une ancienne Noblesse de Bretagne, dont il a eu un fils & trois filles.

GUILLAUME AMONTONS.

GUILLAUME AMONTONS, fils d'un Avocat originaire de Normandie, mais qui étoit venu s'établir à Paris, naquit en cette Ville le 31 Août 1663. Une surdité considérable qui fut la suite d'une maladie, dont il fut affligé lorsqu'il étudioit encore en troisiéme, décida du genre d'étude, qui l'occupa pendant toute sa vie.

Cette incommodité, qui en le séquestrant du commerce des hommes, le laissoit entierement livré à lui-même, lui fit tourner ses pensées vers les machines, étant persuadé que le seul secours des yeux suffisoit pour réussir dans cette science : il ne fut pas long-tems sans se détromper. La premiere machine qu'il entreprit (ce fut celle du mouvement perpétuel) dont il ne connoissoit ni l'impossibilité ni la difficulté, lui apprit qu'il y avoit des principes qu'il falloit nécessairement sçavoir, si l'on vouloit travailler avec succès. Il s'appliqua donc à la Géométrie, & passa de là au dessein, à l'arpentage & à l'architecture. Convaincu qu'il devoit en partie les progrès qu'il fit dans ces differens arts, au redoublement d'attention & de recueillement que lui procuroit sa surdité ; jamais on ne put le résoudre à faire aucun remede pour en guérir : semblable en quelque façon, dit M. de Fontenelle, à cet ancien qui se creva les yeux, pour n'être pas distrait dans ses méditations philosophiques.

La grande capacité que M. Amontons acquit dans les méchaniques, lui mérita d'être employé à divers ouvrages publics, ausquels il eut la meilleure part, soit pour l'invention, soit pour l'exécution. De la méchanique qui a inventé ou perfectionné les arts, il s'éleva à celle qui a présidé à la construction de l'univers.

Les Barometres, les Thermometres, les Hygrometres,

& les autres instrumens destinés à mesurer des variations physiques, n'avoient pas encore à beaucoup près toute la perfection, dont ils étoient susceptibles : on pouvoit en rendre l'usage & plus utile & plus commode ; & c'est ce que M. Amontons entreprit. Il n'avoit encore que vingt quatre ans, qu'il présenta à l'Académie des Sciences un nouvel Hygrometre, qui fut admiré comme un chef d'œuvre ; & il imagina aussi differentes nouvelles constructions de Barometres & de Thermometres, qu'il communiqua à M. Lubin, fameux Emailleur, fort versé dans ces matieres. Celui-ci ne connut bien le prix de ces inventions, que dans un voyage qu'il fit quelque tems après en Angleterre, où il arriva que les plus habiles Méchaniciens de la Société de Londres, lui proposerent les mêmes idées, dont M. Amontons lui avoit fait part.

Cet ingénieux Machiniste avoit imaginé un moyen pour faire sçavoir en très peu de tems, comme en trois ou quatre heures, tout ce qu'on voudroit à une très grande distance ; par exemple de Paris à Rome, & même sans que la nouvelle fût sçue dans tout l'espace d'entre deux. Cette proposition si paradoxe, & si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays une fois en présence de Monseigneur, & une autre en présence de Madame ; car quoique M. Amontons n'entendît nullement l'art de se produire dans le monde, il étoit deja connu des plus grands Princes à force de mérite. M. de Fontenelle nous apprend « que ce secret consistoit à dispo» ser dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui par des » lunettes de longue vûe, ayant apperçu certains signaux » du poste précédent, devoient les transmettre au suivant, » & toujours ainsi de suite ; & ces differens signaux étoient » autant de lettres d'un alphabet, dont on n'avoit les chif» fres qu'à Paris & à Rome. La plus grande portée des lu» nettes faisoit la distance des postes, dont le nombre de» voit être le moindre qu'il fût possible ; & comme le se» cond poste faisoit les signaux au troisiéme, à mesure

» qu'il les voyoit faire au premier, la nouvelle se trouvoit
» portée à Rome presqu'en aussi peu de tems qu'il en fal-
» loit pour faire les signaux à Paris. Il faut supposer que ceux qui étoient préposés pour donner ces signaux, devoient être informés du jour & de l'heure précise où ils devoient commencer, pour qu'ils fussent exacts à se trouver au moment marqué, dans les postes qui leur auroient été assignés. C'est ainsi qu'on auroit pu établir des correspondances également sûres & commodes, mais il auroit fallu pour cela que ces signaux n'eussent point trouvé d'obstacles dans leur chemin, qui eussent empêché leur communication; & c'est ce qui ne paroît gueres possible: revenons.

Jusqu'en 1695, M. Amontons ne s'étoit fait connoître que par l'invention de quantité de machines, qui toutes tendoient à la perfection des Arts: mais il n'avoit point encore donné d'ouvrages au Public. Il fit paroître cette année-là son livre intitulé, Remarques & Expériences sur la construction d'une nouvelle Elepside, sur les Barometres, Thermometres & Hygrometres, qu'il dédia à l'Académie des Sciences. La principale utilité de cette nouvelle Elepside, étoit qu'elle pouvoit servir sur mer, parce qu'elle étoit faite de façon, que le mouvement le plus violent que pût avoir un vaisseau, n'étoit point capable de la dérégler: avantage que l'on ne peut gueres se promettre des autres horloges.

Cet Ouvrage qu'il dédia à l'Académie des Sciences, lui obtint une place dans cette Compagnie, où il fut reçu en 1699. Il donna la même année un Mémoire, où il dévelopoit divers moyens de substituer l'action du feu à la force des hommes & des chevaux pour mouvoir les machines, avec une sçavante Dissertation sur la résistance causée dans les machines, tant par le frottement des parties qui les composent, que par la roideur qu'on y employe, & la maniere de calculer l'un & l'autre. En 1703, il communiqua à l'Académie son Ther-

mométre réduit à une mesure fixe & certaine, & le moyen d'y rapporter les observations faites avec les anciens Thermométres. Deux années après, il fit paroître son Barométre sans mercure à l'usage de la mer, des expériences sur la raréfaction de l'air, & des remarques sur la hauteur du mercure dans les Barometres. Ce furent là les derniers ouvrages dont cet habile Méchanicien enrichit les Mémoires de l'Académie. Il mourut le 11 Octobre de la même année 1705, ayant été attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui fut suivie de la gangrenne. Il étoit âgé de quarante-deux ans, & près de deux mois. Il avoit été marié, & n'a laissé qu'une fille.

Sa dextérité pour l'exécution égaloit la facilité qu'il avoit à inventer, & surtout à imaginer des ressources pour lever les inconvéniens. Il avoit aussi un talent particulier pour les expériences; & toutes celles qu'il faisoit étoient d'autant plus sûres, qu'il apportoit toute la solidité, toute la retenuë, toute la défiance nécessaires pour les rendre infaillibles.

Ces talens de l'esprit étoient accompagnés des qualités du cœur les plus estimables: » une droiture si naïve & » si peu méditée qu'on y voyoit, dit M. de Fontenelle, » l'impossibilité de se démentir, une franchise, & une » candeur que le peu de commerce avec les hommes » pouvoit conserver, mais qu'il ne lui avoit pas donné; » une entiere incapacité de se faire valoir autrement » que par ses ouvrages, ni de faire sa cour autrement » que par son mérite, & par conséquent une incapacité » presqu'entiere de faire fortune.





JEAN-BAPTISTE DUHAMEL.

JEAN-BAPTISTE DUHAMEL, l'un des premiers membres de l'Académie des Sciences, Secrétaire de cette Académie, célébre par sa belle latinité, par ses liaisons avec les Ministres, par l'extrême considération où il a été auprès des plus grands hommes du Royaume, & par la prodigieuse multitude d'excellens ouvrages qui sont sortis de sa plume, naquit l'an 1613. à Vire en basse Normandie, où son Pere étoit Avocat. Après avoir fait ses premieres études à Caën, il fut envoyé à Paris pour y étudier en Rhétorique, & y commencer ensuite son cours de Philosophie. Une grande pénétration d'esprit, & beaucoup d'application lui firent faire les plus rapides progrès. Les premieres preuves qu'il donna de son habileté, furent un petit Traité, où avec le seul secours d'une ou de deux figures, il expliquoit avec autant de clarté que de précision, les *Sphériques* de Théodose. A cet ouvrage qu'il composa, n'étant encore âgé que de dix-huit ans, il ajoûta la même année une Trigonométrie, qui peut être regardée comme une introduction à l'étude de l'Astronomie.

L'année suivante, M. Duhamel entra dans la Congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit au bout de dix ans pour prendre possession de la Cure de Neuilly-sur-Marne à laquelle il avoit été nommé. Son amour pour la physique dont il avoit fait jusqu'alors sa principale étude, lui fit former le dessein de rendre à cette Science mille connoissances également utiles & agréables, qui étoient de son ressort, & dont on l'avoit injustement dépouillée; on ne lui avoit laissé pour partage qu'une infinité de questions vagues, autant stériles qu'épineuses. Ainsi appauvrie, & privée de ses plus beaux ornemens

elle pouvoit être comparée à un grand Royaume démembré, dont les Provinces ou les Gouvernemens seroient devenus des Souverainetés presqu'indépendantes. L'Astronomie, la Méchanique, l'Optique, la Chymie, l'Anatomie, la Botanique, la Philosophie même étoient regardées comme des Sciences à part, entierement détachées de la Physique, avec qui l'on ne pensoit pas qu'elles dussent avoir rien de commun. Ce fut pour démontrer le contraire que M. Duhamel publia en 1660. deux Traités, l'un intitulé *Astronomia physica*, & l'autre, *De Meteoris & fossilibus*. Ce sont des Dialogues, dont les personnages sont Théophile, grand Zélateur des Anciens, Ménandre, Cartésien passionné, & Simplicius, Philosophe indifférent entre tous les partis, qui le plus souvent tâche à les accorder tous, & qui hors de là est en droit par son caractére de prendre dans chacun ce qu'il y a de meilleur. Ce Simplicius est M. Duhamel, lequel lorsqu'il parle par la bouche de Théophile, ne traite pas toujours fort favorablement M. Descartes. Ces Dialogues composés à l'imitation de ceux de Ciceron, renferment tout ce que les Philosophes anciens & modernes ont dit de plus curieux sur la lumiere, sur les couleurs, sur les sistêmes du monde, sur la Sphére, la Théorie des Planettes, & le calcul des Eclypses, de même que tout ce qui a été écrit de plus interressant sur les Météores & sur les Fossiles; mais ce que l'on ne peut trop admirer dans cet excellent ouvrage, c'est la pureté & l'élégance du stile dans lequel il est écrit.

A ces dialogues succéda un autre ouvrage qui ne fit pas moins d'honneur à la vaste érudition du célébre M. Duhamel. Ce fut son fameux Livre de l'accord de l'ancienne & de la nouvelle Philosophie, écrit enrichi de sçavans extraits tirés des Philosophes les plus illustres. Cet excellent ouvrage parut pour la premiere fois en 1663, & la même année M. Duhamel quitta sa Cure

de Neuilly. Trois ans après, l'Académie des Sciences ayant été établie, il eut l'honneur d'être nommé pour être le Secrétaire de cette nouvelle Compagnie.

Le talent que ce sçavant homme avoit d'écrire en latin avec une pureté & une élégance qui retraçoit la latinité du siécle d'Auguste, lui mérita d'être choisi pour travailler par ordre de Sa Majesté à la traduction latine d'un Traité des droits de la Reine de France sur le Brabant, sur Namur, & sur quelques autres Seigneuries des pays-bas Espagnols. Cet ouvrage fut suivi d'un Traité que M. Duhamel composa à la sollicitation de M. de Perefixe, pour soutenir les droits de l'Archevêque de Paris contre les exemptions que prétend l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés.

La grande réputation que M. Duhamel s'étoit faite par sa belle latinité, lui procura en 1668. l'honneur d'être destiné à accompagner M. Colbert de Croissi, envoyé à Aix-la-Chapelle en qualité de Plénipotentiaire; & après la conclusion de la paix, il accompagna le même Seigneur en Angleterre, où M. de Croissi alloit être Ambassadeur. Ce voyage donna occasion à M. Duhamel de former d'étroites liaisons avec les plus illustres Scavans de ce pays-là, & surtout avec M. Boïle, qui se fit un plaisir de lui ouvrir tous les trésors de sa Physique expérimentale. D'Angleterre, M. Duhamel passa en Hollande, où il eut de même la curiosité de connoître tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par leur science & par leur esprit.

De retour en France, il composa divers ouvrages où se trouvent répanduës les belles connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages. En 1670. il publia son Traité *de corporum affectionibus*; & deux ans après, il donna son livre *de mente humanâ*. En 1673. parut son Traité *de corpore animato*, Ouvrage qui offre au Lecteur tout ce que la Physique expérimentale & surtout l'Anatomie, a de plus curieux.

Mais

Mais un ouvrage plus considérable, & qui a immortalisé la gloire de son Auteur, fut un cours entier de Philosophie selon la forme usitée dans les Colléges, que M. Duhamel composa par ordre du Ministre, & qu'il fit paroître en 1678. sous le titre de *Philosophia vetus & nova, ad usum scholæ accommodata, in Regiâ Burgundiâ pertractata.* Les éditions multipliées qui ont été faites de cet excellent livre, en font assez l'éloge: mais ce ne fut pas seulement dans les différentes parties de l'Europe, que cet admirable ouvrage répandit la réputation du célébre M. Duhamel. Plusieurs années après qu'il eut été publié, des Missionnaires qui l'avoient porté aux Indes Orientales écrivirent qu'ils y enseignoient cette Philosophie avec les plus grands succès, principalement la Physique qui est des quatre parties du cours entier celle où la Philosophie moderne a le plus de part. Un autre témoignage non moins glorieux, est celui du P. ~~Bouvel~~+, Jésuite, fameux Missionnaire de la Chine, qui +Bouvet écrivit en France, que quand ses confréres & lui voulurent faire en langue Tartare une Philosophie à l'usage de l'Empereur de ce vaste Etat, & le disposer par-là aux vérités de l'Evangile; une des principales sources où ils puisérent, fut la Philosophie ancienne & moderne de M. Duhamel.

Ce sçavant homme, après avoir heureusement réuni la Philosophie expérimentale avec la Philosophie de l'Ecole, entreprit de même de réunir la Théologie positive avec la scholastique; & pour cet effet il composa un cours de Théologie en sept Volumes, qu'il intitula, Théologie spéculative & pratique selon les dogmes des Saints Peres, qui parut en 1691.

Ce travail presqu'immense en produisit un autre. On parut souhaiter avec ardeur, que M. Duhamel tirât de son cours de Théologie, un abregé de ce qui étoit le plus nécessaire à l'instruction des jeunes Ecclesiastiques que l'on éleve dans les Seminaires. Touché de l'utilité

du dessein, il l'entreprit quoique âgé de soixante-dix ans, & sujet à des infirmités, qui de tems-en-tems exposoient sa vie aux plus grands dangers, il fit même beaucoup plus qu'on ne lui demandoit; il traita quantité de matieres qu'il n'avoit pas fait entrer dans son premier ouvrage, & en donna un presque tout nouveau qu'il fit imprimer en 1694. sous ce titre: *Abregé de Théologie, à l'usage des Séminaires.*

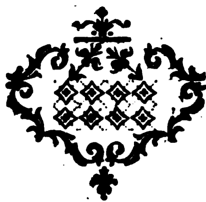
Ce sçavant homme, Théologien aussi profond que Philosophe subtil, se signala encore par le talent particulier qu'il avoit à écrire l'histoire. Il entreprit celle de l'Académie depuis son établissement jusqu'en 1696. époque pour laquelle il se détermina, parce qu'au commencement de l'année 1697, ses infirmités l'avoient obligé à demander d'être déchargé de l'emploi de Secrétaire de cette Compagnie. Cette Histoire parut en 1698; mais l'édition en ayant bien-tôt été enlevée, M. Duhamel en fit une seconde beaucoup plus ample, augmentée des quatre années qui manquoient à la premiere pour finir le siécle, & dont les deux dernieres sont une traduction de l'Histoire Françoise de M. de Fontenelle, son illustre successeur dans la charge de Secrétaire de l'Académie.

En la même année que M. Duhamel donna pour la premiere fois son Histoire de cette célébre Compagnie, il publia des prolegomenes sur la Bible avec de sçavantes notes sur le Pentateuque. En 1701, il donna les Pseaumes, & en 1703, les livres de Salomon, la Sagesse & l'Ecclésiastique. Tous ces ouvrages n'étoient que les avant-coureurs d'un autre, sans comparaison plus grand, auquel il travailloit, d'une Bible entiere, & qu'il fit paroître en 1705. étant âgé de 81 ans. Cet illustre Sçavant mourut le 6 Août de l'année suivante, & fut inhumé à S. Jean le Rond.

Sa piété encore plus que sa science lui concilia l'amitié & l'estime des plus grands Prélats de France; mais

humble & modeste autant que desinteressé, on ne le vit jamais faire la moindre démarche pour l'avancement de sa fortune. Des bénéfices d'un revenu très-médiocre suffisoient à son entretien ; encore n'en a-t-il possédé aucun, qu'il ne s'en soit dépouillé bien-tôt après en faveur de quelques-uns de ses amis. En 1656. le Cardinal Antoine Barberin, Grand Aumônier de France, dont il étoit particulierement estimé, le fit Aumônier du Roi.

Plein de tendresse pour le cher troupeau qu'il avoit gouverné pendant dix ans avec autant de douceur que de charité, il ne laissoit passer aucune année, sans l'aller visiter ; & le jour qu'il consacroit à cette visite, étoit célébré comme un jour de fête dans tout le Village ; ses anciens Paroissiens oublians leurs occupations journalieres pour s'enyvrer du plaisir de revoir leur vertueux Pasteur. La réputation de sa piété n'étoit pas moins établie en Angleterre. Pendant le tems qu'il fut dans ce pays, les Catholiques Anglois qui alloient entendre la Messe chez l'Ambassadeur de France, disoient communément, *allons à la Messe du Saint Prêtre.* Telle étoit l'idée générale que l'on avoit de la piété de ce grand homme, non moins illustre par ses vertus, que par ses rares talens & ses sçavans écrits.



PIERRE SILVAIN REGIS.

PIERRE SILVAIN REGIS, célébre Philosophe Cartésien, prit naissance à la Salverat de Blanquefort, en 1632. Cadet d'une famille assez riche, mais trop nombreuse pour que sa part pût être considérable, il tâcha de suppléer par ses talens & par son esprit, à ce qui lui manquoit du côté de la fortune.

Destiné à l'Etat Ecclésiastique par ses parens, il étudia en Théologie dans l'Université de Cahors, après avoir fait avec succès ses humanités & sa philosophie chez les Jesuites. Il devint si habile Théologien, qu'avant même qu'il eût achevé son cours, le Corps de l'Université le sollicita vivement de prendre le bonnet de Docteur, & parce que sa fortune étoit très médiocre, elle lui offrit d'en faire elle-même tous les frais: mais quelque flatteuse que fût une pareille offre, M. Regis ne voulut pas en profiter, quelques années d'etude en Sorbonne lui paroissant nécessaires, avant que de songer à prendre des dégrés.

Il vint donc à Paris, & se mit sur les bancs, étant bien éloigné de soupçonner qu'il dût se dégoûter bientôt d'une science, dans laquelle il avoit déja fait de si grands progrès. Ce dégoût vint en partie de la passion dont il s'étoit épris pour la Philosophie de Descartes, dont le célébre M. Rohault lui découvrit les beautés; & en partie de l'ennui que lui causa l'insuportable longueur des leçons que lui dictoit son Professeur; sur l'inutile question de l'heure de l'institution de l'Eucharistie.

M. Regis uniquement occupé de l'étude de la nouvelle Philosophie, qui remplissoit chaque jour son esprit de nouvelles lumieres, s'y livra avec tant d'ardeur, qu'en peu de tems il se vit en état d'en faire des leçons, c'est ce qu'il exécuta dès qu'il fut de retour en Languedoc. Il éta-

blit dans la Capitale de cette Province des Conférences publiques, qu'il commença d'y tenir en 1665. A une merveilleuse facilité à parler avec grace, il joignoit le rare talent de rendre sensibles les matieres les plus abstraites, & de les amener à la portée de ses Auditeurs. Toute la Ville accourut pour entendre le nouveau Philosophe; il n'y a pas jusqu'aux Dames qui ne se montrassent empressées d'aller profiter de ses leçons. Le pur Cartésianisme fut soutenu dans une thése publique, dédiée à une des premieres Dames de Toulouse, & où l'on ne disputa qu'en françois. M. Regis présida à cette thése, mais ce fut en laissant à cette Dame l'honneur de résoudre elle même la plûpart des difficultés qui furent proposées. Une pension sur l'Hôtel de Ville accordée à M. Regis, lui prouva combien l'on étoit content de ses instructions, & ce furent les Magistrats eux-mêmes, qui crurent devoir lui donner cette marque publique de leur reconnoissance: évennement presqu'incroyable dans nos mœurs, dit M. de Fontenelle, & qui semble appartenir à l'ancienne Gréce.

M. Regis toujours plus goûté & toujours plus suivi, continuoit avec éclat ses Conférences philosophiques, lorsque M. le Marquis de Vardes, alors exilé en Languedoc, vint à Toulouse. On fit à ce Seigneur un si grand éloge du nouveau Philosophe, qu'il voulut le connoître. Le premier entretien qu'il eut avec lui, lui donna une si haute idée de son mérite, qu'il regarda la possession d'un homme si extraordinaire, comme la plus heureuse de toutes les acquisitions; il lui fallut tout son credit pour engager la Ville de Toulouse à consentir que M. Regis l'accompagnât dans son Gouvernement d'Aigues-mortes.

En 1671. M. Regis ayant accompagné le Marquis de Vardes à Montpellier, il fit dans cette Ville des conférences, qui n'eurent pas pour lui des succès moins glorieux, que celles qu'il avoit faites à Toulouse. Mais un plus grand théatre l'attendoit pour y faire briller ses talens: il vint

enfin à Paris en 1680, & il y débuta encore par des conférences, qui se tinrent chez M. Lemery. Le concours du monde fut si grand, qu'on venoit s'y assurer d'une place long-tems avant l'heure marquée pour l'ouverture. Un succès trop éclatant devient quelquefois funeste, & c'est ce qui arriva dans cette occasion. M. l'Archevêque de de Paris, prévenu par les partisans de l'ancienne Philosophie, obtint du Roi un ordre, qui obligea M. Regis d'interrompre ces conférences; & ce grand homme profita de son loisir, pour revoir un sistême générale de Philosophie qu'il avoit composé, dans le dessein de le faire imprimer; mais l'édition de cet ouvrage a été en quelque façon le triomphe du Cartésianisme: & ce fut pour cette raison, que ce livre ne put être mis au jour qu'après plus de dix ans d'opposition de la part des vieux Philosophes, qui ne pouvoient souffrir que l'on rendît publiques les absurdités de l'ancien sistême. Mais leurs oppositions furent enfin surmontées, & l'ouvrage de M. Regis parut en 1690, sous ce titre, *Sistême de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, la Physique, & la Morale.*

Le Sçavant M. Huet avoit publié une critique de la Philosophie de Descartes; le zéle de M. Regis pour cette même Philosophie, lui fit entreprendre de répondre à cette critique: ce qu'il fit avec tant de succès, que M. Bayle, qui vit cette réponse, jugea qu'elle devoit servir de modéle, à tout ce qu'on en feroit à l'avenir pour la même cause.

Nous ne finirions pas si nous voulions entrer dans le détail de toutes les contestations, que cet illustre Philosophe eut avec les plus célébres Philosophes de son tems. Celles qui occasionnerent le plus d'écrits, furent ses disputes avec le fameux Pere Mallebranche. Ces disputes rouloient sur la nature des idées, sur leur cause, ou efficiente ou exemplaire: Sur la cause de notre bonheur, sçavoir, si c'est le plaisir qui nous rend actuellement heureux: sur la maniere dont nous voyons les objets, & c'étoit là la

principale question. Elle se réduisoit à sçavoir si la grandeur apparente d'un objet, dépendoit uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine, ou de la grandeur de son image & du jugement naturel que l'ame porte de son éloignement; de sorte que tout le reste étant égal, elle dût le voir d'autant plus grand, qu'elle le jugeroit plus éloigné. M. Regis avoit embrassé le premier sentiment, & le Pere Mallebranche le second. Le parti que prit ce dernier pour faire finir cette dispute, qui sans cela auroit été éternelle, fut de faire juger cette question par quatre des plus fameux Géometres, qui furent M. le Marquis de l'Hôpital, M. l'Abbé Catelan, M. Sauveur, & M. Varignon. Tous quatre déclarerent dans une attestation qu'ils donnerent au Pere Mallebranche, que les preuves qu'il apportoit de son sentiment étoient démonstratives, & clairement déduites des véritables principes de l'Optique.

M. Regis abandonna enfin toutes ces contestations philosophiques, pour donner tout son tems à la composition d'un ouvrage, dont son zéle pour la Religion lui avoit inspiré le plan; & il falloit que ce grand homme fût animé par un motif aussi puissant que celui-là, pour qu'il pût suffire au long & pénible travail qu'exigeoit un si important ouvrage; c'est son fameux livre de l'usage de la raison & de la foi, ou l'accord de la foi & de la raison. » L'Au-
» teur de cet ouvrage, dit le Journal des Sçavans, donne
» des idées très nettes du sujet qu'il traite, & l'on remar-
» que beaucoup d'exactitude dans l'analyse qu'il en fait.
» Ses raisonnemens sont toujours renfermés dans de justes
» bornes, & leur étendue modérée les rend aisés à enten-
» tendre, sans rien diminuer de leur force. Il n'évite point
» comme quelques autres modernes, les termes de la scho-
» lastique, il s'en sert au contraire presque par tout, mais
» en y attachant des notions claires & distinctes de ce
» qu'il veut leur faire signifier. Il faut donc le consulter
» lui-même pour en connoître l'énergie, & lorsqu'il exa-

» mine les sujets, qui considérés differemment, ont du rap-
» port avec la foi ou la raison, il est de conséquence de
» bien prendre garde philosophiquemenr ou théologique-
» ment; car sans celà on courroit quelquefois risque de se
» tromper.

A ce jugement, joignons-en un autre non moins glorieux; c'est celui de M. de Fontenelle. » La maniere dont
» M. Regis, dit-il, parvient à établir un parfait accord
» entre la foi & la raison, est celle qu'employeroit un ar-
» bitre éclairé à l'égard de deux freres, entre lesquels il
» voudroit étouffer toutes sémences de division. Il fait un
» partage si net entre la raison & la foi, & assigne à cha-
» cune des objets & des emplois si séparés, qu'elles ne
» peuvent plus avoir, pour ainsi dire, aucune occasion de se
» brouiller. La raison conduit l'homme jusqu'à une entiere
» conviction des preuves historiques de la Religion chré-
» tienne, après quoi elle le livre & l'abandone à une autre
» lumiere, non pas contraire, mais toute differente, &
» infiniment supérieure. L'éloignement où M. Regis tient
» la raison & la foi, ne leur permet pas de se réunir dans
» des sistêmes qui accommodent les idées de quelques
» Philosophes dominantes à la révélation, ou quelquefois
» même la révélation à ces idées. Il ne veut point que ni
» Platon, ni Aristote, ni Descartes appuyent l'Evangile.
» Il paroît croire que tous les sistêmes philosophiques ne
» sont que des modes, & il ne faut point que des vérités
» éternelles s'allient avec des opinions passageres, dont
» la ruine leur doit être indifferente. On doit s'en tenir à
» la majestueuse simplicité des Conciles, qui décident
» toujours le Dogme divin, sans y mêler les explications
» humaines.

Cet excellent ouvrage fut le dernier que M. Regis donna au Public; il le publia en 1704, & le dédia à M. l'Abbé Bignon; à qui il dit dans son épître, *qu'il ne pouvoit citer les ennemis ou de la raison ou de la foi, devant un Juge à qui les droits de l'un & de l'autre fussent mieux connus*,

connus, & que si on le récusoit, ce ne seroit que parce qu'il s'étoit trop déclaré pour toutes les deux.

De continuelles infirmités, qui chaque jour devenoient plus douloureuses, & que M. Regis supporta avec une patience, & un courage digne d'un héros chrétien, l'obligerent de renoncer à tout travail pendant les deux ou trois dernieres années de sa vie. Ses mœurs étoient pures, ses sentimens nobles, ses manieres polies; sa conversation simple & facile, & sur tout avec ceux qu'il instruisoit. L'avantage de leur rendre ses leçons utiles en se mettant à leur portée, lui paroissoit préférable à la gloire de faire briller la supériorité de son génie.

Ses liaisons avec les personnes du premier rang, ne lui firent jamais rien perdre de sa modestie. Feu M. le Prince, & M. de Harlay, Archevêque de Paris, lui avoient assigné des heures marquées, pour les aller voir & les entretenir sur des matieres de Philosophie : mais ce ne fut pas seulement en France que sa réputation lui fit des amis illustres, elle lui en fit encore dans les Pays étrangers. Le Duc d'Escalone, qui commandoit l'Armée Espagnole à la Journée de Ter, ayant perdu tous ses Equipages, il n'envoya redemander que les Commentaires de César, & le sistême général de Philosophie de M. Regis, dont il avoit fait une étude particuliere; & lorsque M. le Comte de Sant-Estevan son fils vint en France en 1706, il ne lui recommanda rien tant, que d'aller voir ce sçavant homme, dès qu'il seroit arrivé à Paris.

M. Regis avoit été reçu en 1699 à l'Académie des Sciences en qualité d'Associé. Il mourut le 11 Janvier 1707, étant âgé de 75 ans. Il avoit un appartement chez le Duc de Rohan, qui lui payoit outre cela une pension, que le Marquis de Vardes son beau-pere avoit laissée à M. Regis.



SEBASTIEN DE VAUBAN.

SEBASTIEN LE PRETRE, Chevalier, Seigneur de Vauban, Basoches, Pierre-Pertuis, Pouilly, Cervon, & autres lieux, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Commissaire Général des Fortifications, grand Croix de l'Ordre de Saint Louis, Gouverneur de la Citadelle de Lille, fils d'Urbain le Prêtre, & d'Aimée de Carmagnol, naquit le 12 Mai 1633.

Urbain le Prêtre, issu d'une noble & ancienne famille du Nivernois, qui depuis plus de deux cens cinquante ans possédoit la Seigneurie de Vauban, s'étant retiré dans cette Terre, après s'être ruiné au service, ne s'occupa plus que du soin de donner une bonne éducation à ses enfans; & c'étoit là presque le seul bien qu'il avoit à leur laisser.

Le jeune de Vauban prit de bonne heure le parti des armes; il n'étoit encore âgé que de dix-sept ans, qu'il commença de servir dans le Régiment du Prince de Condé, qui étoit alors dans les interêts de l'Espagne. Il fit connoître aux siéges de Sainte-Menehoud, en 1652 & en 1653, de Stenai en 1654, de Landreci, de Condé, de Saint Guillain en 1655, de Valenciennes en 1656, & de Montmedi en 1657, que sa capacité & sa valeur le rendroient un jour digne des premiers emplois de la guerre.

En 1658 il conduisit en chef les siéges de Graveline, d'Ypres & d'Oudenarde. Le Roi lui donna en 1663, une compagnie dans le Régiment de Picardie, & une Lieutenance aux Gardes en 1667, & il obtint l'année suivante, le Gouvernement de la Citadelle de Lille, qu'il venoit de construire. Il fut fait Brigadier des armées du Roi en 1674, Maréchal de Camp en 1676, & Commis-



SEBAST. LE PRESTRE, DE VAUBAN

Maréchal de France

Né le 12 Mai 1633. Mort à Paris le 30 Mars 1707.

A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes, quai de l'Ecole vis à vis la Samarit.e à la belle Image.

Babel invenit et Sculpsit.

missaire Général des Fortifications de France en 1678. Il obtint en 1680, le Gouvernement de la Ville de Douai, fut nommé Lieutenant Général en 1688, & servit la même année aux siéges & prises de Philisbourg, de Manheim & de Frankendal, sous Monseigneur le Dauphin, qui lui fit present de quatre piéces de canon à son choix, à prendre dans les Arsenaux de ces trois Places, pour les mettre dans son Château de Basoches; » récompense » vraiment militaire, privilége unique, & qui plus que » tout autre convenoit au Pere de tant de Places fortes.

M. de Vauban eut l'année suivante le commandement en Flandres, du coté de la mer. Il servit au siége de Mons en 1691, & à celui de Namur en 1692; fut nommé grand Croix de l'Ordre militaire de Saint Louis en 1693, & eut en 1694 & 1695, le commandement des troupes de terre & de mer, dans les quatre Evêchés de la basse Bretagne, où il rendit inutiles les projets des ennemis, les repoussa vivement à la descente qu'ils firent au port de Camaret, & les obligea de se rembarquer avec précipitation. Il se trouva en 1697, au siége d'Ath, où il fut blessé, & fut nommé Maréchal de France le 14 Janvier 1703. Il s'étoit opposé lui-même quelque tems auparavant à cette suprême élevation que le Roi lui avoit annoncée. Il avoit representé qu'elle empêcheroit qu'on ne l'employât avec des Généraux du même rang, & feroit naître des embarras contraires au bien du service. Il aimoit mieux être plus utile & moins récompensé; & pour suivre son goût, il n'auroit fallu, dit M. de Fontenelle dans l'éloge de ce grand homme, payer ses travaux, que par d'autres encore plus nécessaires.

L'évenement ne prouva que trop, que ses craintes étoient bien fondées. Son titre de Maréchal de France produisit les inconvéniens qu'il avoit prévûs; deux ans se passerent sans qu'il rendît aucun service militaire; mais il sçut se rendre utile d'une autre façon. Dès l'année 1697, il avoit commencé à mettre par écrit une foule prodi-

gieuse d'idées differentes, que son zéle pour la gloire & l'interêt de l'Etat lui avoit inspirées; c'étoient des Mémoires instructifs sur les Fortifications, sur les Campemens, sur la Marine, sur les Finances, sur le Commerce, & sur quantité d'autres matieres interessantes. Ces Mémoires qu'il avoit intitulés ses oisivetés, formoient douze gros volumes manuscrits; ce fut là le travail qu'il continua pendant les deux années qu'il ne fut pas employé. Il eut l'honneur de présenter au Roi en 1704, un manuscrit rempli de sçavans éclaircissemens sur tout ce que l'art d'attaquer les Places, peut avoir de plus caché: » présent » le plus noble qu'un sujet puisse jamais faire à son Maître, » & que le Maître ne pouvoit recevoir que de ce seul sujet.

M. le Maréchal de Vauban fut fait l'année suivante Chevalier des Ordres du Roi, & en 1706 il fut nommé pour commander un corps de troupes en Flandres, avec lequel il conserva les Places du coté de la mer. Ce fut là le dernier service important que cet homme illustre rendit à l'Etat. Il avoit fait travailler à trois cens Places anciennes, & en avoit fait trente-trois: il s'étoit trouvé à cent quarante actions de vigueur, dans plusieurs desquelles il avoit été dangereusement blessé; mais ce qui prouve la haute idée que l'on avoit de sa capacité dans l'art d'attaquer les Places, c'est le grand nombre de siéges dont il a eu la conduite. On en compte jusqu'à cinquante-trois, dont trente ont été faits sous les ordres du Roi en personne, ou de Monseigneur, ou de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & les vingt-trois autres sous differens Généraux.

Son habileté ne venoit pas de sa seule expérience. A peine fut-il entré au service, qu'il se livra avec ardeur au penchant qui le portoit au genie: il fit une étude sérieuse de la Géométrie, de la Trigonométrie, du Toisé & generalement de tout ce qui pouvoit avoir quelque raport à la science des fortifications. Il ne fut pas long-tems sans se rendre habile dans cette importante partie de la guerre. Et de combien d'ingénieuses méthodes ne lui doit-on pas

l'invention ? La superiorité de son génie ne lui permit pas de s'en tenir aux régles établies : s'il les étudia, ce ne fut pas pour les suivre servilement ; mais ce fut, ou pour les perfectionner, ou pour leur en substituer de plus sures & de plus utiles. Il eut la gloire de porter l'art de fortifier les Places, & celui de les attaquer à un égal degré de perfection : point de siége qui ne lui fournît quelque occasion d'imaginer de nouveaux genres d'attaque. Les fameuses Paralelles, les Places d'Armes, les Cavaliers de tranchée, un nouvel usage des sapes & des demi-lunes, les batteries en ricochet, & mille autres pareilles inventions, furent le fruit de ses longues réflexions.

Ce grand homme mourut dans la soixante & quatorziéme année de son âge, le 30 Mars 1707. Il avoit été reçu Membre Honnoraire de l'Académie des Sciences, en 1699. De Jeanne d'Aunoi, fille de Claude Baron d'Espiri & de Romaine de Roumiers, qu'il avoit épousée en 1660, il n'a laissé que deux filles, dont l'aînée a été mariée à Jacques de Mesgrigny, Comte de Villebertin, & la cadette a épousé Louis Bernin de Valentiné, Marquis d'Ussé.

Nous emprunterons de M. de Fontenelle, le portrait qu'il a fait des mœurs de l'homme illustre dont nous venons de parler. » Jamais les traits de la simple nature » n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exemts de tout » mélange étranger. Un sens droit & étendu, qui s'atta- » choit au vrai, par une espéce de simphatie, & sentoit » le faux sans le discuter, lui épargnoit les longs circuits » par où les autres marchent ; & d'ailleurs sa vertu étoit » en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il » méprisoit sa raison. Il méprisoit cette politesse superfi- » cielle dont le monde se contente, & qui couvre souvent » tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libera- » lité lui composoient une autre politesse plus rare qui étoit » toute dans son cœur. Il seyoit bien à tant de vertus de » négliger les dehors, qui à la vérité lui appartiennent

+ Sympathie

» naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de » facilité. Souvent M. le Maréchal de Vauban a secouru » de sommes assez considérables, des Officiers qui n'étoient » pas en état de soutenir le service; & quand on venoit à » le sçavoir, il disoit qu'il prétendoit leur restituer ce » qu'il recevoit de trop des bienfaits du Roi. Il en a été » comblé pendant tout le cours d'une longue vie, & il a » eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune » médiocre. Il étoit passionnément attaché au Roi: sujet » plein d'une fidélité ardente, zélé, & nullement cour- » tisan, il auroit infiniment mieux aimé servir que plaire. » Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de cou- » rage, l'introducteur de la vérité; il avoit pour elle une » passion presque imprudente, & incapable de ménage- » ment. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les » plus brillantes, & n'ont pas même combattu. En un » mot c'étoit un Romain qui sembloit que notre siécle » eût dérobé aux plus heureux tems de la République.

Les ouvrages attribués à M. le Maréchal de Vauban, ou qui passent pour avoir été composés sur ses idées, sont 1°. Maniere de fortifier, mise en ordre par M. le Chevalier de Chambray. 2°. Un nouveau Traité & de l'attaque & de la défense des Places, suivant le sistême de M. de Vauban, par M. Desprès de saint Savin. 3°. Des essais sur la fortification. 4°. Le projet d'une dîme Royale, qui supprimant la taille, les Aides, les Doüanes d'une Province à l'autre, les Décimes du Clergé, & tous les autres impôts, en diminuant le prix du sel de moitié & plus, produira au Roi un revenu certain & suffisant, sans frais & sans être à charge à l'un de ses sujets plus qu'à l'autre, & qui s'augmenteroit considérablement par la meilleure culture des terres. 5°. Le testament politique de M. de Vauban, imprimé en 1708. & dont M. Pierre Lepesant, Avocat Général au Parlement de Rouen, est l'Auteur.

JEAN MATHIEU DE CHAZELLES.

JEAN-MATHIEU DE CHAZELLES, issu d'une honnête famille de Lyon, naquit dans cette Ville le 18 Juillet 1657. Après y avoir fait ses études, il vint à Paris en 1675, dans l'espérance d'y trouver les secours, que son goût pour les sciences lui faisoit désirer, mais que la Province ne pouvoit lui fournir.

Arrivé dans cette Capitale, il s'attacha à connoître tout ce qu'il y avoit de personnes de plus distinguées par leur science & par leur mérite. De ce nombre fut le célébre M. Duhamel, Secrétaire alors de l'Académie, qui charmé des heureuses dispositions qu'il remarqua dans ce jeune homme, se fit un plaisir de le présenter à M. Cassini.

M. de Chazelles s'étoit appliqué avec succès à la Géométrie, & il avoit un goût particulier pour l'Astronomie; & quel Maître pouvoit-on lui donner, qui fût plus capable de lui faire faire dans cette science les plus rapides progrès? M. Cassini naturellement porté à favoriser les jeunes gens, dont on pouvoit concevoir quelque espérance, se chargea volontiers de son instruction, & le prit avec lui à l'Observatoire. Une grande carte géographique, en forme de planisphere, qui avoit vingt-sept pieds de diametre, fut le premier travail auquel fut employé M. de Chazelles; & quelque tems après, sçavoir en 1683, M. Cassini le mena avec lui pour travailler à la continuation de la fameuse méridienne, qui avoit été commencée en 1670. Le Maître & le Disciple tous deux occupés du côté du midi, ne discontinuerent leurs opérations, que lorsqu'ils eurent poussé cette ligne jusqu'à la campagne de Bourges.

Nous ne parlerons pas des autres travaux que M. de Chazelles eût la gloire de partager avec un si grand Maître. Devenu lui-même un Maître excellent, après cinq

ans d'étude sous un si habile homme, il fut destiné à enseigner les Mathématiques à M. le Duc de Mortemart, avec qui il fit les Campagnes de Gennes. Ce Seigneur, pour le récompenser, lui fit obtenir l'année suivante une seconde place d'Hydrographie, qui venoit d'être établie pour les Galeres de Marseille; car il y en avoit déja une remplie depuis long-tems par les Jesuites.

Le zéle du nouveau Professeur, son ardeur infatigable pour le travail, ne lui permirent pas de se renfermer dans les fonctions de l'emploi qu'on venoit de lui confier : l'intérêt du bien public l'engagea encore à se charger de l'instruction des jeunes Pilotes destinés à servir sur les Galeres.

Quatre petites campagnes que ces Bâtimens firent en 1686. donnerent occasion à M. de Chazelles, de dresser une nouvelle carte des côtes de Provence. Il leva encore le plan d'un grand nombre de Places, de Ports & de Rades, pendant les deux Campagnes qu'il fit en 1687, & en 1688. Mais voici un service bien plus important, qu'il rendit à la Marine. Jusqu'alors l'Océan avoit été le partage des Vaisseaux, & la Méditerranée, celui des Galeres. M. de Chazelles imagina que l'on pourroit aussi avoir des Galeres sur l'Océan, qu'elles y serviroient à remorquer les Vaisseaux, quand le vent leur seroit contraire, ou leur manqueroit; qu'enfin elles les rendroient indépendans du vent, & par conséquent beaucoup plus agissans que ceux des Ennemis. Un autre avantage que cette invention devoit produire, c'est que ces mêmes Galeres pourroient être employées à garantir les côtes du Ponent. On ne pouvoit disconvenir de l'utilité d'un pareil projet; il étoit juste que celui qui avoit eu la gloire de l'imaginer, eut aussi celle de l'exécuter. M. de Chazelles fut effectivement chargé en 1689, d'aller visiter les côtes du Ponent; & sur le rapport qu'il fit, on n'hésita pas de faire partir l'année suivante quinze Galeres de Rochefort: leur navigation fut heureuse, elles parvinrent jusqu'à Torbay, & servirent à la descente de Tingmouth.

Ces

Ces Bâtimens, sur lesquels M. de Chazelles fit les fonctions d'Ingénieur, revinrent après leur expédition aux embouchures de l'Océan, & entrerent dans les bassins du Havre & de Honfleur; mais ils ne pouvoient y hyverner à cause de la nécessité où l'on étoit de mettre de tems en tems ces bassins à sec, pour éviter la corruption des eaux. Il y avoit cependant une impossibilité apparente de faire monter ces Galeres jusqu'à Roüen; mais M. de Chazelles l'entreprit, & il en vint heureusement à bout. Il trouva encore le secret de les mettre à couvert des glacis, par le moyen d'une petite jettée de pilotis, & d'une nouvelle sorte d'amarrage de son invention. Huit nouvelles cartes particulieres des côtes du Ponent, accompagnées d'un portulan, furent le fruit des observations de ce sçavant homme: ces cartes furent destinées à enrichir le Neptune François, qui fut publié en 1692.

M. de Chazelles parcourut l'année suivante la Grece, l'Egypte & la Turquie. Le fruit qu'il retira de ce voyage, qui ne dura gueres plus d'une année, fut d'avoir établi par une longue suite d'observations astronomiques, la position exacte des principaux points du Levant. Un travail si utile lui mérita une place à l'Académie, où il fut reçu en 1695.

Nous n'entrerons pas dans le détail des autres travaux de ce grand homme. Ce fut pendant toute sa vie une continuité de mêmes occupations. Au retour de ses campagnes sur mer, où il faisoit ordinairement les fonctions d'Ingénieur, il alloit à Marseille reprendre ses fonctions de Professeur, & le loisir qu'elles lui laissoient, il l'employoit à tracer de nouvelles cartes des divers Pays, où ses voyages l'avoient conduit.

En 1700, il fut encore associé à M. Cassini, qui avoit reçu ordre d'aller continuer du côté du Midi le grand ouvrage de la Méridienne. Elle fut enfin poussée jusqu'aux Frontieres d'Espagne. La trop grande ardeur avec laquelle M. de Chazelles se livra à ce travail, qu'il continua pendant la plus rude saison de l'année, lui causa une maladie

de langueur, qui altéra considérablement sa santé, & elle ne put même jamais bien se rétablir, Enfin, après dix années de souffrances, il mourut le 16 Janvier 1710, dans la soixante & troisiéme année de son âge. Son ami & son collégue en Hydrographie, le sçavant Pere Laval, Jesuite, l'assista à la mort. » Quand deux amis, dit M. de Fontenelle, le sont dans des postes qui naturellement les rendent rivaux, il ne faut plus leur demander de preuves d'équité, de droiture, ni même de générosité. A ces vertus, M. de Chazelles joignit toujours un grand fond de religion, c'est-à-dire qui assure & fortifie toutes les vertus.



LOUIS CARRE'.

LOUIS CARRE', fils d'un Laboureur de Closfontaine, près de Nangis en Brie, naquit en 1663. Destiné par ses Parens à l'Etat Ecclésiastique, il commença son cours de Philosophie après avoir fait ses autres études; mais il ne l'acheva pas, parce qu'il n'étoit pas dans le dessein de prendre les Ordres; & la raison qu'il en apportoit, c'est qu'il connoissoit trop bien les devoirs de l'état qu'on vouloit qu'il embrassât, & qu'il ne croyoit pas les pouvoir jamais remplir assez dignement. Des personnes éclairées travaillérent envain à lever ses scrupules, elles ne pûrent rassurer la délicatesse de sa conscience. Quelque louable que fût le motif d'un pareil refus, son Pere, pour l'en punir, discontinua de lui envoyer les secours qui lui étoient nécessaires pour subsister à Paris.

M. Carré, obligé de chercher un azile, fût assez heureux pour en trouver un chez le célébre Pere Mallebranche, qui le prit pour écrire sous lui. Pendant sept années qu'il demeura à l'école d'un si excellent maître,

il apprit les Mathématiques, & acquit une grande connoissance de la plus sublime Métaphysique.

Se voyant en état d'en faire des leçons, il crut qu'avec ce secours il pourroit commencer à se faire un fond pour sa subsistance. Il se dévoua donc à l'instruction de tous ceux qui voulurent apprendre de lui la Philosophie; mais sur-tout cette Philosophie de son maître dont il étoit plein. Il eut bien-tôt un grand nombre de Disciples parmi lesquels se trouvérent plusieurs Dames; & il est vrai qu'il faisoit cas de leur esprit, même par rapport à la Philosophie, soit qu'il les trouvât plus dociles, parce qu'elles n'étoient prévenuës d'aucunes idées contraires, & qu'elles ne cherchoient qu'à entendre & non à disputer; soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avoient une fois embrassé; soit enfin, dit M. de Fontenelle, que ce fond d'inclination qu'on a pour elles, agît en lui sans qu'il s'en apperçût, & les lui fît paroître plus Philosophes: ce qui étoit la plus grande parure qu'elles pûssent avoir à ses yeux.

C'étoit ordinairement en secret qu'il les instruisoit; car est-il bien des Dames qui voulussent avoir assez de courage pour s'exposer à la honte qu'elles ne pourroient éviter, si l'on venoit à découvrir qu'elles cherchassent à devenir sçavantes? Il semble que la bienséance exige qu'elles soient autant attentives à cacher les lumieres acquises de leur esprit, que les sentimens naturels de leur cœur.

Il s'en falloit bien que M. Carré parlât sa langue avec toute cette pureté & cette délicatesse qui ne s'acquiert guéres que par le commerce d'un certain monde poli; il apprit d'elles à se corriger de quantité de façons vicieuses de parler, qui se ressentoient encore furieusement du stile barbare de l'école.

Il n'y avoit pas jusqu'aux Religieuses qui ne voulussent profiter de ses leçons; & c'étoit là son petit troupeau chéri, parce que moins distraites que les femmes

du monde ; elles étoient en même-tems & plus dociles & plus occupées.

En 1697. M. Carré fut reçu à l'Académie des Sciences en qualité d'éleve de M. Varignon, & en peu de tems il devint associé, & enfin pensionnaire. N'étant plus alors heureusement occupé du soin de sa subsistance, il se livra tout entier à l'étude. C'est de lui que nous avons le premier corps d'ouvrage qui ait paru sur le calcul intégral. Ce Traité qu'il donna au public en 1700, a pour titre, *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimention des solides, leurs centres de pesanteur, de percussion & d'oscillation.* Il publia l'année suivante une méthode pour la rectification des lignes courbes & pour celle de la Cycloïde. Mais la place de Méchanicien qu'il occupoit, lui fit tourner ses principales vûes de ce côté-là. Il donna une abregé de la Catoptrique, un Traité sur la Théorie générale du Son, sur les differens accords de la Musique, & sur le Monochorde des expériences physiques, sur le ressort de l'air, sur la rétention des balles de mousquet dans l'eau, & sur la résistance de ce fluide, sur les tuyaux capillaires, avec des démonstrations simples & faciles de quelques propriétés qui regardent les pendules, & quelques nouvelles propriétés de la parabole.

Pendant les cinq ou six dernieres années de sa vie, il fut tourmenté de continuels maux d'estomac qui altérerent si fort sa santé, qu'il devint incapable de tout travail. M. Chauvin, Conseiller au Parlement, dont il étoit particulierement estimé, lui accorda une retraite dans sa maison, & se fit un plaisir de fournir généreusement à tous ses besoins.

Enfin après bien des rechûtes, il mourut le 11 Avril 1711. n'étant âgé que de quarante-huit ans. Il fut le premier à prononcer l'arrêt de sa mort. S'étant apperçû que le Prêtre qui l'assistoit, cherchoit des détours pour lui apprendre le danger où il étoit, il lui dit, *qu'il y*



Babel invenit et Sculpsit.

avoit long-tems que la Philosophie & la Religion lui avoient appris à mourir. Sa fermeté & sa raison ne se démentirent pas jusqu'au dernier moment de sa vie. Il comptoit tranquillement combien il lui restoit encore de jours à vivre, & enfin le dernier jour, combien d'heures. Peu de momens avant que d'expirer, il voulut qu'on brûlât en sa présence quantité de lettres de femmes qui lui avoient été écrites. » On comprend assez, dit M. » de Fontenelle, sur quoi ces lettres rouloient, & que » la discrétion de ce sçavant homme étoit fort diffe» rente de celle qu'ont euë en pareil cas quantité de » gens d'une autre espéce que lui.

JEAN-DOMINIQUE CASSINI.

JEAN-DOMINIQUE CASSINI, fils de Jacques Cassini, Gentil-homme Italien, & de Julie Crovesi, naquit le 8 Juin 1625, à Perinaldo, dans le Comté de Nice. Il apprit les premiers élémens de la Langue Latine, dans la maison paternelle, & alla continuer ses études chez les Jesuites de Gênes. Il réussi d'abord parfaitement dans la Poësie Latine, & quelques-unes de ses piéces furent jugées dignes d'être inserées dans un recueil de vers choisis, imprimé en 1646. Il s'attacha ensuite à l'Astrologie Judiciaire; il fit même quelques essais de prédictions qui lui réussirent: mais la lecture du bel ouvrage que le celébre Pic de la Mirande, a composé contre les Astrologues, ayant découvert à M. Cassini tout le frivole & tout le ridicule de cet art imposteur, il y renonça pour toujours, & brûla tous les extraits qu'il avoit faits sur cette matiére.

Il ne s'occupa plus dès-lors que de l'Astronomie, & il y fit de si grands progrès, que le Marquis Cornelio Malvasia, Sénateur de Boulogne, & très-habile Mathéma-

ticien, lui fit les plus pressantes instances, pour l'engager à venir s'établir à Boulogne, où il lui faisoit esperer la chaire de Professeur d'Astronomie, vacante depuis quelques années, par la mort du sçavant Pere Bonaventure Cavalieri, le celébre Auteur de la Geométrie des indivisibles. M. Cassini fut en effet nommé en 1651, pour succéder à ce grand homme. Une Cométe qui parut vers la fin de l'année suivante, fournit au nouveau Professeur une occasion éclatante de signaler sa capacité. L'on ne peut mieux en juger que par la sçavante dissertation qu'il publia l'année suivante, sur l'apparition de cette même Cométe.

Pour corriger le désordre où étoit tombé le calendrier Julien, qui ne donnoit plus qu'à dix jours près les solstices & les Equinoxes, le sçavant Egnazio Dante, Religieux Dominicain, avoit tiré en 1575, dans l'Eglise de saint Petrone, une ligne qui marquoit la route du Soleil pendant l'année, & principalement son arrivée aux solstices. Cette Eglise ayant été augmentée en 1653, M. Cassini entreprit de tirer une ligne plus longue, plus utile & plus exacte que celle du Dante; en quoi il réussit si parfaitement, que sa nouvelle Méridienne fut regardée comme un chef-d'œuvre d'Astronomie. Il composa sur ce sujet, un Traité qu'il dédia en 1655, à la Reine de Suéde, nouvellement arrivée en Italie. Les nouvelles observations de cet habile Maître, furent trouvées si excellentes & si décisives, qu'il en composa des tables du Soleil, plus sures que celles qui avoient paru jusqu'alors. L'on s'est en effet convaincu par des expériences souvent réiterées, que quand on avoit supputé par ces Ephemerides, l'instant où le Soleil devoit arriver à un point determiné de la Méridienne de saint Petrone, il ne manquoit point de s'y trouver.

Les differends survenus en 1657, entre les habitans de Ferrare & ceux de Boulogne, au sujet des eaux du Pô, interrompirent pour quelque tems les observations Astro-

nomiques de M. Cassini. Le Sénat de Boulogne le choisit pour accompagner à Rome, le Marquis Tanara, qui y étoit envoyé avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Il donna dans cette occasion de si grandes preuves de sa capacité, que les Boulonnois pour le récompenser lui donnerent la Sur-intendance des eaux de l'Etat; il obtint encore de Dom ~~Maria~~ + Chigi, frere d'Alexandre + Mario VII. la Sur-intendance du Fort Urbain, qu'il fit réparer avec autant d'art, que l'auroit pu faire l'Ingénieur le plus consommé dans la science des Fortifications.

Il fut encore employé pendant qu'il étoit à Rome, à terminer le differend qui survint entre Alexandre VII, & le grand Duc de Toscane, au sujet des eaux de la Chiana. Le Pape fut si content de ses soins, qu'il tâcha de le gagner par les offres les plus flateuses, s'il vouloit embrasser l'état Ecclésiastique; mais l'esperance de la plus brillante fortune ne put l'engager à entrer dans un état auquel il ne se sentoit point appellé.

Les deux Comètes qui parurent en 1664, & en 1665, furent pour M. Cassini une nouvelle matiere de sçavantes observations; le sistême qu'il avoit formé étoit fondé sur des principes si infaillibles, qu'il traça sans se tromper sur le globe céleste, la route que ces deux Cométes devoient tenir; & la même année il publia un Traité sur la Théorie de ces mêmes planettes, qu'il dédia à la Reine de Suéde.

Il travailloit à la seconde partie de ce sçavant ouvrage, lorsqu'il fut renvoyé en Toscane, pour terminer l'affaire de la Chiana. La Sur-intendance des eaux de l'Etat Ecclésiastique fut la récompense de ce second voyage.

Nous passerons sous silence une infinité de nouvelles découvertes, que ce grand homme fit ou sur les planettes, ou sur les satellites, & qui lui attirerent l'admiration de tous les Sçavans de l'Europe.

La renommée publioit avec trop d'éloge, la capacité de cet homme célèbre, pour que la France ne l'enviât pas

à l'Italie; il fallut, pour l'obtenir, que M. l'Abbé de Bourlemont, alors Auditeur de Rote, demandât l'agrément de sa Sainteté, & celui de l'Etat de Boulogne; encore se crut-on obligé d'user d'une restriction que l'on jugea nécessaire pour assurer le succès de la négociation. Ce fut de ne demander M. Cassini que pour quelques années, & cela dans la crainte, peut-être bien fondée, que l'on avoit de ne pouvoir l'obtenir autrement.

Il arriva à Paris au commencement de 1669, & fut reçu la même année à l'Académie des Sciences. Son premier dessein n'étoit pas de se fixer en France, mais les marques de distinction dont il y fut honoré, les bienfaits dont le Roi le combla, firent qu'il ne songea plus dans la suite à retourner en Italie; & M. Colbert lui fit expédier en 1673, des lettres de naturalité. M. Cassini épousa la même année, Geneviéve de Laitre, fille du Lieutenant-Général de Clermont en Beauvoisis, & le Roi en agréant son mariage, eut la bonté de lui dire qu'il étoit bien aise de le voir devenu François pour toujours.

Sans suivre ce grand homme dans toutes les découvertes dont il a enrichi l'Astronomie, nous ne ferons que parcourir les plus considérables. Par differentes observations, qui furent faites dans l'Isle de Cayenne, on connut que tout ce que ce grand Astronome avoit établi plusieurs années auparavant sur la paralaxe du Soleil, & sur celle de Mars, étoit parfaitement juste. Après une longue incertitude, la paralaxe du Soleil fut enfin determinée à dix secondes, » & par consequent il n'y a plus lieu de » douter, dit M. de Fontenelle, que le Soleil ne soit au » moins à trente trois millions de lieuës de la terre, beau» coup au-delà de ce qu'on avoit jamais crû.

L'apparition de la fameuse Cométe de 1680, donna un nouvel éclat à la réputation de ce grand homme. Quoiqu'il n'eût observé cette Cométe qu'une seule fois, il ne crut pas se hazarder en prédisant au Roi, qu'elle suivroit exactement la même route qu'une autre Cométe, qui avoit

avoit été observée par Tycho-Brahé en 1577. Ce qui le rendit si hardi, c'est qu'il avoit remarqué que la plupart des Cométes, soit de celles qu'il avoit vuës, soit de celles qui avoient été observées par d'autres Astronomes, avoient dans le Ciel un chemin particulier, qu'il appelloit par cette raison le Zodiaque des Cométes ; & comme celle de 1680, se trouva dans le même Zodiaque que celle de 1577, il crut qu'elle le suivroit, & le suivit effectivement. + et elle

Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici un autre trait encore plus marqué, de la capacité de ce sçavant homme. Nous le copierons tel qu'il se trouve dans son éloge par M. de Fontenelle.

» M. de la Loubere, Ambassadeur du Roi à Siam, en » 1687, ayant étudié ce Pays-là en Philosophe & en » sçavant, autant que le lui permit son peu de séjour, en » rapporta une méthode qui s'y pratique, de calculer les » mouvemens du Soleil & de la Lune. Ce n'est point » par des tables à notre maniére ; c'est par de simples ad- » ditions ou soustractions, multiplications ou divisions » de certains nombres, dont on ne voit presque jamais » aucun rapport aux mouvemens célestes, dont les noms » barbares & inconnus, augmentent encore l'horreur du » calcul. Tout y est dans une confusion & dans une obscu- » rité qui paroit affectée, & pourroit bien l'être en effet, » car le mistére est un des appanages de l'ignorance. M. » de la Loubere donna cette affreuse Enigme à déchiffrer » à M. Cassini, & selon l'état où sont aujourd'hui les » Sciences en Orient, il y a tout lieu de croire que quoi- » que ces régles y soient suivies, il auroit été très-difficile » d'y trouver quelqu'un qui les eût entendues. Cependant » M. Cassini perça dans ces ténébres ; il y demêla deux » differentes époques, que l'on ne distinguoit nullement ; » l'une civile, qui tomboit l'an 544 avant J. C. L'autre » Astronomique, qui tomboit dans l'année 638, après sa » naissance. Il remarqua fort heureusement, que du tems

» de l'époque civile, Pithagore vivoit, lui dont les Indiens
» suivent encore les dogmes, ou qui peut-être a suivi ceux
» des Indiens. Ces époques trouvées étoient la clef de
» tout le reste : une clef cependant qu'on ne pouvoit encore
» manier qu'avec une adresse extrême. Il parut par cette
» méthode développée, que ces Auteurs avoient assez
» bien connu les mouvemens du Soleil & de la Lune,
» & ils ne pouvoient être soupçonnés d'avoir emprunté
» des Occidentaux une maniere de calculer si differente.
» Il falloit que M. Cassini fût bien familier avec le Ciel,
» pour le reconnoître aussi déguisé, & aussi travesti qu'il
» l'étoit.

Le calendrier Indien fut pour lui une occasion d'imaginer une période, qui accordât les mouvemens du Soleil & de la Lune, par rapport à la fête de Pâques ; cette période est de 11600 ans, & toutes les autres qu'on a imaginées roulent dans celle-là.

Un voyage que M. Cassini fit en Italie en 1695, lui donna occasion de revoir sa méridienne de saint Petrone, & de la réparer ; ce qui ne venoit que de ce que la voûte qui recevoit le Soleil s'étoit abaissée, & de ce que le pavé où cette ligne avoit été tirée, étoit sorti de son exact niveau. Quelque ingénieux que soit un si excellent ouvrage, il faut cependant convenir qu'il ne peut entrer en comparaison, avec la fameuse méridienne de l'Observatoire, commencée en 1669, par M. Picart, continuée par M. Cassini, du côté du midi, & à laquelle il a eu la gloire de mettre la derniere main.

Celle de Boulogne n'étoit que la six cent milliéme partie de la circonference de la terre, & celle de Paris étoit la quarante-cinquiéme partie de cette même circonference, & elle devoit par conséquent donner dans une précision jusqu'alors inconnue, la grandeur du demi diamétre de la terre.

Sa continuelle application à observer les Astres, lui affoiblit considerablement la vûe, & il la perdit entiere-


Santerre Pinx.
El. Marlié Lépicié Sc.
NICOLAS MALEBRANCHE
de l'Oratoire
Né à Paris le 6. Août. 1638. Mort le 13. 8.bre 1715.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes Quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samarit.e à la belle Image.
C.P.R.

Un heureux hasard le servit mieux que n'avoient fait ses deux illustres Sçavans, dont il avoit suivi les conseils. Passant un jour dans la rue Saint Jacques, un Libraire lui présenta le Traité de l'homme de Descartes, qui venoit de paroître. A peine le Pere Mallebranche en eut-il parcouru quelques pages, qu'il fut comme frappé d'une lumiere toute nouvelle ; il sentit que c'étoit là la science qui lui convenoit, & qu'il avoit jusqu'alors cherchée inutilement. Ayant donc acheté ce livre, il le lut avec empressement, & avec un tel transport, ajoûte M. de Fontenelle, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. Le voila dès lors determiné à ne plus faire d'autre étude, & avec quelle ardeur ne s'y livra-t'il pas ? Bientôt il se trouva en état de faire ce que Descartes avoit fait, c'est-à-dire de rechercher par lui-même la vérité, sans s'arrêter à l'autorité des anciens Philosophes, qui ne prescrit jamais contre la raison.

En 1674, parut le premier fruit des méditations philosophiques du Pere Mallebranche : ce fut son livre de la Recherche de la vérité. Il régne en cet ouvrage un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leurs liaisons. Il s'y trouve même un mélange adroit de quantité de choses moins abstraites, qui étant facilement entendues, encouragent le Lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, & peut-être lui persuadent qu'il entend tout à peu près. La diction outre qu'elle est pure & châtiée, a toute la dignité que les matieres demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Mais le plus grand mérite de cet ouvrage, c'est qu'il est véritablement tout plein de Dieu ; Dieu est le seul Agent, & cela dans le sens le plus étroit. Toute vertu d'agir, toute action lui appartient immédiatement ; les causes secondes ne sont point des causes, ce ne sont que des occasions qui déterminent l'action de Dieu, des causes occasionnelles. On trouve encore

dans ce livre l'explication, avec les preuves de quelques points de la Religion Chrétienne.

Cet ouvrage a été traduit en latin par M. l'Enfant, & il en a paru deux Traductions Angloises. A peine fut-il répandu dans le Public, qu'il enleva presque tous les suffrages; ceux-mêmes d'entre les Sçavans, qui ne crurent pas pouvoir adopter le sistême de l'Auteur, convinrent de l'excellence de cet ouvrage : il fut cependant critiqué par M. Foucher, Chanoine de Dijon. Le Pere Mallebranche répondit à cette critique dans la préface de son second volume de la Recherche de la vérité, qu'il publia l'année suivante ; & le Pere Desgabets, Benedictin, qui avoit embrassé ses opinions, se joignit à lui pour écrire contre son aggresseur. Celui-ci de son côté répliqua vivement ; la dispute s'échauffa, & produisit un grand nombre d'écrits, qui ne déciderent point la question.

L'on auroit désiré que le Pere Mallebranche eût fait voir dans son livre de la Recherche de la vérité, comment il pouvoit accorder la Religion avec son nouveau sistême de Philosophie, & c'est ce qu'il entreprit à la sollicitation de M. le Duc de Chevreuse. Il fit paroître en *1676*, ses Conversations Chrétiennes, dans lesquelles il justifie la vérité de la Religion & de la morale de J. C. Il introduit trois personnages, Théodore, qui est lui-même, Aristarque, homme du monde, qui a peu d'habitude avec les idées précises, qui a beaucoup lu, & n'en sçait que moins penser ; & Eraste jeune homme, qui n'est gâté ni par le monde, ni par la science, & qui saisit par une attention exacte & docile, ce qui échappe à l'imagination tumultueuse d'Aristarque. Le dialogue en est bien entendu, les caracteres finement observés, & Aristarque y est comme il devoit être, physiquement comique. Théodore sçait encore mieux que le Socrate de Platon faire accoucher ses Auditeurs, des vérités cachées qui étoient en eux. Il leur prouve, ou leur fait découvrir par eux-mêmes l'existence de Dieu, la corruption de la nature humaine par le péché

originel ; la nécessité d'un Rédempteur ou Médiateur, & celle de la Grace. Le fruit de ces entretiens, est la conversion d'Aristarque au sistême chrétien du Pere Mallebranche, & l'entrée d'Eraste dans un Monastere.

Aux Conversations Chrétiennes succéda le Traité que le Pere Mallebranche publia sur la Nature & sur la Grace. Il prétend que l'ame humaine de J. C. est la cause occasionnelle de la distribution de la Grace, par le choix qu'elle fait de certaines personnes pour demander à Dieu qu'il la leur envoye, & que comme cette ame toute parfaite qu'elle est, est finie, il ne se peut que l'ordre de la Grace n'ait ses défectuosités aussi-bien que celui de la nature. Tel étoit le fond du sistême que le Pere Mallebranche vouloit établir. Le Pere Quesnel qui pensoit tout differemment, souhaita que M. Arnauld, dont il avoit embrassé les opinions, eût un entretien avec le Pere Mallebranche : ces deux grands hommes se virent en effet chez un ami commun, où ils disputerent beaucoup sans convenir de rien. Le Pere Mallebranche promit de mettre ses sentimens par écrit, & M. Arnaud s'engagea à les réfuter ; ils tinrent parole l'un & l'autre. Le premier composa son Traité de la Nature & de la Grace, & l'envoya en Hollande pour l'y faire imprimer. M. Arnaud qui s'étoit retiré dans ce pays-là, n'oublia rien pour empêcher que cet ouvrage ne parût ; mais n'ayant pû y réussir, il ne songea plus qu'à répondre. Il y eut de part & d'autre bien des écrits qui partagerent les suffrages du monde sçavant : mais où prendre des Juges ? » Il n'y avoit, dit M. de Fonte» nelle, qu'un petit nombre de personnes, qui pussent être » seulement spectateurs du combat ; & parmi ce petit nom» bre, presque tous étoient de l'un & de l'autre parti : un » seul transfuge eût été compté pour une victoire entiere, » mais il n'y eut point de transfuge.

Avant que cette fameuse dispute commençât, le Pere Mallebranche avoit donné au Public ses Méditations chrétiennes & métaphysiques ; elles parurent en 1683,

C'est un dialogue entre le Verbe & l'Auteur de ces méditations. Le Pere Mallebranche étoit persuadé que le Verbe est la raison universelle, que tout ce que voyent les esprits créés, ils le voyent dans cette substance incréée, même les idées des corps; que le Verbe est donc la seule lumiere qui nous éclaire, & le seul maître qui nous instruit; & sur ce fondement il l'introduit parlant à lui comme à son disciple, & lui découvrant les plus sublimes vérités de la Métaphysique & de la Religion. Il avertit dans sa Préface, qu'il ne donne pas pour vrais discours du Verbe, tous ceux qu'il lui fait tenir, qu'à la vérité ce sont les réponses qu'il croit avoir reçues, lorsqu'il l'a interrogé: mais qu'il peut ou l'avoir mal interrogé, ou avoir mal entendu ses réponses, & qu'enfin tout ce qu'il veut dire, c'est qu'il ne faut s'adresser qu'à ce maître commun & unique. Du reste ce dialogue a une noblesse digne, autant qu'il est possible, d'un tel interlocuteur. L'art de l'Auteur, ou plûtôt la disposition naturelle où il se trouvoit, a sçu y répandre un certain sombre auguste & majestueux, propre à tenir les sens & l'imagination dans le silence, & la raison dans l'attention & le respect.

Les autres ouvrages du Pere Mallebranche, sont un Traité de morale, où il fait voir l'union de tous les esprits avec la Divinité, & l'obligation où ils sont de craindre & d'aimer cet Etre infini: Ses entretiens sur la Métaphysique & sur la Religion, où se trouve rassemblé tout ce qu'il avoit écrit contre M. Arnauld: Un Traité de l'amour de Dieu: Ses réponses à M. Regis, dont nous avons parlé dans l'éloge de cet Académicien.

La Philosophie du Pere Mallebranche avoit pénétré à la Chine, & y étoit fort goûtée. L'Evêque de Rosalie le pressa d'écrire pour les Chinois; ce qu'il fit en 1708. par un petit dialogue intitulé, *Entretiens d'un Philosophe Chrétien & d'un Philosophe Chinois, sur la nature de Dieu.* Cet écrit fut critiqué par les Journalistes de Trevoux, qui ne convenoient pas à beaucoup près de l'Athéis-

me que le Pere Mallebranche attribuoit aux Lettrés de la Chine. Il publia donc une seconde lettre pour répondre à cette critique ; mais ce second écrit ne fit pas changer de sentimens à ceux qui sçavoient quelle est la haute idée que les Chinois ont de l'Etre suprême.

Son dernier ouvrage fut des Réflexions sur la prémotion physique, qu'il publia en 1715. Il mourut le 13 Octobre de la même année, étant âgé de 77 ans. Au renouvellement de l'Académie des Sciences, en 1699, il avoit obtenu une place d'Honoraire dans cette Compagnie.

» Depuis qu'il s'étoit attaché à la Philosophie de Descartes, il n'avoit étudié que pour s'éclairer l'esprit, & » non pour se charger la mémoire : il avoit donc assez » peu lu, dit M. de Fontenelle, & cependant beaucoup » appris. Il retranchoit de ses lectures, celles qui ne sont » que de pure érudition ; un insecte le touchoit plus que » toute l'Histoire Grecque ou Romaine. Il méprisoit aussi cette espece de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens de differens Philosophes. Après cela on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix vers » de suite sans dégoût. Il méditoit assiduement, & même » avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres. Il avoit si bien acquis la pénible habitude de l'attention, que quand on lui proposoit quelque chose de difficile, on voyoit dans l'instant son esprit se pointer vers » l'objet, & le pénétrer. Ses délassemens étoient des divertissemens d'enfant, & c'étoit par une raison très digne » d'un Philosophe, qu'il y recherchoit cette puérilité » honteuse en apparence ; il ne vouloit pas qu'ils laissassent aucune trace dans son ame : dès qu'ils étoient » passés, il ne lui en restoit rien que de ne s'être pas toujours appliqué. Il étoit extrêmement ménager de toutes » les forces de son esprit, & soigneux de les conserver à la » Philosophie. Cette simplicité que les grands hommes » osent presque seuls se permettre, & dont le contraste releve tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui.

» Une piété fort éclairée, fort attentive & fort févere,
» perfectionnoit des mœurs que la nature feule mettoit
» déja, s'il étoit poffible, en état de n'en avoir pas beau-
» coup de befoin. Sa converfation rouloit fur les mêmes
» matieres que fes livres ; feulement pour ne pas trop effa-
» roucher la plûpart des gens, il tâchoit de la rendre un
» peu moins chrétienne, mais il ne relâchoit rien du philo-
» fophique : on la recherchoit beaucoup, quoique fi fage
» & fi inftructive. Il y affectoit autant de fe dépouiller
» d'une fupériorité qui lui appartenoit, que les autres af-
» fectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas. Il
» vouloit être utile à la vérité, & il fçavoit que ce n'eft
» gueres qu'avec un air humble & foumis, qu'elle peut fe
» gliffer chez les hommes. Il ne venoit prefque point d'E-
» trangers fçavans à Paris, qui ne lui rendiffent leurs hom-
» mages. On dit que des Princes Allemans y font venus
» exprès pour lui. Dans la guerre du Roi Guillaume, un
» Officier Anglois prifonnier, fe confoloit de venir à Pa-
» ris, parce qu'auffi-bien il avoit toujours eu envie de voir
» le Roi Louis XIV. & M. Mallebranche. Il a eu l'hon-
» neur de recevoir une vifite de Jacques II. Roi d'Angle-
» terre. Mais ces curiofités paffageres ne font pas fi glo-
» rieufes pour lui, que l'affiduité conftante de ceux qui
» vouloient véritablement le voir, & non pas feulement
» l'avoir vu. Milord Quadrington, qui eft mort Viceroi de
» la Jamaïque, pendant plus de deux ans de féjour qu'il fit à
» Paris, venoit paffer avec lui deux ou trois heures prefque
» tous les matins.

» Les compatriotes de cet homme illuftre fentoient auf-
» fi ce qu'il valloit, & un affez grand nombre de gens de
» mérite fe raffembloit autour de lui. Ils étoient la plû-
» part fes difciples & fes amis en même tems ; & l'on ne
» pouvoit gueres être l'un fans l'autre. Il eût été difficile
» d'être en liaifon particuliere avec un homme toujours
» plein d'un fiftême qu'on eût rejetté ; & fi l'on recevoit
» le fiftême, il n'étoit pas poffible qu'on ne goûtât infini-

» ment le caractere de l'Auteur, qui n'étoit pour ainsi di-
» re, que le sistême vivant. Aussi jamais Philosophe, sans
» en excepter Pithagore, n'a-t-il eû des sectateurs plus
» persuadés ; & l'on peut soupçonner, que pour produire
» cette forte persuasion, les qualités personnelles du Pere
» Mallebranche aidoient à ses raisonnemens.



JOSEPH SAUVEUR.

JOSEPH SAUVEUR, fils de Louis Sauveur, Notaire à la Fléche, naquit dans cette Ville le 24 Mars 1653. Il ne commença à parler qu'à l'âge de sept ans, & dès ce tems-là, il étoit déja Machiniste : il se plaisoit à construire de petits moulins, à faire des syphons & des jets d'eau, & mille autres choses semblables qui prouvoient autant sa facilité à inventer que son adresse à exécuter ; mais il lui auroit fallu d'autres talens pour réussir dans ces études ausquelles il fut appliqué, lorsqu'on l'eut mis au Collége ; aussi y fit-il peu de progrès. L'éloquence & la Poësie n'eurent pour lui aucun attrait ; mais l'Arithmétique de Pelletier du Mans étant par hazard tombée entre ses mains, il la parcourut avec avidité, la lut ensuite avec attention, & vint à bout de l'apprendre parfaitement sans le secours d'aucun maître.

Sa passion pour les Mathématiques fut dès lors sa passion favorite ; mais plus elle le dominoit, plus il souffroit de ne pouvoir la satisfaire. Sa Patrie ne pouvant lui fournir les secours qui lui étoient nécessaires, il résolut de les venir chercher à Paris ; mais il falloit commencer par se mettre en état de subsister dans cette Capitale. Il prit pour cet effet le parti d'aller trouver un de ses Oncles qui étoit Chanoine & Grand-Chantre de Tournus. La longueur du voyage ne l'effraya point, il s'associa pour le faire, son meilleur ami, M. Coubard,

qui a été dans la suite Hydrographe du Roi à Brest. Ce fut-là un voyage philosophique, non-seulement par l'intention, mais encore par l'équipage. Tout ce qui se trouva sur leur route digne de quelque attention, devint pour eux un sujet d'observations. M. Sauveur eut à peine entendu la fameuse horloge de Lyon, qu'il devina tout l'intérieur & toute l'énigme de cette surprenante Machine.

Comme ses parens le destinoient à l'Eglise, & que son Oncle ne doutoit pas que ce ne fût là le parti qu'il vouloit embrasser, il en obtint aisément la pension qui lui étoit nécessaire pour faire sa Philosophie & sa Théologie à Paris. Il étudia peu la premiere, & encore moins la seconde; mais en revanche, il apprit en un mois, & sans le secours d'aucune leçon, les six premiers livres d'Euclide. Cet essai & ce succès ne firent qu'irriter son goût pour une science qui avoit tant de charmes pour lui; aussi lui donna-t'il toute son application. Il entra dans plusieurs autres parties des Mathématiques, fit un cours d'Anatomie & de Botanique, & se trouva assiduëment aux conférences de M. Rohault.

La connoissance qu'il avoit alors de M. de Cordemoi, Lecteur de M. le Dauphin & habile Philosophe, lui procura celle de M. Bossuet, alors Evêque de Condom, Précepteur du jeune Prince. Ce Prélat, après l'avoir bien sondé & l'avoir tourné sur plusieurs matieres de Physique, lui conseilla de renoncer à la Médecine. M. Sauveur suivit ses avis, & ne s'appliqua plus qu'aux Mathématiques qui étoient devenuës son unique ressource, car il ne recevoit plus aucun secours de sa famille; il étoit même tombé dans la disgrace de son oncle, qui indigné de ce qu'il avoit renoncé à l'état ecclésiastique, ne voulut plus lui continuer la pension qu'il lui avoit faite. Quoiqu'il eût étudié en Médecine, & qu'il y eût même fait quelques progrès, il n'avoit point cependant de pratique, & il étoit encore par conséquent bien éloi-

gné de pouvoir tirer quelque secours de cette profession ; ainsi il se dévoua tout entier aux Mathématiques, & prit le parti d'aller les enseigner en Ville.

La Géométrie étoit alors une science connue de bien peu de personnes ; il n'y avoit que quelques Sçavans du premier ordre presque toujours renfermés dans leur cabinet, qui en fissent leur étude. M. Sauveur la tira de l'obscurité, & fut assez heureux pour la répandre dans le monde, & même dans le monde poli. Quelques Dames voulurent prendre de lui des leçons, & par-là aidérent beaucoup à sa réputation. Une de ses plus zélées Panégyristes, fut Madame de la Sabliere, qui logeoit chez elle le célébre la Fontaine, & qui goûtant en même-tems M. Sauveur, prouvoit combien elle étoit sensible à toutes les differentes sortes d'esprit. Devenu en peu de tems le Géométre à la mode, il falloit qu'il se multipliât en quelque façon pour contenter l'avidité de tous ceux qui vouloient profiter de ses leçons ; il n'avoit encore que vingt-trois ans, lorsqu'il eut pour Disciple le Prince Eugéne.

M. Sauveur n'avoit point encore lû alors la Géométrie de Descartes, & peut-être n'auroit-il jamais songé à la lire, si un jeune Etranger de la premiere qualité ne lui en avoit parlé, en lui témoignant le desir extrême qu'il avoit de l'apprendre de lui. M. Sauveur ne demanda que huit jours pour se procurer ce livre, & pour l'étudier ; & au bout de ce tems-là, il se vit en état d'expliquer, & même de démontrer tout ce qu'il y a de plus sublime & de plus relevé dans cet excellent Ouvrage.

Peut-être paroîtra-t-il étonnant qu'un livre si généralement estimé, n'ait pas piqué plutôt sa curiosité ; mais il lisoit peu, parce qu'il n'en avoit guéres le loisir ; en revanche il réfléchissoit beaucoup : aussi tout ce qu'il sçavoit (& il sçavoit infiniment) il ne le devoit presque uniquement qu'à son génie & à ses profondes méditations.

Les régles du jeu ne paroissent guéres être du ressort d'un Géométre ; il fallut cependant que M. Sauveur les aprît : mais ce fut pour les transformer en équation algébrique. La Bassette étoit alors fort à la mode à la Cour, & on y jouoit ce jeu avec une espéce de fureur. M. le Marquis de Dangeau qui en vouloit sçavoir tout le fin, demanda à M. Sauveur le calcul des avantages du Banquier contre les Pontes. Il satisfit à cette demande avec tant de précision & de clarté, que le Roi & la Reine voulurent entendre de lui-même l'explication de ce calcul. On lui demanda ensuite ceux du Quinquenove, du Hoca & du Lansquenet : quoiqu'il ne connût point ces jeux, il n'omit rien dans ses explications de ce qui pouvoit contenter les esprits les plus difficiles.

Ainsi connu à la Cour, il ne fut pas long-tems sans y être attaché par quelque emploi. Il fut choisi en 1680 pour enseigner les Mathématiques aux Pages de Madame la Dauphine ; & dans un voyage que la Cour fit la même année à Fontainebleau, il fut chargé par M. le Maréchal de Bellefonds de faire un petit cours d'Anatomie pour les Courtisans : ses leçons furent si goûtées, qu'il fut pendant un tems l'Anatomiste de toute la Cour.

Ce sçavant homme ne se fit pas moins d'honneur à Chantilli, où il étoit allé avec M. Mariotte, pour faire des expériences d'Hydraulique. Il gagna tellement l'estime du Grand Prince Louis de Condé, dont l'ingénieuse & vive curiosité se portoit à tout, que ce Prince l'appelloit souvent auprès de lui, & l'honoroit même de ses lettres. Un jour qu'il avoit entrepris de développer un point de Physique, deux Sçavans qui étoient presens à cet entretien, lui coupérent la parole, fatigués sans doute de son extrême difficulté à s'énoncer. Lorsqu'ils eurent fini, le Prince leur dit : *Vous avez cru que Sauveur ne s'entendoit pas bien, parce qu'il parle avec peine ; mais je le suivois & l'entendois parfaitement. Vous*

m'avez parlé beaucoup plus éloquemment que lui, mais je ne vous ai pas compris, & peut-être ne vous compreniez-vous pas vous-mêmes.

Les fréquens voyages que M. Sauveur faisoit à Chantilli, lui inspirérent le dessein de travailler à un Traité de fortifications ; & quel oracle n'avoit-il pas-là à consulter ? Pour joindre la pratique à la Théorie, il alla quelques années après au siége de Mons, & eut le courage de monter tous les jours la tranchée : ce n'en fut pas assez pour son instruction. Résolu de ne rien ignorer de tout ce qui concerne l'art de la guerre, il visita toutes les Places de Flandres ; le détail des évolutions militaires, des campemens, des marches d'Armées ; il voulut tout voir, & vit tout de ses yeux, étant persuadé que c'étoit-là la voye la plus courte & la plus sûre pour bien sçavoir.

En général ce qui étoit de pure spéculation n'étoit gueres de son goût : aussi s'il estimoit les Mathématiques, ce n'étoit que par rapport à l'utilité qu'on en pouvoit tirer ; & de-là vint le peu de cas qu'il faisoit des Infinitaires, c'est ainsi qu'il appelloit les nouveaux Géometres de l'infini. Il vouloit que toutes les leçons qu'il donnoit pussent se réduire en pratique ; & c'est sans doute pour cette raison que ses instructions étoient recherchées avec tant d'avidité. Il a eu l'honneur de montrer les Mathématiques à tous les jeunes Princes, aux enfans de France, & à un grand nombre de personnes du plus haut rang : mais ce qui seul doit donner la plus haute idee de la capacité de ce grand homme, c'est le choix que l'on fit de lui pour examiner les Ingenieurs ; fonction à laquelle M. de Vauban n'avoit renoncé, que depuis qu'il avoit été élevé à la dignite de Maréchal de France.

Dès l'annee 1686, M. Sauveur avoit été nommé à une Chaire de Mathematiques au College Royal. Longtems auparavant, il auroit pû obtenir celle de Ramus

qui se donne au concours ; mais la difficulté de composer une Harangue, & plus encore celle de l'apprendre par cœur, ce que l'on exigeoit cependant indispensablement de tous ceux qui vouloient entrer en lice, le rebuta entierement. Le grand nom qu'il s'étoit fait depuis, l'affranchit de cette loi. Il en fut quitte pour lire tout uniment la Harangue qu'il avoit préparée. Une autre preuve de la profonde capacité de cet illustre Sçavant, c'est qu'il étoit si plein des matieres dont il avoit à parler, que jamais il n'écrivit rien de tout ce qu'il dictoit à ses Ecoliers. Des Copistes interessés venoient en foule écrire sous lui pour vendre ses Traités ; & il en achetoit lui-même un exemplaire à la fin de chaque année.

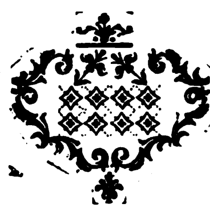
Il fut reçu à l'Académie des Sciences en *1696*. Lorsqu'il y entra, son dessein étoit de mettre au jour un nouveau sistême général de Musique, & quoiqu'il n'eût ni voix ni oreilles, on peut dire cependant que la science des sons, étoit sa science favorite. Il publia en 1701, son livre intitulé, Principes d'acoustique & de musique, ou sistême général des intervalles des sons, & son application à tous les sistêmes & instrumens de musique. Il avoit poussé ses recherches jusqu'à la musique des anciens Grecs & Romains, des Arabes, des Turcs & des Persans, tant il étoit jaloux que rien ne lui échapât de cette science des sons, dont il s'étoit fait un empire particulier.

Ses autres ouvrages sont des méthodes abregées des grands calculs, des tables pour la dépense des jets d'eau, les cartes des côtes de France, qu'il réduisit par ordre de M. de Seignelai, à la même échelle, & orienta de même façon, ce qui compose le premier volume du Neptune François; le rapport des poids & des mesures de differens Pays, une maniere de jauger avec beaucoup de facilité & de précision toutes sortes de tonneaux, un calendrier universel & perpetuel ; autant d'ouvrages qui prouvent ce que nous avons déja dit, que l'utilité étoit le principal objet que se proposoit dans ses études l'homme célébre dont nous faisons l'éloge.

Quoique son ardeur infatigable pour le travail, ne parût pas avoir alteré sa santé, une fluxion de poitrine l'enleva en moins de deux jours. Sa mort arriva le neuf Juillet 1716, étant âgé de 64 ans.

Son grand commerce du monde ne lui avoit rien fait perdre de sa simplicité, de sa modestie & de sa candeur. Naturellement officieux, c'étoit l'obliger que de lui fournir quelque occasion d'obliger les autres. Rien n'égaloit le zéle qu'il avoit pour l'avancement de ses disciples, principalement de ceux dans qui il découvroit quelque heureuse disposition. Il se laissoit tellement emporter au plaisir de les instruire, qu'il leur auroit donné toute la journée sans s'en appercevoir, si un domestique accoutumé à corriger ses distractions, ne l'eût averti qu'il avoit affaire ailleurs.

M. Sauveur a été marié deux fois: à la premiere il prit une précaution assez nouvelle. Il ne voulut point voir celle qu'il devoit épouser, jusqu'à ce qu'il eût été chez un Notaire, faire rédiger par écrit les conditions qu'il demandoit; il craignit de n'en être pas assez le maître après avoir vu; la seconde fois il étoit plus aguerri. Il a eu du premier lit deux fils, Ingénieurs ordinaires du Roi, & Officiers dans les troupes, & du second, un fils & une fille. Le fils a été muet jusqu'à sept ans, précisément comme son pere.



ANTOINE

ANTOINE PARENT.

ANTOINE PARENT, fils d'un Avocat au Conseil, qui étoit originaire de Chartres, naquit à Paris le 16 Septembre 1666. Il n'avoit encore que trois ans, qu'un Oncle de sa mere, Curé du Bourg-de-Leves auprès de Chartres, le prit chez lui, & se chargea du soin de son éducation. Il s'appliqua surtout à le former dans la piété & dans la vertu; & ses leçons fructifierent au-delà de ses espérances. Il ne négligea pas aussi d'orner son esprit de toutes les connoissances qu'il put lui donner. Il lui apprit les premieres régles de l'Arithmétique, mais sans qu'elles fussent appuyées d'aucune démonstration; & déja cependant le génie de son jeune éléve demanda des preuves, il en chercha, & fut assez ingénieux pour en trouver. Il n'étoit encore âgé que de treize ans, qu'il avoit rempli d'une espéce de commentaire toutes les marges d'un livre d'Arithmétique.

Sa passion naissante pour les Mathématiques ne fit qu'augmenter chaque jour. Ayant été envoyé à Chartres pour y étudier en Réthorique sous un ami de son Oncle, il se fit une Gnomonique & une Géométrie, qui lui faisoient d'autant plus d'honneur, tout[illegible] imparfaites qu'elles étoient, qu'il en avoit été l'Inventeur. Le hazard lui ayant fait rencontrer un Dodécaërde sur chaque face duquel étoit un cadran, excepté sur l'inférieure, il voulut, à quelque prix que ce fût, apprendre l'art d'en tracer. Les livres qu'il lut lui enseignérent bien la pratique; mais il vouloit sçavoir la Théorie, & il vint à bout de l'apprendre de lui-même, dès que son Régent lui eut donné quelques leçons de Sphere.

Ses parens qui le destinoient au Barreau, l'envoyerent étudier en Droit à Paris, dès qu'il eut achevé sa Rétho-

rique. Mais ce ne fut pas-là la ſcience à laquelle il s'appliqua le plus ; ſes cheres Mathématiques l'occupérent preſque tout entier. Il finit cependant ſon Droit, ou plutôt il ſe contenta d'en prendre quelques leçons, encore ne le fit-il que par complaiſance pour ſes Parens. Mais bien-tôt il ne ſe gêna plus, Il vint ſe renfermer dans le Collége de Dormans, & là il ſe livra avec une ardeur extrême à ſon étude favorite. Avec moins de deux cens francs de revenu il vivoit content ; mais il avoit de bons livres ; & c'étoit pour lui le plus précieux de tous les tréſors : auſſi le perdoit-il rarement de vûe ; s'il s'en éloignoit, ce n'étoit que pour aller entendre au Collége Royal, ou M. de la Hire, ou M. Sauveur qui étoient pour lui des livres vivans.

Devenu aſſez habile pour enſeigner une Science dont il avoit fait juſqu'alors ſon unique étude : il ſe détermina à prendre des Ecoliers, & il en eut bientôt un fort grand nombre. Comme les fortifications étoient la Science à la mode, & que c'étoit-là la partie qu'il lui importoit de mieux ſçavoir, il jugea que quelques campagnes lui étoient abſolument néceſſaires pour lui apprendre la pratique de cet Art. M. Sauveur à qui il communiqua ſon deſſein, ſe fit un plaiſir de le preſenter à M. le Marquis d'Alegre qui vouloit avoir un Mathématicien auprès de lui. M. Parent fut reçû en cette qualité, & pendant deux Campagnes qu'il fit avec ce Seigneur, il leva quantité de plans, & acquit une parfaite connoiſſance de tout ce qui a du rapport à l'Art de fortifier, d'attaquer ou de défendre les places.

De retour à Paris, il y reprit ſes fonctions d'enſeigner ; & ce fut avec un ſuccès qui ne lui laiſſa rien à deſirer. Généralement toutes les parties des Mathématiques, ſoit ſpéculatives, ſoit pratiques, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, le détail des Arts les plus curieux, il embraſſa tout, & il eut la gloire de réuſſir dans tout ce qu'il embraſſa, parce que ſon activité qui

dévoroit tout, étoit soutenuë par une constance infatigable.

Il se distingua surtout par le goût & le talent particulier qu'il avoit pour les Méchaniques; & c'est ce qui lui obtint une Place à l'Académie, où il fut reçu en 1699. en qualité d'éléve de M. Desbillettes, qui la même année étoit entré dans cette Compagnie avec le titre de Méchanicien.

Il fit bientôt connoître que toutes les matieres qui se traitent dans l'Académie, lui étoient également familieres, & qu'on auroit pû le choisir pour l'éléve universel; mais plus ses connoissances étoient étenduës, plus il se croyoit autorisé à contredire, & malheureusement il lui arrivoit assez souvent d'user de son prétendu droit avec trop peu de ménagement; & delà vint la sévérité peut-être un peu trop grande avec laquelle l'on examinoit tout ce qu'il presentoit à l'Académie, & il est vrai qu'il auroit dû régner un peu plus de clarté dans ses écrits; mais aussi l'on pourroit peut-être dire pour l'excuser, que ce deffaut de clarté ne venoit pas tant de la confusion de ses idées, que de la trop grande ardeur d'un genie vif & bouillant, qui ne lui permettoit pas de retoucher assez ses Ouvrages.

On a de lui des élemens de Méchanique & de Physique, des recherches de Physique & de Mathematiques, un traité d'Arithmetique Theori-pratique, & un nombre prodigieux de Memoires sur toutes sortes de matieres, répandus dans les Volumes de l'Academie & dans les Journaux des Sçavans.

Il passa du rang d'éleve à celui d'adjoint en 1716, le Roi ayant par un réglement supprimé la classe des éleves. M. Parent mourut de la petite verole le 26 Septembre de la même année, n'étant âgé que de 50 ans. On trouva parmi ses papiers, divers écrits de dévotion: comme la vie de ce grand Oncle, ce vertueux Ecclesiastique qui avoit pris soin de son éducation, les preu-

ves de la Divinité de J. C. en quatre parties : il laissa ses écrits & ses autres papiers qui consistoient en divers traités sur des matieres de Sciences, à M. de la Faye Capitaine aux Gardes & Academicien, son exécuteur testamentaire.



JACQUES OZANAM.

JACQUES OZANAM, originaire d'une famille Juive, mais qui depuis long-tems avoit embrassé le Christianisme, & qui avoit même été illustrée par plusieurs charges considérables, qu'elle avoit possedées en divers Parlemens de Province, naquit en 1640, à Bougnieux, dans la Souveraineté de Dombes. Comme il étoit le cadet de sa maison, & que selon les Loix de la Province, tous les biens doivent revenir à l'ainé, ses parens le destinerent à l'état Ecclésiastique, afin qu'il pût posséder quelques petits benefices, qui dépendoient de la famille; mais le jeune Ozanam, entrainé par son penchant pour les Mathématiques, avoit peu de goût pour un état qui l'auroit engagé à d'autres études contraires à son inclination. Il n'avoit encore que dix à douze ans, que pour se procurer le plaisir de contempler à son aise la beauté d'un Ciel bien étoilé, il lui arrivoit souvent de passer des nuits entiéres dans le jardin de son pere, étant couché sur le dos: une si forte passion dans un âge encore si tendre, présageoit les grands progrès que le jeune Ozanam devoit faire un jour dans une science qui avoit pour lui tant d'attraits. A l'âge de quinze ans il se vit en état de composer par le seul secours de son génie, un ouvrage de Mathématiques, qu'il ne fit point alors imprimer; mais dont il tira dans la suite plusieurs morceaux qu'il fit entrer dans divers écrits qu'il donna au public.

Malgré son dégoût pour la Théologie Scholastique,

il ne laissa pas que d'en faire quatre ans par obéissance: ce qui signifie à peu près que ce furent quatre années qui furent bien secrettement consacrées à l'étude des Mathématiques. Heureusement son Professeur de Théologie étoit un peu Mathématicien, & il lui donnoit de tems en tems quelques leçons; mais c'étoit là un secours bien leger, donné en quelque façon à regret, & toujours accompagné d'exhortations à n'en gueres profiter.

Enfin le jeune Ozanam n'eut plus de violence à se faire. Son pere étant mort, il renonça à la cléricature, pour se livrer tout entier aux Mathématiques, & il vint les enseigner à Lyon, tant pour se rendre plus habile, que pour trouver dans les leçons qu'il en feroit, un honnête moyen de subsister. Un ouvrage qu'il publia en 1670, accrut considérablement sa réputation, & par-là ne contribua pas peu à grossir le nombre de ses écoliers. Cet ouvrage étoit des tables des Sinus tangentes & sécantes, & des Logarithmes, bien plus exactes & bien plus correctes, que toutes celles qui avoient été en usage jusqu'alors. Notre jeune Mathématicien tiroit de ses ouvrages, ou des leçons qu'il donnoit, un revenu qui l'auroit mis assez à son aise, s'il ne se fût abandonné à la malheureuse passion du jeu; elle le posséda tellement, que souvent elle lui enlevoit dans un jour ce qu'il avoit bien eu de la peine à amasser dans un mois. La génerosité peu commune aux joueurs, achevoit de tems en tems d'épuiser sa bourse; mais cette vertu qui n'eut pas d'abord en lui le christianisme pour principe, fut quelque tems après l'occasion de sa fortune.

Deux jeunes Gentils-hommes étrangers, à qui il donnoit des leçons de Mathématiques, lui ayant un jour témoigné combien ils étoient affligés de ne point recevoir de lettres de change de leur Pays, ce qui les mettoit dans l'impossibilité de se rendre à Paris, où ils étoient appellés par leurs affaires, il leur demanda confidemment ce qu'il leur faudroit, & sur ce qu'ils répondirent cinquante pistoles, il eut la générosité de les leur avancer;

& parut s'offenser, lorsqu'ils voulurent lui en faire leur billet. Ces étrangers étant arrivés à Paris, raconterent à M. Daguesseau, ce qui venoit de leur arriver à Lyon; & cet illustre Magistrat en fut si touché, qu'il les engagea à faire venir à Paris leur bienfaiteur, en leur promettant qu'il prendroit soin de sa fortune, & qu'il lui accorderoit toute sa protection.

M. Ozanam n'hésita pas de se rendre aux flateuses invitations de ses deux disciples. Sur la route un inconnu lui dit, que s'il pouvoit renoncer au jeu, il feroit fortune à Paris, qu'il y acquéreroit beaucoup de réputation, qu'il s'y marieroit à trente-cinq ans, & quelques autres choses particulieres. » Il y avoit dans cet inconnu, dit M. de » Fontenelle, de quoi faire un devin si l'on vouloit, ou un » Rosecroix qui couroit le monde.

M. Ozanam fut à peine arrivé à Paris, que la nouvelle de la maladie de sa mere, dont il étoit tendrement aimé, & qui avoit dessein de le faire son héritier, l'obligea de retourner sur ses pas; mais toute la diligence qu'il fit fut inutile. Sa mere étoit morte, lorsqu'il arriva dans sa patrie; il eut outre cela le chagrin d'apprendre que son frere ainé étoit venu à bout par ses artifices, de lui enlever l'héritage qui lui étoit destiné. Il revint donc à Paris, résolu de faire son unique occupation des Mathématiques, qui étoient le seul fonds sur lequel il pût compter; encore falloit-il pour cela, qu'il se défit entierement de la passion du jeu, & c'est par où il commença. Il avoit encore à se précautionner contre d'autres écueils non moins dangereux. Jeune, bienfait, & naturellement vif & enjoué, il devoit s'attendre à des avantures de galanterie de plus d'une façon, & combien de piéges par conséquent pour sa vertu! Une femme qui se disoit de condition, & qui logeoit dans la même maison, fut pour lui le sujet d'une tentation violente: elle avoit besoin d'argent, il lui en donna, & heureusement il s'en tint là; le fruit qu'il retira de cette avanture, fut qu'elle lui fit sentir que le

célibat étoit pour lui un état très-dangereux. Son bonheur voulut qu'il ne fût pas trompé dans le choix d'une épouse; celle qu'il prit avoit peu de bien, mais en revanche elle avoit beaucoup de vertu, de douceur & de modestie: aussi la tendresse qu'il eut pour elle, fut d'autant plus durable qu'elle étoit fondée sur la plus parfaite estime.

Ses études ni ses occupations ne l'empêchoient point de goûter avec elle & avec ses enfans, les plaisirs simples que la nature avoit attachés aux noms de mari & de pere, mais qui sont aujourd'hui réservés, dit l'illustre Auteur que nous avons déja si souvent cité †, pour les familles obscures, & qui déshonoreroient les autres. Il eut jusqu'à douze enfans, dont la plupart moururent; & il les regrettoit comme s'il eût été riche, ou plutôt comme ne l'étant point; car ce sont les plus riches qui se tiennent le plus incommodés d'une nombreuse famille.

† M. de Fontenelle

Quoique M. Ozanam n'eût point d'autres fonds que ses Mathématiques, il ne laissoit pas que de vivre dans une espece d'abondance, mais bien entendu que c'étoit l'abondance d'un homme extrémement reglé. Les leçons qu'il donnoit lui produisoient un revenu fort honnête, surtout en tems de paix, parce qu'il avoit pour disciples un grand nombre d'étrangers. En tems de guerre où ce nombre diminuoit beaucoup, parce qu'il avoit detourné de lui les François, en leur préferant les étrangers qui payoient mieux ses instructions, il composoit des ouvrages qui augmentoient sa réputation, & n'étoient point inutiles pour augmenter ses revenus. Ces ouvrages lui coûtoient peu, il composoit avec une extrême facilité, quoique sur des matiéres fort difficiles. Sa premiere façon étoit la derniere, & il ne corrigeoit jamais ce qu'il avoit une fois écrit; souvent en marchant dans les ruës, il résolvoit des Problêmes très-difficiles, & quelquefois même en dormant; mais pour ne pas les oublier, il falloit qu'il eût l'attention de les écrire dès qu'il étoit éveillé; car sa mémoire, l'ennemie presque irréconciliable du jugement, ne dominoit pas en lui.

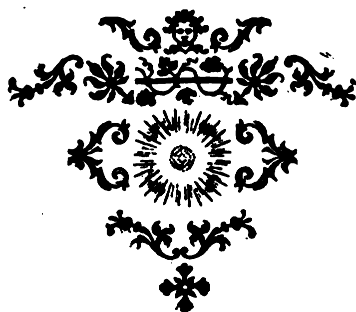
Les ouvrages les plus considérables de ce célébre Mathématicien, sont une Géometrie pratique, un Traité de Fortifications, un Dictionnaire Mathématique, la Géographie & la Cosmographie qui traite de la Sphére, des corps célestes & des differens sistêmes du monde; la perspective théorique & pratique des Mathématiques & Physiques, qui contiennent les solutions d'un grand nombre de problêmes; & un cours de Mathématiques, qui comprend toutes les parties de cette science, les plus utiles & les plus nécessaires. Cet ouvrage contient une introduction aux Mathématiques, la Géometrie Elementaire, l'Arithmetique, la Trigonométrie, & les tables des Sinus, la Géométrie pratique, la Méchanique, la Perspective, la Géographie & la Gnomonique. Tous ces ouvrages ne roulent que sur l'ancienne Géometrie; la nouvelle, c'est à dire celle qui par le moyen de l'infini s'est elevée si haut, n'y paroit point, étant beaucoup plus jeune que cet illustre Auteur.

En 1701 il devint veuf & inconsolable. Pour surcroit d'affliction, la guerre qui s'alluma alors pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses écoliers, & le réduisit à une situation assez triste; mais il supporta tous ses malheurs avec une patience vraiment Chretienne. Il étoit âgé de soixante-deux ans, lorsqu'il fut reçu à l'Académie en qualité d'eléve; titre bien inférieur au mérite de ce grand homme, & dont il se crut cependant infiniment honoré.

Le trois Avril 1717, il fut subitement attaqué par une apoplexie, qui l'enleva en moins de deux heures, à l'âge de soixante & dix-sept ans. Il eut un tel pressentiment de sa mort, que deux étrangers l'ayant prié de leur faire un cours de Géometrie, il ne voulut point l'entreprendre, sur ce qu'il se croyoit assuré de mourir bientôt. Le jour même qu'il décéda, il étoit allé selon sa coûtume, se promener au jardin du Luxembourg, & avoit diné avec appetit; après le repas il se trouva mal, & demanda à se coucher. Celle qui le servoit & qui étoit sa seule domesti-

que, voulut aller chercher son fils ainé; mais il dit qu'il ne viendroit pas assez-tôt: il fut en effet frapé presque dans le même moment, d'une attaque d'apoplexie qui ne lui laissa que deux heures de vie.

Il étoit d'un esprit doux, d'une humeur gaye, même dans les tems où la fortune lui étoit le plus contraire, d'un cœur & d'une génerosité digne de l'éducation qu'il avoit reçuë: son extérieur étoit simple, ses manieres nobles, & sa conduite fut toujours irréprochable, depuis qu'il eut eu le bonheur de renoncer à la passion du jeu. Mais ce qu'il y avoit en lui de plus digne d'admiration, c'étoit sa piété: elle étoit tendre & solide, & ne dédaignoit pas quantité de pratiques, dont l'exercice est rarement le partage des Sçavans, & peut-être plus rarement encore celui des Mathématiciens. Tout lui paroissoit grand dans la Religion, & il la portoit même jusqu'à ne pas rejetter les dévotions des plus simples. Rien de plus humble & de plus docile que sa foi; il mettoit sa gloire à croire & non à raisonner. Souvent on lui a entendu dire, *qu'il appartient aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, & aux Mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire,*



BERNARD RENAU.

BERNARD RENAU, issu de la Maison d'Elisagaray, noble & ancienne famille de la Navarre, naquit dans le Bearn en 1652. M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, conçut pour lui tant d'affection, qu'il le prit chez lui, & le fit élever avec beaucoup de soin. De bonne heure il donna des marques du goût particulier qu'il avoit pour les Mathématiques, dont il fit sa principale étude. Les progrès qu'il y fit, il les dut moins à la lecture, qu'à de profondes méditations; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce n'étoit pas ordinairement dans son cabinet, ou dans la retraite qu'il méditoit, c'étoit au milieu des compagnies où il se trouvoit souvent.

Une simple lecture qu'il fit du fameux livre de la Recherche de la Vérité, suffit pour le rendre ami intime, & partisan zélé de l'Auteur de cet excellent ouvrage; & l'on peut dire que jamais Mallebranchiste ne l'a été plus parfaitement que M. Renau, & il l'étoit de toutes les façons, c'est-à-dire autant persuadé des vérités du Christianisme, qu'exact à les mettre en pratique.

Son application particuliere à l'étude de la Marine, lui ayant acquis une grande connoissance de cette science, M. du Terron, qui avoit pour lui une tendresse de pere, le présenta à M. de Seignelay, qui le plaça auprès de M. le Comte de Vermandois, Amiral de France, dont il eut une pension de mille écus.

Louis XIV. ayant formé le dessein de donner à la construction des vaisseaux le plus haut point de perfection, fit venir à la Cour les Constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale, qui fût constamment suivie. M. Renau, & le fameux M. du Quesne, proposerent chacun la leur. Celle du premier fut jugée la meil-

seure, & M. du Quesne lui-même, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût vaincu par celui des autres.

En conséquence des conférences qui avoient été tenues devant Sa Majesté, & des résolutions qui y avoient été prises, M. Renau eut ordre d'aller à Brest, & dans les autres Ports du Royaume, pour y faire exécuter en grand, ce qui avoit été fait en petit devant le Roi. Il n'instruisit pas seulement ses concurrens, mais encore leurs enfans, & les mit en état de faire à l'âge de quinze ou vingt ans les plus gros vaisseaux; ce qui demandoit auparavant une expérience de vingt ou trente années.

L'année suivante, sçavoir en 1680, les Algériens étant entrés en guerre avec la France, M. Renau persuadé que l'on pourroit venir à bout de bombarder leur Capitale, imagina pour cette expédition les galiotes à bombes, & se rendit devant Alger avec cinq de ces Bâtimens, dont il en avoit fait construire deux à Dunkerque, & trois au Havre. Un accident imprévu fit manquer le succès d'une premiere épreuve. On fut plus heureux dans une seconde, & les Algériens consternés envoyerent demander la paix. Mais les vents & la mauvaise saison les délivrerent pour cette fois du péril qui les menaçoit; & ce ne fut que dans une seconde expédition qu'Alger fut foudroyé par les galiotes à bombes nouvellement inventées.

M. le Comte de Vermandois, que M. Renau avoit toujours suivi, étant mort, il alla joindre M. de Vauban en Flandres, & après le bombardement de Genes, où il eut la meilleure part, il eut la conduite du siége de Cadaquiers en Catalogne, & eut la gloire de se rendre maître de cette Place au bout de quatre jours; de-là il alla retrouver M. de Vauban en Flandres, & en 1688, ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont on devoit faire le siége; & M. Renau eut tout le soin de l'exécution: il conduisit ensuite les siéges de Manheim & de Frankendal. Ce que l'on

ne comprendra pas, c'eſt que ce fut au milieu d'une vie ſi agitée, que ce grand homme compoſa ſon excellent Traité de la Théorie de la manœuvre des Vaiſſeaux, qu'il publia en 1689. La même année, il entreprit de faire voir, contre l'opinion génerale, que la France étoit en état de tenir tête ſur mer à l'Angleterre & à la Hollande unies enſemble, & il le prouva ſi bien, qu'on en fut perſuadé.

Tant d'importans ſervices rendus à la France, méritерent à M. Renau une Commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau, avec un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conſeils des Géneraux, une inſpection génerale ſur la Marine, & l'autorité d'enſeigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur; & à toutes ces graces, Sa Majeſté joignit encore une penſion de douze mille livres. Mais la mort de M. de Seignelai retarda l'exécution de ces récompenſes. M. Renau inconnu à M. de Pontchartrain qui eut la Marine, négligea de ſe faire préſenter à lui, & retourna vers M. de Vauban. Ce fut le Roi lui-même qui penſa pour lui à ſon avancement: l'ayant fait chercher, il eut ſoin que tout ce qu'il avoit voulu faire en ſa faveur, fût exécuté.

M. Renau plein de reconnoiſſance pour les bienfaits d'un ſi grand Roi, redoubla de zéle pour ſon ſervice. Nous ſerions trop longs, ſi nous voulions rapporter toutes les occaſions glorieuſes qu'il eut de ſignaler ſon habileté & ſon courage. Au ſiége de Namur, que Sa Majeſté fit en perſonne, il ſervit ſous M. de Vauban, & fut de-là envoyé à Saint Malo, pour ſauver cette Place, & trente vaiſſeaux qui s'y étoient retirés après le combat de la Hogue. En 1693, le projet de la Campagne déja approuvé par tous les Officiers Géneraux, lui ayant été communiqué, il eut la fermeté de lui refuſer ſon ſuffrage, & il en dreſſa lui-même un nouveau qui fut exécuté, & qui valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smirne, & la priſe d'une partie de la Flotte. La même année, M. Renau s'empara d'un Vaiſſeau Anglois, où il ſe trouva des diamans pour

plus de quatre millions : quoiqu'ils lui appartinssent de droit, selon l'usage établi alors dans la Marine, la grandeur de la somme qui le devoit faire insister sur son droit, le lui fit abandonner : il porta ces diamans au Roi, qui lui accorda neuf mille livres de rente sur la Ville.

Ce grand homme ne rendit pas des services moins signalés à l'Espagne. Le nouveau Roi Philippe V. ne fut pas plûtôt arrivé à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi son grand-pere, qui le lui envoya en toute diligence. Par de glorieuses expéditions, il soutint la grande réputation qu'il s'étoit faite d'un homme consommé dans l'Art de la guerre ; mais ce sont là des choses que nous passerons sous silence, comme étant étrangeres à l'Histoire Littéraire que nous écrivons.

La paix étant faite, M. Renau qui étoit revenu en France avec le titre de Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté Catholique, profita de son loisir pour reprendre la question de la route du Vaisseau, sur laquelle M. Hughens qui étoit mort, avoit formé plusieurs difficultés. M. Renau eut alors pour adversaire M. Bernoulli, & cette dispute qui commença en 1717, & qui ne finit que l'année suivante, coûta bien des lettres aux deux contendans.

Peu de tems après M. Renau fut demandé par le Grand Maître de Malthe, & envoyé en effet dans cette Isle, que l'on croyoit menacée par les Turcs, mais qui ne fut point attaquée.

A son retour Louis XIV. étant mort, M. le Duc d'Orléans, Régent, le fit Conseiller du Conseil de la Marine, & Grand Croix de l'Ordre militaire de Saint Louis ; & le chargea de travailler à un essai d'une taille proportionnelle, qu'avoit proposée feu M. de Vauban. M. Renau mourut peu de tems après à Pouges où il étoit allé prendre les eaux pour une rétention d'urine, dont il étoit cruellement tourmenté. Sa mort arriva le 30 Septembre 1719, étant âgé de soixante & sept ans.

Il avoit été choisi en 1697, pour être Honoraire de l'Académie des Sciences. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, tout cela étoit chez lui au plus haut point.



PHILIPPE DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE, fils de François de la Hire, Peintre ordinaire du Roi, & Professeur dans l'Académie de Peinture & de Sculpture, naquit à Paris le 18 Mars 1640. Destiné d'abord à la profession de son pere, il apprit à son école les premiers principes du dessein, de la perspective & de la gnomonique; mais il n'eut pas la consolation de pouvoir profiter long-tems des leçons d'un si excellent maître. Il n'avoit encore que dix-sept ans, lorsque la mort le lui enleva, & il tomba lui-même dans des infirmités continuelles; c'étoient de violentes palpitations de cœur qui ne cessoient de le tourmenter. Les Médecins ayant jugé que les voyages pourroient contribuer à la guérison d'un mal si opiniâtre, le jeune de la Hire se décida d'autant plus volontiers pour celui d'Italie, qu'il espéroit d'en tirer de grands avantages pour la perfection de son art.

Arrivé à Rome, il ne se contenta pas de parcourir le grand nombre de monumens antiques, répandus dans cette Capitale du monde Chrétien, il en fit encore une sérieuse étude, & s'appliqua à dessiner ceux qui lui parurent les plus dignes de son admiration.

Rome n'offrant plus rien à notre jeune Peintre François, qui pût interesser sa curiosité, il passa à Venise, où il ne s'occupa gueres que de la Géométrie, & principalement des sections coniques. Livré tout entier à l'étude de cette science, pour laquelle il avoit la plus forte passion, il auroit désiré ardemment de pouvoir

prolonger son séjour en Italie, parce que la vie retirée qu'on y méne, lui plaisoit d'autant plus, qu'elle le laissoit maître de tout son tems; mais il ne lui fut pas possible de se refuser aux pressantes instances d'une mere dont il étoit tendrement chéri, qui le rappelloit auprès d'elle.

De retour en France, après quatre ans d'absence, il y continua avec un renouvellement d'ardeur, ses études Géométriques. La réputation de son habileté ne tarda pas à se répandre dans le public.

Mrs Desargues & Bosse, le premier, célébre Mathématicien, & le second, fameux Graveur, ayant entrepris de donner une seconde partie du Traité de la coupe des pierres dont ils avoient déja publié la premiere, eurent recours à M. de la Hire, qui leur fournit sept propositions, tirées de la Théorie des Coniques, que M. Bosse fit imprimer en 1672, dans une brochure *in-folio*.

Ce premier essai fut suivi de deux ouvrages sur les Coniques, & sur la Cycloïde, que M. de la Hire publia en 1673, & en 1676. L'approbation générale avec laquelle ces nouvelles productions furent reçuës du monde sçavant, procura à M. de la Hire une place à l'Académie des Sciences, où il fut reçu en qualité de Géométre, l'an 1678.

Les ouvrages que M. de la Hire publia l'année suivante, justifierent le choix de cette illustre Compagnie. Il renferma dans un volume *in-12*, trois Traités qui ont pour titres, le premier, *Nouveaux Elemens des Sections Coniques*; le second, *Les lieux Géométriques*, & le troisiéme, *La construction, ou l'effection des équations*. Le principal but que le sçavant M. de la Hire s'étoit proposé dans cet ouvrage, & surtout dans les deux derniers Traités, c'étoit d'éclaircir & de déveloper les mystéres les plus cachés de la Géométrie de M. Descartes.

La même année que ces trois Traités parurent, M. de la Hire fut envoyé par ordre du Roi, en Bretagne, avec M. Picard, & l'année suivante ils allerent en Guyenne,

pour travailler à remplir le dessein que M. Colbert avoit conçu, d'une carte générale du Royaume, qui fût plus exacte que celles qui avoient été données jusqu'alors.

Ce fut dans la même vûe que le Ministre donna ordre à M. de la Hire, en 1681, d'aller seul déterminer la position de Calais & de Dunkerque, & que l'année suivante, il l'envoya à la côte de Provence, pour en dresser la carte particuliere. Notre sçavant Géométre ne se bornoit pas dans ses voyages, aux observations qui étoient son principal objet; il en faisoit encore sur la variation de l'aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des montagnes, par le baromêtre; & généralement sur tout ce qui pouvoit lui donner de nouvelles lumieres.

Les differens travaux ausquels M. de la Hire étoit occupé par ordre de la Cour, ne l'empêchoient pas de donner une partie de son tems à la composition de divers ouvrages, dont l'utilité du bien public fut toujours le principal but. En 1682, il publia un Traité des cadrans qu'il augmenta, & fit réimprimer en 1698. Par cet ouvrage la Gnomonique se trouve éclairée par des principes & des démonstrations évidentes, & elle est en même tems réduite aux opérations les plus sures & les plus aisées.

De nouveaux ordres de la Cour appliquerent M. de la Hire à un nouveau genre de travail. Il fut chargé en 1683, de continuer du côté du Nord de Paris, la fameuse méridienne, commencée par M. Picard en 1669, tandis que M. Cassini la poussoit du côté du Sud; mais la mort de M. Colbert arrivée en 1683, interrompit cette grande entreprise. M. de Louvois, son successeur, employa les plus habiles Géométres du Royaume, aux divers nivellemens qu'exigeoit indispensablement la construction des aqueducs, destinés à conduire des eaux à Versailles. M. de la Hire fit celui de la petite riviére d'Eure, qui passe à Chartres, & travailla à plusieurs autres par les ordres du même Ministre, dont il avoit sçu gagner toute la confiance, & qui l'honoroit même de sa familiarité. Quelle

facilité

facilité par conséquent cet excellent homme n'auroit-il pas eu de se frayer un chemin à la plus opulente fortune? mais dès qu'il avoit rendu compte du travail qui lui avoit été ordonné, il ne songeoit qu'à regagner son cabinet: en vain le Ministre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire; ce n'est pas qu'il ignorât que l'assiduité est la voye qui méne à la fortune, mais c'étoit là une fortune qu'il auroit crû acheter trop chérement.

Le grand ouvrage qu'il fit paroître en 1685, sous le titre de *Sectiones conicæ in novem libros distributæ*, *in fol.* fut le fruit de son ardeur infatigable pour le travail. C'est dans ce livre, qui fait encore aujourd'hui l'objet de l'admiration de l'Europe sçavante, que se trouve réuni tout ce que la Géométrie a de plus curieux & de plus utile. Deux ans après, M. de la Hire donna des tables du Soleil & de la Lune, & des méthodes plus faciles pour le calcul des Eclipses; il y joignit en 1689, un Problême important d'Astronomie, & la description d'une machine de son invention, qui montre toutes les Eclipses passées & à venir, & les mois & les années lunaires avec les Epactes. Toujours animé du désir de rendre son travail utile au public, il fit paroître la même année son Ecole des Arpenteurs, dont l'édition fut bientôt enlevée, & qui fut réimprimée en 1692, avec des augmentations considérables.

A cet ouvrage succéderent quatre Traités qui parurent en 1694. Le premier est sur les Epicycloïdes, le second est une explication des principaux effets de la glace & du froid, le troisiéme est sur les differences des sons de la corde & de la trompette marine, le quatriéme sur les differens accidens de la vûe, & en 1695, il donna son Traité de Méchanique.

Nous serions infinis, si nous voulions entrer dans le détail de tous les excellens morceaux qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme, & qui se trouvent répandus ou dans les Journaux, ou dans les Mémoires de l'Acadé-

mie. Il nous suffira de dire qu'il n'y a point eu d'année qu'il n'ait enrichi cette célébre Compagnie de plusieurs presens, également considérables, & par leur beauté & par leur varieté.

M. de la Hire a donné aussi ses soins à plusieurs éditions des ouvrages d'autrui, comme au Traité du nivellement de M. Picard, & à celui du mouvement des eaux de M. Mariotte.

La science de l'homme illustre dont nous ne faisons qu'ébaucher l'éloge, ne se bornoit pas à une parfaite connoissance des Mathématiques, dont une seule partie cependant étudiée dans toute son étenduë, sembleroit demander un homme entier. La Physique expérimentale, & la Physique spéculative, la Peinture & le dessein étoient encore de son ressort. Depuis long-tems Professeur de l'Académie d'Architecture, il remplissoit cette charge comme si elle eût fait sa seule occupation.

Peut-être aura-t-on bien de la peine à comprendre comment la vie de ce grand homme a pu suffire à cette multitude prodigieuse de differens travaux, dont nous venons de parler; mais que ne peut pas un génie vaste, aisé, & presque universel, constamment appliqué à acquerir de nouvelles lumiéres? Toutes les journées de cet illustre Sçavant étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ses nuits très-souvent interrompues par des observations Astronomiques. Nul autre divertissement pour lui que celui de changer de travail; nul autre exercice corporel que d'aller à l'Observatoire, à l'Académie des Sciences, à celle d'Architecture, au College Royal dont il étoit aussi Professeur.

Toutes les vertus morales & chrétiennes se trouvoient dans ce grand homme, réunies aux plus rares talens. Une piété tendre & solide, exempte d'inegalité & de singularité, étoit l'ame de toutes ses actions; la bonté de son cœur lui faisoit saisir avec avidité les occasions qui se présentoient d'obliger les personnes même qu'il connois-

soit le moins: aussi n'y avoit-il point pour lui de plaisir plus sensible que celui d'en faire aux autres. On étoit empressé à rechercher son amitié, parce qu'elle étoit sincére, génereuse & constante; il suffisoit de le connoître pour que l'on s'abandonnât à lui sans réserve, tant étoit grande l'idée que l'on avoit de sa sagesse, de sa droiture & de sa probité; mais ce qu'il y avoit de plus admirable dans cet homme illustre, c'étoit l'humble docilité de sa foi. Accoutumé à raisonner de tout, à disputer de tout, parce qu'il vouloit tout approfondir, il faisoit taire sa raison, il la captivoit, & la soumettoit aveuglément, lorsqu'il s'agissoit des objets de la foi; il mettoit alors sa gloire non à sçavoir, mais à croire.

Ce Philosophe Chrétien mourut le 21 Avril 1718, étant âgé de plus de 78 ans. Il a été marié deux fois, & a eu huit enfans, dont deux ont été reçus à l'Académie des Sciences.



PIERRE VARIGNON.

PIERRE VARIGNON, de la Société Royale de Londres, & de celle de Berlin, Professeur Royal de Philosophie & de Mathématiques au College Mazarin, naquit à Caën, l'an 1654. d'un Architecte Entrepreneur, peu accommodé des biens de la fortune. Destiné par ses parens à l'Etat Ecclésiastique, il fit chez les Jesuites de Caën toutes les études convenables à cet état, & il y joignit celle des Mathématiques, qui firent de bonne heure sa passion dominante.

Des cadrans qu'il vit tracer à des Maçons le frapperent, & il voulut apprendre la maniere de les faire. La pénétration de son esprit lui fit juger qu'il y avoit là-dessus une théorie générale qu'il eût voulu sçavoir, mais que l'on ne

put lui enseigner. Quelque tems après étant tombé sur un Euclide, que le hasard lui fit trouver chez un Libraire, où il s'amusoit à feuilleter des livres, il en lut les premieres pages qui le charmerent, non seulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Ayant emporté chez lui ce livre précieux, il le lut avec une curieuse avidité, & il en fut toujours plus charmé. De cette premiere lecture, il passa à celle des Ouvrages de Descartes, qui répandirent de nouvelles lumieres dans son esprit. Toujours plus enflammé du désir d'acquerir de plus grandes connoissances dans ce genre d'étude, souvent il prenoit sur les nécessités absolues de la vie, pour pouvoir se procurer des livres de cette espéce ; & ce qui ne servoit qu'à accroître sa passion, c'est qu'il ne pouvoit la contenter qu'en secret, ses parens exigeant de lui qu'il se livrât tout entier à d'autres études plus propres à l'état auquel ils le destinoient : mais ce fut en vain qu'ils s'efforcerent de traverser l'application qu'il donnoit à ses cheres Mathématiques ; un penchant violent l'entraînoit, & il ne lui étoit pas possible de ne pas le suivre. Lors même qu'il fut passé en Théologie, quoiqu'il ne pût ignorer de quelle conséquence il étoit pour lui de ne s'occuper que de cette science, si nécessaire à un Ecclésiastique, il ne put cependant jamais lui sacrifier entierement sa passion favorite.

Condiscple de M. l'Abbé de Saint Pierre, qui étudioit en Philosophie dans le même College, il en devint l'ami particulier. Ils avoient besoin l'un de l'autre pour leur mutuel avancement : leurs caracteres differens faisoient un assortiment complet & heureux. » L'un se distinguoit, dit » M. de Fontenelle, par une certaine vigueur d'idées, par » une vivacité féconde, par une fougue de raison. L'autre » par une analyse subtile, par une précision scrupuleuse, » par une sage & ingénieuse lenteur à discuter tout.

» M. l'Abbé de Saint Pierre, pour jouir plus à son aise » de M. de Varignon, le logea avec lui, & enfin tou-

» jours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire » une fortune qui le mît en état de suivre pleinement ses » talens & son génie : cependant cet Abbé cadet de Nor- » mandie, n'avoit que dix-huit cens livres de rente ; il en » détacha trois cens, qu'il donna par contrat à M. Vari- » gnon. Ce peu qui étoit beaucoup, par rapport au bien du » donateur, étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins » & aux désirs du donataire : l'un se trouva riche, & » l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

Ces deux grands hommes toujours plus unis, vinrent loger ensemble à Paris, dans une petite maison au Fauxbourg Saint Jacques, où M. de Fontenelle & M. l'Abbé de Vertot venoient les voir souvent, pour goûter avec eux le plaisir d'une sçavante conversation.

Cependant M. de Varignon, toujours plus enfoncé dans les Mathématiques, passoit les jours & les nuits sur les livres. Il a lui-même avoué à M. de Fontenelle, *que travaillant après souper selon sa coûtume, il étoit souvent surpris par des cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même, que ce n'étoit pas la peine de se coucher, pour se relever à quatre heures.*

Le projet d'une nouvelle méchanique qu'il publia en ~~1987~~+, & qu'il dédia à l'Académie des Sciences, fut le premier fruit de ses veilles. Cet ouvrage lui valut une place dans cette illustre Compagnie, où il fut reçû en qualité de Géometre en 1688, & il obtint la même année une Chaire de Professeur en Mathématiques au College Mazarin. Il fut encore nommé dans la suite à une autre Chaire de Professeur au College Royal. +1687.

M. Varignon remplit dignement ces differentes places, qui étoient la récompense de son mérite. En 1690 parurent les sçavantes conjectures de ce grand homme sur la pesanteur de l'air. Voici comment M. de Fontenelle développe cet ingénieux sistême. « M. Varignon conçoit une » pierre posée dans l'air, & il demande pourquoi elle tom-

» be vers le centre de la terre. L'air est un liquide, dont
» par conséquent les differentes parties se meuvent en tous
» les sens imaginables ; & une direction quelconque étant
» déterminée, il n'est pas possible qu'il n'y en ait un grand
» nombre qui s'accordent à la suivre. On peut imaginer
» toutes celles qui s'accordent dans une même direction,
» comme ne faisant qu'une même colonne. La pierre est
» donc frappée par des colonnes, qui la poussent d'Orient
» en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut,
» de haut en bas. Les colonnes qui la poussent latérale-
» ment d'Orient en Occident, ou au contraire, sont égales
» en longueur, & par conséquent en force, & il n'en ré-
» sulte à la pierre aucune impression ; mais celles qui la pous-
» sent de haut en bas, sont beaucoup plus longues que celles
» qui la poussent de bas en haut ; & cela à quelque distance de
» la terre, où la pierre ait jamais pu être portée. Elle sera
» donc poussée avec plus de force de haut en bas, que de
» bas en haut, & elle tombera vers le centre de la terre,
» ou ce qui est le même, perpendiculairement à sa surface ;
» parce que les colonnes latérales égales en force, l'empê-
» chent de s'écarter ni à droite ni à gauche. Si la pierre
» étoit à une distance égale, & de la terre & de la dernie-
» re surface de l'air, elle demeureroit en repos, plus loin
» elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'air, on le dira de mê-
» me de la matiere subtile, & de tout autre liquide, où
» des corps seront posés. Telle est en général l'idée de M. Va-
» rignon, sur la cause de la pesanteur.

La trop grande application de ce sçavant homme au travail, lui causa une maladie, qui le tint pendant six mois entre la vie & la mort, & ses forces ne se rétablirent qu'après trois années de langueur. Ce fut en vain qu'on lui interdit toute contention d'esprit. Dès qu'il se trouvoit seul dans sa chambre, il prenoit un livre de Mathématiques, qu'il ne quittoit que lorsqu'il entendoit quelqu'un venir.

Relevé de sa maladie, loin de se précautionner contre une rechûte, il n'en devint que plus ardent pour le travail.

L'édition de son projet d'une nouvelle méchanique, ayant été promptement enlevée, il composa un nouvel ouvrage sur le même plan, mais de beaucoup plus étendu que le premier. C'est un sistême de méchanique sur les principes des mouvemens composés, qui a été publié en 1725, par les soins de l'illustre M. de Fontenelle, à qui l'Auteur avoit légué ses papiers, non seulement comme à son ami, mais encore comme à celui qui étoit le plus capable de les revoir, & de les mettre en état d'être donnés au public. M. de Fontenelle fit aussi paroître la même année, les éclaircissemens que M. Varignon avoit laissés sur l'analyse des infiniment petits de M. le Marquis de l'Hopital.

Outre ces ouvrages qui ont paru séparément, on a encore de cet illustre Sçavant, une grande quantité de curieux morceaux sur les loix du mouvement, sur les forces centrales, sur la résistance des milieux au mouvement, & sur divers autres sujets de Physique & de Mathématiques, qui se trouvent répandus dans les Journaux, & dans les Mémoires de l'Académie.

Un rhumatisme cruel, dont M. Varignon fut violemment tourmenté pendant les deux dernieres années de sa vie, ne fut pas capable de lui rien faire relâcher de sa trop grande application à l'étude, ni de ses occupations ordinaires. La veille même du jour qu'il fut enlevé par une mort subite, il avoit fait à l'ordinaire sa classe au College Mazarin. Il décéda la nuit du 23 Décembre 1722, étant âgé de soixante huit-ans.

Nous ne pouvons mieux finir l'éloge de ce grand homme, qu'en retraçant ici le portrait qu'en a fait M. de Fontenelle son illustre ami.

» Son caractere étoit aussi simple que sa supériorité d'es» prit pouvoit le demander. Il ne connoissoit point la ja» lousie : il est vrai qu'il étoit à la tête des Géométres de » France, & qu'on ne pouvoit compter les grands Géomé» tres de l'Europe, sans le mettre au nombre. Mais com» bien d'hommes en tout genre élevés à ce même rang,

» ont fait l'honneur à leurs inférieurs d'en être jaloux & de
» les décrier ; La passion de conserver une premiere place
» fait prendre des précautions qui dégradent : il faut ce-
» pendant convenir, que quand on lui présentoit quelque
» idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu
» trop vîte à l'objection & à la difficulté. Le feu de son es-
» prit, des vûes dont il étoit plein sur chaque matiere, ve-
» noient traverser trop impérieusement celles qu'on lui of-
» froit ; mais on parvenoit assez facilement à obtenir de lui
» une attention plus tranquille & plus favorable. Il mêloit
» dans la dispute une chaleur, que l'on n'eût jamais cru
» qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir, net-
» tes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de
» tout soupçon d'intérêt indirect & caché, auroient seules
» suffi pour justifier la province dont il étoit, des reproches
» qu'elle a d'ordinaire à essuyer : il n'en conservoit qu'une
» extrême crainte de se commettre, qu'une grande cir-
» conspection à traiter avec les hommes, dont effective-
» ment le commerce est toujours redoutable. Il n'y a jamais
» eu personne qui eût plus de conscience, c'est-à-dire qui fût
» plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment de ses
» devoirs, & qui se contentât moins d'avoir fatisfait aux
» apparences. Il possedoit la vertu de reconnoissance au
» plus haut dégré. Il faisoit le récit d'un bienfait reçu,
» avec plus de plaisir que le bienfaicteur le plus vain n'en
» eût eu à le faire ; & il ne se croyoit jamais acquitté par
» toutes ces compensations, dont on s'établit soi-même pour
» juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas besoin de beaucoup
» d'efforts pour vivre conformément à cet état ; aussi sa
» mort subite n'a t-elle point allarmé ses amis.



NICOLAS

NIÇOLAS DE MALEZIEU.

NICOLAS DE MALEZIEU, fils de Nicolas de Malezieu, Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne, Chancelier de la Souveraineté de Dombes, Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, Secretaire Général des Suisses & Grisons, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Honoraire de celle des Sciences; naquit à Paris en 1650. Il y a peu de Sçavans qui ayent réuni autant de talens, & qui les ayent cultivés avec autant de succès, que cet homme célébre. Livré à l'étude dès sa plus tendre jeunesse, à peine avoit-il douze ans, qu'il avoit achevé son cours de Philosophie. Le désir de se perfectionner dans cette science, lui fit prendre des leçons du célébre M. Rohault, & il s'appliqua en même tems à l'étude des Mathématiques, où il devint un des plus habiles hommes de son siécle. Mais la vaste étendue de son génie ne lui permit pas de se renfermer dans ces seules sciences: les langues sçavantes, l'Histoire, la Poësie, & géneralement tout ce qui s'appelle Belles-lettres, il voulut tout sçavoir; & sa merveilleuse facilité le fit réussir dans tout ce qu'il voulut apprendre.

Rappellé en Champagne par des affaires domestiques, il s'y maria à l'âge de vingt-trois ans, avec Mademoiselle Faudelle de Faveresse. Pendant dix ans qu'il demeura en Province, il ne songea qu'à orner son esprit des plus belles connoissances; son sejour en Champagne ne fut pas un obstacle à son élévation. Connu & estimé particulierement du sçavant Evêque de Meaux, M. Bossuet, qui parla en sa faveur à M. le Duc de Montausier, il fut associé à Mrs de Court & Chevreau, pour prendre soin de l'éducation de M. le Duc du Maine. Ce fut M. de Malezieu

qui eut l'honneur d'apprendre les Mathématiques à ce jeune Prince.

M. le Duc du Maine s'étant marié, » M. de Malezieu, » nous dit M. de Fontenelle dans l'éloge de cet illustre » Sçavant, entra dans une nouvelle carriére. Une jeune » Princesse avide de sçavoir, & propre à sçavoir tout, » trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui falloit pour » apprendre tout; & elle ne manqua pas de se l'attacher » particulierement par ce moyen infaillible que les » Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime » qu'elle lui fit sentir souvent. Pour lui faire connoître les » bons Auteurs de l'antiquité, que tant de gens aiment » mieux admirer que lire, il lui traduisit sur le champ, en » presence de toute sa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, » Euripide, & depuis ce tems-là les traductions n'ont » plus été necessaires, que pour une partie de ces Auteurs. » Nous parlerions aussi des sciences plus élevées, où elle » voulut être conduite par ce même guide; mais nous » craindrions de réveler les secrets d'une si grande Prin- » cesse: il est vrai qu'on devineroit bien les noms de ces » sciences, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a » pénetré.

» M. de Malezieu eut encore auprès d'elle une fonction » très differente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La » Princesse aimoit à donner chez elle des fêtes, des diver- » tissemens, des spectacles; mais elle vouloit qu'il y entrât » de l'idée, de l'invention, que la joye eût de l'esprit. M. » de Malezieu employoit ses talens moins sérieusement » à imaginer, ou à ordonner une fête lui-même, & y » étoit Acteur. (Ce qui donna occasion à la réponse, qu'un Suisse de M. le Duc du Maine fit à Mrs les Deputés de la Souveraineté de Dombes, qui étant venus pour parler à M. de Malezieu, alors Chancelier de cette Souveraineté, ce Suisse leur répondit, qu'ils ne pourroient avoir Audience de M. le Chancelier, parce qu'il étoit occupé à jouer la Comédie.) » Les vers, continue M. de Fonte-

» nelle, sont nécessaires dans les plaisirs ingénieux, & M.
» de Malezieu en fournissoit qui avoient toujours du
» feu, du bon goût & même de la justesse, quoiqu'il n'y
» donnât que fort peu de tems. Les impromptus lui étoient
» assez familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette
» langue à Sceaux, où le génie & la gayeté produisent assez
» souvent ces petits enthousiasmes soudains.

Les vers que M. de Malezieu composa, font une partie du recueïl, intitulé *Les divertissemens de Sceaux*. On y trouve un conte de 1300 vers, qui a pour titre, *La crête du coq d'Inde*, qui est en partie de la composition de M. l'Abbé Genest. M. de Malezieu fit représenter sur le Théatre de Sceaux, l'*Heautontimorumenos*, de Terence, en François : on lui attribue aussi *Polichinelle*, demandant une place à l'Académie, Comédie en un Acte, à laquelle un Académicien répondit par une piéce intitulée, *Arlequin Chancelier*.

Mais ces amusemens déroboient peu de momens à M. de Malezieu. Ses cheres Mathématiques occupoient presque tout son tems. Lorsqu'il étoit dans sa maison de Châtenai, près de Sceaux, il ne laissoit passer aucun jour sans faire quelques observations Astronomiques, qu'il envoyoit à l'Académie des Sciences, où il avoit été reçu en 1699. Il étoit aussi Membre de l'Académie Françoise, où il obtint une place en 1701.

En 1696 il fut choisi pour apprendre les Mathématiques à M. le Duc de Bourgogne. Pour fixer davantage l'attention de ce jeune Prince, il lui proposa d'écrire de sa main au commemcement d'une leçon, ce qui lui avoit été enseigné la veille. Toutes ces leçons écrites par le Prince, pendant le cours de quatre ans, ont été rassemblées, & forment l'ouvrage qui a été donné en 1715, sous le titre, *d'Elemens de Géométrie de M. le Duc de Bourgogne*.

Une attaque d'apoplexie enleva M. de Malezieu le 4 Mars 1727, dans la soixante dix-septiéme année de son âge.

CHARLES REYNEAU.

CHARLES REYNEAU, fils de Charles Reyneau, maître Chirurgien, & d'Anne Chauveau, naquit à Briſſac, Diocéſe d'Angers, en 1656. Agé de vingt ans, il entra dans la Congrégation des Peres de l'Oratoire, à Paris. Son deſſein n'étoit pas de ſe fixer dans cet état, mais ſeulement d'y demeurer quelque tems pour s'y former à la piété, & y prendre le goût des ſciences; mais de ſérieuſes réflexions qu'il fit dans la ſuite, l'attacherent pour toujours à la vocation qu'il avoit embraſſée.

Après avoir profeſſé la Philoſophie pendant pluſieurs années à Toulon & à Pezenas, il fut deſtiné en 1683, à remplir une chaire de Profeſſeur de Mathématiques, nouvellement établie à Angers. Il s'appliqua ſurtout à la Géométrie, & il eut la gloire d'y exceller. Après avoir fait pendant vingt-deux ans des leçons de cette ſcience, il forma le plan d'un ouvrage, où il ſe propoſoit de faire entrer les découvertes les plus ingénieuſes, faites par les plus habiles Géométres modernes, & qui ſe trouvent répandues dans leurs ouvrages; c'étoit là vouloir donner au public des tréſors précieux, mais qui pour être trop diſperſés, en étoient par là moins utiles, & qui ne l'étoient même qu'à un petit nombre de Sçavans qui connoiſſoient les ſources où ces tréſors étoient renfermés.

Ce fut en 1708, que le ſçavant Pere Reyneau donna ſon analyſe démontrée; un pareil tître convenoit parfaitement au livre qu'il publioit, puiſqu'il y démontre effectivement pluſieurs méthodes, ou qui n'avoient pas été démontrées, ou qui ne l'avoient été qu'imparfaitement par leurs Auteurs. Cet ouvrage fut tant goûté, & l'eſt encore tant aujourd'hui, que le Pere Reyneau eſt avec raiſon conſideré comme l'Euclide de la haute Géométrie.

Cet ouvrage fut suivi de sa *science du calcul*, qui parut en 1714. Il est dit dans l'approbation de ce livre, *que quoiqu'il y en ait déja plusieurs sur ces matiéres, on avoit besoin de celui-là, où tout est traité avec toute l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté possibles.*

Ces deux sçavans ouvrages procurerent à leur Auteur une place à l'Académie des Sciences, où il fut reçu en qualité d'associé libre. Dès l'année 1694 il avoit été reçu dans celle d'Angers, & ce fut avec cette distinction glorieuse pour lui, que jusqu'alors cette Académie ne s'étoit associé aucune personne qui fût de quelque Congrégation, & elle ne s'en est même plus associé depuis le Pere Reyneau.

Epuisé par sa trop grande assiduité au travail, il fut obligé dans les derniéres années de sa vie, de relâcher un peu de son ardeur pour l'étude ; mais il s'en occupa encore assez pour achever de ruiner sa santé, & enfin il mourut le 24 Fevrier 1728, étant âgé de soixante & douze ans.

La priere, l'étude, ont été ses seules occupations pendant tout le cours de sa vie. Son amour pour la retraite le retenoit presque toujours renfermé dans sa chambre, qu'il ne quittoit que pour aller aux assemblées de l'Académie, où il fut toujours fort assidu, même dans ses derniers tems, quoiqu'il lui fût survenu une assez grande difficulté d'entendre ; il ne vouloit avoir de commerce qu'avec les morts. Toutes ses liaisons se bornoient à deux personnes, qui étoient M. le Chancelier, & le Pere Mallebranche. Rien qui égalât sa modestie & son humilité : il pensoit que c'étoit une grace qu'on lui faisoit de le souffrir dans l'Oratoire, ce qu'il attribuoit à la considération que l'on avoit pour un frere qui étoit dans la même Congrégation, où il avoit rempli avec succès differens emplois. La crainte qu'il avoit de se rendre incommode alloit si loin, que souvent il refusoit les soins que vouloit lui rendre un petit domestique, qu'on lui avoit donné pour le servir dans sa derniere maladie.



SEBASTIEN TRUCHET.

F. JEAN TRUCHET, l'un des plus célebres Méchaniciens de son siécle, naquit à Lyon en 1657. Il étoit encore enfant lorsqu'il perdit son pere, qui étoit un riche Marchand, homme fort recommandable par sa droiture & par sa probité. Sa mere, dont il étoit tendrement chéri, donna tous ses soins à son éducation, & elle eut la consolation de lui voir faire d'aussi grands progrès dans la vertu, que dans les sciences. Agé de dix-sept ans, il entra dans l'Ordre des Carmes; & par sa tendresse pour sa mere, qui se nommoit Sebastienne, il prit le nom de Sebastien, sous lequel il a toujours été connu depuis.

Son génie pour les Méchaniques, se développa à la vûe du cabinet que M. de Serviere, Gentilhomme d'une ancienne noblesse, avoit à Lyon, qui étoit rempli d'un grand nombre d'ouvrages, de tours nouveaux, de differentes horloges, de modéles d'inventions, que ce Gentilhomme avoit presque tous imaginés & exécutés lui-même. Quelque caché que fût le jeu & l'artifice de ces differentes piéces, le pere Sebastien le découvrit aisément, il devina tout, & expliqua tout. M. de Serviere charmé de sa pénétration, l'invita à le venir voir souvent, & l'exhorta vivement à se livrer tout entier à un art pour lequel il paroissoit avoir un talent extraordinaire.

La Méchanique fut en effet deslors le principal objet de toutes les études de ce jeune Religieux. Envoyé à Paris par ses Supérieurs pour y faire ses cours de Philosophie & de Théologie, il ne s'appliqua gueres qu'à la Physique, encore ne l'étudia-t-il que pour le rapport qu'elle avoit avec une science dans laquelle il vouloit exceller. Une rencontre trop singuliere pour ne pas être rapportée ici, lui donna occasion de faire connoître les grands progrès

dont son application avoit été suivie. Le feu Roi avoit reçu de Charles II. Roi d'Angleterre, deux montres à répétition (& ce furent les premieres qui parurent en France) qui ne pouvoient s'ouvrir que par un secret. Ces montres s'étant dérangées, elles furent remises entre les mains de M. Martineau, Horloger du Roi, qui ayant inutilement essayé de les ouvrir, vint trouver M. Colbert, à qui il ne craignit pas d'avoüer qu'il ne lui avoit pas été possible de venir à bout du travail dont on l'avoit chargé, & il lui dit en même tems qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir ces montres, c'étoit le Pere Sebastien, qui les ouvrit en effet, & qui les raccommoda sans sçavoir qu'elles étoient au Roi. Peu de tems après il reçut ordre de se rendre auprès du Ministre à sept heures du matin d'un jour marqué, sans qu'on lui expliquât pour quel sujet. Bien éloigné de soupçonner l'honneur qui l'attendoit, tout tremblant, il se présenta devant le Ministre, qu'il trouva accompagné de M. Mariotte, de l'Académie des Sciences, & d'un autre Membre de cette Académie. Le Ministre après l'avoir beaucoup loué sur les montres, & lui avoir appris à qui elles appartenoient, l'exhorta à redoubler l'application qu'il donnoit aux Méchaniques, & à étudier particulierement les hydrauliques, & lui recommanda de travailler sous les yeux des deux Académiciens, qui devoient le diriger dans ses études, & dans les expériences qu'il auroit à faire; & pour parler encore plus dignement en Ministre, il gratifia ce jeune Religieux d'une pension de six cens livres, dont la premiere année lui fut payée le même jour.

Le Pere Sebastien déja dévoué aux Méchaniques par goût, s'y dévoua encore par reconnoissance, pour la récompense flatteuse qu'elles venoient de lui procurer. La Géométrie, l'Anatomie, la Chymie, la connoissance des differentes pratiques des Arts, il embrassa successivement toutes ces sciences, ne voulant rien ignorer de tout ce qu'il jugea pouvoir servir à le rendre un parfait Méchanicien.

Conformément à l'ordre qui lui avoit été donné par le Ministre, il s'appliqua principalement à l'hydraulique, & ce fut là une partie dans laquelle il se rendit si habile, sur tout pour ce qui concerne la construction des pompes & la conduite des eaux, qu'il ne s'est gueres fait ou projetté en France pendant sa vie de grands canaux de communication de rivieres, pour lesquels on n'ait du moins pris ses avis. Les plus beaux Aqueducs de Versailles, ausquels il a été employé par ordre de Sa Majesté, seront d'éternels monumens de sa capacité.

Animé du désir de rendre son travail toujours plus utile au public, il s'attacha continuellement à faire de nouvelles découvertes, qui pussent servir à la perfection des Arts. Ce fut dans cette vûe qu'il inventa un grand nombre de modéles pour differentes Manufactures, comme pour les proportions des Filieres des Tireurs d'or de Lyon, pour le blanchissage des Toiles à Senlis, pour les machines des Monnoyes de France.

Sur la réputation que ce sçavant Religieux s'étoit faite d'un homme consommé dans les Méchaniques, M. Gunterfield, Gentilhomme Suedois, dont un coup de canon avoit emporté les deux mains, prit le parti de venir à Paris, pour demander au Pere Sebastien qu'il lui fît deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement, que celui des Moignons, lequel mouvement seroit distribué par des fils à des doigts qui seroient flexibles.

L'apparente impossibilité d'une pareille entreprise n'effraya pas notre Méchanicien; il la tenta, & il l'avoit déja même fort avancée, lorsque des ordres qu'il reçut de feu M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, l'obligerent d'aller à Orléans, pour y diriger les travaux que l'on y faisoit pour un nouveau canal. Avant que de partir il remit tout ce qu'il avoit fait pour l'exécution de son dessein, à M. Duquet célebre Mathématicien, qui mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suedois,

dois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre; mais l'impatience qu'eut cet Etranger de retourner dans son pays, ne laissa pas au Pere Sebastien le tems d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Mais c'est particulierement dans les divers ouvrages, ausquels ce sçavant Méchanicien a souvent travaillé par ordre du Roi, que son habileté a le plus éclaté. Témoin cette merveilleuse machine qu'il imagina pour transporter de gros arbres sans les endommager, & les deux Tableaux mouvans qu'il fit pour l'ornement de Marly.

» L'un de ces Tableaux que le feu Roi appelloit son petit Opera, changeoit cinq fois de décoration à un coup » de siflet; car ces Tableaux avoient aussi la propriété d'être résonnans ou sonores. Une petite boule, qui étoit au bas » de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup » de siflet, & mettoit tout en mouvement, parce que tout » étoit réduit à un seul principe. Les cinq actes du petit » Opera étoient représentés par des figures, qu'on pouvoit » regarder comme les vraies Pantomimes des Anciens; elles ne jouoient que par leurs mouvemens ou leurs gestes, » qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet Opera » recommençoit quatre fois de suite, sans qu'il fût besoin » de remonter les ressorts; & si l'on vouloit arrêter le cours » d'une représentation, à quelqu'instant que ce fût, on le » pouvoit par le moyen d'une petite détente cachée dans la » bordure: on avoit aussi-tôt un tableau ordinaire & fixe, » & si on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il » avoit fini. Ce Tableau long de seize pouces six lignes, » sans la bordure, & haut de treize pouces quatre lignes, » n'avoit qu'un pouce treize lignes d'épaisseur, pour renfermer toutes les machines. Quand on les voyoit désassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux, & de » leur extrême délicatesse. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la précision nécessaire, & » de lier ensemble une longue suite de mouvemens, tous » dépendans d'instrumens si minces & si fragiles! N'étoit-

» ce pas imiter d'assez près le méchanisme de la nature dans
» les animaux, dont une des plus surprenantes merveilles est
» le peu d'espace qu'occupent un grand nombre de machi-
» nes ou d'organes qui produisent tant d'effets étonnans.

» Le second Tableau plus grand, & encore plus ingé-
» nieux, représentoit un paysage, où tout étoit animé.
» Une riviere y couloit : des Tritons, des Sirenes, des
» Dauphins, nageoient de tems en tems dans une mer qui
» bornoit l'horison. On chassoit, on pêchoit : des Soldats
» alloient monter la garde dans une citadelle élevée sur une
» montagne : des Vaisseaux arrivoient dans un port, & sa-
» luoient de leur canon la Ville. Le Pere Sebastien lui-
» même étoit là, qui sortoit d'une Eglise pour aller remer-
» cier le Roi d'une grace nouvellement obtenue, car le
» Roi y passoit en chassant avec sa suite. Cette grace étoit
» quarante piéces de marbre, qu'il donnoit aux Carmes de
» la Place Maubert, pour leur grand Autel. On diroit
» ajoûte M. de Fontenelle, de qui nous empruntons cette
» ingénieuse description, que le Pere Sebastien eût voulu
» rendre vraisemblable le fameux bouclier d'Achille, pris à
» la lettre, ou ces statues à qui Vulcain sçavoit donner du
» mouvement, & même de l'intelligence.

Tant d'éclatantes preuves que cet homme célebre avoit données de son habileté dans les Méchaniques, lui procurerent l'honneur d'être choisi pour en faire des leçons aux Enfans de France.

Consulté comme un Maître habile par tous les Seigneurs François, qui avoient quelque goût pour cette partie des Mathématiques, il eut souvent occasion de leur rendre d'importans services. Ce fut lui qui inventa les nouveaux canons, dont M. le Duc de Noailles se servit avec succès dans la guerre de Catalogne : outre qu'ils pouvoient se transporter sur les montagnes, avec beaucoup plus de facilité que ceux qui avoient été jusqu'alors en usage, ils avoient encore cet avantage, qu'il falloit une moindre quantité de poudre pour les charger. Cet habile Méchanicien

composa aussi, à la priere de M. le Duc de Chaulnes, des Mémoires très instructifs & fort détaillés sur un Canal de Picardie.

Nommé par Louis XIV. en 1699, pour être un des Honoraires de l'Académie des Sciences, il soutint l'honneur de ce titre, par les ingénieux ouvrages qu'il donna à cette illustre Compagnie. Les plus considérables de ces ouvrages, sont, son élégante machine du sistême de Galilée pour les corps pesans, & ses combinaisons des carreaux mi-partis. Presque toutes les machines qui étoient présentées à l'Académie pour les examiner, passoient par les mains de ce sçavant Religieux, & ce que l'on ne pouvoit assez admirer, c'étoit la promptitude & la merveilleuse facilité avec laquelle il en faisoit l'analyse & le calcul, qui se trouvoit toujours extrêmement juste.

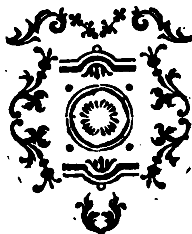
Deux traits que nous allons ajoûter, acheveront de faire connoître la haute idée que l'on avoit de la capacité de cet excellent homme. Feu M. le Duc de Lorraine se trouvant à Paris *incognito*, ne dédaigna pas d'aller voir le Pere Sebastien dans son Couvent, & s'entretint familierement avec lui pendant plusieurs heures. Ce Prince étant retourné dans ses Etats, où il vouloit faire travailler à divers ouvrages, dont la direction ne pouvoit être confiée qu'à un habile Méchanicien, demanda le Pere Sebastien au Duc d'Orléans, qui le lui envoya d'autant plus volontiers, qu'il fut charmé de favoriser la gloire d'un homme qu'il honoroit lui-même d'une amitié & d'une estime particuliere. La réception qu'on lui fit à la Cour de Lorraine, parut retracer celle qu'on faisoit autrefois dans la Gréce aux Poëtes & aux Philosophes célebres, que les Souverains attiroient dans leurs Cours.

Le feu Czar, Pierre le Grand, donna des marques plus éclatantes encore de l'estime qu'il faisoit du grand homme dont nous parlons. Après avoir demeuré plus de trois heures enfermé avec lui dans le cabinet de ce sçavant Religieux, où il ne pouvoit se lasser d'admirer tant de mo-

déles de machines, & tant d'ouvrages curieux ou utiles, qu'il avoit ou inventés ou exécutés lui-même; il voulut boire, & ordonna au Pere Sebastien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre, où il versa lui-même le vin.

Tant d'honneurs si capables d'enfler la vanité de celui qui les recevoit, sembloient ne faire aucune impression sur le cœur du Pere Sebastien. Toujours humble, toujours modeste, plus les hommes l'élevoient, plus il s'abbaissoit devant Dieu. Son commerce avec le monde ne lui a jamais rien fait perdre de ce qu'il devoit à la décence de son état : recommandable par ses rares talens, il l'étoit encore davantage par toutes les vertus qui caractérisent un bon Religieux. Son amour pour sa vocation l'a fait résister constamment aux pressantes sollicitations de plusieurs personnes puissantes, qui vouloient la lui faire quitter. La pauvreté & la contrainte où il vivoit, lui parurent préférables à la liberté, & aux commodités qu'on vouloit lui procurer.

Ce sçavant & vertueux Religieux passa les dernieres années de sa vie dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729. dans la soixante & douziéme année de son âge.





THOMAS FANTET DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY, Pensionnaire de l'Académie Royale des Sciences, membre de la Société royale de Londres, & l'un des Sous-bibliotéquaires du Roi, naquit à Lyon le 7e Novembre 1660. de Pierre Fantet, Secrétaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Médecine de Montpellier. Il commença ses premieres études sous un de ses Oncles, Chanoine & Doyen de Jouarre, & les finit chez les Jésuites de Lyon. Il n'étoit encore qu'en Quatriéme, qu'il étoit déja assez habile pour composer en latin à mesure qu'on lui dictoit le sujet de la composition en françois. La langue Grecque ne lui étoit pas moins familiere que la latine; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans un âge encore si tendre, il ait pu sans le secours d'aucun maître apprendre de lui-même toutes les régles de la versification grecque. Un de ses plus grands amusemens étoit de faire des vers en cette langue, & ils avoient la même harmonie & la même élégance que ceux qu'il composoit en latin.

La Poësie n'étoit pas cependant son principal talent; il étoit né avec des dispositions plus heureuses encore pour les Mathématiques; aussi furent-elles toujours sa passion favorite. Le hazard, ou plutôt l'instinct lui ayant fait acheter l'Euclide du Pere Fournier & l'Algébre de Jacques Pelletier du Mans, il parcourut avec une avide curiosité ces deux livres, & une lecture si précipitée lui suffit pour ne pas être obligé d'en faire une plus réfléchie. Il n'étoit cependant alors qu'en Seconde, & déja il s'appliquoit à supputer des éclypses, & à dresser des tables de la période Julienne. Mais sa complaisance pour

ses Parens qui le destinoient au Barreau, vouloit qu'il leur fit un mystére de cette étude qui avoit tant d'attraits pour lui.

Son cours de Philosophie fini, il fut envoyé à Toulouse, pour y commencer son Droit. Il avoit sacrifié les belles lettres à ses cheres Mathématiques, & il leur sacrifia encore la Jurisprudence. Il se fit cependant recevoir Avocat & en prit le titre; mais ce fut sans vouloir en faire usage. Envain M. de Fieubet, premier Président du Parlement de Toulouse, lui fit les avances les plus flateuses pour l'engager à y prendre une Charge. M. de Lagny, résolu de se livrer entierement à son goût, refusa toutes les offres qui lui furent faites. Il étoit encore à Toulouse, lorsqu'il composa deux écrits qui furent comme les avant-coureurs des grands succès que ceux qui connoissoient son génie, pouvoient attendre de sa pénétration & du vif penchant qui le livroit entierement à l'étude d'une Science, dont il faisoit ses délices. Le premier étoit un petit Traité sur la quadrature du Cercle, & sur la Cubature Géométrique; & le second, une Dissertation sur l'or de Toulouse, que M. de la Faille a insérée dans les Annales Historiques de cette Ville.

Ces deux Ouvrages avoient déja porté à Paris la réputation de leur Auteur, lorsqu'il y arriva en 1686. Il n'y fut pas long-tems sans être recherché. Il fut d'abord chargé par M. le Maréchal de Noailles, de diriger les études de M. le Duc de Noailles son fils. Le succès qu'il eut dans cet emploi répondit à l'espérance que l'on en avoit conçuë.

M. de Lagny publia en 1691. un essai de sa méthode générale & très-abregée pour l'extraction des racines; & il donna l'année suivante une seconde édition du même ouvrage, mais augmenté & perfectionné à un point qu'il enleva tous les suffrages. Il lui mérita en particulier ceux de l'Académie des Sciences, où il ne

fut cependant reçu qu'en 1695, parce qu'il fallut attendre qu'il y eût une place vacante. Deux ans après il fit paroître ses Elémens d'Arithmétique & d'Algébre, qui alloient être suivis d'un Ouvrage complet pour la perfection des Mathématiques, auquel il travailloit assiduëment, lorsque le feu Roi Louis XIV. attentif plus que jamais à faire faire fleurir la Marine, envoya M. de Lagny à Rochefort avec la qualité de Professeur d'Hydrographie, lui donna un autre Hydrographe pour travailler sous lui, & lui accorda la permission qu'il lui demanda, de faire une Campagne sur Mer, afin de connoître par lui-même le pilotage.

Il passa seize années à Rochefort, pendant lesquelles continuellement occupé à répondre aux intentions de Sa Majesté, & à perfectionner la navigation, il fit beaucoup de nouvelles découvertes sur les Logarithmes, sur les Cartes réduites, sur les calculs, sur l'Analyse & sur l'Arithmétique binaire qu'il envoyoit à l'Académie, & qui font une des plus grandes richesses des Mémoires de cette sçavante Compagnie.

Rappellé à Paris en 1714. il fut fait Pensionnaire de l'Académie, & peu après il eut une place de Sous-bibliothéquaire du Roi pour les livres de Philosophie & de Mathématiques. Au commencement de la Régence, feu M. le Duc d'Orléans, qui sçavoit que M. de Lagny excelloit particuliérement dans la science du Calcul, lui donna l'importante charge de Sous-Directeur de la Banque générale. Un si prodigieux changement de fortune n'en causa aucun dans les mœurs de cet illustre Philosophe. Ce fut toujours dans lui, même candeur, même simplicité, même droiture, même modération, même désintéressement. La banque cessa ; & ce fut avec joye que M. de Lagny se vit rendu à l'Académie, dont les exercices étoient plus de son goût que ceux qu'il venoit de quitter. Il fut élu sous-Directeur de cette Compagnie en 1724, & fut presenté en cette qualité par

M. le Duc de Noailles, à feu M. le Duc d'Orléans qui le gratifia d'une pension de deux mille livres. Ce Prince lui avoit déja fait l'honneur de lui marquer de certaines heures pour conférer avec lui sur diverses matiéres de Mathématiques, & lui avoit ordonné différens travaux sur tout ce qui regarde le commerce, les Changes, les Monnoyes, les Banques & les Finances du Royaume.

En 1725. la Place de Directeur de l'Académie étant venuë à vacquer, elle fut donnée à M. de Lagny, & en cette qualité, ce fut lui qui harangua M. le Cardinal de Fleury à la tête des Académiciens qui avoient élu son Eminence pour Président de l'Académie.

Cet illustre Mathématicien mourut le 12 Avril 1733. dans la soixante-quatorziéme année de son âge. L'on dit que dans les derniers momens où il avoit perdu toute connoissance, quelqu'un s'étant avisé de lui demander, quel étoit le quarré de douze ? Il répondit dans l'instant, & apparemment sans sçavoir qu'il répondoit, cent quarante-quatre.

Il avoit laissé en manuscrit, un grand Traité d'Algebre qui a été publié par les soins de M. l'Abbé Richer Chanoine de Provins, son ami particulier, & très-habile Mathématicien, qui a beaucoup perfectionné cet Ouvrage.

Un autre ami illustre de M. de Lagny, a été M. Deslandes aussi habile Physicien que Poëte délicat, qui lui a adressé une Eglogue en vers latins digne du tems d'Auguste. Nous osons nous flatter que le Lecteur la verra ici avec plaisir,



PHYLLIS.

PHYLLIS.

EGLOGA:

AD THOMAM LAGNIUM, præstantem Philosophum, & eximium Matheseos cultorem.

PINIFERI colles, muscosaque fontibus antra,
Dicite quis Phyllin locus obtegat! Hanc ego demens
Per sata, per dunos, perque horrida sentibus arva
Dum quæro, mihi non placidam dat cura quietem.
Quid facio miser heu! quid quæstibus astra fatigo?
Non me Phyllis amat, nec nostros audit amores.
O dilecta nimis, quid amœni gaudia ruris,
Quid cantus volucrum, dulcesque in gramine somnos
Despicis, atque urbem curas urbisque tumultum?
At tu, si liceat, mœsto sucurre sodali,
Tu, quem præ reliquis meritum colit optima Pallas,
LAGNI, dulce decus Patriæ, seu te alma moratur
Natura intentum chartis, ævoque sequenti
Grandia pandentem sophiæ præcepta latentis,
Seu calamo reseras, defensor candidus æqui,
Errores populorum & nostræ incommoda mentis.
Fortè per excelsas annosa cacumina quercus
Cum sociis ibam canibusque: agitata faventûm
Vocibus & grato resonabat sylva tumultu,
Dum cervi, damæque leves hinc inde citato
Æquora transmittunt cursu, camposque relinqunt.
Postquam altas ventum in valles, sub tegmine Phyllin
Invenio recubantem: hic molli flamine laurus
Crispabat frondes, ventoque excita tumebat.
Ut vidi! ut stupui! quid non mens audet amantum?

Ausus ego tereti circumdare brachia collo.
Ausus & impressis conjungere basia labris,
Basia quæ florum superant mellisque saporem.
Sed quid tentabam ? fugit heu, fugit alma voluptas
Ocyùs & vento, & celeri maris ocyùs undâ.
Namque ubi conspexit me Phyllis, languida somno
Lumina detergens manibus, velut acta sagittâ,
Proripuit sese, & cursu nemora alta petivit.
Quid facerem ? nec me Superi, nec me astra juvabant.
Crudeles Superos crudeliaque astra vocavi,
Incusans hominum sortem, immeritosque labores.
Anxius ex illo me tempore mœror acerbat,
Ingentesque premunt curæ, deformia pallor
Membra tenet, maciesque genas consumit & ora.
Non magis aut queritur Mater quæ plorat ademptam
Progeniem, quam mors primo sub flore juventæ
Criminis expertem rapuit musasque colentem,
Aut quicumque videt turbantibus aëra ventis
Avelli sata læta procul, pecudumque labores.
O crudelis amor, nostræ miserere querelæ !
Quisquis amat, faveant modo numina, debet amari,
Aut amor ardentes sensim mutatur in iras.
Nil jam dulce mihi est, nonne per inhospita saxa
Spumantes veniri apros juvat : Ite capellæ,
Ite domum, solâ demens sub rupe manebo,
Nullaque percipiam felicis gaudia vitæ.

Fin du cinquiéme Livre.



DISCOURS
SUR LES PROGRÈS
DE LA MEDECINE
SOUS LE REGNE
DE LOUIS XIV.

LE Renouvellement de l'étude de la langue grecque en France doit être régardé comme la principale cause des grands progrès que fit la Médecine dans le XVI siécle. Aux livres des Arabes qui furent alors moins consultés on substitua les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Aretée & des autres Auteurs Grecs qui les premiers ont écrit sur la Médecine. On commença dès-lors à reprendre le vrai goût des observations; & ce fut-là un avantage que l'on dut à la nouvelle étude que l'on fit des écrits d'Hippocrate.

La Médecine dégagée d'une foule d'inutiles questions dont l'avoient chargée les Arabes, fut étudiée avec plus de succès qu'elle ne l'avoit encore été. Les écoles de Paris virent naître

Mémoires communiqués par M. Laury Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

Tome II. Liv. VI. Pag. 154.

les Fernel, les Sylvius, les Houllier, les Degorris, les Baillou, les Duret, & plusieurs autres écrivains célèbres qui s'appliquerent à répandre du jour sur les ouvrages d'Hippocrate, ou qui s'attacherent à en rendre l'utilité plus frappante, en confirmant par leurs observations particulieres celles de cet ancien médecin, en spécifiant les cas qui doivent être compris dans ses axiomes, & en montrant combien les observations de ce grand homme s'accordoient entr'elles, & avec les principes répandus dans ses autres ouvrages.

Jusqu'au siécle de Louis XIV l'on s'en tint dans nos écoles à la physiologie de Galien & aux principes d'Aristote : on se contentoit des explications que ces auteurs avoient données ; & dans tous les cas où ils ne s'accordoient pas entre eux, Galien l'emportoit dans les écoles de Médecine, & l'on y soutenoit son parti avec autant de vivacité que l'on soutenoit celui d'Aristote dans les écoles de philosophie. La maniere d'expliquer les fonctions des parties du corps humain étoit parfaitement uniforme. Selon tous les médecins de ce tems-là, le foie étoit uniquement destiné à faire le sang : la bile, en étoit l'excrément ; excrément cependant utile, & dont on connoissoit en partie les usages : la rate recevoit du foie & de toute la masse du sang la mélancolie : le cerveau auquel on attribuoit l'honneur d'être le siége de l'ame & de la raison, étoit une espece de réservoir pour la pituite : c'étoient au reste les humeurs qui jouoient le plus grand rôle. La bile, le sang, la pituite, la mélancolie dominoient tour-à-tour dans le corps, & par leur abondance ou leur corruption elles y causoient différentes maladies. La chaleur naturelle étoit la source de tous les changemens des humeurs, & son principal foyer étoit dans le cœur. L'action de l'air extérieur sur les poulmons étoit faite pour l'y concentrer : l'effet de cette chaleur naturelle joint à l'action de la chaleur extérieure, occasionnoit les différences des humeurs ; & quoiqu'Hippocrate eût expressément déclaré que le chaud & le froid étoient des accidens qui par eux-mêmes étoient incapables de produire quelqu'effet considérable, Cependant on ne jugeoit des humeurs du corps humain que par leurs qualités froides ou chaudes.

Telle est la doctrine qui fut universellement reçue jusqu'aux grands changemens qui se firent dans la Médecine sous le regne de Louis XIV. Cette doctrine on la trouve toute entiere dans les écrits des célébres Riolan & Riviere, qui par leur capacité illustrerent le siécle de Louis XIII.

On ne peut cependant nier, que même alors il n'ait paru des génies supérieurs qui ne soumettoient que difficilement leurs lumieres aux opinions les plus accréditées : Fernel donna plusieurs nouvelles expériences sur la raison qui rend les corps inflammables, sur les propriétés & l'action de ces parties dans le corps humain, sur le calcul & sur la génération ; mais ce furent-là des conjectures qu'il ne hazarda qu'en tremblant, encore revint-il bientôt au Péripatétisme : Baillou, l'un des médecins de son tems qui a fait le plus d'observations, nous apprend qu'il y a dans l'air & dans les corps qui nous environnent des propriétés extraordinaires qui agissent d'une façon particuliere sur le corps humain ; mais ses doutes & ses soupçons ne furent suivis d'aucune découverte ; ainsi de tout ce que nous venons de dire, l'on doit conclure que jusqu'au siécle de Louis XIV, la science de l'œconomie animale a été extrêmement informe.

Voyons si les causes du dérangement de cette même œconomie ont été mieux connües. Quant aux causes que l'on appelle évidentes, elles furent de tout tems le principal objet de l'étude des médecins qui suivoient exactement la méthode d'Hippocrate : & qui a mieux sçu connoitre que ce grand maître les constitutions épidémiques de l'air, qui a mieux observé que lui les différentes maladies qu'elles peuvent produire ; genre de connoissance dans lequel le célébre Baillou a eu la gloire d'exceller ? A l'égard des causes prochaines ou cachées, les quatre humeurs dont nous avons parlé, étoient regardées comme les causes des maladies, soit par leur abondance, soit par leur corruption ; & les qualités de l'air de même que celles qu'on imaginoit dans les alimens, dans l'exercice, dans les passions, déterminoient la production plus abondante de ces humeurs, ou les faisoient dégénérer ; systême, comme l'on voit, peu propre à dévcloper la véritable théorie des causes cachées.

On avoit fait plus de progrès dans la connoissance des signes & des symptomes des maladies : on les avoit étudiés avec soin, & une longue suite d'expériences avoit démontré leur retour constant. La liaison des symptomes entr'eux & les accidens qui les suivoient constamment, avoient fait découvrir un période régulier dans les maladies qui suivant les différens accidens qui se succédoient, présageoient ou la convalescence, ou la mort. Ainsi les signes se trouvoient divisés en signes diagnostics, & en signes prognostics. Par rapport aux premiers, tous les auteurs avoient copié Aretée & Galien ; & on avoit fait peu de nouvelles découvertes, si ce n'est pour quelques maladies inconnües aux Anciens, telles que la petite vérole, la rougeole, la suette des Anglois, la fiévre de Hongrie, la fiévre milliaire, le pourpre des Allemands, les maladies vénériennes, les coliques de Poitou, & quelques autres maladies de cette espece. Pour ce qui regarde les signes prognostics, quoiqu'on eût recommencé à étudier les oracles d'Hippocrate sur cette partie, & qu'on observât bien exactement jour par jour ce qu'il avoit dit sur les périodes des maladies, il s'en falloit cependant beaucoup que la Médecine eût recouvré cette précieuse exactitude de prédiction que Galien avoit sçu lui donner.

Aux signes dont nous venons de parler, les derniers siécles en ajouterent de superstitieux, fournis par l'astrologie judiciaire ; science inconnüe aux Médecins Grecs, enfantée chez les anciens Chaldéens, transmise aux Arabes, mais qui fut constamment rejettée par les Romains malgré leur superstition sur les augures. On vit des médecins, sçavans d'ailleurs, s'accréditer par cet art à la cour de nos rois ; & ce ne fut que sous le regne de Louis XIV que l'étude d'une science aussi vaine & aussi trompeuse fut entiérement abandonnée.

Les connoissances qui ont pour objet la conservation ou le rétablissement de l'œconomie animale, & c'est-là le principal but de la Médecine, furent cultivées avec soin dans les derniers siécles : on s'attacha sur-tout à simplifier les maladies, & à réduire les indications composées en indications simples. La méthode que l'on suivoit étoit dégagée de toute hypothèse, & on pouvoit par conséquent la suivre plus sûrement.

Aussi comptons-nous depuis le regne de François I un grand nombre de médecins célébres des écoles de Paris & de Montpellier qui ont fait gloire de s'attacher scrupuleusement à cette sage méthode. Tels sont Fernel, Sylvius, Houllier, Baillou, Duret, les Piettre, les Riolan, Rondelet, Varandæus, Feynius, Riviere, & plusieurs autres.

Outre les indications rationelles, on étudioit aussi, & on s'attachoit à suivre ce qu'on appelloit les vûes & les progrès de la nature. Les périodes exacts que suivent les maladies, des guérisons inopinées, opérées indépendamment d'aucun secours de l'art, avoient démontré qu'il se faisoit dans le corps de l'homme des révolutions capables de produire l'entier rétablissement de l'œconomie animale. Les plus sages des médecins, trop modestes pour penser que les causes de toutes ces maladies pussent leur être parfaitement connües, suivoient pas à pas la nature, & se gardoient bien de rien entreprendre qui pût en troubler l'ordre. D'autres médecins au contraire moins timides & moins circonspects prétendoient qu'il falloit aller droit à la cause du mal, sans attendre aucun secours de l'action de la nature; & ils pensoient que pour procurer une prompte & entiere guérison, l'on ne devoit avoir recours qu'aux seuls médicamens que fournissoit la chymie, comme étant plus vifs & plus actifs que ceux qui avoient été jusqu'alors en usage.

Les remédes simples qu'employoit la plus grande partie des médecins qui suivoient la méthode d'Hippocrate, étoient tirés des plantes; mais ce qu'il y a de constant, c'est que l'on connoissoit peu l'art de séparer les parties utiles des végétaux de celles qui ne sont d'aucune utilité; & comment par conséquent auroit-on pu réussir à simplifier leur action? Ajoutons que l'on étoit en doute sur l'espece des végétaux qu'employoit Hippocrate, & la distinction des cas où l'on pouvoit en faire usage, étant fort difficile, on étoit venu à ne plus les employer, parce que leur action avoit paru trop vive & trop active dans certains cas. La plus grande partie des compositions employées dans la Médecine y avoient été introduites par les Arabes, & se réduisoient à des syrops & à des confections,

on ne tenoit des Grecs que quelques antidotes & quelques emplâtres ; les mineraux, le plomb, le fer, le cuivre & quelques bitumes étoient réservés pour les maladies extérieures. Cependant cette Médecine si simple n'étoit pas exempte de superstition, & l'on portoit la crédulité jusqu'à attribuer beaucoup de vertu au rapport qui se trouve entre les parties du corps & les parties de certaines plantes ; & ces prétendües propriétés étoient appellées signatures.

D'un autre côté la chymie n'avoit point encore fait toutes les belles découvertes dont elle a depuis enrichi la Médecine : ajoûtons qu'il y avoit peu alors de véritables médecins chymistes ; le mystere avec lequel cet art étoit traité, donnoit lieu à quantité de charlatans de s'annoncer dans le public comme des hommes divins qui avoient de merveilleux secrets inconnus aux médecins rationels ; & il est vrai que ceux-ci, quoiqu'ayant vieilli dans l'exercice de leur profession, avoient souvent l'humiliant déplaisir de voir des malades qu'ils avoient condamnés à une mort prochaine, ressuscités en quelque façon par ces empyriques ; mais aussi combien d'autres malades que l'ignorance ou la présomption de ces prétendus chymistes conduisoit au tombeau ? L'antimoine, le mercure, des esprits acides, des alcalis, des teintures de végétaux, des préparations d'opium étoient les remédes ordinaires qu'employoit la chymie ; & qui doute qu'ils n'eussent pu produire les plus salutaires effets, s'ils avoient toujours été donnés selon les régles de la véritable Médecine ? Tel fut l'état de la pharmacie jusqu'au tems où les arts & les sciences prirent une face nouvelle sous le regne de Louis XIV.

La physique expérimentale, la chymie, l'anatomie, la botanique se perfectionnerent, & les progrès que firent ces sciences (progrès que nous déveloperons dans les discours suivans) furent la mesure de ceux que fit la Médecine.

La physique expérimentale cultivée avec ardeur, répandit un nouveau jour sur une infinité de points de l'œconomie animale qui n'avoient point encore été éclaircis. On commença par exemple à mieux entendre la méchanique de la respiration, les usages & les propriétés de l'air, la théorie des

sens ; chaque découverte que l'on faisoit étoit confirmée par des expériences qui étoient d'autant plus sûres, qu'elles n'étoient appuyées sur aucune hypothèse. Les Hervey, les Willis, les Lower, les Clopton Havers, les Glisson, les Malpighi, les Redi, les Ruisch, & quantité d'autres physiciens illustres nous fournirent de sçavantes expériences, qui furent en partie confirmées, & en partie augmentées par les soins de nos plus habiles médecins.

La chymie de son côté appuyée des principes de la physique, ne contribua pas peu aux progrès de la physiologie. Les Saint-Yon, les Homberg, les Lemery, les Geoffroy, les Boulduc firent une infinité d'analyses qui nous découvrirent quelles sont dans les minéraux, dans les végétaux & dans les animaux les parties que la pharmacie peut le plus utilement employer, comment on peut adoucir ou corriger l'action de ces parties.

Les riches découvertes que fit l'anatomie répandirent du jour sur tout ce qu'il y a de plus caché dans l'œconomie animale : on examina & on commença à connoître le jeu de chacune de ses parties ; on fit des dissections d'une infinité d'animaux vivans ; & de ces dissections on déduisit des analogies bien fondées pour l'explication des fonctions les moins connües de différentes parties du corps humain.

Enfin la perfection qu'acquit la botanique servit beaucoup à celle de la Médecine ; & combien de remédes précieux, & dont la simplicité fait le plus grand prix, ne lui a-t-elle pas fourni, le quinquina, l'opium, l'ipekakuana & tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer?

Comment la Médecine aidée du secours de toutes ces sciences auroit-elle pu ne pas faire les plus grands progrès ? Les indications naturelles lui servirent de régle dans l'application des remédes que lui fournissoient ces différentes sciences ; mais on diminua le nombre de ces indications, à mesure que l'on connut mieux & les élémens des humeurs, & les propriétés des fibres dont chaque partie est composée : on conclut que les humeurs n'avoient d'action, qu'en tant qu'elles en excitent une nouvelle dans les solides, qui seuls sont susceptibles de quelque sensibilité.

Nous ne devons pas oublier de rappeller ici combien la chirurgie s'est perfectionnée sous le même regne. Ses opérations devinrent plus simples & en même tems plus sures, parce que les lumieres que lui prêta l'anatomie, lui firent sentir l'inutilité d'un nombre prodigieux d'instrumens dont des mains adroites pouvoient aisément se passer; & à ces instrumens on en substitua d'autres qui furent employés & plus sûrement, & plus heureusement. On commença dès-lors non-seulement à travailler avec plus de succès sur les hernies; mais on en observa plusieurs especes nouvelles : il en fut de même des hydropisies; on apprit à démêler parfaitement les cas où la ponction peut réussir, & ceux où elle peut être ou inutile, ou dangereuse. On perfectionna l'opération de la taille & celles des dissections & des amputations : on retrancha enfin beaucoup d'opérations superflues & de sutures inutiles; on apprit sur-tout à compter beaucoup davantage dans la chirurgie sur les secours de la nature & sur ses ressources infinies. Au reste les longues & fréquentes guerres que Louis XIV eut à soutenir, formerent un grand nombre de chirurgiens habiles qui conduits par les lumieres de l'anatomie & de la médecine, apprirent à opérer moins inconsidérément, à panser les playes plus simplement, & à perfectioner les opérations dans lesquelles ils excelloient.





HISTOIRE LITTERAIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.



ÉLOGES HISTORIQUES

Des Médecins célébres, des Anatomistes, des Chymistes, des Botanistes & des Naturalistes.

LIVRE SIXIE'ME.

GUY PATIN.



GUY PATIN, Docteur en Médecine, Professeur au Collége Royal, & ancien Doyen de la Faculté de Paris, non moins célebre par la beauté de son génie, que par sa vaste érudition, naquit à Houdan, le 31 Août 1601. Voici ce qu'il nous apprend lui-même de son édu-

cation & de sa famille. » Je suis fils de bonnes gens, que » je ne voudrois pas avoir changé contre de plus riches ; » j'ai céans leurs portraits devant mes yeux, je me souviens » tous les jours de leur vertu, & suis bien aise d'avoir vu » l'innocence de leur vie qui étoit admirable : on ne vit » pas comme cela dans les Villes, & particulierement à » Paris ; je ne vois plus que de la vanité, de l'imposture & » de la fourberie ; Dieu nous a réservé pour un siécle fripon » & dangereux.

» Mon lieu natal est un Village à trois lieuës de Beau» vais en Picardie, nommé Houdan. Le plus ancien de » ma race que j'aye pu découvrir, a été un Noël Patin, » qui vivoit dans la même Parroisse, il y a plus de 300 » ans, duquel la famille a duré jusqu'à moi. De ses des» cendans quelques-uns se sont retirés dans les Villes, & » y ont été Notaires à Beauvais, & marchands Drapiers » à Paris : d'autres ont porté les armes : d'autres sont de» meurés aux champs. Mon grand pere de qui je porte le » nom, avoit un frere Conseiller au Présidial, & Avocat » du Roi à Beauvais, qui étoit fort sçavant, & duquel » feu mon pere honoroit fortement la mémoire. Mon » grand pere étoit homme de guerre ; feu mon pere avoit » étudié pour être ici Avocat, où il fut reçu l'an 1688, » huit jours avant les barricades, après avoir étudié à » Orleans & à Bourges : il se fût arrêté à Paris pour toute » sa vie, si la mort du Roi Henri III, & le siége de Paris » qui en suivit, ne l'en eût empêché. L'an 1590, il fut » pris prisonnier par les Ligueurs, & ne put être racheté à » moins de quatre cens livres, qu'il fallut payer comptant ; » somme qui n'est pas grande aujourd'hui, mais qui l'étoit » alors, & principalement en tems de guerre & aux » champs. Le Seigneur de notre Pays voyant qu'il pouvoit » tirer bon service de feu mon pere, qui étoit un jeune » homme bien fait, qui parloit d'or, & qui n'étoit point » vicieux, fit tant qu'il le retint auprès de soi pour s'en » servir en ses affaires ; & pour l'attacher toujours davan-

» tage, & le retenir au pays, lui procura le plus riche parti
» qui y fût, & lui fit épouser avec de belles promesses,
» qu'il n'a jamais exécutées, feuë ma mere, laquelle s'ap-
» pelloit Claire Manessier, descendue d'une bonne & an-
» cienne famille d'Amiens. De ce mariage sont sortis sept
» enfans, deux fils dont je suis l'aîné. Le regret qu'eut
» mon pere d'avoir quitté Paris, fit qu'il pensa dès que
» j'étois tout petit, de me faire ici Avocat, à cause de
» quoi il me faisoit lire les vies de Plutarque tout haut,
» & m'apprenoit à bien prononcer; à ce dessein il me mit
» au Collége à Beauvais, âgé de neuf ans; puis m'amena
» à Paris au Collége de Boncourt, où je fus deux ans
» pensionnaire, y faisant mon cours de Philosophie. Quel-
» que tems après, la Noblesse pour le récompenser d'une
» façon qui ne lui coûtât rien, lui voulut donner un
» bénéfice pour moi, que je refusai tout plat, protestant
» absolument que je ne serois jamais Prêtre. Feu mon
» pere qui reconnoissoit en ce refus quelque chose de
» bon & d'ingénieux, ne s'irrita pas bien fort contre
» moi; mais ma mere en demeura outrée contre moi plus
» de cinq ans; disant que je refusois la récompense des
» longs services que mon pere avoit rendus à cette No-
» blesse; mais il n'en fut autre chose, Dieu m'aida. Je fus
» cinq ans sans la voir ni aller chez nous. Durant ce tems-
» là j'eus connoissance d'un homme, qui me conseilla
» de me faire Médecin à Paris; pour à quoi parvenir,
» j'étudiai de grand cœur depuis l'an 1622, jusqu'à l'an
» 1624, que je fus ici reçu; & alors pere & mere s'ap-
» paiserent, & m'assisterent de ce qu'ils purent pour mes
» degrés, & avoir des livres. Cinq ans après je pris une
» épouse, de laquelle j'aurai de succession directe vingt
» mille écus sur pere & mere vivans encore, mais fort
» vieux, sans une collaterale, qui est une sœur sans enfans
» & fort riche. Dieu a beni mon alliance de quatre fils;
» sçavoir : de Robert, Charles, Pierrot & François.
» J'ai à present quarante-un an, avec plus d'emploi que de

» mérite en ma profession, & moins de santé qu'il ne me
» seroit de besoin, *quam potissimùm labefactarunt vigiliæ*
» *juges & elucubrationes nocturnæ, à quibus etiam nec dum*
» *abstineo, sed hoc erat in fatis*. M. Patin dit en quelque autre endroit de ses lettres, qu'il étoit allié d'assez près à M. le Président Miron, Intendant de Languedoc, & que sa femme étoit petite cousine de la fille de ce Président.

Nous ne parlerons pas des lettres de ce sçavant homme, qui doivent être regardées comme l'histoire de son tems, mais qui sont trop connuës pour en relever ici le prix. Ses descriptions sont élegantes, ses portraits naturels, ses narrations vives, animées, & pleines d'agrémens; son stile est pur, coulant, & eloigné de toute affectation. Jamais Philosophe n'eut une plus parfaite connoissance du monde; il entre dans tous les caractéres des hommes, & les peint tels qu'ils sont: sa conversation étoit spirituelle, pleine de charmes, & ordinairement enjouée. Mais sans doute eût-il été à souhaiter pour l'interêt de la charité, qu'il se fût moins livré à son humeur satyrique, & qu'il eût moins suivi le penchant qui le portoit à la raillerie. Il eût été aussi à désirer que dans ses discours, de même que dans ses écrits, il eût fait entrer un peu plus de respect pour les choses de la Religion. Rabelais avoit été son Auteur favori, il l'avoit même commenté, & en sçavoit tout le fin; » & c'est dit l'Auteur de son éloge, ce qui le
» fit accuser d'être un peu libertin; la vérité est qu'il ne
» pouvoit souffrir la bigoterie, la superstition & la forfan-
» terie; mais il avoit l'ame droite, & le cœur bien placé;
» il étoit passionné pour ses amis, affable & officieux
» envers tout le monde, & particulierement envers les
» étrangers & les sçavans, (& il en étoit peu qui tinssent
» un rang distingué dans la republique des lettres avec
» qui il ne fût en commerce.) Il étoit grand admirateur
» des anciens, d'Hypocrate, de Ciceron, de Pline, de
» Gallien, & ennemi juré des Auteurs Arabes, des Em-
» piriques, des Chimistes, & de tous ceux qui vouloient

» s'ériger en maîtres dans la Médecine, ou qui la chargeoient d'un fatras importun de remédes. Il appelloit les » Chimistes les singes de la Médecine, & les Apoticaires » des cuisiniers Arabesques, parce que les Arabes ont mer» veilleusement augmenté la Pharmacie. Il fut de tous » les Médecins de son tems, celui qui s'opposa avec plus » de vigueur, (*& on pouroit dire avec le plus de passion*,) » à l'établissement de l'antimoine. (*a*)

Les charmes de sa conversation le faisoient rechercher des personnes du plus haut rang. L'envie même de le posséder alloit si loin, » *que plusieurs Grands*, dit l'Editeur » de ses lettres, *lui offroient un Louis d'or sous son assiette*,

(*a*) Un Ecrivain Allemand appellé *Axtius*, osa charger Monsieur Patin d'avoir voulu empoisonner son propre fils avec de l'antimoine, qu'il croyoit être un poison. » Je raconterai, dit-il dans une lettre imprimée, une his» toire de M. Guy Patin, que j'ai reçue d'un homme très-digne de foi. Il » avoit un fils malade dont il avoit envie de se défaire. Il lui fit donc pren» dre de l'antimoine dans l'espérance que cela le tuëroit; mais son prétendu » poison le purgea à merveille, & chassa du corps toute l'impureté qui cau» soit sa maladie; de maniere que contre l'espérance du pere, le malade » recouvra heureusement sa premiere santé.

Charles Patin s'étant plaint de cette injure à la Faculté de la Médecine d'Yene, obtint que le Médecin Axtius seroit obligé de se rétracter publiquement, ce qui fut exécuté.

Ce Charles Patin fit de si rapides progrès dans les Sciences, que n'étant âgé que de quatorze ans, il soutint des Theses Grecques & Latines sur toute la Philosophie, en presence du Nonce du Pape, de trente-quatre Evêques, & d'un grand nombre de personnes du plus haut rang. Il se dévoua d'abord à la Jurisprudence, & se fit recevoir Avocat au Parlement de Paris; mais il s'attacha depuis à la Médecine, & fut choisi pour en faire des leçons à la place du célebre Lopez, qui étoit allé à Bordeaux.

Charles Patin fut peu de tems après obligé de s'exiler de sa patrie; & voici la raison qu'on en apporte, qui peut-être n'est pas la véritable. On dit, qu'ayant été envoyé en Hollande, avec ordre d'y acheter tous les exemplaires des amours du Palais Royal, & de les brûler sur les lieux, il eut l'imprudence d'en faire passer un grand nombre dans le Royaume. Quoiqu'il en soit, menacé d'être arrêté, il chercha son salut dans la fuite, & après avoir parcouru la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, il passa en Italie, & fut fait Professeur en Médecine à Padoue, & fut honoré de la dignité de Chevalier de Saint-Marc; peu de tems après, il obtint la premiere Chaire de Chirurgie dans la même Université, ce qui lui fit perdre la pensée de retourner en France, où l'on lui faisoit espérer que le Roi le recevroit en grace. Peu de Sçavans qui ayent enrichi le public d'un plus grand nombre d'excellens Ouvrages. On en peut voir le Catalogue dans le Dictionnaire de M. Bayle.

» toutes les fois qu'il voudroit aller manger chez eux,
» tant ils prenoient de plaisir à son entretien ; mais il
» méprisoit la fortune, & n'aimoit pas le faste de la Cour.

On n'avoit pas moins d'empressement à l'entendre parler en public, & il est vrai qu'il avoit des manieres de s'exprimer en latin, si singulieres & si originales, que lors que l'on sçavoit qu'il devoit présider à quelque These, tout Paris accouroit pour l'écouter.

Peu de personnes qui possédassent dans un plus haut degré que lui, la science des livres, & qui eussent une plus grande lecture ; & ce qui avoit rendu infiniment profitable celle qu'il avoit faite, c'est qu'à l'esprit le plus pénétrant, il joignoit la mémoire la plus heureuse.

Le commerce qu'il entretenoit avec tous les Sçavans de l'Europe, les occupations multipliées à l'infini que son habileté lui attiroit de toutes parts, lui laissoient trop peu de loisir, pour qu'il pût donner beaucoup d'ouvrages au public. Nous avons cependant de lui un Traité de la conservation de la santé, le Médecin & l'Apoticaire charitables, des notes sur un Traité de la peste, écrit par Nicolas Ellain, des observations sur le livre où Gallien traite du cours du sang, une Dissertation sur la sobriété, une These où l'on examine si l'homme de sa nature n'est que maladie, *an totus homo sit naturâ morbus*, l'édition de l'Apologie de Gallien, composée par le célebre Gaspard Hoffman, & enfin un Traité de *Elephantiasi*.

La mort de cet homme illustre arriva en 1672, étant âgé de 71 ans. Il avoit, dit l'Auteur que nous avons déja cité, la taille haute & droite, la démarche assurée, la construction robuste, la voix forte, l'air hardi, le visage médiocrement plein, les yeux vifs, le nez grand & aquilin, les cheveux courts & frisés.



MOYSE



MOYSE CHARAS.

MOYSE CHARAS, Docteur en Médecine à Londres, & Professeur de Chimie au Jardin Royal des Plantes à Paris, né à Uzès en 1618, fut un des plus célebres & des plus habiles Pharmaciens de son siécle. Après avoir exercé pendant plusieurs années sa profession à Orange avec les plus glorieux succès, le désir de signaler son habileté sur un plus grand Théatre l'amena à Paris, où il ne fut pas long-tems sans s'y faire connoitre par le sçavant Traité qu'il publia sur la Thériaque, après en avoir composé trois cens livres en présence des Magistrats, du Premier Medecin du Roi, & de plusieurs Députés de la Faculté de Paris.

S'étant depuis appliqué avec beaucoup d'ardeur à acquérir une parfaite connoissance de la Vipere, & de la maniere d'en guérir les morsures, il en composa un Traité, qu'il accompagna d'un Poëme Latin : deux ouvrages qui répandirent la réputation de leur Auteur dans toute l'Europe.

Une Chaire de Professeur en Chimie, au College Royal des Plantes, fut la récompense de son habileté. Pendant neuf ans qu'il remplit cette Charge, il consacra tous les momens qu'elle lui laissoit de libre, à écrire sur les differentes matieres qui faisoient le sujet des leçons qu'il dictoit à ses Ecoliers. Le fruit d'une si longue étude, fut une Pharmacopée Royale, Galenique & Chimique, qu'il publia en 1676.

Jusqu'alors il avoit joui du sort le plus heureux. Généralement estimé pour son habileté, il voyoit sa fortune augmenter chaque jour, lorsque les Ordonnances rendues en 1680. contre les Calvinistes, vinrent troubler son repos. Trop honnête homme pour sacrifier sa Religion à

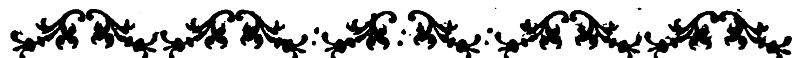
des vûes d'intérêt ou d'ambition, il se détermina à se retira en Angleterre, où Charles II le reçut avec distinction, après lui avoir fait l'honneur de lui envoyer un de ses Yachs pour le passer dans ce Royaume. M. Charas y demeura cinq ans, & s'y fit recevoir Docteur.

D'Angleterre il passa en Hollande, & pratiqua la Médecine à Amsterdam avec tant de réputation, que l'Ambassadeur d'Espagne lui fit les offres les plus avantageuses pour l'engager d'aller prendre soin de la santé du Roi son Maître, qui depuis quelque tems étoit fort affoiblie. Mais il fallut auparavant que l'Ambassadeur le rassurât sur les frayeurs, que lui causoit la seule pensée du redoutable Tribunal de l'Inquisition.

Arrivé à Madrid, il s'y fit bientôt connoître pour un homme consommé dans sa Profession. Par differentes expériences qu'il fit sur la Vipere, il vint à bout de désabuser plusieurs Grands de l'opinion populaire, que ces animaux à douze lieues à la ronde de Toléde, n'avoient aucun venin après avoir mordu, parce que long-tems auparavant un Archevêque de cette Ville leur avoit ôté le pouvoir d'envenimer ce qu'ils mordoient. Malheureusement sa science étoit trop éclairée, pour ne pas donner de la jalousie aux Médecins du Palais où il étoit souvent appellé; c'en étoit trop pour qu'on le laissât tranquille. Sa Religion fut le prétexte dont on se servit pour le persécuter; ayant été déféré à l'Inquisition, il fut inhumainement traîné en prison par ordre de ce Tribunal, quoiqu'il fût alors âgé de près de soixante & douze ans. Pendant quatre mois qu'il fut détenu prisonnier, il ne cessa de demander à Dieu par les plus ferventes prieres, de lui faire connoître s'il étoit dans l'erreur : ses voeux furent exaucés. Après quelques conférences qu'il eut avec d'habiles Théologiens, il fit son abjuration, & reçut les Sacremens de Confirmation, de Pénitence & d'Eucharistie, avec toutes les marques d'une véritable & sincere conversion.

De retour en France, il eut l'honneur de saluer le Roi,

qui le reçut avec bonté, & l'honora de ses bienfaits. La même année ~~1672~~+, il fut nommé à une place d'Associé à l'Académie des Arts & des Sciences, honneur dont son grand âge ne lui permettoit pas de jouir long-tems. Il mourut le 17 Janvier 1698, dans sa quatre-vingtiéme année. +1692.



CHARLES BARBEYRAC.

CHARLES BARBEYRAC, l'un des plus sçavans & des plus illustres Médecins du dernier siécle, issu d'une noble & ancienne famille de Provence, naquit à Cereste en 1629. Après avoir fait avec beaucoup de succès ses Humanités & sa Philosophie, dans l'Académie de Die en Dauphiné, il se dévoua à la Médecine, qui fut dès lors le seul objet de son application. Les Universités d'Aix & de Montpellier, furent successivement témoins des progrès qu'il fit dans cette science, & peut-être n'y en eut-il jamais de si rapides & de si surprenans. Il étoit encore sur les bancs, que ses condisciples le consultoient déja comme leur Maître; & ils convenoient que les instructions particulieres qu'ils en recevoient, ne leur étoient gueres moins utiles que les leçons publiques, qu'on leur faisoit dans les Ecoles.

M. Barbeyrac n'étoit encore âgé que de vingt ans, lorsqu'il fut reçu Docteur de la Faculté de Montpellier. Bientôt il joignit la pratique à la théorie de son Art, & sa grande jeunesse n'empêcha pas qu'il ne devînt en peu de tems un des Médecins des plus employés de la Province; & ce fut en partie la haute réputation qu'il s'y étoit faite, qui lui fit perdre la pensée d'aller s'établir à Paris, ainsi qu'il en avoit d'abord formé le dessein. Une autre raison qui le retint à Montpellier, fut un mariage avantageux qu'on lui proposa dans cette Ville, & qui s'accordoit autant avec son

inclination, qu'avec l'intérêt de sa fortune.

L'année 1658. lui fournit une éclatante occasion de signaler son habileté. Deux Chaires de Professeur étant venues à vacquer par la mort de Jacques Durane, & du célebre Lazare Riviere, M. Barbeyrac se présenta au concours, & ne brilla pas moins par la subtilité de son esprit, que par l'étendue de ses lumieres. S'il n'obtint pas une de ces Chaires vacantes, ce n'est pas qu'il ne fût jugé plus digne qu'un autre de la remplir; mais c'étoit-là un emploi auquel la Religion prétendue réformée qu'il professoit, ne lui permit pas d'aspirer. Le fruit qu'il recueillit de cette action d'éclat, fut qu'elle servit merveilleusement à l'accroissement de sa réputation; & on la vit se répandre rapidement, non seulement dans tout le Royaume, mais même dans les Pays Etrangers. Une Princesse illustre, Mademoiselle d'Orléans, voulut l'attirer auprès d'elle, & l'honorer du titre de son premier Médecin; mais jaloux de sa liberté, il n'hésita pas à lui sacrifier les avantages que ce poste lui promettoit. Environ le même tèms, le Cardinal de Bouillon, dont M. Barbeyrac avoit pris soin dans une maladie, dont son Eminence avoit été attaquée pendant le séjour qu'elle fit en Languedoc, le nomma son Médecin ordinaire, & le gratifia d'une pension de mille livres, sans cependant exiger qu'il s'attachât à sa personne.

Mais ce qui prouve encore mieux le mérite de ce grand homme, c'est la confiance générale que l'on avoit en son habileté. Consulté de toutes parts pour les cas les plus difficiles, souvent appellé dans les Villes les plus considérables du Royaume, par les personnes du plus haut rang, il falloit qu'il se multipliât en quelque façon, pour suffire aux occupations dont il étoit surchargé. S'il sortoit pour faire des visites, ce n'étoit jamais qu'accompagné d'une foule de jeunes étudians, à qui il expliquoit la nature des maladies qu'il venoit de traiter, les remedes qu'il avoit ordonnés, & les effets qu'il s'en promettoit. C'est ainsi

qu'il les instruisoit sur les matieres les plus importantes de la Médecine, où il avoit introduit une réforme presque générale, par la suppression de quantité de remédes superflus, qu'un long usage avoit comme consacrés, & qui cependant étoient plus propres à fatiguer les malades, qu'à les soulager ou à les guérir. Changement, qui seul suffiroit pour immortaliser la gloire de ce grand homme, que ses vertus, & sur tout son désintéressement & sa charité envers les pauvres, n'ont pas moins rendu recommandable que ses talens.

Une fiévre continue qui dura dix-huit jours, l'enleva de ce monde, le 6 Novembre 1699. dans sa soixante-dixiéme année.



DENIS DODART.

Denis Dodart, fils de Jean Dodart, Bourgeois de Paris, & de Marie Dubois, fille d'un Avocat, fut Conseiller-Medecin du Roi, & de S. A. S. Madame la Princesse de Conti, & de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, & Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il naquit en cette Ville en 1634.

Ses parens qui avoient des sentimens bien élevés au dessus de leur fortune, s'attacherent à lui donner l'éducation la plus brillante, & toute à la fois la plus solide. Ce n'en fut pas assez pour eux de lui donner des Maîtres, qui lui apprissent les Belles Lettres & les Langues sçavantes, ils voulurent encore qu'il prît des leçons de dessein, de peinture, de musique, & qu'il apprît à jouer de divers instrumens. Aucun de ces exercices pour lequel le jeune Dodart n'eût les plus heureuses dispositions; mais il réussit encore mieux dans ses études. Le Grec & le Latin lui devinrent aussi familiers que sa Langue naturelle

Après avoir fait avec succès son cours de Philosophie,

comme il étoit encore indécis sur la profession qu'il embrasseroit, & que d'ailleurs son extrême avidité de sçavoir, ne pouvoit se contenter d'un seul objet, il s'appliqua tout-à-la fois à l'étude du Droit, & à celle de la Médecine. Ce fut enfin la Religion qui le décida sur le parti qu'il devoit prendre : il s'attacha à la Médecine, parce qu'il n'y voyoit aucun danger pour la justice, & qu'il étoit sûr d'y trouver une infinité d'occasions pour la charité. Un motif si puissant ne pouvoit manquer de lui inspirer une ardeur extrême pour une science, dont l'étude étoit devenue pour lui un devoir essentiel, outre qu'il y étoit porté par son inclination naturelle.

Il fit sa Licence avec tant de succès que le célebre Guy Patin, cet homme si avare de louanges, disoit de lui, que c'étoit l'un des plus sages & des plus sçavans hommes de son tems. Voici comme il en parle dans sa lettre 106e. *Cejourd'hui cinquiéme Juillet 1660, nous avons fait la licence de nos vieux Bacheliers, ils sont sept en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de vingt-cinq ans, est un des plus sages & des plus sçavans hommes de ce siécle. Ce jeune homme est un prodige de sagesse & de science. Monstrum sine vitio, comme disoit Adr. Turnebus de Josepho Scaligero.*

Le même Guy Patin dit dans sa lettre 190. *Notre Licentié qui est si sçavant, s'appelle Dodart. Il est fils d'un Bourgeois de Paris, fort honnête homme. C'est un grand garçon fort sage, fort modeste, qui sçait Hypocrate, Gallien, Aristote, Ciceron, Seneque, & Fernel par cœur. C'est un garçon incomparable, qui n'a pas encore vingt-six ans ; car la Faculté lui fit grace au premier examen, de quelques mois qui lui manquoient pour son âge, sur la bonne opinion qu'on avoit de lui dès auparavant.*

Ce témoignage d'un Juge aussi éclairé & aussi peu accoûtumé à louer, que l'étoit Guy Patin, est d'autant plus glorieux à M. Dodart, qu'il est moins suspect. Il n'avoit en effet nulle liaison, ni de parenté, ni d'amitié avec l'hom-

me célebre, qui parle de lui avec tant d'éloge.

Son mérite lui acquit aussi l'estime du Pere Deschamps, & il ne tint pas à ce sçavant Jesuite, que M. Dodart ne parvînt à une fortune considérable. S'étant un jour trouvé par hasard aux Ecoles de Médecine, dans le tems que ce jeune Docteur y faisoit une leçon en latin, il fut si charmé de sa belle latinité, que sur le rapport qu'il en fit à M. le Comte de Brienne, alors Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangeres, ce Ministre conçut dès lors une forte envie de s'attacher notre jeune Médecin. Il fut encore confirmé dans ce dessein, par les témoignages avantageux, que ceux qui pouvoient le mieux connoître rendirent de lui, ce qui l'engagea à lui destiner l'importante place de principal Commis. Mais M. Dodart ne se laissa point éblouir par l'éclat séduisant d'un pareil emploi : il en fit un généreux sacrifice à la profession qu'un motif de Religion lui avoit fait embrasser. Cependant M. le Comte de Brienne ne se rebuta pas, il obtint de M. Dodart, qu'il lui feroit quelques lettres importantes, & qui demandoient le secret. Mais ce fut inutilement qu'il tâcha de le gagner par des offres encore plus flatteuses, on ne put le faire renoncer à son premier choix. M. Dodart entra quelque tems après chez Madame la Duchesse de Longueville, en qualité de son Médecin ordinaire. Il eut bientôt gagné la confiance de cette illustre Princesse, qui étoit alors dans cette grande piété, où elle a fini ses jours. Feue Madame la Princesse de Conti, Douairiere, le prit aussi pour son Médecin ; & après sa mort, il demeura attaché aux deux Princes ses enfans. Les deux postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs personnes du premier rang, qui ne purent lui refuser leur amitié, & encore moins leur estime. Il fut particulierement honoré de celle de M. de Colbert, cet illustre Protecteur de l'Académie des Arts & des Sciences. Zélé pour la gloire de cette Compagnie, dont l'établissement faisoit tant d'honneur à son Ministere, il crut que M. Dodart seroit pour elle une acquisition glorieuse ;

& dans cette vûe il le proposa à l'Académie. Ce fut avec joye que cette sçavante Compagnie applaudit au choix du Ministre. M. Dodart fut reçu Académicien en 1673, & dès la même année il eut part aux travaux du Corps célebre, où il venoit d'être associé. Il commençoit à travailler à des Mémoires qui devoient servir de Préface à l'Histoire des Plantes, que l'Académie avoit entreprise. Cette sçavante Préface qui parut en 1676. peut être regardée comme le modéle d'une théorie embrassée dans toute son étendue, suivie jusques dans ses moindres dépendances, très-finement discutée, & assaisonnée de la plus aimable modestie. Tel est le jugement que M. de Fontenelle porte de cet ouvrage.

A l'étude des Plantes, M. Dodart joignit celle de la Transpiration, matiere importante, mais que la Médecine n'avoit point encore approfondie. Le sçavant Sanctorius, Médecin de Padoue, avoit découvert par des expériences souvent réiterées, qu'il peut sortir du corps en un jour sept ou huit livres de matiere par la transpiration ; mais il n'étoit pas entré dans un plus grand détail, & il ne paroît pas qu'il ait fait attention à la difference des âges & des tems, ni à la diversité des régimes de vie, qui étant differens, doivent nécessairement produire des transpirations differentes. M. Dodart eut la gloire de pousser à leur perfection les vûes du Docteur Italien. Il découvrit que l'on transpire davantage dans la jeunesse, que la transpiration étoit de même plus grande, à proportion de la plus grande chaleur, que produisent les alimens dont on se nourrit, cette chaleur poussant au dehors une plus grande quantité de particules subtiles.

On pouvoit se fier d'autant plus sûrement aux expériences de cet habile Physicien, que c'étoit presque toujours sur lui-même, qu'il les faisoit. En voici une qui honore trop la piété de ce grand homme, pour ne pas la rapporter ici.

» M. Dodart, dit M. de Fontenelle, trouva le » premier jour de Carême 1677. qu'il pesoit cent seize livres

» vres une once. Il fit ensuite ce Carême, comme il a été
» fait dans l'Eglise jusqu'au douziéme siécle. Il ne buvoit
» ni ne mangeoit que sur les six ou sept heures du soir, il
» vivoit de légumes la plûpart du tems, & sur la fin du Ca-
» rême, de pain & d'eau. Le Samedi de Pâques, il ne pe-
» soit plus que cent sept livres douze onces, c'est-à-dire,
» que par une vie si austere, il avoit perdu en quarante-
» six jours huit livres cinq onces, qui faisoient la quator-
» ziéme partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire,
» & au bout de quatre jours il avoit regagné quatre livres,
» ce qui marque qu'en huit ou neuf jours, il auroit repris
» son premier poids, & qu'on répare facilement ce que le
» jeûne a dissipé.

M. Dodart avoit de même fait un grand nombre d'observations sur la Saignée. L'expérience lui avoit par exemple découvert, que seize onces de sang peuvent aisément se réparer en moins de cinq jours de tems, dans un homme sain, & qui n'est pas affoibli.

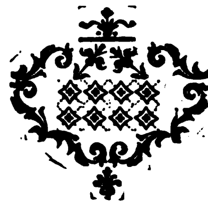
Il avoit composé divers Mémoires très curieux, comme sur la diette des Anciens, sur leur boisson, sur leur ptisane, autant de morceaux qui devoient entrer dans une Histoire générale de la Médecine, qu'il avoit entreprise, mais qu'il n'a pu achever. Il vouloit aussi donner une Histoire de la Musique ancienne & moderne : la Dissertation qu'il communiqua à l'Académie, sur la formation de la voix, devoit être le préliminaire de cet ouvrage.

L'étude des Sciences n'étoit pas la seule occupation de ce grand homme. Plus vertueux encore que sçavant, il ne laissoit passer aucun jour, sans faire quelque lecture qui pût servir à l'éclairer sur les matieres de la Religion. Mais ce qui déroboit la plus grande partie de son tems, c'étoit le soin de ses malades. Il étoit particulierement le Medecin des Pauvres, & il ne se contentoit pas d'employer en leur faveur tous les secours de son Art; il avoit encore la charité de fournir à leurs besoins, & pour être en état d'en soulager un plus grand nombre, il ne crai-

gnoit pas d'aller lui-même mandier les secours qu'il leur portoit.

Ce saint homme mourut avec la douce consolation d'avoir été la victime de son ardente charité. S'étant un jour excédé de fatigues pour des pauvres qu'il traitoit, & étant revenu chez lui à jeun à cinq heures du soir, après avoir beaucoup souffert du froid, la fiévre le saisit, & elle fut suivie d'une fluxion de poitrine, qui l'emporta au bout de dix jours de maladie. Il décéda le 5 Novembre 1707. dans la soixante & treiziéme année de son âge. Peu de tems auparavant il avoit été tourmenté par de longues & cruelles douleurs de néphrétique, qu'il avoit supportées avec tant de fermeté & de patience, que personne ne s'apperçut qu'il souffrît. Il s'imagina qu'il avoit la pierre, & dans cette pensée il se résolut courageusement à l'opération; mais il connut peu de tems après qu'il s'étoit trompé.

M. Dodart a laissé deux enfans, tous deux du premier lit, un fils qui lui a succédé dans la place de Médecin de Madame la Princesse de Conti, & une fille, à qui cette généreuse Princesse donna une pension assez considérable, pour pouvoir suppléer à la modicité du bien que son pere lui avoit laissé.





FRANÇOIS BAYLE.

FRANÇOIS BAYLE, membre de l'Académie des Jeux Floraux, Médecin & Professeur Royal dans la Faculté des Arts de l'Université de Toulouse, naquit dans cette Ville vers l'an 1623. Favorisé des plus précieux dons de la nature, dès son enfance il les cultiva avec soin, & ce fut avec les plus heureux succès. On le vit briller dans toutes ses classes, & surpasser tous ses compagnons autant par la facilité de son génie que par son ardeur pour le travail. De l'étude des Belles Lettres où il excella, il passa à celle de la Philosophie où il se distingua encore davantage. La Physique qu'il sçavoit être essentiellement liée à la Médecine à laquelle il se destinoit, lui parut mériter toute son application, & ce fut là aussi la Science dans laquelle il fit de plus grands progrès, comme on peut en juger par les excellens Ouvrages qu'il nous a laissés en ce genre.

Physicien habile, il parut avec éclat sur les bancs de l'école de Médecine; & dans ses examens & dans les Theses qu'il soutint, avant que de recevoir le bonnet de Docteur, il fit admirer l'étenduë des lumieres qu'il avoit puisées dans une étude assiduë. La haute réputation qu'il se fit bientôt dans l'exercice de sa profession, réunit en sa faveur tous les suffrages de la Faculté, dans le choix qu'elle fit de lui pour remplir une Chaire de Professeur.

Son merite lui procura encore une autre marque de distinction non moins glorieuse. Membre de l'Académie des Jeux Floraux, il fut élu Directeur de cette célebre Compagnie, & il le fut aussi de celle qui s'assembloit chez le célébre M. Nollet Trésorier de France. Ce fut sous sa direction que M. Regis expliqua le nouveau systême de la Philosophie Cartésienne, dont M. Bayle fut

pendant toute sa vie un des plus ardens défenseurs. Ce systême, il l'a lui-même dévelopé dans l'Ouvrage qu'il fit paroître en 1669. sous le titre de systême général de Philosophie, & dans la Physique qu'il nous a donnée en trois Volumes. Les autres Ouvrages qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme, sont un Traité de l'Apoplexie, differentes questions de Médecine, de Métaphysique & de morale, & une excellente Dissertation sur la nécessité de joindre l'expérience à la raison dans la Médecine, dans la Physique & dans la Chirurgie.

Mais c'est par ses vertus plus encore que par sa profonde érudition que ce grand homme s'est rendu infiniment recommandable. Philosophe Chrétien, il en eut toute la fermeté, & il sçut la faire éclater dans les plus fâcheux accidens de la vie. Humble & modeste, rien ne sembloit le mortifier davantage que les louanges que lui attiroit son mérite, & que l'on ne pouvoit refuser à la supériorité de ses talens. Sa droiture, sa probité, sa candeur lui avoient concilié la confiance & l'estime des personnes du plus haut rang: rigide observateur de la discipline la plus réguliere, il maintint, autant qu'il le put, les Statuts de la Faculté dans toute leur vigueur. Plein de zéle pour l'instruction des jeunes Médecins qui venoient l'entendre, quoique dans un âge très-avancé, jamais on ne put le résoudre à discontinuer les leçons qu'il leur donnoit depuis une longue suite d'années? *eh, qu'est-ce que la vie*, disoit-il, *la mienne seroit-elle assez précieuse pour que je doive la préférer à l'utilité publique?*

Cet excellent homme termina sa glorieuse carriere le 24 Septembre 1709, étant âgé de 86 ans & six mois.




GUY CRESCENT FAGON.
I.er Medecin du Roy.
Né a Paris le 11. May 1638. Mort le 11. Mars 1718.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes rüe Danjou Dauphine la deuxieme porte Cochere.

GUY-CRESCENT FAGON.

GUY-CRESCENT FAGON, né à Paris le 11 Mai 1638, eut pour pere Henri Fagon, Commissaire ordinaire des guerres, & pour mere Louise de la Brosse, niéce de Guy de la Brosse, Médecin ordinaire du Roi, Louis XIII, & petit-fils d'un Médecin ordinaire de Henry IV.

Ce Guy de la Brosse ayant obtenu en 1626, un Edit du Roi, Louis XIII, pour l'établissement d'un Jardin des plantes à Paris, & ayant été fait Intendant de ce Jardin, il en fit construire les bâtimens, & dans l'espace de dix ans, il y rassembla plus de deux mille plantes; il y logeoit, & avoit chez lui Madame Fagon, sa niéce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon.

Dès son bas âge il fut pour ainsi dire consacré à la Médecine, pour laquelle il avoit un goût naturel, qui avoit été fortifié par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, son parent. Etant encore sur les bancs, il osa soutenir dans une These publique, la circulation du sang, sentiment qui ne pouvoit passer que comme un Paradoxe parmi les vieux Docteurs. Si M. Fagon ne les détrompa pas, il les força du moins de convenir qu'il avoit défendu son opinion avec beaucoup d'esprit.

Ayant reçu le bonnet en 1664, il donna la même année d'éclatantes preuves de l'amour & du goût qu'il avoit pour la Botanique. Le Jardin du Roi avoit été négligé au point que ce n'étoit plus qu'un terrein inculte. M. Vallot devenu premier Médecin du Roi, ayant entrepris de remettre ce Jardin dans son premier état, M. Fagon s'empressa de lui offrir ses soins, & s'engagea de se transporter lui-même dans tous les lieux où il pourroit esperer de faire une plus abondante récolte. Il parcourut en effet

l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, les Alpes, & les Pyrennées. Le fruit de tous ces voyages qu'il eut la génerosité de faire à ses dépens, fut une prodigieuse quantité de differentes plantes, également curieuses & utiles, avec lesquelles il revint à Paris.

M. Vallot de son coté en avoit fait venir des pays les plus éloignés, un si grand nombre, que le catalogue qui en fut publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*, renfermoit les noms de plus de quatre mille. Ce fut encore M. Fagon qui eut la principale part à ce catalogue, à la tête duquel il mit un petit poëme latin, & quel sujet qui pretât plus que celui-là à la Poësie? » Ce concours de plan- » tes, qui de toutes les parties du monde étoient venues à » ce rendez-vous commun; ces differens peuples végetaux » qui vivoient sous un même climat; le vaste Empire de » Flore, dont toutes les richesses étoient rassemblées dans » cette espece de Capitale; les plantes les plus rares & les » plus étrangeres, telle que la sensitive, qui a plus d'ame, » ou une ame plus fine que les autres; le soin du Roi pour » la santé de ses sujets, soin qui auroit seul suffi pour ren- » dre la sienne infiniment précieuse, & digne que toutes » les plantes salutaires y travaillassent, tout cela four- » nissoit assez au Poëte; & d'ailleurs, comme le dit ingé- » nieusement M. de Fontenelle, on est volontiers poëte » pour ce qu'on aime.

Le Jardin du Roi avoit été le berceau de M. Fagon, il y avoit été élevé, il l'avoit en quelque façon créé de nouveau en le repeuplant de plantes, c'étoit par conséquent son ouvrage, & comment auroit-il pû ne pas l'aimer? Nommé Professeur en Botanique & en Chimie, presqu'aussi-tôt qu'il eut été reçu Docteur, il donna tous ses soins à former d'habiles éleves, qui pussent un jour le remplacer.

Voici une anecdote qui fait trop d'honneur à l'habileté de ce grand homme, pour ne pas la rapporter. Un jour qu'il devoit faire ses démonstrations sur la Thériaque,

soit que celui qui devoit lui présenter les drogues, se fût lui-même trompé, soit qu'il voulût tromper le demonstrateur, il lui apporta une drogue aussi composée que la Thériaque. M. Fagon s'étant apperçu de la supercherie qu'on lui faisoit, car il ne doutoit pas que l'on n'eût voulu le surprendre, s'en plaignit publiquement; mais la parfaite connoissance qu'il avoit de toutes sortes de drogues, le mit en état de parler sur celle qui lui avoit été présentée, comme il auroit fait sur la Thériaque, qui étoit la matiére sur laquelle il s'étoit preparé.

Les sçavantes leçons qu'il faisoit de Botanique & de Chimie, ne l'occupoient pas tout entier; il exerçoit encore la Médecine, & c'étoit avec tout le soin, toute l'application, & tout le travail d'un homme, qui seroit fort avide de gain, & cependant quoique sa fortune fût très médiocre, jamais on ne put le résoudre à recevoir ni payement ni présens: il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours davantage.

La grande réputation qu'il s'étoit faite lui procura en 1680, l'honneur d'être choisi pour être premier Médecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après il le fut aussi de la Reine, & après la mort de cette Princesse, il fut chargé par le Roi, du soin de la santé des Enfans de France, & enfin sa Majesté le nomma son premier Médecin en 1693.

Honoré de cette premiere charge, il commença par en diminuer les revenus. Il ne voulut plus recevoir ce que les autres Médecins de la Cour, ses subalternes, payoient pour leurs sermens; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les Chaires Royales de Professeur en Médecine dans les differentes Universités, & sur les Intendances des eaux minerales du Royaume. » Enfin il se frustra lui-
» même, comme le dit M. de Fontenelle dans l'éloge de
» ce grand homme, de tout ce que lui avoit préparé avant
» qu'il fût en place, une avarice ingénieuse & inventive,
» dont il pouvoit assez innocemment recueillir le fruit, &

» il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite, lui » pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop » accoûtumé à vaincre.

Voici une autre preuve bien singuliere du désinteressement de cet homme illustre. Le Roi lui ayant donné la charge de premier Médecin de M. le Duc de Berri, pour la vendre à qui il jugeroit à propos, & qui lui auroit produit une somme considérable, il représenta à sa Majesté qu'une place aussi importante ne devoit pas être venale; & ne consultant que le mérite seul, il se fit un plaisir de faire tomber cette charge sur M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

Le crédit que lui donnoit sa charge, & la confiance dont le Roi l'honoroit, il ne les fit jamais servir à ses propres interêts, il ne les employa que pour enrichir le Jardin Royal des plantes, pour lequel il avoit une tendresse particuliere, & pour défendre & soutenir les droits & les privileges de la Faculté de Médecine, dont il fut toujours le protecteur zelé.

Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698, la Sur-intendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roi, que celle du Jardin Royal, qui avoit été detachée de la charge de premier Médecin, pour être unie à cette Sur-intendance, seroit réunie à cette charge, en laissant néanmoins au Sur-intendant des bâtimens, la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin. Sans doute ne lui eût-il pas été bien difficile de se faire aussi accorder cette disposition, s'il eût eu dessein d'en profiter; mais qu'il pensoit bien differemment! par ce qu'il fit souvent, lorsque ces fonds manquoient, on peut juger comment il en auroit usé s'ils eussent été en sa disposition. On l'a vu plusieurs fois y suppléer, & n'épargner ni soins ni dépenses, soit pour conserver les plantes étrangeres dans un climat peu favorable, soit pour en acquerir de nouvelles. Ce fut sur ses remontrances que M. de Tournefort fut envoyé par ordre du Roi, en Grece, en Asie & en Egypte, pour y faire des découvertes qui pussent

puſſent ſervir à perfectionner la Botanique, & pour rapporter en même tems de ces pays éloignés, de nouveaux tréſors, deſtinés à enrichir le Jardin des plantes.

Le ſçavoir de l'homme célebre dont nous faiſons l'éloge, ne ſe bornoit pas à la parfaite connoiſſance qu'il avoit de toutes les parties qui avoient quelque rapport à ſa profeſſion; une vaſte lecture avoit encore orné ſon eſprit d'une érudition très-variée, & qui lui faiſoit d'autant plus d'honneur, qu'elle ſe trouvoit embellie chez lui, par une facilité agréable à bien parler. Sa charge de premier Médecin ne lui avoit rien fait relâcher de ſon ardeur pour le travail. Ses études particulieres, la viſite des malades, ſes réponſes aux fréquentes conſultations qu'on lui adreſſoit, lui déroboient tous les momens où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès de la perſonne du Roi. » Sa maiſon, dit l'ingénieux » Auteur que nous avons déja pluſieurs fois cité, reſſem- » bloit à ces Temples de l'antiquité, où étoient en dépôt » les ordonnances & les recettes qui convenoient aux » maux differens. Il eſt vrai que les ſuffrages des Courtiſans, » en faveur de ceux qui ſont en place, ſont aſſez équivo- » ques, qu'on croyoit faire ſa cour de s'adreſſer au premier » Médecin, qu'on s'en faiſoit même une eſpece de loi; » mais heureuſement pour les Courtiſans, ce premier Mé- » decin étoit auſſi un grand Médecin.

Il avoit beſoin lui-même de toute l'habileté de ſon art, pour ſe conſerver, vû l'extrême foibleſſe de ſon temperamment, & toutes les infirmités auſquelles il étoit ſujet, & ſurtout à un aſthme violent. Il a cependant vêcu juſqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, étant mort le 11 Mars 1718.

Il avoit été reçu Honoraire de l'Académie des Sciences en 1699. De ſon mariage avec Marie Nozerau, il avoit eu deux fils, Antoine Fagon, d'abord Evêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 Fevrier 1743; & Louis Fagon, Conſeiller d'Etat ordinaire, & au Conſeil Royal des Finances, & Préſident du Bureau du Commerce, mort le 8 Mai 1744, âgé de 64 ans.

ADRIEN HELVETIUS.

ADRIEN HELVETIUS, Ecuyer, Conſeiller du Roi, Médecin, Inſpecteur général des Hôpitaux de Flandres, & Médecin de feu ſon Alteſſe Royale, Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent, naquit à Leyde en 1662. de N. Helvetius, Médecin célebre, & qui pendant plus de ſoixante ans exerça avec éclat ſa profeſſion en Hollande. Un génie facile & pénétrant le fit briller dans toutes ſes études. Après avoir fait avec ſuccès ſes humanités & ſa philoſophie, il commença un cours de Médecine dans l'Univerſité de Leyde, & il fit en même tems ſous les yeux & ſous la direction de ſon pere, une étude particuliere de la Chimie, de la Pharmacie, & de la matiere médecinale.

Le déſir de ſe perfectionner dans ſon Art, l'arracha de bonne heure du ſein de ſa famille. Agé de vingt ans, il vint à Paris, non dans le deſſein de s'y fixer; mais les occaſions qu'il eut de ſignaler ſon habileté, dès qu'il fut arrivé dans cette Capitale, le déterminerent à s'y établir. Quelques cures d'éclat (*a*) établirent ſa réputation, & le firent rechercher dans les maiſons les plus diſtinguées. Cette réputation augmenta par la maniere dont il traita Madame la Ducheſſe de Chaulnes, qui avoit inutilement épuiſé tous les ſecours de la Médecine, & à qui il rendit une ſanté qui paroiſſoit déſeſpérée. Une penſion conſidé-

(*a*) M. Helvetius arrivoit nouvellement de Hollande, lorſqu'il fut appellé auprès de M. de la Chabanne, Conſeiller au Parlement de Bordeaux, qui étoit ſi dangereuſement malade, que quatre Médecins des plus célebres de la Faculté de Paris, l'avoient abandonné. Il examina l'état du malade, l'approfondit, lui donna des remédes que les autres Médecins ne connoiſſoient point, et le guérit. Cette cure fut ſuivie de celle de M.[rs] Turet du Séminaire de S. Sulpice, & Briſacier Supérieur des Miſſions étrangéres, & de pluſieurs autres; ce qui donna la plus haute idée de ſa capacité.

table, dont M. Helvetius fut gratifié par cette Dame, ne fut pas la seule récompense que lui mérita cette admirable cure; elle lui procura encore la protection d'un Ministre puissant, * le généreux Mécene de tous les grands hommes, qui excelloient dans quelque art particulier.

Ce fut environ le même tems, que Monseigneur le Dauphin fut attaqué de la dissenterie. Les éclatantes preuves, que le Médecin Hollandois venoit de donner de son habileté sembloient rendre le secours de ses lumieres nécessaire dans cette occasion, & c'est ce qui engagea M. Daquin, alors premier Médecin, à le consulter sur la maladie du Prince. M. Helvetius sûr de la vertu de son remede, qui étoit l'*Hypekakuana*, s'offrit hardiment à en faire de nouvelles expériences dans les Hôpitaux, & les effets qu'il opéra, furent véritablement surprenans. Le feu Roi toujours attentif au bien de ses sujets, ayant été informé de ces heureux succès, voulut que M. Helvetius rendît son secret public, & pour le récompenser, il le gratifia d'une somme considérable.

La réputation de cet excellent homme s'accrut au point, qu'il se vit en peu de tems honoré de la confiance de tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par l'éclat de leur rang. Le célebre M. Silva, jeune Docteur alors, s'attacha à ce grand homme, & profita si bien de ses lumieres, que M. Helvetius ne craignit pas de se décharger sur lui d'une partie des occupations dont il il étoit accablé.

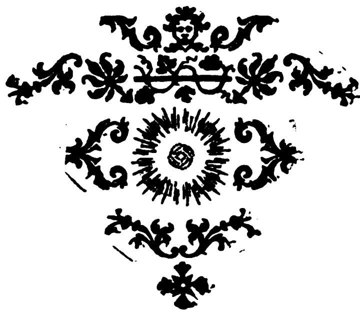
Mais pour faire de l'homme célebre dont nous parlons, le plus grand éloge, ou du moins ce qui doit rendre sa mémoire infiniment chere à la France, ne suffit-il pas qu'elle se rappelle que c'est à la profonde capacité & aux soins de cet illustre défunt, qu'elle doit la conservation d'un Prince, qui fait les délices de son peuple. M. Helvetius appellé en 1721. pour délibérer sur la maladie, qui sem-

* M. Colbert.

bloit menacer les jours du jeune Roi, opina pour la saignée du pied, & elle eut heureusement tout le succès qu'il s'étoit promis.

Les ouvrages que nous avons de cet excellent homme, sont, un *Traité des maladies les plus fréquentes, & des remedes spécifiques pour les guérir; une Méthode pour guérir toutes sortes de fiévres, sans rien faire prendre par la bouche; des remedes contre la peste, & un Traité des pertes de sang, avec leurs remedes spécifiques.*

M. Helvetius mourut le 20 Février 1727, âgé de 65 ans. Un fils digne héritier de ses talens, aujourd'hui Conseiller d'Etat, Médecin-Inspecteur des Hôpitaux militaires, Membre honoraire de l'Académie royale des Sciences, premier Médecin de la Reine, & digne de toute la confiance dont l'honore Sa Majesté, soutient par la supériorité de ses talens, & la vaste étendue de ses lumieres, la haute réputation qu'avoit acquise l'homme illustre dont nous venons d'ébaucher l'éloge.



PIERRE CHIRAC.

PIERRE CHIRAC, premier Médecin du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de l'Académie imperiale ~~de la nature~~, naquit en 1650, à Conques en Rouergue, de Jean Chirac, & de Marie Rivet. +des Curieux de la Nature Le peu de fortune de ses parens lui fit tourner ses vuës du coté de l'état Ecclésiastique, qu'il envisagea, comme une voie sûre pour s'avancer. Il étudia donc en Théologie, mais ce fut sans négliger la nouvelle Philosophie de Descartes, qui avoit pour lui des charmes particuliers, & dans laquelle il se rendit habile en peu de tems.

Le lieu de sa naissance ne lui offrant rien qui pût exciter son émulation, il vint à Montpellier en 1678, & fut placé la même année chez M. Chicoyneau, Chancelier & Juge de l'Université de cette Ville, qui le prit chez lui pour diriger les études de deux de ses fils, qu'il destinoit à la Médecine. Les rapides progrès qu'il leur fit faire dans la Physique, sembloient présager ceux qu'il feroit lui-même dans la Médecine, s'il vouloit s'y appliquer; & ce fut là le parti que M. Chicoyneau lui conseilla de prendre, & qu'il prit sans hésiter, n'ayant que bien peu de goût pour l'état dont il portoit l'habit.

Ce fut en 1682 que M. Chirac se fit recevoir Membre de la Faculté; & cinq ans après il fut nommé pour remplir une chaire de Professeur. Comme toutes les parties de la Médecine lui étoient également familieres, il les enseigna toutes, & ce fut avec un si grand succès, que l'on conserve encore aujourd'hui comme un trésor précieux les leçons qu'il dictoit, de même que les discours qui en étoient l'explication.

Les leçons publiques n'occupoient qu'une partie du tems de cet habile Professeur; il consacroit l'autre à des cours

particuliers qu'il faisoit chez lui, où les étrangers venoient en foule.

De la Théorie, M. Chirac passa à la pratique de son art, & il profita beaucoup des lumieres & des conseils du célebre M. Barbeyrac, consideré alors comme le premier Médecin de la France, & peut-être de l'Europe. Ce fut sur le glorieux témoignage qu'il rendit de l'habileté de M. Chirac, que M. le Maréchal de Noailles le choisit en 1692, pour être Médecin de l'Armée du Roussillon. Il se trouva l'année suivante au siége de Roses, où il rendit d'importans services à l'Armée, malheureusement attaquée de dissenterie. Il avoit employé sans aucun succès l'Ipecacuana, qui lui avoit été envoyé par le Ministre de la guerre; un autre remède de son invention lui réussit mieux. Ce fut du lait coupé avec de la lessive de serment de vigne; la guérison presque générale de tous les malades fut l'effet de cet excellent spécifique.

Une maladie épidemique, appellée la maladie de Siam, dont la Ville de Rochefort fut affligée quelque tems après, fournit à M. Chirac une nouvelle occasion de signaler sa capacité. Envoyé dans cette Ville par ordre du Roi, il commença par chercher la cause d'un mal si nouveau dans sa source; l'ouverture de près de cinq cens cadavres qu'il eut le courage d'ouvrir lui-même, lui découvrit ce qu'il cherchoit. Attaqué de la même maladie, il se guérit par les mêmes remedes qu'il avoit employés pour guérir les autres.

La saignée & surtout celle du pied, avoit été jusqu'alors regardée comme extrêmement dangereuse dans la petite verole. Ce fut là un préjugé que l'habileté de M. Chirac dissipa; l'ouverture de quelques personnes mortes de cette maladie, lui ayant appris qu'il y avoit eu inflammation de cerveau, il conclut que pour prévenir ce mal, il eût été nécessaire de les saigner, & même du pied, pour faire une diversion ou révultion du sang en bas. Les surprenans succès dont ce remède fut suivi, vérifierent la sagesse

& la certitude des connoissances de celui qui en étoit l'Auteur.

C'est aussi M. Chirac qui a réglé la maniere généralement reçuë, dont on conduit aujourd'hui le remède d'une autre maladie du même nom.

De retour à Montpellier, il y eut deux contestations assez vives, l'une sur la découverte de l'acide du sang, avec M. Vieussens, & l'autre sur la structure des cheveux, avec M. Sorazzi, Médecin Italien. Dès l'année 1688, M. Chirac avoit publié une lettre, où il donnoit ses conjectures sur deux accidens de la maladie, appellée *Plica Polonica*, où il se fait des frisures & des entortillemens des cheveux, & du poil de la barbe, qui les tressent & les embarrassent si fort les uns avec les autres, qu'il n'y a aucun moyen de les débrouiller, & que lorsque l'on vient à les couper, il en découle quelquefois du sang, & que les malades en perdent la vuë. Ces observations de M. Chirac, le conduisirent comme par degré à la connoissance de la structure des cheveux; mais ce fut là une découverte que M. Sorazzi revendiqua comme un bien qui lui appartenoit: cette affaire qui occasionna de longues disputes, ne fut pas même décidée par les Juges de Marseille, devant qui elle fut portée.

Cependant la réputation de M. Chirac prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens. Estimé particulierement de M. le Comte de Nocé, il fut proposé par ce Seigneur, à feu M. le Duc d'Orleans, qui alloit commander l'armée de France en Italie, mais qui ne vouloit point emmener avec lui son premier Médecin. M. Chirac fut agréé, & ce choix eut pour M. le Duc d'Orleans les plus heureuses suites. Son nouveau Médecin eut le bonheur de le guérir d'une playe très-dangereuse au poignet, que ce Prince reçut au siége de Turin. M. Chirac eut encore l'honneur de l'accompagner l'année suivante en Espagne: ce fut au retour de ces voyages, que résolu de se fixer à Paris, il commença à y exercer la Médecine, s'étant fait pourvoir d'une des charges de la maison du Prince.

S'il eut d'abord une vogue étonnante, il n'en fut pas certainement redevable à la complaisance qu'un Médecin a ordinairement pour ses malades. Il leur parloit peu, encore leur parloit-il séchement & sans agrément: ses décisions étoient laconiques, & c'eût été inutilement qu'on auroit essayé de l'engager à y apporter quelques modifications: un simple coup d'œil sembloit suffire pour lui découvrir la nature du mal, & dès le même moment, il formoit en lui-même le plan de la cure, & rien n'auroit pû l'obliger de s'en départir, tant les principes sur lesquels ce plan étoit formé, lui paroissoient infaillibles.

M. Homberg, premier Médecin de M. le Duc d'Orléans, déja Régent du Royaume, étant mort en 1715, M. Chirac fut choisi pour le remplacer, & l'année suivante il fut reçu à l'Académie des Sciences, en qualité d'associé libre. Il sembloit que chaque année dût être marquée par quelque honneur nouveau, dont le mérite de ce grand homme étoit récompensé. Enfin en 1718, il obtint la Sur-intendance du Jardin du Roi, vacante par la mort de M. Fagon.

La cruelle peste qui affligea Marseille en 1720, fut pour M. Chirac une occasion de faire éclater son zéle & son courage, par l'ardeur avec laquelle il sollicita la permission d'aller secourir cette malheureuse Ville, qui n'étoit presque plus habitée que par des cadavres qui jonchoient les ruës, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Si ses offres ne furent pas acceptées, il eut du moins la consolation d'obtenir que Mrs Chicoyneau & Verni, dont il connoissoit l'intrepidité, le zéle & l'habileté, furent envoyés au secours de cette Ville désolée, & bientôt après ils furent suivis de quatre autres Médecins de Montpellier. M. Chirac ne borna pas là ses soins. Marseille se trouvoit malheureusement dépourvue de provisions; il obtint de Son Altesse Royale, des ordres pour que l'on y fît passer des secours de toute espéce. C'est ainsi que quoiqu'il fût absent, il fut pour ainsi dire le Médecin général

néral de cette Ville infortunée.

Rien ne prouve mieux la vaste étendue des lumieres de ce grand homme, & rien ne fait en même tems mieux connoître quelle étoit la vivacité de son zéle pour la perfection de son art, que le glorieux projet qu'il avoit formé d'une Académie de Médecine. Voici ce plan tel qu'il est développé par M. de Fontenelle. » Chaque Médecin par- » ticulier a son sçavoir qui n'est que pour lui; il s'est fait » par ses observations & par ses réflexions, certains prin- » cipes qui n'éclairent que lui. Un autre, & c'est ce qui » n'arrive que trop, s'en sera fait de tous differens, qui le » jetteront dans une conduite opposée. Non seulement les » Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine, » semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'ac- » corder pas; de plus les observations d'un pays sont ordi- » nairement perdues pour un autre. On ne profite point à » Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier; chacun » est comme renfermé chez soi, & ne songe point à former » de société. L'histoire d'une maladie qui aura régné dans » un lieu, ne sortira point de ce lieu-là, ou plutôt on ne » l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de com- » munication de lumieres, plus d'uniformité dans les » pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés » de la Faculté de Paris, auroient composé une Académie » qui eût été en correspondance avec les Médecins de tous » les Hôpitaux du Royaume, & même des pays étrangers » qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les pleuresies » par exemple, auroient été plus communes, l'Académie » auroit demandé à ses correspondans de les examiner plus » particulierement dans toutes leurs circonstances, aussi- » bien que les effets pareillement détaillés des remédes. On » auroit fait de toutes ces relations un résultat bien précis » des espéces d'aphorismes, que l'on auroit gardés cependant » jusqu'à ce que les pleuresies fussent revenues, pour voir » quels changemens, ou quelles modifications il faudroit » apporter au premier résultat. Au bout d'un tems on auroit

» eu une excellente histoire de la pleuresie, & des régles
» pour la traiter aussi sures qu'il soit possible. Cet exem-
» ple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit ce projet, tout
» ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le
» Duc d'Orleans l'avoit approuvé, & y avoit fait entrer
» le Roi; mais il mourut, lorsque tout étoit disposé pour
» l'exécution.

Après la mort de ce Prince, M. Chirac revint à Paris, où il se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'exercice de sa profession. Il étoit appellé dans toutes les consultations, & ses décisions étoient autant respectées, que l'auroient été celles d'Hyppocrate même. En 1728, il obtint des Lettres de Noblesse, & deux ans après M. Dodart premier Médecin du Roi, étant mort, il fut nommé pour le remplacer. Il profita du crédit que lui donnoit ce premier poste, pour faire venir à la Cour M. Chicoyneau son ancien disciple, à qui il avoit donné sa fille unique en mariage; il fut fait Médecin des Enfans de France.

M. Chirac auroit bien voulu faire servir sa nouvelle autorité à l'établissement de l'Académie dont nous avons parlé, mais il trouva dans le corps même de la Faculté, des oppositions ausquelles il n'auroit pas dû naturellement s'attendre; ces oppositions durerent jusqu'à sa mort, qui arriva le 1 Mars 1732: il étoit âgé de 82 ans.

Par son testament il a laissé à l'Université de Montpellier, trente mille livres, destinées à la fondation de deux chaires de Professeur, dont l'un doit faire des leçons de l'Anatomie comparée, & l'autre doit expliquer le Traité de Borelli *de motu animalium*, & les matiéres qui y ont rapport.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de ce sçavant homme plusieurs dissertations, & differentes consultations, qui se trouvent dans le premier volume du recueil, intitulé, Dissertations & consultations médicinales de Mrs Chirac & Silva. A la tête de ce recueil est

l'épitaphe suivante, consacrée à la mémoire de M. Chirac: c'est M. Bruhier qui en est l'Auteur.

Hîc jacet divinus propè senex
Galliarum Hyppocrates.
Hunc patria principis ac civium experta est servatorem,
Europa Doctorem,
Medicina parentem.
Artem Medicam exceperat immani obrutam voluminum fastu.
Deliriis opinatoris cujusque insanientem,
Lethali mersam errorum caligine.
Ille per immensum pelagum audax ruere,
At que varios errorum anfractus analyticâ face collustrans;
Eam Medicinæ dedit suboriri lucem,
Quâ, reclusis morborum latebris,
Et reluctanti naturæ, & attonitæ morti legem diceret.
Ut ne quod vitæ præsidium præstiterat fieret caducum.
Regalia supplex advocavit auspicia,
Ut immortalem Academiam,
Quam ipse intùs aleret, perennem quasi salutis fontem,
Mortalibus ægris pararet.
Sed æternos mortalem meditari triumphos mors indignata
Ipsum tandem invidiosè corripuit,
Nec habebat aliud quo vinceret.
Heu! quantus coævus civibus,
Quantisque seris nepotibus luctus!
Et quis Deus tibi Gallia dabit,
Hoc avulso parem alterum non deficere;
Qui tantæ molis operi desperatum finem imponat!
Obiit vir supra titulos....
Æternæ memoriæ Petri CHIRAC, *Doctoris & Professoris Monspeliensis,*

Regi à sanctioribus consiliis, & Archiatrorum Comitis, regiæ scientiarum Parisiensis,
Nec non Imperialis naturæ curiosorum,
Academiarum socio.



PHILIPPE HECQUET.

PHILIPPE HECQUET, Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, naquit à Abbeville le 11 Février 1661. de Jacques Hecquet, Bourgeois de cette Ville, & de Catherine Pigné. Ses parens recommandables par leur piété, charmés de trouver dans ce jeune enfant les plus heureuses dispositions pour la vertu, donnerent tous leurs soins à l'élever selon l'esprit de Dieu. Après lui avoir fait faire ses premieres études sous leurs yeux, ils l'envoyerent à Paris pour y commencer un cours de Philosophie. L'exemple de deux de ses freres, qui avoient embrassé l'Etat Ecclésiastique, & qui s'y distinguoient plus encore par leurs vertus, que par leur science, lui fit naître le désir de se dévouer au service des Autels; ce qui le détermina à se mettre sur les bancs de Sorbonne. Il y étudia pendant deux ans, & ce fut avec les plus glorieux succès. Cependant ayant refléchi mûrement sur la sainteté de l'état auquel il s'étoit destiné, une sainte frayeur le saisit, à la vûe des obligations que cet état lui auroit imposées; & son humilité lui fit appréhender de ne pouvoir les remplir dans toute leur étendue. Un de ses oncles, Médecin à Abbeville, dans qui il avoit mis toute sa confiance, fixa ses irrésolutions, & le détermina à se tourner du côté de la Médecine. Le jeune Hecquet en embrassa d'abord toutes les parties, & prit des leçons sous les plus habiles Maîtres. Ses études finies, comme son dessein n'étoit pas de se fixer à Paris, il alla à Rheims pour y prendre des dégrés, & s'y fit recevoir Docteur le 4 Juillet 1684.

Aggrégé au College des Médecins d'Abbeville, dès le 1er Août de la même année, il s'attira bientôt la confiance de ses concitoyens ; mais plus il fut employé, plus il eut d'occasions de se convaincre qu'il n'avoit pas à beaucoup près toute l'habileté qu'exigeoit l'étendue de sa profession. Il revint donc à Paris, où son premier soin fut de se faire des amis, qui joignissent beaucoup de lumieres à une piété solide ; *car je comprens,* disoit souvent cet homme vertueux, *que s'il est utile pour la République d'être un bon Médecin, il est nécessaire pour soi-même d'être encore meilleur chrétien.*

Pour exercer plus librement sa profession, il crut qu'il suffiroit de se faire recevoir Membre de la Chambre royale, établie par M. Daquin, alors premier Médecin, & qui étoit composée de Docteurs de Montpellier, & de quelques autres Universités ; mais cette précaution lui devint inutile. La Faculté de Médecine de Paris traversoit ces Médecins étrangers, & M. Hecquet ne fut pas excepté. Il se préparoit à retourner dans sa Patrie, lorsque Mademoiselle de Vertus de la Maison de Bretagne, qui s'étoit retirée à Port-Royal des Champs, l'appella auprès d'elle, pour remplacer M. Hamon son Médecin, que la mort venoit de lui enlever. M. Hecquet accepta le parti, & vint s'établir à Port-Royal, résolu de passer le reste de ses jours dans cette retraite ; mais l'excès de son zéle nuisit à l'exécution de son projet. Aux fatigues excessives, que l'amour le plus ardent pour le service du prochain lui faisoit essuyer, il voulut joindre les austérités des plus fervens Solitaires, & il éprouva bientôt que la force de son temperamment ne répondoit pas à l'ardeur de sa charité. Pendant plus d'une année, on le vit chaque jour parcourir les campagnes voisines, pour visiter de pauvres malades, & ne revenir chez lui qu'après avoir fait le plus souvent quatre ou cinq lieues à pied. Des courses si fatiguantes ne pouvoient manquer de l'épuiser en peu de tems ; & loin de songer à prendre du repos, il passoit la

plus grande partie de la nuit sur ses livres. S'il accordoit quelques heures au sommeil, une simple chaise composoit ordinairement tout son lit. Victime de sa pénitence & de son zéle, il se vit accablé d'infirmités, & sa santé se trouva si dérangée, que tous ses amis l'exhorterent à quitter Port-Royal pour revenir à Paris; & ce qui le détermina bien plus que leurs conseils, fut la mort de Mademoiselle de Vertus, arrivée le 21 Novembre 1693.

La Chambre Royale dont nous avons parlé, venoit d'être supprimée, à la sollicitation de M. Fagon, premier Médecin de Sa Majesté. Ainsi M. Hecquet déterminé à ne point retourner en Province, prit le parti de commencer sa Licence dans la Faculté de Paris, où il fut reçu Docteur, le 15 Janvier 1697. Il fut peu de tems après chargé d'enseigner la matiere médicale dans les Ecoles, emploi qu'il remplit avec tant de distinction, que les Médecins les plus renommés crurent se faire honneur à eux-mêmes, en faisant connoître le mérite de ce grand homme. M. Finot, un de ses plus zélés protecteurs, se fit un plaisir de le présenter à M. le Prince Henri-Jules de Bourbon, Prince de Condé, comme un sujet digne de toute sa confiance; ce fut là en effet le jugement qu'en porta le Prince. Il invita M. Hecquet à le venir voir souvent & n'eut bientôt pour lui plus de secret. M. Hecquet obéit, mais sans se rendre importun, & il n'usa jamais de la liberté que ce Prince lui donnoit de lui parler de ses propres devoirs, qu'avec cette attention qu'inspirent une piété sincere & une prudence vraiment chrétienne; c'est ce qu'il fit voir en particulier dans la maladie dont le Prince mourut, le 1 Avril 1709. Il se chargea de lui faire sentir le danger où il étoit, & jusqu'aux derniers momens, il remplit auprès de lui les fonctions d'un Médecin sage & éclairé, & celles d'un chrétien animé du zéle le plus ardent.

Son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Condé, fut si satisfaite des soins de cet excellent homme,

qu'elle le choisit pour son Médecin ordinaire, & celui de sa maison. Pendant quatorze ans qu'il occupa ce poste, c'est-à-dire jusqu'à la mort de cette Princesse, elle l'écouta toujours avec docilité, & même avec respect; nous n'en rapporterons qu'un exemple. S'étant trouvé un jour chez cette Princesse pendant le Carême, à l'heure de la collation, & ayant vu que la table étoit servie comme elle auroit pu l'être un jour maigre ordinaire, il ne craignit pas de dire à Son Altesse, que c'étoit violer la loi du jeûne, qu'en cela elle donnoit un mauvais exemple, & il prouva ce qu'il avoit avancé; ce qui fit tant d'impression sur l'esprit de la Princesse, que sur le champ elle donna des ordres, pour que l'on fût dans la suite plus exact à se conformer aux intentions de l'Eglise.

M. Hecquet ne se comporta pas avec moins de zéle auprès de Madame la Duchesse de Vendôme, dont il eut aussi l'honneur d'être le Médecin ordinaire. Ce qui donnoit le plus de poids à ses discours, c'étoit la sainteté de ses exemples; rien qui égalât en particulier sa tendresse pour les pauvres: sa maison leur étoit ouverte en tout tems, & il ne se contentoit pas de les aider de ses conseils, plus d'une fois il lui arriva de s'incommoder pour subvenir à leurs besoins.

Malgré la modicité de sa fortune, il porta le désintéressement jusqu'à refuser souvent ce qui lui étoit offert; & presque toujours il taxoit lui-même ses visites à un prix extrêmement bas. Au reste il ne s'en dédommageoit point par ces payemens déguisés sous la forme de présens, qui font souvent une violence agréable aux plus désintéressés; il les refusoit tous, & portoit son attention jusqu'à se garantir des adresses qu'on pouvoit employer pour le surprendre.

Quelqu'employé qu'il fût, il fit long-tems ses visites à pied, & quand ses infirmités l'eurent mis hors d'état de suffire à des courses si fatiguantes, il prit un cheval, puis une chaise roulante, & enfin un carosse, où tout ne respi-

roit que la simplicité ; encore cette voiture ne devoit-elle être regardée que comme un cabinet ambulant, où M. Hecquet partageoit les momens qu'il y passoit, entre la priere & l'étude.

La haute réputation qu'il s'étoit acquise dans sa profession, engagea plusieurs Communautés d'hommes & de filles, à le demander pour leur Médecin ; mais sa prédilection fut pour celles qu'il sçavoit être le moins en état de reconnoître ses soins. Ce fut pour cette raison qu'il se fit un plaisir de se charger de l'Hôpital de la Charité, poste qui le consacroit d'une maniere particuliere au service des Pauvres ; & c'en étoit assez pour qu'il lui fût infiniment cher.

Ce n'est pas qu'il refusât ses soins aux Grands qui avoient mis en lui leur confiance. Il leur rendoit de fréquentes visites, mais sa premiere attention étoit de profiter de leur état, pour les rappeller à Dieu. Il vouloit qu'ils commençassent par se munir des secours de l'Eglise, & il travailloit ensuite avec plus de confiance, parce qu'il étoit lui-même persuadé que Dieu répandoit alors une bénédiction plus abondante sur les remedes qu'il ordonnoit.

Attentif à étudier à fond le temperamment de ses malades, il suivoit pas à pas la nature, convaincu qu'elle ne demande souvent qu'à être aidée, & que souvent au contraire on l'affoiblit par la multitude des remedes. Ce fut principalement à cette méthode lente & raisonnée qu'il dut l'heureux succès de ses cures : on s'imagine assez que les visites qu'il faisoit, ne pouvoient être que bien longues. On lui en fit un jour une espéce de reproche, en lui alléguant l'exemple de ceux de ses confreres, qui agissoient tout autrement. *Je ne suis point*, dit-il, *le Juge des autres, je sçais qu'il y en a qui voyent beaucoup plus de malades, mais je vois peut-être plus de maladies.*

Le tems que ses visites lui laissoient de libre, il l'employoit à l'étude, ou à répondre aux consultations qui lui étoient

étoient envoyées de toutes parts. Les jeunes Médecins avoient recours à ses lumieres, & il eut toujours pour eux une tendresse de pere. Il les dirigeoit dans leurs études, les guidoit dans leurs lectures; il leur prêtoit de ses livres, & souvent même il lui arrivoit d'en donner à ceux qui n'avoient pas le moyen d'en acheter. Et combien d'exemples ne pourrions-nous pas rapporter de sa charité! S'étant trouvé un jour à une vente, où il remarqua qu'un de ses confreres achetoit quelques livres de Médecine, & en laissoit d'autres, qui pouvoient lui être utiles, il crut d'abord qu'il les avoit déja; mais ayant sçu que ce Médecin ne les laissoit que malgré lui, il en fit lui-même le marché, & obligea son confrere de les accepter. Après la mort d'un autre, qui ne laissoit presque pour tout héritage, qu'une Bibliothéque assez bien fournie, ayant sçu de la Veuve, qu'un Médecin qu'elle lui nomma, auroit acheté les meilleurs livres du défunt, si ses facultés le lui eussent permis, M. Hecquet fit lui-même un choix de ces livres, les paya avantageusement à la Veuve, & les fit envoyer à celui dont elle lui avoit parlé. La même générosité, il l'exerçoit envers les Médecins de Province, à qui il sçavoit par expérience, que les moyens de s'instruire manquoient plus ordinairement qu'à ceux qui vivent à Paris.

Ce fut en 1712 que M. Hecquet fut élu Doyen de la Faculté, dignité à laquelle il ne se vit élevé qu'à regret, & qu'il voulut abdiquer dès le 13 de Janvier de l'année suivante; mais on ne voulut point accepter sa démission. Zélé observateur de la discipline la plus réguliere, il maintint pendant son Décanat, les Statuts de la Faculté dans toute leur vigueur; & parce qu'il s'étoit apperçu que les usages que l'on y gardoit autrefois, étoient presque oubliés, il voulut qu'on les réimprimât. Il fit aussi travailler à une nouvelle Pharmacopée, qui devoit servir de régle aux Apoticaires, pour la composition des remedes.

Accablé d'infirmités dans les dernieres années de sa vie, il prit le parti de se retirer dans une des cours des Religieuses Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques, dont il étoit le Médecin depuis 32 ans, & là il continua de se livrer aux austérités d'une vie humble & pénitente, ne se nourrissant gueres que de racines & de légumes. Sa retraite au reste ne fut pas oisive ; la priere, l'étude, le soin des pauvres, à qui sa porte étoit ouverte à toute heure, partagerent tous ses momens. Il leur parloit avec une bonté qui les consoloit, il accompagnoit les conseils qu'il leur donnoit pour la guérison de leurs maux corporels, d'exhortations à remplir leurs devoirs de chrétiens ; & lorsqu'ils étoient dans l'impuissance d'acheter les remedes qu'il leur prescrivoit, ou de suivre un régime qui lui paroissoit nécessaire, il leur en fournissoit généreusement les moyens.

Cet excellent homme mourut le 11 Avril 1737, âgé de 76 ans, & fut inhumé au bas de l'Eglise des Carmelites. + Rollin Le célebre M. ~~Rolin~~+, ami particulier de l'illustre défunt, consacra à sa mémoire l'Epitaphe suivante.

HIC JACET

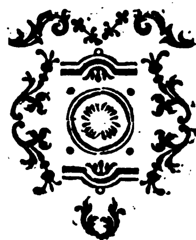
Philippus HECQUET, *Doctor Regens*
In Facultate Medicinæ Parisiensi.
Natus apud Abbatis-Villam anno Christi 1661. die 11 Februarii,
Piè ac diligenter à parentibus educatus,
Totum se Medicæ Artis studio dedit.
Eam primùm
Doctor in Facultate Remensi factus
In patriâ exercuit.
Mox accensus desiderio doctrinæ amplioris
Parisios venit.
Ibi studium medicum cum insigne laude emensus,
Nobiliorem Doctoris gradum adeptus est.

Evocatus in Regii-Portûs solitudinem
Ut illustri fœminæ opem medicam præberet,
Intùs, foris ægrotantes
Per annos quatuor assiduâ & felici operâ curavit.
Et indè doctrinâ & pietate, non opibus auctior
Parisios rediit.
Quantùm pertinaci, & longo Medicinæ usu
Profecerit,
Testantur plena Medicinæ eruditionis opera quæ elucubravit.
Decanus suæ Facultatis anno 1712 electus,
Re diu & maturè cum selectis Doctoribus perpensâ,
Saluberrimum Medicinæ codicem instituit.
Anno 1727 ingressus in hanc Carmelitarum domum,
Quam ut Medicus per annos 32 rexerat,
Reliquum vitæ tempus
In oratione, jejunio & continuâ mortis meditatione,
Vini, carnisque abstinens transegit.
Pauperes ægrotos, à quibus nunquam non consulebatur,
Pluribus membris è diutino morbo captus,
At idem animo, & mente integer ac valens,
Pecuniâ & consilio usuque adjuvit.
Tandem pœnè pauper ipse cœlebs obdormivit in Domino,
Anno ætatis suæ 76, Christi 1737, die Aprilis 11.

On peut voir le catalogue des ouvrages de ce sçavant homme dans l'Histoire de sa vie, imprimée à la fin de son troisiéme volume de la Médecine des pauvres. Les plus considérables sont, son explication physique & méchanique des effets de la saignée, & de la boisson dans la cure des maladies. Ses Dissertations sur l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & sur l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans. Son Traité des dispenses du Carême, ses Theses sur la digestion des alimens, & sur les maladies de l'estomac. Son Traité des moyens de purger la Médecine de sa grossiereté, dans la cure des maladies ; une Traduction des Aphorismes d'Hypocrate, des

Observations sur la saignée du pied; des Réflexions sur l'usage de l'Opium, des Calamans & des Narcotiques. Le Naturalisme des Convulsions, démontré par la Physique, par l'Histoire naturelle, & par les évenemens de cette œuvre.

Et enfin son Livre de la Médecine, de la Pharmacie & de la Chirurgie des pauvres, en trois volumes. » Dans » tous ces ouvrages, dit M. Joyeuse, Médecin des Hôpi- » taux des Galeres du Roi, brille cette imagination vive & » féconde, qui développe sous les plus beaux jours, & d'une » infinité de manieres, ce qu'il y a de plus caché & de » moins connu dans la profession. En vain est-il bien des » maladies, qui ont toujours passé pour incurables: à mesure » qu'on lit cet Auteur, la théorie lumineuse qu'il nous pré- » sente, dévoile les causes de leur résistance aux remedes, & » semble fournir des voyes sures pour en triompher. En » parcourant ces différens ouvrages, on sent qu'on y puise » toujours des lumieres qu'on n'apperçoit gueres ailleurs.



PIERRE-JEAN BURETTE.

PIERRE-JEAN BURETTE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Pensionnaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-lettres, Professeur de Médecine au College Royal, naquit à Paris le 21 Novembre 1665, de Claude Burette, & de Marie Fortet, Bourgeois de cette même Ville. Son Pere originaire de Nuis en Bourgogne, étoit fils d'un Chirurgien des plus accrédités de cette Province, & d'une mere qui joignit aux devoirs essentiels de son état beaucoup d'inclination pour la musique, jouant avec distinction de la harpe & du clavecin. Elle fit part de ses talens à son fils Claude Burette, qui peu après son cours de Philosophie, s'étant trouvé dans la nécessité de faire usage de ces mêmes talens, les perfectionna, les fit briller à Lyon & ensuite à Paris où il se maria. Il parut dans cette capitale comme un grand musicien, & comme un des meilleurs maîtres de clavecin de son tems; il jouoit aussi parfaitement du luth & de la harpe. Louis XIV. qui avoit goûté l'harmonie de cet instrument alors peu connu en France, & qui le faisoit venir presque tous les mois à Saint Germain, paroissoit toujours prendre un nouveau plaisir à l'entendre, & lui marquoit sa satisfaction par de fréquentes gratifications. Le parti qu'il tiroit de ses talens ne lui fit rien négliger de ce qui pouvoit les transmettre à son jeune fils: il lui enseigna la musique en lui montrant à lire, & à l'aide d'une petite épinette proportionnée à sa taille, il lui apprit à en jouer avec tant de grace & de justesse, qu'à l'âge de huit ans il passoit pour un prodige en ce genre. Louis XIV. en ayant oui parler, voulut que son pere l'amenât quelquefois avec lui; il les fit concerter en sa présence, & eut à la fin la satisfaction

de les voir se disputer ses applaudissemens sur deux harpes égales.

Comme le goût du Prince décide ordinairement de celui de la Cour & de la Ville, on ne croyoit pas donner à ses enfans un bon maître de musique vocale ou instrumentale, si on ne leur donnoit un des deux Burette; & le bon air étoit encore de donner le fils par préférence. Bien-tôt il ne put suffire au nombre d'Écoliers qui se présentoient, quoiqu'il fût difficile dans le choix de ses éleves, & qu'il mît ses leçons à un très-haut prix.

Malgré cette réputation, le jeune Burette aspiroit à quelque chose de plus élevé; il forma son plan, rassembla par ses petites épargnes, des Grammaires & des Dictionnaires, les meilleurs Auteurs Grecs & Latins avec leurs versions les plus estimées, & se rendit ces deux Langues très-familieres.

Il y avoit déja près de cinq ans que sans qu'il y parût, il avoit employé une partie des nuits à cette étude, lorsqu'il déclara à son Pere son plan, ses projets, & ce qu'il avoit fait: il avoit alors dix-huit ans.

Son Pere l'ayant laissé maître de son choix, le jeune Burette ne fit plus usage de la Musique que pour son délassement particulier. On le vit dès lors briller entre les jeunes Philosophes du Collége d'Harcourt, où après avoir soutenu ses théses avec applaudissement, il passa Maître-èz-Arts. Il acquit ensuite avec la même distinction les grades de Bachelier & de Licentié en Médecine, & y reçut enfin en 1690. le bonnet de Docteur, n'étant encore alors âgé que de vingt-cinq ans.

Il passa les deux années suivantes à accompagner régulierement dans leurs principales visites divers Médecins accrédités dont il avoit gagné l'amitié & l'estime. Au retour de ces visites il avoit coutume de rédiger par écrit ses observations sur la nature & les symptômes des maladies qu'il avoit vûës, sur la diversité des avis qu'il avoit oui proposer, & sur la différence des traitemens & des succès,

Ce ne fut qu'après s'être ainsi formé dans la Théorie de son Art, qu'il passa à la pratique. Il fut chargé du soin des malades de plusieurs maisons de charité de Paris, & en particulier de ceux de l'Hôpital de la Charité, qu'il a gouverné pendant près de trente-cinq ans sans interruption.

Dès l'année 1698. la Faculté de Médecine voulant remettre en honneur les leçons de matiere Médicale, que ses Statuts l'obligent de donner aux jeunes étudians, elle en chargea M. Burette, qui en composa en latin un traité complet, dont il dictoit chaque jour un ou deux Chapitres accompagnés de la démonstration de toutes les drogues simples, & de toutes les plantes usuelles dont il est parlé dans ce traité. Il avoit traduit exprès, & réduit en tables les élémens de Botanique, que M. de Tournefort avoit d'abord publiés en françois, & ce dernier se servit dans la suite lui-même de ces tables pour traduire son propre Ouvrage.

En 1703. la Faculté nomma M. Burette Professeur en Chirurgie, ce qui lui donna lieu de composer un Traité des opérations chirurgicales, qui fut trouvé si exact, si méthodique, que ses successeurs se déterminérent à le dicter à leur tour, & à le répéter encore mot-à-mot dans l'amphithéâtre anatomique des Ecoles.

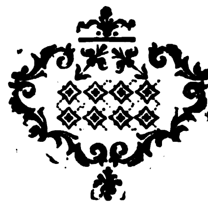
En 1710. M. Burette fut nommé par le Roi à la Chaire de Médecine vacante au Collége Royal par M. Enguehard, célebre Médecin de la Faculté. Il avoit lui-même très-fréquenté ce Collége dans sa jeunesse, & y avoit pris des leçons d'Hebreu, de Syriaque & d'Arabe pour n'être point arrêté dans la lecture qu'il se proposoit dès lors de faire des Historiens sacrés & profanes, des Œuvres d'Avicenne, d'Averoës & de quelques autres Médecins Arabes. Il avoit aussi appris en son particulier & sans maître, l'Espagnol & l'Italien, l'Allemand & l'Anglois assez pour entendre les livres écrits en ces Langues.

+par la mort de &c

Tant de talens lui méritérent une place à l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres, où il fut reçû en 1705 en qualité d'éleve. En 1711. il monta à une place d'Associé, & en obtint une de pensionnaire en 1715, & fut nommé l'année suivante, Censeur Royal des Livres. Il fut aussi admis à travailler au Journal des Sçavans; ce qu'il a continué de faire pendant plus de 30 ans avec une si grande assiduité, que ses Extraits réunis pourroient former plus de huit gros volumes in-4°.

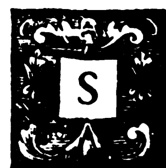
Les principales piéces dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie, sont de curieuses dissertations sur la gymnastique & sur les bains des Anciens, sur leur danse, sur leur jeu de paume, sur leurs Athletes, sur leur lutte, sur leur pugilat, sur leur course, sur leur exercice du Disque & du Palet, sur leur symphonie. Ses autres Dissertations roulent sur la musique ancienne & moderne; & c'est-là une matiere que M. Burette semble avoir épuisée.

Il mourut le 19 Mai 1747, des suites d'une Apoplexie qui le fit languir plus de deux mois. Il étoit âgé de près de 82 ans.





DISCOURS
SUR LES PROGRÉS
DE L'ANATOMIE,
SOUS LE REGNE
DE LOUIS XIV.



'Il est peu de Sciences qui ayent été cultivées avec plus de soin que l'Anatomie, il en est peu aussi où l'on ait fait plus de découvertes, & des découvertes plus intéressantes que dans celle-là. Les Médecins Juifs appliqués à rechercher les differens siéges des maladies, firent de cette Science une étude particuliere ; & il leur fut d'autant plus facile d'y réussir, qu'il étoit défendu par la loi de faire aucune Oblation, sans avoir consideré auparavant bien attentivement les entrailles des Victimes qui étoient offertes en sacrifice, & ces Oblations n'étoient-elles pas multipliées à l'infini ?

Les Egyptiens s'appliquérent avec plus d'ardeur encore

Mémoires communiqués par M. Ferrein, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & de celle de Paris, Professeur de Médecine au College Royal d'Anatomie & de Chymie au Jardin du Roi, & de l'Académie Royale des Sciences.

que les Juifs à l'étude de l'Anatomie, & nous apprenons que leurs Rois disséquoient eux-mêmes des Cadavres, pour y chercher les causes des maladies, & s'instruire en même tems des fonctions les plus cachées de l'économie animale.

Les Grecs formés à l'école des Egyptiens devinrent bientôt aussi habiles que leurs Maîtres; & ce qui contribua infiniment aux grands progrès que les uns & les autres firent dans l'Anatomie, fut l'ouverture des Cadavres humains qui commença à être en usage en Gréce & en Egypte. Erasistrate tout-puissant auprès d'Antiochus, Roi de Syrie, dont il avoit procuré le mariage avec Stratonice, fut le premier Médecin Grec, qui obtint la permission de disséquer des criminels que l'on venoit de faire mourir; & environ le même tems, Ptolomée Philadelphe accorda la même permission à son Médecin Herophyle.

Gallien appellé à Rome par l'Empereur Antonin y signala sa capacité par les sçavantes découvertes qu'il fit, soit dans l'Anatomie simple, soit dans l'Anatomie raisonnée, qui n'est autre chose que la connoissance de l'économie animale.

L'Anatomie jusqu'alors cultivée avec soin, fut malheureusement négligée dans la suite, & ne se releva que vers le commencement du seiziéme siécle. Le célebre Carpi, Médecin & Professeur d'Anatomie à Boulogne, entreprit de la rétablir dans sa premiere splendeur; & peut-être y auroit-il réussi, si à beaucoup de zéle, il avoit joint plus de pénétration & plus de sagacité.

Gontier Andernac, Charles Etienne & Jacques Sylvius Médecins de Paris, travaillérent avec plus de lumieres, & aussi avec plus de succès au rétablissement de cette science, & tous trois l'enseignérent avec beaucoup d'éclat. Le dernier surtout (a)*, qui nous a appris les noms de la plus*

(a) Jacques Sylvius, natif de Loëvilly, village près d'Amiens, l'un des plus sçavans hommes de son siécle, excella dans toutes les parties de la Médecine, & en particulier dans l'Anatomie qu'il professa avec une réputation si étenduë, que l'on accouroit de tous les endroits de l'Europe pour l'entendre. Il obtint une Chaire de Professeur en Médecine au College Royal, & mourut dans cet emploi le 13 Janvier 1555, âgé de 77 ans. On a une Edi-

part des muscles, des artéres, des veines, des nerfs, se fit un si grand nom par ses sçavantes leçons, que l'on vit une foule de Disciples de toutes les Nations de l'Europe, accourir pour l'entendre; deux de ses Disciples, les célebres Fallope (a), *& Vesale* (b), *marchérent sur les pas de ce grand homme, & ne contribuérent pas peu aux progrès que fit l'Anatomie dans le seiziéme siécle.*

On desesperoit encore dans le dix-septiéme de pouvoir enchérir sur les connoissances dont ils avoient enrichi leur Art, lorsque Asellius (c), *& Harvée* (d) *firent les grandes découvertes, qui ont immortalisé la gloire de leur nom; le premier, celle des veines lactées en 1622; & le second, celle de la circulation du sang vers l'an 1627.*

Cependant malgré ces nouvelles lumieres qui répandirent un si grand jour sur l'Anatomie, l'on peut dire que le détail de cette science ne fut bien connu que sous le Régne de Louis XIV. On sçavoit bien, à la vérité, quels étoient les principaux muscles, les principaux vaisseaux, les principaux nerfs, les principaux viscéres; mais on n'avoit sur toutes ces parties que des connoissances brutes

tion in-folio de ses œuvres, procurée par les soins de René Moreau, qui a mis à la tête la vie de ce grand homme.

(*a*) Gabriël Fallope né à Modéne en 1523. d'une famille noble, s'appliqua avec les plus glorieux succès à l'Anatomie. On lui doit la découverte des tubes ou cornes par lesquels les œufs descendent de l'ovaire dans la matrice, & qu'on appelle les trompes de Fallope. Après avoir professé l'Anatomie à Pise, il l'enseigna à Padoue, & mourut dans cette derniere Ville le 9 Octobre 1552, n'étant âgé que de 39 ans.

(*b*) André Vesale, natif de Bruxelles, enseigna l'Anatomie à Bologne & à Pise, & fut Médecin de l'Empereur Charles VI. & de Philippe II. Il mourut en 1564 âgé de 68 ans. M. Boerhaave a donné une Edition complette des Ouvrages de ce sçavant homme avec sa vie à la tête.

(*c*) Gaspard Asellius étoit de Crémone, & vivoit vers l'an 1630. Sa découverte des veines lactées parut sous le titre, *De lactibus seu lacteis venis; quarto vasorum mesaraïcorum genere.*

(*d*) Guillaume Harvée naquit à Folkston dans le Comté de Kent. Après avoir pris ses dégrés de Médecine à Cambrige, il vint en Italie & étudia cinq ans à Padoue. Il fut depuis Médecin du Roi Charles I. Il mourut l'an 1657 âgé de 80 ans. Sa découverte de la circulation du sang fut vivement attaquée, & ne fut reçue que lorsqu'on eut été contraint de se rendre à l'évidence des expériences.

& informes, mêlées d'une infinité d'erreurs. On ne trouvoit point dans ces connoiſſances, cette ſuite, cet enchaînement merveilleux qui ſeul peut nous donner une juſte idée des Ouvrages de la nature & de la ſageſſe de ſes productions.

Elle employe comme on ſçait les inſtrumens les plus fins & les plus délicats pour opérer ſes plus grandes merveilles, & ces inſtrumens non-ſeulement on ne les connoiſſoit pas, mais on ne s'aviſoit pas même de ſoupçonner qu'il pût y en avoir d'auſſi déliés. On n'avoit point encore apperçu ce nombre infini de petits organes actifs qu'on ne découvre que par une attention ſcrupuleuſe, ou par les ſecours que nous fournit la dioptrique. On ignoroit abſolument la compoſition, la ſtructure des parties formées elles-mêmes de ces petits organes qui préſident aux fonctions les plus ſecrettes. On croyoit que la ſubſtance des principaux viſceres n'étoit qu'un Parenchyme, qu'une maſſe formée par une coagulation de liqueurs.

Il eſt aiſé de juger que la connoiſſance des fonctions, ou la Phyſique animale *devoit être & bien groſſiere & bien imparfaite, puiſque l'on ignoroit quels étoient les petits agens auſquels l'on doit attribuer ce que l'on voit de plus merveilleux dans les opérations du corps humain. D'ailleurs la connoiſſance de l'économie animale ſuppoſe une application juſte de la Phyſique hydroſtatique, hydraulique; mais qu'il s'en falloit bien que ces ſciences fuſſent encore établies ſur des principes bien ſurs, & qui ne puſſent être conteſtés!*

L'Anatomie comparée, & les expériences faites ſur les animaux vivans, ſont encore deux guides qui ſervent à conduire l'Anatomiſte dans les recherches les plus délicates & les plus importantes, ſoit ſur la ſtructure, ſoit ſur les fonctions du Corps humain, & rien n'avoit été plus négligé que l'Anatomie des animaux.

Enfin les découvertes les plus précieuſes & les plus utiles par elles-mêmes ſe trouvoient alors ſtériles, & ne pouvoient guéres ſervir qu'à contenter une vaine curioſité; &

en effet quelles lumieres pouvoit porter dans la Medecine la connoissance de la circulation du sang, tandis que l'esprit accoutumé aux idées abstraites de l'ancienne Philosophie étoit incapable de saisir l'enchaînement des conséquences qui suivent méchaniquement d'un si grand principe? à quoi servoit la découverte des veines lactées, tandis qu'on continuoit à croire, comme on avoit cru pendant deux mille ans, que le chyle alloit se rendre dans le foye, & que ce viscère étoit destiné à le transformer en sang?

Tel étoit l'état de l'Anatomie avant le régne de Louis XIV. & jusqu'au tems du célébre Pecquet à qui nous devons l'importante découverte du réservoir du chyle, lequel reçoit cette liqueur des veines lactées, & celle du canal thorachique qui sert à le conduire vers le haut de la poitrine dans la veine souclaviere gauche. Ce sçavant homme eut la gloire de dissiper toutes les fausses idées qu'on avoit sur l'usage du foye, sur le changement du chyle en sang, & sur les inductions qn'on tiroit de ces faux principes. Les Anatomistes de toutes les nations de l'Europe, éclairés par les nouvelles découvertes du Médecin François, cherchérent dans les entrailles des animaux, & dans les cadavres humains la confirmation de ce qui venoit de leur être annoncé.

Ce fut à ces recherches que l'illustre Thomas Bartholin (a) *dut la découverte d'un autre genre de vaisseaux, qui avoient déja été apperçus, mais que l'on avoit confondu avec les veines lactées dont on ignoroit encore la route. Ces nouveaux vaisseaux de Bartholin sont les vaisseaux lymphatiques, que l'on suit aujourd'hui presque dans toutes les parties du Corps humain, & qu'on ne pouvoit plus méconnoître depuis que M. Pecquet avoit démontré le systême entier des vaisseaux chyliferes.*

(a) Il naquit à Malmoé dans la Scandinavie le 20 Octobre 1616. Après avoir parcouru la Hollande, la France & l'Italie, il fut fait Docteur en Médecine à Basle; de retour dans sa Patrie, il obtint une Chaire de Professeur de Mathématiques, & ensuite une de Professeur en Anatomie. Il mourut en 1680.

L'exemple de ces deux grands hommes, l'heureux succès dont leurs recherches avoient été suivies, excitérent une émulation générale, & l'on vit toutes les Nations de l'Europe travailler de concert à la perfection de l'Anatomie : les Stenon (a), *les Lower* (b), *les Ruysck* (c), *& pour dire quelque chose de plus, le grand Malpighi* (d), *signalérent leur sagacité par de nouvelles découvertes.*

La science des structures que toutes les Nations sçavantes envient à l'Italie, cette partie si importante & si utile de l'Anatomie, avoit été jusqu'alors absolument inconnue. On ne regardoit la substance des visceres & de la plupart des parties que comme une masse sans organisation, comme une coagulation de liqueurs ; le célebre Malpighi aidé du secours des injections & du microscope, tenta le premier de découvrir ces petits organes Elémentaires ou composans, *que la nature sembloit avoir pris plaisir à nous cacher ; & ce sont ces découvertes fines & délicates qui ont mérité à ce grand homme la gloire d'être considéré comme l'Inventeur de ce genre d'Anatomie, gloire qui ne peut lui être refusée, & qui n'est duë qu'à lui seul. Mais il faut convenir que c'est particulierement à la France, que presque toutes les autres parties de l'Anatomie doivent leur perfection.*

Avec quel succès en particulier nos Médecins François n'ont-ils pas cultivé l'Anatomie comparée ? & quels secours ne leur a pas fourni la magnificence du feu Roi, pour faire dans cette science les plus utiles découvertes ? Par les ordres de ce Prince furent amenés en France de toutes les parties du monde, les animaux les plus rares. Par ses

(*a*) Nicolas Stenon, Evêque de Titiopolis, né à Coppenhague en 1638, disciple du célébre Bartholin, a donné plusieurs Traités d'Anatomie qui lui ont acquis une grande réputation. Il mourut en 1606.

(*b*) Richard Lower, Médecin Anglois, né à Tremere en Cournouailles, mort en 1691.

(*c*) Médecin Hollandois, né à la Haye en 1638, Professeur d'Anatomie à Amsterdam, mourut dans cette Ville en 1731.

(*d*) Né à Crevalcuore dans le voisinage de Boulogne, premier Médecin du Pape Innocent XII. mourut à Rome en 1694.

ordres l'on fit une infinité de dissections de ces mêmes animaux. Par ses ordres encore fut composé le précieux Recueil publié sous le titre d'Histoire des Animaux disséqués à l'Académie des Sciences.

La vérité & l'exactitude des descriptions, l'ordre & l'enchaînement de toutes les parties, la belle symétrie qui régne dans ce tout auparavant défiguré par une infinité d'erreurs, sont autant de services importans que nos Médecins ont rendus à l'Anatomie.

Le célebre Jean Riolan le fils (a) *l'un des plus grands ornemens de la Faculté de Médecine, entreprit de porter dans l'Anatomie ces vives lumieres qu'il avoit coutume de répandre sur tous les sujets qu'il traitoit; & l'on ne peut nier qu'il n'ait fait en ce genre tout ce que l'on pouvoit attendre d'un génie profond, qui à l'érudition la plus vaste, joignoit le travail le plus assidu.*

Ses Successeurs dans la même carriere eurent la gloire de remplir heureusement le plan que ce grand homme s'étoit proposé. L'Anatomie du cerveau & des nerfs malgré les tentatives & les recherches réitérées du célebre Willis, Médecin Anglois, ne se ressentoit encore que trop de la grossiereté & de l'ignorance de ces premiers tems, où l'Anatomie étoit, pour ainsi dire, dans son enfance. Le courage de l'illustre M. de Vieussens soutenu d'une application extraordinaire, lui fit entreprendre de débrouiller ce cahos; & c'est à ces sçavantes recherches qu'on doit la Névrographie Universelle, *Ouvrage qui dans tous les tems sera considéré comme un chef-d'œuvre de l'Art.*

L'Ostéologie, la Myologie, l'Angeiologie, la Splachnalogie, & quelques autres parties de l'Anatomie dûrent aux travaux & aux découvertes de deux de nos plus célebres Anatomistes, Mrs Duvernei & Littre, la perfec-

(a) Il étoit fils de Jean Riolan, natif d'Amiens, célebre Médecin de la Faculté de Paris, l'un des plus zelés défenseurs de la doctrine d'Hypocrate contre les Chymistes. Jean Riolan son fils mort en 1657, âgé de 77 ans, a laissé divers Traités d'Anatomie fort estimés.

tion où elles furent portées. Ce n'est pas qu'ils ayent publié des Ouvrages suivis sur ces differentes matieres ; ils choisirent une voye & plus courte & plus sûre pour répandre leurs connoissances. Cette voye fut celle de l'instruction. Des Etrangers de toutes les Nations accoururent en foule pour profiter des leçons de ces deux grands Maîtres ; leçons d'autant plus instructives, que c'étoit dans le livre même de la Nature que ces excellens hommes faisoient lire à leurs Disciples ~~tout~~ tout ce qu'ils leur annonçoient de vive voix.

Mais qui ne sçait que Paris a toujours été la premiere Ecole de l'Europe pour l'Anatomie ? on y a vu successivement briller les Andernac, les Jacques Sylvius, les Marescot, les Riolan pere & fils. Mrs Duvernei & Littre furent dans la suite les oracles de cette même Ecole. Le premier surtout ne tint-il pas dans l'Anatomie le même rang qu'a tenu dans la Botanique le célebre M. de Tournefort ? Personne n'ignore que presque tous les Anatomistes qui ont paru avec quelque éclat vers la fin du dernier siécle, même dans celui-ci, doivent principalement les lumieres qu'ils ont acquises à l'avantage qu'ils ont eu d'être dirigés dans leurs études par l'homme illustre dont nous parlons. Les compilations qui ont été faites de ses sçavantes instructions, se sont répandues dans les Provinces les plus éloignées ; & combien d'Auteurs ont sçu se faire un nom en s'appropriant les leçons de cet excellent maître, & en les offrant au public comme des productions de leur génie ?

C'est encore dans les leçons de ce sçavant homme, comme autrefois dans celles des Marescot, des Courtin, des Riolan, que nos plus habiles Chirurgiens ont puisé ces grandes connoissances qui leur ont appris à rectifier & à perfectionner les principales opérations de leur Art.



ELOGES HISTORIQUES des plus célebres Anatomistes.

JEAN PECQUET.

SI l'on doit juger du mérite des Sçavans illustres, par l'importance des découvertes qu'ils ont faites dans les sciences où ils ont excellé ; quel homme mérita plus de louanges que le célebre Jean Pecquet, pour la gloire qu'il a euë de découvrir le réservoir du Chyle, qui de son nom a éte appellé *le Réservoir de Pecquet*. On a de lui un grand nombre de sçavantes expériences d'Anatomie, qu'il publia en 1651. Tout ce que nous sçavons de la vie de ce grand homme, c'est qu'il étoit natif de Dieppe, qu'il se fit recevoir Docteur dans la Faculté de Montpellier, & qu'il mourut à Paris au mois de Fevrier de l'année 1674.



JEAN MERY.

JEAN MERY, fils de Jean Mery, Chirurgien, & de Jeanne Mores, naquit à Vatan en Berry, le 8 Janvier 1645. Son peu de goût pour l'étude ne lui permit pas d'aller plus loin que la quatriéme. Ayant embrassé la profession de son pere, âgé de dix-huit ans, il vint s'instruire à l'Hôtel Dieu de Paris ; jamais jeune Chirurgien ne se livra au travail avec tant d'ardeur que lui. Les exercices du jour ne faisoient qu'une partie de ses occupations ; les nuits toutes entieres, il les passoit assez souvent à dissequer secretement, lorsqu'il avoit été assez heureux pour dérober subtilement un mort.

Il commença à donner des preuves des progrès qu'il avoit faits dans l'Anatomie, par une description de l'oreille qu'il donna en 1681, dans la seconde édition du Traité de M. Lamy, Docteur en Médecine, sur l'ame sensible. Ce fut en partie à ce premier ouvrage, que M. Mery dut l'honneur qu'il eut d'être pourvu la même année, d'une charge de Chirurgien de la feuë Reine. Deux années après il fut placé aux Invalides, en qualité de Chirurgien Major, & en 1684 il fut envoyé à Lisbonne, par M. de Louvois, pour tâcher de donner quelque secours à la Reine, qui étoit à l'extrêmité; mais cette Princesse mourut avant son arrivée. On lui fit en Portugal, de même qu'à son passage en Espagne, les offres les plus flateuses pour l'y arrêter; mais l'esperance de la plus opulente fortune ne put lui faire oublier qu'il devoit ses services à sa patrie.

De retour en France en 1684, il fut reçu à l'Académie des Sciences, & la même année la Cour étant allée à Chambord, il fut placé auprès de M. le Duc de Bourgogne, pour prendre soin de la santé de ce jeune Prince. Mais se trouvant plus étranger à la Cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne, il la quitta aussi-tôt qu'il le put, pour venir reprendre son poste aux Invalides.

On ignore absolument pour quel sujet il fut envoyé en Angleterre en 1692, par ordre du Roi; la vie extrémement retirée que menoit ce grand homme, presque toujours renfermé dans son cabinet, & qui sembloit même craindre de se communiquer au dehors, nous a dérobé la connoissance de quantité de faits, qui auroient dû trouver place dans son histoire. Dans l'intérieur même de sa famille, on ne le voyoit qu'aux heures du repas, & il n'y tenoit point de discours inutiles. Presque toujours occupé de ses opérations Anatomiques, il n'avoit de commerce qu'avec les morts, & cela dans un sens beaucoup plus étroit que l'on ne le dit d'ordinaire des sçavans.

M. de Harlay, premier Président, qui l'honoroit d'une affection particuliere, le nomma en 1700, Chirurgien

Major de l'Hôtel-Dieu. Son zéle pour l'avancement des jeunes Chirurgiens, qui venoient se former dans cette célebre école, le détermina à solliciter que l'on construisît un lieu où il pût les rassembler, pour leur faire des cours reglés d'Anatomie: il auroit pû dans cette occasion accorder l'interêt du public, avec son interêt particulier, en demandant des apointemens qu'il lui eût été facile d'obtenir; mais il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît d'assujettissement & de travail.

Le désinteressement de ce grand homme parut encore dans le refus qu'il fit de se prêter aux pressantes instances de divers étrangers, qui souhaitoient passionément qu'il leur fit des cours particuliers d'Anatomie, mais qui ne purent le tenter par les promesses les plus magnifiques. Il ne pensoit pas qu'il y eût aucune fortune qui pût le dédommager du tems qu'il auroit dérobé à l'étude d'une science qui l'occupoit tout entier, & où il faisoit chaque jour de nouveaux progrès.

Ses connoissances étoient d'autant plus sures, qu'il ne les devoit qu'aux dissections qu'il avoit faites lui-même de sa propre main. Ainsi il avoit pour ainsi dire touché au doigt la vérité de la plupart des choses qu'il sçavoit; son cabinet Anatomique renfermoit jusqu'à quatre vingt piéces importantes, soit squeletes entiers, soit parties d'animaux; c'étoient là les livres où il lisoit continuellement, & où il puisoit continuellement de nouvelles lumiéres. Cependant quelque grande que fût l'exactitude, avec laquelle il faisoit ses observations, & quoiqu'elles s'étendissent généralement sur tous les objets qui peuvent avoir quelques rapports avec son art; il convenoit de bonne foi que l'action & le jeu des liqueurs dans le corps de l'homme, étoit pour lui un mystére qui s'étoit jusqu'alors dérobé à toutes ses recherches. *Nous autres Anatomistes*, dit-il un jour à M. de Fontenelle, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les ruës, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne*

ſçavent pas ce qui ſe paſſe dans les maiſons.

Jamais homme ne fut moins hardi que lui à former des ſiſtêmes, il ne croyoit ſçavoir parfaitement que ce que ſes yeux lui découvroient; & il ne s'appliquoit qu'à bien voir, ſans s'embarraſſer de deviner. Peu diſpoſé à adopter trop facilement les opinions des autres, même celles qui étoient le plus univerſellement reçuës, il ne l'étoit pas davantage à quitter les ſiennes particulieres, il les ſoutenoit avec d'autant plus de vivacité, que le témoignage qu'il ſe rendoit à lui même, de l'extrême exactitude de ſes obſervations, ne lui permettoit pas de penſer qu'il eût pu ſe tromper. Son peu de commerce avec le monde lui faiſoit ignorer certains ménagemens d'expreſſions néceſſaires dans la diſpute: ſi un fait étoit faux, ſi un ſentiment lui paroiſſoit abſurde, il le diſoit bien nettement, & l'on ne s'en offenſoit pas, du moins dans l'intérieur de l'Académie, & ſi les ſuites aſſez ordinaires du ſçavoir n'y étoient pas excuſées, où le ſeroient-elles? Quelqu'attaché que M. Mery fût à ſes ſentimens, on l'a vû cependant en changer quelquefois. Il avoit d'abord jugé favorablement de la méthode du frere Jacques, pour l'extraction de la pierre de la veſſie, & il en fit un rapport aſſez avantageux à M. le premier Préſident; mais les facheuſes ſuites de diverſes opérations, faites conformément à cette méthode, ne permirent plus à M. Mery de l'approuver, & il la blama publiquement, comme on le peut voir dans les obſervations qu'il publia en 1700, ſur l'extraction de la pierre, pratiquée par le frere Jacques.

Juſqu'à l'âge de ſoixante-quinze ans, M. Mery avoit joüi d'une parfaite ſanté, qui n'avoit été alterée par aucune incommodité; il perdit preſque tout à coup l'uſage de ſes jambes. Tous ceux de l'Académie qui pouvoient avoir eu quelque ſujet de ſe plaindre de ſa trop grande ſincérité, ſe firent un devoir de l'aller voir pour lui donner de nouvelles marques de leur ancienne amitié. Ces avances lui causerent une joye extrême, & c'étoit avec un

cœur pénétré d'une sincére reconnoissance, qu'il en parloit souvent à M. Varignon, son fidele ami.

Il eut toute sa vie des mœurs pures, beaucoup de Religion, & une scrupuleuse exactitude à en remplir tous les devoirs. Après deux années de langueur, pendant lesquelles il ne s'étoit occupé que d'exercices de piété, il mourut le 3 Novembre 1722, âgé de soixante dix-sept ans. Il a eu six enfans de son mariage avec Catherine-Geneviéve Cariére, fille d'un premier Chirurgien de feuë Madame.

Outre son nouveau sistême de la circulation du sang, par le trou ovale dans le fœtus humain, & ses problêmes de Physique sur la génération & la nouriture du fœtus, nous avons encore de ce sçavant Anatomiste un grand nombre de morceaux curieux, répandus dans les Journeaux & dans les Mémoires de l'Académie; on en trouve une liste exacte dans l'histoire de cette Compagnie. Les plus considérables de ces ouvrages, sont un Traité des mouvemens de l'Iris, & de la partie principale de l'organe de la vuë, des observations sur le nerf optique, des remarques sur la moule des étangs. M. Mery prétend que la moule est un poisson hermaphrodite, mais d'une espéce singuliére, en ce qu'elle multiplie sans aucun accouplement; un problême d'Anatomie, sçavoir si pendant la grossesse, il y a entre la femme & son fœtus une circulation de sang réciproque; une question Physique, sçavoir si de ce que l'on peut tirer de l'air dans la sueur, il s'ensuit que l'air que nous respirons s'échappe avec elle par les pores de la peau; autres questions de Physique, pourquoi le fœtus & la tortuë vivent long-tems sans respirer? pourquoi la respiration est nécessaire pour entretenir la vie de l'homme, depuis qu'il est sorti du sein de sa mere, & même qu'il y est encore renfermé, & qu'au contraire la tortuë peut vivre très-long-tems sans respirer?

ALEXIS LITTRE.

ALEXIS LITTRE naquit à Cordes en Albigeois, le 21 de Juillet 1658. d'un Marchand de cette Ville, dont la fortune étoit très médiocre, mais en revanche il avoit une nombreuse famille, composée de douze enfans, qui vécurent tous sans qu'aucun d'eux s'avisât de prendre le parti de l'Eglise.

Le jeune Littre ayant été envoyé à Villefranche en Rouergue, pour y faire ses études chez les PP. de la Doctrine Chrétienne, suppléa par son industrie & par une ardeur extrême pour le travail, aux secours que sa famille ne pouvoit lui fournir: il prit un parti, qui en lui procurant les moyens de subsister plus commodément, lui rendit en même tems ses études plus profitables. Ce parti fut de répéter à d'autres Ecoliers plus riches & plus paresseux ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous. Le tems que ces répétitions lui laissoient de libre, il l'employoit à accompagner un Médecin chez ses malades, & dès qu'il l'avoit quitté, il étoit exact à venir se renfermer dans sa chambre, où il écrivoit avec soin tous les raisonnemens qu'il avoit entendus.

Ses études finies, le désir de se perfectionner dans la Médecine l'amena à Montpellier, & pour y subsister, il eut recours aux mêmes moyens qu'il avoit employés à Ville-franche. Un des grands fruits qu'il en recueillit, fut de se faire un petit fond, qui le mit en état de venir à Paris, où il étoit résolu de se livrer tout entier à l'Anatomie, pour laquelle il avoit un penchant particulier. Il fut assez heureux en y arrivant, pour s'insinuer auprès d'un Chirurgien de la Salpétriere, qui avoit tous les cadavres de l'Hôpital à sa disposition; c'étoient là les seules richesses que notre jeune Anatomiste ambitionnoit. Son ardeur à

profiter de celles que le sort lui offroit fut si grande, que pendant le seul hyver de 1684, il dissequa plus de deux cent cadavres. Mais comme ce long travail & ses profondes réflexions l'avoient rendu habile en peu de tems, un grand nombre d'Etudians coururent à lui pour profiter de ses leçons. La trop grande réputation du nouveau Professeur, lui suscita bientôt des envieux. Pour se dérober à leur persécution, il fallut qu'il vînt chercher un azile dans le Temple ; mais on ne l'y laissa pas tranquile. On lui fit l'affront de venir lui enlever avec une pompe insultante un cadavre qui l'occupoit : & en vertu d'une Sentence obtenue par les Chirurgiens, on lui fit défense de s'immiscer dans leur profession : mais le nombre de ses Ecoliers ne fit qu'augmenter par ces défenses mêmes. M. Littre pour se rendre plus capable de les instruire, assistoit à toutes les conférences que l'on tenoit sur les matieres qui l'intéressoient, se trouvoit aux pansemens des Hôpitaux, & suivoit les plus habiles Médecins dans leurs visites. Il fut enfin reçu Docteur Régent de la Faculté de Paris, & au renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699. il fut nommé Eleve de M. Duhamel, qui étoit passé dans la classe des Anatomistes.

En 1702, il monta au grade d'Associé, & fit cette même année-là une cure si extraordinaire, qu'elle paroît tenir du prodige. La voici telle qu'elle est rapportée par M. de Fontenelle, qui a tiré l'extrait suivant des Mémoires de 1702.

Une femme qui n'avoit nul signe de grossesse, accablée d'ailleurs d'un grand nombre de differentes incommodités très cruelles, réduite à un état déplorable, & presqu'entierement désesperée, jettoit par les selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux ; & enfin il vint un bras, que l'on reconnut sûrement pour être celui d'un fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la curiosité. Il trouva en introduisant son doigt *index* dans l'anus, qu'à la plus grande distance

où ce doigt put aller, l'intestin *rectum* étoit percé d'un trou, par où sortoient les matieres extraordinaires; que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors, par la tête d'un fœtus qui y appliquoit sa face; aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un fœtus s'étoit formé dans la trompe ou dans l'ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri; qu'un de ses bras dépouillé de chair, & détaché du reste du squelette par la corruption, avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la playe.

Quelques autres os eussent pu sortir de même, supposé que la mere eût pu vivre, & attendre pendant tout le tems nécessaire; mais les quatre grands os du crâne, ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la mere à la mort; elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine.

M. Littre osa imaginer comme possible, de faire passer les quatre os du crâne par la petite playe de l'intestin. Il inventa des ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces ciseaux introduits par le fondement jusqu'à la playe de l'intestin, il alloit couper le crâne en parties assez petites pour passer par l'ouverture; & il les tiroit avec d'autres ciseaux qui ne coupoient point, inventés aussi par lui.

On juge bien que cette opération devoit se répéter bien des fois, & dans certains intervales, pour ménager les forces presque éteintes de la malade, que de plus, il falloit s'y conduire avec une extrême dextérité, pour n'adresser qu'au fœtus des instrumens tranchans & très fins, qui eussent pu la blesser mortellement.

M. Littre disposoit sur une table les morceaux du crâne déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce

ce qui lui restoit à faire. Enfin il eut la joye de voir tout heureusement tiré, sans que sa main se fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait; l'intestin étoit percé d'une playe très considérable, le long séjour d'un fœtus pourri dans la cavité du ventre, ce qui y restoit encore de ses chairs fondues, y avoit produit une corruption capable elle seule de causer la mort. Il vint à bout de la corruption par des injections, qu'il fit encore d'une maniere particuliere. Il lava, il nettoya, ou plûtôt il ranima tout, il referma même la playe, & la malade, qui après avoir été naturellement fort grasse, n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint; on a dit même qu'elle étoit redevenue grosse.

Ce fut peu de tems après cette cure admirable, que M. Littre fut choisi pour Médecin du Châtelet. Sa vûe s'affoiblit considerablement les trois ou quatre dernieres années de sa vie, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre toujours fort assiduement aux assemblées de l'Académie.

Il mourut d'apoplexie le 3 Février 1725. étant âgé de soixante-sept ans. Ennemi de tout autre plaisir que de celui d'augmenter ses lumieres, il avoit toujours été livré au travail le plus assidu, & n'avoit jamais voulu se marier. Il n'avoit pas le don de la parole; mais ce défaut étoit réparé par beaucoup de justesse, de prudence & d'habileté. Sa réputation étoit si bien établie, que quelque tems avant sa mort, plusieurs Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois, vinrent pour acheter de lui quantité de préparations anatomiques, qui étoient de sa composition, mais dont il ne pouvoit plus faire usage, à cause de la foiblesse de sa vûe.





GUICHARD-JOSEPH DUVERNEY.

GUICHARD-JOSEPH DUVERNEY, l'un des plus célebres Anatomistes de son tems, né à Feurs en Forêt, le 5 Août 1648, étoit fils de Jacques Duverney, Médecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il fut envoyé à Avignon pour y commencer son cours de Médecine, & se faire ensuite recevoir Docteur dans cette Faculté. Il n'eut pas plûtôt pris le bonnet, qu'il vint à Paris dans l'espérance qu'un si grand théatre ne manqueroit pas de lui fournir bien des occasions de faire briller ses talens.

Sa science lui donna d'abord entrée chez M. l'Abbé Bourdelot, où se tenoient régulierement chaque semaine des assemblées de Sçavans en toute sorte de genres de littérature. M. Duverney y fit l'anatomie du cerveau, & ce fut avec tant de justesse, tant de clarté, & tant de précision, que l'on commença dès lors à concevoir une très haute idée de son habileté. Il fut aussi admis dans les assemblées qui se tenoient chez M. Denis, sçavant Médecin, & il y soutint dignement la réputation qu'il s'étoit faite d'un excellent Anatomiste. Il entreprit de démontrer (& il le fit avec une évidence qui portoit la clarté dans l'esprit) ce qui avoit été découvert de plus curieux par Lesteron, par Swammerdam, par Graaf, & les autres grands Maîtres de l'Art.

Mais ce n'étoit pas seulement par sa science qu'il se faisoit admirer, il auroit pu en avoir moins, que le plaisir que l'on goûtoit à l'entendre, n'en auroit pas été moins vif, tant son éloquence avoit de charmes. C'étoit un feu dans les expressions, dans les tours, & jusques dans sa prononciation, qui étoit telle qu'un Orateur n'auroit pu en défi-

ter une autre. Ajoûtons que ce ſçavant étoit jeune, qu'il avoit une phyſionomie heureuſe & prévenante, & qu'il étoit d'une figure charmante. C'étoit là un ſurcroit de mérite, du moins auprès des Dames; auſſi y en eut-il un grand nombre qui furent curieuſes de l'entendre; & avec quelle vivacité de zéle ne travaillerent-elles pas à étendre la réputation du jeune Anatomiſte ?

L'attention de quelques-unes alloit juſqu'à porter ſur elles des piéces ſéches qu'il avoit préparées, & cela pour avoir le plaiſir de les montrer dans les compagnies où elles ſe trouvoient. C'eſt ainſi que l'Anatomie devint à la mode parmi le beau monde, & qu'elle ne fut plus renfermée comme elle l'avoit été juſques là, dans les Ecoles de Médecine. Un mérite auſſi univerſellement reconnu, & auſſi généralement applaudi, que l'étoit celui de M. Duverney, ne pouvoit manquer de lui procurer une place à l'Académie des Sciences. Il y fut en effet reçu en 1676. & la même année, il commença à travailler à l'Hiſtoire naturelle des Animaux, qui faiſoit alors une partie des occupations de cette illuſtre Compagnie. La plûpart des Mémoires que M. Duverney a composés ſur ce ſujet, ſe trouvent inſérés dans l'Hiſtoire latine de M. Duhamel.

Peu de tems après qu'il eut été reçu Académicien, il eut l'honneur d'être ~~chiosi~~ + choisi pour faire des leçons d'Anatomie à Monſeigneur le Dauphin. Il préparoit à Paris les parties, ſur leſquelles il devoit faire ſes démonſtrations, & les tranſportoit à Verſailles, ou à Saint Germain. Outre Monſeigneur le Dauphin, il avoit encore pour Auditeurs les grands hommes, à qui l'éducation de ce jeune Prince avoit été confiée, M. le Duc de Montauſier, M. l'Evêque de Meaux, le célebre M. Huet, & M. de Cordemoy, tous Juges éclairés dans les matieres même, qui auroient ſemblé devoir leur être étrangeres. M. Duverney ſçut rendre ſes leçons ſi agréables à ſon illuſtre Eleve, que ſouvent ce Prince offroit de ne point aller à la chaſſe, ſi on les lui pouvoit continuer après ſon diner. Les mêmes

Démonſtrations qui avoient été faites chez M. le Dauphin étoient réïtérées le même jour, mais plus en détail & avec plus d'étenduë chez M. de Meaux où s'aſſembloient de nouveaux Auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuſe, le P. de la Chaiſe, M. Dodart & pluſieurs autres perſonnes de conſidération que la curioſité y attiroit. M. Duverney fut ainſi pendant près d'un an l'Anatomiſte de la Cour.

De retour à Paris, il ſe livra aux travaux de ſa Profeſſion avec tant d'ardeur, que ſa ſanté en fut conſidérablement altérée. Il fut tourmenté d'un mal de poitrine ſi violent que l'on ne douta pas que ſon poumon ne fût ulcéré ; mais il guérit heureuſement de cette maladie. Il s'étoit bien propoſé de ſe ménager un peu plus ſur le travail ; mais ſa réputation étoit trop étendue, & ſon ardeur pour la perfection de l'Anatomie trop grande pour lui permettre d'exécuter ſa réſolution.

Son mérite lui procura en 1679. une Chaire de Profeſſeur d'Anatomie au Jardin Royal : le bruit de ſa capacité lui attira bientôt un ſi grand nombre d'Ecoliers, que l'on en compta en une année juſqu'à cent quarante Etrangers, dont pluſieurs ont été depuis chez eux de grands Médecins, d'habiles Chirurgiens, & autant de Panégyriſtes ſincéres du mérite de leur Maître.

La même année que M. Duverney fut nommé Profeſſeur, il reçut ordre d'aller dans la Baſſe-Bretagne pour y faire des diſſections de poiſſons, & l'année ſuivante il fut envoyé pour le même deſſein ſur la côte de Bayonne. Il eut pour compagnon de voyage le célebre M. de la Hire que la Cour avoit deſtiné à d'autres occupations.

Juſqu'en 1684, M. Duverney fut ſeul Anatomiſte de l'Académie des Sciences. On lui aſſocia cette année-là M. Méry avec qui il eut de grandes diſputes au ſujet de la circulation du ſang du Fœtus. M. Duverney avoit publié l'année précédente ſon beau Traité de l'organe de l'oüie, qui parut preſque auſſi-tôt après traduit en latin

& imprimé à Nuremberg. Il avoit promis les Traités des quatre autres Sens ; mais la foiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever un si grand Ouvrage: elle l'obligea même de se décharger sur un Chirurgien habile du soin de faire sous lui les Démonstrations au Jardin Royal ; mais il fit toujours les discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & qui résolvoient les difficultés. Ce grand maître a été le premier qui ait fait à Paris des leçons publiques sur l'Osteologie & sur les maladies des Os.

Il ne se contentoit pas de l'étude qu'il faisoit dans son cabinet pour joindre la pratique à la Théorie, il alloit dans les Hôpitaux de Paris où il étudioit particulierement les maux qui avoient rapport à l'Anatomie dont il faisoit son principal objet.

Son grand âge & ses infirmités ne lui permettant plus de se rendre assiduement aux Assemblées de l'Académie, il demanda à être vétéran, ce qui lui fut accordé, & M. Petit, Docteur en Médecine, fut nommé pour le remplacer.

L'Histoire naturelle des animaux, à laquelle M. Duverney avoit anciennement tant travaillé, ayant été réimprimée, la joye qu'il en eut parut lui prêter de nouvelles forces. Il reparut à l'Académie, & y parla avec un feu & une vivacité que l'on ne pouvoit gueres attendre d'un homme de quatre-vingts ans.

A cet âge-là même, il lui arrivoit quelquefois de passer des nuits entieres dans les endroits les plus humides du Jardin, couché sur le ventre sans oser faire aucun mouvement pour découvrir les allures, la conduite des Limaçons qui semblent en vouloir faire un secret impénétrable. La découverte de ce secret devoit entrer dans un Ouvrage sur les insectes que notre sçavant Anatomiste avoit entrepris.

Après avoir beaucoup souffert pendant quelques années, il mourut le 10 Septembre 1730, âgé de 82 ans.

Par son testament il a laissé à l'Académie des Sciences ses préparations anatomiques, qui sont en très-grand nombre, & dans un état de perfection qui ne laisse rien à désirer.

Les plus considérables de ses Ouvrages insérés dans les Mémoires de l'Académie, ou dans les Journaux des Sçavans, sont des réflexions sur la situation des conduits de la bile & du suc pancréatique, sur la circulation du sang dans le Fœtus, sur la circulation du sang dans les poissons qui ont des oüies & sur leur respiration; une description de la tortuë & de quelques autres animaux, une nouvelle découverte sur les muscles de la paupiere interne; des observations touchant les parties qui servent à la nutrition, sur l'organe de l'oüie & sur l'Ostéologie.



FRANÇOIS POURFOUR DU PETIT.

FRANÇOIS POURFOUR DU PETIT, né à Paris le 24 Juin 1664, de parens qui étoient dans le commerce, fut laissé orphelin lorsqu'il étoit encore enfant. Ce ne fut que par une application extraordinaire & qui fut constante, qu'il vint à bout d'apprendre assez de latin & de Belles-lettres, pour monter en Philosophie. En vain s'y prit-il de toutes les façons pour cultiver sa mémoire; à la difficulté d'apprendre, se joignoit encore une plus grande difficulté de retenir; il falloit lui présenter des objets qui la contraignissent en quelque façon de se fixer, & ce fut là l'espéce de miracle qu'opera la Physique. Cette mémoire demandoit des expériences, des faits, du Méchanisme; la Physique la servoit heureusement selon son goût, & elle saisit avec avidité & retint fidelement tout ce qui lui fut présenté par la Physique Cartesienne, telle qu'elle lui étoit enseignée par son Professeur, assez hardi

pour soutenir les principes de Descartes, quelque proscrits qu'ils fussent alors.

Ce fut pour se perfectionner dans l'étude d'une science qui avoit tant d'attrait pour lui, qu'au sortir du College il prit le parti de parcourir les principales Provinces du Royaume, dans le dessein d'étendre ses observations sur tout ce qui pouvoit servir à lui mieux faire connoître la nature. Un autre avantage qu'il se promettoit de retirer de ses voyages, c'étoit de profiter des lumieres de tous les Sçavans naturalistes qui se trouveroient dans les endroits où sa curiosité le conduisoit. Il apprit l'Osteologie de M. Blondin, célebre Médecin de la Rochelle, & excellent Physicien. Ce fut par son conseil que M. Petit se détermina à embrasser la profession de Médecin, à laquelle il étoit déja assez porté.

Il vint donc à Montpellier, & y arriva précisément dans le tems que le fameux M. Chirac commençoit d'enseigner dans cette Ville les differentes parties de la Médecine. M. Petit les embrassa toutes, & il réussit également dans toutes; il fit même un cours particulier de Chimie, avant que de prendre le bonnet de Docteur.

Il ne crut pas que ce titre le dispensât de continuer ses études. De retour à Paris où il arriva en 1690, il se rendit assidu aux cours que faisoient alors trois hommes célebres. C'étoient M. Duverney, M. Lemery, & M. de Tournefort; le premier pour l'Anatomie, le second pour la Chimie, & le dernier pour la Botanique. Ce n'en fut pas assez pour satisfaire pleinement son extrême avidité de sçavoir. Convaincu que la connoissance des opérations Chirurgiques ne peut être qu'infiniment utile à un Médecin, il se détermina à faire pendant six mois à l'Hôpital de la Charité les pansemens des blessés.

Cet exercice ne lui fut pas inutile, & il trouva bientôt après une occasion de mettre en œuvre les connoissances qu'il avoit acquises. La guerre étoit alors dans sa plus grande fureur, & la Flandre en étoit le principal Théâtre.

Namur, cette Place que l'on croyoit imprenable, venoit de se rendre aux armes victorieuses de Louis XIV. M. Petit plein de zéle pour le service de son Roi, demanda à être employé dans les Hôpitaux de Flandre; sa réputation étoit déja trop bien établie pour que ses offres ne fussent pas acceptées. La bataille de Nervinde & le siége de Charleroi, qui suivirent de près son arrivée à l'armée, lui fournirent abondamment de quoi exercer sa capacité & son zéle. Il fut d'abord établi dans l'Hôpital de Mons, passa ensuite dans celui de Namur, & puis à celui de Dinant, & fit par-tout avec un égal succès, la double fonction de Médecin & de Chirurgien.

Il se soutint dans ces differens postes, avec un zéle & une infléxibilité qui auroient pu lui devenir funestes, si ses Supérieurs avoient été moins persuadés qu'ils ne l'étoient de la pureté de ses intentions. Il n'arrive que trop souvent que les Entrepreneurs, chargés de fournir les drogues qui se consument dans les Hôpitaux, n'apportent pas à beaucoup près tous les soins qu'ils devroient dans le choix qu'ils en font, ou plutôt leur choix n'a point d'autre régle que leur interêt particulier, & combien de mille hommes ont été sacrifiés à leur barbare cupidité! M. Petit se vit donc exposé à leur haine, parce qu'il ne pouvoit souffrir que des drogues bien conditionnées dans les Hôpitaux qui lui étoient confiés. Envain tenta-t-on toutes sortes de voyes, ou pour corrompre sa fidélité, ou pour l'engager à retrancher quelque chose de son extrême séverité sur ce point: Fidele à ses devoirs, & les promesses & les menaces qui furent employées, ou pour l'ébranler ou pour le séduire, furent également inutiles; & ceux qui avoient voulu l'inquiéter furent séverement punis.

Dans les Hôpitaux même de l'armée il avoit établi des Laboratoires de Chimie, & des Chambres d'Anatomie pour l'instruction de ses éleves. Il alloit herboriser avec eux, leur apprenoit à connoître les plantes, & leur en indiquoit les usages & les vertus, c'est ainsi qu'il assembla des

des lors, & qu'il dessécha un grand nombre de plantes, qui firent le commencement d'un herbier de trente gros volumes *in-folio* qu'il a laissés.

La paix de Rysvick ayant rendu la paix à l'Europe, M. Petit revint à Paris en 1697, & l'année suivante il alla au camp de Compiegne, où il eut soin des malades avec M. Prouvenza, Inspecteur Général des Hôpitaux, avec qui il étoit étroitement lié. Le hazard lui ayant quelque tems après découvert une plante qui ne se trouvoit point dans les instructions de Botanique, il l'appella *Prouvenzalia*, du nom de son ami; & il en nomma une autre *Dantia*, du nom de M. Danti d'Esnard, qui lui avoit rendu d'importans services, pour la composition de son herbier.

La succession d'Espagne ayant rallumé la guerre, M. Petit se dévoua une seconde fois au service des Hôpitaux de Flandre, & ne quitta ce pays qu'après la conclusion de la paix d'Utrecht. De retour à Paris, où sa capacité étoit connuë, il auroit pu s'y faire un grand nombre de pratiques utiles; mais l'étude du cabinet, la Physique & les expériences l'emporterent sur les sollicitations de la fortune. Content de la modicité de la sienne, il ne pensa plus qu'à faire un bon usage du loisir dont il jouissoit, & qu'une vie presque toujours ambulante lui avoit ôté.

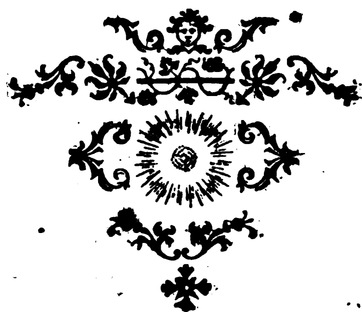
Dès l'année 1710, il avoit publié trois Dissertations, qui furent imprimées sous le titre de *Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi, à un autre Médecin de ses amis.* Les deux premieres contiennent un nouveau sistême du cerveau, & dans la troisiéme, M. Petit établit quelques nouveaux genres de plantes, & critique divers endroits des institutions de Botanique de M. de Tournefort.

Son sistême du cerveau a pour objet, l'entrelacement de plusieurs nerfs ou filets médullaires, qui partent de la moëlle allongée, & qui passent obliquement de l'épaisseur de l'une de ses portions laterales dans l'épaisseur de l'autre portion. L'Auteur démontre la nécessité de cette méchanique par cinq observations principales, composées d'un

grand nombre d'autres, & il en établit la réalité par l'inspection même de la moëlle allongée, dont il donne des figures d'après les dissections qu'il en a faites. C'est principalement à cet écrit que M. Petit dût l'honneur qu'il eut d'être reçû à l'Académie en 1722, & trois ans après il obtint la place de pensionnaire Anatomiste.

La plûpart des Mémoires dont il a enrichi l'histoire de cette sçavante Compagnie, sont sur la Dissertation Anatomique des yeux de l'homme & de divers animaux, sur les dimensions exactes & portées à une précision scrupuleuse des parties qui les composent, sur la nature, les causes & l'operation de la cataracte, & en général sur tout ce qui concerne la méchanique de l'œil & la vision.

Cet illustre Académicien mourut le 18 Juin de l'an 1741, dans la soixante & dix-septiéme année de son âge. De quatre enfans qu'il avoit eûs de son mariage, il n'est resté que l'aîné, qui a embrassé la même profession que son pere.





DISCOURS
SUR
LES PROGRÈS DE LA CHYMIE
SOUS LE REGNE
DE LOUIS XIV.

LA Chymie fut dans son origine enveloppée des mêmes ténébres que tous les autres arts ; & l'on peut dire que cette obscurité l'a suivie jusques dans ses derniers progrès. Aussi ne feroit-il pas facile d'établir une suite historique des découvertes qu'elle a faites. Si nous parcourons les écrits des anciens Chymistes, nous y trouverons bien des secrets, bien des opérations que nos Chymistes modernes nous ont présentées comme autant de nouvelles découvertes de leur façon.

Ajoutons que la maniere dont on étudioit la Chymie, ne pouvoit manquer d'augmenter l'obscurité que nous pouvons dire avoir été pendant long-tems le caractère distinctif de cette science. Chaque maître se formoit ses disciples, & son langage n'étoit intelligible que pour eux seuls ; le reste des hommes étoit absolument exclu de leurs mysteres. D'ailleurs nul principe, nulle régle générale pour les opérations. Les premieres inductions que l'on ait tirées des tra-

Mémoires communiqués par M. Lauty Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, par M. Geoffroy de l'Académie Royale des Sciences, & par M. Rouelle Démonstrateur de Chymie au Jardin du Roi, & Membre de l'Académie des Sciences.

vaux de la Chymie, se trouvent dans les écrits de Basile Valentin, qui vivoit peu de tems avant le célèbre Paracelse (a).

La Chymie cependant malgré les ténébres épaisses dont elle étoit couverte, trouva en France des curieux à qui le commerce de quelques Allemands & de quelques Arabes firent naître une forte envie d'être initiés dans les mysteres les plus cachés de cet art merveilleux. Flammel, Jean Augurelle, d'Espagnette s'appliquerent avec plus d'ardeur que de succès aux grandes connoissances.

+ fit

Mais pour nous former une juste idée de l'état de la Chymie en France avant le regne de Louis XIV, il est à propos de considérer cette science par rapport à ses trois différentes parties.

La premiere est celle qui concerne les travaux de la Métallurgie ; travaux, il est vrai, uniquement fondés sur les loix de la Chymie. Mais il s'en faut bien que ceux qui ont inventé cet art, ou que plusieurs de ceux qui l'ont perfectionné, ayent été de véritables Chymistes. Les découvertes qu'ils ont faites, ils les ont dûes à une expérience grossiere, à un travail assidu, mais destitué de principes, & bien plus souvent encore aux seuls effets du hazard.

La seconde partie est l'Alchymie ou la Chymie par excellence, dont les recherches ont eu pendant long-tems pour principal objet la transmutation des métaux. Jullius Maternus Firmicus qui a écrit au commencement du IV. siécle, a parlé de cet art merveilleux ; Enée de Gaza & Anastase le Sinaite en font mention comme d'une chose connue de leur tems ; George de Syncelle qui vivoit dans le VII. siécle, a traité expressément de cette matiere, & depuis ce tems-là on a une foule d'Alchymistes Grecs, la plûpart Moines ou Prêtres, qui ont écrit sur le même sujet.

L'Alchymie a eu encore pour objet de ses principales recherches le fameux Alkaest, ou un dissolvant universel, qui résolvant tous les corps en leur premier être, in ens primum, *donnât non-seulement la facilité de les recomposer, mais de les rendre perméables dans tous les liquides du corps humain : de-là avoit pris son origine le fameux or potable des Alchymistes ; mais il n'étoit pas besoin d'un autre remède que de cet Alkaest même, capable de*

(a) Il naquit en 1493 à *Einsdeln* petit Bourg près de Zurich en Suisse. Après avoir voyagé en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne pour y connoître les plus habiles Médecins, il vint à Bâle où il mit en vogue les remèdes chymiques. Il se vantoit de pouvoir par les secrets de son art prolonger la vie à un homme pendant plusieurs siécles. Cependant il mourut lui-même en 1541, n'étant âgé que de quarante-huit ans.

réſoudre toutes les coagulations qui peuvent ſe faire dans le corps de l'homme, & qui compoſoit ſeul une médecine univerſelle. Il y a toute apparence, comme le remarque M. Boerhaave, que cette opinion doit ſa naiſſance au génie & à la maniere d'écrire des Arabes, qui ayant appris des Grecs à tranſmuer les métaux, ſe mirent à écrire ſur ces matieres, & ſuivant leur goût ordinaire, affecterent un ſtyle métaphorique & énigmatique. Dans ce ſtyle l'or fut appellé un homme en parfaite ſanté; les autres métaux plus imparfaits furent dits être malades de la lépre, c'eſt-à-dire, d'une des maladies les plus difficiles à guérir; & les guérir, c'étoit changer ces métaux imparfaits en or. C'eſt ſur ces termes mal compris que s'établit l'opinion que les Alchymiſtes par un ſeul & même ſecret, ſçavoient tranſmuer les métaux & guérir les maladies les plus difficiles. Ce ſecret entr'autres noms, reçut celui de Pierre philoſophale, & ceux qui le poſſédoient, celui d'Adeptes. Nos Ecrivains Occidentaux, diſciples & imitateurs des Arabes à cet égard, contribuerent extrêmement à donner cours à cette opinion, à quoi n'aiderent pas peu auſſi la décadence où la Médecine étoit tombée, & l'efficace ſenſible de pluſieurs remédes chymiques qui ſe mirent inſenſiblement en vogue.

Au reſte pluſieurs de ces Alchymiſtes joignoient à l'étude de leur tranſmutation philoſophique l'hiſtoire des productions merveilleuſes de la nature, qu'ils appelloient Magie; telle eſt en particulier celle pour laquelle Penot fameux Alchymiſte, fit une apologie. Une de leurs principales opérations étoit de reſſuſciter les plantes de leurs principes, ce qu'ils appelloient Palingénéſie. *Pluſieurs de nos François ſéduits par les fauſſes obſervations des Alchymiſtes, ſoutinrent leur opinion. Borel dans ſes Recherches de la nature cite Breſſius Médecin de Grenoble, & ſelon Meibomius, Gui de la Broſſe donna dans les mêmes erreurs.*

Enfin la troiſiéme partie de la Chymie que nous pouvons appeller la Chymie phyſique conſiſte à décompoſer les corps naturels, à les rapprocher des principes qui les compoſent naturellement, à les recompoſer non-ſeulement tels qu'ils étoient, mais même à perfectionner ceux qui exiſtoient déja, ou à en compoſer de nouveaux qui étoient inconnus dans la nature. Un art groſſier dirigeoit tout ce qui conſtitue les pratiques œconomiques des hommes. La Chymie phyſique explique une partie des raiſons qui ont introduit ces pratiques. Dans la Médecine, tantôt elle démontre les principes dont les humeurs ſont formées; les changemens qui leur arrivent par le mouvement,

les propriétés qui leur appartiennent, & celles qu'elles peuvent acquérir tant au dedans qu'au dehors du corps, & tantôt elle enseigne de nouveaux remédes tirés par ses opérations, des végétaux qu'elle décompose, des animaux dont elle indique les différences d'avec les végétaux, & enfin des minéraux sur lesquels ont toujours roulé ses principales expériences.

Reprenons toutes ces parties, & voyons les progrès que chacune d'elles a faits sous le regne de Louis XIV.

Il faut l'avouer; c'est principalement aux travaux & aux recherches des Chymistes Allemands que la Métallurgie doit ses plus riches découvertes. Les Glaubers, les Bechers, les Kunkels, les Stahls, & une infinité d'autres sçavans illustres de la même nation se sont appliqués avec succès à perfectionner cette importante partie de la Chymie à peine connue en France avant le regne de Louis XIV. Ce n'est pas que la vivacité du François ne le rendît très-propre à réussir dans ce genre d'étude si capable par sa vaste étendue d'exciter dans lui ce feu, disons cette espece d'enthousiasme, qui est également nécessaire pour soutenir le génie dans l'invention, la constance dans l'observation, & le courage dans le travail; mais le grand mobile nous manque. Si nos voisins ont donné tous leurs soins à la culture des mines, c'est qu'elles font une partie de leurs richesses; les princes ont donc dû nécessairement favoriser & exciter l'étude de la Chymie, afin d'améliorer, de corriger & de perfectionner les travaux de la Métallurgie.

Cependant le goût de cette science ne tarda pas à se répandre en France. Nos Chymistes persuadés de l'utilité qu'ils pouvoient retirer de la lecture des ouvrages que publioient de tems en tems ceux d'entre les Chymistes Allemands qui s'étoient fait le plus grand nom dans leur art, commencerent à en faire une étude particuliere, & y puiserent des connoissances qu'ils perfectionnerent ensuite par de nouvelles expériences, & par de nouveaux travaux. Les métaux, les minéraux n'eurent plus rien de caché pour nos Artistes; & de combien de découvertes précieuses n'enrichirent-ils pas la Chymie? M. Homberg fit paroître de sçavantes observations sur différentes végétations métalliques, sur le raffinage de l'argent, sur la vitrification de l'or au verre ardent, sur la séparation du même métal avec l'argent par la fonte, sur les matieres qui traversent & qui pénetrent les métaux, sans les fondre; on dut aux travaux de M. Lemery le fils l'Arbre de Mars, l'Æthiops martial, différentes détonations chymiques, & quantité de curieuses recherches sur la nature du fer, sur sa production & sur ses principes. Des

expériences faites par d'autres Chymistes habiles, nous produisirent d'utiles découvertes sur l'antimoine, sur le soufre, le nitre, le vitriol, & sur plusieurs especes différentes de sels.

Tels furent les progrès que fit la Métallurgie sous le regne de Louis XIV. L'Alchymie au contraire totalement abandonnée, n'osa presque plus se montrer dans un siècle aussi éclairé que celui-là. Ce n'est pas que l'on ne lût encore les livres des anciens Alchymistes; mais comme on apporta en les lisant, & plus d'attention, & plus de lumieres, l'on s'apperçut bientôt du peu de fond qu'il y avoit à faire sur les pompeuses promesses de ces Empyriques: ainsi l'on ne fut plus tenté de vouloir partager avec eux leurs trésors imaginaires.

Il nous reste à parler des progrès de la Chymie considérée par rapport à la Physique expérimentale, & à la Médecine pratique.

Quel secours pouvoit-on se promettre d'un art qui opérant sans régle & sans principe, devoit communément à une heureuse témérité ses plus grands succès? Sous Louis XIV la Chymie guidée par une Physique éclairée, remonta aux premiers principes des corps, s'appliqua à en démêler les différentes propriétés, & par cette étude se mit en état de rendre raison de ses opérations les plus merveilleuses. Les effervescences chymiques, les nouvelles unions qui résultent des corps entr'eux, leurs rapports plus ou moins grands, qui font qu'un corps qui se trouve uni à un autre, le quitte pour se saisir d'un nouveau corps avec lequel il a plus de sympathie, & laisse le premier dans son état naturel & tel qu'il étoit avant sa solution; le froid qui s'excite dans certaines liqueurs au milieu des plus grandes effervescences, la façon artificielle de diriger l'action du feu, d'augmenter le froid, & une infinité d'autres expériences qui jusqu'alors avoient été regardées comme autant d'énigmes inexplicables, furent ramenées à des principes sûrs, & qui ne pouvoient être contestés.

Les volcans, les météores, & les autres phénomènes de la nature les plus surprenans, furent expliqués selon les loix de la Chymie, qui d'abord éclairée par la Physique, lui prêta à son tour le secours de ses lumieres, & c'est ainsi que l'union de ces deux sciences contribua à leur mutuelle perfection.

La Chymie rendit de plus grands services encore à la Médecine pratique. Ennemies depuis long-tems, elles se réconcilierent enfin, & le lien de leur union fut la Physique qui commença à servir de base à l'une & à l'autre. Dès que la Chymie se fut appliquée à l'analyse des mixtes, on commença à mieux connoître les principes des corps, & les différens effets que produisent les combinaisons de ces mêmes principes. On

parvint par degré à pouvoir décomposer plusieurs mixtes, & à les former de nouveau avec les principes auxquels on les avoit réduits, ou avec des matieres semblables. Et quel secours, quelle utilité la Médecine ne devoit-elle pas tirer d'un art qui lui apprenoit à connoître la nature des médicamens simples, les vertus spécifiques des médicamens combinés de différentes manieres, le danger qu'il peut y avoir à employer quelques-uns de ces médicamens sans les avoir purifiés, & comment on peut en certains cas, en produisant par le moyen de la Chymie, éviter le danger de se servir d'un remède qui contiendroit des matieres nuisibles?

Ces connoissances que la Médecine doit à la Chymie, se trouvent répandües dans les Ouvrages de Respour, de Henri de Rochas, de Jean de Locquez, de Nicolas le Fevre, de Nicolas Lemery, d'Etienne-François Geoffroy, & des autres habiles Chymistes qui ont illustré le regne de Louis XIV.

Ce fut sous ce regne glorieux que l'on apprit à donner les remèdes chymiques selon la sage méthode prescrite par Hippocrate. La préparation de ces mêmes remèdes faite publiquement au Louvre par ordre du Roi, donna occasion à nos Médecins d'en découvrir de nouveaux tels que le sel végétal, le sel de Mars de Ribierre, la purification de la crème de tartre, l'esprit dulcifié de vitriol de Habel, & une infinité d'autres préparations tant du fer, que de l'antimoine & du mercure; secrets merveilleux dont Sa Majesté, toujours attentive à tout ce qui pouvoit contribuer au bien & à l'utilité de son peuple, acheta la plus grande partie.

Une autre obligation essentielle que la Médecine a à la Chymie, c'est d'avoir appris d'elle à connoître les vertus d'une infinité de substances, qui jusqu'alors avoient été totalement négligées. Et quel secours en particulier ne tira-t-on pas des eaux minérales que l'on commença dès-lors à employer avec succès pour la guérison des maladies les plus opiniâtres?

La Chymie servit encore à perfectionner la Pharmacie. On vit bannir du Dispensaire de la Faculté ces longues décoctions de plantes aromatiques, ces inutiles mèlanges de bitumes & de résines dans l'eau; & à ces anciennes préparations on substitua des teintures, des extraits, des sels essentiels, & plusieurs autres procédés utiles.





ELOGES HISTORIQUES des plus illustres Chymistes.

CLAUDE BOURDELIN.

CLAUDE BOURDELIN, l'un des premiers membres de l'Académie Royale des Sciences, issu d'une honnête famille de Villefranche, naquit dans cette Ville en 1621. Devenu orphelin, étant encore fort jeune, il fut amené à Paris, & quoiqu'en quelque façon abandonné à sa propre conduite, il se comporta avec une régularité & une sagesse que l'on ne pouvoit guéres attendre d'un jeune homme de son âge. Le goût particulier qu'il avoit pour la Pharmacie & pour la Chymie à laquelle il a été dévoué pendant toute sa vie, lui inspira le dessein d'étudier le grec & le latin; & ce qu'il y a de merveilleux, c'est que son génie seul lui tint lieu de maître pour apprendre ces deux Langues.

La grande connoissance qu'il acquit des maladies & de la préparation des remédes, le mit en peu de tems à la mode. Il étoit généralement consulté, & ce qui prouve son habileté, c'est que peu de malades se repentirent de lui avoir donné leur confiance. Il n'étoit point pour la saignée, & il ne la conseilloit que dans les Apoplexies de sang; ce qui feroit presque croire qu'elle ne seroit nécessaire que dans ce cas-là, c'est qu'on lui a vu guérir sans ce secours quantité de maladies aiguës, inflammatoires, comme des pleurésies, des fluxions de poitrine, des esquinancies.

Ce ne fut point en 1668, comme le dit le Pere Niceron, mais en 1666. qu'il obtint une place à l'Académie des Sciences, où il fut reçu en qualité de Chymiste.

Le premier travail dont il fut chargé, fut d'examiner avec M. Duclos les eaux minérales du Royaume. Peu d'expériences de Chymie où il ne se soit exercé. C'est presque là le seul travail qui l'a occupé pendant toute sa vie. Près de deux mille Analyses de toutes sortes de corps furent le fruit de ses expériences. C'est lui qui a exécuté ou inventé la plus grande partie des opérations chymiques, qui ont été faites pendant plus de trente-deux ans dans l'Académie des Sciences.

Cet habile Chymiste mourut le 15 Octobre 1699, laissant deux fils, tous deux Académiciens; l'un de l'Académie des Sciences; l'autre de celle des Inscriptions.

CLAUDE BOURDELIN.

CLAUDE BOURDELIN, fils de Claude Bourdelin, Chymiste Pensionnaire, dont nous avons fait l'éloge, naquit à Paris le 20 Juin 1667. Son pere voulut qu'il fût élevé sous ses yeux, & ce fut M. Duhamel qui fit choix des maîtres à qui l'on confia son éducation. Il fit en peu de tems de si grands progrès, que n'étant encore âgé que de dix-sept ans, il avoit parfaitement traduit Pindare & Licophron, qui passent pour être les plus difficiles de tous les Poëtes Grecs; mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, & ce qui demandoit une bien plus grande pénétration d'esprit, c'est que dans un âge encore si tendre, il auroit pu expliquer par des Démonstrations, tout ce qu'il y a de plus sublime & de plus abstrait dans le grand ouvrage de M. de la Hire, sur les sections coniques.

Il auroit pu devenir un Géometre excellent; mais son caractere le portoit à embrasser un état qui le rendît utile, & ce fut là le motif qui le décida en faveur de la Médecine. Il en fit dès lors son unique étude, & il lui fut d'autant plus facile d'y réussir, que sans sortir de la maison

paternelle, il se trouvoit au milieu de toute la matiére médicale, dans le sein de la Botanique & de la Chimie.

Reçu Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, il exerça sa profession avec un zéle & un désinteressement qui lui firent plus d'honneur encore que sa grande capacité. Sa prédilection fut toujours pour les pauvres; en toute occasion il leur donnoit la préference, *parce que les riches*, disoit-il, *ne manqueront jamais d'habiles Médecins, & que les pauvres sont souvent exposés à en manquer*; aussi en voyoit-il autant qu'il pouvoit, & rien n'égaloit le soin & la charité avec laquelle il les traitoit; non seulement il faisoit lui-même les frais de tous les remédes qu'il leur ordonnoit, mais il fournissoit encore généreusement à leurs besoins. Il auroit pu trouver dans la liberalité des gens riches, une espéce de dédommagement de ce qu'il lui en coûtoit, pour subvenir aux nécessités des pauvres, mais l'utilité publique étoit son unique objet; ainsi jamais il ne recevoit de payement, non pas même de ces payemens déguisés sous le nom de presens, qui bien souvent font une agréable violence même aux plus désinteressés. Il est vrai que la fortune dont il jouissoit, le mettoit en état de ne pas suivre les loix ordinaires; mais suffit-il d'être riche pour ne pas souhaiter de l'être davantage? l'insatiabilité au contraire ne marche-t'elle pas bien souvent à la suite des richesses? Le désinteressement du grand homme dont nous faisons l'éloge, venoit moins de sa fortune que de son caractere, & son caractére fut toujours le même.

La paix de Rysvick ayant rétabli la communication de la France avec l'Angleterre, M. Bourdelin qui avoit une grande passion de connoître les sçavans de ce pays-là, en entreprit le voyage; l'un des fruits qu'il en retira, fut l'honneur d'être aggregé à la Société Royale de Londres: titre d'autant plus glorieux pour lui, que ce ne fut pas à ses sollicitations, mais à son seul mérite qu'il en fut redevable.

De retour en France, l'Académie des Sciences le choisit pour un de ses associés Anatomistes, & il eut pour son

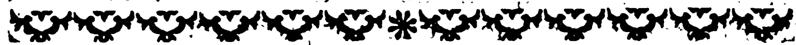
partage, l'histoire de l'Anatomie, qui étoit la partie qu'il possédoit le mieux.

Il acheta en 1703 une charge de Médecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne; mais comme il prévoyoit que son voyage à Versailles ne lui laisseroit pas beaucoup de tems pour herboriser; avant que de s'y rendre, il consacra quatre ou cinq mois à cette occupation, que M. Marchant son confrere & son ami voulut bien partager avec lui. M. Bourdelin fut le même à Versailles qu'il avoit été à Paris. Ses vertus l'y accompagnerent, & le sejour de la Cour ne fut pas capable de les alterer; ce fut toujours même désinteressement, même ardeur pour le travail, même tendresse, même charité pour les pauvres; il en étoit tout à la fois le pere & le Médecin. On rapporte que passant un jour dans une ruë de Versailles, quelques gens du peuple dirent entre eux; *ce n'est pas un Médecin, c'est le Messie*; exagération insensée en elle-même, dit M. de Fontenelle, mais pardonnable en quelque sorte à une vive reconnoissance, & à beaucoup de grossiéreté.

M. Bourdelot premier Médecin de Madame la Duchesse de Bourgogne, étant mort en 1708, cette Princesse demanda au Roi, & obtint cette importante place pour M. Bourdelin, qui n'apprit son élevation à cette dignité, que par les complimens qu'il reçut à ce sujet. Les pauvres seuls s'apperçurent du changement qui s'étoit fait dans sa fortune, par les plus grands secours qu'ils en reçurent. Mais ce n'étoient pas ses richesses seules qu'il leur prodiguoit, il leur sacrifioit encore sa santé & son repos. Au retour de ses visites, où il en avoit vû & traité plusieurs dans leurs misérables lits, il en trouvoit encore une troupe chez lui qui l'attendoient, il les écoutoit avec bonté, se montroit sensible à leurs maux, & s'ils étoient dans le besoin, il accompagnoit toujours de quelques secours les conseils qu'il leur donnoit.

Victime de sa charité, il sentoit que tant de fatigues qui revenoient tous les jours affoiblissoient considérablement

sa santé, & il ne la ménagea pas davantage. Pour se dérober à l'envie de dormir, & se mettre par là en état de travailler davantage, il prenoit du caffé, & puis de l'opium, pour rattraper le sommeil. Un pareil régime ne pouvoit manquer de le conduire en peu de tems au tombeau. Aussi ne languit-il pas long-tems; ses forces déperirent assez promptement, enfin il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 20 Avril 1711, étant âgé de quarante-quatre ans. Plein de confiance dans les miséricordes du Seigneur, il expira en prononçant ces paroles, *In te Domine speravi, non confundar* . . . . . & il n'eut pas la force d'achever les deux mots qui restoient.



NICOLAS LEMERY.

NICOLAS LEMERY, fils de Julien Lemery, Procureur au Parlement de Normandie, zélé Protestant, naquit à Rouen le 17 Novembre 1645. Après avoir fait ses études, il apprit la Pharmacie chez un de ses parens qui étoit Apoticaire. Il connut bientôt tout le prix de la Chymie, mais il comprit aussi en même tems que la Théorie de cette science devoit être fondée sur des principes qui pussent en quelque façon assurer le succès de ses opérations. Malheureusement pour le jeune Lemery, le sçavoir de son maître étoit fort borné, & ce fut pour en chercher un plus habile qu'il vint à Paris en 1666.

M. Glazer étoit alors Démonstrateur en Chymie au Jardin du Roi. M. Lemery pour être plus à portée de profiter de ses instructions, se mit en pension chez lui; attention dont il ne tira aucun fruit. Son nouveau Professeur n'avoit que des idées obscures, encore en étoit-il aussi avare qu'un cabaliste l'est ordinairement des secrets de son Art. M. Lemery prit le parti de le quitter au bout de deux

mois, résolu de parcourir la France, pour y connoître les plus habiles maîtres en Chymie, & se composer une science des différentes connoissances qu'il en tireroit.

Il demeura trois ans à Montpellier chez M. Verchent Maître Apoticaire qui avoit en pension chez lui plusieurs Etudians. M. Lemery entreprit de leur faire des leçons, & ce fut avec tant de succès qu'elles lui attirérent bientôt pour Auditeurs les Professeurs mêmes de la Faculté de Médecine; car il avoit déja des nouveautés pour les plus habiles. Sa réputation s'accrut au point qu'il devint bientôt le Médecin de toute la Ville: il n'avoit point encore cependant été reçu Docteur; mais son habileté étoit trop connue pour qu'elle ne lui tînt pas lieu de titre, & c'étoit le plus glorieux qu'il pût produire.

Après avoir parcouru les Villes les plus considérables de France, & s'être fait admirer partout, il revint à Paris en 1672. M. l'Abbé Bourdelot, M. Justel & d'autres particuliers tenoient alors chez eux des assemblées où se trouvoient les personnes les plus distinguées par leur science. M. Lemery fut reçu dans toutes avec distinction & s'y fit généralement estimer. Il lia amitié avec M. Martin, Apoticaire de M. le Prince, qui avoit un Laboratoire à l'Hôtel de Condé. M. Lemery en profita pour y faire un cours de Chymie, ce qui lui donna occasion d'être connu & estimé du Prince chez qui il travailloit, & qui lui fit souvent l'honneur de le mander à Chantilly pour l'entretenir.

M. Lemery également habile & dans la Médecine & dans la Pharmacie, pouvoit embrasser l'une ou l'autre de ces Professions, avec la glorieuse assurance d'exercer avec éclat celle pour laquelle il se seroit décidé. Son goût pour la Chymie fixa son choix, & le détermina à prendre le parti de la Pharmacie. Il eut alors un Laboratoire, & il ouvrit en même tems des cours publics de Chymie. Le nombre de ceux qui accoururent pour profiter de ses leçons fut prodigieux: les Sçavans même les plus distingués, les

les Rohault, les Bernier, les Auzout, les Regis, les Tournefort, & quantité d'autres qu'il seroit trop long de nommer, vinrent se ranger parmi ses Auditeurs; il n'y eut pas jusqu'aux Dames qui ne s'empressassent à venir grossir la foule. La réputation du nouveau Professeur ne tarda pas à se répandre dans les pays étrangers, & l'on peut dire que presque toutes les Nations de l'Europe lui fournirent des Ecoliers. Il y eut dans une seule année jusqu'à quarante Ecossois, qui vinrent à Paris pour y étudier sous un si grand maître, & qui retournérent dans leur Patrie, dès que leur cours de Chymie fut fini. Les préparations qui sortoient de ses mains étoient si estimées, & il s'en faisoit un débit si prodigieux à Paris & dans les Provinces, que le *Magistere de Bismut*, autrement, le Blanc d'Espagne, qui étoit de son invention, & dont il n'avoit point encore alors communiqué le secret, fournissoit seul à toutes les dépenses de sa maison. Il s'étoit encore réservé pour son usage particulier d'autres secrets qui lui acquirent de grandes richesses: de ce nombre étoit un Emétique plus doux & plus sûr que l'ordinaire, & un Opiat mésantrique avec lequel il opéroit les cures les plus surprenantes; mais ce furent-là les seuls secrets de son Art qu'il ne découvrit pas au Public.

Il publia en effet en 1675, un cours général de Chymie, Ouvrage dans lequel se trouvoient dévelopés avec la plus grande clarté les Mystéres les plus cachés de cette Science, » où un peu de vrai, comme le dit M. de Fontenelle d'a» près M. Lemery lui-même, étoit si tellement dissout dans » une grande quantité de faux, qu'il en étoit devenu invi» sible, & tous deux presque inséparables. Au peu de pro» priétés naturelles que l'on connoissoit dans les mixtes, » on en avoit ajouté tant qu'on avoit voulu d'imaginaires » qui brilloient beaucoup davantage: les métaux simpa» tisoient avec les planettes & avec les principales parties » du corps humain. Un Alkaest que l'on n'avoit jamais » vû, dissolvoit tout. Les plus grandes absurdités étoient

» révérées à la faveur d'une obscurité mistérieuse, dont » elles s'envelopoient & où elles se retranchoient contre » la raison. On se faisoit honneur de ne parler qu'une lan- » gue barbare, semblable à la langue sacrée de l'ancienne » Théologie d'Egypte entenduë des seuls Prêtres, & appa- » remment assez vuide de sens.

» Les opérations chymiques étoient décrites dans les Li- » vres d'une maniere si énigmatique, & souvent chargées » à dessein de tant de circonstances impossibles ou inutiles, » qu'on voyoit que les Auteurs n'avoient voulu que s'as- » surer la gloire de les sçavoir & jetter les autres dans le » desespoir d'y réussir. Encore n'étoit-il pas fort rare que » ces Auteurs même n'en sçussent pas tant, ou n'en n'eus- » sent pas tant fait qu'ils le vouloient faire accroire. M. » Lemery fut le premier qui dissipa les ténebres naturelles » ou affectées de la Chymie, qui la réduisit à des idées » plus nettes & plus simples, qui abolit la barbarie inutile » de son langage, qui ne promit de sa part que ce qu'elle » pouvoit, & ce qu'il la connoissoit capable de pouvoir » exécuter; & de-là vint le grand succès. Il n'y a pas seu- » lement de la droiture d'esprit, il y a une sorte de gran- » deur d'ame à dépouiller ainsi d'une fausse dignité la Scien- » ce qu'on professe.

Tel est l'important projet que M. Lemery avoit formé, lorsqu'il commença de travailler à son cours général de Chymie. Cet Ouvrage n'eut pas plutôt paru, qu'il fut saisi avec tant d'avidité que la premiere édition qui en avoit été donnée, fut presqu'aussitôt après suivie d'une seconde, & cette seconde en eut quantité d'autres qui se succéderent d'année en année. Il se fit de cet excellent Ouvrage différentes traductions en Anglois, en Allemand, en Espagnol & en Italien. Le Traducteur Espagnol dit, *qu'en matiere de Chymie, l'autorité du grand Lemery est plutôt unique que recommandable.*

Jusqu'alors la vie de ce sçavant homme avoit été assez tranquille. Il jouissoit en paix du fruit de la plus brillante

réputation, & ne songeoit qu'à faire chaque jour de nouvelles découvertes dans une science qu'il sembloit déja avoir portée au plus haut point de perfection, lorsque son repos fut troublé à cause de sa Religion. En 1681. on lui prescrivit un certain tems marqué pour se défaire de sa Charge; ce qui étant venu aux oreilles de l'Electeur de Brandebourg, ce Prince pour attirer M. Lemery dans ses Etats, lui fit proposer les conditions les plus avantageuses & les plus honorables; mais l'amour de la Patrie joint à l'espérance de quelque heureux changement en sa faveur, le retint à Paris jusqu'en 1683. que toujours plus inquiété pour sa Religion, il se vit obligé de passer en Angleterre. Il y fut reçu avec distinction de Charles II. & ce Prince même lui donna de grandes espérances; mais malheureusement les affaires de ce Royaume étoient dans un état qui ne pouvoit guere faire espérer à M. Lemery qu'il pût y joüir de la tranquilité qu'il étoit venu chercher. Ainsi après bien des réflexions, il se détermina à repasser en France où il avoit laissé sa famille.

Avant que de se rendre à Paris, il se fit recevoir Docteur en Médecine à Caën, dans la confiance que ce titre lui procureroit l'avantage d'être un peu moins inquiété; mais il fut malheureusement trompé dans ses espérances. Deux ans après son retour en France, le fameux Edit de Nantes fut révoqué; & les Médecins qui étoient de la Religion prétendue réformée furent obligés de renoncer à tout exercice de leur Profession. Il fallut que de puissans Protecteurs s'intéressassent en faveur de M. Lemery pour lui obtenir la permission de faire encore deux cours de Chymie, l'un pour les deux plus jeunes freres de M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat; & l'autre pour Milord Salsburg.

Ce court délai expiré, M. Lemery se trouva sans fonction & sans aucune ressource. Le present, la vue de l'avenir l'accabloient également. Il voulut avant que de se se décider sur le parti qu'il prendroit, examiner par lui-

même les preuves de la Religion dans laquelle il avoit été élevé. Etant bien résolu de lui sacrifier sa fortune, si l'étude qu'il en alloit faire lui découvroit qu'elle fût la seule véritable. Comme il cherchoit de bonne foi à s'instruire, il ne fut pas long-tems sans revenir de ses erreurs. Il lui restoit encore cependant bien des doutes qui l'inquiétoient & qui retardérent son abjuration. Il ne la fit qu'après avoir eu plusieurs conférences avec un sçavant Ecclésiastique dont les instructions achevérent sa conversion. Ce fut au commencement de l'année 1686, qu'il se réunit à l'Eglise avec toute sa famille.

Il reprit dès lors l'exercice de sa Profession de Médecin, & recommença ses cours de Chymie; mais comme il n'étoit plus Apoticaire, il fallut qu'il obtînt du Roi des Lettres Patentes qui lui donnassent droit de débiter ses préparations chymiques. Le Lieutenant Général de Police, la Faculté de Médecine, & les Apoticaires s'opposérent d'abord à l'enregistrement de ces lettres, mais enfin ils se désistérent de leurs oppositions.

M. Lemery ayant enfin recouvré sa premiere tranquilité, se livra au travail avec plus d'ardeur que jamais. Il entreprit deux grands Ouvrages non moins utiles que celui qu'il avoit publié en 1675. Ils parurent tous deux en 1697; le premier est une Pharmacopée universelle contenant toutes les compositions de Pharmacie qui sont en usage dans la Médecine tant en France que par toute l'Europe; leurs vertus, leurs doses, les manieres d'opérer les plus simples & les meilleures, avec des remarques sur chaque opération.

Le second de ces Ouvrages intitulé, Traité universel des drogues simples, est un recueil alphabétique de toutes les matieres minérales, végétales & animales qui entrent dans la composition des remédes.

Ces deux Ouvrages qui doivent être régardés comme un cours général de Pharmacie, méritérent à leur Auteur une place à l'Académie des Sciences. Ce fut en 1699.

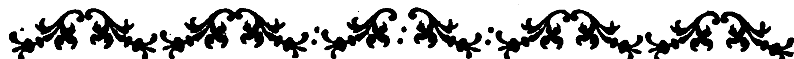
qu'il y fut reçu en qualité d'Associé Chymiste ; & il fut nommé la même année pour succéder à M. Bourdelin, dans la place de Pensionnaire.

M. Lemery commença alors à travailler à son Sçavant Traité de l'Antimoine. Ce minéral si utile est considéré dans cet Ouvrage, & par rapport à la Physique & par rapport à l'usage de la Médecine. Tourné de tous les sens par les dissolutions, les sublimations, les distilations, les calcinations, il prend toutes les formes que l'Art lui peut donner ; & se lie avec tout ce qu'on a cru capable d'augmenter ou de modifier ses vertus.

Cet Ouvrage qui fut le fruit d'un nombre prodigieux d'expériences continuées pendant plusieurs années, ne parut qu'en 1707. M. Lemery n'avoit point encore jusqu'alors ressenti d'infirmités ; mais enfin celles de l'âge vinrent en foule l'accabler. Après avoir essuyé quelques attaques d'Apoplexie, il lui survint une Paralysie dont il ne put guérir ; elle lui laissoit cependant la force de pouvoir sortir & de se rendre assiduëment aux assemblées de l'Académie, mais ce fut là une consolation dont il ne joüit pas longtems. Son mal augmentant chaque jour, il se vit condamné à demeurer renfermé chez lui. Il avoit deux fils qui étoient tous les deux Académiciens. Sa place de pensionnaire dont il se démit, lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'aller à l'Académie, fut donnée à l'aîné.

Cet homme célébre considéré avec raison comme le plus grand Chymiste que l'Europe ait produit, & de qui l'Europe presque toute entiere a appris la Chymie, fut frappé d'une derniere attaque d'Apoplexie, dont il mourut le 19 Juin 1715, étant âgé de 70 ans.





GUILLAUME HOMBERG.

GUILLAUME HOMBERG, né à Batavia dans l'isle de Java, le trois Janvier 1652, de Jean Homberg, Gentil-homme Saxon, originaire de Quedlinbourg, entra d'abord dans le Service, & fut fait Caporal d'une Compagnie dès l'âge de quatorze ans. Son pere s'étoit attaché avec quelque succès à l'étude des Mathématiques, & elles furent son unique ressource. Le malheur qu'il eut d'être dépouillé de tous ses biens, par la guerre des Suédois, en Allemagne, le mit dans la nécessité d'aller chercher fortune hors de sa patrie. Etant encore fort jeune, il entra au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, & fut fait Commandant de l'Arsenal de Batavia. Quelques années après il épousa la veuve d'un Officier, nommée Barlevan Hedemar, dont il eut quatre enfans. On rapporte qu'une des filles provenuë de cet Hymen, fut mariée à huit ans, & mere à neuf.

Les perpetuelles & excessives chaleurs du pays, où M. Homberg fut élevé, ne permirent pas à ses parens de l'appliquer aux études, pour lesquelles il avoit cependant les plus heureuses dispositions: aussi fit-il des progrès prodigieux, dès qu'il fut dans un pays où il pouvoit étudier, & il eut bientôt regagné le tems qu'il avoit perdu à Batavia. Son pere étant venu s'établir à Amsterdam avec toute sa famille, le jeune Homberg fut envoyé à Yêne, & de-là à Leipsic, pour y faire son cours de Droit, qu'il acheva en 1674, & il vint la même année se faire recevoir Avocat à Magdebourg. Quelque talent qu'il eût pour exercer avec succès la nouvelle profession qu'il avoit embrassée, une passion plus forte l'entraîna & il s'y livra tout entier; le ravissant spectacle de la simple nature, lui parut seul digne d'interesser sa curiosité, & de

fixer toutes ses spéculations ; les Astres & les plantes en devinrent les seuls objets. Le jour étoit consacré à aller herboriser sur les montagnes, & la nuit à observer les divers mouvemens des corps célestes ; ses observations le rendirent en peu de tems assez habile pour venir à bout de fabriquer de ses mains un globe creux, en façon de grande lanterne, où à la faveur d'une petite lumiere placée au dedans, on voyoit les principales étoiles fixes emportées du même mouvement, dont elles paroissoient l'être dans le Ciel.

M. Homberg trouva heureusement à Magdebourg même, un maître habile, consommé dans la Physique expérimentale. C'étoit le sçavant Otto Gueriche +, Bourguemestre de Magdebourg, fameux par ses expériences du vuide, & par l'invention de la machine pneumatique. + Guerrich

M. Homberg s'attacha à cet habile Philosophe, & fut bientôt instruit de tous ses secrets.

Cependant il négligoit entierement sa profession d'Avocat; ses amis voyant qu'il s'éloignoit toujours plus du Barreau, voulurent le marier, dans l'esperance qu'une épouse le rendroit moins Philosophe, & qu'il s'attacheroit davantage aux affaires. Mais pour se dérober à leurs poursuites, il se mit à voyager, & commença par l'Italie : il vint d'abord à Padoue, où pendant un an de sejour il s'appliqua uniquement à la Médecine, & principalement à l'Anatomie & à la Botanique. Il passa de là à Boulogne, où il travailla sur la pierre qui porte le nom de cette Ville, & retrouva le secret de rendre à cette pierre sa premiere lumiere. A Rome il travailla avec le célebre Antoine Celio, Gentil-homme Romain, très-habile Mathématicien, qui réussissoit fort bien à faire de grands verres de lunettes. Tant d'études differentes ne purent satisfaire pleinement l'extrême avidité que M. Homberg avoit de tout sçavoir ; il s'appliqua encore à la Peinture, à la Sculpture, & à la Musique.

Plein de ces richesses, il vint en France, où il acquit

l'amitié & l'estime de plusieurs Sçavans; il alla de là en Angleterre, & y travailla pendant quelque-tems avec le fameux Boyle, dont le Laboratoire pouvoit passer pour la meilleure Ecole de Physique expérimentale. M. Homberg passa ensuite en Hollande, résolu de s'y perfectionner dans l'Anatomie, sous le célebre M. Graaf.

Après tant de voyages entrepris par le seul désir d'acquérir de nouvelles connoissances, M. Homberg revint à Quedlinbourg, où sa famille étoit établie. Mais à peine s'étoit-il donné le tems de la voir, qu'il s'en éloigna une seconde fois pour faire de nouvelles courses.

Il vint d'abord à Vittemberg, où il se fit recevoir Docteur en Médecine, & alla voir ensuite les Sçavans de l'Allemagne & du Nord. Comme il avoit déja un fond considérable de curiosités Physiques, il songea à en faire commerce, & à s'en procurer de nouvelles par des échanges; il alla voir aussi les mines de Saxe, de Boheme, de Hongrie & de Suéde, & il travailla dans le Laboratoire de Stokolm, avec M. Hierna, premier Médecin du Roi. On trouve dans les Journaux de ce tems-là, imprimés en Allemagne, un grand nombre de sçavans Mémoires, que M. Homberg composa lorsqu'il étoit en Suéde.

Cependant son pere qui avoit dessein de le marier, souhaitoit ardemment qu'il vînt enfin se fixer dans son Pays; mais il s'en falloit bien que sa curiosité fût encore satisfaite. Entraîné par l'amour des sciences, il vint du fond du Nord en Hollande, repassa de là en France, & parcourut plusieurs Provinces qu'il n'avoit point vû dans son premier voyage. Quelque envie qu'il eût eû de ne pas retourner encore si-tôt dans sa patrie, il s'y étoit cependant enfin déterminé, vaincu par les pressantes instances avec lesquelles son pere le rappelloit auprès de lui. Le jour fixé pour son départ étoit arrivé, & il alloit monter en carrosse, lorsque M. Colbert l'envoya chercher de la part du Roi. Les offres que lui fit le Ministre pour l'engager à se fixer en France, lui parurent si avantageuses, qu'il prit le parti de demeurer.

Il

Il y avoit déja quelque-tems qu'il se sentoit inquiété par des doutes qu'il avoit sur la Religion dans laquelle il étoit né. On lui avoit fait de l'Eglise Romaine un portrait qui ne s'accordoit point avec ce qu'il avoit vû lui-même en Italie. Son commerce avec les Catoliques lui avoit fait connoître leur Religion, & il voyoit clairement qu'il s'en falloit bien qu'ils fussent dans les erreurs qu'on leur prêtoit, & qu'ils détestoient eux-mêmes. Pour achever de s'instruire, il résolut de conférer avec quelques personnes capables d'éclaircir ses doutes: déja à moitié persuadé, il le fut bientôt entiérement; & il n'hésita plus de rentrer dans le sein de l'Eglise, ce qu'il fit en 1682. Il apprit peu de mois après, que son pere l'avoit deshérité, & loin de s'en affliger, il parut en quelque façon charmé de l'occasion qui s'offroit de faire un sacrifice à sa Religion.

La grande connoissance qu'il avoit de la Chimie, le mit en liaison avec M. l'Abbé Chalucet, depuis Evêque de Toulon, qui étoit fort curieux de cette science, & qui prenoit plaisir à faire travailler sous ses yeux. Un Chimiste que ce Prélat employoit, se vantoit d'avoir heureusement réussi dans le grand œuvre, & pour convaincre M. Homberg de la vérité du fait, il lui fit présent d'un lingot d'or, prétendu Philosophique, mais toujours de très-bon or, qui valloit bien 400 francs, tromperie qui, comme il l'avoüoit alors, lui vint assez à propos; mais il ne voulut plus avoir de commerce avec cet homme, dont la trop grande science lui paroissoit suspecte.

L'envie de s'éloigner de lui, jointe à quelqu'autres raisons particuliéres, lui fit prendre le parti de retourner à Rome, ce qu'il exécuta en 1685. Il porta dans ce Pays toutes les riches curiosités que ses voyages du Nord lui avoient acquises, & il fut assez heureux pour s'en défaire avec avantage.

Après un sejour de quelques années à Rome, il revint à Paris, dans la résolution de s'y fixer pour toujours. Tant de connoissances singuliéres qu'il avoit acquises, ses phos-

phores, une machine pneumatique de son invention, plus parfaite que celle de Boyle; ses nouveaux microscopes plus fixes & plus exacts que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors, une infinité d'operations rares, & des découvertes sans nombre de Chimie, lui donnerent à Paris un rang distingué parmi les premiers Sçavans.

En 1691, M. l'Abbé Bignon, à qui le Roi venoit de donner la direction de l'Académie des Sciences, y fit entrer M. Homberg, en qualité d'Associé Chimiste, & lui confia le soin du Laboratoire de l'Académie. Par l'abondance & la varieté de ses connoissances, il eut la gloire de soutenir cette Compagnie, qui par le concours de quelques malheureuses circonstances étoit tombée dans une assez grande langueur. Jusqu'au renouvellement de 1699, M. Homberg fit presque seul tous les frais des assemblées; c'étoit chaque fois qu'il y venoit, ou de nouveaux Mémoires, ou de nouvelles découvertes, dont il avoit à faire part à l'Académie. On trouve dans l'histoire de cette Compagnie un grand nombre de morceaux de sa composition, tous également curieux & interessans; tels sont ses diverses expériences du Phosphore, sur différentes végetations métalliques, sur la germination des plantes, sur le ressort de l'air, & sur l'évaporation de l'eau dans le vuide; sa maniere de faire le nouveau Phosphore de Kunkel, ses essais sur les sels des plantes, sur les injections Anatomiques, sur l'Analyse du souffre commun, ses observations sur les dissolvans du mercure, sur les huiles des plantes, sur l'acide de l'Antimoine, sur le raffinage de l'argent, sur divers effets, sur le fer & sur la vitrification de l'or au verre ardent, sur la séparation de l'or avec l'argent par la fonte, sur les matiéres qui traversent & qui pénétrent les métaux sans les fondre.

Nous pourrions ajouter un plus grand nombre encore d'autres piéces, où les secrets les plus cachés de la Physique sont mis dans le plus grand jour.

Tant d'excellens ouvrages acquirent à leur Auteur une

si grande réputation, que feu M. le Duc d'Orleans, Prince, qui à toutes les vertus qui forment les Héros, joignoit le génie le plus vaste, & le plus propre à réussir dans les sciences les plus sublimes, fit l'honneur à M. Homberg de le prendre auprès de lui en qualité de Physicien, lui donna une pension & un Laboratoire, le plus riche & le plus superbe que la Chimie ait jamais eu : la même année, sçavoir en 1702, M. le Duc d'Orleans fit venir d'Allemagne ce grand miroir ardent, si connu dans toute l'Europe, précieuse acquisition, dont M. Homberg connut toute l'utilité par le grand nombre d'expériences nouvelles qu'il eut occasion de faire en présence de S. A. R.

Ce grand Prince qui étoit entré dans tous les mystéres de la Chimie, & de la Physique expérimentale, fut si content des instructions de M. Homberg, qu'en 1704 il le choisit pour son premier Médecin. Environ le même tems, on lui fit de sa part de l'Electeur Palatin, les offres les plus avantageuses & les plus honorables; mais il tenoit à la France par trop de liens pour les accepter. Outre qu'on ne pouvoit être plus attaché qu'il l'étoit à la personne du Prince, qu'il avoit l'honneur de servir, son cœur avoit pris d'autres engagemens qui duroient depuis trop long-tems, pour qu'il pût se résoudre à les rompre: il étoit attaché depuis bien des années à Mademoiselle Dodart, fille du fameux M. Dodart; & il l'épousa enfin en 1708, quatre ans après qu'il eut été honoré du tître de premier Médecin de S. A. R.

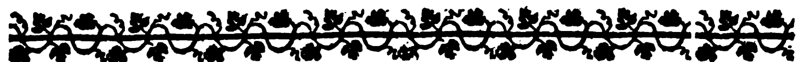
Selon une des loix de l'Académie, qui porte que toute charge qui demande résidence hors de Paris, est incompatible avec la qualité d'Académicien pensionnaire ; la Compagnie étoit en droit d'éxiger qu'il optât entre ce tître & celui de premier Médecin; son choix auroit été bientôt fait, & ce n'auroit pas été l'interêt de sa fortune, mais son amour pour les sciences qu'il auroit consulté, il déclara en effet que s'il étoit réduit à opter, il se détermineroit pour l'Académie; mais le Roi le jugea digne

d'une exception, & il conserva les deux postes.

Il fut tourmenté dans les derniéres années de sa vie, par une dissenterie opiniâtre, qui ne le quittoit que pour revenir bientôt après, & qui le conduisit enfin au tombeau, après lui avoir fait souffrir les plus vives douleurs. Sa patience fut celle d'un saint; il reçut plusieurs fois les sacremens de l'Eglise, dans le cours de sa maladie, & ce fut avec tous les sentimens de la piété la plus tendre & de la foi la plus vive. Peu de jours avant sa mort, il écrivit à M. le Duc d'Orleans la lettre la plus touchante, pour lui recommander tout ce qu'il avoit jamais eu de plus cher, la veuve qu'il alloit laisser & l'Académie; il mourut le 24 Septembre 1715, étant âgé de soixante-trois ans.

» Son caractére d'esprit, dit M. de Fontenelle dans l'é» loge de ce grand homme, est marqué dans tout ce qu'on » a de lui: une attention ingénieuse sur tout ce qui lui » faisoit naître des observations où les autres ne voyent » rien; une adresse extrême pour démêler les routes qui » ménent aux découvertes; des tours d'expériences singu» liers, & qui seroient trop artificieux, si on avoit tort de » s'obstiner à connoître une finesse sensée & une solidité » délicate; une exactitude qui quoique scrupuleuse, sçavoit » écarter tout l'inutile; toujours un génie de nouveauté, » pour qui les sujets les plus usés ne l'étoient point. Eloigné » de l'ostentation, il l'étoit également du mystére si ordi» naire aux Chimistes, & qui n'est qu'une autre espéce » d'ostentation, où l'on cache au lieu d'étaler. Il donnoit » de bonne grace ce qu'il sçavoit, & laissoit aux gens à » sentir le prix de ce qu'il leur avoit donné: sa maniére » de s'expliquer étoit tout à fait simple, méthodique, pré» cise, & sans superfluité; soit que le François fût toujours » pour lui une langue étrangere, soit que naturellement il » ne fût pas abondant en paroles, il cherchoit son mot » presque à chaque moment; mais il le trouvoit. Jamais » on n'a eu des mœurs plus douces ni plus sociables, il étoit » même homme de plaisir, car c'est un mérite de l'être,

» pourvû qu'on ſoit en même tems quelque choſe d'op-
» poſé. Une Philoſophie ſaine & paiſible le diſpoſoit à
» recevoir ſans trouble les differens événemens de la vie,
» & le rendoit incapable de ces agitations, dont on a, quand
» on veut, tant de ſujet. A cette tranquilité d'ame tien-
» nent néceſſairement la droiture & la probité; on eſt
» hors des tumultes des paſſions, & quiconque a le loiſir
» de penſer, ne voit rien de mieux à faire que d'être
» vertueux.



ETIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY.

ETIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY, fils de Mathieu-François Geoffroy, célebre Apoticaire, ancien Echevin, & ancien Conſul, & de Louiſe de Vaux, fille d'un Chirurgien, qui s'étoit diſtingé dans ſa profeſſion, naquit à Paris le 13 Fevrier 1672. Son biſayeul paternel avoit auſſi rempli les charges d'Echevin & de Conſul, & alors on ne choiſiſſoit que des Bourgeois d'une ancienne famille, & d'une réputation bien nette, eſpéce de nobleſſe, dit M. de Fontenelle, qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne conſiſte que dans les filiations.

Son pere qui le deſtinoit à lui ſuccéder dans ſa profeſſion, & qui vouloit qu'il fût inſtruit de bonne heure dans toutes les connoiſſances qu'éxige la Pharmacie embraſſée dans toute ſon étenduë, avoit ouvert chez lui des conférences réglées: ou M. Caſſini apportoit ſes ~~Planiſpheres~~, + Planisphères le pere Sébaſtien, ſes machines, M. Joblot, ſes pierres d'Aimant: ou M. Duverney faiſoit ſes diſſections, & M. Homberg des operations de Chimie: ou enfin il ſe trouvoit tout ce qui pouvoir former l'éducation la plus brillante, & en même tems la plus ſolide.

De cette étude de la Phyſique générale, M. Geoffroy paſſa à l'étude particuliére de la Botanique, de la Chimie,

& de l'Anatomie. Il voulut auſſi devenir Méchanicien; les momens que lui laiſſoient ſes exercices ordinaires, il les employoit à tourner, à travailler des verres de lunettes, à faire differentes machines; mais ces occupations, il ne les regardoit que comme des délaſſemens; il mettoit au même rang l'étude qu'il fit de la langue Italienne, qu'il apprit de l'Abbé *Roſelli*, que le Roman de l'infortuné Napolitain a rendu ſi fameux.

Juſqu'alors M. Geoffroy n'avoit point fait d'étude particuliere de la Pharmacie: ſon pere qui étoit dans l'intention de lui laiſſer ſa place & ſon établiſſement, voulut qu'il allât l'apprendre à Montpellier, chez un habile Apotiquaire, qui de ſon côté envoya ſon fils à Paris chez M. Geoffroy.

Ce fut en 1692 que cet échange ſe fit, le jeune Geoffroy étant alors âgé de vingt ans. Arrivé à Montpellier, il y contenta pleinement la paſſion, qu'il avoit pour l'étude de la Médecine, à laquelle il ſe deſtinoit ſecretement; il ſuivit les plus habiles Profeſſeurs, & fit ſous eux les plus grands progrès.

Avant que de revenir à Paris, ſa curioſité le porta à parcourir les Provinces méridionales du Royaume, & à voir les Ports de l'Ocean.

En 1698, quoique M. Geoffroy n'eût encore aucun dégré en Médecine, M. de Tallard qui venoit d'être nommé à l'Ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, ne craignit pas de lui confier le ſoin de ſa ſanté, & le ména avec lui à Londres, où M. Geoffroy donna de ſi grandes preuves de ſon mérite & de la ſupériorité de ſes talens, qu'au bout de ſix mois de ſejour dans cette Capitale, il eut l'honneur d'y obtenir une place dans la Société Royale. Le déſir de puiſer de nouvelles lumieres dans le commerce des Sçavans, le fit paſſer d'Angleterre en Hollande, & il connut là tout ce qu'il y avoit d'hommes célebres par leur ſcience. M. Geoffroy fit peu de tems après, le voyage d'Italie, où il alla en qualité de Médecin de M. l'Abbé de Louvois.

Rendu à sa famille, & ayant déclaré son goût pour la Médecine, il fut réglé que son cadet qui avoit été destiné à cette profession, prendroit celle de son pere. M. Geoffroy qui dès 1693 avoit subi l'examen pour la Pharmacie, & fait son chef-d'œuvre, commença à se mettre sur les bancs en 1701, fut reçu Bachelier en 1702, & Docteur en 1704. Il composa lui-même toutes les Théses qu'il soutint, quoiqu'elles dussent être l'ouvrage du Président, & elles furent toutes extrêmement goûtées, parce qu'elles formoient des Traités complets, sur des sujets également utiles & interessans: témoin celle où il demandoit, si le Médecin est en même tems un Méchanicien Chimiste, & cette autre où il se proposoit d'examiner *si l'homme a commencé par être ver*; cette derniere piqua tellement la curiosité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François, pour les initier dans des mystéres dont elles n'avoient pas la Théorie.

M. Geoffroy reçu Docteur, ne se jetta dans la pratique de sa profession, qu'après s'être tenu renfermé pendant dix ans dans son cabinet, où il se fit un grand fond de connoissances; il ne fut pas long-tems sans en recueillir le fruit. Tous les malades lui devinrent également chers, parce qu'il se crut également dû à tous; ainsi il ne sçut jamais ce que c'étoit que de mettre quelque difference entre ce qu'on appelle bonnes ou mauvaises pratiques. Ce qu'il avoit de singulier, c'est qu'il s'affectionnoit si fort pour les malades, que leur état répandoit sur son visage un air de tristesse, qui allarmoit les malades même; mais quel gré ne devoient-ils pas lui sçavoir d'une tendresse si peu commune?

Nommé en 1709, à la Chaire de Professeur Royal en Médecine, il choisit pour le sujet des leçons qu'il devoit dicter à ses écoliers, l'histoire entiere de la matiére Médicinale: après avoir traité de tous les mineraux qui entrent dans la composition des remédes, il passa aux plantes; mais comme il suivoit l'ordre alphabetique, il en est resté à la *Melisse*.

Dès l'année 1707, il avoit été nommé par M. Fagon pour exercer la charge de Professeur en Chimie au Jardin Royal, sans cependant en avoir le titre: il s'en acquitta avec tant de gloire pour lui, & tant de succès pour ses écoliers, qu'en 1712 M. Fagon se démit absolument de cette charge en sa faveur. Mais ce fut pour M. Geoffroy un surcroît de travail & d'assujettissement; aux leçons ordinaires de Chimie, il en joignit sur la matiére médicinale, ce qui formoit des séances de quatre ou cinq heures.

En 1726 il fut élû Doyen de la Faculté de Médecine: après ses deux premieres années de décanat, il fut continué, avec cette marque de distinction glorieuse pour lui, qu'on lui laissa la liberté de se choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider, contre l'usage ordinaire, qui laisse subsister pour Censeur, ou Lieutenant du Doyen, celui qui vient de sortir de charge.

Les travaux extraordinaires ausquels M. Geoffroy se livra durant ce second décanat, joints à ceux qu'éxigeoient sa profession & ses differentes places ruinérent absolument sa santé. Il mourut le 5 Janvier 1731, dans la cinquante-neuviéme année de son âge; il avoit été reçu à l'Académie des Sciences, dès l'an 1699.

Ses ouvrages sont plusieurs Théses qui ont été imprimées séparément, un sistême singulier, & une table des affinités, ou rapport des differentes substances en Chimie; quantité de Mémoires & d'observations, répandus dans l'histoire de l'Académie; un Traité de la matiére médicinale en trois volumes *in-8°*, qui a été donné au public en 1741, c'est ce qu'on a jusqu'à present sur ce sujet de plus recherché, de plus certain & de plus utile.

GILLES



GILLES-FRANÇOIS BOULDUC.

GILLES-FRANÇOIS BOULDUC, premier Apoticaire du Roi, ancien Echevin, ancien Juge-Consul, Demonstrateur en Chimie au College Royal, & associé Chimiste de l'Académie des Sciences, fils de Simon Boulduc, aussi Membre de cette Compagnie, Démonstrateur en Chimie, ancien Juge-Consul, Apoticaire de feuë Madame, & de la Reine Doüairiére d'Espagne, naquit à Paris le 20 Fevrier 1675. Un goût marqué pour l'étude & beaucoup d'ardeur pour le travail, lui firent faire de grands progrès dans toutes les sciences, ausquelles on l'appliquoit. Au sortir du College il fut mis sous la direction de M. Regis, qui lui enseigna la Physique de Descartes. Cette étude le prépara à celle de la Chimie, à laquelle il se dévoua tout entier. Il en fit un cours sous M. de Saint Yon, Médecin Professeur au College Royal, & sous son pere qui y étoit aussi Démonstrateur. Outre ces leçons publiques, le jeune Boulduc en recevoit chaque jour de domestiques, & qui étoient pour lui d'autant plus instructives, qu'elles étoient plus sensibles, parce qu'elles étoient toujours accompagnées d'opérations qui se faisoient en sa présence, & qui exposoient à ses yeux ce qu'une Théorie, peut-être quelquefois trop abstraite, n'auroit fait que présenter à son esprit. Tant de secours joints à une grande pénétration, & à beaucoup de vivacité de la part de ce jeune Artiste, ne pouvoient manquer de lui faire faire les plus rapides progrès dans la profession à laquelle il se destinoit; il n'avoit encore que vingt ans, qu'il fut reçu dans le corps des Apoticaires en 1695, & quatre ans après il entra dans l'Académie des Sciences en qualité d'éleve.

Le glorieux titre d'Académicien fut pour lui un motif

de redoublement d'ardeur pour le travail ; & de combien d'utiles découvertes n'at-il pas enrichi la Chimie ? Combien de morceaux de sa façon qui tiennent un rang honorable dans les Mémoires de l'Académie ? Les Ouvrages de cet habile Artiste consistent la plûpart en des Analyses de differentes substances ; il avoit entrepris sous cette forme l'histoire des purgatifs, dont il donna un essai en 1719, sur le concombre sauvage, avec quelques observations sur *l'Elaterium de Dioscoride*, qui est l'extrait ou le suc épaissi du fruit de cette plante. Il lut la même année à l'Académie une Analyse du frai des grenouilles & celle du chacril, arbre de l'Amerique, que quelques Auteurs ont donné pour une septiéme espéce de Quinquina.

M. Boulduc a aussi beaucoup travaillé sur les sels, comme sur le sel cathartique d'Espagne, qu'une source produit à cinq quarts de lieuë de Madrid ; sur le sel de Dauphiné que l'on prend dans la terre auprès de Grenoble, sur le sel polycreste de Seignette, & sur celui d'Esponi.+ + d'Epsom

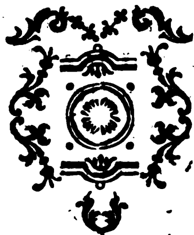
» M. de Mairan rapporte que pendant que M. Boulduc » lisoit à l'Académie son Mémoire sur le sel de Seignette, » & qu'il montroit un crystal qu'il venoit de faire de ce » sel ; M. Geoffroi qui travailloit comme lui sur cette » matiére, sans qu'ils s'en fussent rien communiqué, entra » dans l'assemblée, reconnut le sel polychreste à la pre- » miere inspection de son crystal, & sur le champ il en » alla chercher de tout pareil qu'il avoit fait aussi. L'Acadé- » mie ayant vû les piéces justificatives de part & d'autre, » & entendu contradictoirement les parties, jugea que la » découverte seroit donnée sous les deux noms, comme » elle l'a été en effet dans l'histoire de 1731.

Mais une gloire que M. Boulduc ne partagea avec personne, fut celle que lui acquirent ses recherches sur la nature des eaux minérales. Sa capacité éclata sur-tout dans l'analyse qu'il donna en 1726, des nouvelles eaux de Passy ; il fit en 1729 celle des eaux de Bourbon-l'Archambaud pour feu M. le Duc, & en 1735 celle des eaux

de la source minerale des Forges, nommée la *Royale*, pour la Reine, à qui ces eaux avoient été ordonnées par les Médecins.

En 1727, M. Boulduc obtint une place d'Associé ordinaire dans l'Académie, quoique ses fonctions de premier Apoticaire du Roi, & ses autres occupations trop multipliées, ne lui permissent guére d'être fort assidu aux assemblées de cette illustre Compagnie; mais la plûpart des recherches qu'il faisoit pour servir utilement le public, ne tournoient-elles pas aussi au profit de l'Académie?

Cet habile homme mourut le 17 Janvier 1742, dans la soixante-septiéme année de son âge. Une année avant sa mort il avoit obtenu la survivance de premier Apoticaire du Roi, pour son fils unique, qui n'étoit alors âgé que de 14 ans: des maniéres polies & prévenantes, un extérieur agréable, un penchant naturel à obliger, lui avoient concilié les suffrages de toute la Cour; aussi fut-il sincérement regretté de leurs Majestés, & de tous ceux qui avoient eu occasion de le connoître.



LOUIS LEMERY.

LOUIS LEMERY, célebre Médecin, membre de l'Académie des Sciences, fils de Nicolas Lemery, fameux Chymiste, & de Madeleine Belanger, naquit à Paris le 25 Janvier 1677. Il fit avec succès ses premieres études au Collége de Harcourt, & s'y distingua par de petits discours de sa composition, qui firent juger qu'il auroit pû marcher sur les traces de Louis Lemery son Oncle, fameux Avocat, s'il avoit voulu tourner ses vûës du côté du Barreau. Il en eut d'abord quelque envie, & son Parent ne manqua pas de l'exhorter vivement à la suivre; mais un penchant plus fort l'entraîna vers la Médecine, & il l'embrassa. La Philosophie de Descartes dont il fit une étude particuliere, augmenta encore son goût pour la profession à laquelle il se destinoit. Dès l'âge de 21 ans il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris; & 3 ans après M. de Tournefort le fit entrer à l'Académie en qualité de son éléve.

Le jeune Académicien travailloit depuis quelque tems à un Ouvrage extrêmement utile qu'il destinoit au Public. Il le donna enfin en 1702. C'est son Traité des alimens où l'on trouve par ordre & séparément la diférence & le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons & les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les principes en quoi ils abondent, le tems, l'âge & le tempérammment où ils conviennent, avec des remarques où l'on explique leur nature & leurs usages, suivant les principes Chymiques & Méchaniques.

Le favorable accueïl que le public fit à cet Ouvrage, n'empêcha pas qu'il ne fût sévérement critiqué par M. Andry, Médecin Journaliste. L'extrait qu'il en fit étoit une ironie continuelle, bien plus propre à divertir qu'à

instruire le Lecteur. Cette maligne censure rouloit sur des détails un peu abjects à la vérité, mais utiles & indispensables, dans lesquels M. Lemery avoit été obligé de descendre. Il dédaigna de répondre à son aggresseur; mais il fit, dit M. de Mairan, comme ces grands Capitaines, qui pour délivrer plutôt leur pays de la guerre, la portent tout-à-coup & avec tous ses ravages au milieu du pays ennemi. M. Andry avoit publié un Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme. M. Lemery fit de cet Ouvrage une sévére critique dans une lettre qu'il adressa à M. Boudin, premier Médecin de Monseigneur; de vingt-neuf fautes qu'il y reprenoit, Son adversaire fut obligé de passer condamnation sur une quinzaine.

Mais ce n'étoit là qu'une victoire imparfaite, & M. Lemery en vouloit une entiere. Il revint donc à la charge, & publia deux nouvelles lettres, où il mit dans le plus grand jour les quatorze fautes dont son Antagoniste n'avoit point encore voulu convenir.

M. Andry avoit encore attaqué l'opinion de ceux qui croyent que la moëlle ne nourrit pas les os. M. Lemeri réfuta dans une dissertation tout ce que son Adversaire avoit avancé sur ce sujet. Il prouva dans cette Dissertation que la moëlle ne sert qu'à humecter les os, à les rendre plus souples & moins cassans; que les vaisseaux sanguins versent dans le corps même de l'os un suc nourricier d'une nature toute diférente; que ce suc est une lymphe visqueuse ou une colle qui n'a besoin que de chaleur pour devenir semblable par sa consistance aux parties qu'elle doit nourrir. Ce qui est appuyé de plusieurs observations tant chymiques qu'anatomiques.

En 1712. M. Lemery monta de la place d'éleve à celle d'associé de l'Académie, & trois ans après il eut celle de pensionnaire Chymiste. Quelque tems auparavant il avoit été choisi par M. Fagon, premier Médecin du Roi, pour faire un cours de Chymie au Jardin Royal à la Place de M. Berger, qui étoit tombé dangereusement malade, &

qui mourut quelques années après. Sa Chaire de Profesſeur fut donnée à M. Geoffroy, & c'eſt à lui que M. Lemery ſuccéda en 1731.

Il acheta en 1722. une Charge de Médecin du Roi, & c'eſt en cette qualité qu'il fut nommé pour accompagner l'Infante Anne-Marie-Victoire d'Eſpagne, aujourd'hui Reine de Portugal, lorſqu'elle retourna à Madrid. De retour à Paris, la Reine d'Eſpagne l'honora d'un brevet de Médecin conſultant de Sa Majeſté. Il a été auſſi pendant 33 ans Médecin de l'Hôtel-Dieu, où il fut toujours ſuivi d'une foule de jeunes Etudians en Médecine qu'il inſtruiſoit avec beaucoup de zéle.

Il fut particulierement attaché à Madame la Ducheſſe de Brunſwick, qu'il viſitoit ſouvent dans le Palais du Luxembourg, & il eut toute la confiance de Madame la Princeſſe de Conti, ſeconde Douairiere, dont il étoit auſſi Médecin. Il paſſoit régulierement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princeſſe, depuis neuf heures du ſoir juſqu'à neuf heures du matin, & c'eſt là qu'il a compoſé ce grand nombre d'excellentes piéces dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Sciences. Celles qui regardent la Chymie & qui ſont le plus grand nombre, roulent principalement ſur la nature du fer & ſur ſa production, ſur le nitre & quelques autres ſels, ſur les analyſes végétales & animales. M. Lemery a auſſi écrit ſur l'origine & la formation des Monſtres. Voici l'analyſe que M. de Mairan a faite de ces différentes piéces.

» Il eſt très-naturel de penſer, dit ce ſçavant Académi-» cien, que la matiere n'a rien d'eſſentiel en ſoi & d'abſo-» lument indeſtructible, ſi ce n'eſt l'étendue & l'impéné-» trabilité, & que tout ce qu'elle préſente de variétés à nos » ſens, ne conſiſte qu'en des modifications diférentes dans » ſes parties. Toute eſpéce de matiere quelconque, végé-» tale, animale, ou minérale, pourroit donc ſpéculative-» ment parlant être décompoſée & détruite, & par l'inver-» ſe du principe recompoſée & rétablie ſous la forme qu'el-

» le avoit avant sa destruction. C'est sur ce fondement & » sur des expériences réitérées que le célebre feu M. Geof- » froy s'étoit flatté de pouvoir produire du fer. Il mêloit » ensemble certaines matieres où auparavant on n'apper- » cevoit pas ce métal, ni par voye d'analyse, ni par le coû- » teau aimanté. Par exemple de l'argile avec de l'huile de » lin, & après quelques opérations assez simples il en ti- » roit du fer, d'où il concluoit que c'étoit donc là un » nouveau fer produit dans la nature, & qui devoit tou- » te son existence à l'Art. Mais M. Lemery attaqua la con- » séquence, & soutint que le fer étoit actuellement dans » l'argile, que l'huile de lin ne faisoit que le dévelop- » per, & de le rendre susceptible des impressions de l'ai- » mant, auquel on sçait d'ailleurs que le fer ne s'attache » point, quand il est réduit à certains états; & enfin qu'on » étoit toujours en droit de l'y soupçonner.

» C'est apparemment à la dispute sur le fer, que l'on » doit cette végétation singuliere, *cet Arbre de Mars* que » M. Lemery donna dans le même tems à l'Académie, » & qui fut une des principales curiosités dont cette com- » pagnie prit soin de se parer, quand le Czar Pierre le » Grand lui fit l'honneur de venir assister à une de ses as- » semblées. On sçait que les Chymistes qualifient du nom » de végétations, certaines cristallisations particulieres, » soit d'un métal, soit d'une matiere quelconque, lesquel- » les prennent extérieurement la figure d'un arbre ou » d'une plante. M. Lemery fit cet arbre de Mars avec de la » limaille de fer par la dissolution du nitre. Ce fut lui en- » core qui fournit ou qui exécuta les détonations chymi- » ques, & quelques-unes des expériences de cette espéce » qui furent faites devant le Roi dans l'assemblée du 22 » Juillet 1719.

» Son *Æthiops martial*, connu sous le nom de la poudre » noire de M. Lemery, est une des préparations du fer que » l'on employe le plus utilement dans la Médecine.

» Venons à ses recherches sur le nitre. Il faisoit voir

» que le nitre aërien peut bien être soutenu dans l'air à
» quelques toises au-dessus du terrein; mais qu'il ne fait
» nullement partie de l'air; ce sel ne vient pas non plus
» de la terre, puisqu'on n'en trouve les mines nulle part,
» & qu'on ne voit point d'eaux minérales qui en contien-
» nent. Les deux magasins du nitre sont, dit-il, les plan-
» tes & les animaux; & ces deux nitres différent beau-
» coup entr'eux, la base de l'un étant un Alkali fixe, &
» celle de l'autre un Alkali volatil. C'est du nitre animal
» qu'on fait le Salpêtre.

» M. Lemery convient dans ses Observations sur les
» analyses des plantes, que rien n'est moins fondé que la
» connoissance que l'on prétend acquerir par là du tissu
» inférieur, de l'assemblage & des propriétés des substan-
» ces qu'on soumet à l'action du feu. Le feu en même tems
» qu'il décompose & qu'il dissout les corps, altére ou
» détruit la forme de leurs parties, dissipe même souvent
» les plus subtiles, malgré toutes les précautions de l'Ar-
» tiste. De maniere que deux plantes, par exemple, dont
» l'une est très-salutaire, & l'autre un poison, ne donne-
» ront quelquefois par leur analyse, que le même résul-
» tat, soit pour l'identité des principes, soit pour leur
» quantité. C'est l'arrangement des parties qui fait les
» propriétés des mixtes.

» Son systême sur la matiere du feu & de la lumiere, qu'il
» publia en 1709. est le même que celui qu'on a vu depuis
» dans la Chymie de M. Boerhaave. C'est-à-dire que le feu
» & la lumiére, quoique très-agités ne consistent pas selon
» lui dans l'agitation de la matiere en général, ni en par-
» ticulier dans les promptes vibrations de l'Ether; mais que
» c'est une vraie matiere distinguée de toutes les autres, ca-
» chée plus ou moins dans les interstices de tous les corps,
» qui en a toutes les propriétés, l'impénétrabilité, la pesan-
» teur même, & dont le soleil est le grand réservoir.

» Nous passons rapidement sur tous ces sujets, pour en
» venir à la dispute qu'il eut avec M[rs] Duverney & Winf-
low

» low sur l'origine & la formation des monstres.

» Le systême généralement reçû de part & d'autre, est » que toutes les générations se font par des œufs ou des » germes aussi anciens que le monde. Il s'agit seulement » de sçavoir si le fœtus monstrueux n'est tel que par les ac- » cidens qui lui arrivent dans le sein de la mere, ou si » le monstre étoit contenu dans l'œuf. Dans ce dernier » cas, c'est-à-dire, selon Mrs Duverney & Winslow, un » enfant, par exemple, qui naît avec deux têtes viendra » d'un germe à deux têtes, au lieu que selon M. Leme- » ry & la plupart des Anatomistes, & des Physiciens mo- » dernes, ces deux têtes ne seront que celles de deux » embryons imparfaits, mais jumeaux, qui par les divers » accidens du choc & de la pression se seront ajustés sur le » reste du corps de l'un des deux. Ceux même qui sont » d'une opinion contraire, sont forcés d'avouer qu'il y a » des monstres & des parties monstrueuses dont la for- » mation est visiblement duë au contact accidentel; ou » que du moins on explique assez heureusement par là, » & sans remonter jusqu'à l'œuf: les plantes en fournis- » sent encore des exemples. L'Analogie en faveur du sys- » tême des accidens, est portée par M. Lemery au plus » haut degré de vraisemblance dont elle étoit susceptible. » Un autre principe qu'il mettoit en œuvre, c'est que » rien d'imparfait n'ayant pu sortir des mains du Créa- » teur, il n'y a nulle apparence qu'il eût voulu directe- » ment créer les monstres par des germes destinés à les » produire.

M. Lemery travailloit à de nouveaux Mémoires sur cette matiere, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui l'enleva de ce monde, le 9 Juin 1743, dans la soixante-dixiéme année de son âge.

Les qualités du cœur ne le rendoient pas moins estimable que celles de l'esprit. Son caractere étoit doux, ses manieres polies, ses sentimens nobles & généreux. Sa pitié compatissante l'intéressoit en faveur de tous ceux qui

souffroient. Il ne consultoit point la modicité de sa fortune dans les charités qu'il faisoit. Souvent il s'est luimême incommodé pour ne pas laisser dans le besoin, de pauvres honteux, qui lui avoient fait en secret l'humble aveu de leur misere.

De trois enfans qu'il avoit eus de son mariage avec Catherine Chapelot, il ne lui étoit resté qu'une fille sur qui il avoit ramassé toute sa tendresse, & à qui il avoit pris soin de donner l'éducation la plus polie & la plus ornée.





DISCOURS
SUR LES PROGRÈS
DE LA BOTANIQUE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



'UTILITÉ, & j'ose le dire, la nécessité de l'étude de la Botanique, ont trop été connues dans tous les siécles, pour que cette science n'ait pas été de tout tems cultivée avec soin; mais ce n'a pas toujours été avec un égal succès; La nature est le grand livre où la Botanique doit être étudiée, & il a été un tems où l'on a cru que les livres pouvoient suppléer à cette sorte d'étude. Nos Botanistes du seizième siécle, Ruel, (a) *Goupil,* (b) *Sarasin,* (c) *furent dans cette erreur: bonnement per-*

(a) Jean Ruel de Soissons, Chanoine de Notre-Dame, & Médecin de la Faculté de Paris, a donné une traduction latine des six livres de Dioscoride, & un traité de la nature des Plantes, il mourut en 1537.

(b) Goupil, Poitevin, mort en 1560, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, est Auteur d'un Traité sur les différentes leçons de Dioscoride pour en rétablir le texte.

(c) Sarasin, Médecin de Lyon, mort en 1598, a publié une version latine de Dioscoride avec beaucoup de variantes tirées de la comparaison de divers manuscrits de l'original grec.

' *Mémoires communiqués par MM. de Jussieu freres, Docteurs en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences; l'aîné Démonstrateur, & le cadet Professeur en Botanique au Jardin du Roi.*

suadés que pour acquerir une parfaite connoissance des genres & des especes des plantes & de leurs différentes propriétés, il suffisoit de s'en tenir à ce que Theophraste, Pline & Dioscoride avoient écrit sur cette matiere; toute leur étude se borna à des vérifications ou à des traductions plus ou moins exactes des anciens manuscrits de ces premiers Botanistes. Leur prévention ne cessa que lorsque Pierre Belon qui avoit voyagé dans le Levant, & qui en avoit apporté un grand nombre de plantes qu'il avoit dessinées, eut démontré à ses compatriotes que ces anciens qu'ils regardoient comme leurs maîtres, avoient été si peu exacts, qu'ils avoient omis dans leur Histoire une infinité de plantes de leur propre Pays.

Le célébre M. de l'Ecluse, natif d'Arras, Docteur en Droit & grand Botaniste, mort en 1609, *eut le courage de parcourir l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la Hongrie, autant de Pays où il fit une infinité de découvertes prétieuses dont il enrichit la Botanique. Si Dalechamp* (a) *son contemporain n'étendit pas bien loin ses recherches, les correspondances qu'il entretint avec les plus habiles Botanistes de différens Pays, suppléerent aux voyages que la médiocrité de sa fortune ne lui permettoit pas d'entreprendre, & c'est en partie à ces correspondances que nous devons l'Histoire générale des Plantes que publia cet Auteur.*

Mais ce qui facilita le plus & l'étude & les progrès de la Botanique, fut l'établissement d'un Jardin des plantes que Henri IV. (b) *fit construire à Montpellier. Cet établissement fit naître à divers particuliers l'envie de cultiver des plantes chez eux, & la vûe du bien public les détermina dans la suite à donner des Descriptions Historiques de celles qu'ils possedoient. Paul Reneaume décrivit les plantes qu'il avoit élevées ou cueillies dans les environs de Blois, où il étoit Médecin; & Cornuti, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, mit au jour quelques années après son Histoire des Plantes de Canada qu'il avoit élevées à Paris.*

(a) Jacques Dalechamp, natif de Caën en Normandie, Médecin de Lyon, mourut en 1587.

(b) Jean Robin fut chargé par ce Prince du soin de cultiver à Paris dans un Jardin particulier différentes plantes qui avoient été apportées de quelques parties de l'Amerique où nous avions des Colonies.

Ce fut en 1626 que Guy de la Brosse, originaire d'une bonne famille de Bretagne, & petit-fils d'un Médecin ordinaire de Henri IV. obtint un Edit du Roi, qui sur les motifs de la santé du Peuple, & de l'instruction des jeunes Etudians en Médecine, portoit l'établissement d'un Jardin des Plantes à Paris. Le recouvrement des fonds pour conduire à sa perfection cet utile projet, la clôture du lieu, la disposition du terrein, l'amas de plus de deux mille plantes rares furent le travail de dix années. Enfin en 1640 se fit pour la premiere fois la démonstration des Plantes par celui-là même qui avoit eu le plus de part à cet important établissement. Bientôt après l'on créa des pensions en faveur de trois Professeurs Docteurs en Médecine, l'un desquels on n'appliqueroit qu'à enseigner les vertus des plantes; l'autre les principes de leur composition; & le troisiéme leurs différentes préparations, tandis qu'un Démonstrateur les indiqueroit au Jardin & à la Campagne; mais cette place ne fut pas toujours occupée par des sujets bien dignes de la remplir, ce qui fit perdre presque tout le fruit de cet établissement; qui souffrit aussi beaucoup de la suppression des exercices des deux Professeurs pour l'examen intérieur des Plantes, exercices ausquels furent substituées les fonctions d'enseigner la Chimie & l'Anatomie. (a)

Cependant le zele des Médecins à qui Sa Majesté avoit confié l'Intendance de son Jardin, parut se ranimer à la vûe de celui que Son Altesse Royale Gaston Duc d'Orleans avoit fait construire dans son Château de Blois, & qui par les soins de MM. Marchant (b), Laugier (c), Brunier (d) & Morisson (e), avoit été enrichi des plantes les plus rares. M. Vallot, premier Médecin, & Intendant du Jardin Royal, s'appliqua

(a) Ce fut M. Vautier, premier Médecin du Roi, qui peu touché du zele de ses prédécesseurs pour la Botanique, supprima ces exercices.

(b) Nicolas Marchant, né à Paris, est le premier qui ait été reçu à l'Académie Royale des Sciences en qualité de Botaniste.

(c) Brunier, Médecin de Son Altesse Royale, brilla par un goût particulier pour la Botanique.

(d) Laugier, Professeur en Médecine à Aix en Provence.

(e) Robert Morisson, Ecossois, Docteur en Médecine, connu par ses ouvrages de Botanique.

à lui rendre son premier lustre, & il commença par faire dresser un Catalogue exact de toutes les plantes qui s'y trouvoient en 1665, travail auquel furent employés MM. Joncquet, Gavois, Morin & Fagon. Ce dernier consacré dès son enfance à la Médecine, né au Jardin du Roi, & élevé pour ainsi dire au milieu des plantes, eut la principale part à ce travail; mais ses soins s'étendirent plus loin; son zele pour l'avancement de la Botanique le transporta dans tous les endroits où il put se promettre de faire d'utiles découvertes. Jeune encore, on le vit parcourir l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, les Alpes & les Pyrennées, & combien de riches trésors qui furent le fruit de ces pénibles voyages. Le Jardin du Roi se trouva presque tout à coup enrichi d'une infinité de nouvelles plantes. Cet excellent homme ne s'en tint pas là; seul il suppléa aux fonctions de Démonstrateur, de sous Démonstrateur & de Professeur des principes des plantes; il étendit même l'objet de ce dernier emploi, en ajoutant à son ressort les recherches physiques sur la nature des animaux & des mineraux, objet qui depuis ce tems est demeuré attaché à cette ancienne place de Professeur de l'intérieur des plantes, changée en celle de Professeur de Chimie.

Mais ce ne fut là qu'une partie des soins que le zele de ce grand homme lui fit prendre pour faciliter & accroître les progrès de la Botanique: devenu premier Médecin de Sa Majesté, le crédit que lui donnoit cette importante Charge, il le fit principalement servir à l'embellissement du Jardin du Roi, dont il a sçu faire un des plus riches trésors de l'Europe. Sur ses remontrances furent envoyés dans les Pays les plus éloignés d'habiles Botanistes, avec ordre d'apporter, de tous les endroits où leurs courses les conduiroient, les plantes les plus rares. Trois voyages que le Pere Plumier, Minime, fit en Amerique, procurerent à la Botanique la connoissance d'un nombre prodigieux de nouvelles plantes; découvertes cependant qui ne peuvent entrer en comparaison avec celles que fit un autre Botaniste plus illustre encore, qui a eu la gloire de sçavoir fixer les principes d'une science qui jusqu'alors n'avoient été que très-vagues. On devine assez que je veux parler ici du célebre M. de Tournefort; & parmi les Anciens & les Modernes qui a mieux mérité de la

Botanique que cet excellent homme? Combien de vastes Pays que sa sçavante curiosité lui a fait parcourir? Ses recherches ne se bornerent pas aux principales régions de l'Europe: plusieurs Provinces de France, la Savoye, les Montagnes de Catalogne, les Pyrenées, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, autant d'endroits où le désir de connoître de nouvelles plantes l'avoit conduit, & quels trésors n'en rapporta-t'il pas? Une récolte plus abondante encore, & plus précieuse, fut le fruit des voyages que ce grand homme fit dans les Isles de l'Archipel, dans la Bythinie, dans le Pont, dans la Cappadoce, dans la Georgie, dans la Galatie, dans la Mysie, dans l'Ionie & dans la Lydie. Mais, j'ose le dire, ce n'est pas-là le plus grand service que cet illustre sçavant ait rendu à la Botanique. Dans son ouvrage intitulé: Elemens de la Botanique, *sont établis des principes qui facilitent l'étude de cette science, & n'est-ce pas principalement à cet excellent ouvrage que doivent être attribués les grands progrès qui ont été faits depuis dans la connoissance des plantes? Son Histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris, est de même une source féconde d'instructions pour les Botanistes; là se trouvent développées les analyses chymiques qui ont été faites de ces différentes plantes, & avec quelle précision, avec quelle admirable clarté l'Auteur n'en explique-t'il pas les vertus & les proprietés?*

Le Maître de ce grand homme & son successeur dans la place d'Académicien, le célébre Pierre Magnol, rendit aussi d'importans services à la Botanique, par les excellens ouvrages dont il l'enrichit. Les Vaillant, les Nissole animés du désir de perfectionner cette science, firent chacun de leur côté de nouvelles découvertes qui étoient échappées aux recherches de leurs prédécesseurs. Mais si nous voulons achever de nous former une juste idée des grands progrès qu'a fait la Botanique sous le regne glorieux dont nous donnons l'Histoire Litteraire, nous n'avons qu'à parcourir tant de curieuses observations sur les plantes, répandues dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & dans les Journaux des Sçavans; ici l'on nous fait con-

noître tous les dégrés de la végetation, & toutes les démarches que la nature observe pour faire accroître & pour faire grossir une plante; là on nous apprend l'analogie des plantes avec les insectes; on nous montre que les plantes ont comme les animaux des veines, une espece de sang qui coule dans ces veines, des trachées, vaisseaux destinés au passage de l'air, & qui leur tiennent lieu de poulmons, des membranes, des cartilages, des glandes, des ligamens, des pores, des organes de la generation, deux sexes bien marqués, une transpiration perpetuelle pour donner lieu à une nourriture nouvelle, une jeunesse, un âge fait, une decrepitude; quelques-uns se sont attachés à écrire sur les huiles essentielles des plantes, & sur la cause peu connue des couleurs qu'on remarque dans les feuilles & dans les fleurs; d'autres nous ont laissé de sçavantes observations sur la respiration des plantes, sur les principes de leur production, sur les parties internes qui servent à leur vie & à leur nutrition, & sur les principales causes de leurs différentes maladies.

Mais comment la Botanique n'auroit-elle pas fait les plus rapides & les plus surprenans progrès sous le regne d'un grand Roi, qui jugeant du prix de cette science par son utilité, n'épargna aucune depense pour en rendre l'étude florissante. Graces en soient rendues à la magnificence de ce Prince, nos Botanistes n'ont plus aucuns secours à desirer pour leur instruction particuliere; sans être obligés de s'arracher du sein de leur patrie, ils trouvent dans le Jardin du Roi les riches depouilles de toutes les parties du monde.

» Quel agrément, pouvons-nous nous écrier avec le sçavant » illustre qui nous fournit ces memoires, de pouvoir dans un » espace si borné voir tout d'un coup ce que l'ancien & le nou» veau monde ont de plus singulier dans le regne des vege» taux; de pouvoir dans un instant comparer l'état impar» fait de la Botanique des anciens, avec celui auquel nous » la voyons aujourd'hui; d'avoir la facilité de connoître sur » le champ tant de plantes qu'il a fallu aller chercher au» delà des Mers; sur les Montagnes les plus élevées, parmi

» les Rochers les plus escarpés, dans les antres les plus affreux, & au milieu des Forêts les plus desertes, de profiter sans peine des decouvertes qui ont coûté tant de sueurs & de travaux aux Voyageurs, & de pouvoir distinguer d'un coup d'œil dans un même parterre les richesses qui font la gloire de chaque Nation.

» Jamais le Physicien a-t'il eu plus de commodité d'observer ce que la nature a de plus curieux sur la vegetation des plantes, sur cette structure admirable & si variée de la plupart de leurs fleurs & de leurs fruits, sur cette industrie qu'elle employe pour en conserver l'espece, & sur cette varieté de moyens dont elle se sert pour les multiplier & les perpetuer.

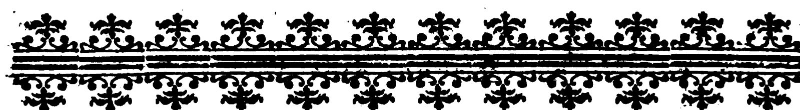
Ajoutons l'utilité que l'on peut tirer des exercices établis par le feu Roi, & qui se continuent encore aujourd'hui avec tant de succès. On ne se contente pas d'indiquer les moyens les plus surs & les plus faciles pour connoître toutes sortes de plantes par leurs caracteres les plus essentiels ; qui dépendent pour la plupart d'un examen des fleurs & des fruits ; on s'attache encore particulierement à faire connoître les vertus, les proprietés & les usages de chaque differente plante ; & c'est ce que nous pouvons appeller la Botanique pratique & usuelle ; & cette partie fut-elle jamais mieux traitée qu'elle l'est aujourd'hui?

Ce ne sont plus des autorités de Theophraste & de Dioscoride, si souvent fautives dans l'application, par le doute où l'on est si la plante, & si le tems & le cas de s'en servir sont semblables. Ce ne sont plus ces qualités occultes, ces raisons de sympathie, ces vaines ressemblances des parties exterieures des plantes avec celles du corps humain, ce ne sont plus ces pretendus principes découverts par la voye de l'analyse ; échouée presque aussi-tôt qu'elle a paru ; ce sont de bonnes observations certifiées par un nombre considerable de Praticiens modernes, celebres & dignes de foi ; ce sont de prudentes inductions tirées du caractere de la maladie, & de la qualité des plantes par lesquelles on veut la com-

battre; ce sont enfin des comparaisons des vertus des unes à celle des autres, fondées sur l'uniformité d'odeur & de saveur, & confirmées par une multitude d'experiences.

N'oublions pas de parler de la magnifique collection de plantes peintes en miniature sur velin d'après nature, par ordre de Sa Majesté; ouvrage d'un prix inestimable, & qui ne laisse rien à désirer pour l'instruction.





ÉLOGES HISTORIQUES
DES PLUS CELEBRES
BOTANISTES ET NATURALISTES.

CHARLES PLUMIER.

CHARLES PLUMIER, célébre pour le grand nombre de découvertes précieuses, dont il a enrichi la Botanique, naquit à Marseille le 20 Avril 1646, de parens peu accommodés des biens de la fortune, mais recommandables par leur piété. Formé à la vertu dès son enfance, âgé de seize ans, il se consacra à Dieu dans l'Ordre de saint François de Paule. Un grand amour de la priere, une scrupuleuse exactitude à remplir tous les devoirs de son état, un zéle ardent de sa perfection, distinguerent ce jeune novice dès sa premiere entrée dans la Religion ; & cette ferveur se soutint avec la même édification durant tout le cours de ses études.

Envoyé à Toulouse pour y apprendre les Mathématiques, sous le célébre pere Magnan, son confrere, il se distingua autant par son application que par la facilité de son génie. Son Professeur charmé de trouver dans ce jeune disciple les plus heureuses dispositions pour les sciences, prit un soin particulier de son instruction. Peu content de lui avoir enseigné la Théorie des Méchaniques, il lui en apprit encore la pratique, en le faisant travailler sous ses yeux aux ouvrages les plus rares & les plus curieux ; tels qu'étoient differentes espéces de lunettes, de miroirs ardens, & de microscopes.

Le Pere Plumier devenu habile dans cette partie des Mathématiques, demanda & obtint d'être envoyé à Rome, pour s'y perfectionner dans d'autres études, qui avoient pour lui un attrait particulier : l'Optique, la Peinture, la Sculpture, l'art de tourner, dont son pere lui avoit déja donné quelques leçons, l'occuperent tout entier pendant quelque tems. A ces differentes études succéda celle de la Botanique, qui eut pour lui des charmes si puissans, qu'elle le fixa pour toujours. Deux grands maîtres dans cette science, *François de onuphriis & Silvio Boconi*, avec qui le Pere Plumier avoit lié connoissance, & dont il avoit gagné l'amitié, s'empresserent à lui faire part de leurs lumiéres, en lui dévoilant les mystéres d'un Art dans lequel ils excelloient.

Une maladie de langueur causée par une trop grande application, rendit ce sçavant Minime à sa patrie. Les Médecins ayant décidé qu'il n'y avoit que son air natal qui pût le remettre, il revint en France, & y reprit en peu de tems sa premiere santé. Son amour pour la Botanique lui fit demander avec instance d'être envoyé dans quelque Couvent champêtre, où il pût n'être occupé que de l'étude de la nature. Ses Supérieurs se rendirent à ses vœux, & lui assignerent le Couvent de Bormes, lieu maritime, près d'Hyeres, au Diocése de Toulon. Ce n'en fut pas assez pour notre curieux Botaniste, de parcourir tous les environs de cette solitude, à plusieurs lieuës à la ronde; il accompagna M. de Tournefort, M. Garidel, Professeur en Botanique, à Aix, & Mrs Berlier, Freres, Médecins de la même Ville, dans les differentes courses qu'ils firent dans la Provence, pour y découvrir de nouvelles plantes.

Pendant que le Pere Plumier passoit des journées délicieuses à herboriser dans les campagnes désertes, ou sur la cime des rochers; l'Intendant de Provence eut ordre du Roi, de chercher quelque habile Botaniste qui voulût aller en Amerique, pour en rapporter en France les plantes dont on pourroit tirer le plus d'utilité pour la Médecine. Le

Pere Plumier fut l'homme qu'il cherchoit, & il fut associé à M. Surian, Médecin Chimiste de Marseille.

Le fruit de ce premier voyage fut la découverte de près de six cens plantes, que ce sçavant Religieux grava & dessina lui-même dans leur grandeur naturelle, & dont il donna une description exacte dans un volume *in-folio*, qui fut imprimé au Louvre en 1694. Honoré de titre de Botaniste de Sa Majesté, & gratifié d'une pension qui fut dans la suite augmentée, à proportion de ses services, il fit un second voyage dans les mêmes Isles, d'où il rapporta de nouveaux trésors, c'étoit plus de cent nouveaux genres de plantes, qui se trouvent parfaitement décrites dans un second ouvrage qu'il fit paroître en 1703, sous le titre de *plantarum Americanarum genera*.

Ce fut au retour d'un troisiéme voyage, que le Pere Plumier donna son Traité des fougeres de l'Amerique, nom sous lequel il rassemble toutes les plantes qui ne poussent point de fleurs.

Tant de preuves qu'il avoit données de son habileté & de son zéle pour la perfection de la Botanique, lui procurerent l'honneur d'être destiné à accompagner le Marquis de *Los Rios*, qui devoit passer dans le Perou, avec la qualité de vice-Roi. Le dessein de M. Fagon qui avoit engagé le Pere Plumier à entreprendre ce voyage, étoit qu'il s'instruisît à fond de toutes les particularités qui regardent le quinquina, pour découvrir s'il étoit possible, ce qui pouvoit lui avoir fait perdre une partie de la vertu qu'il avoit, lorsque l'on commença à en faire usage en France. Mais pendant que ce sçavant Religieux attendoit au Port de Sainte Marie, proche de Cadix, le départ de la Flotte, & qu'il employoit son loisir à herboriser dans les campagnes voisines, il fut attaqué d'une pleuresie, dont il mourut dans un Couvent de son Ordre, l'an 1706, étant âgé de près de 60 ans. Ses ouvrages munuscrits peuvent former douze volumes. Son dessein étoit de les distribuer en trois parties, qu'il auroit intitulé *Cœlum, solum & solum*.

Americanum, & il y auroit traité de tous les oiseaux, de tous les poissons, & de toutes les plantes particulieres de l'Amerique. Le Pere Plumier a encore laissé une infinité de desseins de cette nature, dont la plûpart sont gravés avec autant de justesse que d'élegance. M. Fagon nomma par ordre du Roi quelques personnes de l'Académie des Sciences, pour examiner tous les manuscrits de cet habile Botaniste, & ils en choisirent de quoi former six volumes, destinés à être imprimés.

Aux ouvrages dont nous avons parlé, il faut ajouter l'Art de tourner, ou de faire en perfection toutes sortes d'ouvrages au tour, que le Pere Plumier fit imprimer à Lyon, en 1701; deux Dissertations, pour prouver que la cochenille est un animal, & des observations sur l'organe de l'oüie de la grande tortuë de mer, sur le crocodile, sur le colibri, & sur la tortuë.

La modestie de cet excellent homme égaloit son érudition, & relevoit l'éclat de ses rares talens. Son application à l'étude ne lui fit rien perdre de son amour pour la priere; il avoit appris par cœur presque tous les livres de l'Ecriture Sainte, & ne passoit aucun jour sans en réciter à genoux plusieurs chapitres; lors même qu'il sortoit de sa solitude pour aller faire quelques visites, il ne cessoit de s'entretenir avec Dieu, par des oraisons jaculatoires, ou par la récitations de quelques Pseaumes. Exact observateur des moindres pratiques de la Religion, il ne se fit pas moins admirer par sa ferveur à remplir tous les devoirs de son état, que par l'étenduë & la supériorité de ses lumieres.



JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT, né à Aix en Provence, le 5 Juin 1656, eut pour pere, Pierre Pitton, Ecuyer, Seigneur de Tournefort, & pour mere, Aimare de Fagoue, qui tiroit son origine d'une noble & ancienne famille de Paris.

Né Botaniste dès sa plus tendre jeunesse, il ne parut avoir de goût que pour l'étude des plantes; & elle fut en effet sa principale occupation pendant toute sa vie. S'il voyoit une plante, il vouloit en sçavoir le nom, & en connoître l'usage & les vertus. On l'appliqua de bonne heure à l'étude du latin, mais cette langue des anciens Romains n'eut pas autant de charmes pour lui que le simple langage de la Botanique. La passion qu'il avoit pour cette science étoit si forte, que souvent il lui arrivoit de s'absenter de classe, pour se procurer le plaisir d'aller herboriser à la campagne. Son penchant & son génie lui tinrent lieu de maître; il apprit de lui-même à connoître généralement toutes les plantes qui se trouvoient aux environs d'Aix.

Si le latin n'avoit eu aucun attrait pour notre jeune Botaniste, l'on ne devoit pas s'attendre qu'il dût prendre plus de goût aux vaines subtilités, aux idées vagues & abstraites de l'ancienne Philosophie: il lui en falloit une qui lui présentât la nature, elle l'auroit attaché par le rapport qu'elle auroit eu avec la Botanique. Un heureux hazard le servit selon ses désirs; le cabinet de son pere recelloit un trésor, dont le jeune de Tournefort connut tout le prix dès le premier moment qu'il l'eut découvert; c'étoit la Philosophie de Descartes, alors peu fameuse en Provence. Il ne voulut plus lire d'autres livres, & il lut celui-ci avec d'autant plus d'avidité, qu'il falloit qu'il

surprît la vigilance de son pere, pour jouir du plaisir que cette lecture lui procuroit.

Destiné par ses parens à l'état Ecclésiastique, on voulut qu'il étudiât en Théologie, & il fut même condamné à se renfermer dans un Séminaire; mais ce ne fut pas là où il fit ses études, il les alloit faire dans les campagnes, sur les rochers, & dans les autres lieux où il pouvoit esperer de découvrir quelques plantes particulieres qu'il ne connût pas encore. Tantôt son adresse & tantôt ses présens lui ouvroient l'entrée des endroits où il se croyoit assuré de faire de nouvelles découvertes. Une forte passion donne du courage; celle qui le possédoit lui en donna assez pour lui faire braver les périls où il s'exposoit, en se glissant furtivement dans les jardins où il n'avoit pu pénétrer autrement. Ces tentatives ne lui réussirent pas toujours; il se vit une fois sur le point d'être accablé d'un déluge de pierres, par des paysans qui le prirent pour un voleur.

Il fallut enfin que ses parens consentissent à lui laisser suivre sans contrainte le goût qui l'entraînoit. Il fit donc avec joye ses adieux à la Théologie, & ne s'occupa plus que de l'étude de la Physique, de la Médecine, & de sa chere Botanique.

Devenu maitre de lui-même par la mort de son pere, arrivée en 1677. le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut d'aller parcourir les montagnes du Dauphiné & de la Savoye, d'où il ne revint qu'après avoir fait une abondante récolte des plantes rares, dont il commença à former son herbier.

Le désir de se perfectionner dans l'Anatomie & dans la Médecine, le conduisit à Montpellier en 1679. Ce n'en fut pas assez pour ce sçavant homme d'étudier toutes les plantes précieuses, dont le Jardin Royal établi dans cette Ville par Henri IV, est enrichi. Sa curiosité ne fut satisfaite que lorsqu'il eut parcouru tous les environs à plus de dix lieuës. La découverte d'un grand nombre de plantes inconnuës aux gens même du pays, fut le fruit de ses

courses;

courſes ; il en fit en 1681 de plus longues & de plus utiles, mais auſſi plus périlleuſes. Il commença par les montagnes de Catalogne, conduiſant avec lui une troupe de jeunes étudians en Médecine, à qui il faiſoit des leçons de Botanique. Il ſembloit, dit M. de Fontenelle, qu'il eût voulu imiter les anciens Gimnoſophiſtes, qui menoient leurs diſciples dans les déſerts où ils tenoient leur école.

Des montagnes de Catalogne, M. de Tournefort paſſa ſur celles des Pyrennées, ſans que les dangers où il devoit être expoſé fuſſent capables de l'effrayer. » Il ſçavoit bien, » ajoute l'ingénieux Auteur que nous venons de citer, » qu'il ne trouveroit dans ces vaſtes ſolitudes, qu'une » ſubſiſtance pareille à celle des plus auſteres anachorettes, » & que les malheureux habitans qui la lui pouvoient four- » nir, n'étoient pas en plus grand nombre que les voleurs » qu'il avoit à craindre ; auſſi fut-il pluſieurs fois dépoüillé » par les Miquelets Eſpagnols. Il avoit imaginé un ſtratagê- » me pour leur dérober un peu d'argent dans ces ſortes d'oc- » caſions. Il enfermoit des réaux dans du pain qu'il portoit » ſur lui, & qui étoit ſi noir & ſi dur, que quoiqu'ils le » volaſſent fort exactement, & ne fuſſent pas gens à rien » dédaigner, ils le laiſſoient avec mépris. Son inclination » dominante lui faiſoit tout ſurmonter : ces rochers affreux » & preſqu'inacceſſibles qui l'environnoient de toutes parts, » s'étoient changés pour lui en une magnifique biblio- » theque, où il avoit le plaiſir de trouver tout ce que ſa » curioſité demandoit, & où il paſſoit des journées déli- » cieuſes. Un jour une méchante cabane où il couchoit, » tomba tout à coup ; il fut deux heures enſeveli ſous les » ruines, & y auroit péri, ſi l'on eût tardé encore quelque » tems à le retirer.

Après de ſi pénibles courſes, M. de Tournefort revint à Montpellier pour y continuer ſon cours de Médecine, & ſes opérations de Chimie & d'Anatomie, & il alla enſuite ſe faire recevoir Docteur en Médecine à Orange.

Cependant la réputation de ce ſçavant homme s'étoit

répanduë bien loin. Connu dans les pays étrangers, il ne pouvoit manquer de l'être encore davantage dans sa propre patrie. Les glorieux témoignages que l'on rendit de sa capacité à M. Fagon, premier Médecin de la feuë Reine, le prévinrent en sa faveur, & lui firent naître l'envie de l'attirer à Paris. Sçavant Botaniste lui même, il se faisoit une gloire de protéger & d'avancer tous ceux qui cultivoient la même science. Madame de Venelle, femme d'un Conseiller au Parlement d'Aix, Sous-gouvernante des Enfans de France, & qui connoissoit particulierement la famille de M. de Tournefort, se chargea avec empressement du soin de lui faire sçavoir les favorables dispositions où l'on étoit à son égard. M. de Tournefort vint donc à Paris, & le jour même de son arrivée à Versailles, il fut présenté à M. Fagon par Madame de Venelle.

La premiere conversation que cet illustre Médecin eut avec M. de Tournefort, lui donna une si haute idée du mérite d'un homme si rare, qu'il ne songea plus qu'à lui procurer les avantages que ses talens sembloient exiger, & dès la même année il le fit nommer Professeur en Botanique, au Jardin Royal. Le nombre prodigieux d'étudians, & en particulier d'étrangers, qui accoururent de toutes parts pour profiter des leçons du nouveau Professeur, justifia le choix de celui qui lui avoit procuré la place qu'il occupoit.

Quelqu'utiles que fussent ses leçons, il fut obligé de les interrompre par ordre de la Cour. Le Roi qui vouloit que son Jardin des plantes fût le plus riche Jardin de l'Europe, envoya M. de Tournefort en Espagne & en Portugal, & le fit ensuite passer en Angleterre & en Hollande, pour y chercher & en rapporter les plantes les plus rares. Les ordres de Sa Majesté furent exécutés avec zéle. M. de Tournefort revint chargé des riches dépouilles de tous les pays qu'il avoit parcourus. Un autre fruit qu'il recueillit de ses voyages, fut qu'ils lui donnerent occasion de lier amitié avec les plus célebres Botanistes des pays où ses

recherches le conduisirent. Le fameux M. Herman, Professeur en Botanique à Leyde, conçut une si grande idée de son mérite, pendant le sejour qu'il fit en Hollande, que lorsque M. de Tournefort fut de retour en France, il lui écrivit de la maniére du monde la plus pressante, pour l'engager à accepter sa place qu'il avoit dessein de lui résigner, parce que son grand âge ne lui permettoit plus d'en remplir exactement toutes les fonctions. Cette offre étoit d'autant plus séduisante, qu'il y avoit une pension de quatre mille livres attachée à cette place, & que l'on faisoit même esperer à M. de Tournefort une plus grande récompense; mais quoiqu'il s'en fallût bien que l'emploi qu'il exerçoit au Jardin Royal lui procurât les mêmes avantages, l'amour de sa patrie, le désir de lui être utile, l'empêcherent d'accepter le poste qui lui étoit offert.

Il fut glorieusement récompensé de ce sacrifice, par l'honneur qu'il eut d'être reçu quelque-tems après à l'Académie des Sciences, qui venoit d'être mise sous l'inspection de M. l'Abbé Bignon. La même année, sçavoir en 1692, M. de Tournefort se fit recevoir Docteur en Médecine, de la Faculté de Paris; & soutint pour cela une Thése qu'il dédia à M. Fagon.

M. de Tournefort donna, deux années après, ses Elémens de Botanique, qu'il avoit composés pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes, semées si confusément sur la terre, & même sous les eaux de la mer, & pour les distribuer en genres & en espéces, qui en facilitent les connoissances, & empêchent que la mémoire des Botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms differens. La méthode qu'il a suivie, a été de déterminer les genres des plantes, par les fleurs & par les fruits pris ensemble, c'est-à-dire que toutes les plantes semblables par ces deux parties, seront du même genre, après quoi les differences ou de la racine, ou de la tige, ou des feuilles, feront leurs differentes espéces. Tout son sistême imaginé particuliérement pour le soulagement de la mémoire, se

réduit à retenir quatorze figures de fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui composent sous eux 8846 espéces de plantes.

Cet ouvrage fut suivi d'un autre, intitulé Histoire des plantes, qui croissent aux environs de Paris, que M. de Tournefort publia en 1698. Ce sçavant Botaniste ne se contente pas de donner une description exacte de ces differentes plantes, il rapporte encore les analyses Chimiques qui en ont été faites, & s'attache à faire connoître leurs vertus & leurs propriétés.

La promptitude avec laquelle avoit été enlevée la premiere édition de ses Elémens de Botanique, l'engagea à en donner en 1700 une traduction latine, en faveur des étrangers, & il l'accompagna d'une sçavante préface, qui contient l'histoire abrégée de la Botanique, & celle des Botanistes.

M. de Tournefort reçut la même année un ordre du Roi d'aller en Grece, en Asie, & en Afrique, pour y faire les mêmes recherches qu'il avoit déja faites dans la plus grande partie des Provinces de l'Europe; mais les plantes ne devoient pas être le seul objet de son voyage. Il étoit encore chargé de faire des Mémoires instructifs, sur la Geographie ancienne & moderne, sur l'histoire naturelle, sur les moeurs même, les coutumes, les usages, la Religion, le commerce, la navigation, les Arts & les Sciences des differens peuples, répandus dans les pays qu'il alloit parcourir. Il fut réglé que pour lever le plan des lieux où il passeroit, & pour tirer les desseins des plantes, des animaux, & des autres choses curieuses qu'il trouveroit dans le cours de son voyage, il méneroit avec lui M. Aubriet, excellent Peintre en migniature. L'Académie des Sciences lui donna aussi pour Adjoint M. Gundelsheimer, Médecin Allemand, très-habile dans la Botanique.

Près de trois années furent employées à ces sçavantes courses. Comme la Botanique étoit l'objet favori de M. de Tournefort, il herborisa dans toutes les Isles de l'Ar-

chipel, sur les rivages de la mer Noire, dans la Bythinie, dans le Pont, la Capadoce, l'Armenie, la Georgie. A son retour il prit une route differente, dans l'esperance de trouver de nouveaux sujets d'observations, & revint par la Galatie, la Mysie, la Lydie & l'Ionie.

Il avoit aussi été réglé qu'il iroit faire en Afrique les mêmes recherches; mais la peste qui affligeoit alors l'Egypte l'empêcha d'y aller. Ainsi il revint en France en 1702, chargé de 1356 nouvelles espéces de plantes.

De retour à Paris, il s'y vit tout d'un coup accablé de travail. Ses anciens exercices du Jardin Royal, la place de Professeur en Médecine au College Royal, qui lui fut alors donnée, les fonctions de l'Académie des Sciences, la peine de mettre en ordre les Mémoires de ses voyages, pour en faire une Relation suivie; enfin les visites des malades altererent peu à peu sa santé, & il ne la ménagea pas davantage. Ce ne fut point là cependant la cause de sa mort; un accident imprévu lui fit perdre la vie. Comme il alloit à l'Académie, il eut la poitrine violemment pressée par l'essieu d'une charette qu'il ne put éviter. Il lui survint un crachement de sang, qu'il négligea. Son exactitude à s'acquitter de ses devoirs, lui fit même entreprendre de faire en cet état ses leçons de Botanique ou de Médecine; son mal augmenta, & après avoir langui pendant quelques mois, il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 8 Décembre 1708, âgé de 53 ans.

On trouve dans l'histoire de l'Académie plusieurs morceaux curieux de sa composition. Le plus singulier de ces morceaux, est celui où il traite de la végetation des pierres.

La science de ce grand homme ne se bornoit pas à une parfaite connoissance des plantes. Toutes les productions les plus singuliéres de la nature, comme les pierres figurées, les marcassites les plus rares, les pétrifications, les cristalisations, & les coquillages extraordinaires faisoient l'objet de ses recherches. On voyoit encore dans son cabinet,

estimé par les curieux ; quarante-cinq à cinquante mille livres, des armes, des habillemens, des instrumens de nations éloignées, & quantité d'autres curiosités en ce genre.

M. de Tournefort a laissé par son testament ce cabinet au Roi, & ses livres de Botanique, à M. l'Abbé Bignon.



FRANÇOIS POUPART.

FRANÇOIS POUPART, fils d'un bon Bourgeois du Mans, naquit dans cette Ville en 1661. Une bonne éducation fut le seul bien que ses parens lui laisserent.

Il fit avec succès ses humanités, & réussit encore mieux dans la nouvelle Philosophie de Descartes. Elle eut tant d'attrait pour lui, qu'il en fit son unique étude, pendant plusieurs années qu'il passa chez son pere, après être sorti du College. Tout ce tems s'écoula sans qu'il se fût encore décidé sur le parti qu'il prendroit; mais il se détermina enfin pour la Médecine, sans doute à cause du grand rapport qu'elle a avec la Physique.

Comme ce n'étoit gueres dans sa patrie qu'il pouvoit esperer de trouver les secours, qui lui étoient nécessaires pour se rendre habile dans la profession dont il avoit fait choix, il quitta le Mans, & vint à Paris, le rendez-vous général de tous les grands talens, répandus dans les Provinces. Mais ces grands talens demeurent quelquefois long-tems enfermés dans des galetas, avant qu'ils ayent mis à leur aise ceux qui les possédent. Telle fut dans les commencemens la triste destinée de notre jeune Philosophe: l'impossibilité où il se trouvoit de subsister avec les foibles secours qu'il recevoit de ses parens, le mit dans la nécessité de se charger de l'éducation d'un enfant; mais il ne tarda pas à se dégoûter de cet emploi, parce qu'il voyoit avec chagrin qu'il lui déroboit la plus grande partie de

son tems; ainsi pour être tout entier à lui & à ses livres, il eut assez de courage pour se réduire à un genre de vie extrêmement incommode. « Nous ne rougissons point, » dit M. de Fontenelle, d'avouer hautement la mauvaise » fortune d'un de nos Confreres, ni de montrer au public » le sac & le bâton d'un Diogene, quoique nous soyons » dans un siécle où les Diogenes sont moins considerés » que jamais, & où certainement ils ne recevroient pas de » visite des Rois dans leur Tonneau.

La Physique particuliere, l'histoire naturelle déroboient tous ses momens; il s'appliqua sur-tout avec ardeur à l'étude des insectes, & fit sur cette matiére un grand nombre de curieuses découvertes, dont il faisoit ordinairement part aux Sçavans qui avoient coutume de s'assembler chez M. l'Abbé Bourdelot, où se tenoient des conferences réglées. La plûpart de ces découvertes ont été inserées dans les Journaux des Sçavans.

L'Anatomie avoit une liaison trop essentielle avec sa profession, pour qu'il n'en fit pas une étude particuliere: ce fut pour s'y perfectionner qu'il résolut d'exercer pendant quelque tems la Chirurgie, dans l'Hôtel-Dieu. Ceux qui devoient le recevoir & qui étoient préposés pour lui faire subir son examen, essayerent en vain de l'embarrasser par les questions les plus difficiles.

Il répondit de façon à faire juger qu'il étoit très-habile dans un art, dont il n'avoit cependant qu'une simple spéculation; mais il se trouvoit heureusement dans une trop bonne école, pour ne pas en apprendre aisément la pratique. Il passa trois ans dans ces fonctions, après quoi il se mit à étudier la Chimie & la Botanique. Lorsqu'il fut parfaitement instruit de toutes les parties qui avoient du rapport à sa profession, il alla à Rheims, pour s'y faire recevoir Docteur en Médecine.

Cette science, quelque immense qu'elle soit, ne put suffire à la vaste étenduë de son génie. Une extrême avidité de sçavoir, le porta à étudier encore la Géométrie &

l'Architecture. On rapporte que M. de la Hire, qui la professoit alors, & qui le voyoit souvent à ses leçons, le prit pour un homme qui vouloit se rendre capable de quelque emploi dans les bâtimens, encore jugea-t-il à son air que cet emploi ne devoit pas être fort relevé. M. de la Hire ne fut détrompé, que lorsqu'il vit paroître M. Poupart aux assemblées de l'Académie, en qualité d'éleve Anatomiste de M. Mery. Ce fut en 1699 qu'il fut reçu dans cette sçavante Compagnie. Peu de jours après sa réception, il lut en pleine assemblée quelques observations qu'il avoit faites sur les insectes hermaphrodites. Cet écrit se trouve dans les Mémoires de l'Académie, on y a aussi inseré son histoire du *formica leo*, celle du *formica pulex*; ses remarques sur les coquillages à deux coquilles, & premierement sur les moules; ses observations sur les écumes printaniéres, & un Mémoire sur les étranges effets du scorbut, arrivés à Paris en 1699.

Les morceaux de sa composition, inserés dans les Journaux des Sçavans, ne sont ni moins curieux ni moins interessans, & prouvent les grands progrès que ce sçavant homme avoit faits dans l'histoire naturelle. Il a donné des observations sur une écume qui se trouve sur des plantes, dans laquelle on apperçoit des œufs d'insectes, & des insectes encore imparfaits; l'analyse des cornes du limaçon des jardins, avec la raison Méchanique de leur mouvement, celle des Vaisseaux prolifiques des mêmes limaçons, la progression du limaçon aquatique, dont la coquille est tournée en spirale conique, le saut du vermisseau qui s'engendre sur le fromage, l'histoire Anatomique du scarbe ou de la cantharide aquatique, celle de la sansuë & la description d'un insecte aquatique qui paroit argenté, lorsqu'on le plonge dans l'eau, l'ayant auparavant exposé quelque-tems à l'air.

Ce sçavant Naturaliste mourut au mois d'Octobre de l'année 1709, n'étant âgé que de quarante-huit ans. Le livre intitulé, *La Chirurgie complette*, qui est une judicieuse

cieuse & utile compilation de divers Traités, passe pour être de lui.



PIERRE BLONDIN.

Pierre Blondin, né le 18 Décembre 1682, dans le Vimeu en Picardie, reçu en 1712. à l'Académie en qualité d'éleve de M. Reneaume, a mérité de tenir un rang distingué parmi les plus célebres Botanistes de son tems.

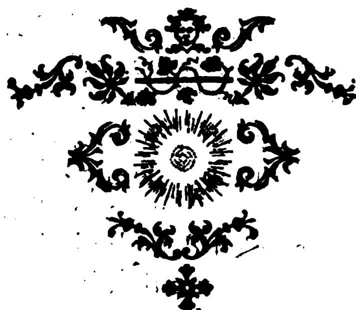
Ses parens, qui étoient gens aisés, n'épargnérent aucune dépense pour seconder les heureuses dispositions qu'il avoit pour les Sciences. Après lui avoir fait faire ses humanités dans la Ville d'Eu, ils l'envoyerent à Paris pour y commencer son cours de Philosophie. Mais ce n'en étoit pas assez pour contenter l'extrême avidité qu'il avoit de sçavoir. Après avoir pris des leçons de Philosophie, il alloit en prendre de Mathématiques au Collége Royal, passoit de-là aux écoles de Médecine, ou au Théâtre de Saint Côme; mais le Jardin du Roi étoit l'endroit où il étoit le plus assidu. Il ne manquoit à aucune des Démonstrations qu'y faisoit M. de Tournefort, célebre Professeur en Botanique. Son maître le distingua bientôt de ses autres condisciples, & souvent il lui fit l'honneur de le nommer pour remplir sa place lorsque quelque raison indispensable l'obligeoit de s'absenter.

La vie d'un Botaniste est une vie active & laborieuse. C'est sur les rochers, c'est dans les bois & dans des campagnes souvent éloignées qu'il doit aller étudier, s'il le veut faire avec succès. M. Blondin, convaincu de l'utilité d'une pareille étude, eut assez de courage pour parcourir toute la Picardie, la Normandie & l'Isle de France, pour y chercher de nouvelles plantes; ce qu'il fit avec tant d'application qu'il trouva dans la Picardie seule plus

de cent vingt plantes qui n'étoient pas au Jardin Royal, & que même on n'y connoissoit pas, & il en découvrit en France plusieurs especes que l'on croyoit particulieres à l'Amérique.

La grande connoissance qu'il avoit acquise de la Botanique, le mit en état de composer un Ouvrage, où en conservant tout le respect qu'il devoit à M. de Tournefort, il ne laissoit pas que de changer, à l'égard de quelques espéces de plantes, les genres sous lesquels ce Sçavant Botaniste les avoit rangées. On prétend même qu'il projettoit de donner un nouveau sistême de plantes tout different.

M. Blondin joignoit la pratique à la spéculation, & composoit des Médicamens de plantes, dont les succès furent presque toujours heureux. Il avoit été reçu Docteur à Rheims en 1708. Il se disposoit à venir se mettre sur les bancs à Paris, lorsqu'il fut attaqué d'une grosse fiévre & d'une oppression de poitrine, dont il mourut le 15 Avril 1713. dans la trente-uniéme année de son âge.



LOUIS MORIN.

Louis Morin, fils d'un Contrôleur au grenier à sel du Mans, naquit dans cette Ville le 11 Juillet 1635. Il fut l'aîné de seize enfans, ce qui n'empêcha pas qu'il ne reçût une très-bonne éducation. Il étoit né Botaniste ; car à peine avoit-il dix ans que les plantes faisoient son étude chérie. Un paysan qui venoit fournir les Apoticaires de la Ville, fut son premier maître ; mais bientôt il n'eut plus de leçons à en recevoir ; ainsi il commença à ne plus devoir qu'à lui-même les nouvelles connoissances qu'il acquit. On le voyoit aller chaque jour herboriser aux environs du Mans, & il ne faisoit guéres de course qui ne fût marquée par la découverte de quelque nouvelle plante.

Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé à Paris pour y commencer son cours de Philosophie. Il fit ce voyage en Botaniste, c'est-à-dire à pied & en herborisant. Sa passion dominante pour les plantes le détermina pour la Médecine. Sa Philosophie finie, il se mit sur les bancs de la Faculté, & s'y distingua bientôt, plus par sa piété encore que par son application. Quoiqu'il fût d'un tempérammment fort délicat, il s'étoit réduit à un genre de vie, dont l'austérité retraçoit celle des anciens Habitans de la Thébaïde. Un peu de pain & un peu d'eau faisoient sa nourriture ordinaire, & s'il y joignoit quelque fruit, c'étoit pour lui un régal, mais qui ne revenoit pas souvent. Il retiroit plus d'un avantage de cette extrême frugalité ; outre qu'elle l'enrichissoit, ou plutôt qu'elle le mettoit en état de faire des épargnes dont les pauvres seuls profitoient, elle servoit encore à lui maintenir l'esprit parfaitement libre, sans compter qu'il se ménageoit par-là beaucoup d'autorité pour prêcher un jour la diette à ses malades.

Vers l'an 1662. il reçut le bonnet de Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. Rien qui égale le zéle, la charité & le désintéressement avec lequel il exerça sa Profession. Ce qu'il recevoit des gens riches étoit destiné au soulagement des pauvres. C'étoient ses malades chéris.

Le desir qu'il avoit de se dévouer tout entier à leur service, lui fit briguer la place de Médecin de l'Hôtel-Dieu. Ses vœux furent accomplis, il y fut d'abord reçu expectant, & devint bientôt Médecin Pensionnaire; son revenu n'en augmenta pas pour cela. L'argent qui lui venoit de sa pension, passoit de ses mains dans le tronc des pauvres, & toute son attention étoit d'épier le moment, où il ne pût être apperçu de personne.

Sur la réputation que lui firent quelques cures extraordinaires dont furent suivis les soins infinis qu'il prenoit de ses Malades, Mademoiselle de Guise voulut l'avoir pour son Médecin; mais il ne lui fut pas facile de l'obtenir. Pour engager M. Morin à accepter cette place, qui par tout autre que lui auroit été briguée avec ardeur, il fallut que feu M. Dodart, son ami particulier, le menaçât de se brouiller irréconciliablement avec lui, s'il ne se rendoit aux desirs de la Princesse. Il restoit une seconde difficulté à surmonter: un carosse devoit être un attirail fort incommode pour un Philosophe tel que M. Morin, & cependant sa nouvelle dignité l'obligeoit à en prendre un. Il ne s'y détermina qu'après que son ami l'eût convaincu que c'étoit là une bienséance extérieure dont il étoit comptable au public; mais heureusement l'inspection du public ne s'étend que sur ce qui paroît à ses yeux; & M. Morin eut grand soin de lui dérober la connoissance des austérités ausquelles il continua de se livrer.

Il ne demeura qu'environ deux ans & demi chez Mademoiselle de Guise. Cette Princesse étant tombée malade, mais d'une maladie qui ne paroissoit rien annon-

cer de dangereux, M. Morin qui se trompoit rarement dans ses pronostics, en jugea autrement, & ne crut pas que la piété lui permît de déguiser à la Princesse qu'elle touchoit de près à sa derniere heure. Elle s'y prépara chrétiennement, & pour témoigner à ce saint homme combien elle étoit touchée de son zéle, elle tira de son doigt une bague qu'elle lui donna comme le dernier gage de son affection, & lui laissa par son testament deux mille livres de rente viagere.

Après la mort de cette Princesse, M. Morin se retira à Saint Victor, résolu d'y continuer son même régime de vie; mais sentant que ses forces s'affoiblissoient, il augmenta son ordinaire d'un peu de ris cuit à l'eau.

Au renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699. il fut nommé associé Botaniste, & il fut redevable de cet honneur qu'il n'avoit pas recherché, à M. Dodart à qui il succéda en 1707. dans la place de pensionnaire. Il étoit alors âgé de soixante-douze ans, & ses forces par conséquent ne pouvoient guéres lui permettre de se rendre assiduëment aux assemblées de l'Académie.

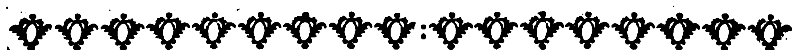
Elles diminuérent au point qu'il se vit dans la nécessité de prendre un domestique, & ce qui devoit lui coûter encore davantage, c'est qu'il fut obligé de commencer à boire un peu de vin; mais il se borna à une once par jour, & pour ne point excéder, il le mesuroit aussi exactement qu'un remède qui n'est pas éloigné d'être un poison. Alors il quitta toutes ses pratiques de la Ville, & se réduisit aux pauvres de son quartier & à ses visites de l'Hôtel-Dieu. Sa foiblesse augmentant, il fallut augmenter la dose du vin, mais toujours avec la balance.

Ses jambes lui manquérent entiérement à l'âge de 78. ans, & il ne quitta guéres le lit depuis ce tems-là. Il mourut enfin le 1 Mars 1715, âgé de 80 ans, sans maladie & par la seule défaillance de la nature. Une Bibliotéque fort nombreuse, un Médailler, un Herbier, & un *Index* alphabétique d'Hypocrate grec & latin, écrit de sa main, font

toutes les richesses qu'il a laissées. On a de lui dans les Mémoires de l'Académie, le projet d'un sistême touchant le passage de la boisson & des Urines.

Lorsqu'en 1700. M. de Tournefort fit son voyage du Levant, il substitua M. Morin pour faire en sa place des leçons de Botanique au Jardin Royal; & pour lui en témoigner sa reconnoissance, il lui rapporta de l'Orient une plante qu'il nomma *Morina Orientalis*.

» Le régime singulier, que M. Morin s'étoit prescrit, » n'étoit, dit M. de Fontenelle, qu'une portion de la ré- » gle journaliere de sa vie, dont toutes les fonctions ob- » servoient un ordre presque aussi uniforme & aussi pré- » cis que les mouvemens des corps céleftes. Il se cou- » choit à sept heures du soir en tout tems, & se levoit » à deux heures du matin. Il passoit trois heures en prie- » res; entre cinq à six heures en été, & l'hyver entre six » & sept, il alloit à l'Hôtel-Dieu, & entendoit le plus sou- » vent la Messe à Notre-Dame. A son retour il lisoit l'E- » criture-Sainte, & dînoit à onze heures. Il alloit ensui- » te jusqu'à deux heures au Jardin Royal, lorsqu'il fai- » soit beau; il y examinoit les plantes nouvelles, & sa- » tisfaisoit sa premiere & sa plus forte passion. Après ce- » la il se renfermoit chez lui, si ce n'étoit qu'il eût des » pauvres à visiter; il passoit le reste de la journée à lire » des livres de Médecine ou d'érudition, mais surtout » de Médecine à cause de son devoir. Ce tems-là étoit » aussi destiné à recevoir des visites, s'il en recevoit; car » on lui a entendu dire quelquefois : *ceux qui me vien- » nent voir me font honneur, & ceux qui n'y viennent pas » me font plaisir;* & l'on peut bien croire que chez un » homme qui pense ainsi, la foule n'y est pas. Il n'y avoit » guéres que quelque Antoine qui pût aller voir ce Paul.



PIERRE MAGNOL.

PIERRE MAGNOL, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Montpellier, Professeur en Botanique au Jardin Royal des plantes de Paris, Associé de l'Académie des Sciences de la même Ville, & de celle de Montpellier, Médecin ordinaire du Roi, fut supérieur par son mérite à tous ces titres glorieux.

La Ville de Montpellier, où il prit naissance le 8 Juin 1638. le vit briller dans tous les emplois que lui procura la supériorité de ses talens. Le cours de ses études fini avec une distinction singuliere, il suivit le penchant qui le portoit à la Médecine. Les progrès qu'il y fit répondirent à son application, soutenuë des dispositions les plus heureuses pour exceller dans cette profession. Chaque Thése qu'il soutint pour prendre des degrés lui mérita de nouveaux applaudissemens. Il n'avoit pas encore atteint sa vingt-uniéme année, qu'il fut reçu Docteur le 11 Janvier 1659; & quatre ans après, sçavoir en 1663, il obtint des provisions pour une charge de Médecin ordinaire du Roi.

Le jeune Docteur eut à peine quitté les bancs de l'Ecole, qu'il commença à remplir avec distinction les fonctions de sa profession. Les éclatantes preuves qu'il avoit données de sa capacité dans ses exercices académiques pendant le tems de sa licence, lui avoient concilié l'amitié & l'estime de ses Professeurs; & ce fut avec zéle qu'ils s'empresserent à le produire. Bientôt il se vit honoré de la confiance des personnes du premier rang, & sa jeunesse n'empêcha pas qu'il ne fût un des Médecins des plus employés de sa Province. Cependant la multitude de ses occupations ne lui fit rien perdre de son ardeur pour l'étude, & souvent il lui arrivoit de consa-

crer à la lecture bien des heures qu'il déroboit au sommeil.

Devenu non moins habile dans la pratique que dans la Théorie de son art, il se présenta avec confiance au concours qui se fit en 1668. pour une Chaire de Professeur en Médecine dans l'Université de Montpellier; nouvelle occasion qu'il eut de signaler l'étenduë de ses lumieres. Aussi tous les suffrages se réunirent en sa faveur, & la distinction avec laquelle il remplit son nouvel emploi, justifia pleinement ce consentement unanime.

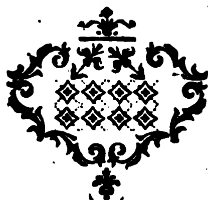
M. Magnol avoit embrassé toutes les parties de la Médecine, & toutes lui étoient devenuës familieres; mais l'on peut dire que sa prédilection fut toujours pour la Botanique, & c'est-là le genre dans lequel il a particulierement excellé. Son ardeur pour cette sorte d'étude lui fit parcourir tous les environs de Montpellier à plusieurs lieuës à la ronde, & quantité d'autres endroits plus éloignés pour herboriser. Son *Botanicum Monspeliense* qu'il publia en 1676, & où il donne une exacte description de toutes les plantes qui croissent aux environs de cette Ville, fut le fruit de ses premieres courses.

La réputation que cet excellent Ouvrage fit à son Auteur, lui attira une foule de jeunes Etudians empressés à profiter de ses leçons. De ce nombre fut un Disciple illustre qu'il suffiroit de nommer pour éterniser la gloire de son Maître. Ce fut le célebre M. de Tournefort, que le desir de s'instruire conduisit à Montpellier, dès qu'il eut vû le sçavant Livre que M. Magnol venoit de donner au public.

L'Université de Médecine, pour témoigner à cet excéllent homme l'estime qu'elle faisoit de son habileté, le choisit pour remplir en l'absence de M. Chicoyneau, l'emploi de Démonstrateur dans le Jardin Royal des plantes, & quelque tems après, sçavoir en 1694, M. Magnol obtint pour trois ans la commission de Directeur du même Jardin. Ce fut dans cet intervalle qu'il composa

posa son Ouvrage intitulé *le Jardin Royal de Montpellier*, qui fut imprimé en 1697; & la même année il donna encore un autre Ouvrage qui parut sous le titre de *Novus caracter plantarum*. On a aussi de ce sçavant Botaniste le project d'une histoire générale des plantes, qu'il publia en 1689.

Associé à l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, il fut aussi aggrégé à celle de Paris en 1708, & l'année suivante il fut nommé pour remplir la place de Démonstrateur dans le Jardin Royal des plantes, vacante par la mort de son illustre Eleve, M. de Tournefort. Ce fut dans l'exercice de cet emploi, que l'homme célebre dont je viens de faire l'éloge, termina sa glorieuse carriere le 21 Mai 1715. étant âgé de 77 ans. Les Raius, les Breyn, les Herman, les Bocope, les Triompheli, les Fagon, les Jonquet, les Commelin, les Spon, les Beverning & quantité d'autres fameux Naturalistes, avec qui M. Magnol étoit en commerce de lettres, ont parlé de lui avec les plus grands éloges, & n'ont pas craint de publier qu'ils avoient eu souvent recours aux lumieres de ce sçavant homme.



SEBASTIEN VAILLANT.

SEBASTIEN VAILLANT, né à Vigni près de Pontoise le 26 Mai 1669. eut pour pere, Denis Vaillant, Marchand peu riche, & pour mere, Marguerite Pinson. Dès qu'il vit des plantes, il se sentit Botaniste, & sans le secours d'aucun maître, il apprit à connoître en peu de tems celles qui croissoient aux environs de son lieu natal. Le soin de les transplanter dans le Jardin de son pere, & de les cultiver, fut un des plus doux amusemens de son enfance. Agé de six ans, il fut envoyé à Pontoise & mis en Pension chez un Ecclésiastique à qui l'on confia le soin de son éducation. Un remède assez singulier délivra le jeune Vaillant d'une fiévre intermittente, dont il fut attaqué presque aussi-tôt qu'il eut quitté la maison paternelle, & qui le tourmentoit depuis quatre mois. Ayant profité d'un moment où il se trouvoit seul au logis, il se leva, descendit dans le Jardin & y cueillit quelques laituës qu'il mangea avidement après les avoir assaisonnées avec du vinaigre. Une prompte & entiere guérison fut le premier bon office que ces plantes lui rendirent; & comment sa reconnoissance n'auroit-elle pas augmenté la forte inclination qu'il avoit pour la Botanique? Il auroit bien voulu qu'il lui eût été permis d'en faire son unique occupation; mais il se voyoit malheureusement sous la férule d'un maître inexorable, dont la sévérité le faisoit trembler. On en jugera par le moyen que ce jeune Ecolier employa pour pouvoir donner plus de tems à l'étude. Il avoit pris la coutume de mettre sous sa tête tous les soirs en se couchant, un soufflet dont le milieu étoit garni d'un gros clou de cuivre fort élevé. C'est ainsi qu'il se mettoit dans une espéce de nécessité de se lever dès que le jour paroissoit; mais cette

incommode façon de prendre ſon repos eut pour lui des ſuites fâcheuſes. Il lui vint une loupe à la nuque du col, dont il ne put jamais guérir.

Cependant quelque appliqué qu'il fût à l'étude, les plantes lui étoient toujours chéres; & les momens deſtinés à ſes récréations, il les employoit ordinairement à en découvrir de nouvelles. Mais ſes parens ne jugeant pas qu'une pareille occupation pût contribuer à l'avancement de ſa fortune, voulurent qu'il employât plus utilement ſon tems, & lui donnérent pour Maître l'Organiſte de S. Macloud de Pontoiſe. Le jeune Vaillant fit dans la muſique des progrès ſi rapides, que n'étant âgé que d'onze ans, il fut jugé digne de ſuccéder à ſon maître qui mourut en 1680. Il remplit ſon nouvel emploi avec tant de ſuccès, que les Religieuſes Hoſpitalieres de la même Ville le choiſirent la même année pour leur Organiſte, & lui donnérent un logement dans leur maiſon.

Avare de ſon tems dont tous les momens lui étoient chers, il ſçut mettre à profit les heures de loiſir que lui laiſſoit ſon emploi. Son commerce avec les Chirurgiens qui travailloient à l'Hôpital, lui donna quelque goût pour leur profeſſion. La premiere choſe qu'il fit fut d'aſſiſter exactement tous les jours au panſement des malades, & bientôt après il ſe mit à lire avec beaucoup d'application tous les livres d'Anatomie & de Chirurgie qu'il put emprunter. Il ne fut pas long-tems ſans joindre la pratique à la théorie de ſon Art. Reçu garçon Chirurgien dans l'Hôpital de Pontoiſe, il ſe livra tout entier à l'exercice de ſa profeſſion. Le tems qu'il ne paſſoit pas auprès des malades, il l'employoit à faire des diſſections dans ſa chambre.

Agé de 19 ans, il vint à Evreux où il continua d'exercer la Chirurgie ſous un maître habile qu'il quitta au bout de deux ans, pour accompagner le Marquis de Goville, Capitaine dans le Régiment des Fuſiliers du Roi, qui voulut l'avoir avec lui à l'armée en qualité de Chirur-

gien de sa Compagnie ; mais ce Seigneur ayant été tué à la Bataille de Fleurus , M. Vaillant revint la même année en Normandie, & l'année suivante, il se rendit à Paris pour y travailler en qualité d'externe dans l'Hôtel-Dieu de cette Capitale : mais il ne sacrifia à cette occupation qu'une partie de son tems. Son ancienne passion pour la Botanique s'étoit réveillée ; & il en fit une étude particuliere sous le célebre M. de Tournefort, qui remplissoit alors avec éclat l'emploi de Démonstrateur des plantes au Jardin Royal.

M. Vaillant, pressé par un Chirurgien de ses amis de venir demeurer avec lui à Neüilli pour y exercer la Chirurgie, se rendit à ses instances ; mais ce fut sans renoncer à ses premieres études qu'il avoit reprises avec ardeur. Quelque multipliées que fussent ses occupations, il venoit tous les jours à Paris, & se trouvoit exactement au Jardin Royal à cinq heures du matin, pour assister aux Démonstrations de Botanique, & passoit ensuite à l'Amphithéâtre pour écrire les leçons qu'y dictoit un Professeur sur les vertus des plantes. Le tems de l'après-midi n'étoit pas moins utilement employé. M. Vaillant, après avoir assisté aux leçons d'Anatomie dictées par M. Duverney, alloit écouter celles que M. de Saint Yon faisoit sur la Chymie ; après ces exercices il retournoit le soir à Neüilly, & terminoit la journée par la visite de quelques malades.

Après un séjour de quelques années dans cette campagne, M. Vaillant entra en qualité de Secrétaire chez le Pere le Vallois, Jésuite, alors Confesseur de M. le Duc de Bourgogne. Ce fut-là qu'il eut occasion de se faire connoître à M. Fagon, dont il se concilia l'estime, & qui depuis travailla efficacement à l'avancement de sa fortune. La premiere chose qu'il fit en sa faveur, fut de lui obtenir la direction du Jardin des plantes ; & quelques années après il lui résigna la charge de Professeur & sous-Démonstrateur des plantes du même Jardin, qu'il avoit lui-

même exercée. M. Vaillant fut encore redevable à la protection de M. Fagon de la charge de Garde du Cabinet des drogues de Sa Majesté. Et ce fut en cette qualité qu'il eut l'honneur de montrer & d'expliquer au Czar, lorsqu'il vint en France, toutes les raretés de ce cabinet précieux.

S'étant chargé environ ce tems-là de faire la Démonstration des plantes en l'absence du Professeur ordinaire, il commença ses leçons par un excellent discours qu'il prononça sur la structure des fleurs, sur leurs differences & sur l'usage de leurs parties. L'habile Botaniste entreprend de prouver dans ce discours, que les plantes se reproduisent comme les animaux, que les unes sont mâles & les autres femelles, & qu'elles en ont les parties distinctives; que cependant ces parties se trouvent réunies en certaines plantes, & qu'en d'autres elles sont séparées, de maniere que les mâles sont sur un pied, & les femelles sur un autre.

L'année suivante, sçavoir en 1718, M. Vaillant fit paroître une sçavante Dissertation sur le *Ginseng*, plante la plus précieuse qui croisse à la Chine.

L'Ouvrage le plus considérable de cet habile Botaniste est son *Botanicon Parisiense*, enrichi de plus de trois cens figures, representant les fleurs les plus rares qui croissent aux environs de Paris. Cet Ouvrage, le fruit de plus de trente-six ans de travail, fut imprimé à Leyde en 1727, par les soins du célebre M. Boërhave, l'ami particulier de l'homme célebre dont nous faisons l'éloge.

Sa trop grande assiduité au travail avança la fin de ses jours. Un asthme qui étoit devenu incurable, & qui lui fit rendre par la bouche plus de 400 pierres, l'enleva de ce monde le 26 Mai 1722, étant âgé de 53 ans. Au commencement de l'année 1716. il avoit été reçu à l'Académie Royale des Sciences, place qu'il n'accepta que parce qu'il se vit obligé de se rendre aux pressantes instances de ses amis. Il avoit épousé en 1701, Françoise-Nicole Bossonnet, dont il n'eut point d'enfans.



GUILLAUME NISSOLE.

GUILLAUME NISSOLE, Docteur en Médecine, associé de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, naquit dans cette Ville le 19 Avril 1647. Son pere, Jean Nissole, célebre Chirurgien & Anatomiste Royal dans l'Université de Médecine de la même Ville, seconda avec ardeur les heureuses dispositions que ce jeune enfant apporta en naissant. Ses premiéres études finies avec succès, il s'attacha à la Médecine, pour laquelle il avoit un goût marqué, & où il se rendit habile en peu de tems: la gloire qu'il acquit dans ses exercices Académiques, fit concevoir de lui les plus hautes espérances. Le Doctorat ne lui donna qu'un titre de plus, il en avoit toute la réalité, avant même que de commencer à prendre des grades.

Le désir de se perfectionner dans sa profession, par le commerce des grands hommes qui y excelloient, le conduisit à Paris, & l'y retint pendant trois ans. Point d'occasions de s'instruire qui ne lui fussent cheres, & ces occasions au reste, il n'attendit pas qu'elles s'offrissent à ses désirs, il les rechercha avec avidité, & quelle utilité ne sçut-il pas en tirer? Médecine, Chimie, Anatomie, Botanique, aucune de ces parties dont il ne fît une nouvelle étude. Conferences particuliéres, leçons publiques, Démonstrations, expériences, tout servoit à son instruction. Les differentes Ecoles de Médecine, le Jardin Royal des plantes, les Hôpitaux étoient presque les seuls lieux qu'il fréquentoit.

De retour dans sa patrie, il se livra tout entier à l'exercice de sa profession. Il sembloit que l'étude qu'il avoit faite, auroit dû lui suffire pour la pratique de son art, & cependant il en jugea bientôt lui-même tout autrement. Plus ses lumiéres étoient étendues, plus elles lui firent sentir le besoin qu'il avoit d'en acquerir de nouvelles. Il

reconnut que tous les grands principes qu'il avoit puisés dans l'étude des anciens Maîtres, Grecs, Latins & Arabes, lui manquoient souvent dans l'application, lorsqu'il avoit à traiter diverses espéces de maladies. Il comprit que la nature étoit la seule école où il dût chercher à s'instruire, & elle devint en effet l'unique objet de ses études; quoique la modicité de sa fortune, qu'il lui étoit facile d'augmenter en continuant la pratique de la Médecine, auroit dû, ce semble être pour lui un motif de renoncer à toute autre occupation; le Jardin Royal des plantes, fondé dans l'Université de Montpellier, par le Roi Henri IV, & qui pendant long-tems a été le seul trésor Botanique qu'il y eût en France, les campagnes, les forêts, les montagnes, les valons, furent les seuls livres qu'il voulut étudier. Une nouvelle plante qu'il découvroit lui faisoit oublier les fatigues des plus longues courses. Infatigable dans ses recherches, il auroit voulu parcourir les pays les plus éloignés pour y voir le spectacle entier de toute la nature. Mais peu accommodé des biens de la fortune, qui ne lui permettoit pas d'entreprendre de longs voyages, il tâcha de suppléer à ce défaut, par le commerce qu'il entretint avec les plus célebres Botanistes de l'Europe. Les graines qu'il en recevoit, étoient pour lui des trésors précieux; pour les avoir sous ses yeux, il les semoit dans les lieux où il alloit le plus souvent herboriser, & l'on y en voit plusieurs qui s'y sont naturalisées.

Une forte passion sçait tirer avantage de tout, & rarement il lui arrive de laisser échaper quelqu'occasion de se satisfaire. Se seroit-on imaginé qu'un Botaniste eût pu mettre à profit l'affreuse disette qui désola la France en 1709; c'est cependant ce qui arriva. Les Vaisseaux qui avoient été envoyés dans le Levant, & qui en revinrent chargés de bled, apporterent à M. Nissole des richesses immenses, & ces richesses cependant n'étoient que les criblures des grains qui venoient des pays étrangers; ces prétendus rebuts devinrent une espéce de pepiniére de

ſimples rares qu'il décrivit avec ſoin, & dont il fit part aux Botaniſtes avec qui il étoit en correſpondance. L'heureuſe découverte de tant de nouvelles plantes, dont pluſieurs ne ſont connuës que ſous le nom de *Niſſolia*, ainſi qu'elles ſont appellées par M. de Tournefort, dans ſes Elemens de Botanique ; l'exacte deſcription que M. Niſſole en a donnée, ſuffiſent pour lui aſſurer un rang diſtingué parmi les plus célebres Botaniſtes de ſon tems.

Ses études au reſte ne ſe bornoient pas aux plantes ſeules, elles avoient la nature toute entiére pour objet, comme on peut en juger par les précieux morceaux d'Hiſtoire naturelle, dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, dont il étoit aſſocié. Il mourut en 1733, âgé de près de 87 ans.

Fin du ſixiéme Livre.



HISTOIRE



DISCOURS

SUR LES PROGRÈS DE LA POESIE, SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



N vain chercherions-nous dans les siécles antérieurs à celui de François I. des Poëtes François dignes de quelque considération. Le regne même de ce Prince, l'époque du renouvellement des arts & des sciences en France ne nous offre que deux Ecrivains, (Clement Marot (a)*, & Mellin de saint Gelais* (b)*, qui se soient faits un certain nom par leur talent pour la Poësie.)*

Sous les regnes suivans se forma une Pleïade Poëtique, qui célébre alors brilleroit peu aujourd'hui sur notre Parnasse. Joachim du Bellay, (c)*, Jodelle* (d)*, Belleau* (e)*, Ronsart*

(a) Natif de Cahors, Valet de Chambre de François I. le Poëte des Princes, & le Prince des Poëtes de son tems, ainsi que l'appelle Vauprivas. Il mourut à Turin en 1544, âgé d'environ soixante ans.

(b) Il étoit né à Angoulême, fut Abbé de Reclus, Aumonier & Bibliothéquaire du Roi. Il est mort en 1558.

(c) Archidiacre de Notre-Dame de Paris, né à Angers, mort en 1560, âgé de trente-cinq ans.

(d) Parisien mort en 1573, âgé de quarante & un ans.

(e) Natif de Nogent le Rotrou. Ronsard l'appelloit le Peintre de la nature, parce qu'il excelloit dans les descriptions. Il mourut en 1577.

Tome II. Livre VII. page 281.

(a), Dorat (b), Bais (c), & Pontus de Thiard (d), les plus illustres Poëtes de ce tems-là composoient cette fameuse Pléiade.

Ronsard, Jodelle & du Bartas (e) se distinguerent parmi ceux qui s'aviserent de vouloir perfectionner notre langue, & qui la rendirent barbare par l'innovation d'un nombre prodigieux de grands mots de leur façon, composés à la maniere des Grecs.

Malherbe (f), le premier de nos Poëtes, qui ait sçu joindre la pureté & la clarté au grand style, eut assez de courage pour entreprendre de réformer notre langue, & il y réussit; & qui ne sçait, que c'est particuliérement à ce grand homme qu'on doit la perfection où s'est élevée la Poësie Françoise sous le régne de Louis XIV? Avant Malherbe la cadence & l'harmonie des vers étoient absolument ignorées ou du moins totalement négligées. Des pensées fausses, & le plus souvent communes, des images exprimées d'une maniere dure & gothique, des comparaisons basses, c'étoit-là presque tout le fond de la Poësie. On y commettoit d'ailleurs des fautes énormes contre la langue, & quoiqu'elle ne fût pas aussi polie, ni aussi châtiée qu'elle l'est aujourd'hui, elle avoit cependant des régles générales, qu'on ne faisoit nulle difficulté de violer, soit en forgeant des mots barbares & grossiérement nouveaux, soit en donnant aux Anciens des terminaisons, & des régimes inconnus.

Mais l'exemple de Malherbe joint à la lecture des bons Auteurs de la Grece & de Rome, fit faire comme tout à coup, des progrès étonnans à la Poësie Françoise, elle embrassa tous les genres, & s'y distingua, il y en eut même quelques-uns où elle surpassa les modéles que lui présentoit l'Antiquité. Passons à un examen plus detaillé, & commençons par la Tragédie.

(a) Gentilhomme du Vendomois, Prieur de S. Cosme lès Tours, mort en 1585.

(b) Né aux environs de Limoges, Poëte Grec, François & Latin, mort à Paris en 1588, âgé de soixante & onze ans.

(c) Originaire d'Anjou, mort en 1592.

(d) Evêque de Châlons sur Saône, né à Bissy, mort en 1605, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

(e) Né au Bartas près d'Auch, mort en 1590, ou 1591, âgé de 76 ans.

(f) Gentilhomme Normand natif de Caën, mort en 1628, âgé de soixante & treize ans.

Sous le Ministere du Cardinal de Richelieu la Tragédie commença à paroître avec quelque éclat. Les Poëtes qu'il employoit à la composition des Piéces qu'il faisoit représenter, rendirent au Drame une partie de ses beautés; mais ce n'étoient-là encore que de foibles ébauches, que des essais informes. Le Théâtre ne dut sa perfection qu'à l'aîné des Corneilles, qui plein de feu s'éleva d'un vol d'aigle vers le haut de l'Empirée.

Mais ce qui lui est surtout particulier, c'est une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enleve, & qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres.

Si Racine qui suivit ce grand homme, n'eut ni la même force d'expressions, ni la même sublimité de pensées, il sçut du moins trouver l'art de joindre à l'élégance continue de la versification, tout ce qui peut ennoblir cette même versification, je veux dire les mœurs, les sentimens, les caracteres, les passions: tout cela pris dans l'humanité. Il s'attira plus de suffrages que Corneille, mais il frappa moins que lui. Remplis tous deux de cette noblesse majestueuse, qui fait le caractere propre de la Tragédie, ils furent tous deux grands Maîtres, dans leur art, & originaux en leur maniere.

Quelque distance qu'il y ait de la Tragédie à la Comédie, on peut cependant à côté de Corneille & de Racine mettre le judicieux Moliere. Qu'il sçut bien peindre les mœurs du dernier siécle! qu'il en saisit finiment les ridicules! On peut ajoûter à sa louange, qu'il en corrigea plusieurs; & qui pourroit se flatter aujourd'hui d'égaler ce Poëte illustre, ou même d'approcher d'un si excellent original. La nature fut son seul guide; ce fut dans la nature qu'il prit tous ses portraits; & de-là vient qu'ils ont tant plû, & qu'ils plairont toujours.

On doit encore au siécle de Louis XIV. un nouveau Spectacle jusqu'alors inconnu en France. On voit bien que je veux parler de l'Opera où la Musique est heureusément mariée à la Poësie. Et à quel haut degré de perfection n'ont pas été portées ces deux parties, qui unies ensemble font de si touchantes impressions sur toutes les ames sensibles? Ce Spectacle dut sa splendeur aux talens de deux grands hommes, (Quinault &

Lulli,) *qui paroissoient nés l'un pour l'autre, & qui ne pouvoient réussir qu'en travaillant de concert. Aussi leurs Pieces quoique si souvent répetées, ont toujours de nouveaux succès.*

Les autres genres de Poësies n'ont pas paru avec moins d'éclat sous le regne de Louis XIV. & ne sembloit-il pas que tous les talens se fussent réunis pour illustrer le regne de ce grand Roi. La plûpart des Poëtes qu'on y a admirés, sont devenus des auteurs Classiques, Despréaux pour la Satyre; la Fontaine pour l'art merveilleux d'instruire & de plaire par des fables ingénieuses; Scaron pour le burlesque & le plaisant; Rousseau, le célèbre Rousseau pour le sublime de l'Ode, Segrais, Rapin pour la Poësie Pastorale; Pavillon, Sarasin, Voiture, la Suze, Deshoulieres, Chaulieu, la Fare pour l'élégant badinage, pour ces Piéces de vers où domine le sentiment; & où l'esprit parle ordinairement moins que le cœur. Et à peine connoit-on aujourd'hui les Poëtes François, qui ont vécu sous les régnes précédens; que si on les lit quelquefois, ce n'est que pour quelques expressions naïves qui nous plaisent encore.

Il faut cependant avouer qu'il y a un genre de Poësie qui a été pour nos Poetes François, de même que pour les Poëtes de toutes les autres nations, un écueil où tous ont malheureusement échoué, c'est le Poëme Epique: la Franciade de Ronsard, le Scanderberg du Pere Buissiere, le Clovis de Desmarets, la Pucelle de Chapelain, l'Alaric de Scuderi, la Pharsalle de Brebeuf; la sainte Couronne reconquise du Pere le Moine ne sont pas plus exempts de défauts que la Jérusalem du Tasse, le Roland furieux de l'Arioste, le Cid Ruydias de Diego Ximenes, l'Adone du Chevalier Marin, la Conquête des Indes du Camoëns.

Une chose qui mérite d'être ajoûtée à tout ce que nous venons de dire, regarde la Poësie Latine, peu étudiée aujourd'hui, & cultivée dans le dernier siécle avec les plus heureux succès. Quels hommes que Commire, Huet, Rapin, Santeuil, la Rue? Quelle pureté de langage? Quelle fleur d'expressions? On croit en lisant leurs vers, être à la Cour d'Auguste, & s'entretenir avec Horace, Ovide & Virgile.

LA MUSIQUE



DISCOURS
SUR LES PROGRÈS
DE LA MUSIQUE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



L ne paroit pas que dans les siécles qui ont précedé le regne glorieux dont nous donnons l'Histoire Littéraire, la Musique ait été fort cultivée en France. Ce n'est pas que la théorie de cette science ne fût parfaitement connue, & comment auroit-t-elle pû être ignorée après les excellens Traités publiés par les Descartes, les Mersenne, & tant d'autres Sçavans illustres; mais il est vrai que ces Auteurs se sont bien moins attachés à la pratique qu'à la théorie de la science sur laquelle ils ont écrit, & c'est principalement des ouvrages mis en musique dont nous avons à parler ici.

Si les siécles antérieurs à celui de Louis XIV. ne nous offrent aucun grand morceau en ce genre, nous leur devons du moins beaucoup d'airs ausquels le tems n'a rien fait perdre de leur beauté, & qui charment encore aujourd'hui ceux qui les entendent, tels sont la plûpart de nos Noels, l'air connu sous le nom des Folies d'Espagne, & quantité d'autres.

Mémoires communiqués à l'Auteur par M. d'Alembert de l'Académie des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Societé royale de Londres.

Tome II. Livre VII. page 280.

Cambert, auteur de la Musique de Pomone, dont les paroles sont de l'Abbé Perrin, (a) est le premier Musicien, qui ait paru avec quelque éclat sous le regne de Louis XIV; qu'il s'en falloit cependant bien que la Piéce par où il débuta méritât le favorable accueil que lui fit le Public; Piéce qu'il suffiroit de parcourir pour juger des grands progrès que la Musique a faits depuis sous le même regne. Aussi dès que les talens du célébre Lulli eurent commencé à se faire connoître, la Surintendance de la Musique du Roi fut ôtée à Cambert, & le Musicien Italien fut honnoré de cette premiere Charge. Ce fut alors que cet homme célébre encouragé par les bienfaits d'un grand Roi commença à donner au Théatre lyrique ces excellentes Piéces, qui sont encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles Maîtres. La partie où il paroît s'être surpassé, & où il s'est en quelque façon rendu inimitable, c'est sans contredit le récitatif. Un goût exquis lui découvrit que notre langue avoit besoin d'un chant qui lui fût propre; & il eut la gloire de porter cette partie au plus haut point de perfection. Si les étrangers qui trouvent notre chant monotone, faisoient réflexion que notre langue très-différente de l'Italienne par sa nature, par son génie, & par sa prosodie, demande aussi un chant différent, peut-être conviendroient-ils que les récitatifs de nos grands Maîtres ont tous les charmes que la Musique peut leur prêter. Ce que l'on admire surtout dans celui de Lulli, c'est la beauté simple, & l'expression toujours convenable au sujet; & il est vrai que dans le grand nombre de Piéces que nous a données cet excellent homme, à peine trouvera-t'on trois ou quatre morceaux, dont la Musique paroisse ne pas s'accorder parfaitement avec les paroles.

Personne comme l'on sçait ne possedât dans un plus haut dégré de perfection le talent de déclamer que le célébre Quinault, l'auteur de la plupart des Opéras mis en musique par Lulli,

(a) Cet Abbé qui avoit été Introducteur des Ambassadeurs auprès de son Altesse Royale, Gaston de France Duc d'Orléans, fut le premier qui en l'année 1669, obtint du Roi le privilege d'établir à Paris un Opera, à l'imitation de ceux de Venise, sous le titre d'*Académie des Operas en Musique établie par le Roi.* Il associa à son Privilége un nommé Chanperon, Lambert, & le Marquis de Sourdeac, qui avoient un génie particulier pour les décorations & les machines de Théâtre. Ce fut au mois de Mars de l'année 1672, qu'ils donnerent la premiere représentation de Pomone, Piéce qui fut reçue avec de grands applaudissemens.

aussi lorsqu'il lui avoit une fois déclamé ses vers, toute l'attention de celui-ci, étoit de suivre exactement cette même déclamation pour en faire passer les charmes dans sa Musique.

Si nous sommes obligés d'avouer que l'harmonie de ce grand homme pourroit être & plus sçavante & plus pleine, l'on ne peut d'un autre côté nier qu'elle ne soit extrêmement exacte, & qu'elle n'ait des beautés ravissantes. Il a surtout excellé dans l'art admirable de la modulation, & c'est le jugement qu'en porte un Maître illustre, le célébre M. Rameau, qui cite dans un de ses ouvrages le beau Monologue d'Armide, enfin il est en ma puissance *comme un chef d'œuvre de modulation. A ce témoignage joignons celui du fameux Michel, auteur de plusieurs belles Sonates, qui après avoir essayé les différentes basses que l'on pouvoit mettre sur un grand nombre d'airs de Lulli, avoit remarqué que cet excellent Maître avoit toujours mis la meilleure.*

Il est sûr cependant, & l'on ne peut en disconvenir, que la partie qui concerne la simphonie, n'est pas à beaucoup près égale dans Lulli à la partie du récitatif. Ce n'est pas que cette partie même, que l'on regardera, si l'on veut, comme la plus foible, n'ait des beautés particulieres, & peutêtre paroîtra-t-elle excellente, à qui voudra la comparer avec l'état où étoit la Musique instrumentale du tems de Lulli; mais ce qu'on lui reproche avec raison, c'est que la plupart de ses airs de violon ont le défaut de se trop ressembler, & d'être trop uniformes, défaut qui pourroit être rejetté sur l'ignorance de l'orchestre auquel ce grand homme étoit obligé de confier l'exécution de sa Musique, & qui malheureusement ne pouvoit rendre que les choses les plus faciles. L'on a cependant souvent entendu dire à bien des personnes que la maniere dont cet excellent Maître faisoit exécuter ses airs leur donnoit un prix qu'ils ont perdu depuis, & qu'il y en a même une grande quantité dont on ne connoît plus aujourd'hui le véritable mouvement.

Au reste la plupart de ces airs qui nous paroissent froids & monotones étoient trouvés extraordinaires, & même baroques par les prétendus connoisseurs de ce tems-là, qui n'estimoient guerres que les Sarabandes & les Courantes que l'on dansoit au mariage de Louis XIV.

*Il nous reste encore des chansons contre les airs de Lulli. Il n'y eut pas jusqu'à l'air admirable des Trembleurs, d'*Isis, *qui ne fut tourné en ridicule, quand on l'entendit pour la premiere fois ; il en fut de même d'un grand nombre d'autres, qui ne furent critiqués que parce qu'ils avoient un caractere neuf.*

N'oublions pas ici une observation bien propre à nous donner la plus haute idée du génie de ce grand homme. L'on sçait assez que les Musiciens ne sont que trop accoutumés à s'épuiser dans leurs premiers ouvrages. Il n'en a pas été de même du célébre Lulli ; Armide, *la derniere de ses Tragédies, doit être considérée comme sa plus belle Piéce. Les connoisseurs porteront le même jugement d'*Acis *&* Galatée, *qu'il fit après Armide, & qui fut son dernier Opera. Quelle force, quelle élevation de génie, quelle charmante modulation ! Et ce qui fait le plus d'honneur à la capacité de cet excellent homme, c'est qu'il eut à travailler sur des paroles fournies par un Poëte bien inférieur à Quinault ; & cependant quelle Musique plus ravissante que celle de cet Opera, combien de morceaux qui semblent transporter l'ame hors d'elle-même, tels sont en particulier la superbe marche des Cyclopes, la Chaconne tendre,* Quelle injuste fierté, *dont la ritournelle ne peut être trop admirée.*

Cependant quelqu'achevées que fussent les compositions de cet excellent Maître, il s'en falloit bien qu'il osât se flatter d'avoir atteint à la perfection de son art. Plus ses connoissances étoient étendues, plus elles lui découvroient celles qui lui restoient encore à acquerir ; aussi lui a-t-on souvent entendu dire dans les dernieres années de sa vie, qu'il ne faisoit que commencer à entrevoir ce qu'on pourroit faire en Musique, *parole bien digne d'un grand homme supérieur par sa capacité aux plus sublimes éloges ; & que n'auroit-il pas fait, s'il n'eut pas été gêné dans ses compositions par l'ignorance de l'Orchestre chargé de l'exécution de sa Musique ; ce ne fut pas sans peine qu'il vint à bout de faire exécuter le Monologue d'Isis*, terminez mes tourmens, *qui est aujourd'hui un jeu pour nos Modulateurs ; & il en fut de même de l'air de Persée,* Dieux qui me destinez, *qui est dans le même ton que le Monologue d'Isis.*

*A Lulli succéda Colasse, auteur de quelques Opéras. Le plus connu, & aussi le meilleur est Thetis & Pelée, dont les paroles sont de M. de Fontenelle. On y remarque une tempête bien supérieure à celle que Lulli avoit mise dans Persée; mais il faut convenir que cette supériorité doit être en partie attribuée à la plus grande capacité de l'Orchestre, qui du tems de Thetis & de Pelée étoit devenu meilleur. Au reste quoique cet Opera ait de grandes beautés, on n'y découvre cependant aucun de ces traits frappans qui décellent un génie particulier, c'est par tout le tour & la maniere de Lulli, aussi Colasse ne peut-il gueres être regardé que comme un des meilleurs disciples de ce grand homme. Après Colasse vint Campra, l'auteur de l'*Europe Galante*, qui est à proprement parler le premier Ballet que nous ayons eu, & qui a été le modelle de tous ceux qui ont été depuis donnés au Théâtre lyrique. Ce qu'il y a de plus admirable dans cet ouvrage, c'est un grand nombre d'airs de violons tout neufs, & qui n'ont aucune ressemblance avec ceux de Lulli. Tancrede, Hésione, les fêtes Vénitiennes ne furent pas reçues avec moins d'applaudissement; & l'on peut dire que ces seules Pieces suffiroient pour immortaliser la gloire de leur Auteur, qui, à une fécondité merveilleuse, joignoit beaucoup de varieté. Aussi bien des connoisseurs conviennent que cet habile Musicien est moins monotone que Lulli; & que dans ce qui s'appelle airs détachés & canevas, & même dans plusieurs monologues, il est supérieur à ce grand Maître. Une preuve non moins marquée de la fécondité de son génie, est qu'il ait sçu également réussir, & dans la Musique sacrée & dans la prophane; rien de plus touchant que ses Motets à une, deux ou trois voix; nous avons aussi de la composition de cet excellent homme divers Motets à grand chœur; mais moins estimés, & qui en effet sont moins estimables que ses petits Motets.*

*Il n'est pas rare aux plus grands Maîtres de se tromper dans le jugement qu'ils portent de leurs propres ouvrages. C'est ce qui arriva à M. Campra. Peu de tems après que le célébre M. Rameau eût donné son Opera d'*Hypolite & Aricie*, qui sera l'époque de la révolution de la Musique en France;*

M. Campra qui se flattoit de pouvoir réussir dans le même genre, mais qui malheureusement n'étoit pas du tout le sien, donna Achise & Deidamie *dans ce nouveau gout de Musique; si cet essai ne lui réussit pas, il fut du moins assez sage pour s'en tenir à cette premiere épreuve; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que tandis que d'un côté, il décrioit le genre de M. Rameau, il soutenoit de l'autre qu'* Achille & Deidamie, *espece de monstre en ce genre, étoit très-supérieur à l'Europe Galante, à Tancrede, à Hesione, & aux autres excellentes Pieces qui lui avoient mérité un rang distingué parmi les plus grands Maîtres de l'art; c'est ainsi que le fameux Corneille préferoit ou égaloit du moins à Cinna & à Polieucte, Surena & Pulcherie.*

Achevons de parcourir les Musiciens célébres, qui par leur capacité ont illustré le regne de Louis XIV. Parmi eux tient un rang distingué l'Allouette maître de Musique de Notre-Dame, l'un des plus habiles disciples du fameux Lulli. A un gout particulier pour la composition il joignoit le rare talent de faire parfaitement exécuter la Musique. Sa Piece la plus estimée est un Miserere, *marqué au coin de la plus haute perfection.*

*Environ le même tems vivoit Destouches, si connu par sa belle Pastorale d'*Issé, *si souvent représentée* (a), *& toujours avec les plus glorieux succès. Disons que les Pieces du même Auteur, qui ont eu quelque applaudissement n'ont été goutées qu'à proportion qu'elles paroissoient être des copies plus ou moins foibles d'*Issé. *Ce qui paroîtra sans doute surprenant, c'est que Destouches ne sçavoit point la Musique lorsqu'il fit cette admirable Piece, que des Musiciens faisoient ses basses, & écrivoient ses chants; & ce qui doit plus surprendre encore, c'est que dès qu'il eut appris la Musique, il ne donna plus que des Pieces bien inférieures à* Issé, *qui avoient été son premier Opera.* + avoit

Destouches a eu aussi quelque part à l'Europe Galante; du moins assure-t-on que les airs Paisibles lieux, agréables re-

(a) Cet Opera, le premier qu'ait fait Destouches, fut donné pour la premiere fois à Trianon, & Sa Majesté en fut si satisfaite qu'elle dit hautement que c'étoit le premier Opera, qui l'eût empêché de regretter ceux de Lulli.

traites ; mes yeux ne pourrez-vous jamais, *sont de sa composition. Ce qui caractérise ce Musicien ; c'est la grace & l'élégance du chant, mais il est en général monotone, & quelquefois manieré. Ses Symphonies sont foibles & inférieures à celles de Campra ; & il ne paroît pas que jamais il ait été capable de faire un air de violon, tel que la marche des* Bostangis, *de l'Europe Galante. En général il faut avouer que Campra avoit, & bien plus de génie, & plus de varieté.*

*Parmi les Musiciens illustres qui se sont le plus distingués sous le regne de Louis XIV, nous ne devons pas oublier le célébre Marais auteur d'un grand nombre de belles Pieces de Basse de viole, & de plusieurs Operas, entre lesquels celui d'*Alcione *doit tenir le premier rang ; Piece surtout admirable par quantité de beaux airs d'autant plus agréables qu'ils n'offrent rien qui ait la moindre ressemblance avec ceux que l'on avoit déja entendu dans les Operas précedens. De ce nombre sont l'air de Pan dans le Prologue, le serment du premier acte, tout le second acte, dont la magie est sublime, l'air des matelots du troisiéme, la belle tempete du quatriéme*(a)*qui a conservé jusqu'à ce jour une réputation justement acquise. Tout paroît enchantement dans cette tempête, l'agitation des flots, le sistement des vents, les vagues qui s'élevent, & qui retombent, autant de choses parfaitement rendues par la Musique.*

Nous ne parlerons point ici du célébre Mourat qui a fait tant de chants agréables, mais ce Musicien appartient plus à ce siécle qu'à celui de Louis XIV. + Mouret

Nous ne devons pas omettre l'illustre Lambert, beaupere de Lulli. Celui-ci au reste ne jugeoit pas à beaucoup près aussi favorablement que le Public des talens de son beaupere. Quelque vogue qu'eussent les airs qu'il publioit, Lulli les trouvoit, & peut-être avec raison d'un gout petit, fredonné, manieré & chantourné, & quand on lui présentoit de mauvaises paroles, il disoit de les porter à son beaupere. On prétend que l'air je chante le printems, les zéphirs, *des fêtes Vénitiennes, est une parodie*

(a) On assure que ce Musicien fit exprès le voyage de la mer pour voir une tempête, & pour la bien rendre en Musique. M. Rameau dans la belle tempête des Indes Galantes s'est servi de flutes pour exprimer le sifflement des vents, ce qui lui a parfaitement réussi.

de Lambert, & en effet le chant de cet air que Campra a changé exprès, a bien du rapport au chant de Lambert. On prétend encore que dans ce même acte Campra a cherché aussi à tourner Bernier en ridicule dans l'air par une brillante faillie, *& d'autres.*

On convient assez que ce dernier n'avoit ni le gout, ni le génie de Campra ; mais l'on ne peut d'un autre côté nier qu'il ne fut bien plus sçavant dans son art ; ses Motets, ses Cantates lui ont fait un nom parmi les Musiciens de son tems. Le défaut cependant qu'on peut lui reprocher, c'est un chant souvent trop dur, & l'affectation de répeter trop souvent le même tour de chant sur différens tons. Et en effet, quand il tient une modulation, il ne finit pas qu'il ne l'ait fait passer dans cinq ou six tons différens ; & c'est particulierement dans ses Motets que ce défaut se fait le plus sentir.

Les Cantates furent la partie dans laquelle le célébre Clairambaut excella. Il composa par ordre du feu Roi divers ouvrages en ce genre, que Sa Majesté fit exécuter ; & l'Auteur fut nommé Surintendant des Concerts particuliers de Madame de Maintenon, il se distingua aussi par la beauté de ses Motets à grand chœur.

Lalande fut encore un des plus illustres Musiciens du siécle de Louis XIV. Les Motets de cet excellent homme, & en particulier le Cantate, *le* Miserere, *le* Dixit *ravissent encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs ; ces morceaux cependant quelqu'achevés qu'ils soient, n'eurent pas d'abord une réputation bien brillante ; de prétendus connoisseurs trouvoient que c'étoit-là un chant qui convenoit bien plus à l'Opera qu'à l'Eglise ; mais l'Auteur fut bien vengé par le Public de ces mauvais jugemens. Au reste quelqu'estimables que soient ces Motets, peut-être paroîtroient-ils l'être encore davantage, si on vouloit ne pas les comparer à ceux de M. de Mondonville.*

Nous n'oublierons pas un autre Musicien illustre, le célébre Gilles, maître de Musique de S. André de Bourdeaux & maître de Campra. Rien qui égale son Diligam te *& sa* Messe des morts. *Ce grand homme mourut à la fleur de son âge, & comment pourroit-on ne pas s'en affliger, quand on songe que son* Diligam, *si beau encore aujourd'hui, est fait il y a* 80 *ans,*



HISTOIRE LITTERAIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES

Des Poëtes Latins & François, des Poëtes Tragiques, Comiques, Lyriques, Satyriques, & des Musiciens.

LIVRE SEPTIEME.

NICOLAS BOURBON.

NICOLAS BOURBON, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, où il fut reçu en 1637, naquit à Vandeuvre, petit Village peu éloigné de Bar-sur-Aube, dans le Diocêse de Langres, vers l'an 1574. Il étoit fils d'un Médecin, & petit-neveu du

fameux Nicolas Bourbon, qui se rendit si habile dans la langue Grecque & dans les Belles-Lettres, qu'il mérita d'être choisi par Marguerite, Reine de Navarre, pour les enseigner à la Princesse Jeanne d'Albret, sa fille.

Le jeune Bourbon marcha sur les traces de ce grand homme, & ne se rendit pas moins illustre que lui dans la république des Lettres. Disciple du célebre Passerat, il eut à peine achevé ses études sous ce grand Maître, qu'il fut fait Professeur de Rhétorique au College des Grassins, & il exerça ensuite le même emploi dans celui de Calvi, & enfin dans celui d'Harcourt. Indigné de ce que le Parlement eût donné un Arrêt, qui privoit les Régens des Colleges d'un certain droit qu'ils prenoient sur les écoliers, il composa une piéce, intitulée *Indignatio valeriana*; l'imprudence qu'il eut de publier cette satire, dans laquelle le Parlement étoit fort mal traité, fut suivie d'un décret de prise de corps lâché contre lui : ce fut en vain qu'il tâcha de se dérober aux poursuites de la Justice; il fut arrêté & conduit en prison, mais il n'y demeura pas long-tems.

Une belle piéce de vers qu'il composa sur la mort de Henri IV, peu de mois après qu'il eut été élargi, lui concilia la bienveillance du Cardinal du Perron, qui lui fit donner la charge de Professeur Royal en langue Grecque; mais par un effet de son inconstance naturelle, il s'en démit bientôt après, en faveur de Pierre Valens, & se retira chez les Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré, où il reçut les Ordres Sacrés. On voit des vers de sa façon à la tête d'un livre, que M. de Berulle publia en 1623, & qui est intitulé les Grandeurs de Jesus. On lit au bas de ces vers, *Nic. Bourbon Congregationis Oratorii Presbyter*; cependant quoiqu'il vécut chez les Peres de l'Oratoire, & qu'il fût censé être de leur Ordre, il ne voulut cependant jamais se gêner à suivre aucune régle de leur institut, & ne put même jamais souffrir qu'on l'appellât Pere.

En 1623 il fut nommé Chanoine de Langres; mais il ne conserva ce bénéfice que jusqu'en 1628, qu'il revint à Paris. Le Cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de six cens livres, & l'Evêque de Beauvais, de la Maison de Poitiers, qui avoit été son disciple, lui en obtint une autre de la Reine Anne d'Autriche, Régente du Royaume.

La haute réputation qu'il s'étoit faite par sa profonde érudition, lui procura une place à l'Académie, où il fut reçû le 23 Septembre de l'année 1637. Jusqu'à la fin de sa vie, il se fit un devoir de se trouver assiduëment à toutes les assemblées, quoiqu'il fût dans un âge avancé, & que, comme le remarque M. Pelisson, il se tînt chez lui une autre Académie, par le concours des personnes de toutes sortes, que son sçavoir & son mérite y attiroient.

Il devoit en partie sa science à une mémoire si excellente, & qu'il cultiva toujours avec tant de soin, que l'on dit qu'il sçavoit presque par cœur toute l'histoire de M. de Thou, & tous les Eloges de Paul Jove. Son talent particulier étoit pour la Poësie latine, dans laquelle il excelloit. On admire dans ses vers une noblesse, une élevation, & une vivacité de genie, accompagnée d'une grande élegance de stile. Aussi Naudé le préfere-t'il à Buchanan, à Casimir, & aux autres Poëtes les plus habiles des deux derniers siécles. Halley de Caen, l'oppose aux meilleurs Poëtes d'Italie; & Adrien Smick l'égale aux plus célebres de l'antiquité; c'est ce qui est exprimé dans l'Epigramme suivante, composée par Colletet.

Bourbon dans ses beaux vers, qui forcent le destin,
Porta si haut l'honneur du Grec & du Latin,
Que Pindare confesse, & que Virgile avoue,
Qu'il a fait rougir Thebe, & fait pâlir Mantoue.

La Prose de cet illustre Sçavant ne mérite gueres moins de louanges que ses vers. Il composa quelques lettres Apologetiques, en faveur de Balzac. Dans la dispute que

ce dernier eut avec Dom Jean Goulu, Général des Feuillans, il éxigea qu'une de ses lettres qu'il écrivit de Langres, en 1628, ne fût pas rendue publique; mais Balzac non moins satisfait des louanges qu'on lui donnoit dans cette lettre, que de ce qu'il y avoit de piquant contre son adversaire, la fit imprimer en 1630, dans la nouvelle édition qu'il donna de ses lettres. Bourbon irrité de cette perfidie, la reprocha vivement à Balzac, & lui écrivit une lettre dans des termes peu mesurés, à laquelle Balzac répondit par une autre lettre, qui n'étoit pas moins offensante pour Bourbon, qu'il appelle lâche déserteur; mais cette querelle fut appaisée par les soins de Chapelain.

Le célebre Bourbon mourut à Paris le 6 Août de l'année 1644, âgé environ de soixante & dix ans; & fut inhumé dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire. On trouve à la fin de ses Poësies, un recuëil des divers éloges qui lui ont été consacrés par les plus beaux esprits de son tems. M. Ménage composa sur la mort de cet illustre Sçavant, un beau Poëme qui commence par ces quatre vers:

Ergò jacet laus prima sui Borbonius ævi,
Et pater Eloquii Pieridumque decus.
Funde tuo lacrymas Regina Lutetia civi,
Non alio certè funere mœsta magis.

Bourbon fut pendant toute sa vie tourmenté d'une cruelle insomnie, qui avança la fin de ses jours. M. Guyet fit sur ce sujet les deux Epitaphes suivantes.

+ angustâ

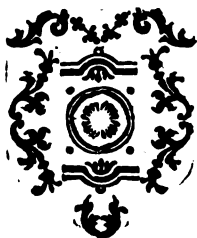
Traxit in ~~Augustâ~~+, qui tot Quinquennia cellâ,
Pervigil infirmo corpore Borbonius.
Extremum mediâ gustans in morte soporem,
O! benè, ait, tandem dormio, vita vale.

Pervigilis tandem laxatus carcere vitæ,
Borbonius campos cessit ad Elysios.

Illîc populeâ sternit securus in umbrâ,
Post habitis vatum lusibus atque jocis.
Vos, Orpheu, Musæque viro ne rumpite somnum,
Hunc oculis nunquam viderat antè suis.

Bourbon est accusé d'avoir un peu trop aimé les richesses: on lui trouva en effet après sa mort quinze mille livres d'argent comptant, qui étoient le fruit de ses sordides épargnes, & malgré tout cela il n'en craignoit pas moins la pauvreté, ce qui venoit peut-être, dit Pelisson, ou de sa vieillesse, ou de quelque perte considérable qu'il avoit faite. On trouve dans le *Menagiana* quelques particularités assez singulieres sur la vie de ce fameux Poëte. » C'étoit, » dit-on, un grand homme sec, qui aimoit fort le bon vin. » C'est ce qui lui faisoit dire, que lorsqu'il lisoit des vers » François, il lui sembloit boire de l'eau; il avoit cela de » singulier, que lorsqu'on vouloit le prier à dîner, il ne » falloit pas le prier le jour d'auparavant, parce que cela » l'auroit empêché de dormir, il falloit le prier ou l'aller » prendre le jour même.

Ses Poësies Grecques & Latines furent imprimées à Paris en 1630, son imprécation contre le meurtre de Henri IV, est sa plus belle piéce en Prose.





FRANÇOIS MAYNARD.

FRançois Maynard, issu d'une noble & ancienne famille du Languedoc, naquit à Toulouse, vers l'an 1582. Jean Maynard, son ayeul, se distingua par son érudition sous le Régne de François I. On a de lui des commentaires sur les Pseaumes. Il eut pour fils, Gerard Maynard, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui pendant les troubles des guerres civiles, se rendit recommandable par son inviolable fidélité dans le service du Roi. Retiré à sa terre de saint Ceré, il s'y livra tout entier à l'étude de la Jurisprudence. Le fruit de son travail fut un volumineux recueïl d'Arrêts, où il rassembla tout ce qui concerne les loix, les coûtumes, & le droit particulier de sa Province. François Maynard son fils, s'acquit encore plus de gloire que ses ancêtres. Malherbe, dont il étoit le le disciple, disoit que personne ne sçavoit mieux tourner un vers que lui. Balzac, Gomberville, Bois-Robert, Scaron, Pelisson, en parlent comme d'un des plus habiles Poëtes de son tems, & Menage ne fait pas difficulté d'avancer que cet écrivain l'emporte sur Martial, même pour l'épigramme. C'est ce qui se trouve exprimé dans les quatre vers suivans, mis au bas du portrait qui se voit à la tête des œuvres du célebre Maynard.

Hic est castalidum decus Sororum,
Pindi gloria Gallici Menardus.
Qui doctis epigramaton libellis,
Cogit cedere Bilbiliam Tolosæ.

Attiré à Paris par les pressantes sollicitations de quelques-uns de ses amis, il y vint dans l'esperance d'y avancer sa fortune; mais de grands aplaudissemens furent tout le fruit


JEAN MESNARD DE LA NÖE DIRECTEUR DU SEMINAIRE DE NANTES MORT LE 15 AVRIL 1717. AGÉ DE SOISANTE ET SIX ANS
Marie Horthemels sculp.
Lex veritatis fuit in ore ejus: in pace
et in æquitate ambulavit mecum et
multos avertit ab iniquitate mal. 2. V. 6.
A Paris chez Odieuvre, Md. d'Estampes Quay de l'Ecole vis a vis le côté de la Samaritaine à la belle Image. C.P.R.
Babel invenit et Sculpsit.

qu'il recueillit de ses talens : son premier ouvrage fut son Philandre, qui est un Poëme en stances, divisé en cinq livres, & qui est d'environ trois mille vers ; il le composa pendant qu'il étoit Secretaire de la Reine Marguerite.

En 1634 il fit le voyage d'Italie avec M. de Noailles, que le Roi avoit nommé son Ambassadeur à la Cour de Rome. Le Cardinal Bentivoglio, un des plus sçavans hommes de son siécle, fut le premier à reconnoître le mérite de notre Poëte François, & fut aussi le plus empressé à lui donner des marques de son estime. Le Pape, Urbain VIII, lui fit aussi souvent l'honneur de s'entretenir avec lui, & lui donna de sa propre main un exemplaire de ses Poësies latines.

Il avoit été reçu à l'Academie vers l'an 1632. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il fut presque le seul de tous les Académiciens à qui le Cardinal de Richelieu ne fit jamais aucun bien, soit que ce Poëte se fût rendu importun par ses demandes (& le Cardinal ne vouloit pas qu'on lui dérobât la gloire de donner de son propre mouvement,) soit pour quelque autre raison que nous ne devinerons pas. Quoiqu'il en soit, ce fut en vain qu'il lui présenta les plus belles piéces de vers, elles ne furent suivies d'aucune récompense. La derniére qu'il lui présenta étoit conçuë en ces termes.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France ;
Qui fut le pere des Sçavans,
En un siécle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte ;

Je contenterai ſon déſir,
Par ce beau recit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir,
Qui lui fit maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

Rien, lui répondit le Cardinal aſſez bruſquement; ce qui rebuta ſi fort le pauvre Maynard, qu'il quitta la Cour & ſe retira dans ſa Province; mais après la mort du Miniſtre, il revint à Paris, ſous la Régence de la Reine Anne d'Autriche. Ce ſecond voyage ne lui ayant pas mieux réuſſi que le premier, il reprit le chemin de ſa terre de ſaint Ceré où il ſe retira, dans la réſolution de n'en plus ſortir. Il voulut que chacun connût ſon dégoût pour le monde, par l'inſcription ſuivante, qu'il fit mettre ſur la porte de ſon cabinet.

Las d'eſperer & de me plaindre,
Des Muſes, des Grands & du ſort,
C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la déſirer ni la craindre.

M. Maynard fut Préſident au Préſidial d'Aurillac, & fut honoré d'un brevet de Conſeiller d'Etat, quelque tems avant ſa mort, arrivée le 28 Décembre de l'année 1646, étant âgé de 64 ans.

Il fut reçu à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouſe, & ce fut avec une marque de diſtinction bien glorieuſe pour lui. Par un ſtatut de cette Académie, il a été réglé que pour en être Membre, il faut avoir remporté trois fois les prix qu'elle propoſe; mais M. Maynard dut à la ſupériorité de ſon mérite, la grace qu'on lui fit de le diſpenſer de ſe préſenter trois fois au concours. L'Académie même réſolut

résolut qu'on lui feroit présent d'une Minerve d'argent; mais cette résolution fut sans effet, sur quoi notre Poëte fit une épigramme que l'on voit dans ses œuvres, & qui a pour titre, *Sur une Minerve d'argent promise & non donnée.*

Ce célebre écrivain, outre son Philandre & ses autres Poësies, nous a encore laissé un volume de lettres parfaitement bien écrites; mais qui lui ont cependant moins fait d'honneur que ses Poësies. » Il faut en effet avouer que les » vers de Maynard, nous dit Pelisson dans son histoire » de l'Académie, ont une facilité, une clarté, une élegan- » ce, & un certain tour que peu de personnes sont capables » d'imiter. Deux choses, si je ne me trompe, continue cet » illustre Académicien, ont produit principalement ce » bel effet; premiérement, comme il le reconnoit lui-même » dans la dix-septiéme de ses lettres, il affecte de détacher » tous ses vers les uns des autres, d'où vient qu'on en trouve » souvent cinq ou six de suite qui ont un sens parfait, tels » que ceux-ci.

Nos beaux jours vont achever leur tour;
Livrons nos cœurs à la merci d'amour.
Le tems qui fuit, Cloris, nous le conseille;
Mes cheveux gris me font déja fremir.
Dessous la tombe il faut toujours dormir,
Elle est un lit où jamais l'on ne veille.

» En second lieu, il observe par tout dans ses expressions, » une construction simple, naturelle, où il n'y a ni trans- » position ni contrainte; de sorte qu'encore qu'il travaillât » avec un soin incroyable, il semble que tous ses mots lui » sont tombés fortuitement sous la plume, & que quand » il eût voulu, il auroit eu peine à les ranger autrement.

CLAUDE DE MALLEVILLE.

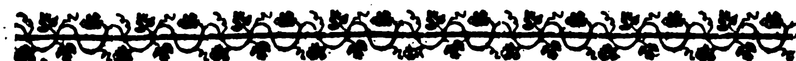
CLAUDE DE MALLEVILLE, Secrétaire de l'Académie Françoise, naquit à Paris vers l'an 1597. Son Pere qui avoit été Officier dans la Maison de Retz, le plaça chez un Secrétaire du Roi pour qu'il s'y instruisît dans les affaires; mais son amour pour les Belles-Lettres qu'il avoit cultivées avec succès, l'ayant dégoûté de la Finance, M. de Porcheres Laugier, avec qui il avoit lié amitié, le produisit au Maréchal de Bassompierre qui le reçut chez lui en qualité de Secrétaire. M. de Malleville mécontent de cet emploi, qui ne remplissoit pas les espérances qu'il avoit conçuës d'une brillante fortune, quitta le Maréchal pour s'attacher au Cardinal de Bérulle, qui étoit alors en faveur. Ce changement de condition ne rendit pas ses affaires meilleures; & c'est ce qui le détermina à retourner à son premier Maître, à qui il eut occasion de rendre de grands services pendant tout le tems que le Maréchal fut détenu en prison. Ce Seigneur ayant recouvré la liberté, & ayant été en même-tems rétabli dans sa charge de Colonel des Suisses, il en donna le Secrétariat à Malleville. Comme les émolumens attachés à cet emploi étoient considérables, il ne fut pas long-tems sans s'être fait un fonds dont une partie lui suffit pour acheter une charge de Secrétaire du Roi. Débarrassé du soin de songer à l'avancement de sa fortune qui se trouvoit heureusement telle qu'il l'avoit desirée, il ne s'occupa plus que de l'étude de la poësie pour laquelle il avoit un génie particulier. Toutes les piéces qu'il a composées en ce genre, sont pleines d'esprit & de feu: on y admire aussi un beau tour de Vers, joint à beaucoup de délicatesse & de douceur, & une grande fécondité d'imagination; mais selon M. Pélisson, il y a peu de ces piéces qui soient achevées.

C'est en particulier dans les Sonnets que ce célebre Ecrivain a le mieux réussi. On peut en juger par celui qu'il fit sur la belle Matineuse, en concurrence avec Voiture. Nous les rapporterons l'un & l'autre. Voici celui de Malleville.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde ;
L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphir affranchi du sommeil
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.
L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil.
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil ;
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le Monde.
Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'Orient ;
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en soyez pas jaloux ;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

M. de Malleville composa aussi dans sa jeunesse quelques Epîtres en Prose, à l'imitation de celles d'Ovide ; mais il les désavoua dans la suite. Il a encore donné un recuëil de Lettres galantes de divers Auteurs, comme de Voiture, de Desportes, & où il en a inséré beaucoup des siennes : Quant à ses poësies, ce sont des Stances, des Sonnets, des Madrigaux, des Chansons, des Epigrammes, des Elégies, des Rondeaux, avec quelques Paraphrases sur les Pseaumes. On croit, dit M. de Pélisson, que M. de Malleville étoit aussi l'Auteur de la Traduction de *Stratonice*, Roman Italien ; mais qu'il laissa paroître cet Ouvrage sous le nom de Daudiguiere, un de ses meilleurs amis.

Cet illustre Académicien mourut en 1697, âgé d'environ 50 ans.



VINCENT VOITURE.

VINCENT VOITURE, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, où il fut reçu en 1638, naquit à Amiens en 1598. L'obscurité de sa naissance ne fut pas un obstacle à son élévation. Quoique fils d'un simple Marchand de vin, il mérita par la beauté & par la délicatesse de son génie, d'être honoré de la bienveillance & de l'estime des plus grands Seigneurs de la Cour, qui ne dédaignérent pas de vivre avec lui dans une entiere familiarité; ce qui n'empêcha pas qu'il n'eût souvent bien des railleries piquantes à essuyer. On raconte que le hazard l'ayant un jour conduit dans une chambre où quelques Officiers faisoient débauche, un d'eux fit sur le champ le couplet suivant qu'il lui chanta le verre à la main.

Quoi, Voiture tu dégénere !
Hors d'ici, mogrebi de toi,
Tu ne vaudras jamais ton pere,
Tu ne vends du vin, ni n'en bois.

Sur le bruit qui se répandit que Voiture alloit épouser la fille du Pourvoyeur du Roi, un malin fit à cette occasion l'Epigramme qui suit:

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festin,
Car si la Prou fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Voici un autre bon mot que l'on attribue à M. de Bassompierre : *c'est dommage*, dit un jour, ce Seigneur en parlant de Voiture, *qu'il ne soit du métier de son pere ; car aimant les douceurs comme il fait, il ne nous auroit laissé boire que de l'Hypocras.*

Mais ces reproches n'avoient rien de deshonorant pour celui à qui on les faisoit ; car comme le remarque M. Pelisson, si ceux qui sont nés nobles sont plus heureux, ceux qui mériteroient d'être nobles sont plus louables. Il est en effet bien plus glorieux au célebre Voiture de n'avoir dû les honneurs dont il fut comblé, qu'à son seul mérite, que s'il les eût empruntés de sa naissance. Ce fut le Comte d'Avaux avec qui il avoit étudié au Collége de Boncourt, qui l'introduisit à la Cour, & qui dans la suite le fit son principal Commis, non pour qu'il exerçât les fonctions de cette charge, mais seulement pour qu'il en touchât les appointemens. Voiture fut aussi gratifié de plusieurs pensions considérables ; mais il n'en fut pas pour cela riche, parce qu'il avoit pour le jeu une fureur extrême ; cette passion le tyrannisoit de telle sorte qu'il s'engageoit insensiblement à des pertes qui étoient fort au-dessus de sa condition, comme fut celle de quinze cens pistoles qu'il fit en une seule nuit.

A ce défaut Voiture en joignoit un autre, qui étoit d'être extrêmement passionné pour le sexe. Il se vantoit lui-même d'avoir eu des maîtresses dans tous les états & dans toutes les conditions, ou comme on a dit de lui, *depuis le sceptre jusqu'à la houlette, & depuis la couronne jusqu'à la cale.* Trop volage & trop inconstant pour s'attacher, il ne voulut jamais se marier, & ne laissa qu'une fille naturelle.

Son mérite lui donna entrée à l'Hôtel de Rambouillet, qui étoit le rendez-vous des plus beaux esprits de la Cour. Voiture se fit admirer dans cette espéce d'Académie ; mais on fit quelque chose de plus en sa faveur. De généreux Protecteurs prirent soin de sa fortune, & il obtint par

leur moyen une charge de Maître-d'Hôtel chez le Roi. M. le Duc d'Orléans lui fit aussi l'honneur de se l'attacher en qualité de son Introducteur des Ambassadeurs, & de Maître des Cérémonies.

M. Voiture suivit la fortune de ce Prince & l'accompagna en Languedoc, où son Altesse Royale se retira dans le tems des brouilleries qui survinrent à la Cour. Il passa de-là en Espagne pour quelques affaires dont son Maître le chargea. Il soutint à Madrid la réputation qu'il s'étoit faite en France. Quelques vers Espagnols qu'il eut occasion de faire, furent trouvés d'une si grande beauté & d'une diction si pure, qu'ils passérent pour être de la composition du célebre Lope de Vega. Le fameux Comte Duc d'Olivarès, premier Ministre & favori du Roi d'Espagne, honora notre Académicien François d'une bienveillance particuliere; il lui fit souvent la grace de s'entretenir familierement avec lui, & voulut même qu'il lui promît de lui écrire dès qu'il seroit de retour en France: *Ne laissez pas de m'écrire*, lui répéta-t-il deux fois à son départ; *si ce n'est pas d'affaires, ce sera de belles choses. No dexe V. M. de escrivir me aunque; no fuera de negocios, nos escriveremos aforismos.*

Les lettres de Voiture nous apprennent que sa curiosité l'engagea à passer d'Espagne en Afrique. Il fit aussi deux voyages à Rome, où il fut reçu dans l'Académie des Humoristes, & un à Florence où il fut chargé de porter la nouvelle de la naissance du Dauphin.

L'on peut dire à la louange de cet illustre Sçavant, que comme Balzac, il n'a pas peu contribué à la perfection de la Langue Françoise. Rien ne me paroît plus juste que le jugement porté par l'Abbé d'Olivet sur le mérite de ces deux grands hommes. » Ils avoient, dit-il, l'un & l'au» tre beaucoup d'esprit, ils cultivoient l'un & l'autre la » Prose & la Poësie; ils apportoient l'un & l'autre un soin » extrême à la composition de leurs Ouvrages; ils possé» doient l'un & l'autre tout ce qu'il y avoit de beau en

» François, en Italien, en Espagnol, en Latin. Balzac fit » quelques Ouvrages en Latin, & Voiture montra par quel- » ques essais, que pour se distinguer aussi en cette Langue, » il n'avoit qu'à vouloir s'en donner la peine. Voilà en » quoi ces deux illustres Ecrivains se ressembloient.

» A cela près, rien de plus opposé que leurs caractéres ; » l'un se portoit toujours au sublime, l'autre toujours au » délicat ; l'un avoit une imagination élevée, qui jettoit » de la noblesse dans les moindres choses ; l'autre, une ima- » gination enjouée, qui faisoit prendre à toutes ses pen- » sées un air de galanterie ; l'un, même lorsqu'il vouloit » plaisanter étoit toujours grave ; l'autre, dans les occasions » même sérieuses trouvoit à rire ; l'un vouloit être admi- » ré, l'autre se rendre estimable.

En effet tout ce que Voiture disoit, tout ce qu'il écrivoit, portoit le caractere d'une naïveté aimable, mais en même-tems fine & délicate. Imitateur de Marot, il se le proposa pour modéle dans son ingénieux badinage, & l'on peut dire qu'il renouvella en quelque façon le goût que l'on avoit eu pour cet inimitable Auteur. Il fit de même revivre les Ballades, les Rondeaux, les Triolets & d'autres petites piéces de poësies qui paroissoient avoir été abandonnées depuis la réforme que Malherbe avoit faite sur le Parnasse François.

La Prose de ce célebre Ecrivain paroît un peu plus châtiée que ses vers, où il s'est, ce semble, un peu négligé. Souvent il méprise les régles ; mais selon la judicieuse remarque de M. Pelisson, il ne le fait qu'en maître, c'est-à-dire, *comme un homme qui se croit au-dessus d'elles, & qui ne daigneroit pas se contraindre pour les observer.* Ce n'est pas que ses vers ne soient aussi d'une grande beauté, ils sont surtout admirables par certain caractére de galanterie & d'enjouement qui y ~~régnent~~+, & dont l'antiquité même la plus polie ne nous a point laissé de modéle. Aussi ne peut-on nier que les écrits du célebre Voiture ne soient des Originaux, qui paroissent en quelque

+ regne

façon inimitables. De tous les Poëtes de son tems, il a été celui qui a le plus approché d'Horace pour son élégant badinage; c'étoit du moins la pensée de Despreaux.

Et ne sçavez-vous pas que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas dégré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace & de Voiture;
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

Le même Auteur dit dans son Epître IX.

Condé, même Condé, ce Héros formidable;
Et non moins qu'aux Flamans, aux flâteurs redoutable;
Ne s'offenseroit pas, si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidéle Tableau,
Et dans Senef en feu, contemplant sa peinture;
Ne desavoûroit pas Malherbe ni Voiture.

Ce grand Prince, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anguien, honoroit déja d'une bienveillance particuliere le célebre Voiture, qui lui adressa une belle piéce en Vers au retour de ses conquêtes d'Allemagne. Il n'y a que deux de ses Ouvrages qui ayent été imprimés de son vivant; l'un intitulé, *Hymnus Virginis seu Astreæ*, & l'autre qui a pour tître *Mars*. Ce sont des Stances en Vers François à l'honneur de Monsieur, Frere unique du Roi. Toutes les Œuvres de cet illustre Ecrivain ont été recueillies en deux Volumes. Dans le premier, sont ses lettres écrites en prose, & dans le second, sont ses Poësies avec l'Histoire d'Acidalis & de Zélide, dont la matiere lui avoit été fournie par Madame la Marquise de Montausier. Voiture avoit laissé cette histoire imparfaite, qui a été continuée, mais de façon à faire regretter qu'elle ne soit pas sortie toute entiere de la même plume qui l'avoit commencée.

L'illustre Voiture mourut, à ce qu'on prétend, d'une fiévre qui le prit pour s'être voulu purger ayant la goutte. Sa mort arriva le 27 Mai de l'année 1648, il étoit âgé d'environ

d'environ 50 ans, & fut enterré à Saint Eustache.

Dans une lettre que Chappelain écrit à M. de Balzac, il parle ainsi de Voiture.

» Pour écrire des Epîtres licentieuses & lascives, il » n'en est pas moins bon chrétien, & il a trouvé le secret » de vivre en même-tems selon le siécle, & selon l'Evan- » gile; d'aller soigneusement à la Messe le matin par vraie » dévotion, & de galantiser assiduëment l'après-dînée » par une corruption d'esprit invétérée.

Balzac lui-même nous apprend à peu près la même chose au sujet de Voiture.

» Je suis très-content, dit-il dans une de ses lettres » écrites à Chapelain, de l'Epître à M. de Coligni; mais » au lieu d'amasser des rimes en *luë*, il seroit tems » pour M. Voiture, aussi-bien que pour moi, de songer à » nous convertir sérieusement....... Nous avons l'un » & l'autre plus de cinquante ans, dont peut-être nous » n'avons pas vécu un quart d'heure selon les régles de M. » de Saint Cyran.

Peu de tems après la mort de ce célébre Ecrivain, parut sa pompe funébre faite par Sarrasin. On trouve dans cette piéce qui est regardée comme un Chef-d'œuvre, le portrait des mœurs de Voiture avec une partie des avantures de sa vie. Il est surtout beaucoup loué pour son élégant badinage.

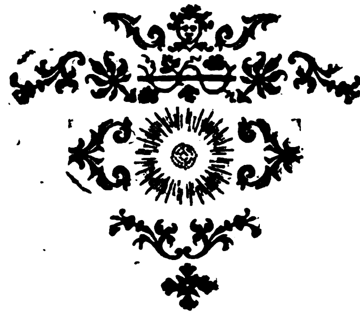
Voiture, qui si galamment
Avoit fait, je ne sçai comment,
Les Muses à son badinage,
Voiture est mort, c'est grand dommage.

Mais ce n'étoit pas là son seul talent; il n'excelloit pas moins dans la Poësie latine, Espagnole & Italienne, que dans la Poësie Françoise. C'est ce qui se trouve ingénieusement exprimé dans l'épitaphe suivante, faite par M. Ménage.

Etruscæ charites, Camœnæ Iberæ,
Hermes Gallicus, & Latina Siren,
Risus, deliciæ, dicacitates,
Lusus, ingenium, joci, lepores,
Et quidquid fuit elegantiarum
Quo Vetturius, hoc jacent sepulchro.

Au bas de son Portrait gravé par Lubin, on a mis les quatre Vers suivans.

Tel fut le célèbre Voiture;
L'amour de tous les beaux esprits;
Mais bien mieux qu'en cette peinture;
Tu le verras dans ses Ecrits.





JEAN ROTROU.

JEAN ROTROU, issu d'une honorable & ancienne famille du Pays Chartrain (*a*), naquit à Dreux le 19 Août 1609. de Jean Rotrou, riche Bourgeois, & d'Elizabeth le Factieu.

De bonne heure il cultiva le talent particulier qu'il avoit pour la poësie ; & ce fut avec de si heureux succès, que n'étant âgé que de vingt ans, il donna au Théâtre, une piéce qui fut reçuë avec des applaudissemens que le tems ne fit qu'augmenter pendant près de deux ans, que cette Comédie intitulée *l'Hypocondre* ou *l'amoureux mort*, fut plusieurs fois représentée par les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne.

Un si favorable accueïl fait aux premiers essais de notre jeune Poëte, l'attacha pour toute sa vie au Théâtre. Il s'appliqua particuliérement à en étudier les régles peu connuës alors ; & la science qu'il en acquit, lui mérita de tenir un rang distingué parmi les premiers Poëtes dramatiques de son tems. Le célébre Pierre Corneille voulut apprendre de lui les premiers principes de son Art, & l'honora toujours comme son maître.

(*a*) La famille de Rotrou a possédé long-tems la Charge de Lieutenant Général du Baillage de Dreux, comme il paroît par une inscription qui est sur la grosse Cloche de l'Hôtel de Ville ; voici ce qu'elle porte. *L'an 1561. le premier du Regne de Charles IX. par la grace de Dieu, Roi de France & Comte de Dreux, je fus fonduë au mois de Novembre par M. Charles de la Bouticle pour l'honneur de Dieu, service du Roi & communité de Dreux, lors Messire Pierre Rotrou Lieutenant Général, Jacques Chaillout, Maire, & Philippe Petit, Procureur Syndic. De cette ancienne famille sont sortis, M. de Rotrou de Sodreville, reçu le 14 Janvier 1728, Conseiller au Grand Conseil, Madame de Rotrou sa sœur, femme de M. le Marquis de Rambuteau Brigadier des Armées du Roi ; & Gouverneur de la Ville de Mâcon, tous deux seuls enfans de M. de Rotrou, Conseiller-Secrétaire du Roi & Receveur des Consignations à Paris, & Dame Denise de Rotrou, fille d'Eustache de Rotrou, Conseiller du Roi, Président, ancien Lieutenant Général Civil & Criminel au Siége & Baillage de Dreux.*

La réputation qu'il se fit par la beauté de son génie & par ses Ouvrages, lui acquit l'estime du Cardinal de Richelieu, qui le choisit pour être un des cinq Auteurs qu'il employoit à la composition de differentes piéces dont Son Eminence donnoit elle-même le sujet.

Peut-être sera-t-on surpris que le grand nom qu'il s'étoit fait, soutenu de la protection dont l'honoroit le Ministre, ne lui ait pas procuré une place à l'Académie; mais l'on doit se rappeller que lors de l'établissement de cette illustre Compagnie, il n'y avoit parmi les Sçavans que ceux qui résidoient à Paris, qui pouvoient prétendre au titre d'Académicien; & M. Rotrou faisoit sa demeure ordinaire à Dreux, où il avoit été pourvû des Charges de Lieutenant Particulier & Civil, d'Assesseur Criminel & de Commissaire Examinateur; & ces Charges, il les remplissoit avec un zéle dont il fut à la fin la victime.

Une maladie contagieuse s'étoit répanduë dans la Ville, & y causoit chaque jour d'affreux ravages. M. Rotrou sollicité par son frere qui demeuroit à Paris, de pourvoir à sa sûreté, lui répondit que se trouvant le seul Magistrat qui pût veiller au bon ordre & à la Police de la Ville, il se croiroit coupable de la plus honteuse lâcheté, s'il abandonnoit ses chers Concitoyens dans un tems où il étoit plus particulierement obligé de consacrer ses soins à leur conservation : *Ce n'est pas au reste*, ajoûta-t-il en finissant sa lettre, *que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment que je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt deuxiéme personne qui est morte aujourd'hui, ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.*

Ainsi pensoit cet excellent homme, plus recommandable encore par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. Tout dévoué au bien public, il lui fit un généreux sacrifice de sa vie, en bravant courageusement tous les périls où l'exposoient les devoirs de sa Charge. Attaqué lui-même de la maladie dont il travailloit jour & nuit à arrêter les progrès, il se prépara à la mort en

Héros chrétien. Soumis aux ordres de la Providence, il demanda les derniers Sacremens, & les reçut avec les sentimens de la piété la plus édifiante. Sa mort arriva le 27 Juin 1650. n'étant âgé que de 41 ans. Il laissa trois enfans de son mariage avec Mademoiselle Marguerite le Camus. Colletet qui fut comme lui un des Auteurs employés par le Cardinal de Richelieu à travailler pour le Théâtre, consacra à sa mémoire l'Epitaphe suivante.

Passant, vois en Rotrou l'impuissance du sort.
Il est mort, & pourtant son nom se renouvelle :
Car si de ses beaux Vers la grace est immortelle ;
N'a-t-il pas de quoi vivre en dépit de la mort?

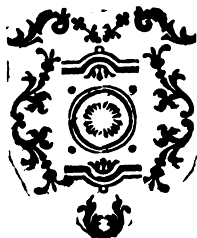
Ce Poëte eut pour maître dans ~~le génie~~ + dramatique le fameux Sébastien Hardi, si connu par le grand nombre de mauvaises piéces qui sont sorties de sa plume ; mais le bon goût du Disciple lui fit bientôt sentir que s'il vouloit arriver à la perfection de son art, il devoit suivre d'autres régles que celles qui lui avoient été enseignées. Il faut cependant convenir, que quoiqu'il ait été consideré comme un des Poëtes de son siécle, qui entendoit le mieux la pratique réguliere du Théâtre, ses piéces n'ont pas toujours à beaucoup près toute la régularité qu'elles devroient avoir. Telle est en particulier son Antigone, où, selon la remarque de M. Racine, l'Auteur fait mourir Etéocle & Polinice, enfans de Jocaste, dès le commencement de son troisiéme Acte : le reste est en quelque façon le commencement d'une autre Tragédie où l'on entre dans de nouveaux intérêts. Il a réuni en une seule piece deux actions différentes, dont l'une sert de matiere aux Pheniciennes d'Euripide, & l'autre à l'Antigone de Sophocle.

+ le genre

Ses piéces les plus estimées sont *Vinceslas & Cosroës*. Ses autres Poëmes dramatiques sont, l'Hypocondre, la Ba-

gue de l'oubli, Diane, Doristhée, les occasions perduës, l'heureuse Constance, Céliméne, Hercule mourant, les Ménechmes, Céliane, la Pélerine amoureuse, l'innocente infidélité, Phylandre, l'Agesilas de Colchos, Clorinde, l'heureux naufrage, Amelie, les Sosies, Alphrede, Laure persécutée, Chritance, les Captifs, Iphigenie, Clarice, Bélisaire, Celie, la Sœur, Dom Bernard de Carbere, Saint Genest, Dom Lope de Cardonne, Amarillis, les deux Pucelles & Florimonde.

Le jeu fut pendant un tems la passion dominante de ce Poëte, & voici la façon singuliere qu'il avoit imaginée pour ne pas exposer tout d'un coup toute sa petite fortune au hazard. C'étoit sa coutume, lorsqu'il recevoit quelque argent de ses Pieces, de le jetter sur un tas de fagots, qui étoient pour lui son coffre fort, & qu'il étoit obligé de secouer toutes les fois qu'il se trouvoit en quelque besoin. La peine que lui donnoit cet exercice, ne lui permettoit pas de le continuer longtems; & c'est ainsi que jamais il n'épuisoit son petit trésor.



JEAN-FRANÇOIS SARASIN.

JEAN-FRANÇOIS SARASIN, Sécretaire des Commandemens de M. le Prince de Conti, naquit à Hermanville, dans les environs de Caen, vers l'an 1604: il étoit fils d'un Trésorier de France. Mais si l'on en croit ce qui est rapporté dans le *Segraisiana*, il s'en faut de beaucoup que Sarasin eût sujet de se glorifier de sa naissance. On dit que ce Trésorier de Caen, appellé Fauconier, ayant eu un commerce de galanterie avec une jeune Demoiselle qu'il ne voulut pas épouser, parce qu'elle n'étoit pas d'une condition à en faire sa femme, il lui assura des revenus qui lui procurerent un époux, quoiqu'elle fût destinée à devenir mere en peu de mois, & Jean-François Sarasin fut, dit-on, le premier fruit de ce mariage.

Voici un autre trait tiré de la même source, mais qui n'est pas bien constaté. » On lit encore dans le Segraisiana, » que Sarasin, après avoir fait avec succès ses études à » Caen, il vint à Paris, où il ne fut pas long-tems sans » avoir mangé le peu de bien qu'il possédoit; mais qu'heu» reusement M. de Chavigni qui l'estimoit singulierement » pour la beauté de son génie, & la connoissance qu'il » avoit des Belles-lettres, jetta les yeux sur lui pour l'en» voyer auprès du Pape, Urbain VIII., dans l'esperance » que Sarasin s'insinueroit par son bel esprit dans les bon» nes graces de ce Souverain Pontife, qui sçavant lui» même, honoroit de son amitié & de son estime tous les » Sçavans. L'on ajoûte que M. de Chavigni donna dans » cette vuë quatre mille livres à M. Sarazin, pour qu'il » se mît en équipage; mais que sans s'embarrasser de l'usa» ge qu'il auroit dû faire de cette somme, il la dépensa » joyeusement avec une Dame de la ruë Quinquempoix; » ce qui n'empêcha pas que M. de Chavigni ne le gardât

» chez lui; mais il ne fut plus question du voyage d'Italie.

M. Ménage dit que Sarasin alla en Allemagne, après avoir fait quelque sejour à Paris, & qu'il s'y concilia la bienveillance & l'estime de la Princesse Sophie, la bonne amie de M. Descartes.

Ce fut au retour de ce voyage que Sarasin se maria. Son peu de fortune lui fit chercher une femme riche; mais il en épousa malheureusement une, dont l'humeur chagrine & jalouse ne lui laissant goûter aucun repos, il se vit obligé de la quitter. La beauté de son génie que l'on peut dire avoir été universel dans tout ce qui s'appelle Belles-lettres, lui mérita d'être placé auprès du Prince de Conti, en qualité de Sécretaire des Commandemens de ce Prince.

Le talent particulier du célebre Sarasin étoit de plaire également à tout le monde. Naturellement galant, poli, enjoué, il répandoit des graces infinies sur tout ce qu'il disoit; aussi faisoit-il les délices de toutes les compagnies où il se trouvoit.

Tous les Auteurs qui ont parlé de sa maniere d'écrire, conviennent que pour la Prose il tenoit comme le milieu entre Voiture & Balzac, comme il le tenoit pour les vers, entre Voiture & Malherbe. Et en effet si sa Prose n'a pas l'élévation de celle de Balzac, on n'y remarque pas du moins certaines façons de s'exprimer trop populaires, défaut dont la Prose de Voiture n'est pas toujours exempte. L'on peut à peu près porter le même jugement sur la Poësie de M. Sarasin. Si dans ses vers il ne s'éleve pas aussi haut que Malherbe le fait dans ses Odes, l'on ne peut nier qu'il ne traite ses sujets avec bien plus de noblesse & de décence que Voiture ne traite les siens.

Par la lecture des ouvrages de cet illustre Sçavant, on pourra se convaincre qu'il excelloit également dans toutes sortes de genres d'écrire. Sa Relation du Siége de Dunkerque, sa conspiration de Walstein, sa Traduction de la vie de Pomponius Atticus, sont autant de preuves de son talent pour écrire l'histoire. Dans sa belle Ode, intitulée *Calliope*,

Calliope, faite pour célebrer la glorieuse victoire, remportée par M. le Prince, à la bataille de Lens, régne une grandeur, une noblesse, une élevation qui saisit l'ame, & qui la ravit. La beauté du génie de ce grand homme, ne se fait pas moins sentir dans ses Poësies amoureuses ou galantes : *il ne s'est pas contenté*, comme le remarque M. Perraut, *d'imiter les anciens dans ce qu'ils ont de meilleur, il y a joint une galanterie, qu'ils ont ignorée, & dont lui & Voiture, sont en quelque sorte les premiers inventeurs. De ce genre, est le Poëme de la souris, dont l'invention & la délicatesse n'ont point de modele, & n'ont eu jusques ici que fort peu de copies qui approchassent de la beauté de leur original.*

Le talent qu'avoit M. Sarasin d'écrire parfaitement en tout genre, étoit accompagné d'une facilité d'esprit extraordinaire. On en peut juger par ce qui lui arriva un jour dans un voyage, où il avoit l'honneur d'accompagner M. le Prince de Conti. Voici comment ce fait est rapporté par le même Auteur que nous venons de citer.

» Ce Prince en voyageant recevoit des harangues pres» que par tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une » Ville l'attendirent sur son passage, & lui firent leur » harangue à la portiére de son Carosse. Le harangueur » demeura court à la seconde période, sans pouvoir re» trouver la suite de son discours, quelque effort qu'il » fît pour en venir à bout. Sarasin sauta aussi-tôt de l'autre » portiere en bas, & ayant fait promptement le tour du » Carosse, se joignit au harangueur, & poursuivit la ha» rangue en la maniére à peu près qu'elle devoit être » conçuë, y mêlant des loüanges si plaisantes & si ridi» cules, quoique très sérieuses en apparence, que le Prince » ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut » de plus plaisant, c'est que le Maire & les Echevins re» mercierent Sarasin de tout leur cœur, de les avoir tirés » d'un si mauvais pas, & lui présenterent le vin d'honneur » comme à M. le Prince de Conti.

Le premier ouvrage qui commença à faire connoître le mérite de ce célebre Auteur, quoiqu'il eût publié cette piéce sous le nom déguisé de *Sillac d'Arbois*, est intitulé, Discours sur la Tragédie, ou remarques sur l'amour tyranique de M. de Scuderi. M. Sarasin composa ce discours pour faire remarquer au public les beautés d'une Tragédie de M. de Scuderi, qui avoit pour titre, *l'Amour tyrannique*.

En 1649 il donna sa Relation du siége de Dunkerque. » Cette piéce, nous dit M. Pelisson dans le beau discours » qu'il a mis à la tête des ouvrages de M. Sarasin, est l'ou- » vrage d'une main maîtresse, qui n'abandonne jamais » le jugement pour courir après le bel esprit; & ne cher- » che point des fleurs, quand c'est la saison des fruits: » jusques-là que l'Auteur écrivant l'histoire d'une action » particuliére, qui tient beaucoup de la simple relation, a » retenu son stile dans une juste médiocrité, sans lui » permettre de s'élever trop ambitieusement au dessus de » son sujet, & a mérité d'extrêmes louanges, par cela » même qu'il semble ne les avoir pas recherchées.

Les autres ouvrages de M. Sarasin, sont une lettre écrite de Chantilli, à Mademoiselle de Montpensier, un dialogue sur la question, *s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*; une dissertation qui a pour titre, *Opinions du nom & du jeu des échecs*; la lettre du Marguillier à son Curé, sur la conduite de M. le Coadjuteur de Paris, à laquelle le célebre M. Patru répondit par une lettre du Curé au Marguillier; un recueïl de Poësies, composé d'Odes, d'Eclogues, d'Elegies, de Stances, de Madrigaux, avec la défaite des bouts rimés, ou *Dulot vaincu*, en quatre chants; un ouvrage latin qui a pour titre, *Musca, sive bellum parasiticum*, qui est une satyre contre le fameux Parasite Montmaur; une Apologie de la morale d'Epicure, & enfin la pompe funébre de Voiture; ouvrage plein d'esprit, de galanterie, de délicatesse & d'invention, & où il régne une Satyre digne du siécle d'Auguste.

+ parasiticum

» Sarasin, dit M. Ménage, ne sçavoit presque rien qu'un
» peu de Latin, & quelques mots Grecs. Il a voulu faire
» le sçavant dans son ouvrage, intitulé *Atticus secundus*,
» c'est pourquoi je dis qu'il y a mis tout ce qu'il sçavoit.
» M. de la Monnoye pensoit bien autrement du mérite
» de ce grand homme. Sarasin, dit cet illustre Sçavant, a
» été un des plus beaux esprits que la France ait eu. Pour du
» sçavoir, ses ouvrages font connoître qu'il en avoit plus
» que médiocrement: ce n'est pas seulement dans son
» *Atticus secundus*, qu'il a mis de l'érudition, il en a mis
» aussi beaucoup, & d'un autre genre, dans sa lettre sur le
» jeu des échecs. Le véritable sçavoir d'ailleurs consiste,
» non pas à entasser citations sur citations, mais à écrire
» avec jugement, & à varier agréablement son stile suivant
» la diversité des sujets, & c'est ce que M. Sarasin a sçu
» faire admirablement.

Nous devons aux soins de M. Ménage la premiere Edition qui nous a été donnée des ouvrages de cet illustre Sçavant. On croit qu'il mourut du chagrin qu'il avoit eu d'être tombé dans la disgrace de son Maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui avoit déplu à ce Prince. Il décéda à Pezenas, sur la fin de l'année 1654, dans la cinquante-uniéme année de son âge. Quatre ans après sa mort, le célebre Pelisson, qui étoit son ami particulier, passant par Pezenas, alla pleurer sur le tombeau de l'illustre Sarasin, voulut qu'on célebrât pour lui un service, & lui fonda une aniversaire; & fit aussi cette Epitaphe.

Pour écrire en stiles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres;
Je n'en dis plus rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Quelques-uns attribuent encore à M. Pelisson, & d'autres à M. Ménage, la belle Epitaphe suivante, consacrée à la mémoire du célebre Sarasin.

Adsta viator, Saracenus hîc jacet,
Doctus, disertus, eruditus, elegans,
Oratione qui solutâ commodè,
Idemque versu luderet feliciter!
Comis, venustus, & facetus & placens.
Aulâ peritus, & sagax & callidus;
Domi, forisque, in otio, in negotio,
Pariter jocosis, & vacabat seriis,
In cuncta rerum transiens miracula.
Luge viator, Saracenus hîc jacet.



FRANÇOIS TRISTAN.

FRANÇOIS TRISTAN, surnommé l'Hermite, né à Soliers, dans la Province de la Marche, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, comptoit parmi ses ancêtres, le célebre Pierre l'Hermite, Auteur de la premiére Croisade, & le fameux Tristan l'Hermite, qui fut grand Prevôt sous le Roi Louis XI. Il fut amené à la Cour dans un âge encore tendre, & fut mis en qualité de Gentil-homme d'honneur auprès du Marquis de Verneuil, fils naturel de Henri IV. N'étant encore âgé que de treize ans, il osa se battre avec un Garde-du-Corps, qu'il eut le malheur de tuer, ce qui l'obligea de se retirer en Angleterre, où il ne demeura que quelque tems. L'espérance d'être favorablement reçu du Comte de Velasque son parent, qui étoit à la Cour de Madrid, le détermina à l'y aller trouver. Il entreprit en effet le voyage d'Espagne, mais s'étant trouvé sans argent, lorsqu'il fut arrivé en Poitou, il prit le parti de se placer chez l'illustre Scevole de Sainte Marthe, auprès duquel le jeune Tristan fit pendant quinze ou seize mois l'office de Lecteur. Le commerce de cet illustre Sçavant ne contribua pas peu à perfectionner

le goût que Tristan avoit pour la belle Litterature. Messieurs de Sainte Marthe qui vouloient avancer ce jeune homme, lui firent la grace de le produire auprès du Marquis de Villars Montpezat, qui le reçut en qualité de Sécretaire. Peu de tems après ce Seigneur étant appellé à Bordeaux pour les affaires de l'Etat, il mena avec lui le jeune Tristan. La Cour étant alors passée par cette Ville, Tristan qui jusqu'alors avoit déguisé son nom, fut reconnu par M. d'Humieres, premier Gentil-homme de la Chambre, qui le présenta à Louis XIII. Gaston, Duc d'Orleans, frere unique du Roi, reçut Tristan à son service, en qualité de Page, & il devint ensuite un des Gentil-hommes ordinaires de ce Prince.

La beauté de son génie lui concilia l'estime de tous les Sçavans de son tems, il fut même honoré de celle du Cardinal de Richelieu; sa fortune n'en fut pas cependant pour cela plus brillante, mais il est vrai aussi que le dérangement de ses affaires ne doit guéres être attribué qu'à la fureur extrême qu'il avoit pour le jeu. On peut lire dans un ouvrage qu'il composa, & qu'il intitula, *Le Page disgracié*, une partie des avantures de sa vie; il fit lui-même son Epitaphe, conçuë en ces termes.

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine;
Je me flatai toujours d'une esperance vaine;
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Mais il arrive rarement que le Dieu des richesses marche à la suite des Muses, comme le remarque le célebre Benserade, dans un rondeau de ses Métamorphoses d'Ovide.

Le beau secret pour élever le corps
D'un grand logis! tels ouvriers sont morts,

Il n'en est plus ; à leur douce harmonie
Les gros moilons venoient de compagnie,
Et s'arrangeoient comme par des ressorts,
A peu de frais, & sans aucuns efforts,
De pareils gens édifioient alors,
La seule voix au Luth étant unie.
Le beau secret !
Ah ! pour bâtir, si ces charmans accords
Si les bons vers tenoient lieu de trésors,
Que de Palais de splendeur infinie !
Nos Amphions sont en chambre garnie ;
S'ils n'y sont pas, c'est qu'ils couchent dehors ;
Le beau secret !

Le malheureux Tristan, toujours pauvre, mourut à l'Hôtel de Guise, d'une maladie de poulmon, le sept Septembre 1655, dans la cinquante-quatriéme année de son âge.

Nous avons de lui l'Office de la Vierge en vers François, accompagné de prieres, de méditations & d'instructions Chrétiennes, tant en vers qu'en prose ; trois volumes de Poësies, dont le premier contient ses amours, le second sa lyre, & le troisiéme ses vers héroïques ; un volume de plaidoyers historiques, ou de discours de controverse ; une carte du Royaume d'Amour, & l'Amarilis, Pastorale de Rotrou, retouchée par Tristan. Mais c'est dans le genre Dramatique que cet illustre Sçavant a le plus exercé la beauté de son génie. Ses piéces de Theâtre sont Panthée, la mort de Seneque, celle de Crispe, celle du grand Osmar, la folie du sage, le Parasite, Osman & la Mariane ; cette derniére piéce est celle qui a mérité les plus grands applaudissemens, aussi a-t'elle soutenu jusqu'à présent même avec éclat, la réputation de son Auteur. Le Pere Rapin remarque, que quand le célebre Mondori jouoit cette piéce, les spectateurs n'en sortoient que rêveurs & pensifs, faisant réflexion sur ce qu'ils venoient de voir,

& pénétrés en même tems d'un plaisir secret. Mondori joua même un jour cette Tragédie avec tant de feu & tant d'action, qu'il en mourut.



GUILLAUME COLLETET.

GUILLAUME COLLETET, Avocat au Parlement & au Conseil, l'un des premiers Membres de l'Académie Françoise, naquit à Paris le 12 Mars de l'année 1598, ainsi que nous l'apprend François Colletet, son fils, dans son abregé des annales de Paris. François Ogier dans une de ses lettres imprimées en 1661, parle ainsi de Colletet. » Nous avions, dit-il, étudié ensemble, Colletet & » moi, sous la conduite du vieux Gallandius, l'Hôte fidele » de Ronsard, & depuis ce tems-là nous avions conservé » une amitié sincére, & une familiarité non jamais inter- » rompuë, quoiqu'en un assez different genre de vie. Les » licences Poëtiques de notre ami qui ont bien plus paru » dans ses mariages que dans ses vers, ne m'ont jamais em- » pêché de le servir & de l'aimer jusqu'à la fin; il étoit » certainement né Poëte, & il en donna de belles preuves » dès le tems dont nous parlons.

Ce fut en effet à la beauté de son génie Poëtique que Colletet dut tous les bienfaits dont il fut comblé par un grand nombre de personnes illustres. Le Cardinal de Richelieu l'associa à Mrs de Bois-Robert, Corneille, l'Etoile & Rotrou, destinés à composer les piéces de Théâtre qui étoient représentées devant le Roi. Cette Eminence fut si satisfaite du Monologue des Thuilleries, composé par Colletet, qu'elle lui donna de sa main soixante pistoles après avoir lû ces trois beaux vers.

La Cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.

Ce grand Ministre eut même la bonté d'ajouter que ce n'étoit que pour ces seuls vers qu'il récompensoit notre Poëte ; & *que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste.*

Ce fut à cette occasion que Colletet fit le distich suivant.

Armand, qui pour six vers m'as donné six cens livres ;
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres !

Colletet eut aussi part aux liberalités du Cardinal Mazarin, à qui il adressa l'épigramme suivante.

O Jules, ô grand Cardinal,
Ministre qui n'as point d'égal,
Mécene qu'Appollon me donne ;
Grace à tes bienfaits éclatans,
Je devance le cours des ans,
Puisque sans attendre l'Automne ;
Je fais ma récolte au Printems.

Ce fut le Chancelier Seguier qui procura à Colletet une charge d'Avocat au Parlement & au Conseil; mais son peu d'économie le mit peu après dans la nécessité de vendre cette charge, ce qu'il ne fit cependant qu'avec la permission de son bienfaiteur, comme il nous l'apprend lui-même par les vers suivans, adressés au Chancelier.

O grand Seguier, à qui je dois
L'Office dont je t'importune,
Si je puis trouver ma fortune
Autre part qu'au Conseil du Roi ;
Souffre que mon bonheur tranquille ;
A l'honnête joigne l'utile,
Le solide avec l'éclat,
Et qu'en acquittant une dette ;

Je sois aussi riche Poëte,
Que je serois pauvre Avocat.

Le métier de Poëte lui procura en effet de riches présens, mais qui ne le mirent pas plus à son aise, parce que s'il étoit dévoué aux Muses, il l'étoit encore plus à Bacchus, à qui il sacrifioit souvent: aussi mourut-il si pauvre, que comme nous l'apprend Chapelain dans une de ses lettres, il fallut faire une quête pour fournir aux frais de son enterrement.

Colletet avouë lui-même que souvent il se vit obligé de mettre en gage un Apollon d'argent, dont M. de Harlai, Archevêque de Paris, lui avoit fait présent, pour une Hymne qu'il avoit composée sur la Conception de la Vierge. Voici les vers qu'il fit à ce sujet.

Si voyant nos exploits divers,
Je ne compose plus de vers,
C'est que pour subsister & nourrir mon ménage,
J'ai mis mon Apollon & mes Muses en gage.

Il avoit entrepris de donner au public les vies de 130 Poëtes François, à commencer depuis Helinand; mais ses besoins toujours pressans ne lui permirent pas de mettre la derniere main à cet ouvrage; c'est ce qui se trouve marqué dans l'épigramme suivante, adressée au Chancelier Seguier.

Mon étude languit, mes Muses sont muettes,
Je ne vois plus chez moi ces antiques Poëtes,
Dont je faisois les noms & les ans reflorir:
Sçavez-vous bien pourquoi, mon illustre Mecene?
Vos sceaux n'abreuvent plus leur Muse ni la mienne,
Et sans vous je ne puis tant de bouches nourrir.

Colletet fit la folie d'épouser en troisiémes noces, Clau-

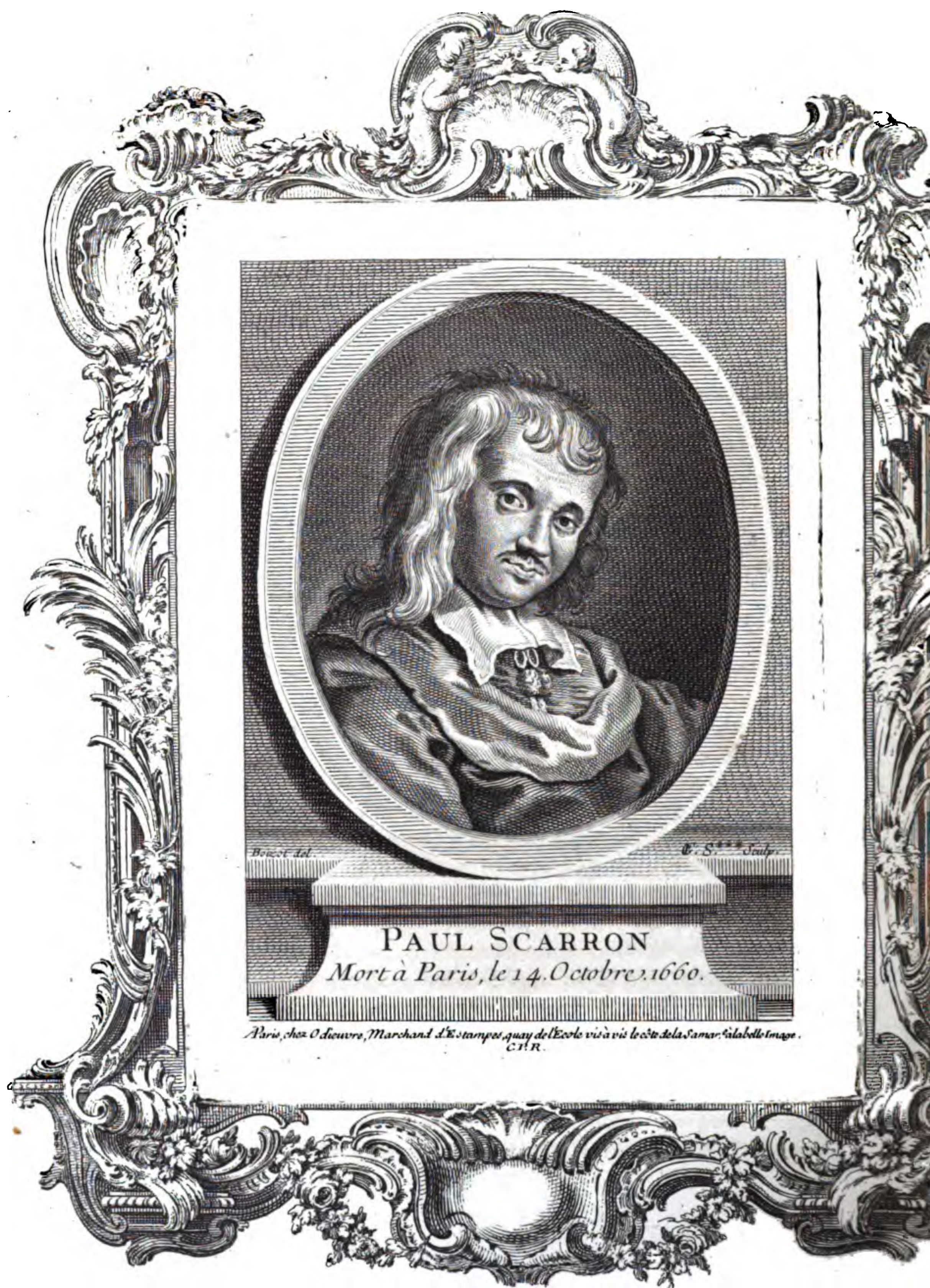
dine le Hain, sa servante; mais comme il prévoyoit le ridicule que répandroit sur lui un mariage si disproportionné, il publia qu'il n'avoit épousé cette fille qu'à cause du rare talent qu'elle avoit pour la Poësie; le fait est qu'il parut sous son nom quantité de jolies piéces de vers; mais ce qui fait soupçonner qu'elles n'étoient point de sa composition, mais de celle de Colletet, c'est que dès qu'il fut mort, la célebre Claudine, sa femme, n'eut plus de vers à donner au public. C'est ce qui fit dire à la Fontaine, qui avoit été un peu épris des charmes de cette héroïne:

Les oracles ont cessé;
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien.
Elle enterra vers & prose,
Avec le pauvre Chrétien.
En cela je plains son zéle,
Et ne sçais au pardessus
Si les graces sont chez elle,
Mais les Muses n'y sont plus.
Sans gloser sur le mystere
Des Madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais,
Qu'en la langue de sa mere.
Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Il mourut le 10 Février de l'année 1659, étant âgé de 61 ans, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Sauveur, sa Paroisse.

Au reste il faut observer que ce n'est point de Guillaume Colletet, mais de François Colletet, son fils, assez mauvais Poëte, dont Despréaux a parlé dans ses satyres.

On peut voir un catalogue exact de tous les ouvrages de Colletet, dans l'histoire de l'Académie, continuée


PAUL SCARRON
Mort à Paris, le 14. Octobre. 1660.
A Paris, chez Odieuvre, Marchand d'Estampes, quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samar.ne à la belle Image. C.P.R.

par M. l'Abbé d'Olivet. Nous nous contenterons d'indiquer ici les plus considérables, sçavoir : Cyminde, ou les deux victimes, Tragi-Comédie ; la vie de Raymond Lulle, celle de Nicolas Vignier, des Poësies diverses, un Traité de la Poësie morale & sententieuse, un Traité de l'Eglogue, de l'Idille & de la Bergerie, l'Abrégé de la vie des reclus du Mont-Valerien & de Senart, une Traduction des avantures amoureuses d'Ismène & d'Isménil, histoire Grecque ; une Traduction de la Doctrine Chrétienne de Saint Augustin, divisée en quatre livres, les Eloges des hommes illustres, traduits du Latin de Sainte Marthe, le Monarque parfait, ou le devoir d'un Prince Chrétien, traduit du Cardinal Bellarmin.



PAUL SCARRON.

PAUL SCARRON, célebre pour avoir excellé dans un genre de Poësie, qu'il sçut se rendre propre, eut pour pere, Paul Scarron, qui fut reçu Conseiller au Parlement de Paris en 1598. Destiné à l'état Ecclesiastique, il fut pourvû d'un Canonicat dans la Cathédrale du Mans ; mais une Paralysie qui lui survint à l'âge de vingt-sept ans, & que l'on croit avoir été la suite d'une débauche outrée, le détermina à se démettre de ce bénéfice, & à venir s'établir à Paris. L'enjouement de son humeur, la vivacité de son esprit, les charmes de sa conversation firent de sa maison le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées par l'éclat de leur rang, ou par la beauté de leur génie. Tranquille, gai même au milieu des douleurs dont son corps étoit accablé, on le vit jusqu'au dernier moment de sa vie, se jouer de la fortune & de ses propres disgraces ; c'est ce qui est exprimé dans les vers suivans de M. Menage, mis au bas du portrait de cet homme singulier.

Ille ego sum vates rabido data præda dolori,
Qui supero sanos lusibus atque jocis.
Zenonis soboles vultu mala ferre sereno,
Et potuit cynici libera turba sophi.
Qui medios inter potuit lusisse dolores,
Me præter toto nullus in orbe fuit.

» J'ai bien vû, dit M. Voiture dans une de ses lettres » au célebre M. Costar, en plusieurs endroits de l'anti» quité, des douleurs constantes, des douleurs modestes, » voire des douleurs sages & éloquentes; mais je n'en ai » jamais vû de joyeuses que dans cet homme incompara» ble, & qui tient du céleste.

+cœleste *Aut celeste aliquid, Costarde, astrisque propinquum,*
Morbus hic est, superoque trahit de lumine lucem.

Ce fut pour s'élever au dessus des douleurs qui ne cessoient de le tourmenter, qu'il fit son amusement d'un genre d'écrire, dans lequel il devint inimitable; c'étoit alors le régne du stile Burlesque: la Ville, les Provinces, la Cour même ne parloient point d'autre langage, comme nous l'apprend M. Despréaux dans son Art Poëtique.

Au mépris du bon sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales,
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La Licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon travesti devint un tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses Approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce stile enfin la Cour désabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée.

Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.

Cependant le commencement de ce Poëme de M. Scarron, ne laisse pas d'être marqué au coin d'une plaisanterie fine & ingenieuse, & c'est ce que M. Despreaux lui même ne désavoue pas; mais aussi il faut convenir que cet ouvrage ne se soutient pas également par tout. Il n'en n'est pas de même du Virgile Travesti. » L'Auteur du » Parnasse réformé, dit que M. Scarron a donné à l'Énéi- » de dans le genre Burlesque, le même rang qu'elle tient » dans le sublime, & que stile pour stile, il a des graces » folâtres & goguenardes, qui valent presque les beautés » graves & sérieuses de Virgile.

Disons que tout ce qui sortoit de la plume de ce célebre écrivain, soit en vers, soit en prose, portoit l'empreinte d'une imagination vive & enjouée, féconde en naivetés charmantes & en saillies originales. Son Roman comique en prose, sa requête en vers au Cardinal de Richelieu, celle à la Reine mere, Anne d'Autriche, sont encore regardées aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre dans le genre Burlesque; & ce qui prouve la supériorité des talens de cet illustre Auteur, c'est que de tous ceux qui ont voulu l'imiter dans son genre d'écrire, il n'en est aucun qui n'ait été une fort mauvaise copie de cet excellent original. Dans ses Comédies, (*a*) se font sentir les charmes du même esprit de plaisanterie, & de cette aimable naïveté, qui font le plus grand prix de tous ses ouvrages.

La mort de cet Auteur inimitable arriva le 14 Octobre 1660. Sa coûtume étoit de signer ainsi ses lettres, *Scarron*,

(*a*) Ses piéces de Théâtre sont le Jodelet ou le maître valet, les Boutades du Capitan Matamore, & ses Comédies, les trois Dorothées, ou Jodelet souffleté; le Jodelet Duelliste, l'héritier ridicule, ou la Dame interessée, Dom Japhet d'Armenie, l'Ecolier de Salamanque, ou les généreux ennemis, le Marquis ridicule, ou la Comtesse faite à la hâte, la fausse apparence, le Prince Corsaire, le gardien de soi-même, le Jodelet Prince, & le faux Alexandre, Comédie qui n'a point été achevée.

par la grace de Dieu, malade indigne de la Reine. Cette Princesse, de même que le Cardinal de Richelieu, le gratifierent chacun d'une pension.

MARC-ANTOINE GERARD DE SAINT AMANT.

MARC-ANTOINE GERARD DE SAINT AMANT, fils d'un Chef d'Escadre, qui comme nous l'apprend Saint Amant lui-même dans une de ses lettres, avoit passé vingt-deux ans au service d'Elisabeth Reine d'Angleterre, naquit à Roüen vers l'an 1593. Maynard ne donne pas à Saint Amant une naissance si illustre; il le fait fils d'un simple Gentil-homme Verrier, & c'est là-dessus qu'il lui adresse l'épigramme suivante.

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez :
Gentil-homme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Quoique Saint Amant n'eût pas étudié, ou plutôt qu'il n'eût pas passé sous la ferule, comme il le dit lui-même, il ne laissa pas que de se distinguer par la beauté de son génie, & par quelques ouvrages que l'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Il vint à Paris étant encore jeune, & fut reçu à l'Académie en 1634. Une partie de sa vie se passa en voyages. Après avoir vû l'Afrique & l'Amerique, il accompagna en Angleterre le Comte de Harcourt, qui en 1643 fut nommé Ambassadeur extraordinaire. En 1647 il se trouvoit à Colioure en Roussillon, & en 1650 il étoit à Dantzic, en qualité de Gentil-homme ordinaire de la Reine de Pologne, Marie Louise de Gonzagues, poste que lui avoit procuré l'Abbé de Marolles avec une pension

de trois mille livres ; mais l'inconstance naturelle de Saint Amant ne lui permit pas de jouir long-tems de son heureuse fortune. Etant revenu à Paris en 1651, il ne s'occupa plus qu'à écrire ; mais malheureusement les ouvrages qu'il composa, lui procurerent moins de bien que d'honneur. C'est du moins ce que Despréaux nous apprend dans sa premiere satyre, où il s'exprime ainsi au sujet de cet écrivain.

Saint Amant n'eut du Ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage.
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou pour en mieux parler, Saint Amant n'avoit rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune.
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée.
Et la fiévre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

» Mais tout cela, comme le remarque M. l'Abbé d'O-
» livet, ne pourroit bien avoir pour fondement que l'imagi-
» nation de M. Despréaux, qui sans doute a cru qu'en
» plaçant ici un nom connu, cela rendroit sa narration
» plus vive & plus gaye. Car enfin les Poësies de Saint
» Amant font foi qu'il n'a pas attendu si tard ni à mandier
» les graces de la Cour, ni à mettre au jour les vers qu'il
» avoit faits dans cette vûe.

Si la conduite de Saint Amant ne fut pas tout à fait bien réglée pendant sa jeunesse, il revint de ses égaremens, & en fit une sévére pénitence dans les derniéres années de sa vie. Ses stances sur l'imitation de J. C. sont remplies des sentimens de piété dont il étoit pénetré. On a imprimé de lui trois volumes de Poësies diverses, une Idyle

héroïque, intitulée, *Moïse sauvé*, un Poëme en vers Burlesques, sous le titre de *Rome ridicule*. Chapelain dit que cet ouvrage fut furtivement imprimé, & que l'Auteur fut mis en prison.

De Saint Amant mourut en 1660, dans la soixante-septiéme année de son âge.



GUILLAUME DE BREBEUF.

GUILLAUME DE BREBEUF, issu d'une noble & ancienne famille de Normandie, naquit à Rouen, vers l'an 1618. Dévoué aux Muses dès ses plus tendres années, il les cultiva pendant toute sa vie; & ce fut avec tant d'ardeur que quoique tourmenté par une fiévre maligne & opiniâtre, qui durant vingt ans entiers résista à tous les remédes, il n'en fut pas pour cela moins livré à l'étude.

Jeune encore, il donna en vers Burlesques le septiéme livre de l'Enéide, & il publia quelque tems après dans le même genre, le premier livre de Lucain; piéce, dit l'Auteur du Parnasse réformé, remplie d'une raillerie enjouée, galante & spirituelle, propre à confondre également & le sot orgueil des Grands, & l'indigne bassesse des vils adorateurs de leur fortune.

Les autres ouvrages de M. de Brebeuf sont des Eloges Poëtiques, des stances, des sonnets, des épigrammes, quelques entretiens solitaires, remplis des sentimens d'une tendre piété, & une traduction de la Pharsale. Nous ne parlerons que de ce dernier ouvrage, comme étant celui qui a le plus exercé la plume des critiques. Si l'on en croit M. Sorel, l'on ne mettra aucune difference entre cette Traduction & l'original. M. Rosteau va encore plus loin, il dit que la Pharsale de M. de Brebeuf mérite à tous égards la préference sur celle du Poëte Latin; mais entendons parler

parler M. Duhamel. (*a*) Selon lui, jamais ouvrage n'a mérité tant de louanges, & jamais ouvrage n'en a tant reçu que la Pharſale de M. de Brebeuf.

La beauté des ſentimens, la force des expreſſions, la richeſſe & la fécondité des penſées, les tranſports que la fureur Poëtique eſt capable de produire ſans dereglement, la juſteſſe & la ſolidité du jugement, la chaleur & la vivacité de l'imagination, la pompe & la majeſté du ſtile, ſont les principales qualités qu'il attribue à cette Traduction. Ce critique ajoûte que l'inegalité que l'on a reprochée à Lucain, ne ſe trouve point dans ſon Traducteur, qui s'étant attaché à cet Auteur, n'a pas laiſſé de faire un ouvrage qui ſe ſoutient mieux qu'aucun Poëme que nous ayons dans toutes les langues; il prétend enfin que cette Traduction eſt un Poëme parfait, & un véritable Poëme Epique.

Mais il s'en faut bien que d'autres critiques plus judicieux ayent penſé auſſi favorablement de cet ouvrage. » La Pharſale de Brebeuf, dit l'ingénieux Auteur des ré» flexions ſur la Poëtique, gâta depuis bien de la jeuneſſe, » qui ſe laiſſa éblouir à la pompe de ſes vers. En effet ils » ont de l'éclat; mais après tout, ce qui paroît grand & » élevé dans ce Poëme, quand on y regarde de près, ne » paſſe parmi les intelligens que pour un faux brillant plein » d'affectation. Les petits génies ſe laiſſerent tranſporter au » bruit que fit alors cet ouvrage, qui dans le fond n'a preſ» que rien de naturel. C'eſt cette enflure qui a fait dire à M. Deſpréaux dans ſon art Poëtique,

Mais n'allez pas auſſi ſur les pas de Brebeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives
De morts & de mourans cent montagnes plaintives:
Prenez mieux votre ton, ſoyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.

(*a*) La diſſertation que ce Sçavant nous a laiſſée ſur les écrits de M. de Brebeuf, à qui il étoit lié de l'amitié la plus étroite, doit être moins regardée comme un examen judicieux, que comme un Eloge outré.

Et ailleurs le même Critique attribue au mauvais goût de son siécle, les applaudissemens que recevoit ce même ouvrage.

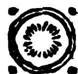
En tous lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.

Cette Pharsale ne seroit-elle pas encore le modéle que se proposeroient les beaux esprits de nos jours, ces ingénieux faiseurs de phrases qui ont le rare talent d'exprimer de jolis petits riens en si beaux termes. » Je crois, dit M. » Bayle, que le 16e. siécle a produit un plus grand nombre » de sçavans hommes que le 17e. & néanmoins il s'en faut » beaucoup que le premier de ces deux siécles ait eu autant » de lumiéres que l'autre .... Les gens sont aujourd'hui » moins sçavans & plus habiles.

» A ces deux siécles, dit un des plus illustres écrivains » de ce tems (M. le Président ~~Hainaut~~ +) en a succédé un » troisiéme, où loin d'adopter les opinions des autres, on » a peut-être un peu trop affecté de ne puiser que dans son » propre fond, & où l'ambition de ce qu'on appelle le bel » esprit, a fait que l'on a abusé quelquefois du véritable. » *Prenons garde que le 18e. siécle ne décrie l'esprit, comme » le 16e. avoit décrié l'érudition.* Revenons.

+ Hénault

En faisant l'histoire des ouvrages de l'homme célebre dont nous venons de parler, nous avons fait en même-tems l'histoire de sa vie, qui ne se trouve marquée par aucune anecdote bien particuliére. Il mourut l'an 1661, âgé de 43 ans.



FRANÇOIS LE METEL DE BOIS-ROBERT.

FRANÇOIS LE METEL DE BOIS-ROBERT, fils d'un Procureur de la Cour des Aides de Rouen, Abbé de Chatillon-sur-Seine, Conseiller d'Etat, & l'un des premiers Académiciens, né à Caën en Normandie, dut à la beauté de son génie l'avantage qu'il eut de s'avancer à la Cour, & d'y mériter la faveur du premier Ministre, qui le choisit pour un des cinq Auteurs destinés à composer des piéces de Théâtre. M. Huet, dans son histoire de l'origine de la Ville de Caën, dit, » que M. de » Bois-Robert gagna par l'agrément de son esprit & de » son humeur, la faveur du Cardinal de Richelieu, & » ensuite l'Abbaye de Chatillon-sur-Seine, le Prieuré de » la Ferté-sur-Aube, avec d'autres Bénéfices; qu'il eut la » qualité d'Aumônier du Roi, & de Conseiller d'Etat, & que » pardessus tout cela il obtint des lettres d'annoblissement » pour lui & ses freres, l'un desquels étoit le sieur d'Ouvil-» le, Auteur de ce recueïl de contes, qui est entre les » mains de tout le monde, & de la Comédie intitulée, » *Aimer sans sçavoir qui*. M. Huet ajoute que M. de Bois-» Robert eut bonne part à l'établissement de l'Académie » Françoise, & c'est ce qui est confirmé par M. Pelisson.

Il dit, que M. de Bois-Robert ayant été admis dans les assemblées qui se tenoient chez M. Conrart, il parut charmé de tout ce qui s'y passoit., » Il étoit alors en sa plus » haute faveur auprès du Ministre, & son plus grand soin » étoit de délasser l'esprit de son Maître, tantôt par des » contes agréables qu'il faisoit mieux que personne, tantôt » en rapportant à son Eminence toutes les petites nou-» velles de la Cour & de la Ville; & ce divertissement » étoit si utile au Cardinal, que son premier Médecin, M.

» Citois avoit accoutumé de lui dire : *Monseigneur, nous » ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais » toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une » drachme de Bois-Robert.* Parmi ces entretiens familiers, » M. de Bois-Robert, qui entretenoit le Cardinal de tout » ce qui lui venoit à l'esprit, ne manqua pas de lui » faire un récit avantageux de la petite assemblée qu'il » avoit vue, & des personnes qui la composoient ; & le » Cardinal qui avoit l'esprit naturellement porté aux » grandes choses, qui aimoit sur-tout la langue Françoise, » en laquelle il écrivoit lui-même fort bien, après avoir » loué ce dessein, demanda à M. de Bois-Robert si ces » personnes ne voudroient pas faire un Corps, & s'assem- » bler régulierement, & sous une autorité publique.

La proposition du Ministre ayant été acceptée avec empressement, M. de Bois-Robert & M. Faret furent chargés de dresser le projet qui fut présenté au Cardinal, & qu'il agréa.

Bois-Robert perdit pendant un tems les bonnes graces de cette Eminence. En voici le sujet: Lorsque l'on dut donner la premiere réprésentation de Mirame, il fut réglé que l'on ne laisseroit entrer que ceux qui auroient été nommés par le Ministre ; cet ordre n'empêcha pas que Bois-Robert n'y introduisît sécretement deux femmes d'une réputation équivoque. La Duchesse d'Aiguillon dont il n'étoit pas aimé, saisit avec avidité cette occasion pour le faire disgracier ; elle réprésenta en effet au Cardinal, que Bois-Robert avoit été le seul qui eût osé transgresser ses ordres ; & qu'à la vue de toute la Cour il avoit été le *prophanateur du Palais de son Eminence.* Ainsi s'exprime Chapelain dans une de ses lettres manuscrites. Ce rapport produisit l'effet que la Duchesse d'Aiguillon en avoit esperé. Bois-Robert fut éxilé, mais sa disgrace ne fut pas de longue durée. Quoiqu'il fût véritablement coupable, l'Académie ne laissa pas que de députer au Cardinal, pour solliciter le rappel de Bois-Robert. Ce Ministre

répondit que l'heure du pardon n'étoit point encore venue, mais qu'elle pourroit venir. M. Titon du Tillet dit, « que » les députés eurent encore recours à M. Citois, qui mit » au bas d'un Mémoire, comme par ordonnance de Méde» cin: *Recipe* Bois-Robert, *prenez du Bois-Robert*, ce qui » fit rire le Cardinal, & ne contribua pas peu au rapel de » Bois-Robert.

Son grand talent étoit de prêter à tous les contes qu'il faisoit, des graces infinies; & l'on peut dire que pour la déclamation il égaloit les plus excellens Comédiens. Aussi disoit-il lui-même qu'il étoit *un grand dupeur d'oreilles;* c'est ce qu'il répresentoit à Conrart, qui le pressoit de publier ses Poësies; la raison pourquoi il refusoit de le faire, c'est qu'il pensoit qu'elles pouroient bien ne pas avoir sur le papier les mêmes graces qu'elles avoient dans sa bouche lorsqu'il les récitoit.

En recitant, de vrai, je fais merveille,
Je suis, Conrart, un grand dupeur d'oreilles.

Un autre talent de Bois-Robert, étoit de sçavoir assaisonner ses railleries d'un sel fin & délicat; mais ce qui faisoit que l'on ne s'en offensoit pas, c'est que s'il railloit les autres, ce qui lui arrivoit souvent, à cause du penchant naturel qu'il avoit à la plaisanterie; de son coté il souffroit sans peine que les autres le raillassent à leur tour.

Naturellement porté à obliger, il se faisoit un plaisir de contribuer à l'avancement des personnes de mérite, & principalement à celui des gens de lettres. Comme l'on sçavoit qu'il possédoit toute la confiance du Ministre, il se voyoit souvent importuné, sur-tout par sa famille; ce qui lui a fait dire plaisamment dans une piéce de Poësie qui commence par ces trois vers.

Melchisedec étoit un heureux homme+, + alias, un homme heureux
Et son bonheur est l'objet de mes vœux,
Car il n'avoit ni freres ni neveux.

On lit dans le *Menagiana*, que Bois-Robert passant un jour dans la rue de Saint Anastase, où un homme venoit d'être blessé à mort, ayant été prié de le confesser, il s'approcha de ce mourant, & lui dit, *mon camarade, pensez à Dieu, dites votre benedicite*, & continua son chemin. Ce *benedicite* qui se trouve là fort déplacé, s'étoit présenté naturellement à son esprit, parce que comme il étoit homme de bonne chere, il avoit souvent la tête remplie des idées de quelque bon repas.

Le Théâtre étoit une autre de ses passions: aussi étoit-on assuré de le trouver toujours à l'Hôtel de Bourgogne, surtout lorsque Mondori y jouoit. Ce fut son assiduité au Théâtre qui donna lieu à une avanture assez plaisante, qui lui arriva un jour qu'il entendoit la Messe dans l'Eglise des Minimes de la Place Royale. Etant à genoux sur un prié-dieu fort propre, & ayant devant lui un breviaire en grand volume, quelqu'un ayant demandé qui étoit cet Abbé, M. de Coupeauville répondit assez haut pour que M. de Bois-Robert l'entendît, *C'est l'Abbé Mondory qui doit prêcher cette après-dinée à l'Hôtel de Bourgogne.*

Quoique les ouvrages de cet écrivain ne soient pas aujourd'hui fort estimés, on ne peut disconvenir qu'il n'ait fait de fort jolis vers, où régne une naïveté & une plaisanterie charmante. On en peut juger par la belle Epitre qu'il adressa à Balzac, & dans laquelle il raconte les occupations de l'Académie qui se tenoit alors chez lui.

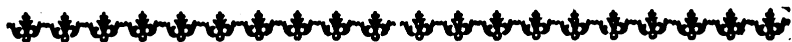
Voila comment nous nous divertissons,
En beaux discours, en sonnets, en chansons.
Et la nuit vient qu'à peine on a sçu faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire.
J'en ai vu tel aux Avents commencé,
Qui vers les Rois n'étoit guere avancé.
Pour dire tout enfin dans cette Epitre,
L'Académie est comme un vrai Chapitre.
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble, ils ne tiennent plus rien.

Les chanſons étoient le genre de Poëſie dans lequel il réuſſiſſoit le mieux: auſſi Furetiere dans ſa requête des Dictionnaires lui donne-t'il le tître de *premier chanſonier de France*. Voici les vers qu'il compoſa pour Mademoiſelle de Villeneuve, l'éleve du fameux Lambert, & fille d'un Dentiſte du Roi. Cette Demoiſelle, qui à une grande beauté joignoit une voix charmante, n'étoit alors âgée que de douze à treize ans.

Eh quoi! dans un âge ſi tendre
On ne peut déja vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux ſans mourir.
Ah ſoyez, jeune iris, ou plus grande ou moins belle;
Apprenez petite cruelle,
Apprenez à bleſſer, quand vous ſaurez guérir.

Mais c'eſt pour le Théâtre que ce célebre Académicien a le plus exercé ſon génie Poëtique. Les piéces qu'il a compoſées en ce genre, ſont au nombre de dix-huit, ſçavoir la Liſiméne, ou l'heureuſe tromperie, les rivaux amis, le couronnement de Darie, la belle Palene, la vraye Didon ou la Didon chaſte, la jalouſe d'elle-même, la ſotte gageure, ou les divertiſſemens de la Comteſſe de Pembroc, Caſſandre, Comteſſe de Barcelone, l'inconnüe, l'amant ridicule, les généreux ennemis, la belle plaideuſe, les apparences trompeüſes, la belle inviſible ou la conſtance éprouvée, les coups d'amour & de fortune, ou l'heureuſe infortunée; Théodore, Reine de Hongrie.

M. de Bois-Robert a encore donné une hiſtoire Indienne d'Anaxandre & d'Oraſie, des nouvelles héroïques & amoureuſes, une paraphraſe ſur les ſept Pſeaumes, un grand nombre d'Epitres en vers, & beaucoup d'autres Poëſies diverſes. M. Huet dit qu'il fit paroître dans les derniers momens de ſa vie, de grands ſentimens de repentir, de n'avoir pas réglé aſſez exactement ſa vie ſelon les devoirs de ſa profeſſion. Il mourut en 1662.



GAUTIER DE LA CALPRENEDE.

GAUTIER DE COSTES, Chevalier, Seigneur de la Calprenede, de Toulgou, de Saint Jean, de Liret & de Valeminy, né au Château de Toulgou, Diocése de Cahors, à deux lieuës de Sarlat, eut pour pere Pierre de Costes, & pour mere Catherine du Verdier-Genouillac.

Ses études faites à Toulouse avec quelque succès, il se dévoua à la profession des armes, & vint à Paris, où il fut reçu cadet dans le Régiment des Gardes, vers l'an 1632. Son engagement dans l'état militaire ne l'empêcha pas de cultiver avec ardeur le goût qu'il avoit pour les Muses. Son coup d'essai fut une Tragédie, intitulée, *la mort de Mitridate*, (*a*) qu'il commença à composer quinze jours après qu'il fut arrivé à Paris. Aussi dit-il dans la préface de cette piéce, » qu'il attend de l'indulgence pour les fautes » que peut avoir commises en Poësie un jeune soldat, qui » attend plus sa réputation de son épée que de ses vers; » & quant aux fautes par rapport à la langue, il dit qu'elles » doivent paroître bien excusables dans un Gascon qui ne » sçait de François que ce qu'il en a lû en Périgord, dans » les Amadis de Gaule.

Un Roman intitulé, Silvandre, que le jeune de la Cal-

(*a*) La répresentation & l'impression de cette même piéce nous offrent deux anecdotes assez singuliéres: comme elle fut mise sur le Théâtre le jour des Rois, cette circonstance de tems donna occasion à une plaisanterie qui fut suivie de grands éclats de rire. Mitridate, le Héros de la Piéce, paroît avec une coupe empoisonnée à la main, & après avoir déliberé quelque-tems, il dit en avalant le poison, *mais c'est trop differer*, un plaisant du parterre acheva le vers, en criant, *le Roi boit, le Roi boit.*

Cette piéce essuya une autre disgrace; un Libraire s'étant avisé de la faire imprimer dans l'absence de l'Auteur, qui ne put révoir que le dernier acte, défigura tellement les quatre premiers, que le nombre des fautes égaloit presque celui des mots; mais ce que M. de la Calprenede trouva fort singulier, c'est qu'il eut plu à l'Editeur de le faire passer pour mort dans une Epitre, quoiqu'il ne se fût jamais mieux porté.

prenede

prenede donna quelque tems après au Public, l'annonça dans le monde, comme un homme qui avoit une égale facilité à écrire en vers & en prose. L'argent que lui apporta ce second ouvrage, il l'emploia à s'habiller d'une façon bizarre; & sur ce que ses amis ne pouvoient gueres deviner de quelle étoffe étoit son habit, il répondoit à ceux qui lui en demandoient le nom, que c'étoit du *Silvandre*.

L'enjouement de son esprit, la vivacité de son imagination féconde en saillies heureuses, lui faisoient répandre des graces infinies sur tout ce qu'il disoit. Personne aussi qui possédât dans un plus éminent dégré que lui, le talent de raconter; & ce fut là un talent qui ne contribua pas peu à l'avancement de sa fortune. Sa coûtume étoit de faire de fréquentes apparitions dans la salle de l'appartement de la Reine; à peine y paroissoit-il, qu'il se voyoit entouré d'une foule d'Auditeurs, qui prenoient plaisir à lui entendre débiter mille jolies petites histoires: il amusoit surtout infiniment les Femmes-de-chambre de la Reine, & sur ce que cette Princesse se plaignit un jour de leur peu d'assiduité auprès d'elle, elles lui avoüérent que ce n'étoit jamais qu'à regret qu'elles s'arrachoient d'auprès d'un jeune homme, qui étoit inimitable dans sa façon de raconter, & que le plaisir qu'elles prenoient à l'entendre, leur faisoit quelquefois oublier leur devoir. C'en fut assez pour interesser la curiosité de la Reine; le jeune de la Calprenede presenté à cette Princesse, sçut l'amuser si agréablement, qu'elle le gratifia d'une pension.

Encouragé par le succès qu'eurent ses premiers ouvrages, il donna successivement diverses piéces de Théâtre. (*a*) On raconte que le Cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, il convint que la piéce étoit bonne, mais ce fut en ajoûtant que les vers étoient lâches; ce qui ayant été

(*a*) Ces Piéces sont, Bradamante, Tragi-Comédie, Jeanne d'Angleterre, Tragédie, le Clarionte ou le sacrifice sanglant, Tragi-Comédie; le Comte d'Essex, Tragédie; la mort des enfans d'Hérodes, Edoüard, Roi d'Angleterre; Phalante & Hermenegilde, Tragédies.

rapporté à l'Auteur ; *Comment lache !* s'écria-t'il, *cadedis, il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede.* Gascon dans ses saillies, il l'étoit jusques dans ses écrits, & il se peignoit lui-même dans les Héros de ses Piéces ; ce qui a fait dire à M. Despréaux dans son art Poëtique.

Tout a l'humeur Gasconne en un Auteur Gascon,
Calprenede & Juba, parlent du même ton.

Nous avons encore du même Auteur quelques Ouvrages en prose, (*a*) qui ont été favorablement reçus du Public, & en particulier son Roman de Cléopatre, qui seroit encore regardé aujourd'hui comme un modéle en ce genre, si cet Ouvrage ne fatiguoit pas un peu le lecteur par son excessive longueur.

Cependant M. de la Calprenede n'étoit pas tellement livré aux Muses, que le commerce qu'il avoit avec elles lui fit négliger les occasions de se distinguer dans sa profession. Il étoit depuis quelque tems parvenu au grade d'Officier, lorsqu'en 1650 il fut fait Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roi. Deux ans auparavant il avoit épousé Magdeleine de Lec, (*b*) d'une ancienne famille

(*a*) Outre la Silvandre dont nous avons parlé, M. de la Calprenede a encore donné au Public, Cassandre, Roman en 12 volumes, Cléopatre, Ouvrage aussi volumineux, & Pharamond ou l'histoire de France, continué par M. de V[illegible]moriére, qui a ajoûté cinq nouveaux volumes aux sept de M. de la Calprenede.

(*b*) Elle avoit épousé en premiéres noces Jean de Vieux-Pont, Seigneur de Compant ; & en secondes noces, Arnoud de Braque, Seigneur de Vaulart & de Chateauvert. Richelet dit que cette Dame avoit cinq maris, & que M. de la Calprenede l'ayant épousée, il en fut séparé par Arrêt du Parlement. Gui Patin, dans une de ses lettres à un de ses amis, dattée du 8 Décembre 1666, écrit ainsi. « Les grands jours d'Auvergne ont fait couper la tête à une certaine » Madame de la Calprenede, qui avoit eu en sa vie divers maris, mais accusée » d'avoir empoisonné le dernier, qui étoit un Gentil-homme Gascon, qui » parloit bien, & qui avoit fait divers Romans, entr'autres le Pharamond. Mais ce sont là autant de faussetés manifestes ; parce que 1°. le nom de la Calprenede ne se trouve point dans l'imprimé des grands jours d'Auvergne. 2°. Il conste par les régistres des convois & des enterremens de l'Eglise de Saint Sulpice, que cette Dame qui demeuroit non en Auvergne, mais en Norman-

de Normandie, dont il eut une fille qui fut mariée en 1669 à Armand de Couftin, Vicomte de Beaurepos.

Loret, dans fa gazette du 21 Fevrier 1663, dit que M. de la Calprenede courut rifque de la vie par un accident qu'il décrit dans les vers fuivans.

L'illuftre de la Calprenede,
. . . .
Ces jours paffés dans un cadeau,
Contenant maint objet fort beau,
Vouloit par un coup de jufteffe,
Montrer aux Dames fon adreffe;
Mais foit que le fatal canon
De fon fufil crévât ou non,
On ne m'a pas bien dit la chofe,
La poudre audit canon enclofe,
Qui s'enflamma, qui s'emporta,
Droit au vifage lui fauta.
Et par cette trifte aventure,
Outragea fi fort fa figure,
. . . .
Ce fut au Chateau de Montflaine,
. . . .
Mais il n'en mourut pourtant pas.

Cet accident fut fuivi de près, d'un autre plus fâcheux encore: M. de la Calprenede revenant de Normandie à Paris, fut malheureufement bleffé au front, d'un coup de tête que lui donna fon cheval, qu'il avoit relevé trop vivement dans un faux pas. Il ne furvêcut que quelques jours à ce fecond accident: il mourut dans la maifon d'un

die, étant venue à Paris, y mourut, & fut enterrée le 14 Mars 1668, dans l'Eglife des freres de la Charité, d'où elle fut tranfportée dans celle de S. Sulpice. 3°. Les mêmes Regiftres la difent veuve en dernieres noces de Meffire de Coftes de la Calprenede; & quant au nombre de fes maris, on voit par les contrats de mariage de cette Dame, que M. de la Calprenede fut le troifiéme & le dernier.

de ses amis, au grand Andely-sur-Seine, sur la fin du mois d'Octobre de la même année 1663.



HYPPOLYTE-JULES PILLET DE LA MESNARDIERE.

HYPPOLYTE-JULES PILLET DE LA MESNARDIERE, Maître d'Hôtel, & Lecteur ordinaire de la Chambre du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, naquit à Loudun, l'an 1610. Après avoir fait ses humanités & son cours de Philosophie avec assez de succès, il fut envoyé à Nantes, pour y étudier en Médecine. La possession ou réelle ou prétenduë des Religieuses de Loudun, lui fournit une occasion de signaler la capacité qu'il avoit acquise dans cet art. Un habile Médecin Ecossois, nommé Duncan, ayant publié une Dissertation pour prouver que cette possession n'avoit rien qui ne pût être l'effet d'une imagination dérangée par un excès de mélancolie, le jeune de la Mesnardiére soutint l'opinion contraire dans une Thése qu'il fit imprimer. Le hazard voulut qu'elle tombât entre les mains du Cardinal de Richelieu, dont elle mérita les suffrages. C'en fut assez pour faire concevoir à M. de la Mesnardiére les plus flateuses espérances. Assuré de l'estime du Ministre, il vint à Paris, où il fut d'abord placé auprès de Gaston, Duc d'Orléans, en qualité de Médecin ordinaire de ce Prince, titre qui se voit dans le privilége de son panegyrique de Trajan, imprimé en 1638. Devenu quelque tems après Maître d'Hôtel, & Lecteur ordinaire de la chambre du Roi, il abandonna la Médecine pour se livrer tout entier à l'étude des Belles-lettres, pour lesquelles il avoit plus d'inclination que de talent.

Ce n'est point là, il est vrai, le sentiment du Comte de

Bussi, qui dans ses Mémoires pour l'année 1661, dit, » que M. de la Mesnardiére étoit un virtuose, qui avoit » fort bien écrit de toutes maniéres, & qui avoit laissé » des ouvrages de lui, sérieux & galans, dignes de beau- » coup d'estime. Physicien, Traducteur, Critique, Poëte, » Historien, dans quel genre ne s'est-il pas exercé ?

M. Chapelain critique plus judicieux, pensoit tout autrement, & pensoit plus juste. Il parle ainsi de M. de la Mesnardiére *dans sa liste de quelques gens de lettres François, vivans en 1662.* » Il écrit, dit il, avec facilité & » assez de pureté en vers & en prose, moins foible en » François qu'en Latin; son stile est mou & étendu, & » dans ses longues expressions se délaie & se perd. Ce qu'il » pourroit y avoir de singulier, quand il veut s'élever, il » dégenere en obscurité, & ne fait paroître que de beaux » mots, qui ne font que sonner & ne signifient rien. Sa » paraphrase plutôt que sa traduction du panégyrique de » Pline, & sa Poëtique le font paroître dépourvû de juge- » ment, aussi-bien que les Piéces de son invention qui font » le principal du volume de vers qu'il a publiés. Son » Traité des esprits naturels, & sa paraphrase de quelques » épigrammes d'Anthologie, ne sont pas méprisables, & » s'il n'avoit rien fait voir que cela, il en seroit plus estimé. » Enfin ce n'est pas un homme dont on puisse rien faire, » ni sur qui on puisse appuyer aucun dessein, où il faille » jouer tant soit peu de la cervelle.

Cette critique paroîtra sans doute un peu outrée, si on lui oppose les jugemens favorables que Mrs Rosteau & Furetiére, le pere Frizon, & M. l'Abbé d'Aubignac, ont portés sur les ouvrages de M. de la Mesnardiére, & en particulier sur sa Poëtique, à laquelle il travailla par ordre du Cardinal de Richelieu, & que la mort de ce Ministre l'empêcha d'achever. Cet ouvrage devoit renfermer généralement toutes les parties de la Poëtique; mais M. de la Mesnardiere n'a traité que de ce qui a rapport à la Tragédie & à l'Elegie.

Outre les Ouvrages dont nous avons déja parlé, cet écrivain a encore donné deux Tragédies, la Pucelle d'Orléans, & Alinde, une Traduction des lettres de Pline, le Consul, une lettre sur le Poëme Epique, & sur le Poëme de la Pucelle ; & une Relation contenant le secours d'Arras, en 1654, le siége de Valence en 1656, & celui de Dunkerque en 1658.

M. de la Mesnardiére mourut à Paris le 4 Juin 1663, âgé de 53 ans. Il avoit été reçu à l'Academie en 1655, à la place de Tristan l'Hermite.



JEAN OGIER DE GOMBAUD.

NOUS nous contenterons, comme l'a fait M. l'Abbé d'Olivet, de transcrire ici l'éloge historique que M. Conrart nous a laissé du célébre M. de Gombaud.

» Cet illustre Académicien né à Saint Just de Lussac » près de Brouage en Xaintonge, (on ne sçait point pré- » cisément en quelle année,) étoit Gentilhomme & Ca- » det d'un quatriéme Mariage, comme il avoit accoutu- » mé de le dire lui-même par raillerie pour s'excuser de » ce qu'il n'étoit pas riche. Il étoit grand, bien fait, de » bonne mine, & sentant son homme de qualité : sa piété » étoit sincére, sa probité à toute épreuve, ses mœurs » sages & bien réglées. Il avoit le cœur aussi noble que » le corps, l'ame droite & naturellement vertueuse, l'es- » prit élevé, moins fécond que judicieux, l'humeur ar- » dente & prompte, fort portée à la colére, quoiqu'il eût » l'air grave & concerté. Après avoir achevé à Bordeaux » ses études en la plûpart des Sciences, sous les plus ex- » cellens Maîtres de son tems, il vint à Paris sur la fin » du Régne du Roi Henri le Grand, où il ne tarda gué- » res à être connu & estimé. Ce grand Monarque ayant » été malheureusement assassiné, tous les François se

» pleurérent comme le pere de la Patrie ; & tous les Poë-
» tes ſemérent ſon tombeau de fleurs funébres qu'ils
» avoient cueillies ſur le Parnaſſe. M. de Gombauld,
» quoique jeune, ne fut ni des derniers ni des moindres.
» Sous la minorité de Louis XIII. & ſous la régence de
» la Reine Marie de Médicis ſa mere, il fut des plus
» conſidérés de cette grande & magnifique Princeſſe ; &
» il n'y avoit point d'homme de condition qui eût l'en-
» trée plus libre chez elle, ni qui en fût vû de meilleur
» œil. Comme elle étoit d'humeur libérale, & qu'elle ai-
» moit à l'exercer envers ceux qu'elle en jugeoit dignes,
» elle donnoit des penſions conſidérables à beaucoup
» d'hommes de ſçavoir & d'eſprit. Celle de M. de Gom-
» bauld étoit de douze cens écus, ce qui lui donna moyen
» de paroître en fort bon équipage à la Cour, ſoit à Paris,
» ou dans les voyages qui étoient fréquens en ce tems-là. Et
» comme il étoit autant ennemi des dépenſes ſuperfluës,
» qu'exact à faire honnêtement les néceſſaires, il fit un
» fond aſſez conſidérable de l'épargne de ces années d'a-
» bondance, ce qui lui vint bien à propos pour paſſer celles
» de ſtérilité qui y ſuccéderent, quand les guerres civiles
» & étrangeres eurent diminué & enfin tari les ſources
» d'où les premieres avoient coulé. On le réduiſit d'abord
» de douze cens écus à huit cens où il eſt demeuré juſ-
» qu'à ſa mort ſans être payé néanmoins depuis la guer-
» re de Paris, que par les offices de quelques perſonnes
» puiſſantes & généreuſes, dont il avoit l'honneur d'ê-
» tre connu & protégé, entre leſquelles M. le Duc &
» Madame la Ducheſſe de Montauſier doivent tenir le
» premier rang. Durant quelques années il fut auſſi gra-
» tifié d'une penſion ſur le ſçeau par M. Séguier, Chan-
» celier de France. Il avoit toujours vécu fort ſain, à quoi
» ſa frugalité & ſon économie avoient extrêmement con-
» tribué. Mais un jour qu'il ſe promenoit dans ſa cham-
» bre, ce qui lui étoit fort ordinaire, le pied lui ayant
» tourné, il tomba, & ſe bleſſa tellement à une hanche,

» qu'il fut obligé de garder presque toujours le lit, de-
» puis cet accident jusqu'à la fin de sa vie, qui a duré
» près d'un siécle, si une datte écrite de sa main dans un
» des livres de son cabinet étoit le tems véritable de sa
» naissance, comme il l'avoit dit en confidence à quel-
» qu'un qui n'en a parlé qu'après sa mort. Il avoit été
» honoré de la bienveillance de tous les Grands, & de
» toutes les Dames des trois Cours qu'il avoit vûës; c'est-
» à-dire celles de Henri IV. de Louis XIII. & de Louis
» XIV. & pendant les Régences de deux grandes Rei-
» nes, Marie de Médicis, & Anne d'Autriche; il étoit
» des plus assidus à se trouver à leur cercle, principale-
» ment à celui de la premiere de ces Princesses. Mais
» il se rendoit encore avec plus de soin & de plaisir au
» délicieux réduit de toutes les personnes de qualité &
» de mérite qui fussent alors; je veux dire à l'Hôtel de
» Rambouillet, qui étoit comme une Cour abregée &
» choisie, moins nombreuse, mais si je l'ose dire, plus ex-
» quise que celle du Louvre, parce que rien n'approchoit
» de ce Temple de l'honneur, où la vertu étoit révérée
» sous le nom de l'incomparable Artenice, qui ne fût
» digne de son approbation & de son estime. Enfin M.
» de Gombauld fut aimé & admiré de tous ceux, qui
» comme lui avoient sacrifié aux Muses & aux Graces;
» & je ne doute point que la postérité ne lui soit encore
» plus équitable que le siécle où il a vécu, & que le mé-
» rite de ses Ouvrages ne fasse obtenir à son nom l'im-
» mortalité, qui est la récompense de tous les hommes
» de Lettres, quand ils ont pû parvenir au rang où celui-
» ci s'étoit élevé.

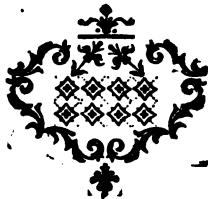
Son premier Ouvrage fut un Roman intitulé, *Endymion*, qui fut reçu avec applaudissement du public. Il donna ensuite une pastorale sous le titre d'Amarante, les Danaïdes, Tragédie, une Tragi-comédie qu'il intitula Cydippe. Ses autres ouvrages sont quelques Traités sur la Religion, diverses Poësies, & trois livres d'Epigrammes.

Ménage

Ménage, Maynard, Roſtau, Guéret, Furetiere parlent avec éloge des Poëſies de cet Ecrivain,& principalement de ſes Epigrammes, qui quoique compoſées dans un âge avancé, ont tout le feu que la jeuneſſe eût pû leur prêter. Si l'on s'en rapporte au jugement de M. Deſpréaux, il s'en faut bien que M. de Gombaud ait mérité toutes les louanges qui lui ont été ſi libéralement prodiguées. Il dit que parmi le grand nombre de piéces de Vers qu'il a compoſées, à peine y en a-t-il deux ou trois qui méritent quelque eſtime. De ce nombre eſt ſans doute l'Epigramme ſuivante adreſſée à Saint Amant.

Tes Vers ſont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'eſt rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Ce célebre Auteur mourut en 1664. âgé, comme nous l'avons dit, de près de cent ans.



GEORGE DE SCUDERI.

GEORGES DE SCUDERI, Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, issu d'une noble & ancienne famille du Royaume de Naples, mais établie depuis plusieurs siécles en Provence, prit naissance au Havre de Grace en 1601. Son pére Gouverneur de cette Place servit avec distinction sous l'Amiral de Villars dont il suivit la fortune. Georges de Scuderi, son fils, embrassa aussi de bonne heure le parti des armes, comme il nous l'apprend lui-même dans la Préface de son *Ligdamon*. » Tu couleras aisément, dit-il au Lecteur, par dessus les » fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes ap» prendre qu'on m'a vû employer la plus longue partie » du peu d'âge que j'ai, à voir la plus belle & la plus gran» de partie de l'Europe, & que j'ai passé plus d'années » parmi les armes, que d'heures dans mon cabinet, & » beaucoup plus usé de méches en arquebuses qu'en chan» delles: de sorte que je sçais mieux ranger les soldats que » les paroles, & mieux quarrer les Bataillons que les Pé» riodes.

Et dans son Epître dédicatoire de la même piéce, il dit au Duc de Montmorenci, » je veux apprendre à écri» re de la main gauche, afin que la droite s'employe à » vous servir plus noblement. » Il ajoûte dans un autre endroit, *qu'il est sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau.*

Quoiqu'il en soit, M. de Scuderi ne fut pas toujours du goût de ses ancêtres : jeune encore il préféra le repos du cabinet au bruit des armes. Etant venu à Paris, il s'y fit connoître par differentes Piéces qu'il donna au Théâtre, & qui eurent toutes, selon lui, un succès extraordi-

naire, à l'exception cependant de son Amant libéral; *mais l'impression*, ajoûte-t'il dans la Préface de son Arminius qui fut sa derniere piece, *fit ce que j'avois espéré du Théâtre.* Voilà comme l'on voit un Auteur autant content de lui-même que de son siécle; mais avoit-il sujet de l'être? Ce n'est pas ce que l'on pensera, du moins si l'on en juge par ces vers de M. Despréaux.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un Volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre & des sots pour les lire,
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers.

Cependant M. Despréaux lui-même, dans la Préface de ses Œuvres, ne peut s'empêcher d'avoüer que M. de Scuderi n'eût beaucoup d'esprit joint à des talens vraiment estimables. Le Pere Mambrun, Mrs Chapelain, Pelisson & Sarasin ont porté de cet Auteur le jugement le plus avantageux. Le dernier compare la Tragi-comédie de M. de Scuderi, intitulée *l'Amour tyrannique*, à tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre; & M. de Balzac ne parle pas avec moins d'éloge de l'*Arminius* du même Auteur.

» Entre ceux qui ne pûrent souffrir l'approbation qu'on » donnoit au Cid & qui crurent qu'il ne l'avoit pas méri- » tée, ce fut M. de Scuderi, dit M. Pélisson, qui parut » le premier, en publiant ses observations contre cet Ou- » vrage, ou pour se satisfaire lui-même, ou pour plaire » au Cardinal de Richelieu, ou pour tous les deux ensem- » ble. Quoiqu'il en soit, il est bien certain qu'en ce dif- » ferend qui partagea toute la Cour, le Cardinal sembla » pancher du côté de M. de Scuderi, & fut bien aise qu'il » écrivît comme il fit à l'Académie Françoise, pour s'en » remettre à son jugement.

Ce ne fut que treize ans après que M. de Scuderi eut publié ses observations, qu'il fut reçu à l'Académie à la place de M. de Vaugelas, sçavoir en 1650. & quelque tems après il obtint le gouvernement de Notre Dame de la Garde en Provence. Rien de plus joliment écrit que ce que l'on lit sur ce Gouvernement, dans le voyage de Mrs de Bachaumont & ~~de la~~ Chappelle. Voici comment ils s'expriment.

Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille,
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du Château.

» Ce Fort est sur le sommet d'un rocher presque inac- » cessible & si haut élevé, que s'il commandoit à tout » ce qu'il voit au-dessous de lui, la plûpart du genre hu- » main ne vivroit que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos Rois
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence;
De gens pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes;
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

» Une description magnifique qu'on a faite autrefois » de cette Place, (M. de Scuderi dans un de ses Ouvra- » ges) nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grim-

» pâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'ex-
» trêmité de cette montagne, où l'on est bien surpris de
» ne trouver qu'une méchante mazure tremblante prête
» à tomber au premier vent. Nous frapâmes à la porte,
» mais doucement, de peur de la jetter par terre, & après
» avoir heurté long-tems sans entendre même un chien
» abboyer sur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent, Messieurs, là dedans,
On n'entre plus depuis long-tems;
Le Gouverneur de cette Roche
Retournant en Cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

» La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-
» tout quand ils nous firent remarquer un écriteau que
» nous lûmes avec assez de peine, car le tems l'avoit pres-
» que effacé.

Portion de Gouvernement
A louer tout présentement.

Et plus bas en petit caractére,

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le Secrétaire,
Ou chez Courbé, (Libraire) *l'homme d'affaire*
De tous Messieurs les beaux esprits.

Mais après cette digression trop amusante pour que nous puissions douter du plaisir qu'elle aura fait à nos lecteurs, revenons à quelque chose de plus sérieux.

Voici un trait trop glorieux à la mémoire de M. de Scuderi pour que nous le passions sous silence. Il avoit com-

posé son poëme d'Alaric qu'il avoit dessein de dédier à Christine Reine de Suéde, qui comptoit ce Roi des Goths parmi ses ancêtres, & qui avoit réservé une chaîne d'or de mille pistoles pour la dédicace qu'on lui feroit de cet Ouvrage. » Mais comme M. le Comte de la Gardie dont » il est parlé fort avantageusement dans ce Poëme, essuya » la disgrace de la Reine, qui souhaitoit que le nom du » Comte fut ôté de cet Ouvrage, M. Chevreau ayant » informé M. de Scuderi des intentions de cette Princesse, » répondit que quand la chaîne d'or seroit aussi grosse & » aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'His- » toire des Incas, il ne détruiroit pas l'Autel où il avoit » sacrifié. M. Chevreau qui rapporte ce trait, ajoûte que » cette fierté héroïque ayant déplu à la Reine, elle chan- » gea d'avis, & que M. le Comte de la Gardie obligé de » reconnoître la générosité de M. de Scuderi, ne lui en » fit pas même un remerciement.

Cet Alaric de M. de Scuderi n'a pas échapé à la sévére critique de M. Despréaux. Le début pompeux de ce Poëme qui commence par ce vers,

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre,

a fait dire à ce critique,

N'allez pas dès l'abord, sur Pégaze monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris?
La Montagne en travail enfante une souris.

M. Bayle pense un peu plus favorablement de ce Poëme; il dit que les Vers en furent trouvés aisés & coulans, & qu'il fit échouer celui de la Pucelle.

Les piéces de Théâtre de M. de Scuderi sont au nombre de seize, il a donné aussi diverses autres poësies & plusieurs Ouvrages en Prose dont on peut voir le catalogue dans l'Histoire de l'Académie Françoise, continuée par M. l'Abbé d'Olivet.

M. de Scuderi mourut à Paris le 14 Mai 1667. âgé de 66 ans. Il avoit épousé une Demoiselle de Martinvast, *d'une* bonne maison de Normandie, dont il eut un fils qui fut l'Abbé de Scuderi.



HONORAT DE BEUIL DE RACAN.

HONORAT DE BEUIL, Chevalier, Marquis de Racan, l'un des premiers de l'Académie Françoise, prit naissance à Racan, Château situé à l'extrêmité de la Tourraine sur les confins du Maine & de l'Anjou, en l'année 1589. A l'âge de 16 ans il entra page de la Chambre du Roi sous M. de Bellegarde, qui par ordre d'Henri IV. donnoit sa table au célebre Malherbe à qui il entretenoit aussi un cheval. Ce fut sous un si grand maître que le jeune Racan cultiva l'heureux talent qu'il avoit pour la Poësie, & il avoue lui-même que ce fut de lui qu'il apprit tout ce qu'il sçut jamais de cet Art. Malherbe de son côté reconnoissoit que Racan étoit de tous ses éléves celui qui avoit le plus de génie; » que Racan » cependant faisoit de meilleurs vers, mais qu'il n'a» voit point de force; que Racan avoit de la force, mais » qu'il ne travailloit pas assez ses vers; que le plus souvent » pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de grandes li» cences, & que de Maynard & de Racan on feroit un » grand Poëte.

A ce jugement de Malherbe, nous joindrons celui de M. Despréaux. » Racan, dit il dans une de ses lettres à » M. de Maucroix, avoit plus de génie que Malherbe, » mais il est plus négligé & songe trop à le copier; il ex» celle surtout, à mon avis, à dire les petites choses, & » c'est en quoi il ressemble mieux aux anciens que j'admi» re surtout par cet endroit; plus les choses sont séches &

» mal-aisées à dire en vers, plus elles frappent, quand elles » sont dites noblement & avec cette élégance qui fait » proprement la Poësie.

Le même critique dont les éloges sont d'autant plus glorieux, qu'il lui arrive plus rarement de louer, reconnoît que Racan n'avoit pas moins de génie pour réussir dans la poësie sublime, que dans la poësie simple & naturelle.

Tout Chantre ne peut pas sur le ton d'un Orphée
Entonner en grands vers la discorde étouffée,
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homére.

Et voici comment le même critique s'exprime dans son premier chant de l'Art poëtique.

Malherbe d'un Héros peut chanter les exploits,
Racan, chanter Philis, les Bergers & les bois.

Mais ce qu'il y eut de plus admirable dans cet illustre Poëte, c'est que ce fut à son génie seul qu'il dut toute la perfection qu'il acquit dans son Art. Costar nous apprend que Racan n'avoit jamais étudié, & qu'il avoit même une si grande incapacité pour la langue latine, que jamais il ne put apprendre par cœur le *Confiteor*, & qu'il étoit obligé de le lire, lorsqu'il alloit à confesse. Mais la beauté & la délicatesse de son esprit lui tenoient lieu de Science : peut-être n'étoit-t-il pas bien lui-même convaincu de l'utilité de l'étude, c'est du moins, ce semble ce que l'on pourroit inférer du discours qu'il composa contre les Sciences, & qui fut lû à l'Académie par M. de Cerisai le 9 Juillet 1635.

M. de Racan en sortant de Page, embrassa la profession

ſion des armes ; mais comme il n'avoit pris ce parti que pour ſe conformer aux intentions du Marquis de Racan, ſon pere, que ſon mérite & ſa valeur avoient élévé à la dignité de Maréchal des Camps & Armées du Roi, il ne fit que deux ou trois campagnes, & revint à Paris après le ſiége de Calais. Ce fut dans cette derniere Ville qu'il fit, ou du moins qu'il s'imagina d'avoir fait les quatre Vers ſuivans.

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi, je la tiens pour le point deſirable
Où commencent nos biens & finiſſent nos maux.

Ces Vers donnérent occaſion à une avanture aſſez ſinguliere rapportée par Ménage dans ſes obſervations ſur Malherbe. Il dit que » quelque-tems après M. de Racan » étant à Paris, & récitant ces Vers comme étant de lui » à ſon ami Jurante, cet ami lui dit qu'il ne donnoit pas » dans ce panneau, qu'il ſçavoit fort bien que ces vers » étoient de Matthieu, & que c'étoit le premier quatrain de » ſon livre intitulé, *les Tablettes de la vie & de la mort*. M. » de Racan qui n'avoit pas vû ce livre, conteſta long-» tems & avec beaucoup d'opiniâtreté, que Matthieu » ne pouvoit avoir fait ces Vers, & il ne ſe rendit là-deſ-» ſus que lorſque Jurante les lui fit lire dans le livre de » Matthieu avec le plus grand étonnement du monde.

Voici comment Bayle explique ce que cette avanture paroît avoir de merveilleux.

» Il n'y a, dit-il, guéres de gens qui ignorent que l'on » fait apprendre aux enfans bien élevés quelques maximes » de piété & de morale, & qu'avant même qu'ils ſçachent » lire, on tâche de leur faire retenir par cœur quelque » couplet ſententieux. Sans doute le petit Racan aura oüi » dire à ſa Gouvernante ou à ſa mere quelqu'un des qua-» trains de Pybrac ou de Matthieu ; les idées qui s'en im-» primérent dans ſon cerveau, ſe bouchérent & demeu-

» rérent en cet état quelques années ; elles se débouchè-
» rent dans la suite, & se représentérent à lui comme un
» objet tout nouveau, & sans renouveller le souvenir par-
» ticulier de l'Auteur ou de l'Ouvrage d'où elles venoient.
» Il crut donc être l'Auteur de ces quatre Vers, quoique
» dans le fonds ils ne fussent autre chose qu'une réminis-
» cence mutilée. Si l'on examinoit attentivement, ajoû-
» te ce judicieux Critique, on trouveroit en mille
» rencontres que ce que l'on croit inventer est une pen-
» sée qu'on a oüi dire, ou qu'on a luë ; mais on n'a point
» retenu cette circonstance.

Nous ne craindrons pas de rapporter encore ici un autre trait que l'on trouve dans le même Ménage. » Il dit que Ra-
» can étoit tout plein de bons mots ; mais qu'il avoit la
» voix fort basse, & ne parloit pas distinctement ; que se
» trouvant un jour dans une compagnie qui étoit nom-
» breuse, on vint à y parler sur quelque sujet qui lui don-
» na occasion de faire un conte fort agréable. Après qu'il
» l'eut achevé, voyant que la compagnie n'en rioit point,
» parce qu'on ne l'avoit point entendu, il s'adressa à Mé-
» nage, qui étoit à côté de lui, & lui dit, *je vois bien*
» *que ces Messieurs ne m'ont pas entendu, traduisez-moi,*
» *s'il vous plaît, en langue vulgaire.*

M. de Racan étant revenu de Calais à Paris, s'adressa à Malherbe dans qui il avoit mis toute sa confiance pour le consulter sur le genre de vie qu'il devoit embrasser ; mais celui-ci, au lieu de lui répondre directement, se contenta de lui réciter le conte du Poge qui a été mis en vers par la Fontaine, *c'est la Fable* du Meûnier, de son fils & de leur Ane ; Malherbe voulant par-là faire entendre à son ami que quelque parti qu'il prît, il ne devoit pas espérer d'être généralement approuvé de tout le monde, & qu'ainsi il ne devoit consulter que sa seule inclination, celle du Marquis de Racan fut pour le mariage, & il la contenta. Il ne reste plus de l'illustre maison de Beuil que la postérité qu'il a laissée.

Son engagement dans le mariage ne rallentit pas son amour pour les Muses. Il continua à les cultiver, & ce fut avec les plus glorieux succès; aussi est-il peu de Poëtes dont les Ouvrages ayent été autant loués que les siens.

Le Pere Rapin dit que Racan étoit né Poëte, & qu'il avoit en particulier un génie merveilleux pour l'Ode. C'est aussi le sentiment de Ménage, qui dit que Racan a excellé dans le genre lyrique, & qu'il s'est élevé à un si haut dégré de perfection, qu'il a surpassé tous ceux qui l'ont précédé, & qu'il a ôté à ceux qui le suivront, l'espérance de l'égaler ou du moins de le surpasser.

La Fontaine compare cet illustre Ecrivain à Horace.

Autrefois à Racan Malherbe l'a conté,
Ces deux Rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre;
Disciples d'Apollon, nos Maîtres pour tout dire.

& il est comparé par Perrault à Virgile & à Homere.

Aux Homéres divins, aux Virgiles superbes
On voit se mesurer nos Racans, nos Malherbes.

Le célébre Rousseau, qui en fait de poësie sera toujours regardé comme un juge dont les décisions sont infaillibles, s'exprime ainsi dans son Epître aux Muses, qui lui promettent un rang sur le Parnasse.

Ton rang y fut enfin marqué par nous,
Et si ce rang à ton chagrin jaloux
Paroît trop bas près des places superbes
Des Sarasins, des Racans, des Malherbes.

Nous avons déja vû ce que Malherbe & Despréaux ont pensé du mérite poëtique de cet illustre Ecrivain. Il mourut au mois de Février de l'an 1670. âgé de 81 ans. Ses Ouvrages sont une Paraphrase des sept Pseaumes de la Pénitence, des Odes sacrées dont les sujets sont tirés des Pseaumes, des Mémoires sur la vie de Malherbe, des Poësies chrétiennes, un recueïl de lettres & les Bergeries.



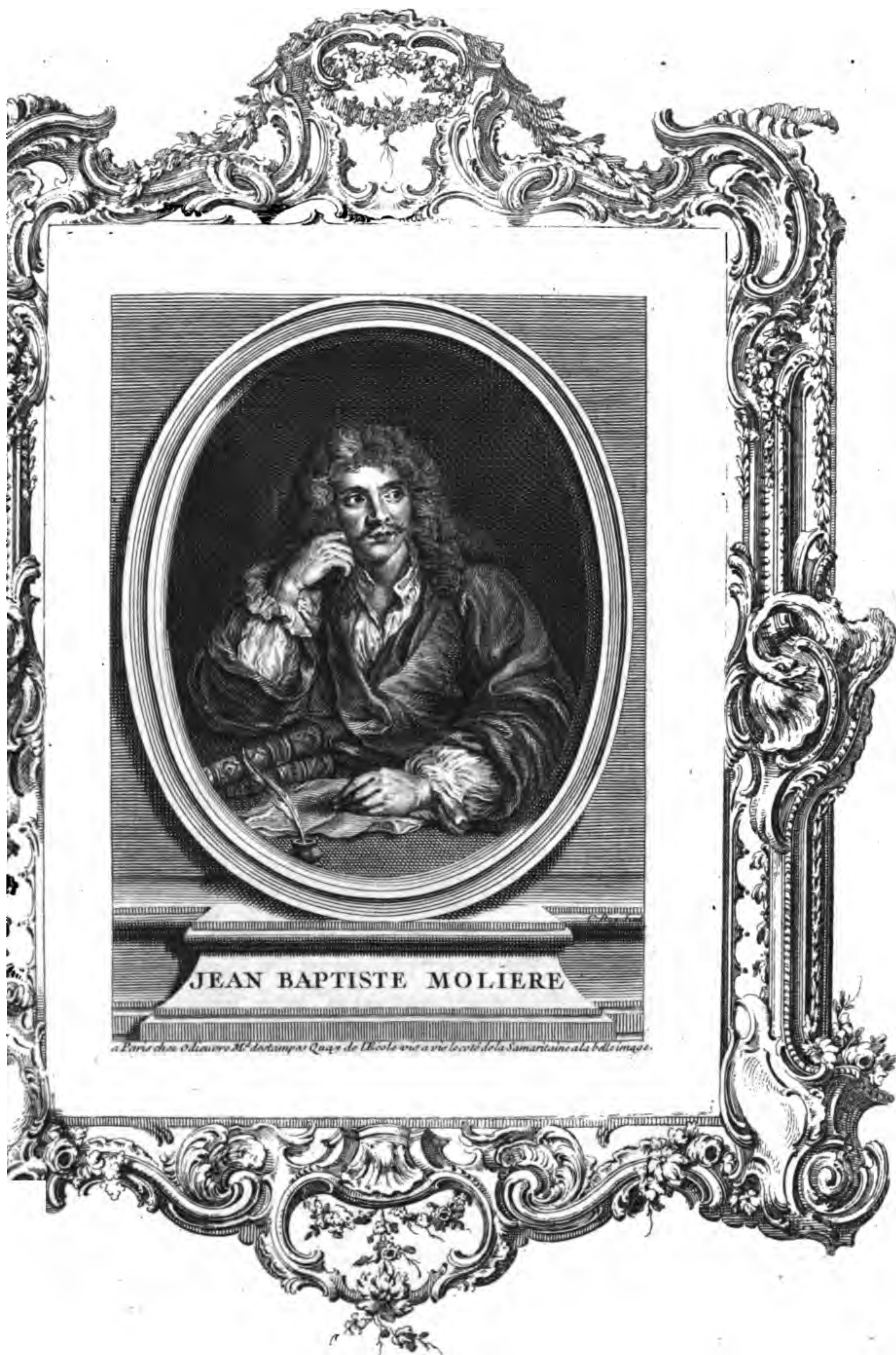
JEAN-BAPTISTE POCQUELIN DE MOLIERE.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN DE MOLIERE, l'un des plus grands ornemens de sa patrie & de son siécle, reconnu pour avoir égalé ou même surpassé les plus excellens Poëtes comiques de l'ancienne Gréce & de l'ancienne Rome (*a*), naquit à Paris en 1620. de Jean-Baptiste Pocquelin, Valet de chambre & Tapissier (*b*) du Roi Lous XIII. & d'Anne Boutet. Quoiqu'il fût né avec des talens supérieurs, jusqu'à l'âge de quatorze ans son éducation fut extrêmement négligée. Son Pere qui le destinoit à la même profession que lui, crut qu'il suffisoit que son fils apprît à bien lire & à bien écrire, & il ne voulut pas qu'il en sçût davantage.

Heureusement le jeune Pocquelin avoit un grand Pe-

(*a*) Je crois pouvoir avancer, dit M. Bayle, qu'en fait d'Ouvrages de plume, il n'y a guéres de choses où tant de gens ayent reconnu la supériorité de ce siécle que dans les piéces comiques. Peut-être cela vient-il de ce que les graces & les finesses d'Aristophane ne sont pas à la portée de tous ceux qui peuvent sentir le sel & les agrémens de Moliere ; car il faut demeurer d'accord que pour bien juger des Comiques Grecs, il faudroit connoître à fond les défauts des Athéniens.... Moliere n'est pas sujet à ce contretems : nous sçavons à qui il en veut ; & nous sentons facilement s'il peint bien le ridicule de notre siécle ; rien ne nous échape de tout ce qui lui réussit ; il semble même qu'à l'égard de ces pensées & de ces fines railleries, à qui tous les siécles & tous les peuples polis sont sensibles, il soit plus fécond qu'Aristophane & que Térence..... Moliere dans son Amphytrion, ajoûte le même Critique, a pris beaucoup de chose de Plaute ; mais il leur donne un autre tour.... Il y a des finesses dans l'Amphytrion de Moliere qui surpassent de beaucoup les railleries de l'Amphytrion latin. Combien de choses n'a-t-il pas fallu retrancher de la Comédie de Plaute, qui n'eussent point réussi sur le Théâtre françois ! combien de traits & d'ornemens d'une nouvelle invention n'a-t-il pas fallu que Moliere ait inséré dans son Ouvrage pour le mettre en état d'être applaudi, comme il l'a été ! Par la seule comparaison des prologues, on peut connoître que l'avantage est du côté de l'Auteur moderne.

(*b*) Il étoit aussi Marchand Fripier, & il avoit sa boutique sous les pilliers des Halles.


JEAN BAPTISTE MOLIERE
a Paris chez Odieuvre Md. destampes Quay de l'Ecole vis a vis le coté de la Samaritaine a la belle image.

re qui penſoit bien différemment. Ce bon homme qui ramaſſoit ſur ſon petit-fils toute ſa tendreſſe, ſe faiſoit un plaiſir de le mener ſouvent à la Comédie. Cet amuſement n'eut que trop de charmes pour lui, & ne contribua pas peu à le dégoûter de ſa profeſſion. On ne le vit plus dès lors s'en occuper qu'à regret. Son pere qui s'apperçut de ce changement, en ayant voulu ſçavoir la cauſe, le jeune Pocquelin ne put s'empêcher de lui déclarer qu'il ſe ſentoit un penchant extrême pour l'étude, & que la plus grande grace qu'il eût à demander, étoit qu'on le mît en état de ſatisfaire ſon inclination. Le grand pere qui étoit préſent ne manqua pas d'appuyer par de bonnes raiſons la demande de ſon petit-fils, & il fut enfin conclu qu'il ſeroit envoyé au Collége des Jéſuites pour y faire ſes humanités. La facilité de ſon génie lui fit faire les plus rapides progrès dans les belles Lettres & dans la Philoſophie qui lui fut enſeignée par le célebre Gaſſendi.

Cependant le grand âge & les infirmités de ſon pere ne lui permettant plus d'exercer ſa charge de Valet de chambre-Tapiſſier, le jeune Pocquelin reçu en ſurvivance de cet emploi, fut obligé d'en faire les fonctions, & il ſuivit le Roi Louis XIII. dans le voyage que ce Prince fit à Narbonne en 1641.

On dit que de retour à Paris, il étudia en Droit, & qu'il ſe fit recevoir Avocat; mais quoiqu'il en ſoit de cette anecdote qui me paroît fort douteuſe, il eſt ſûr que ſi le jeune Pocquelin s'attacha d'abord au Barreau, il le quitta bientôt pour ſe dévouer tout entier au Théâtre. Il commença par s'aſſocier à quelques jeunes gens de ſon âge, paſſionnés comme lui pour la Comédie (a), & qui

(a) Selon M. Pérault, Moliere naquit avec une ſi belle inclination pour la Comédie, qu'il ne fut pas poſſible de l'empêcher de ſe faire Comédien..... Son pere le fit ſolliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette penſée. Il lui envoya même le Maître chez qui il l'avoit mis en penſion pendant les premieres années de ſes études.... Mais bien loin que le Maître lui perſuadât de quitter la profeſſion de Comédien, le jeune Moliere lui perſuada d'embraſſer la même profeſſion.

avoient quelque talent pour la déclamation. Cette nouvelle Troupe, appellée l'illustre Théâtre, s'établit dans le jeu de paume de la Croix blanche, & y joua avec succès. Pocquelin qui pour des raisons que nous ne sçavons pas, quitta alors son véritable nom pour prendre celui de Moliere qu'il a toujours depuis porté, donna le Docteur amoureux, les Docteurs rivaux, le Maître d'Ecole, & quelqu'autres petites piéces qui n'ont pas été imprimées. La premiere Comédie réguliere qu'il ait fait paroître sur le Théâtre est l'Etourdi, qu'il répresenta avec beaucoup d'applaudissement à Lyon en 1653. Cette piéce eut encore un plus grand succès à Beziers, de même que le Dépit amoureux & les Précieuses ridicules qui furent jouées en presence de M. le Prince de Conti, qui tenoit les états de Languedoc. Moliere ne fut pas long-tems sans se concilier la bienveillance de ce grand Prince; & par ses bonnes qualités plus encore que par la supériorité de ses talens, il sçut si bien gagner son estime, que le Prince parut disposé à se l'attacher en qualité de Secrétaire, & si cette destination n'eut pas lieu, ce ne fut que parce que Moliere osa témoigner qu'il seroit charmé qu'on lui permît de suivre le goût extrême qu'il avoit pour le Théâtre. *Hé Messieurs, ne nous déplaçons jamais*, disoit-il à ceux de ses amis qui le blamoient de ce qu'il n'avoit pas voulu accepter un emploi aussi avantageux; *je suis un passable Auteur, si j'en crois la voix publique, & je puis être un fort mauvais Secrétaire; je divertis le Prince par les spectacles que je lui donne, je le rebuterois par un travail sérieux & mal conduit, & pensez-vous d'ailleurs qu'un misantrope comme moi, capricieux, si vous voulez, soit propre près d'un Grand; je n'ai pas les sentimens assez flexibles pour la domesticité; mais plus que tout cela, que deviendront ces pauvres gens que j'ai amenés de si loin? ils ont compté sur moi, & je me reprocherois de les abandonner.*

Chef d'une petite République, qui lui fut toûjours che-

re, il donna tous ses soins à la perfectionner, & de quel succès ses soins ne furent-ils pas suivis? Après avoir fait admirer ses talens en différentes Provinces, il vint à Paris avec sa nouvelle Troupe, qui joüa d'abord avec beaucoup d'applaudissement, dans la Sale du petit Bourbon, sous le nom de Comédiens de Monsieur, frere unique du Roi, & peu de tems après elle fut établie au Palais Royal. (*a*) Elle soutint dans la Capitale la réputation qu'elle s'étoit faite dans la Province, & Sa Majesté satisfaite des spectacles que lui donnoit la Troupe de Moliere, en fit ses Comédiens ordinaires & leur accorda une pension de sept mille livres, & leur Chef en obtint une particuliere de cent pistoles. (*b*)

Nous ne rappellerons pas ici ce qui n'est ignoré de personne, je veux dire, avec quel surprenant succès l'excellent homme dont je fais l'éloge, travailla à bannir le mauvais goût du Théâtre & à corriger le ridicule & les défauts des hommes dans chaque état. Il faut aussi convenir que personne n'avoit reçu de la nature plus de talens pour jouer tout le genre humain; il s'appliqua particuliérement à connoître le génie des Grands, au lieu que les Comiques qui l'avoient devancé, sembloient s'être bornés à la connoissance du peuple. » Les anciens Poëtes, dit » le Pere Rapin, n'ont que des Valets pour les Plaisans » de leur Théâtre, & les Plaisans du Théâtre de Molié-

(*a*) Elle y representa jusqu'au commencement du Carême 1673. Moliere étant mort en ce tems-là, il y eut quatre Comédiens de sa Troupe qui prirent parti dans celle de l'Hôtel de Bourgogne; & comme ceux qui restoient ne furent pas en état de continuer, il plut au Roi de réduire en un seul corps la Troupe du Marais, & la Troupe du Palais Royal. M. Colbert fut chargé de faire choix des plus habiles Acteurs qui restoient dans la Troupe du Palais Royal, & des plus habiles de celle du Marais, & d'en former une seule Troupe sous le nom de la Troupe du Roi.

(*b*) Joignons à cette pension le produit du Théâtre qui faisoit à Moliere un revenu annuel de près de 15000 livres, parce qu'il avoit quatre parts à la Comédie, une comme Acteur, une pour sa femme qui étoit Comédienne, & deux en qualité d'Auteur.

» re sont des Marquis : les autres n'ont joué que la vie » Bourgeoise & commune, & Moliere a joué tout Paris » & la Cour ; & l'on peut dire qu'il est le seul parmi nous » qui ait découvert ces traits de la nature qui la distin- » guent & qui la font connoître. Ajoûtons que les beau- » tés des Portraits qu'il fait sont si naturelles, qu'elles se font » sentir aux personnes les plus grossiéres, & que le ta- » lent qu'il avoit de plaisanter s'étoit renforcé de moitié » par celui qu'il avoit de contrefaire.

A ce suffrage joignons celui d'un des plus judicieux critiques de son siécle ; voici le monument que l'ingénieux Pere Bouhours a consacré à la mémoire de l'homme celébre dont nous parlons.

Ornement du Théâtre, incomparable Acteur,
Charmant Poëte, illustre Auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des Marquis l'esprit extravagant,
C'est toi qui par tes momeries,
As réprimé l'orguëil du Bourgeois arrogant.
Ta Muse en jouant l'Hypocrite
A redressé les faux dévots ;
La précieuse à tes bons mots
A reconnu son faux mérite.
L'Homme ennemi du genre humain
Le Campagnard, qui tout admire,
N'ont pas lu tes écrits envain ;
~~*Tous deux s'y sont instruits,*~~ +
+Tous deux s'y sont instruits *En ne pensant qu'à rire.*
Enfin tu réformas & la Ville & la Cour ;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien,
Qui mît à les polir son art & son étude.
Mais Moliere à ta gloire, il ne manqueroit rien,
Si

Si parmi leurs défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Je ne sçais si ces deux vers si connus de M. Despréaux,

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois point l'Auteur du Misantrope.

doivent être regardés comme renfermant une critique bien juste. » C'est blâmer Moliere, dit M. Bayle, de ce » qu'il a travaillé non-seulement pour les esprits fins & de » bon goût, mais aussi pour les gens grossiers; il a eu ses » raisons, & il eût pû dire ce qu'on suppose qu'Arlequin » disoit en pareil cas. Voici ce que c'est; *ces plaisanteries*, lui dis-je, *ne sont pas desagréables dans vos Comédies, le mal est, qu'elles ne sont pas toutes également bonnes: j'en conviens*, me dit-il, *mais elles ne laissent pas de divertir certains jeunes gens, qui ne viennent à notre Théâtre que pour rire, qui rient de tout, & souvent sans sçavoir pourquoi. Nous jouons souvent devant ces sortes de gens, & il faut leur donner des plaisanteries de leur portée, faute de quoi on trouveroit souvent une grande solitude dans notre Théâtre..... Si nous ne representions que nos anciennes piéces, notre Hôtel seroit peu fréquenté, & je vous répons ce que Cinthio répondit autrefois à S. Evremont, que l'on verroit mourir de faim de bons Comédiens avec des Comédies excellentes.*

Mais dans les piéces mêmes où Moliere semble s'être le plus attaché à plaire au peuple, combien de traits inimitables? quelle finesse, quelle charmante naïveté ne remarque-t-on pas? Combien de beautés qui charment les personnes mêmes dont le goût est le plus délicat & le plus épuré. Aussi quel nom ne lui firent pas ses admirables productions? Les Princes, (*a*) les Grands du

(*a*) Le Grand Prince de Condé lui faisoit souvent l'honneur de l'admettre à sa table. Les Pages qui y servoient voulant un jour empêcher Moliere de manger les bons morceaux qu'on lui présentoit, avoient la malice de lui changer d'assiette dans l'instant qu'on les lui servoit. Moliere s'en étant apperçu,

Royaume s'empressérent à l'envi à lui donner des marques de leur bienveillance & de leur estime ; & il eut pour amis & pour admirateurs les personnes les plus distinguées dans la République des Lettres. Les qualités de son cœur le rendirent encore plus estimable, que les talens de l'esprit ; droit, sincére, désintéressé, compâtissant, empressé à obliger, il posséda toutes les vertus qui forment le caractére de l'honnête homme. Rien n'auroit manqué à la félicité de ce grand homme sans les chagrins domestiques (*a*), qui troublérent le repos de ses jours.

La derniere de ses Comédies fut le Malade imaginaire. Il en donna la quatriéme représentation le 17 de Février 1673, & mourut le même jour, presque au sortir du Théâtre, où il venoit de jouer le rôle du Malade imaginaire. (*b*) Une mort si singuliere fournit aux Poëtes

prit promptement une aile de perdrix qu'on ne faisoit que poser sur son assiette, & n'en fit qu'une bouchée jusqu'à l'os. Le Page qui vint pour lui ôter son assiette, n'ayant pas été assez allerte, ne retira que cet os, ce qui fit rire Moliere. M. le Prince lui en ayant demandé la raison, il lui répondit, Monseigneur, c'est que vos Pages ne sçavent pas lire, ils prennent les O pour les L.

(*a*) Son mariage avec la Béjard, fille d'une Comédienne de campagne lui ôta l'honneur & la tranquilité. On lit dans un petit livre intitulé, l'Histoire de la Guérin auparavant femme & Veuve de Moliere, que *l'on a donné moins de louanges à Moliere, que l'on n'a dit de douceurs à sa femme.* Desespéré de ce qu'il ne pouvoit pas la rappeller à son devoir, il prit le parti de n'avoir plus aucune habitude avec elle, sans cependant s'en séparer. *Je me suis déterminé*, dit-il un jour à un de ses amis à qui il ouvroit son cœur, *à vivre avec elle, comme si elle n'étoit pas ma femme. Mais si vous sçaviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Ma passion est venuë à un tel point qu'elle va jusqu'à* entrer avec compassion dans ses intérêts ; & quand je considére com-
» bien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en
» même-tems qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant
» qu'elle a d'être coquette ; & je me trouve plus de disposition à la plain-
» dre qu'à la blâmer.

(*b*) Il se trouva fort mal avant que la piéce commençât, & fut prêt de s'excuser de jouer, sur sa Maladie. Cependant comme il eut vû la foule du monde qui étoit à cette répresentation & le chagrin qu'il y avoit de le renvoyer, il s'efforça & joua presque jusqu'à la fin sans s'appercevoir que son incommodité fût augmentée ; mais dans l'endroit où il contrefaisoit le mort, il demeura si foible qu'on crut qu'il l'étoit effectivement, & on eut mille peines à le relever. On lui conseilla pour lors de ne point achever, & de s'aller mettre au lit, il

une ample matiére d'allusions ingénieuses: la plus spirituelle est celle qui se trouve renfermée dans les quatre vers suivans :

Roscius hîc situs est tristi Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Peut-être ne trouvera-t-on pas moins ingénieuse l'Epitaphe suivante:

Cy gît qui parut sur la Scene,
Le Singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal.
Mais voulant de la mort ainsi que de la vie
Etre l'imitateur dans une Comédie
Pour trop bien réussir, il réussit très-mal;
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

ne laissa pas pour cela de vouloir finir; & comme la piéce étoit fort avancée, il crut pouvoir aller jusqu'au bout sans se faire beaucoup de tort. Mais le zéle qu'il eut pour le public, eut une suite bien cruelle pour lui. Dans le tems qu'il disoit de la Rhubarbe & du Sené, dans la scéne des Médecins, il lui tomba du sang de la bouche, ce qui ayant extrêmement effrayé les Spectateurs & ses camarades, on l'emporta chez lui fort promptement. Aussi-tôt qu'il se sentit dans cet état, il tourna toutes ses pensées vers le Ciel, & mourut en fort peu d'heures, après avoir perdu tout son sang qu'il jettoit avec abondance par la bouche. Il fut enterré au Cimetiére de S. Joseph, aide de la Parroisse de S. Eustache. Sa mort précipitée l'ayant empêché de renoncer au Théâtre & de recevoir les Sacremens, M. de Harlai, Archevêque de Paris, auquel le Roi fit écrire à ce sujet, ordonna que le corps de Moliere seroit conduit seulement par deux Prêtres qui ne chanteroient point. Cependant son convoi n'en fut pas moins nombreux: plusieurs de ses amis, & d'autres personnes zélées pour sa gloire, au nombre de plus de cent, y assistérent ayant chacun un flambeau à la main.



JEAN CHAPELAIN.

JEAN CHAPELAIN, Conseiller du Roi en ses Conseils, l'un des premiers Membres de l'Académie Françoise, naquit à Paris le 4 Décembre 1595. Il eut pour pere, Sébastien Chapelain, Notaire au Châtelet, & pour mere, Jeanne Corbiere, fille de Michel Corbiere, l'ami particulier du célebre Ronsard.

Ce fut cette liaison d'amitié qui donna en quelque façon occasion aux soins particuliers que la mere de Chapelain prit de son éducation. Comme elle avoit connu Ronsard, & qu'elle avoit été frappée des honneurs extraordinaires que la beauté de son génie lui avoit mérités, elle souhaitoit avec passion d'avoir un fils qui marchât sur les traces de ce grand Poëte, & qui pût fournir une aussi glorieuse carriére; ses vœux furent remplis. Charmée de découvrir dans le jeune Chapelain les plus heureuses dispositions pour l'étude, elle se détermina à le mettre en pension chez le sçavant Fréderic Morel, Doyen des Lecteurs du Roi. Elle lui donna encore pour Maître, l'illustre Nicolas Bourbon, Professeur au College de Calvi, excellent Poëte Latin, & qui fut un des premiers Académiciens, nommés par le Cardinal de Richelieu. Les progrès que fit le jeune Chapelain répondirent à son application, & à l'habileté de ceux qui furent chargés de son instruction.

Il avoit à peine achevé ses humanités, qu'il fut placé chez le Marquis de la Trousse, grand Prévôt de France, qui lui confia l'éducation de son fils, & enfin l'administration de ses affaires. Comme il avoit appris parfaitement l'Italien & l'Espagnol, il consacra une partie de ses momens de loisir, à la Traduction du Roman, intitulé, *Dom Guzman d'Afarache*; mais la Poëtique fut pour lui l'objet d'une application plus sérieuse; & pendant dix-sept ans

qu'il demeura chez le Marquis, il ne fit gueres d'autre étude que celle-là. Il lui fut d'autant plus glorieux de réussir dans cette science, qu'elle avoit été entierement négligée par nos Poëtes François, qui jusqu'alors ne s'étoient appliqués qu'à bien connoître les régles de la versification, sans chercher à approfondir ce que leur art renfermoit de plus sublime & de plus relevé.

L'arrivée du Cavalier Marin, en France, fournit à l'illustre Chapelain une occasion de donner d'éclatantes preuves de sa capacité. Ce Poëte Italien ayant résolu de donner son *Adone* au Public, ne voulut en risquer l'impression qu'après avoir consulté Vaugelas & Malherbe, à qui il proposa de faire la lecture de son Poëme. Ceux-ci qui sçavoient qu'il n'y avoit personne qui fût plus en état de juger du mérite de ces sortes d'ouvrages que Chapelain, le firent prier d'assister à la lecture qui leur avoit été proposée. S'il trouva de grandes beautés dans cette piéce, il fit voir qu'il y avoit aussi de grands défauts, & dans le dessein & dans l'exécution; & sur ce qu'il répresenta, qu'une Préface seroit nécessaire pour prévenir les critiques, il fut prié avec tant d'instance de la faire, qu'il ne put le refuser.

L'applaudissement général avec lequel fut reçu ce premier Ouvrage de M. Chapelain, l'encouragea à entreprendre un Poëme Epique; il en forma le plan, & choisit pour son sujet, la Pucelle (Jeanne d'Arc,) ou la France délivrée. Il emploia d'abord cinq années de suite à le méditer, & ne commença à versifier qu'après avoir mis tout son Poëme en prose. Les plus habiles connoisseurs ne purent refuser leur admiration au plan de ce superbe Ouvrage; & le Duc de Longueville en fut si satisfait, qu'il assura une pension de mille écus à M. Chapelain. Enfin après trente ans de travail, parurent les douze premiers chants de ce fameux Poëme, qui devoit en renfermer vingt-quatre. Cette premiere partie fut recue avec tant d'avidité, qu'en moins de dix-huit mois, il s'en fit six différentes éditions. Mais la Pucelle ne jouit pas long-tems de la réputation

Poëtique que lui avoient faite ſes partiſans : de ſévéres Critiques entreprirent de la dépouiller des graces qu'on lui avoit peut-être trop librement prétées ; la Meſnardiére, ſous le nom du ſieur du Rivage, le Poëte Liniére, ſous celui d'Eraſte, de Montmaur, & pluſieurs autres écrivains inondérent le Public de piéces de vers, qui ne tendoient qu'à traveſtir en ridicule la pauvre Pucelle de Chapelain. Voici l'ingénieuſe épigramme que M. de Montmaur compoſa ſur ce ſujet.

Illa Capellani dudùm expectata Puella,
Poſt longa in lucem tempora prodit anus.

L'épigramme ſuivante faite par le Poëte Liniere, n'eſt pas moins piquante.

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble & fameux écrivain,
Une incomparable Pucelle ;
La Cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans ſix mois on n'en dira rien.

Mais de tous les Auteurs, celui qui ſe déchaîna avec le plus de fureur contre le Poëme de Chapelain, fut Deſpréaux ; voici comment il s'exprime dans ſa quatriéme ſatire.

Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie,
Mais bien que ſes vers durs, d'épithetes enflés,
Soient des moindres grimaux, chez Ménage ſifflés ;
Lui-même il s'applaudit, & d'un eſprit tranquile,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas ! ſi quelque audacieux
+ déſſiller *Alloit pour ſon malheur lui deſſiler les yeux,*
Lui faiſoit voir ſes vers & ſans force & ſans graces,
Montés ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes.

Ses termes sans raison, l'un sur l'autre écartés,
Et ses froids ornemens à la ligne plantés.
Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur, qui charmoit sa pensée!

Le même Poëte satirique dit dans un autre endroit.

Maudit soit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude verve
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve.
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze chants. + douze cens.

Mais il faut convenir, & c'est le sentiment de tous les critiques un peu judicieux, que M. Despréaux a furieusement outré dans le jugement qu'il porte sur le Poëme de M. Chapelain. M. de Saint Pavin dit qu'il y a des fautes si belles dans cet Ouvrage, que les ennemis mêmes de M. Chapelain se feroient gloire de les avouer; mais qu'il eût été à souhaiter que M. Chapelain eût oublié une partie de cent belles choses qu'il sçavoit, pour écrire plus au goût du Public. Le célebre M. Huet, Evêque d'Avranches, dans l'éloge pompeux qu'il fait de cet Ouvrage, ne craint pas d'avancer que pour la construction de la fable, & les parties essentielles de l'épopée, il mérite d'être comparé à l'Enéide.

Claraque magnanimæ committis facta Puellæ,
Et numeris divinum æquas, Capellane, Maronem.

Malherbe, Vaugleas #, Voiture, Balzac, la Sorbiere, l'illustre M. Flechier, Evêque de Nismes, ont de meme rendu justice au mérite Poëtique de ce célebre Auteur. Dans une Ode que Sarasin lui adresse, il commence par ces vers. # Vaugelas

Esprit né pour les grandes choses,
Qui chantes hautement les faits de nos guerriers,

Chapelain, mêle à tes lauriers
Des guirlandes de fleurs,
Et comme nos Pasteurs,
Couronne toi de roses.

Le même écrivain, dans une autre Ode, adressée au Duc d'Anguien, parle ainsi à ce Prince.

Choisis quelque excellente main,
Pour une si belle aventure.
Choisis la lyre de Chapelain,
Ou la guitare de Voiture.

Maynard s'exprime ainsi dans un de ses sonnets.

Je ne veux plus chanter,
Je ne veux plus écrire.
Muses, il m'est honteux de vous faire l'amour,
Vous quittez mon ouvrage, & donnez tous vos charmes
Aux vers où Chapelain consacre les exploits
De ce jeune Bourbon, dont les premieres armes
Ont mis tant de frayeur au cœur de tant de Rois.
J'aurois bien employé les beaux ans de ma vie,
Et ma félicité seroit digne d'envie,
Si vous m'aviez appris à parler comme lui.

Le Docte Heinsius, dans une lettre qu'il écrivit à Grævius, pour l'informer de la mort de M. Chapelain, s'exprime en ces termes. *Me interim mirificè adfligit excessus è vivis Joannis Capellani, cujus memoria semper in hoc pectore erit sanctissima; amisi sanè amicum incomparabilem, sed tantum virum exornare laudibus meritissimis non est hujus loci.* Et Grævius lui répond, *incredibile est quanto me dolore mors Cappellani affecerit. Amisit Gallia insigne gentis suæ decus . . . magnam jacturam in eo fecit res litteraria, cujus commodis ille perpetuò invigilabat, unus omnium*

omnium candidissimus ingeniorum æstimator, quæ ad optimarum artium dignitatem augendam, ubique gentium, & plausu & præmiis excitabat ipse ingenio, doctrinâ, gravitate, vitæque sanctitate in primis conspicuus, ut illius memoriæ & meritis ergà doctrinæ politioris cultores omnis ætas perpetuò sit debitura. Ego verò privatus sum amico summo, cujus memoriam & desiderium nulla temporis longinquitas apud me obliterabit : vides quoque in hoc tristissimo casu societatem ægritudinis mihi tecum esse.

Nous serions infinis, si nous voulions rapporter ici les glorieux témoignages de tous les grands hommes qui ont fait l'Eloge de l'illustre Chapelain; il faudroit, comme le dit M. l'Abbé d'Olivet, faire un catalogue de tout ce qu'il y a eu d'écrivains célebres & dedans & dehors le Royaume, durant près de quarante ans. Consideré pendant tout ce tems-là comme le Prince des Poëtes de son siécle, l'on disoit communément de lui, que les Muses Françoises avoient trouvé en sa personne leur consolation, & une réparation avantageuse de la perte de Malherbe.

Mais contentons nous d'apporter pour preuves du mérite de ce grand homme, les glorieuses récompenses qui lui furent accordées. Le Duc de Longueville, qui comme nous l'avons dit, lui avoit fait une pension de mille écus, lorsque M. Chapelain eut formé le plan de son Poëme, doubla cette même pension, après que les douze premiers chants de ce Poëme eurent été donnés au Public. Longtems auparavant il avoit déja obtenu une pension non moins considérable, du Cardinal de Richelieu, qui consultoit ce célebre écrivain sur toutes les piéces appellées communément des cinq Auteurs. L'estime que ce Ministre faisoit de M. Chapelain étoit si grande, que ce fut principalement à son jugement qu'il s'en rapporta, pour la critique qui fut faite du Cid par l'Académie; M. Chapelain ayant auparavant démontré dans une conference qui s'étoit tenue sur les Piéces de Théâtre que l'on devoit nécessairement y observer l'unité de tems, de lieu & d'ac-

tion ; ce qui fut une découverte non seulement pour le Cardinal, mais encore pour tous les Poëtes qui étoient aux gages de son Eminence.

Si les longues guerres que la France eut à soutenir sous le ministére du Cardinal de Mazarin, ne lui permirent pas de répandre ses bienfaits sur les Sçavants, ces fâcheuses circonstances de tems ne l'empêcherent cependant pas de rcéompenser le mérite de l'illustre Chapelain, à qui il assigna une pension de quinze cens livres, sur l'Abbaye de Corbie.

Mais voici un trait bien plus glorieux encore à la mémoire de ce grand homme. Louis XIV, qui même au milieu du bruit des armes, sembloit ne s'occuper que du soin de faire fleurir les arts & les sciences dans ses Etats, ayant résolu d'accorder des gratifications à tout ce qu'il y avoit de Sçavans illustres, tant en France que dans toutes les autres parties de l'Europe; M. Colbert voulut que ce fût M. Chapelain qui dressât lui-même la liste de ceux qu'il jugeroit les plus dignes d'être récompensés. Il y en eut soixante de gratifiés, dont quinze étoient étrangers & quarante-cinq François. Il ne faut pas demander si ceux d'entre les sçavans qui n'eurent point de part aux bienfaits du Roi, se déchaînerent avec fureur contre Chapelain. Despréaux fut un des premiers qui l'attaqua, & dans la satire qu'il composa, il n'épargna pas même Gilles Boileau, son frere ainé, qui fut un des gratifiés.

Enfin je ne sçaurois pour faire un juste gain,
Aller bas & rampant, fléchir sous Chapelain.
Cependant pour flater ce rimeur tutelaire,
Le frere en un besoin va renier le frere ;
Et Phebus en personne y faisant sa leçon,
Gagneroit moins ici qu'au métier de Maçon ;
Ou pour être couché sur la liste nouvelle,
S'en iroit chez Billaine admirer la Pucelle.
Cessons donc d'aspirer.

Il ne paroit pas que ces vers non plus que tous les autres, que ce févere critique a lâché contre l'illustre Chapelain, ayent beaucoup nui à la réputation de ce grand homme; si l'on ne peut nier que sa versification ne soit un peu dure, on ne peut d'un autre côté disconvenir qu'il n'ait été un des plus sçavans hommes de son siécle, & qu'il n'ait en particulier porté la Poëtique au plus haut point de perfection. Voici comme en parle le célebre Balzac, dans sa réponse aux deux questions sur le caractére & l'instruction de la Comédie.

» Le sage & le sçavant M. Chapelain, cet oracle, vous » dira tous ces mystéres; il sçait ce que j'ignore, & ce que » la plupart des Docteurs n'entendent pas bien: il pénetre » dans la plus noire obscurité des connoissances anciennes, » il a le secret des premiers Grecs; s'il vouloit, il pourroit » nous rendre les livres de la Poëtique que le tems nous a » ravis; au moins il ne lui seroit pas difficile de réparer les » ruines de celui qui reste; & s'il a été dit avec raison, » qu'Aristote a été le génie de la nature, nous pouvons » dire justement qu'en cette matiére, M. Chapelain est le » génie d'Aristote.

Peut-être trouvera-t'on que cet éloge ne paroit gueres s'accorder avec l'idée que l'on a communément de la Pucelle; mais il faut observer, comme le remarque judicieusement le sçavant M. Huet, que l'on ne peut bien juger du mérite de cette piéce qu'après en avoir vu la seconde partie, divisée de même que la premiere, en douze chants, mais qui n'a point été imprimée.

Ce n'étoit pas seulement par les qualités de l'esprit que l'excellent homme dont nous faisons l'éloge, s'étoit attiré la considération & l'estime de tout ce qu'il y avoit de personnes illustres; par sa modestie, sa droiture, sa probité, son désinteressement, par la candeur de ses mœurs, & par la sagesse de sa conduite, il ajoûtoit un nouvel éclat à l'opinion que l'on avoit de la beauté de son génie, & de son sçavoir.

Quoique chargé d'infirmités, qui le rendoient très mal propre, surtout dans les derniéres années de sa vie, il étoit recherché dans toutes les compagnies ; & il présida jusqu'à la fin de ses jours dans toutes les assemblées qui se tenoient chez M. le Duc de Longueville, & chez Madame la Duchesse de Nemours, de même qu'à l'Hôtel de Rambouillet.

La Reine Christine de Suéde étant venue en France, elle fit souvent à M. Chapelain l'honneur de le consulter sur des Ouvrages d'esprit. M. du Ryer ayant lû un jour une piéce de Théâtre devant cette Princesse, elle voulut que M. Chapelain en dît son sentiment ; celui-ci après avoir beaucoup loué cet Ouvrage, ne put s'empêcher de reprendre quelques endroits qui lui paroissoient un peu trop libres : sur quoi la Reine répondit sur le champ ; *ah M. Chapelain voudroit que tout fût Pucelle.*

Nous finirons cet Eloge historique que nous n'avons fait qu'ébaucher, par un trait qui fait trop d'honneur à la modestie & au désinteressement du célebre M. Chapelain, pour que nous ne le rapportions pas ici. » Dès que M. le » Duc de Montausier eut été nommé Gouverneur de Mgr. » le Dauphin, il jetta les yeux sur M. Chapelain, pour la » place de Précepteur, & même obtint l'agrément du Roi » avant que d'en avoir parlé à M. Chapelain. Qu'arrive-t'il ? » que M. Chapelain résiste à M. de Montausier, & refuse » obstinément ce glorieux emploi, alléguant que son grand » âge le rendoit trop sérieux & trop infirme pour qu'il pût » se flatter d'être agréable à un Prince encore si jeune. » Faut-il d'autres marques d'un parfait désinteressement, » ajoute M. l'Abbé d'Olivet, dont nous empruntons ce » trait ? & de quel poids après cela peuvent être les invec- » tives de ces écrivains, mal intentionnés & mal instruits, » qui ont osé accuser M. Chapelain d'une sordide avarice ?

Cet excellent homme mourut le 22 Février de l'année 1674, âgé de près de quatre-vingts ans, & fut enterré à Saint Meri, sa Paroisse.

Ses Ouvrages en prose sont un discours sur le Poëme d'Adonis, du Cavalier Marin; un dialogue sur la lecture des vieux Romans, & quelques mélanges de litterature. Ses Piéces de Poësie sont son Poëme, intitulé la Pucelle ou la France délivrée; une paraphrase sur le *Miserere*, la Couronne Impériale pour la guirlande de Julie, une Ode à M. le Cardinal de Richelieu, une au Cardinal Mazarin, une au Duc d'Anguien, & une pour la naissance de M. le Comte de Dunois.



MARIN LE ROI DE GOMBERVILLE.

MARIN LE ROI DE GOMBERVILLE, né dans le Diocése de Paris, en 1600, fut un des premiers Membres de l'Académie Françoise. Elle s'assembla chez lui pendant quelque tems, proche l'Eglise de Saint Gervais, & il y prononça en 1630 un discours dont le sujet étoit, *que lors qu'un siécle a produit un excellent héros, il s'est trouvé des personnes capables de le louer.* Il n'étoit encore âgé que de quatorze ans, lorsqu'il composa sur la vieillesse un grand nombre de quatrains, qu'il dédia à son pere; mais ce n'est pas là l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur: outre que la versification en est mauvaise, le feu Poëtique qui y régne n'est pas accompagné d'une certaine solidité de jugement, qui ne peut être que le fruit de l'âge. En 1620 il sortit de la plume de cet écrivain un Ouvrage beaucoup plus estimé; c'est son discours sur les vertus & les vices de l'histoire, avec un Traité de l'origine des François.

C'étoit alors le régne des Romans, & M. de Gomberville eut la fureur de vouloir se distinguer dans ce genre d'écrire. Il publia successivement sa Caritée, Polexandre, la Cytherée, & la jeune Alcidiane; mais à l'âge de quarante-cinq ans il renonça à ces frivoles amusemens. Les

longs séjours qu'il faisoit à Gomberville, peu éloigné de Port-Royal, lui ayant donné occasion de lier connoissance avec les hommes illustres qui vivoient dans cette célebre Abbaye, il fut édifié de la sainteté de leurs mœurs, & se les proposa pour modéles. Mais si l'on en croit ce qui est écrit dans une lettre de M. Dodart, imprimée parmi celles de M. Arnauld, la dévotion de M. de Gomberville ne se soutint pas jusqu'à la fin de ses jours. Quoiqu'il en soit de ce relâchement faux ou véritable, ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Gomberville n'exerça plus sa plume que sur des sujets sérieux; le premier Ouvrage qu'il fit paroître en ce genre, est intitulé, la doctrine des mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, répresentée en cent tableaux, & expliquée en cent discours.

Le célebre Tristan l'Hermite fit sur cet excellent Ouvrage le sonnet suivant.

Superbe gallerie, où du grave Stoïque
Les austeres leçons touchent si bien les sens,
Tu n'as point de tableaux, qui ne soient ravissans;
Et n'as point d'ornemens, qui ne soient magnifiques.
L'Ame qui se proméne en ta belle fabrique,
Céde sans résistance à tes attraits puissans,
Où la Philosophie en des tons si pressans,
Nous forme des vertus un commerce harmonique.
Mais encore qu'Horace ait illustré son nom,
En relevant ici l'ouvrage de Zenon,
Que le soldat barbare avoit mis en poussiere;
Notre Monarque à peine y verroit rien de beau;
N'étoit que Gomberville avec tant de lumiére,
A jetté de l'éclat dessus chaque tableau.

M. de Gomberville avoit formé le plan de l'histoire des cinq derniers Rois de France; mais ce fut un plan qu'il n'exécuta pas pour les raisons qu'il dévelope lui-même dans sa Préface des Mémoires du Duc de Nevers. Ce fut dans le tems de sa plus grande ferveur qu'il composa ses belles

Poësies Chrétiennes, toutes remplies de l'esprit de Dieu.

Ce célebre écrivain avoit pris le nom de *Thalassius Basilides*, ce qui se voit autour de son portrait en taille douce, & dans l'avertissement qui se trouve à la tête de quelques Poësies Latines de M. ~~de Leomenie~~, Comte de Brienne; mais ces Poësies sont du pere ~~Cossar~~, & l'*Itinerarium* qui porte aussi le nom de ~~Leomenie~~, est de Benjamin *Priolo*, comme nous l'apprend Chapelain dans ses lettres manuscrites.

Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, cet Auteur a encore composé des remarques sur la vie du Roi, & sur celle d'Alexandre Severe, une Relation de la riviére des Amazones, avec une Préface au devant des Poësies de Maynard. Ce célebre écrivain mourut le 14 Juin 1674, âgé de ~~75~~ ans.



VINCENT CONRART.

VINCENT CONRART, Conseiller & Sécretaire du Roi, l'un des premiers de l'Académie Françoise, & qui doit en quelque façon être regardé comme un des Fondateurs de cette illustre Compagnie, naquit à Paris vers l'an 1603. Il étoit issu d'une noble & ancienne famille du Hainaut. Jean Conrart un de ses ancêtres, fut un des premiers Ecuyers du Duc de Bourgogne, en 1340.

Ce fut dans la maison du célebre Conrart que l'Académie Françoise commença à se former en 1629, & que les Académiciens s'assemblerent jusqu'en 1634. Ce fut leur âge d'or, dit M. Pelisson, durant lequel avec toute l'innocence & toute la liberté des premiers siécles, sans bruit & sans pompe, sans autres loix que celles de l'amitié, ils goûtoient ensemble tout ce que la société des esprits, & la vie raisonnable ont de plus doux & de plus charmant. L'illustre Conrart ne contribuoit pas peu à l'agré-

ment de leurs assemblées, & il étoit pour ainsi dire l'ame de cette Compagnie naissante, qui l'avoit choisi pour son Sécretaire perpétuel; il ne possédoit à la vérité aucune des langues sçavantes, mais il sçavoit l'Espagnole & l'Italienne, & parloit si bien la Françoise, qu'il étoit consulté comme un oracle sur les doutes de la langue, & sur la pureté du stile. On dit que lorsqu'il entendoit lire quelque Traduction, le seul sentiment lui faisoit deviner où le Traducteur avoit bronché.

M. Conrart étoit de la Religion prétendue réformée; mais s'il eut toujours l'esprit préoccupé de ses erreurs, son cœur n'en fut pas moins tendre pour tous les gens de mérite qui étoient dans des sentimens opposés aux siens; de son côté il se concilia l'amitié & l'estime de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans les deux partis, par leur science & par leur esprit. Il faut aussi convenir qu'il n'y eut jamais personne qui possédât dans un plus haut dégré que lui, toutes les vertus qui font le lien de la société civile. Naturellement porté à obliger, il n'y avoit point pour lui de plaisir plus sensible que celui d'en faire aux autres; plein d'une pitié compatissante pour les malheureux, il soulageoit leur misére, mais c'étoit sans qu'ils pussent démêler d'où leur venoient les secours qu'ils recevoient. Sensible à l'amitié, il fut toujours fidele à en remplir avec exactitude tous les devoirs; & jamais l'on eut à craindre de perdre la sienne, dès qu'il l'avoit une fois accordée. Sa droiture, sa probité, son habileté dans les affaires, la grande connoissance qu'il avoit du monde, lui mériterent la confiance des personnes les plus illustres par leur rang & par leur naissance. On peut juger de la haute consideration où il étoit parmi les Sçavans, par le grand nombre d'ouvrages qui lui furent dédiés. D'*Ablancourt* lui adressa son *Minucius felix*, & son Lucien; *Costar*, ses entretiens; *Ménage*, ses origines de la langue Françoise; *Giry*, sa Traduction du dialogue des causes de la corruption de l'éloquence; *Cassagnes*, sa Réthorique de Ciceron,

Ciceron, & *Borel*, son trésor de recherches.

S'il donna lui-même peu d'ouvrages au public, la grande multitude de ses occupations, ses maladies habituelles, & surtout sa goute, dont il fut cruellement tourmenté pendant les trente derniéres années de sa vie, mais plus que tout cela, son trop de modestie & l'extrême difficulté qu'il avoit à se contenter lui-même dans ses productions d'esprit, ont été autant d'obstacles qui ont empêché qu'il n'ait enrichi la république des lettres d'un grand nombre d'ouvrages. Ceux que nous avons de lui, & qui suffisent pour faire connoître la beauté & la délicatesse de son génie, sont les Pseaumes retouchés sur l'ancienne version de Clement Marot, des lettres familiéres à M. Felibien, une Préface des Traités posthumes de Gombauld, une ballade en réponse à celle du gouteux sans pareil, que Sarasin lui avoit adressée, une imitation du Pseaume XCII, une Epître en vers, avec une autre Epitre dédicatoire, mise au commencement de la vie de Philipe de Mornay.

Ces differentes productions n'ont pas empêché que le Poëte Liniére n'ait fait contre Conrart, qu'il n'aimoit point, l'épigramme suivante.

Conrart, comment as-tu pu faire
Pour acquérir tant de renom ?
Toi, qui n'as, pauvre Sécretaire,
Jamais imprimé que ton nom.

Le Chevalier de Cailly rend plus de justice au mérite de ce grand homme. Voici comment il en parle.

Des Grecs & des Latins peu de chose il apprit,
Mais il peut s'égaler aux plus sçavantes plumes ;
Par la grace du Ciel, il trouve en son esprit
Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

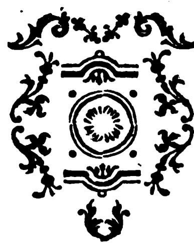
Le célebre Evêque de Vence, M. Godeau, qui a dédié à

Conrart plusieurs ouvrages, sous le nom de Philandre, ne lui rend pas un témoignage moins honorable. Dans une lettre qu'il lui adresse, on lit ces deux vers :

C'est Philandre, dont l'ame a de toutes les Muses,
Sans étude & sans art les richesses infuses.

Cet homme illustre mourut le 23 Septembre de l'année 1675, dans la soixante & douziéme année de son âge. Il s'étoit marié en 1634, mais il n'eut point d'enfans : après sa mort, un des plus grands Seigneurs de la Cour, mais qui n'avoit gueres d'autre mérite que l'éclat d'une naissance illustre, s'étant présenté à l'Académie pour y solliciter la place qui vaquoit par le décès de M. Conrart; le célebre M. Patru ouvrit l'assemblée par cet Apologue. *Messieurs*, dit-il, *un certain Grec avoit une lyre admirable, il s'y rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre avec sa corde d'argent perdit son harmonie.*

» Je m'imagine, dit l'Abbé d'Olivet qui nous apprend » cette Anecdote, voir le peuple Romain qui écoute la » fable de Menenius Agrippa. Celle-ci n'eut pas un effet » moins prompt, elle tomba non sur la condition, mais sur » l'incapacité du prétendant, aussi fut-il poliment re» mercié.





JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN.

JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN, Conseiller du Roi, Contrôleur Général de l'Extraordinaire des guerres, & Secrétaire Général de la Marine du Levant, naquit à Paris vers l'an 1593. Il fut reçu à l'Académie en 1634, & deux années après il composa par ordre du Cardinal de Richelieu, une Comédie intitulée *Aspasie*, qui fut representée la même année avec beaucoup d'appareil devant le Duc de Parme. Le succès qu'eut cette premiere piéce de Théâtre, encouragea l'Auteur à en composer plusieurs autres, qui ne furent pas reçuës avec moins d'approbation, telles que l'Europe, Mirame, Erigone, Roxane, Scipion & les Visionnaires : il avoit travaillé à deux autres piéces, l'une intitulée *Annibal*, & l'autre *le Charmeur charmé* ; mais il ne les acheva pas, la mort du Cardinal les lui ayant fait abandonner.

Ses autres œuvres poëtiques sont une Paraphrase des Pseaumes de David, les quatre Livres de l'Imitation de J. C., l'Office de la Vierge, les Vertus chrétiennes, Poëme à huit chants, Marie Magdeleine ou le triomphe de la grace, Esther, Clovis, Poëme en vingt-six livres, la Conquête de la Franche-Comté, le triomphe de Louis & de son siécle, & plusieurs autres poësies dont on peut voir le Catalogue dans l'Histoire de l'Académie continuée par M. l'Abbé d'Olivet.

M. Desmarets publia aussi en Prose divers Ouvrages, dont les plus considérables sont les Morales d'Epictete, de Socrate, de Plutarque & de Seneque, le Chemin de la Paix & celui de l'Inquiétude, ses réponses à l'Apologie des Religieuses de Port Royal, une Comédie intitulée, Erigone, & deux Romans, sçavoir Roxane & Ariane.

Voici le jugement que M. Chapelain a porté sur cet Ecrivain dans ses Mémoires des gens de Lettres vivans en *1662.* » C'est, dit-il, un des esprits faciles de ce tems, » & qui sans grand fonds fait une plus grande quantité » de choses, & leur donne un meilleur jour. Son style de » Prose est pur, mais sans élevation; en Vers, il est ab- » baissé & élevé selon qu'il le desire, & en l'un & l'autre » genre il est inépuisable & rapide dans l'exécution, ai- » mant mieux y laisser des taches & des négligences, » que de n'avoir pas bientôt fait. Son imagination est » trop fertile, & souvent tient la place du jugement. Au- » trefois il s'en servoit pour des Romans & des Comédies » non sans beaucoup de succès; dans le retour de son âge, il » s'est tout entier tourné vers la dévotion, où il ne va » pas moins vîte qu'il alloit dans les lettres profanes.

Mais depuis 1662. où ceci est écrit, M. Desmarets suivit une route qui n'étoit rien moins que celle qui conduit à la vraie piété. Il voulut s'ériger en Prophête, & ne parla ni n'écrivit plus qu'en termes extatiques; il donna dans les plus grands emportemens, & dans les visions les plus chimériques: c'est en particulier dans son livre intitulé *Avis du Saint Esprit au Roi*, où l'on trouve les extravagances les plus ridicules & le fanatisme le plus outré. Son déchaînement furieux contre les Jansénistes donna lieu à l'Ouvrage de M. Nicole, intitulé les Visionnaires, & à beaucoup d'autres écrits qui furent lâchés contre lui.

Mais ce ne fut pas dans la seule voye de la piété qu'il s'égara, il publia une espéce de Dissertation sur les Poëtes Grecs, Latins & François, dans laquelle il voulut établir de nouveaux principes & de nouvelles régles de l'Art poëtique, en méprisant les maximes d'Aristote & des autres Maîtres de l'Art. Mais ses nouvelles régles ne furent point reçuës du public, ni goûtées des critiques judicieux. Il avoit été le premier des Académiciens, qui s'étoit apperçu qu'Homére & Virgile ne valoient pas

nos poëtes modernes; mais cette découverte, il la fit, dit l'Abbé d'Olivet, dans ce tems même où sa tête enfantoit bien d'autres idées aussi nouvelles & plus étonnantes. Il se trouvoit alors dans un âge trop avancé, continue le même Académicien, pour qu'il pût espérer de voir la conversion du monde entier sur ce point. Il transmit sa doctrine & son zéle à M. Pérault, en lui adressant sur ce sujet une Epître, qui est l'ouvrage par où il a fini, & qui contient pour ainsi dire ses dernieres volontés. Il mourut le 28 Octobre 1676, étant âgé de plus de 80 ans.† Il fut inhumé dans l'Eglise de Saint Paul.

†(Il devoit en avoir 83., s'il étoit né, comme on l'a dit, en 1593.)

RENE' LE BOSSU.

SI l'on ne peut trop louer les grands Hommes qui ont excellé dans quelque Art particulier, quelle louange ne méritent pas ceux qui leur ont montré la voye qui pouvoit les conduire à la perfection à laquelle ils aspiroient. Parmi ceux-ci tient un des premiers rangs l'Ecrivain illustre dont nous allons parler. Nul parmi les modernes, & j'ose même le dire parmi les anciens, qui ait sçu développer avec plus d'ordre & de clarté toutes les beautés qui doivent entrer dans la construction du Poëme épique, & qui ait mieux réussi que lui à exposer dans le plus grand jour toute l'économie de ce chef-d'œuvre de la Poësie.

René le Bossu, fils de Messire Jean le Bossu, Seigneur de Courbevoye, Conseiller du Roi en ses Conseils, Avocat Général en la Cour des Aydes, & de Magdeleine de la Lane, naquit à Paris le 16 Mars 1631. Issu d'une famille (a) où la piété étoit héréditaire, il fut élevé dans la pra-

(a) Mademoiselle sa Sœur s'étant faite Religieuse dans la célebre Abbaye du Val de Grace, Madame sa mere la suivit dans cette retraite, & toutes deux y moururent dans des dispositions qui rendent encore aujourd'hui leur mémoi-

tique de toutes les vertus chrétiennes ; & si de bonne heure l'on s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit pour les sciences, l'on prit encore plus de soin de former son cœur selon l'esprit de Dieu. Envoyé à Nanterre pour y faire ses premieres études, par sa modestie & son application, il fut pour ses condisciples un sujet d'émulation, & un objet d'admiration pour ses maîtres. L'attrait qu'eurent pour lui les belles lettres, les rapides progrès qu'il y fit fixerent son goût pour ce genre d'étude : ce n'est pas qu'il n'eût reçû un esprit propre à réussir dans toutes sortes de sciences, comme l'on peut en juger par le grand nombre d'excellens manuscrits (*a*) qu'il nous a laissés sur quantité d'importantes questions de Théologie & de Philosophie.

Ses études achevées avec les plus glorieux succès, docile à la voix de la grace qui l'appelloit à une vie retirée, âgé de 18 ans, il se consacra à Dieu dans la Congrégation des Chanoines Réguliers de Sainte Genevieve, où il prit l'habit le 24 Juillet de l'année 1649. Plein de l'esprit de sa vocation, il marcha avec ardeur dans la voye de la perfection, & sa ferveur ne fut pas celle d'un commençant communément sujet à se rallentir. Ce fut pendant tout le cours de sa vie, même scrupuleuse exactitude à remplir jusqu'aux moindres observances de la Religion, même

re précieuse dans cette Maison. Le Pere le Bossu eut aussi pour Oncle maternel le célebre Abbé de la Lane, non moins distingué par sa piété que par son érudition. Anne d'Alese, ayeule maternelle du P. le Bossu, étoit arriere-petite niéce de S. François de Paule.

(*a*) Ces Manuscrits que l'on conserve dans l'Abbaye de Saint Jean de Chartres, & qui forment six Volumes in-folio, trois in-quarto, un in-octavo, renferment plusieurs sçavantes Dissertations, sçavoir sur la nature du froid & du chaud, sur la nature & l'essence de la quantité, sur la nature de la Philosophie, sur l'infini, sur la lumiere & ses réfractions, sur l'extension de la matiere premiere, sur l'iris, sur l'ame des bêtes, sur le discernement de l'ame & du corps, sur le son, sur les parhélies, & sur plusieurs autres matiéres intéressantes de physique. Ses Ouvrages Théologiques sont des remarques sur les endroits de l'Ecriture, qui ont rapport au déluge, un Traité sur les trois états du monde, une lettre sur la spiritualité de l'ame, une Dissertation catholique sur le sens des paroles de Tertullien, touchant l'Eucharistie, une autre sur la nutrition & la corruption des espéces Eucharistiques.

amour de la retraite, même ardeur pour la priere.

Le tems de ses épreuves écoulé, le jeune profès chargé par ses Supérieurs de l'instruction des enfans qui sont élevés dans l'Abbaye de Saint Vincent de Senlis, donna tous ses soins à les former plus encore dans la piété que dans les lettres.

De cet exercice le Pere le Bossu passa à l'étude de la Philosophie & de la Théologie, nouvelle carriere où il donna d'éclatantes preuves de l'universalité de son génie, non moins délicat que pénétrant & subtil.

Cependant les belles lettres, dont il fit toujours son étude favorite, révendiquerent le talent singulier qu'il avoit pour en faire goûter aux autres les aménités. Son inclination autant que son aveugle soumission aux volontés de ses Supérieurs, le rendit à la profession des humanités, & pendant dix ou douze ans qu'il les professa en différentes Maisons de sa Congrégation, ce fut avec autant de gloire pour le Maître, que de fruit pour les Disciples.

Le Pere le Bossu rappellé à Paris pour y partager avec le célébre Pere Dumoulinet, l'emploi de Bibliotequaire, profita du loisir que lui laissoit ce nouvel emploi, pour mettre la derniere main à divers Ouvrages qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. Le premier qu'il donna au public, fut son *paralelle* de la Philosophie de Descartes & d'Aristote; & la même année, sçavoir en 1675. il fit paroître son excellent Traité du Poëme épique, Ouvrage que les plus grands Maîtres ont honoré des plus sublimes éloges, & qui sera toujours admiré comme un chef-d'œuvre de l'Art. » Et en effet, quelles beautés, dit un illustre Ecrivain (le » P. le Courayer) ne remarque-t'on pas dans cet Ouvra- » ge? Où voit-on plus d'ordre, plus de clarté, plus d'éru- » dition? C'est une disposition juste de parties qui ne don- » nent que l'idée d'un tout très régulier; c'est un tout ré- » gulier dont on découvre aisément toutes les parties. » L'Art y régne partout, mais c'est ce bel Art qui nous ra- » méne aux pures beautés de la nature, & qui ne fait point

» sentir l'artifice. Un discernement net, un jugement so-
» lide, une grande connoissance de toutes choses y régnent
» toujours également avec cette conduite, qui marque
» que l'Auteur choisit ses sujets pour les faire paroître &
» non pour paroître lui-même. Il rend justice aux anciens
» sans ravaler les modernes ; & de tous les livres qu'on a
» faits pour soutenir Homére & Virgile contre les *Zoïles*
» du tems, il n'y en a point qui fasse plus d'honneur à ces
» grands Poëtes, parce qu'il n'y en a point qui fasse mieux
» sentir le véritable mérite de leurs Poësies. Aussi l'Au-
» teur n'a composé ce Traité que pour faire mieux con-
» noître les beautés de l'Enéïde. Il se sert d'Homere, d'A-
» ristote & d'Horace qu'il interprête l'un par l'autre, &
» Virgile par tous les trois, comme n'ayant tous qu'un mê-
» me génie & une même idée de la Poësie Epique.

Le Pere le Bossu, peu de tems après la publication de ces deux Ouvrages, fut destiné par ses Supérieurs à aller remplir à Chartres l'emploi de Souprieur : ce fut dans cette Ville qu'il termina sa glorieuse carriére, le 14 Mars 1680, âgé de quarante-neuf ans ; il mourut d'une descente, qui ayant causé une révulsion d'humeurs, le suffoqua en peu de tems.

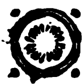
Nous emprunterons du même Auteur que nous avons déja cité, les traits que nous allons ajoûter pour finir cet Eloge.

» Quelqu'amour que le Pere le Bossu sentît pour l'étude,
» il n'en étoit pas d'un accès plus difficile ; la maniére
» obligeante dont il recevoit tout le monde, ôtoit jusqu'au
» soupçon qu'on l'importunât. Toujours égal, sans hu-
» meur, sans passion, sans travers, il faisoit la consolation
» de ses freres, & il étoit devenu le centre de leur con-
» fiance & de leur union. Exempt de cette érudition in-
» comode qui cherche par tout à se produire, on ne s'ap-
» perçut de ses lumiéres que dans la lecture de ses Ouvra-
» ges, & il ne faisoit paroître dans ses entretiens qu'une
» docilité sans bornes, plus rare encore que son érudition.

Jamais

» ~~Jamais il~~ peut-être on ne vit plus de détachement; in- +Jamais
» different pour sa personne, comme pour ses Ouvrages,
» il se soumit sans réserve à la critique de ses amis, &
» aux ordres de ses Supérieurs, également disposé à pro-
» fiter des lumiéres des uns, & à se conformer à la volonté
» des autres. Appliqué à un ouvrage, il le quittoit pour
» un autre tout opposé, sans qu'il parût se faire violence.
» Il ne s'attachoit à rien, & paroissoit tout faire avec
» inclination; il sçavoit s'abaisser à la portée des esprits les
» plus foibles, & se communiquoit à tous avec la même
» facilité. Sa parole, sa voix, ses maniéres, tout marquoit
» sa tranquilité, & la douceur prévalut tellement en lui,
» qu'il devint les délices de ceux qu'il eut à conduire ou
» à édifier.

» La Foi & la Religion sanctifiérent tant d'aimables
» qualités. Né pour la société, il ne voulut jamais se produi-
» re, & loin de rechercher les emplois, il ne brigua que
» pour s'en exclure. La méditation des vérités éternelles,
» la lecture des livres saints, firent au milieu de sa retraite
» ses occupations les plus douces; l'étude ne ruina jamais
» en lui les sentimens de piété qu'il hérita de sa famille, &
» que la Religion avoit cultivés; elle ne servit au con-
» traire qu'à les perfectionner, & l'on admira toujours en
» lui un homme éclairé sans libertinage, & religieux
» sans superstition, qui sçut s'instruire de l'Evangile, &
» s'y conformer autant que la foiblesse & la corruption
» du siécle put le permettre.



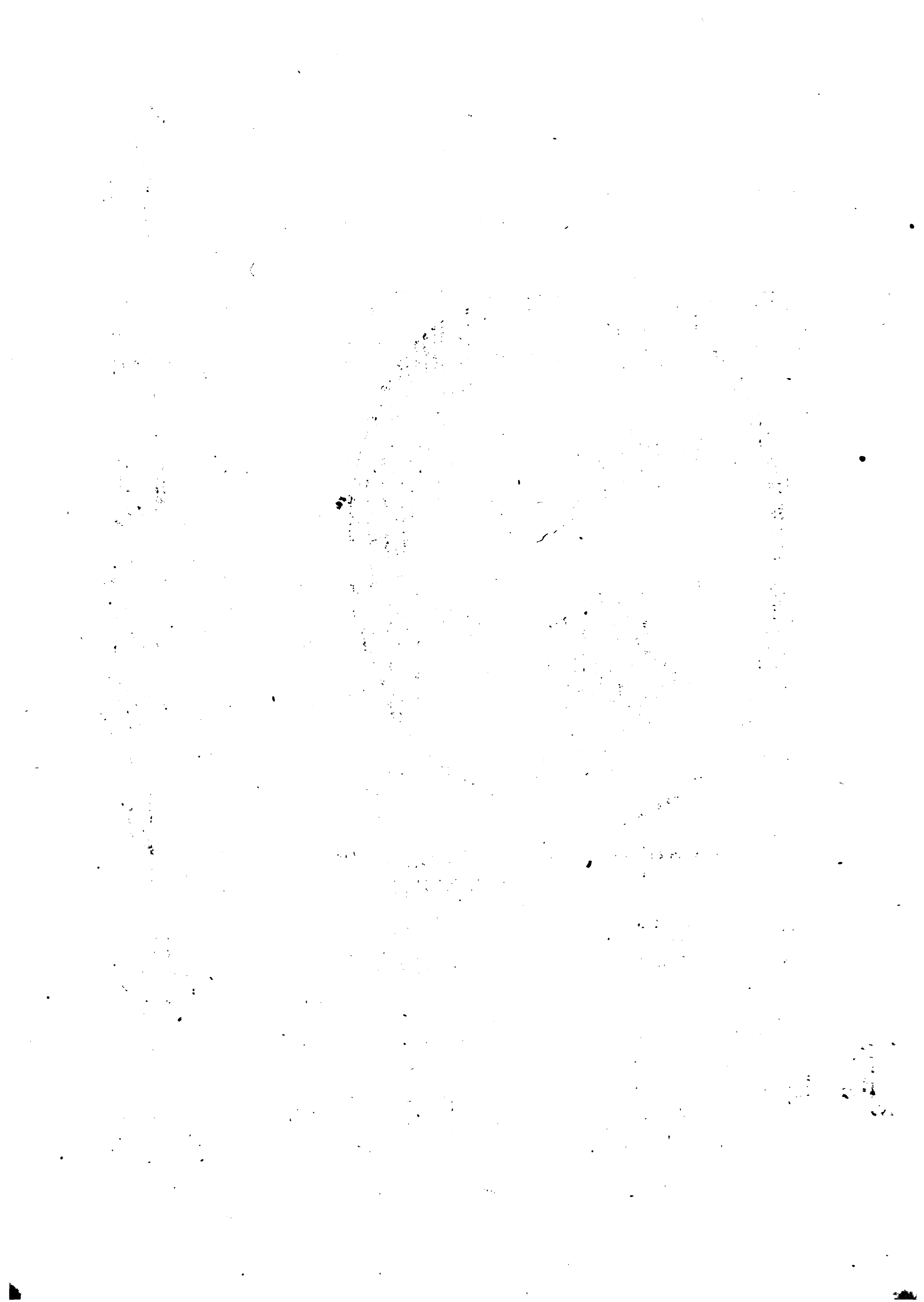


PIERRE CORNEILLE.

Resserrés par les bornes étroites que nous nous sommes prescrites dans cet Ouvrage, nous ne pourrons donner à l'éloge historique de l'homme célebre dont nous allons parler, toute l'étendue qu'il devroit avoir; d'ailleurs où trouverions-nous des louanges qui ne fussent inférieures à celles que mérite un homme dont le nom seul fait l'éloge le plus pompeux; un homme qui a été l'illustre restaurateur du Théâtre, qui a été le Poëte de toutes les nations, & qui a été le seul de tous les Poëtes François qui ait mérité le glorieux surnom de Grand. Nous nous contenterons donc de donner ici un simple extrait de sa vie, écrite par le sçavant M. de Fontenelle, son neveu.

Le grand Corneille, fils de Pierre Corneille, Maître des Eaux & Forêts en la Vicomté de Rouen, naquit en cette Ville l'an *1606*. Après avoir fait ses humanités aux Jesuites, avec les plus glorieux succès, il s'attacha au Barreau, parce qu'il ne connoissoit pas encore le talent extraordinaire qu'il avoit pour un art dans lequel il devoit un jour exceller, & qu'il devoit porter au plus haut point de perfection. Ce fut à l'amour, que M. Corneille dut la découverte d'un si heureux talent. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une Demoiselle de Rouen, le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette avanture détermina M. Corneille à faire la Comédie de Mélite, qui fut représentée en *1625*, & ce fut avec de si grands applaudissemens, qu'elle donna occasion à l'établissement d'une nouvelle troupe de Comédiens, sur l'espérance que l'on conçut que le Théâtre alloit prendre une nouvelle face, & qu'il seroit plus frequenté que jamais.


P. Dupin Sculp.
PIERRE CORNEILLE
de l'Academie Françoise.
Né à Roüen le 6 de juin 1606. Mort en 1699.
A Paris chez Odieuvre M.d d'estampes Quay de l'Ecole vis-à-vis le côté de la Samaritaine à la belle Ima.
A.P.D.R.



Au reste, si l'on fait attention que l'on ne connoissoit alors qu'un tragique languissant, ou qu'un comique tout à fait bas, il ne paroîtra pas étonnant que cette premiere piéce, indigne à la vérité du grand Corneille, ait eu tant de succès. Mélite paroîtra divine, si on la lit après les piéces de Hardi, qui l'ont immédiatement précédée. Le Théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scénes plus agréables; surtout, & c'est ce que Hardi n'avoit jamais attrapé, il y régne un air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal répréséntée.

Si l'on trouva quelque défaut dans Mélite, c'est que cette piéce parut être trop simple, & qu'elle sembloit avoir trop peu d'évenemens. M. Corneille piqué de cette critique, fit *Clitandre*, & y sema les incidens & les avantures avec une très vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du Public, que pour s'y accomoder; il paroit qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La *galerie du Palais*, la *veuve*, la *suivante*, la *Place Royale*, sont plus raisonnables.

On commença alors à étudier le ~~Tréâtre~~ des anciens, & à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des régles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premiéres dont on s'avisa; mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas. Témoin la maniére dont M. Corneille lui-même en parle dans la Préface de Clitandre, imprimée en 1632. » Que si j'ai » renfermé cette piéce, dit-il, dans la régle d'un jour, ce » n'est pas que je me repente de n'y avoir pas mis Mélite, » ou que je me sois résolu de m'y attacher dorénavant: » aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup » la méprisent, pour moi j'ai voulu seulement montrer » que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître.

+ Théâtre

Ce ne fut qu'avec le tems que le vrai triompha. Les régles du Poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque tems après combatues, ensuite reçues à demi, & sous des conditions, demeurerent enfin maîtresses du

Théâtre. Mais l'époque de l'établiſſement de leur empire n'eſt proprement qu'au tems de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, eſt d'avoir purifié le Théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'uſage établi, mais il y réſiſta bientôt après, & depuis Clitandre ſa ſeconde piéce, on ne trouve plus rien de licentieux dans ſes Ouvrages.

M. Corneille après avoir fait un eſſai de ſes forces, dans ſes ſix premieres piéces, où il s'éleva deja au deſſus de ſon ſiécle, prit tout à coup l'eſſor dans Medée, & monta juſqu'au tragique le plus ſublime. Mais il retomba enſuite dans le comique, & l'on peut dire que la chûte fut grande. L'Illuſion comique qu'il donna, eſt une piéce irréguliére & bizarre, & qui n'excuſe point par ſes agrémens ſon irrégularité & ſa bizarerie.

Après l'Illuſion comique, M. Corneille ſe releva plus grand & plus fort que jamais & fit le Cid. Jamais piéce de Théâtre n'eut un ſi grand ſuccès. M. Peliſſon dit, qu'en pluſieurs Provinces de France il étoit paſſé en proverbe de dire, *cela eſt beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre à quelques Auteurs jaloux qui ne le goûtoient pas, & à la Cour, où c'eût été très mal parler que de s'en ſervir ſous le miniſtére du Cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avoit la plus vaſte ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France preſque abſolument, d'abaiſſer la redoutable Maiſon d'Autriche, de remuer toute l'Europe à ſon gré, ne lui ſuffiſoit point; il y vouloit joindre encore celle de faire des Comédies. Quand le Cid parut, il en fut auſſi allarmé, que s'il avoit vu les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les Auteurs contre cet Ouvrage, & ſe mit à leur tête. M. de Scuderi publia ſes obſervations ſur le Cid, adreſſées à l'Academie Françoiſe qu'il en faiſoit juge, & que le Cardinal ſon fondateur ſollicitoit puiſſamment contre la piéce accuſée; c'eſt ce qui a fait dire à M. Deſpréaux dans ſa neuviéme ſatire.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Il faut cependant convenir que la critique que l'Académie fit de cette Piéce, étoit digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sçut conserver tous les égards qu'elle devoit, & à la passion du Cardinal, & à l'estime prodigieuse que le Public avoit conçue du Cid. Elle satisfit le Cardinal, en reprenant exactement tous les défauts de cette Piéce, & le Public, en les reprenant avec modération, & même souvent avec des louanges.

Quand M. Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au Cid, il s'éleva encore dans les Horaces. Comme l'on publioit qu'il paroîtroit encore une Critique sur cette nouvelle piéce; il écrivit en ces termes à un de ses amis: *Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le Peuple*; entendant par les Duumvirs, le Cardinal & une autre personne d'un rang distingué, qui avoient vivement sollicité la critique du Cid. Ce fut cette espéce de persécution que le Cardinal suscita au grand Corneille, qui lui fit faire ces quatre vers après la mort de ce Ministre, qu'il regardoit tout à la fois, & comme son bienfaiteur, & comme son ennemi.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Après les *Horaces*, parurent *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, & enfin le Menteur, Piéce comique, & presque entiérement prise de l'Espagnol, selon la coutume de ce tems-là. Quoique cette Piéce soit encore aujourd'hui

applaudie sur le Théâtre, il faut avouer que la Comédie n'étoit point encore alors arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Ouvrages de ce genre, c'étoit l'intrigue & les incidens, erreurs de noms, déguisemens, lettres interceptées, avantures nocturnes, & c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphoient sur ces matiéres. On ne songeoit point aux mœurs & aux caracteres, on alloit chercher bien loin le ridicule dans des évenemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain où est sa principale habitation. Moliére a été le premier qui l'ait été chercher là, & qui l'a le mieux mis en œuvre; homme inimitable, à qui la Comédie doit autant que la Tragédie à M. Corneille.

Le Menteur eut une suite, mais qui ne réussit gueres; ensuite vint Rodogune. On apprendra dans les examens de M. Corneille l'histoire de Théodore, d'Heraclius, de Dom Sanche d'Aragon, d'Andromede, de Nicoméde, & de Pertharite. C'est dans la judicieuse critique que M. Corneille a faite de ses propres Ouvrages, qu'il en parle avec un noble désintereſſement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

Après Pertharite, M. Corneille rebuté du Théâtre, entreprit la Traduction en vers, de l'Imitation de Jesus-Christ; il y fut porté par des Peres Jésuites de ses amis, par les sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, & peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea en toutes maniéres d'avoir quitté le Théâtre. Il est vrai cependant que l'on ne trouve pas dans cette Traduction le plus grand charme de l'Imitation de Jesus-Christ, sçavoir sa simplicité, & sa naïveté, qui est comme perdue dans la pompe des vers.

† Carpentariana On trouve dans le ~~Carpentaria~~ bien des faussetés au sujet

de cette Traduction. » On y lit que M. Corneille étoit
» l'Auteur de la premiere piéce, intitulée, L'occasion per-
» due & recouvrée. Que cette piéce étant parvenue jusqu'à
» M. le Chancellier Seguier, il envoya chercher M. Cor-
» neille, & lui dit que cette piéce ayant porté scandale
» dans le Public, & lui ayant acquis la réputation d'un
» homme débauché, il falloit qu'il lui fit connoître que
» cela n'étoit pas, en venant à confesse avec lui, & qu'il l'a-
» vertît du jour. M. Corneille ne pouvant refuser cette
» satisfaction au Chancellier, il fut avec lui à confesse au
» Pere *Paulin*, petit Pere de Nazareth. M. Corneille
» s'étant confessé d'avoir fait des vers lubriques, ce Pere
» lui ordonna par forme de pénitence, de traduire en vers
» le premier livre de l'Imitation de Jesus-Christ, ce qu'il
» fit. Ce premier livre fut trouvé si beau, qu'il fut imprimé
» jusqu'à trente-deux fois. La Reine après l'avoir lu, pria
» M. Corneille de lui traduire le second, & nous devons
» à une grosse maladie dont il fut attaqué, la Traduction
» du troisiéme livre qu'il fit, après s'en être glorieuse-
» ment tiré.

Le fait est que *l'occasion perdue & recouvrée* étoit de la composition d'un nommé de Cantenac, qui fit imprimer cette piéce scandaleuse à la fin de ses Poësies nouvelles & galantes, où on lit ces mots, *fin des Poës. nouv. & gal. du Sr. de C.* & ce qui donna occasion à l'erreur, c'est que l'on crut que ce *C* signifioit Corneille ; mais on trouve le nom de Cantenac, enrégistré tout au long dans le livre des Libraires. Or comme il est évident que M. Corneille n'étoit pas l'Auteur de cette misérable piéce, il s'ensuit donc que tout ce qui a été rapporté sur ce sujet est également faux. Revenons aux Ouvrages de ce grand homme.

Il se passa douze ans pendant lesquels il ne parut de sa composition que l'Imitation en vers. Mais enfin sollicité par M. Fouquet, qui négocia en Sur-intendant des Finances, & peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au Théâtre, & donna Oedipe, qui réussit fort bien.

La Toison d'or fut faite peu après, à l'occasion du mariage du Roi ; & c'est la plus belle piéce à machines que nous ayons : ensuite parurent *Sertorius* & *Sophonisbe*. Il faut croire qu'~~*Agesislas*~~+ est aussi de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une Scéne d'~~Agesislas~~+ & de Lysander, qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

+++ Agesilas

Après ~~Agesislas~~+ vint *Othon*, Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

En ce tems-là, des piéces d'un caractére fort different des siennes,# parurent avec éclat sur le Théâtre. Elles étoient pleines de tendresse & de sentimens aimables ; si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquans. Une élevation qui n'étoit pas du premier dégré, beaucoup d'amour, un stile très agréable & d'une élegance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs & naturels, un jeune Auteur, voila ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au Théâtre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille ; il en faut cependant excepter quelques femmes qui valoient des hommes.

#(celles de Racine)

Le goût du siécle se trouva donc entiérement du côté d'un genre de tendresse moins noble, & dont le modele se trouvoit plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais M. Corneille dédaigna fiérement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût ; il ne pouvoit le mieux braver qu'en donnant *Attila*, digne Roi des Huns. Il régne dans cette piéce une noble férocité, que lui seul pouvoit attraper.

Berenice, fut un duel, dont tout le monde sçait l'histoire. Henriette-Anne d'Angleterre, fort touchée des choses d'esprit, & qui eut pu les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire

trouver

trouver les deux combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sçussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire? au plus jeune, à M. Racine. Mais avant que d'achever de parler des Ouvrages du grand Corneille, nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de rappeller ici le jugement qu'en a lui-même porté son illustre rival dans le genre Dramatique. Voici comment il s'exprime dans le discours qu'il prononça à ~~l'Acamédie~~, en qualité de Directeur de cette Compagnie, le 2 Janvier 1685, à la réception de Thomas Corneille, nommé Académicien à la place de son frere. + l'Académie

Après avoir représenté l'état pitoyable où étoit le Théâtre parmi nous, sans ordre, sans grace, sans régle, & ce qui est de plus pernicieux, sans honnêteté & sans bienséance, ~~il faut~~ connoître la force avec laquelle M. Corneille surmontant tout obstacle, fit le premier paroître sur la Scéne la raison accompagnée de toute la pompe & de tous les ~~ornememé~~ dont notre langue est capable, & sçut accommoder heureusement le vraisemblable & le merveilleux, en laissant bien loin de lui tout ce qu'il avoit de rivaux. » Où trouvera-t'on, *dit-il*, un Poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talens, & tant d'excellentes » parties, l'art, la force, le jugement & l'esprit. Quelle » noblesse! quelle économie dans les sujets! quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentimens! quelle dignité, & en même tems quelle prodigieuse variété dans les caractéres! combien de Rois, de » Princes, de Héros nous a t'il représentés, toujours tels » qu'ils devoient être, toujours uniformes avec eux-mêmes, » & jamais ne ressemblans les uns aux autres; parmi tout » cela une magnificence d'expressions proportionnées aux » maîtres du monde, qu'il fait souvent parler, capable » néanmoins de s'abaisser quand il veut, & de descendre » jusqu'aux simples naïvetés du Comique, où il est encore » inimitable.

+ il fait

+ ornemens

» Personnage véritablement né pour la gloire de son

» Pays, je ne dis pas comparable à tout ce que l'ancienne
» Rome a d'excellens Tragiques, puisqu'elle confesse
» elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse,
» mais aux Eschiles, aux Sophocles, aux Euripides, dont
» la fameuse Athenes ne s'honore pas moins que des The-
» mistocles, des Periclès, des Alcibiades, qui vivoient en
» même tems qu'eux. La Scéne retentit encore des accla-
» mations qu'éxiterent à leur naissance, le Cid, Horace,
» Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre répresentés
» depuis sur tant de Théâtres, traduits en tant de lan-
» gues, & qui vivront à jamais dans la bouche des hom-
» mes.

Ainsi pensoit l'homme du monde, qui pouvoit le mieux juger de l'excellence du Poëme Dramatique: ainsi ont pensé, & ainsi pensent encore tous les Sçavans. Le Pere de la Rue, dans un Poëme qu'il adresse à cet excellent homme, pour le consoler de la mort de son fils, qui donnoit de grandes espérances, l'appelle le Prince des Poëtes.

Te quoque magnorum vates ter maxime vatum,
Gallia quem dudùm atque immensus suspicit orbis,
Te quoque turba ingens nequicquàm æquare canendo
Aggreditur, capitique pares imponere lauros.

Rien n'égaloit le respect que le Public témoignoit à ce grand homme. S'il se montroit sur le Théâtre, on frappoit des mains, & la plupart des spectateurs se levoient. Les Princes mêmes, & les plus grands Seigneurs lui donnoient dans ces occasions d'éclatantes preuves de leur estime. On raconte que le Maréchal de Turenne entendant un jour répresenter *Sertorius*, il s'écria à deux ou trois endroits de la Piéce, où donc Corneille a-t'il si bien appris l'art de la guerre. Mais continuons d'examiner les Ouvrages de ce Poëte inimitable.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux sans comparaison meilleurs que Berenice, tous deux dignes

de la vieillesse d'un grand homme. Le caractére de Pulcherie est de ceux que lui seul sçavoit faire, & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme, que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son Maître; & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carriére.

La suite de ses Piéces represente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme, qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siécle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, & n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Surena, qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au Théâtre, & ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement; il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la derniére année de sa vie.

Il avoit fait étant jeune quelques petites piéces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites piéces de cent ou de deux cens vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Pere de la Rue, tous deux d'assez longue haleine, & plusieurs petites piéces de M. Santeuil. Il estimoit extrémement ces deux Poëtes. Lui-même faisoit fort bien des vers Latins, & il en fit sur la campagne de Flandre, en 1667, qui parurent si beaux, que non seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa premiere Scéne de Pompée en vers, du stile de Seneque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain; il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur

à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers, & publié les deux premiers livres de la Thebaïde.

C'est cette estime que M. Corneille avoit pour des Auteurs que l'on ne doit pas à beaucoup près regarder comme des modeles, qui a fait dire à M. Despréaux dans son art Poëtique.

Tel s'est fait par les vers distinguer dans la Ville,
Que jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Le célebre M. Huet dans ses origines de Caën, s'exprime ainsi sur le même sujet. « Le grand Corneille, dit-il, Prin- » ce des Poëtes Dramatiques, m'a avoué non sans quelque » peine & sans quelque honte, qu'il préferoit Lucain à » Virgile. Mais cela est plus excusable dans un Poëte de » Théâtre, qui cherchant à plaire au peuple, & s'étant » fait un long usage de tourner ses pensées de ce côté-là, » y avoit aussi formé son goût, & n'étoit plus touché que a de ce qui touche le plus le vulgaire, de ces sentimens » héroïques, de ces figures brillantes, & de ces expressions » relevées ; ce qui prouve, comme le remarque Mon- » tagne, que les grands connoisseurs en Poësies sont plus » rares que les grands Poëtes. Finissons cet éloge par le portrait que M. de Fontenelle fait de son illustre parent.

M. Corneille étoit assez grand & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être transmis à la postérité, dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout à fait nette ; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il sçavoit les Belles-lettres, l'histoire, la politique, mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il

parloit peu, même sur la matiére qu'il entendoit si parfaitement; il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique, il lui falloit des sujets plus solides pour espérer & pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence. Au fond, il étoit aisé à vivre, bon pere, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempéramment le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiére & indépendante, nulle souplesse, nul ~~ménage~~ manége; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu Romaine, & très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y apportoit un visage presqu'inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légeres lui causoient de l'effroi & de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit pas plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, & par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir; mais s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de Religion, & plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Jesuites, sur ses Piéces de Théâtre, & ils lui ont toujours fait grace, en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scéne, des nobles sentimens qui régnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

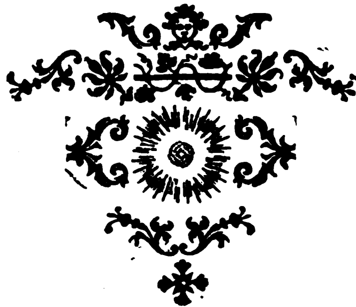
M. Corneille eut trois fils, dont les deux premiers prirent le parti des armes, & le troisiéme embrassa l'Etat

Ecclésiastique, & fut nommé en 1680 Abbé d'Aiguevive, près de Tours.

La mort du grand homme dont nous venons de transcrire l'éloge, arriva le 10 Octobre 1684. M. Corneille étoit dans la 78e. année de son âge, & se trouvoit alors Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu le +1647. 22 Janvier ~~1677~~, à la place de François Maynard. Il avoit exercé pendant quelque tems la charge d'Avocat Général, à la table de Marbre de Normandie.

On lit au bas du portrait de cet homme célebre, les vers suivans.

Corneille a trois dégrés dans ses nobles travaux;
Son Orient efface ses rivaux.
Corneille en son midi se surpasse lui-même,
Voyez-le en se couchant, son superbe Poëme
Jette encore un éclat qu'on ne peut soutenir.
Ainsi Corneille a du finir.



JEAN-BAPTISTE LULLY.

JEAN-BAPTISTE LULLY, Sur-intendant de la Musique du Roi, & son Sécretaire en la grande Chancellerie, célebre pour avoir porté son art au plus haut point de perfection, naquit à Florence, vers l'an 1633. Un talent extraordinaire pour la Musique, le distingua dès ses plus tendres années ; & il en fit tout à la fois & son occupation & ses délices. Jeune encore, il s'arracha du sein de sa patrie pour suivre un Officier François, qui l'amena à Paris, où il se fit bientôt connoître par la supériorité de ses talens. Il s'étoit surtout attaché au violon, & il fut l'homme de son siécle qui connut le mieux tous les sons que l'on pouvoit tirer de cet instrument ; ce fut à ce talent qu'il dut le commencement de sa fortune.

Ce jeune Musicien étoit depuis peu de tems attaché au service de Mademoiselle de Montpensier, lorsque le feu Roi, qui avoit oui parler avec éloge de son habileté, voulut se procurer le plaisir de l'entendre : la satisfaction du Monarque fut telle, que le jeune Lully fut nommé Inspecteur des violons de Sa Majesté, & ce Prince en créa en même tems une nouvelle bande en sa faveur, que l'on nomma *les petits violons*.

La Musique sous un si habile Maître, prit bientôt une face nouvelle. Les instrumens qui paroissoient les plus ingrats pour l'harmonie, & que l'on ne s'étoit point encore avisé de faire entrer dans les Concerts, commencerent à s'y faire entendre, & il n'y eut pas jusqu'aux tambours & aux timbales qui n'y fissent leurs parties ; mais ce qui fit le plus admirer la capacité de ce grand homme, c'est que s'il trouva le moyen de plaire, ce fut principalemrnt parce qu'il sçut s'élever au dessus des régles de l'art. » Ceux qui l'avoient précédé, » dit l'Auteur du Parnasse François, n'avoient acquis de » la réputation que pour avoir exactement observé ces ré-

» gles dans leurs ouvrages, & M. Lully se fit un nom en ne » les suivant pas. Un faux accord, une dissonance étoient » un écueil où échouoient les plus habiles, & ç'a été » dans ces faux accords & ces dissonnances, qu'il a sçu » composer les plus beaux endroits de ses ouvrages, par » l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer & de les » sauver . . . . Ce sont ces licences heureuses qui ont tiré » notre Musique d'un uniforme souvent ennuyeux, & » d'une exactitude qui devient insipide; mais d'un autre » côté il sçavoit user de ces mêmes licences avec discer- » nement, & par là il évitoit de tomber dans une Musi- » que sautillante, & qui fût sans aucun chant.

Les plus grands bienfaits & les plus glorieuses marques de distinction, furent la récompense de la superiorité des talens de cet homme illustre. Il obtint en 1661 la Surintendance de la Musique de Sa Majesté, & en 1673, le privilége pour l'Opera, (*a*) avec la salle du Palais Royal, après la mort du célebre Moliére, arrivée la même année. Mais la plus grande marque qu'il reçut de la bonté dont l'honoroit Sa Majesté, fut que ce Prince, après l'avoir annobli, ne dédaigna pas d'interposer son autorité pour le faire recevoir Sécretaire à la Chancellerie. (*b*)

(*a*) Perrin, Introducteur des Ambassadeurs auprès de Philippe de France, Duc d'Orleans, frere du Roi, ayant jugé que les Opéras pouvoient être introduits en France, en demanda le privilége & l'obtint. Il fit ensuite une société avec le sieur Cambert, Maître de la Musique de la Reine mere, Anne d'Autriche, & avec le Marquis de Sourdeac, pour l'exécution de ce dessein. Cette nouveauté plut au public, & eut assez de succès; mais ces Interessés s'étant brouillés, Perrin transporta son privilége à Lully, qui l'avoit déja obtenu du Roi. L'Opera parut entre ses mains avec de nouvelles beautés, & il donna tous les ans jusqu'à sa mort une piéce de sa composition, avec de continuels applaudissemens.

(*b*) Voici le détail de cette Anecdote, telle qu'elle est rapportée par l'Auteur de la vie de Quinaut. » Il y avoit long-tems, dit-il, que le Roi avoit donné des » Lettres de noblesse à Lully. Quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bienheureux » que le Roi l'eût ainsi exempté de suivre la route commune, qui est qu'on » aille à la Gentil-hommerie, par une charge de Sécretaire du Roi, que s'il » avoit eu à passer par cette porte, elle lui auroit été fermée, & qu'on ne l'auroit » pas reçu: Un homme de cette compagnie s'étant vanté qu'on refuseroit Lully, » s'il se présentoit, àquoi les grands biens qu'il amassoit faisoient juger qu'il

Les

Les talens au reste de l'homme célebre dont nous parlons, ~~n'étoit pas borné~~ à la seule Musique Françoise, l'ex-

» pourroit songer quelque jour. Lully avoit moins d'ambition, que de bonne
» fierté à l'égard de ceux qui le méprisoient; pour avoir le plaisir de morguer
» ses ennemis & ses envieux, il garda les Lettres de noblesse sans les faire enré-
» gistrer, & ne fit semblant de rien. En 1681 on rejoua à Saint Germain la Co-
» médie & le Ballet du Bourgeois Gentil-homme, dont il avoit composé la
» Musique. Il chanta lui-même le personnage ~~de~~ Mufti, qu'il exécutoit à mer-
» veille. Toute sa vivacité, tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer se
» déployerent là, & quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, & que ce rôle paroissoit
» fort & pénible, il venoit à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le
» Roi qu'il divertit extrêmement, lui en fit compliment. Lully prit cette oc-
» casion; mais Sire, lui dit-il, j'avois dessein d'être Sécretaire du Roi, vos
» Sécretaires ne voudront plus me recevoir. *Ils ne voudront plus vous recevoir!*
» répondit le Monarque en propres termes, *ce sera bien de l'honneur pour eux,*
» *voyez M. le Chancelier.* Lully alla du même pas chez M. le Tellier, & le bruit
» se répandit que Lully devenoit M. le Sécretaire du Roi. Cette Compagnie &
» mille gens commencerent à murmurer tout haut; voyez-vous le moment
» qu'il prend? à peine a-t'il quitté le chapeau de Mufti, qu'il ose prétendre à
» une charge honorable, ce farceur encore essouflé des gambades qu'il vient
» de faire sur le Théâtre, demande à entrer au Sceau. M. de Louvois sollicité
» par Mrs de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps, parce que tous les
» Sécretaires d'Etat devoient être Sécretaires du Roi, s'en offensa fort. Il repro-
» cha à Lully sa témerité, qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui, qui
» n'avoit point de recommandation, & de services que d'avoir fait rire. *Hé*
» *tête bleu*, lui répondit Lully, *vous en feriez autant si vous le pouviez.* La
» riposte étoit gaillarde, & il n'y avoit dans le Royaume que le Maréchal de la
» Feuillade & Lully qui eussent osé répondre à M. de Louvois de cet air. Enfin
» le Roi parla à M. le Tellier. Les Sécretaires du Roi étant venus faire des re-
» montrances à ce Ministre, sur ce que Lully avoit traité d'une charge parmi
» eux, & sur l'interêt qu'ils avoient qu'on le refusât pour la gloire de tout le
» Corps, M. le Tellier leur répondit en des termes encore plus désagréables que
» ceux dont le Roi s'étoit servi. Quand ce vint aux provisions, on les expédia à
» Lully, avec des agrémens inouis. Le reste de la céremonie s'accomplit avec
» la même facilité. Il ne trouva à son chemin aucun confrere brusque ni impo-
» li; aussi fit-il les choses noblement de son côté. Le jour de sa réception il
» donna un magnifique repas, une vraie fête aux anciens, & aux gens importans
» de sa Compagnie, & le soir un plat de son métier, l'Opera où l'on jouoit *le*
» *triomphe de l'amour*. Ils étoient vingt ou trente, qui y avoient ce jour-là,
» comme de raison, les bonnes places; de sorte qu'on voyoit la Chancellerie en
» Corps, deux ou trois rangs de gens graves en manteau noir, & en grands
» chapeaux de castor, aux premiers bancs de l'amphithéatre, qui écoutoient
» d'un serieux admirable les menuets & les gavotes de leur Confrere le Musicien.
» Ils faisoient une décoration rare, & qui embelissoit le spectacle. Et l'Opera
» apprit ainsi publiquement que son Seigneur s'étant voulu donner un nouveau
» titre, n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir
» garder sa mauvaise humeur: suivi d'un gros de courtisans, il rencontra bien-
» tôt Lully à Versailles. *Bonjour*, lui dit-il en passant, *bon jour mon Confrere*, ce
» qui s'appella un bon mot de M. de Louvois.

cellence de son génie se fait encore admirer dans un grand nombre d'excellens Motets de sa composition.

L'enjouement de son humeur, la beauté de son génie, la vivacité de son imagination féconde en saillies & en bons mots, le rendirent aimable aux personnes du plus haut rang, qui étoient charmées de l'associer à leurs plaisirs, & malheureusement il ne s'y livroit que trop volontiers. On raconte que le Chevalier de Lorraine l'étant venu voir dans sa derniére maladie, & lui témoignant en termes touchans, la tendre amitié qu'il avoit pour lui; Madame de Lully dit à ce Seigneur, *oui vraiment vous êtes fort de ses amis! c'est vous qui l'avez ennyvré le dernier, & qui êtes cause de sa mort. Eh tais-toi, tais-toi, ma chere femme*, reprit aussi-tôt Lully, *M. le Chevalier m'a ennyvré le dernier, eh bien si j'en réchappe, ce sera lui qui m'ennyvrera le premier.* Mais c'est ce qui n'arriva pas, il mourut peu de jours après, sçavoir le 22 Mars 1687, âgé de 54 ans, emportant dans le tombeau les regrets de toute la Cour. Il fut inhumé dans l'Eglise des petits Peres, proche la Place des Victoires, où sa famille lui éleva un superbe mausolée. Le célebre M. de Santeuil consacra à la mémoire de ce grand homme, l'Epitaphe suivante.

Perfida mors, inimica, audax, temeraria & exors,
Crudelisque & cœca, probris te absolvimus istis.
Non de te querimur, tua sint hæc munia magna;
Sed quando per te populi, Regisque voluptas,
Non ante auditis rapuit, qui cantibus orbem,
Lullius eripitur, querimur modo; surda fuisti.

A ces vers nous ajoûterons ceux qui ont été gravés au bas du portrait de l'homme célebre dont nous venons de parler.

J'ai fait chanter les Dieux, ainsi que les Héros,
Mes airs ont exprimé le murmure des flots,

Le sommeil, les zéphirs, la pluye & le tonnerre ;
J'ai même fait ouir les ombres des enfers ;
Et pour un Roi fameux dans la paix, dans la guerre,
D'immortelles chansons j'ai rempli l'univers.

M. de Lully avoit épousé la fille unique du célebre Lambert, dont il eut plusieurs enfans, entr'autres trois fils, qui héritiers des talens de leur pere, se sont tous trois distingués dans la Musique.



RENE' RAPIN.

PEu d'écrivains qui ayent été honorés de plus d'éloges, & peu qui en ayent mérité de plus grands, que l'homme célebre dont je vais ébaucher le portrait. Il a égalé les plus excellens Poëtes de l'antiquité, & parmi ceux de son siécle il n'y en a eu aucun qui l'ait surpassé ; ajoutons qu'il s'en trouve très peu qui puissent être mis en parallele avec ce grand homme.

Né à Tours en 1621, il y fit avec une distinction singuliére toutes ses études, sous les Jésuites ; & âgé de dix-huit ans il entra dans la Société, où pendant neuf ans il fut employé à enseigner les Belles-lettres ; carriére qu'il fournit avec les plus glorieux succès ; il se fit sur tout admirer par un talent extraordinaire pour la Poësie, & ses premiers essais en ce genre étonnerent les plus grands Maîtres. Bientôt la réputation de ce sçavant homme se répandit dans toute l'Europe, & elle lui fit par tout des Panegyristes & des admirateurs. Les Grands du Royaume, les personnes les plus distinguées par leur sçavoir, s'empresserent à lui donner des marques de leur bienveillance & de leur estime ; & c'étoit là un double tribut, qui paroissoit également du & aux qualités de son esprit, & à celles de son cœur. Une probité exacte, & qui ne se dé-

mentit jamais, des mœurs douces, un cœur droit & sincére, un généreux penchant à obliger, des maniéres naturellement affables, polies & prévenantes, sa modestie, sa candeur le rendirent aimable à tous ceux qui le connurent. Peut-être suffiroit-il d'apporter pour preuve de son mérite, l'amitié singuliére dont l'honora un Magistrat illustre, l'homme le plus estimable & le plus estimé de son siécle, M. le Premier Président de Lamoignon, à qui le Pere Rapin adressa sa belle piéce de vers, intitulée, *pax Themidis cum Musis*. Ce Poëme publié en 1660, avoit été précédé de plusieurs autres, (*a*) qui avoient déja assuré à l'Auteur une des premieres places sur le Parnasse Latin. Ses églogues sacrées, qui furent imprimées pour la premiere fois en 1659, & qui paroissoient avoir été travaillées avec une grande délicatesse de goût, portent le véritable caractére du genre Bucolique; ce qui a fait dire à M. de Santeuil, Juge compétant dans cette matiére, qu'il n'y a rien dans toutes ces piéces qui ne soit digne de Virgile. Le célebre M. Costar en a aussi porté le même jugement. On prendroit, dit-il, tous les Pasteurs introduits sur la Scéne par ce sçavant Jésuite, pour être du siécle d'or, à voir leur vertueuse innocence, & leur ingénieuse simplicité. Jonathas, Atys, Thyrsis, & les autres ne s'expliquent pas avec moins d'élegance & de pureté au bord de leurs fontaines, & à l'ombre de leurs buissons, que faisoient dans le Palais d'Auguste, Asinius Pollio, Cornelius Gallus, & les autres personnes les plus délicates de cette Cour.

Mais est-il quelque genre de Poësie, dans lequel n'ait excellé l'homme célebre dont nous faisons l'éloge? Quel heureux choix d'expressions, quelle pureté, quelle élegance de stile, quelle délicatesse de pensées & de sentimens,

(*a*) Voici les titres de quelques-unes de ces premieres Piéces de vers, *Serenissima Reipublica Veneta trophaum ob debellatum Turcam & restitutam Societatem Jesu*. Paris 1657. *Trophaum fama Emin. Cardinali Mazarino*; *pacis triumphalia ad eundem pro pacificatoriâ legatione feliciter gestâ*; *lacrima in tumulum Alphonsi Mancini*. Le Pere Rapin avoit présidé aux études de ce neveu du Cardinal Ministre.

quelle solidité de jugement, & tout à la fois quelle vivacité d'imagination n'admire-t'on pas dans ses Poësies Héroïques, dans ses Elégies & dans ses Odes! Mais c'est dans ses Jardins, le chef-d'œuvre le plus accompli de la Poësie Latine, que ce grand homme s'est surpassé lui-même. » L'Auteur dit, un ingénieux critique, en parlant de cet » Ouvrage, a mêlé si ingénieusement la fable aux plus » curieuses recherches de la Philosophie, & il a traité cette » matiére avec tant d'agrément, qu'il y a lieu de moins » regretter que Virgile ait laissé son Ouvrage des Géorgi» ques imparfait.

Poëte excellent, ce sçavant homme fut aussi un des plus grand Maîtres de l'art Poëtique; & en effet ses judicieuses réflexions sur cet art, (*a*) sa comparaison d'Homere & de Virgile peuvent être regardées comme un des meilleurs Traités que nous ayons en ce genre. Ce sont des maximes choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir, sur la raison, sur le bon sens, sur le goût le meilleur des anciens, sur une longue expérience, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme. Dans cet Ouvrage on trouve des régles sures & solides, presque sur tous les differens genres de Poësies.

Les réflexions du même Auteur, sur la Philosophie, sur l'éloquence & sur l'histoire, ses paralleles de Platon & d'Aristote, de Démosthene & de Ciceron, de Thucidide & de Tite Live, sont autant de Traités non moins instructifs que celui dont nous venons de parler. » Ce livre, » dit l'Abbé Lenglet, en parlant des réflexions que le » Pere Rapin nous a laissées sur l'histoire, devroit être » appellé la Rhétorique des Historiens. Le stile simple

(*a*) Le Pere Vavasseur attaqua vivement ces réflexions, & sur ce que le Pere Rapin se plaignit hautement du procédé de son Confrere, celui-c que s'il se fût annoncé pour l'Auteur de ces réflexions, jamais il n'a contre. Le temperamment que l'on prit pour accommoder ce differe supprimer les remarques du Pere Vavasseur, ce qui se fit par l'autorité Premier Président de Lamoignon.

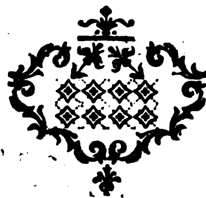
» mais exact & concis, dont l'Auteur se sert, convient » d'autant mieux pour instruire, qu'il satisfait beaucoup » plus l'esprit que l'imagination. C'est un Traité suivi de » la maniere de lire l'histoire, formé sur les réflexions qu'il » avoit faites dans la lecture des plus habiles écrivains. Il a » soin pour relever davantage la sécheresse naturelle des » préceptes, de les accompagner de remarques curieuses » sur divers faits historiques, & de jugemens solides sur les » Historiens anciens & modernes.

Tant d'Ouvrages de Litterature, fruits précieux de l'immense érudition de cet homme illustre, & de son application infatigable à l'étude, ne furent pas les seuls qui sortirent de sa plume; sa piété, son zéle pour la Religion produisirent divers écrits (*a*) qui tous furent reçus favorablement du Public.

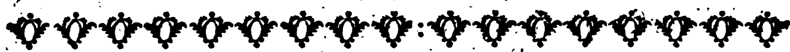
Jusqu'au dernier moment, la vie de ce grand homme fut toujours également occupée. Ses travaux passés qui sembloient lui donner droit à quelque relâche, ne purent jamais rallentir son ardeur. Il mourut le 27 Octobre 1687, étant âgé de 66 ans.

(a) Ces Ouvrages sont l'Evangile des Jansenistes en Latin, les artifices des hérétiques, l'esprit du Christianisme, la perfection du Christianisme, l'importance du salut, la foi des derniers siécles, la vie des prédestinés, & une lettre écrite à M. le Cardinal Cibo, pour appaiser le Pape au sujet de la Regale.

Aux Ouvrages de Litterature dont nous avons parlé, il faut ajoûter le Magnanime, ou l'éloge du Prince de Condé, & un Traité du grand & du sublime, dans les mœurs & dans les differentes conditions de la vie, avec quelques observations sur l'éloquence des bienséances.




D. Sornique. Sculpsit.
PHILIPPE QUINAULT
de l'Acad. Françoise
Mort à Paris le 26. Novembre 1688. Agé de 53 ans.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes quay de l'Ecole vis-a-vis le côté de la Samarit. a la belle Image
C.P.R.



PHILIPPE QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT, Auditeur de la Chambre des Comptes, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, naquit à Paris en 1635, d'une bonne famille, & non d'un Boulanger, comme l'a témérairement avancé Ménage, dans un ouvrage tissu d'impostures.

Ce fut sous le célebre Tristan l'Hermite que le jeune Quinault cultiva le talent extraordinaire qu'il avoit pour la Poësie. Mais il ne fit pas de cet art son unique étude, il y ~~goignit~~ + celle du Droit, & ce fut à cette derniere étude qu'il dut en quelque façon sa fortune; puisqu'elle lui fournit l'occasion de rendre service à un riche Marchand de Paris, qui mourut peu de tems après, & dont il épousa la veuve, ce qui le mit en état d'acheter une charge d'Auditeur des Comptes. + joignit

M. Quinault n'avoit pas encore vingt ans qu'il avoit déja commencé de travailler avec succès pour le Théâtre; & ses piéces firent pendant dix ou douze ans les délices de Paris & de toute la Cour, quoique les connoisseurs prétendissent qu'il n'y en avoit aucune où les régles du Théâtre fussent parfaitement observées. » Imagination toute » pure, dit M. Perrault, & qui n'avoit point d'autre fon- » dement que la fausse prévention où ils étoient, qu'un » jeune homme qui n'avoit pas étudié à fond ~~la politique~~ + » d'Aristote, ne pouvoit faire de bonnes piéces de Théâ- » tre. + la Poëtique

Mais une louange que l'on ne peut refuser à cet homme célebre, c'est d'avoir porté la Poësie Lyrique du Théâtre au plus haut point de perfection où elle pût parvenir; aussi le fameux Lully le préfera-t'il à tous les autres Poëtes de son tems, comme étant le seul qui pût parfaitement réussir dans ce genre de Poësie; & il est vrai, comme le remarque

M. l'Abbé d'Olivet, que » M. Quinault réunissoit dans
» lui diverses qualités, dont chacune en particulier avoit
» son prix, & dont l'assemblage faisoit un homme unique
» en son genre: une oreille délicate pour ne choisir que
» des paroles harmonieuses, un goût tourné à la tendresse,
» pour varier en cent & cent maniéres les sentimens con-
» sacrés à cette espéce de Tragédie, une grande facilité
» à rimer, une docilité encore plus rare pour se conformer
» aux idées ou même aux caprices du Musicien.

Ce fut pendant qu'il étoit occupé à travailler à un Opéra, dont le sujet lui avoit été prescrit par le Roi, qu'il fit les jolis vers suivans.

Ce n'est pas l'Opera que je fais pour le Roi,
Qui m'empêche d'être tranquille;
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir & voudrois le pouvoir,
Mais avec Apollon on ne s'enrichit gueres.
C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi, cinq actes devant Notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Mais le fait est que cette espéce d'Opéra n'avoit rien de fort embarassant pour M. Quinault: plus de cent mille écus que sa femme lui avoit apportés en mariage, une pension de deux mille francs que le Roi lui faisoit, quatre mille livres qu'il recevoit pour chaque Opéra de sa composition, le mettoient assurément bien en état de faire aisément cet Opéra qui lui paroissoit si difficile. De ses cinq filles, trois ont été Religieuses, & les deux autres ont

ont été avantageusement mariées; l'une à M. le Brun, Auditeur des Comptes, & l'autre à M. Gaillard, Conseiller à la Cour des Aydes.

Quelque éclatant qu'ait été le mérite de cet homme célebre, consideré avec raison comme le Prince des Poëtes Lyriques de son tems, il n'a pû cependant échaper à la sévere critique de M. Despréaux. Il est vrai que ce rigide censeur dit dans la Préface de ses œuvres, qu'il n'a point prétendu qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les Ouvrages de M. Quinault. . . . » J'ajouterai que dans le tems que » j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & » qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui » ont dans la suite acquis une juste réputation.

Mais ce qui fait un honneur infini à la modération de M. Quinault, c'est que loin de conserver quelque animosité contre celui qui l'avoit cruellement déchiré, il parut au contraire très empressé à rechercher son amitié.

La Poësie ne fut pas le seul talent, par lequel ce grand homme se distingua. Le beau discours qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie, & les deux harangues qu'il fit au Roi sur ses conquêtes, à la tête de cette illustre Compagnie, sont de glorieuses preuves du goût particulier qu'il avoit pour l'éloquence. Il fit surtout briller la sienne, lorsqu'ayant appris la mort du Marêchal de Turenne, dans le moment qu'il se disposoit à aller haranguer le Roi, il en parla sur le champ, mais avec tant d'esprit & dans des termes si nobles & si bien choisis, qu'il ravit l'admiration de toute la Cour.

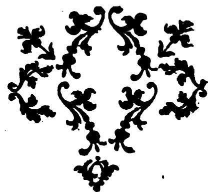
Régulier dans ses mœurs & dans sa conduite, exact observateur de tous ses devoirs, bon ami, bon mari, bon pere de famille, il se rendit autant aimable par les qualités de son cœur, qu'estimable par celles de l'esprit. Sur la fin de sa vie il parut pénetré d'un vif regret d'avoir consacré ses talens au Théâtre, & il forma la résolution de ne plus chanter dans ses vers que les louanges de Dieu, & celles

de son Roi. Il commença en effet par une piéce qu'il composa sur l'extinction de l'hérésie en France, & dont voici les quatre premiers vers.

Je n'ai que trop chanté les jeux & les amours,
Sur un ton plus sublime, il me faut faire entendre.
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

M. Quinault n'étoit âgé que de cinquante-trois ans, lorsqu'il tomba dans une maladie de langueur qui l'enleva au bout de deux mois de souffrances. Sa mort arriva le 28 Novembre 1688. Il fut inhumé dans l'Eglise de Saint Louis dans l'isle, sa parroisse.

Outre seize piéces de Théâtre & quatorze Opéras que nous avons de lui, on trouve encore dans divers recueils différentes Poësies de sa composition.



ISAAC DE BENSERADE.

ISAAC DE BENSERADE, né à Lions, petite Ville de la haute Normandie, en 1612. fut un des plus beaux esprits de son siécle, & comme le remarque M. Charpentier, » il ne dut qu'à son génie seul la grande réputation » qu'il acquit. Sans rien emprunter des Anciens, ni mê» me les avoir trop bien connus, il les a égalés, & si l'on » remarque dans ses écrits quelques-unes de leurs pensées, » c'est un effet du hazard plûtôt que de l'imitation.

Quelques Auteurs, comme M. Pavillon & l'Abbé Tallement dans la vie de cet Académicien, lui attribuent une généalogie illustre, mais M. Ménage & quelques autres Ecrivains pensent un peu differemment au sujet de sa naissance. » Je ne m'arrêterai point, dit l'Abbé d'Olivet, » à disputer ce qui est de la noblesse de Benserade; s'il » avoit laissé des enfans, ce seroit leur affaire; mais il n'a » laissé que des Poësies, & à cet égard, peu importe qu'il » descendît ou non des anciens Seigneurs de Malines, & » que du côté maternel il tînt à la Maison de la Porte & » à celle de Vignacourt. Quoiqu'il en soit, toujours il est » certain que le Cardinal de Richelieu & le Duc de Bre» zé, deux excellens protecteurs dont Benserade ne pro» fita pas, le regardoient comme leur parent. Un peu » plus de conduite eût poussé loin sa fortune sous ce Car» dinal, dont le dessein étoit qu'il fit des études sérieuses, » & que par-là il méritât d'être avancé dans l'Eglise; mais » le Théâtre eut pour lui plus d'attraits que la Sorbonne.

Benserade étoit né d'une famille protestante; mais son pere ayant abjuré ses erreurs, il fit élever son fils dans la Religion catholique, & lui fit recevoir le Sacrement de Confirmation à l'âge de six ou sept ans. L'Evêque qui le lui confera, lui ayant demandé s'il ne vouloit pas chan-

ger son nom Juif, & en prendre un autre plus chrétien ; *j'y consens*, lui répondit le petit Benserade, *maisque me donnerez-vous de retour*, ajoûta-t-il avec une vivacité charmante ? *Mais on ne donne point de retour pour changer de nom*, reprit l'Evêque. *Oh bien je garderai donc le mien*, repliqua-t'il. *Vous avez raison, mon fils*, lui dit le Prélat en souriant, *car je suis bien assuré que quelque nom que vous ayez, vous sçaurez bien le faire valoir.*

Benserade après avoir achevé ses études, s'amusa à faire quelques piéces de Theâtre, qui l'ayant fait connoître à la Cour, lui obtinrent une pension du Cardinal de Richelieu ; mais il n'en jouit pas long-tems, ce Ministre étant mort en 1642. Benserade fit à cette occasion l'Epitaphe suivante.

+ morbieu

Cy gît, oui gît, par la ~~morbleu~~+
Le Cardinal de Richelieu,
Et ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

La perte qu'il venoit de faire fut réparée par le bonheur qu'il eut de retrouver dans la personne du Duc de Brezé, un Protecteur zélé. Il l'accompagna dans ses expéditions ; mais à la seconde campagne qu'il fit sous lui, il le vit tuer d'un coup de canon au siége d'Orbitello, au mois de Juin de l'an 1646. Benserade prit alors le parti de revenir à la Cour, où il continua à se faire admirer par la beauté de son génie & par la délicatesse de ses poësies. Il excella surtout dans les beaux Vers qu'il composa pour les Ballets qui furent répresentés à la Cour avant que les Opéras fussent en régne. Il mêloit aux descriptions des Dieux & des Déesses, des peintures vives & ressemblantes des gens de la Cour qui les répresentoient ; il y découvroit souvent leurs inclinations, leurs attachemens & jusqu'à leurs aventures. Ses railleries étoient spirituelles, fines & délicates, & tournées si agréablement, que

ceux sur qui elles tomboient étoient obligés d'en rire les premiers.

Lorsque Thomas Corneille fut reçu à l'Académie, Benserade lut une piece de sa composition, qui étoit comme le portrait en racourci des quarante Académiciens. Quoique cette piéce eût été extrêmement applaudie, elle ne fut cependant pas imprimée, plusieurs Membres de l'Académie ayant paru offensés de la peinture un peu trop ressemblante, qui avoit été faite de leurs personnes.

Benserade usoit d'un peu plus de circonspection avec les personnes de la Cour, qui l'honoroient de leur amitié. *Vous vous étonnez*, disoit-il quelquefois à ses amis, *de voir la maniere dont je parle aux plus grands Seigneurs; sçachez que je suis toujours sur mes gardes avec eux, & que personne n'observe mieux que moi les longues & les bréves en leur parlant. Ce sont des lions*, ajoûta-t-il, *qui par leurs caresses affectées me tendent des piéges à tout moment. Ils seroient ravis que je m'échapasse à quelque chose de trop familier pour avoir le plaisir de me donner un coup de patte; mais, Dieu merci, je ne leur ai point encore donné cette sorte de divertissement.*

L'art qu'il eut de sçavoir se ménager avec les Grands, ne lui fut pas inutile pour sa fortune, il tira de grands secours de leur libéralité, & principalement de celle des Dames les plus spirituelles de la Cour qu'il amusoit par les charmes de sa conversation, & qui se faisoient un plaisir de réciter de ses Vers. C'est ce qui a fait dire à Despréaux, en parlant de Louis XIV.

Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.

Outre une pension de mille écus qu'il avoit obtenue de la Reine Mere, le Cardinal Mazarin lui en donna une pareille sur l'Abbaye de Saint Eloi, & une autre de deux mille livres sur l'Evêché de Mende, & dans la suite il en

eut encore une troisiéme, aussi de deux mille livres sur l'Abbaye de Haut-Villiers. Tant de bienfaits le mirent dans un état d'abondance qui lui avoit été jusqu'alors inconnu.

Costar nous apprend dans une de ses lettres, que la Reine Mere nomma Benserade pour aller en Ambassade auprès de la Reine Christine de Suéde; mais il n'y alla pas, ce qui a fait dire à Scarron dans une lettre adressée à la Comtesse de Fiesque,

L'an que le Sieur de Benserade
N'alla point à son Ambassade.

Si ce projet échoua, Benserade n'eut pas grand sujet de s'en affliger. La faveur dont il jouissoit sembloit ne rien lui laisser à desirer, ni pour les honneurs, ni pour les richesses. Concurrent du célébre Voiture pour le bel esprit & la fine galanterie, il vit toute la Cour partagée au sujet des deux fameux Sonnets de Job & d'Uranie dont il avoit composé le premier, & Voiture le second. Ceux qui tenoient le parti de Benserade furent nommés les Jobelins, & ceux qui tenoient pour Voiture, Uranins. M. le Prince de Conti prit le parti de Benserade contre Voiture, & Madame de Longueville, sœur de ce Prince, se déclara pour Voiture contre Benserade; ce qui fit dire à une personne très-spirituelle,

Le destin de Job est étrange
D'être toujours persécuté
Tantôt par un Démon, & tantôt par un Ange.

Ce Sonnet fut fait pour accompagner une paraphrase que Benserade avoit composée sur les neuf leçons de Job, & qu'il envoya à une Dame. Voici ce Sonnet qui a fait tant de bruit.

Job de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connuë;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émuë.
Vous verrez sa misere nuë,
Il s'est lui-même ici dépeint,
Accoutumez-vous à la vuë
D'un homme qui souffre & se plaint.
Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.
Il eut des peines incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla;
J'en connois de plus misérables.

Un autre genre de Poësie dans lequel Benserade ne se fit pas à beaucoup près autant d'honneur, ce sont ses Rondeaux qu'il composa à l'usage de Monseigneur le Dauphin, par ordre du Roi, qui pour le récompenser de ce travail lui accorda une gratification de dix mille livres. Ces Rondeaux renferment toutes les Histoires contenuës dans les Métamorphoses d'Ovide; mais outre que ces Histoires n'étoient pas toutes également propres à être écrites en cette sorte de vers, il n'étoit guéres possible qu'un livre entier de piéces semblables n'ennuyât par cette uniformité. Voici le jugement qu'en porte le célebre Chapelle, à qui Benserade avoit envoyé un exemplaire de cet Ouvrage bien relié.

A la Fontaine, où l'on puise cette eau,
Qui fait rimer & Racine & Boileau,
Je ne bois point, ou bien je ne bois guere.
Dans un besoin, si j'en avois affaire,
J'en boirois moins que ne fait un Moineau.
Je tirerois pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un Rondeau,

Que je n'avalle un verre plein d'eau claire,
A la fontaine.
De ces Rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractére,
Hormi les Vers qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Il semble que Benserade lui-même n'ait pas été fort prévenu en faveur de cet Ouvrage. On en peut juger par ce qu'il en dit dans son *Errata* en rondeau.

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connois que deux considérables,
Et dont je fais ma déclaration;
C'est l'entreprise & l'exécution,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce Volume.

Il avoit déja déclaré dans le Rondeau qui sert de Préface au même livre, qu'il appréhendoit qu'il ne fût pas reçu favorablement du Public, & que c'est pour cette raison qu'il s'étoit défendu long-tems de le donner à l'impression.

Si j'ai mal fait, ami Lecteur, d'écrire,
Vous ferez bien pour vous de ne pas lire;
Comme on défére au sentiment d'autrui,
Une personne en crédit aujourd'hui
Veut que j'imprime, ai-je pû l'en dédire?
Cette personne est le Roi notre Sire,
Il ne fait pas trop bon le contredire;
Il l'a voulu, prenez-vous-en à lui,
Si j'ai mal fait.
D'un ornement d'images il desire

Enrichir

Enrichir l'œuvre, & même on pourroit dire
Que s'en étant rendu l'auguste appui,
Il veut par-là diminuer l'ennui
Qu'une lecture en pareil cas inspire,
Si j'ai mal fait.

Mais si Benserade a échoué dans ce genre de Poësie, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir excellé dans plusieurs autres, & principalement dans les chansons. C'est lui qui a fait la plus grande partie des paroles sur lesquelles le célébre Lambert a fait les airs les plus beaux & les plus tendres.

Ces chansons de Benserade étoient la plûpart des *impromptus*, qui lui coûtoient aussi peu que les bons mots qui lui échapoient souvent, & qui sembloient couler de source. On rapporte que se trouvant un jour dans une Compagnie où se rencontra une jeune Demoiselle qui avoit la voix fort belle, mais dont l'haleine étoit un peu forte, cette Demoiselle ayant chanté, & Benserade ayant été prié d'en dire son séntiment, il dit *que les paroles étoient parfaitement belles, mais que l'air ne valoit rien.* Une personne du premier mérite & d'un rang très-distingué, disputant avec Benserade, on apporta à cette personne le Bonnet de Cardinal, sur quoi Benserade s'écria, *parbleu, j'étois bien fou de disputer avec un homme qui avoit la tête si près du bonnet.*

Le dernier Ouvrage de cet illustre Sçavant fut un recueil des Fables d'Esope, mises en quatrains: trente-neuf de ces Fables qui sont au nombre de deux cens, ont été gravées au Labyrinthe de Versailles. Ce fut après la composition de ce dernier Ouvrage, que le célebre Benserade prit le parti de se retirer à sa belle maison de Gentilli, où il passa le reste de ses jours dans la retraite. En y entrant, il grava sur l'écorce d'un arbre, ses adieux au monde.

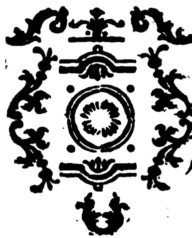
Adieu fortune, honneur, adieu vous & les vôtres,
Je viens ici vous oublier;
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

Il mourut le 19 Octobre de l'année 1691, âgé de 78 ans & quelques mois. Il fut inhumé à Saint Eustache. Sa patience avoit été éprouvée par de cruelles douleurs causées par une rétention d'urine, & par la pierre dont il avoit résolu de se faire tailler. Il commença pour cet effet par se faire saigner; mais le Chirurgien lui coupa l'artère, & au lieu de travailler à étancher son sang, il ne songea qu'à fuïr promptement. Benserade mourut dans de grands sentimens de piété, entre les mains du Pere Commire, Jésuite, son Confesseur.

Le caractère de cet homme célebre se trouve assez bien exprimé dans les vers suivans, faits par M. de Senecé.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule,
De plaisanter les Grands il ne fit point scrupule;
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des Vers.

Ses piéces de Théâtre sont Cléopatre, la mort d'Achille, Iphis & Janre, Gustave ou l'heureuse ambition, Méléagre & la Pucelle d'Orléans. Il nous a encore laissé un recueil d'Epîtres, de Sonnets, de Stances, d'Elégies & de Madrigaux avec un Poëme sur le mariage du Roi.





JEAN BARBIER D'AUCOUR.

JEAN BARBIER D'AUCOUR, Avocat au Parlement, & l'un des Quarante de l'Académie où il fut reçu le 29 Novembre 1683, naquit à Langres, de parens peu accommodés des biens de la fortune. Aussi ne leur fut-il pas long-tems à charge ; il n'avoit que quatorze ans qu'il leur fit d'éternels adieux.

Dijon fut le premier endroit où il s'arrêta, y ayant trouvé à se placer chez M. Joli de Balizi, Président à Mortier qui le prit moins pour le Précepteur de ses enfans, que pour leur compagnon d'étude.

Le jeune d'Aucour, après avoir fait avec succès son cours de Philosophie, vint à Paris dans la ferme confiance d'y trouver bien des occasions de s'avancer ; mais il fut malheureusement trompé dans ses espérances. Après avoir demeuré quelque-tems chez un misérable Libraire, qui débitoit sous le manteau d'assez mauvais livres, il se vit obligé de se mettre Répétiteur au Collége de Lizieux ; & il prit en même-tems le parti d'étudier en Droit.

Une petite avanture qui lui arriva en 1663, le brouilla irréconciliablement avec les Jésuites. S'étant par hazard trouvé à l'explication des Tableaux énigmatiques qui se fait tous les ans dans l'Eglise de leur Collége, il eut l'imprudence en parlant de laisser échaper quelques termes peu modestes. Le Jésuite qui présidoit à cet exercice, l'avertit poliment de mettre un peu plus de retenuë dans ses expressions, en le faisant ressouvenir qu'il étoit dans un lieu saint. D'Aucour emporté par sa vivacité, répondit brusquement, *si locus est sacrus, quare exponitis*, & on ne lui laissa pas le tems d'achever. Le malheureux mot de *sacrus* fut répété un million de fois, & le pauvre d'Aucour ne fut plus appellé que l'Avocat *sacrus* ; mais ce qui

le choqua le plus, c'est que les Jésuites eux-mêmes n'avoient pu s'empêcher d'éclater de rire, crime qu'il ne leur pardonna jamais. Le premier Ouvrage qu'il publia contre eux fut un Poëme en vers burlesques qu'il intitula *Onguent pour la brulûre*; mais comme on lui reprocha de n'avoir pas assez respecté les choses de la Religion dans ce Poëme, il fit paroître peu de tems l'Apologie de ce même Ouvrage, sous le titre de lettre d'un Avocat à un de ses amis; & l'on peut dire que dans cette seconde piéce les injures contre les Jésuites ne sont rien moins qu'épargnées. Mais un autre Ouvrage écrit dans un genre tout différent, fut celui qu'il intitula *Sentimens sur les entretiens d'Ariste & d'Eugéne*, composés par le P. Bouhours. » Il faut convenir, dit M. l'Abbé d'Olivet, que » cet Ouvrage de M. d'Aucour est admirable en son genre, qu'on y trouve de la délicatesse, de la vivacité, de » l'enjouement, un sçavoir bien ménagé, & un goût sûr » qui saisit jusqu'à l'ombre du ridicule dans un amas d'ex» cellentes choses.

Aussi le Pere Bouhours parut-il très-sensible à cette critique, & que ne fit-il pas pour la supprimer, quoique le Pere Commire, son ami, lui conseillât de garder sur cette affaire un profond silence, ainsi que les vers suivans nous l'apprennent?

Ne sit, Buhursi, magnanimo pudor
Vanum Cleanthem ferre silentio,
Tuâque ne digneris irâ
Pugnæ avidum juvenem superbæ.

C'étoit assez que M. d'Aucour fût l'ennemi déclaré des Jésuites pour qu'il fût lié d'amitié avec M[rs] de Port-Royal. Ardent à signaler son zéle pour leur défense, il osa écrire contre l'illustre Racine qui avoit attaqué ces Messieurs dans un Ouvrage qu'il publia sous le titre de lettre à l'Auteur des hérésies imaginaires. M. Despréaux l'ami parti-

culier de M. Racine, se chargea du soin de le vanger, & il ne fut pas long-tems sans en trouver l'occasion.

M. d'Aucour après s'être fait recevoir Avocat au Parlement, se disposa à y faire briller son éloquence. Il prépara pour cet effet un beau discours où il avoit épuisé toutes les beautés & toutes les richesses de l'Art; mais ce fut malheureusement pour lui une peine dont il ne recueillit aucun fruit. A peine eut-il prononcé cinq ou six lignes de cet éloquent plaidoyer, que la mémoire lui ayant absolument manqué, il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Cette humiliante mortification lui fit former la résolution de ne plus plaider; il renonça en effet au Barreau, & se contenta d'écrire dans les occasions d'éclat.

Cependant M. Despréaux, qui pour les raisons que nous avons dites, étoit picqué contre M. d'Aucour, n'eut garde de l'épargner: pour éterniser la mémoire du triste accident qui lui étoit arrivé en plaidant, il fit les Vers suivans, qui se trouvent à la fin de son Lutrin.

Quand la premiere fois, une Athlette nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent sans y penser ton auguste présence, (a)
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron pâle & défiguré
Cherche envain son discours sur sa langue égaré;
Envain pour gagner tems dans ses ~~tranches~~ affreuses + transes
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hésite, il bégaye, & le triste Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

M. d'Aucour privé des secours que son éloquence auroit pu lui procurer, s'il eût continué de fréquenter le Barreau, entra dans les disputes qui s'étoient élevées au sujet de la signature du Formulaire; il écrivit sur cette matiere, mais il n'en devint pas plus riche; il se vit même

(a) Ce discours est adressé à M. de Lamoignon, Premier Président.

réduit à ce point de misere, que se trouvant hors d'état de payer le Libraire chez qui il logeoit, il consentit d'épouser sa fille pour se tirer d'embarras.

L'unique chose que la fortune ait faite en faveur de cet homme célébre, ç'a été de l'avoir approché de M. Colbert qui lui confia l'éducation d'un de ses fils, & qui en 1680. lui donna une commission de Contrôleur des batimens. Le peu de bien qu'il put amasser dans cet emploi, il le mit à des entreprises commencées sous M. Colbert, & qui échouérent à la mort de ce Ministre, sans qu'il pût même retirer ses avances. Se trouvant alors sans aucune ressource, il prit le parti d'entrer chez M. de la Meilleraye en qualité de Gouverneur.

M. l'Abbé le Clerc dit que M. d'Aucour rentra dans le Barreau sur la fin de sa vie, qu'il y plaida avec succès, & qu'il signala sur tout son éloquence dans le beau plaidoyer qu'il fit pour défendre un nommé le Brun, accusé faussement d'avoir assassiné la Dame Mazel dont il étoit domestique.

Cet illustre Ecrivain mourut d'une inflammation de poitrine, le 13 Septembre 1694, n'étant âgé que de cinquante-trois ans.

Les Députés de l'Académie l'étant allés visiter dans sa derniere maladie, & ayant paru touchés & surpris de le voir mal logé; *Ma consolation*, leur dit-il, *& ma très-grande consolation, c'est que je ne laisse point d'héritiers de ma misére.* M. l'Abbé de Choisi, l'un d'entre eux, lui ayant dit; *vous laissez un nom qui ne mourra point : ah! c'est de quoi je ne me flate point*, répondit M. d'Aucour; *quand mes Ouvrages auroient d'eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets; je n'ai fait que des critiques, Ouvrages peu durables; car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même-tems, parce qu'elle passe pour inutile; & si malgré la critique, le livre se soutient, alors la critique est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste.*

Outre les Ouvrages dont nous avons parlé dans cet article, on a encore de M. d'Aucour divers Mémoires & Factums, une Satyre en vers contre M. Racine intitulée, Appollon vendeur de Mithridate, un discours sur le rétablissement de la santé du Roi, & des remarques sur deux discours prononcés à l'Académie Françoise sur le même sujet.



JEAN DE LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE, l'un des plus grands ornemens du Parnasse François, naquit à Château-Thieri le 8 Juin 1621. Son éducation ne fut pas fort cultivée, puisqu'elle se borna à lui faire apprendre un peu de Latin, sous des Maîtres de campagne. Sans vocation il entra à l'âge de dix-neuf ans chez les Peres de l'Oratoire, & sans autre raison que son caprice, il en sortit dix-huit mois après y être entré. Son pere, Maître des Eaux & Forêts, le revêtit de sa charge, dès qu'il fut capable de l'exercer, mais ce fut sans goût qu'il en fit les fonctions pendant plus de vingt ans. Quoiqu'il n'eût gueres plus de penchant pour le mariage, sa complaisance pour ses parens ne lui permit pas de refuser la femme qu'ils lui choisirent. Comme elle étoit d'une humeur fâcheuse, il ne trouva le secret de vivre en paix avec elle, qu'en s'en éloignant le plus souvent & le plus long-tems qu'il pouvoit. Lorsqu'elle avoit poussé à bout la patience de ce bon homme, qui étoit d'une simplicité ingénue, il prenoit tranquillement le parti de venir seul à Paris, où il demeuroit jusqu'à ce que le besoin l'obligeât de venir chez lui vendre quelque portion de son héritage; car quoiqu'il reçût de tems en tems quelques libéralités du Prince de Conti, de Mrs de Vendôme, & de Monsieur, son peu d'économie faisoit que ces secours qui ne lui venoient que de loin en loin,

n'étoient rien moins que suffisans pour fournir à sa subsistance.

A voir ce grand homme, on ne se fût jamais imaginé qu'il fût doué des rares talens qu'il possédoit; rien dans sa physionomie qui ne parût anoncer un esprit lourd & pesant, & sa conversation ne démentoit pas ce que sa physionomie sembloit dire. Toujours réveur, toujours distrait, il ne sçavoit ce qu'il disoit, il sçavoit encore moins ce que disoient les autres. Pour qu'il s'animât un peu, il falloit qu'il se trouvât à table avec quelques-uns de ses amis, & que la conversation roulât sur quelque matiére agréable qui fût de son goût; encore même dans ces occasions retomboit-il assez souvent dans ses distractions.

Un jour qu'il soupoit avec Moliere, Racine, Despréaux & Descoteaux, il s'enfonça si fort dans ses réveries, que Racine & Despréaux pour l'en tirer, se mirent à l'agacer de toutes les façons, & ils poussèrent même la raillerie un peu trop vivement; mais ce fut inutilement. Moliere qui avoit trouvé que ces Messieurs avoient un peu passé les bornes de la plaisanterie, ne put s'empêcher de le témoigner à Descoteaux au sorti de table: *Nos beaux esprits*, lui dit-il, *ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas ce bon homme.*

Il est vrai qu'il poussoit la distraction & la simplicité jusqu'à l'excès, aussi paroissoit-il n'être bon à rien; ce qui fit dire à Madame de Bouillon, que M. de la Fontaine n'étoit pas un homme, mais un *fablier*, voulant donner à entendre que les fables croissoient naturellement dans son cerveau, comme les pommes croissent sur un pommier. Madame de la Sabliere, si connue par son goût pour la Philosophie & pour la Poësie, ne pensoit pas autrement que Madame de Bouillon, sur le compte de M. de la Fontaine; & qui pouvoit cependant mieux le connoître que cette Dame, qui l'avoit retiré chez elle, & qui pendant vingt ans fournit généreusement à tous ses besoins? Ayant un jour congédié géneralement tous ses Domestiques; *Je n'ai*

n'ai gardé avec moi, dit-elle, *que mes trois animaux, mon chien, mon chat & la Fontaine.*

Sa servante même, qui étoit son unique Domestique, n'avoit pas une idée plus avantageuse de son esprit. *Hé, ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour au Prêtre qui étoit venu le confesser dans une maladie où il étoit en danger de mort; *c'est un bon homme qui est plus bête que méchant.* Et une autre fois, *Dieu n'aura jamais le courage de le damner.*

Il sembloit du moins qu'il n'auroit pas dû lui être bien difficile d'amuser une compagnie par le récit de quelques-uns de ses contes, ou par celui de quelque fable; & c'étoit là encore un talent qu'il n'avoit pas; mais pour suppléer à ce défaut, il menoit ordinairement avec lui un nommé Gachés, qui étoit fort de ses amis, & lorsqu'on prioit M. de la Fontaine de réciter quelque fable ou quelque conte, il avouoit bonnement qu'il n'en sçavoit point; mais il présentoit Gaches, qui prenoit la parole pour lui, & qui s'acquittoit fort bien de la commission dont on le chargeoit.

Ses distractions alloient si loin, que souvent elles l'empêchoient de reconnoître ses propres enfans. C'est ce qui lui arriva un jour, que M. Dupin, Docteur de Sorbonne, étoit venu le voir; il arriva que dans le moment qu'il le reconduisoit, son fils vint à monter, & il le connut si peu, qu'après l'avoir gracieusement salué: *Vous voila, Mr,* lui dit-il, *en pays de connoissance, je reconduis M. votre pere;* puis s'adressant à M. Dupin, il lui demanda qui étoit ce jeune homme. *Eh quoi*, lui répondit celui-ci, *vous n'avez pas reconnu votre fils. Mon fils! ah oui, mon fils*, repliqua-t'il d'un air embarassé, *je crois l'avoir vu quelque part.*

Outre que ses distractions étoient fréquentes, elles duroient ordinairement long-tems; témoin celle qu'il eut chez Madame d'Hervart, qui l'avoit retiré chez elle quelques années avant sa mort. Cette Dame lui ayant fait faire un habit neuf complet, M. de la Fontaine s'habilla le lende-

main à son ordinaire, & sortit sans avoir la moindre idée qu'il se fût fait quelque changement dans son ajustement, & il ne s'en apperçut que deux jours après, le hazard lui ayant fait rencontrer dans les rues un homme de sa connoissance, qui lui en fit compliment.

Jugeant de la sincérité des autres par la sienne propre, il ne lui venoit pas même dans la pensée qu'il pût se trouver quelqu'un capable de le tromper : aussi c'étoit toujours de la meilleure foi du monde qu'il croyoit tout ce qu'on lui disoit. Un trait bien marqué de sa crédulité, c'est l'aventure qui lui arriva avec un nommé Poignan, ancien Capitaine de Dragons, retiré à Château-Thiery. » Tout le tems » que ce Poignan n'étoit pas au cabaret, il le passoit avec » Madame de la Fontaine, qui comme le dit M. l'Abbé » d'Olivet, de qui nous apprenons le fait que nous rappor» tons, étoit une Madame Honesta.

D'un orgueil extrême,
Et d'autant plus que de quelque vertu,
Un tel orgueil paroissoit révêtu.

» Poignan de son côté n'étoit point du tout galant. On » en fit cependant de mauvais rapports à M. de la Fontaine, » & on lui dit qu'il étoit deshonoré s'il ne se battoit avec » Poignan. Il le crut. Un jour d'été, à quatre heures du ma» tin, il va chez lui, le presse de s'habiller, & de le suivre » avec son épée. Poignan le suit sans sçavoir ou ni pour» quoi. Quand ils furent hors de la Ville, *la Fontaine lui » dit, je veux me battre contre toi, on me l'a conseillé.* Après » lui en avoir expliqué le sujet, il mit l'épée à la main. » Poignan tire à l'instant la sienne, & d'un coup ayant » fait sauter celle de la Fontaine à dix pas, il le ramena chez » lui, où la réconciliation se fit en déjeûnant.

Mais voyons comment cet homme fameux a pu s'élever au haut dégré de gloire où il est parvenu. Nous avons déja dit que son éducation avoit été fort négligée ; ce fut

donc moins à l'étude qu'à la beauté de son génie, qu'il dut les progrès qu'il fit dans un art pour lequel il avoit un talent extraordinaire; mais ce talent, il ne le connut que bien tard, car il avoit déja vingt-deux ans qu'il ne lui étoit pas encore venu dans l'idée qu'il eût un génie propre à rimer; il fallut que le hazard le lui découvrît, & voici comment.

Un Officier de Cavalerie qui étoit en quartier d'hyver à Château-Thiery, ayant lu devant M. de la Fontaine cette belle Ode de Malherbe, qui commence par ces vers:

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous raconte les aventures
De nos abominables jours?

La lecture de cette piéce de Poësie fit tant d'impression sur les sens de M. de la Fontaine, qu'il n'eut plus dès lors de goût que pour Malherbe. Peu content de l'apprendre par cœur, il se plaisoit à aller réciter dans les bois ce qu'il en avoit appris; mais ce n'étoit là que la Théorie de l'art, il y joignit bientôt après la pratique, il se mit à versifier dans le goût de l'Auteur dont il étoit enchanté; mais il ne se le proposa pas long-tems pour modele. Un de ses parens, nommé Pintrel, qui à beaucoup d'esprit joignoit quelque goût pour la Poësie, fit comprendre à M. de la Fontaine que s'il vouloit exceller dans l'art qui paroissoit le charmer, il ne falloit pas qu'il se contentât de la simple lecture de nos Poëtes François; qu'il devoit aussi se faire une étude des meilleurs Poëtes Latins, tels que Virgile, Terence, Horace. M. de la Fontaine mit ce sage conseil en pratique, & il trouva dans les Auteurs qui lui avoient été conseillés, des beautés plus naïves, plus simples, plus naturelles que dans Malherbe; c'est ce qu'il dit lui-même dans son Epitre à M. Huet, où il s'exprime ainsi.

Je pris certain Auteur autrefois pour mon Maître,
Il pensa me gâter; à la fin grace aux Dieux,

Horace par bonheur me désilla les yeux :
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût prisés ? j'en demeurai ravi,
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Un autre Auteur favori de M. de la Fontaine, c'étoit Rabelais ; il l'estimoit tant qu'il ne sçavoit pas s'il ne devoit pas lui donner la préference sur Saint Augustin. Comme on louoit un jour beaucoup ce Saint Docteur dans une compagnie où se trouvoient M. Despréaux, M. Racine, M. Boileau, Docteur de Sorbonne, & quelques autres Sçavans, M. de la Fontaine adressant la parole à M. Boileau, lui demanda ingénuement s'il pensoit que ce Saint Augustin dont on venoit de parler avec tant d'éloge, valût mieux que Rabelais. Toute la réponse que lui fit le Docteur, fut de lui dire, après avoir parcouru toute sa figure, avec un air de mépris mêlé de pitié, *M. de la Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers*, ce qui étoit effectivement vrai.

Mais de tous les Auteurs, celui qui fut constamment le modele de M. de la Fontaine, c'est Marot ; il s'appliqua avec un soin extrême à imiter son caractére, & à attraper cette maniére vive & naïve de conter ; en quoi il réussit si bien, que l'on peut dire qu'il a surpassé le modele qu'il s'est proposé. Ajoûtons, & c'est la remarque de M. Perrault, » que cet inimitable écrivain a non seulement inventé le » genre de Poësie, auquel il s'est appliqué, mais qu'il l'a » encore porté à sa derniere perfection ; de sorte qu'il est » le premier, & pour l'avoir inventé, & pour y avoir tel- » lement excellé, que personne ne pourra jamais avoir » que la seconde place dans ce genre d'écrire.

C'est là l'éloge qu'il mérita de recevoir le jour de sa réception à l'Académie, où il succéda à M. Colbert. M. l'Abbé de la Chambre, Directeur alors de cette illustre Compagnie, lui répondit en ces termes.

» L'Académie reconnoit en vous, Monsieur, un de ces » excellens Ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle » gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a en» trepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer » la mémoire d'un régne si fécond en merveilles.

» Elle reconnoit en vous un génie aisé, facile, plein » de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, » & qui dans la simplicité apparente, & sous un air » négligé, renferme de grands trésors & de grandes » beautés.

Serons-nous surpris si les Ouvrages de cet inimitable écrivain ont réuni tous les suffrages en leur faveur, s'ils ont plu & s'ils plaisent encore aujourd'hui à tout le monde ?

Bocace, l'Arioste, l'Astrée de M. d'Urfé, furent encore des Auteurs dont M. de la Fontaine se fit une étude particuliere : ce fut du dernier qu'il tira ces images champêtres, dont il a embelli ses Poësies.

Mais ce que l'on ne comprendra pas aisément, c'est qu'à ces lectures qui n'offroient rien qui ne tende à la galanterie & à l'amusement, il se soit avisé de joindre celle des plus graves Philosophes, comme de Platon & de Plutarque. Mais ce grand homme sçavoit que pour rendre ses fables également utiles & agréables, il devoit répandre dans ses ingénieuses fictions des traits de morale, qui fissent tout à la fois sentir & l'horreur du vice & le charme de la vertu. C'est donc avec raison qu'on a pu lui appliquer ces quatre vers, mis au bas de son portrait.

Du sage Phrigien disciple ingénieux,
La Fontaine se sert du voile de la fable,
Pour rendre le vice odieux,
Et pour faire trouver la vertu plus aimable.

Pour qu'il ne manquât rien à la perfection de ses Ouvrages, il voulut prendre des leçons de Physique du célebre Bernier le Gassendiste, avec qui il avoit la facilité de

s'entretenir souvent, parce qu'il demeuroit comme lui chez Madame de la Sabliére.

Il faut cependant avouer que les Ouvrages de cet incomparable écrivain ne sont pas tous de la même force, ce qui vient sans doute de ce qu'il a voulu s'exercer dans des genres d'écrire trop differens. C'est là un aveu qu'il fait lui-même. *Je m'avoue*, dit-il,

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je vais de fleurs en fleurs, & d'objets en objets,
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire;
J'irois plus haut, peut-être au temple de Mémoire;
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours,
Mais quoi, je suis volage en vers comme en amours.

Ajoûtons que M. de la Fontaine fut toujours ennemi du travail; & qu'il ne fit des vers que lorsqu'ils couloient de source: ainsi la composition de ses Fables & de ses autres Ouvrages ne fut pour lui qu'un amusement. C'est ce qu'il dit lui-même dans l'Epitaphe qu'il s'est faite.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Et crut les biens chose peu nécessaire:
Quant à son tems, bien sçut le dispenser,
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Quoique tout le monde convienne que cet écrivain ait parlé fort honnêtement des choses les plus deshonêtes, il n'y a cependant personne qui jusqu'à present ait entrepris de justifier la licence qui régne dans ses contes; ouvrage d'autant plus dangereux, que les images de l'amour y sont plus vives & plus séduisantes. Mais si le scandale a été public, la réparation qu'en fit M. de la Fon-

taine a été bien éclatante. Attaqué d'une maladie dangéreuse, il fit venir le Pere Pouget de l'Oratoire, Vicaire de la Parroisse de Saint Joseph, & lui avoua avec la componction la plus vive, qu'il avoit vêcu jusqu'alors dans une grande indolence sur l'affaire de son salut. Il lui dit que ce n'étoit que depuis quelque tems qu'il s'étoit mis à lire le nouveau testament; que cette lecture avoit fait impression sur son cœur, mais que l'éternité des peines l'avoit revolté; & qu'il ne comprenoit pas comment elle pouvoit s'accorder avec la bonté de Dieu. Comme M. de la Fontaine n'avoit jamais été impie par principe, les doutes qu'il pouvoit avoir sur la Religion furent bientôt levés. Pénétré du plus vif repentir, il fit une confession générale de toute sa vie, & avant que de recevoir le Saint Viatique, il protesta les larmes aux yeux, en présence de Mrs de l'Académie, qui s'étoient rendus chez lui par députés, que les contes qu'il avoit eu le malheur de donner au Public, étoient pour lui le sujet de la plus vive douleur; qu'il détestoit ces abominables ouvrages, en promettant que s'il revenoit en santé, il en feroit une sévere pénitence, & qu'il ne chanteroit plus dans ses vers que les louanges de Dieu.

Il passa en effet les deux années qu'il vêcut encore, dans l'exercice de la plus austére pénitence; s'occupant à traduire les hymnes de l'Eglise; mais ce fut là un Ouvrage que l'épuisement de ses forces, causé par les remédes qu'il avoit pris durant le cours d'une longue maladie, ne lui permit pas d'achever. Plus il sentoit que sa derniere heure approchoit, plus il redoubloit sa ferveur & ses austerités. Ce ne fut pas sans peine qu'on vint à bout de lui faire quitter un rude cilice, dont il se trouva couvert, lorsqu'on le mit au lit de la mort. Sa patience & sa joye même sembloient augmenter avec ses souffrances; plus elles croissoient, plus il en témoignoit de contentement, remerciant la miséricorde de Dieu pour les moyens qu'elle lui offroit d'expier ses péchés.

Ce fut dans de si saintes dispositions que mourut cet homme illustre, le 13 Avril 1695, dans la soixante & quatorziéme année de son âge. Il fut enterré dans le cimetiére de Saint Joseph.

+ Saint Malc

Outre ses Fables & ses Contes, on a encore de lui l'Eunuque, Comédie, les amours de Psiché & de Cupidon, le Poëme de la captivité de ~~Saint-Malc~~+, le Poëme du quinquina, la Tragédie d'Astrée, divers Ouvrages de Prose & de Poësie, & ses Œuvres posthumes imprimées à Paris en 1696.



MICHEL LAMBERT.

POUR faire connoître le mérite de l'homme célébre dont nous allons parler, & la haute réputation qu'il s'étoit faite, peut-être suffiroit-il de rappeller ici au lecteur ces vers si connus de M. Despréaux.

Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle,
Et Lambert qui plus est m'a donné sa parole;
C'est tout dire, en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert! oui Lambert. A demain, c'est assez.

+ Théorbe

Cet illustre Musicien, l'Orphée de son siécle, né à Vivone petite ville du Poitou, en 1610, reçut de la nature toutes les heureuses dispositions qui pouvoient le faire exceller dans l'art auquel il devoit un jour se dévouer tout entier. Ces dispositions, il les cultiva avec ardeur dès ses plus tendres années, & ce fut avec tant de succès, que jeune encore il surpassa les plus grands Maîtres. Une louange qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir été le premier Musicien François, qui ait sçu faire parfaitement sentir les vraies beautés de la Musique vocale. Au talent de la voix, il joignit celui de jouer du Luth & du ~~Tuorbe~~+

avec

avec un art & un goût qui charmoient les oreilles les plus délicates.

Jeune encore il vint à Paris, & bientôt il s'y distingua par l'excellence de son art. Le Cardinal de Richelieu prit un plaisir singulier à l'entendre & l'honora de ses bontés. Sa réputation ne tarda pas à se répandre, & elle s'accrut au point que les personnes de la premiere distinction s'empresserent à profiter des leçons d'un si grand Maître. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes illustres, passionnées pour la Musique. Là au milieu d'un cercle brillant, il enchantoit ses Auditeurs par les charmes de sa voix, dont il marioit les accens aux sons mélodieux de son Luth. C'est ce qui se trouve exprimé dans le Sonnet suivant composé par l'Abbé Perrin.

Amphion de nos jours, alors que je te vois
Dans ton cercle brillant de beautés sans pareilles,
Qui prêtent à tes chants, le cœur & les oreilles,
Et se laissent ravir aux charmes de tes doigts;
Je crois voir les petits du doux chantre des bois,
Qui d'un pere sçavant écoutent les merveilles;
Ou bien un jeune essain de naissantes abeilles,
Qui suivent les accens d'un luth ou d'une voix.
Je pense voir Orphée aux Nymphes de la Thrace,
Ou le docte Apollon aux Vierges du Parnasse,
Apprendre tour à tour mille chants amoureux;
Ou si ce n'est point trop s'emporter aux louanges;
L'Archange qui préside au chœur des bienheureux,
Conduire dans le Ciel la Musique des Anges.

Mais ce n'étoit pas seulement à Paris que l'on accouroit en foule pour goûter le plaisir d'entendre ses charmans concerts; les mêmes assemblées se tenoient chez lui à sa campagne, où il n'alloit jamais qu'il n'y fût suivi d'un grand nombre d'Amateurs de la Musique.

Les œuvres de cet excellent Musicien recueillies en un

Volume in-folio ont été imprimées en 1699. Il mourut en 1696. âgé de 86 ans, après avoir rempli avec beaucoup de distinction pendant une longue suite d'années une des premieres charges de Maître de la Musique de la Chambre du Roi. Il fut inhumé dans l'Eglise ~~des Peres de la Victoire~~ + sous la même tombe, où dix ans auparavant avoit été enterré le célebre Lully qui, comme nous l'avons dit, avoit épousé sa fille unique.

+ des Petits-Peres de la Place des Victoires

JEAN-BAPTISTE DE SANTEUIL.

X (ce nom s'écrit: Santeul)

JEAN-BAPTISTE DE SANTEUIL X, l'un des plus grands ornemens du Parnasse François, & digne d'être mis en parallele avec les Poëtes célebres qui ont le plus illustré le Régne d'Auguste, naquit à Paris le 12 Mai 1630. d'une honnête & ancienne famille de cette Ville. Il apporta en naissant toutes les qualités qui forment les excellens poëtes; un naturel bouillant & plein de feu, qui sembloit souvent le transporter hors de lui-même; un génie sublime & élevé, & tout à la fois fin & délicat; une imagination vive & brillante, dont le feu se répandoit sur toute sa personne, & paroissoit même se faire sentir dans tous les mouvemens de son corps.

Les progrès qu'il fit dans la poësie répondirent à de si heureuses dispositions, & à l'ardeur extrême avec laquelle il les cultiva dès ses plus tendres années. Après avoir fait une partie de ses études au Collége de Sainte Barbe, ses parens voulurent qu'il les achevât dans celui de Clermont # déja fameux alors par les grands hommes qui y faisoient fleurir les Arts & les Sciences. Parmi eux tenoit un des premiers rangs, l'un des plus illustres Sçavans de son siécle, le célebre Pere Cossart distingué par un talent égal pour l'éloquence & pour la poësie. Ce fut sous cet excellent maître que le jeune de Santeuil acheva de former son goût.

(aujourd'hui le College de Louis le Grand)



Babel invenit et Sculpsit.

Plein d'ardeur pour l'étude, il tourna ses vûes vers la retraite, où il se promettoit de pouvoir cultiver avec plus de liberté & plus de succès que dans le monde, le penchant extraordinaire qui le portoit à la poësie. Il entra donc à l'âge de 20 ans parmi les Chanoines Réguliers de l'Abbaye de Saint Victor, où il se distingua bientôt par la supériorité de ses talens.

Les premieres piéces qu'il donna au public, répandirent son nom parmi les Sçavans, & le firent regarder comme un des plus excellens Poëtes de son tems. Presque tous les grands hommes de son siécle, les du Bouchet, les Bignons, les Lamoignons, les le Tellier, les Louvois, les Pelletier, les de Belliévre, les Turgots, les de Fourci, les Bossuet, les Pélissons, les Cossarts furent célébrés dans ses vers. Il osa aussi chanter les glorieux exploits du plus grand des Rois & les louanges des Princes de Condé; & avec quelle sublimité, avec quelle élévation ne traita-t-il pas de si nobles sujets? Et d'un autre côté quelle élégance, quelle finesse, quelle délicatesse de pensées, quelle charmante pureté de stile n'admire-t-on pas dans ce grand nombre de magnifiques inscriptions dont il a enrichi les Fontaines, les Arcs de triomphe, & les autres superbes monumens de cette Capitale? Ne peut-on pas dire que cet excellent homme a sçu trouver l'art d'immortaliser les marbres & l'airain par la beauté de ses Vers.

Mais ce qui seul suffit pour faire passer jusqu'à la postérité la plus reculée, la mémoire de ce grand homme, ce sont les Hymnes sacrées qu'il a composées, qui servent dans la plûpart des Diocèses du Royaume à publier les grandeurs de Dieu, à célébrer la sainteté de nos mystéres, à exciter & à nourrir la foi & la dévotion des peuples.

Ce fut par les conseils du grand Evêque de Meaux & par ceux du célebre M. Pélisson, que M. de Santeuil abjura les Muses prophanes qui l'avoient alors occupé tout entier. S'il eut encore quelque commerce avec elles, il en fit une espéce d'amende honorable. Témoin la piéce

qu'il composa pour s'excuser de ce que depuis son abjuration il avoit fait paroître un poëme intitulé, *Pomona in agro Versaliensi*, qu'il dédia à M. de la Quintinie. M. Bossuet lui en ayant fait des reproches, M. de Santeuil adressa à ce sçavant Prélat une piéce de vers toute remplie des sentimens de la piété la plus tendre; & pour mieux exprimer la sincérité de son repentir, il se fit représenter dans une vignette en taille-douce, à genoux, la corde au cou, & un flambeau à la main sur les marches de la porte de l'Eglise de Meaux.

Mais pour mieux faire connoître l'homme célebre dont nous parlons, nous joindrons ici le portrait qui en a été fait sous le nom de Théodas par M. de la Bruyere.

» Voulez-vous quelque autre prodige, dit cet habile » Ecrivain, concevez un homme facile, doux, complai- » sant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fou- » gueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, in- » génu, crédule, badin, volage, un enfant à cheveux gris; » mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer » à un génie, qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne » part, & comme à son insçu, quelle verve! quelle éléva- » tion! quelles images! quelle latinité! parlez-vous d'une » même personne, oui du même, de Théodas & de lui » seul, il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il » tonne, il éclate, & du milieu de cette tempête, il sort une » lumiere qui brille & qui réjouit, disons-le sans figure, il » parle comme un fou, & pense comme un homme sage, » il dit ridiculement des choses vraies, & follement des » choses sensées & raisonnables. On est surpris de voir » naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, » parmi les grimaces & les contorsions; qu'ajouterai-je » davantage? il dit & il fait mieux qu'il ne sçait. Ce » sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent » point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont » chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. » Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante,

» qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges ;
» prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le
» fond assez docile pour profiter de leur censure. Je com-
» mence à m'appercevoir moi-même que j'ai fait le por-
» trait de deux personnages tout differens ; il ne seroit pas
» même impossible d'en trouver un troisiéme dans Théo-
» das ; car il est bon homme, il est plaisant homme, &
» il est excellent homme.

Ce portrait étoit-il parfaitement ressemblant ? M. de Santeuil du moins ne le crut pas, & il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin à l'Auteur qui lui fit cette réponse. . . . . Je n'ai eu en vuë dans cette peinture que de
» vous faire ressembler, & tout ce qu'il y a de connois-
» seurs qui l'ont luë, disent que je l'ai fait. . . . . Ainsi
» toute ma défense, Monsieur, est de vous prier de reti-
» re votre caractére où il faut qu'un homme habile & pé-
» nétrant comme vous, trouve son compte, c'est encore une
» fois le sentiment de tout Versailles, qui me trouve heu-
» reux d'avoir eu à travailler d'après un si excellent origi-
» nal ; & j'ose penser que vous-même n'êtes pas aussi fâché
» que quelques Censeurs le voudroient bien, puisque avec
» toute la gronderie qui est dans votre lettre, vous ne lais-
» sés pas de m'envoyer vos Hymnes, les plus belles Hym-
» nes, les plus latines, les plus pieuses & les plus élégan-
» tes qui soient encore sorties de votre esprit. Que ne
» donnerois-je pas pour avoir dit quelque part en mon pa-
» toi, en parlant de la grande Chartreuse, *nil perdit sui sa-*
» *cra vaga solitudo, nulla vox sedes agitat quietas*. Je suis,
» Monsieur, avec toute l'estime & toute l'admiration que
» vous méritez, & si vous le voulez même, avec respect.
» La Bruyere.

Mais entendons parler M. de Santeuil lui-même ; les sentimens touchans répandus dans ses lettres nous donneront une juste idée de son caractére. Dans le dernier voyage qu'il fit à Chantilli au mois de Mai 1697, voici comme il écrit à M. Pinel de la Martelliére son ami. *Je*

ferai, dit-il, *pour la Fête de l'Ascension à Saint Victor; car je ne veux pas oublier mon devoir, & j'ai un plus grand Prince à servir que celui qui m'appelle ici. C'est ici le Paradis terrestre, & tous les Princes y sont, & j'ai l'honneur de manger avec eux, & je m'en retire souvent pour penser que les vanités passeront comme une fumée.*

Attaqué en 1690. d'une colique néphrétique qui pendant quarante jours lui fit souffrir les plus cruelles douleurs, il écrivit en ces termes à M. Gourreau son confrere. *Que je crains bien d'avoir reçu toute ma récompense en recherchant trop les applaudissemens des hommes! & cela n'est pas trop difficile à prouver, puisque ma vie dément entierement les vertus que j'ai mises en beaux vers; & non pas dans la mesure d'une vie réglée & canonique; je ne le connois que trop tard, & j'en demande pardon à Dieu & à tous les Saints, je les prie de ne point s'élever contre moi, & que Dieu ne me dise point*, quare ennarras justitias meas: *vous sçavez, mon cher confrere, que* in illâ die peribunt cogitationes eorum, *qu'une petite femmelette sera sauvée, n'ayant dit que son chapelet, & que les Poëtes orgueilleux élevés sur leur Cothurne seront humiliés. ..... Je vois toutes les nuits que je souffre mon néant. L'éternité se présente à moi, ses peines sans fin, mes péchés qui crient contre moi, un Dieu juge de lui à moi; heureux les Gourdans & les de la Grange qui se sont immolés jour & nuit en presence de l'Agneau.... Mais ne desespérons de rien, Dieu est bon.* Venite ad me omnes qui laboratis; *j'y viens, j'y accours*, laboriosas noctes sustineo, ora pro me.

Mais il ne s'en tint pas à de simples sentimens de componction. Touché de l'esprit de Dieu, il se mit sous la direction d'un Ecclésiastique vertueux, déchargea son cœur dans son sein & ne voulut plus se conduire que par ses conseils. *Hélas!* écrivoit-il à M. de Soucanye, Chanoine de Saint-Quentin, *peut-être que les plus grands tourmens que votre Saint Martyr aura soufferts, ce feront*

les Hymnes faites par un pécheur comme moi, & vous auriez plus réjoui le Martyr, si vous eussiez voulu entreprendre son panegyrique. Les Saints doivent écrire pour les Saints : imitant leurs vertus, on les loue mieux que par des paroles & des belles Hymnes, imitari sanctos laudare est.

Son respect profond pour la sainteté de nos divins Mystéres, les sentimens bas qu'il avoit de lui-même, le firent résister constamment à toutes les instances qu'on put employer pour le déterminer à s'engager dans le Sacerdoce. *Il craignoit*, disoit-il, *que son génie poëtique ne le suivît à l'Autel*, ajoûtant, *qu'il se connoissoit assez bon Poëte pour avoir sujet de craindre qu'il ne fût pas aussi bon Prêtre.*

La Religion trouvoit dans lui un cœur docile, humble, simple & soumis au milieu même des applaudissemens qu'il recevoit, au milieu même de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées par leur science. On peut juger de son humilité, & en même-tems du desir qu'il avoit de sa perfection par les deux vers suivans qu'il fit graver au bas de son Portrait en regard de celui du célébre Pere Gourdan.

Proh! quàm dissimiles, & vultu & moribus ambo!
Versibus hic sanctos, moribus ille refert.

Recommandable par son humilité, il ne l'étoit pas moins par la pitié compatissante qui l'intéressoit en faveur des malheureux, au soulagement desquels il sacrifioit les pensions (*a*) que lui avoient méritées ses excellens Ouvrages. Tant de familles honteuses qu'il a fait subsister dans les tems les plus difficiles, tant de pauvres malades qu'il alloit consoler par les secours qu'il leur donnoit & par les pieux sentimens que sa Religion lui inspiroit

(*a*) Outre une pension de 800 livres dont M. de Santeuil avoit été gratifié par Sa Majesté, il en recevoit encore une autre de l'Abbaye de Cluni, & une troisiéme de la Ville de Paris.

pour les exhorter à la patience, & à une soumission aveugle aux ordres de Dieu, sont autant de voix qui publient sa charité. Ses frayeurs, à la vûe des jugemens de Dieu, sont des preuves de son fond de Religion. Il étoit si pénétré de ce passage du Prophête Daniel : *Positus est in staterâ, & inventus est minus habens*, qu'il en parloit avec une véhémence qui faisoit sur le cœur de tous ceux qui l'écoutoient, les plus vives impressions.

Tourmenté au commencement de l'année 1697, par de violentes attaques de gravelle, il voulut pour se mettre en état de penser plus sérieusement à la mort, aller faire une retraite à Port-Royal ; & peu de tems après, il alla passer quelques jours à la Trappe avec deux de ses Confreres.

Ce fut dans de si saintes dispositions qu'il accompagna la même année son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Bourbon aux Etats de Bourgogne. Il étoit à la veille de son départ pour retourner à Paris, lorsqu'il fut tout-à-coup attaqué d'une colique violente qui l'emporta après quatorze heures de douleurs insuportables. Il mourut le 5 Août 1697. dans les plus vifs sentimens de Religion, & de confiance dans la divine miséricorde, après avoir reçû les derniers Sacremens de l'Eglise avec toutes les marques de la piété la plus édifiante (*a*).

(*a*) Je joindrai ici l'extrait d'une lettre de M. le Comte de Hautoys écrite à M. de la Garde, Trésorier Général de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince.

» Vous serez surpris, Monsieur, d'apprendre la mort de M. de Santeuil, » après quatorze heures de maladie d'une inflammation de poitrine... Di- » manche au matin, il assista à toutes les Harangues & complimens qui » furent faits à Monseigneur le Duc sur son départ, & en dit son sentiment » avec son esprit ordinaire. Il se trouva mal sur les onze heures d'une espéce » de colique : il devoit aller dîner chez M. le Président le Goux... On l'at- » tendit jusqu'à deux heures ; mais son mal augmentant, il dit d'abord qu'il » étoit mort ; & demanda pour Confesseur le Curé de la Paroisse. Il se con- » fessa sur les six heures. Il demanda ensuite le viatique qui lui fut apporté » entre sept & huit, & l'Extrême-Onction à onze. Il fit des remontrances & » des satisfactions publiques à toute l'assemblée, avant que de recevoir les » deux Sacremens, & jamais on n'a vu un cœur plus touché.

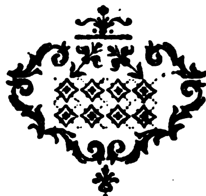
Son

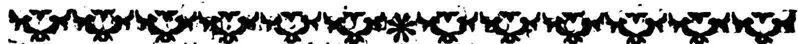
Son corps fut d'abord inhumé dans l'Eglise de Saint Etienne de Dijon, & fut peu de tems après transporté à Paris dans l'Abbaye de Saint Victor, où il fut enterré le 5 Octobre 1697. D'un nombre infini d'épitaphes qui ont été consacrées à la mémoire de ce grand homme, nous ne rapporterons que la suivante + (par M. Rollin)

Quem superi præconem, habuit, quem sancta Poetam
Relligio, latet hoc marmore Santolius.
Ille etiam Heroas, fontesque & flumina & hortos
Dixerat; at cineres, quid juvat iste labor?
Fama hominum merces sit versibus æqua prophanis;
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

» Les RR. PP. de Villars & de Tavanes, Jésuites, l'assistérent à la mort, & » il répéta entre leurs mains tous les sentimens de piété & de regret de ses » fautes. Il perdit la parole à une heure après minuit & rendit l'ame tranquil- » lement à une heure & un quart sans délire ou contorsion.

» Voilà la fin de M. de Santeuil. A moins que de l'avoir vu dans ces derniers » momens, on ne sçauroit croire avec quels sentimens de piété & de résigna- » tion, il s'est soumis à la volonté du Seigneur. Il nous répéta plusieurs fois » qu'il nous demandoit pardon de tous ses mauvais exemples, qu'il avoit eu » de la vanité de ses Ouvrages, mais qu'il reconnoissoit qu'il n'étoit qu'un » ignorant. Que si Dieu lui redonnoit la santé, qu'il ne demandoit pas, » ce ne seroit que pour faire pénitence; enfin quand il eût vécu toute sa » vie à la Trappe, il ne pouvoit mourir plus chrétiennement. Il avoit tou- » jours à la bouche, *bonum est Domine, quia humiliasti me.* Enfin nous som- » mes tous plus édifiés de cette mort, que par tous les Sermons des plus ha- » biles Prédicateurs du Royaume.





JEAN RACINE.

JEAN RACINE, Trésorier de France, Secretaire du Roi, Gentil-homme ordinaire de sa Chambre, Historiographe de France, & l'un des Quarante de l'Académie, où il fut reçu en 1673, naquit à la Ferté-Milon en 1639. Son pere, après avoir passé quelques années dans le Régiment des Gardes, où il avoit été reçu en qualité de Cadet, s'étoit établi dans cette Ville, où il exerça la charge de Contrôleur du grenier à sel. Son épouse, Marie Desmoulins, étant devenue veuve, se retira à Port-Royal, où le jeune Racine fut élévé dès son enfance. Nous ne pouvons mieux faire connoître ce grand homme, qu'en donnant ici l'extrait d'une lettre écrite par le meilleur de ses amis, M. de Valincourt, & qui est adressée à M. l'Abbé d'Olivet, qui l'a inserée dans son histoire de l'Académie.

Vous sçavez, dit M. de Valincourt, que Racine étoit » de la Ferté-Milon, & que dès son enfance il fut mis à » Port-Royal des Champs, où M. le Maître prit un soin » particulier de son éducation. Claude Lancelot, le Sacris-» tain de cette Abbaye, homme très habile, lui apprit le » Grec, & dans moins d'une année le mit en état d'en-» tendre les Tragédies de Sophocle & d'Euripide. Elles » l'enchantoient à tel point, qu'il passoit les journées à les » lire & à les apprendre par cœur, dans les bois qui sont » autour de l'étang de Port-Royal. Il trouva moyen d'avoir » le Roman de Théagene & de Cariclée, en Grec, le Sa-» cristain lui prit ce livre, & le jetta au feu. Huit jours » après, Racine en eut un autre qui éprouva le même » traitement. Il en acheta un troisiéme, & l'apprit par » cœur, après quoi il l'offrit au Sacristain pour le brûler » comme les deux autres.

» Au sortir de Port-Royal, Racine vint à Paris, & fit


J.B. Santerre Pinx.
P. Dupin Sculp.
JEAN RACINE DE L'ACADEMIE
Françoise Gentilhomme ordinaire du Roy.
Né le 21 Décembre 1639. et Mort le 21 Avril 1699.
A Paris chez Odieuvre Md d'Estampes Quay de l'Ecole vis à vis le Côté de la Samaritaine à la belle Image
A.P.R.
Babel invenit et Sculpsit.


N. Pinxit.
Gaillard Sculp.
LOÜIS RACINE.
De l'Academie Royale des Inscriptions et
Belles Lettres, Né à Paris le 2. Novembre 1692.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes rüe d'Anjoue entrant par la rüe d'Auphine la derniere porte Cochere au I.er
Babel invenit et Sculpsit.

» sa Logique au College de Harcourt. En 1660, tous nos » Poëtes d'alors s'étant évertués sur le mariage du Roi, » l'Ode de Racine fut trouvée ce qu'on avoit fait de » meilleur. Il la porta manuscrite à Chapelain, qui lui don» na de bons avis, le prit en amitié, & fit si bien valoir son » Ode dans l'esprit de M. Colbert, que ce Ministre envoya » d'abord cent louis de la part du Roi au jeune Auteur; & » peu de tems après le mit sur l'Etat, pour une pension » de six cens livres qu'on lui a conservée jusqu'à sa mort.

Mais avant que d'avoir reçu cette pension, comme il n'avoit ni pere ni mere, & qu'il se trouvoit sans bien, il se retira à Uzés, chez un de ses oncles, Chanoine régulier, & Vicaire général, qui lui résigna un Prieuré de son Ordre, qu'il possédoit; mais le jeune Racine âgé alors de vingt-deux ans, ayant differé de prendre l'habit de l'Ordre, un Chanoine régulier lui disputa ce bénéfice, & il l'obtint. Ce fut à cette occasion que M. Racine composa sa Comédie des plaideurs; mais, comme nous l'apprend M. Brossette dans ses notes sur Despréaux, il n'y travailla pas seul. » Dans la place du cimetiére Saint Jean, » à Paris, il y avoit, dit cet Auteur, un Traiteur fameux, » chez qui s'assembloient tous les jours ce qu'il y avoit de » jeunes Seigneurs des plus spirituels de la Cour, avec » Mrs Despréaux, Racine, la Fontaine, Chapelle, Fure» tiére, & quelques autres personnes d'élite; & cette » troupe choisie avoit une chambre particuliére du logis, » qui leur étoit affectée. Dans ce célebre réduit, ils inven» toient mille ingénieuses folies; là fut composée la Paro» die de quelques Scénes du Cid, sur une prétendue que» relle de la Serre & de Chapelain, avec l'enlevement de » sa perruque à calotte; là fut imaginée la métamorphose » de cette fameuse perruque en comete; là fut faite en » très peu de jours la Comédie des Plaideurs. . . . . Il y » avoit sur la table de cette chambre une exemplaire de » la Pucelle de Chapelain, qu'on y laissoit toujours; & » quand quelqu'un d'entr'eux avoit commis une faute,

» soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse
» du raisonnement, ou quelque autre semblable, il étoit
» jugé à la pluralité des voix, & la peine ordinaire qu'on
» lui imposoit, étoit de lire un certain nombre de vers
» de ce Poëme; quand la faute étoit considérable, on
» condamnoit le délinquant à en lire jusqu'à vingt; & il
» falloit qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la
» page entiere. Mais revenons à la Comédie des Plaideurs.
Voici ce que M. de Valincourt nous en apprend.

» Aux deux premieres répresentations les Acteurs furent presque sifflés, & n'oserent hazarder la troisiéme.
» Moliere qui étoit alors brouillé avec Racine, alla à la
» seconde, mais ne se laissa pas entraîner au jugement de
» la Ville, & dit en sortant que ceux qui se moquoient de
» cette piéce, méritoient qu'on se moquât d'eux. Un
» mois après les Comédiens étant à la Cour, & ne sçachant quelle petite piéce donner à la suite d'une Tragédie, risquerent les Plaideurs. Le feu Roi, qui étoit très
» sérieux en fut frappé, & fit même des éclats de rire, &
» toute la Cour qui juge ordinairement mieux que la Ville,
» n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les Comédiens partis de Saint Germain dans trois carosses à
» onze heures du soir, allerent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui logeoit à l'Hôtel des Ursins. Trois
» carosses après minuit, & dans un endroit où il ne s'en
» étoit jamais tant vû ensemble, réveillerent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres, & comme on vit que les
» carosses étoient à la porte de Racine, & qu'il s'agissoit
» des Plaideurs, les Bourgeois se persuaderent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des Juges; tout Paris
» le crut à la Conciergerie le lendemain, & ce qui donna
» lieu à une vision si ridicule, c'est qu'effectivement un
» vieux Conseiller des Requêtes avoit fait grand bruit au
» Palais contre cette Comédie.

Cependant Racine revenu d'Uzés à Paris, encouragé par le glorieux succès qu'avoit eu l'Ode qu'il avoit faite sur

le mariage du Roi, commença à travailler pour le Théâtre. » Le fameux Pierre Corneille, dit M. de Valincourt » dans son discours à l'Académie, étoit alors dans sa plus » haute réputation. La Scéne avant lui n'avoit rien vu de » sublime ni même de raisonnable, ainsi l'on regardoit » dans ce tems-là Racine comme un jeune homme plein » d'audace, qui osoit entrer dans la même carriére que ce » grand homme, pour partager avec lui les applaudissemens » dont il étoit en possession. Mais le jeune Racine conduit » par son seul génie, & sans s'amuser à suivre, ni même » imiter celui que tout le monde regardoit comme ini- » mitable, ne songea qu'à se faire des routes nouvelles; » & pendant que Corneille peignant ses caractéres d'après » l'idée d'une grandeur qu'il s'étoit figurée, formoit ses » figures plus grandes que le naturel, mais nobles, hardies, » admirables dans toutes leurs proportions; pendant que » les spectateurs entraînés hors d'eux-mêmes, sembloient » n'avoir plus d'ame que pour admirer les richesses de ses » expressions, la noblesse de ses sentimens, & la maniére » impérieuse dont il manioit la raison; Racine entra, pour » ainsi dire, dans le cœur, & s'en rendit le maître. Il y » excita ce trouble agréable, qui fait prendre aux hommes » un véritable interêt à tous les mouvemens d'une fable » que l'on répresente devant eux. Il les remplit de cette » terreur & de cette pitié, qui, selon Aristote, sont les vé- » ritables passions de la Tragédie; il leur arracha des lar- » mes, qui font le plaisir de ceux qui les répandent; & » peignant la nature avec des traits plus vrais & plus » sensibles, il leur apprit à plaindre leurs propres passions » & leurs foiblesses dans celles des personnages qu'il fit » paroître à leurs yeux. Alors le public équitable, sans » cesser d'admirer la grandeur majestueuse de Corneille, » commença aussi d'admirer les graces sublimes & tou- » chantes de Racine.

» On auroit de la peine à croire qu'un homme tel que » Racine, né avec un talent si prodigieux pour la Poësie,

» eût pu être un excellent Orateur. Son éloquence lui » mérita pourtant dans toutes les assemblées où il parla, » des applaudissemens extraordinaires, & le fit choisir par » le Roi Louis XIV. pour travailler à son histoire ; & s'il » eût vécu plus long-tems, il auroit peut-être porté le » genre historique aussi loin qu'il avoit porté le tragique.

Mais le même M. de Valincourt, dans sa lettre à M. l'Abbé d'Olivet, dit que M. Despréaux & Racine, après s'être exercés quelque tems dans le genre historique, sentirent que ce travail étoit tout à fait opposé à leur génie ; & d'ailleurs ils jugerent avec raison que l'histoire d'un Prince tel que le feu Roi, & remplie d'évenemens si grands, si extraordinaires en tout genre, ne pouvoit ni ne devoit être écrite que cent ans après sa mort.

Nous ne ferons point ici l'examen des Ouvrages de ce grand homme dont le mérite est assez connu ; tout ce que l'on en pourroit dire, c'est que si l'on vouloit faire son parallele avec le grand Corneille, il faudroit avouer avec M. Perrault, que si Corneille surpasse Racine du côté des sentimens héroïques, & de la grandeur du caractére qu'il donna à ses personnages, le même Corneille lui est inférieur dans les mouvemens de tendresse, & dans la pureté du langage : disons en deux mots que le premier a peint les hommes tels qu'ils doivent être, & que le second les a répresentés tels qu'ils sont ; mais ce sont là des choses qui ne sont ignorées de personne. Voici quelques traits historiques, qui auront peut-être pour quelques lecteurs les charmes de la nouveauté.

La Duchesse de Bouillon & le Duc de Nevers avec quelques autres personnes unies de goût & de sentimens, ayant appris que Racine travailloit à sa Tragédie de Phédre, conseillerent à Pradon d'en composer une sur le même sujet, pour faire tomber celle du premier. Elle fut en effet sur le point de tomber & à Paris & à la Cour ; & celle de Pradon protégée par la Cabale, triompha & se soutint même pendant quelque tems, quoique ce fût une piéce

déteſtable. Madame ~~Dechouilleres~~, Desſoulieres plus que perſonne dans les interêts de Pradon, qui la conſultoit ſur tout, aſſiſta à la premiere répreſentation de la Phedre de Racine, & la prévention la lui fit trouver pitoyable. De retour chez elle, où elle ſoupa avec Pradon & avec quelques autres perſonnes de ſes amies, elle fit ſur cette piéce le ſonnet ſuivant.

Dans un fauteuil doré Phedre tremblante & blême,
Dit des vers où d'abord perſonne n'entend rien,
Sa nourrice lui fait un ſermon fort chrétien,
Contre l'affreux deſſein d'attenter ſur ſoi-même.
Hypolite la hait preſqu'autant qu'elle l'aime,
Rien ne change ſon cœur, ni ſon chaſte maintien;
La nourrice l'accuſe, elle s'en punit bien;
Theſée a pour ſon fils une rigueur extrême.
Une groſſe Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
N'eſt là que pour montrer deux énormes T . . .
Que malgré ſa froideur, Hypolite idolâtre.
Il meurt enfin traîné par ſes courſiers ingrats,
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en ſe confeſſant mourir ſur le Théâtre.

Voici une autre circonſtance touchant la Phedre de Racine. » M. Arnauld ayant lu cette Tragédie, l'admira » & convint même que de pareils ſpectacles ne ſeroient » pas contraires aux bonnes mœurs; mais il ajoûta ſeulement, *pourquoi a-t'il fait ſon Hyppolite amoureux;* & » ce mot ſeul marque le grand ſens avec lequel M. Arnauld » jugeoit de toutes choſes. Car il faut avouer que ce ca- » ractére d'Hypolite amoureux affadit la piéce, & en di- » minue le tragique, quoique cet amour ait donné lieu à » des vers admirables, & que le caractére d'Aricie ſoit » parfaitement beau.

On a reproché à Racine qu'il avoit trop mis d'amour » dans ſes Piéces, & qu'il en avoit trop donné à ſes héroï- » nes. Deux cauſes de cet excès, le caractére même de

» l'Auteur qui étoit né plein de passion, & le goût du tems » où il écrivoit, car la Cour de France alors ne connoissoit » que l'amour & la galanterie.

Mais Racine lui-même qui étoit plein d'admiration pour Sophocle & pour Euripide, connoissoit aussi bien que ces deux grands hommes, que l'amour n'a ni assez de noblesse, ni assez de gravité pour entrer dans le tragique, & que toujours il en diminue la force & la majesté; aussi s'étoit-il déterminé, long-tems même, avant qu'il eût commencé à traiter des sujets tirés de l'Ecriture Sainte, à ne plus faire entrer d'amour dans ses Tragédies; tel devoit être Alceste auquel il travailla d'après Euripide, mais qu'il n'acheva pas, parce qu'ayant été nommé historiographe du Roi, il renonça au Théâtre.

Nous n'oublierons pas ici une anecdote qui mérite encore plus d'attention, c'est au sujet de la Tragédie d'Alexandre. » Racine étant allé lire au grand Corneille cette » Tragédie, qui étoit sa seconde piéce, Corneille lui don- » na beaucoup de louanges, mais en même tems lui con- » seilla de s'appliquer à tout autre genre de Poësie qu'au » Dramatique, l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Cor- » neille étoit incapable d'une basse jalousie; s'il parloit » ainsi à Racine, c'est qu'il pensoit ainsi; mais on sçait qu'il » préferoit Lucain à Virgile. D'où il faut conclure que le » talent de faire excellemment des vers, & l'art de juger » excellemment des Poëtes & de la Poësie, peuvent quel- » quefois ne pas se rencontrer dans la même tête.

Nous n'oublierons pas de parler ici du fameux démêlé, qui brouilla pendant bien des années Racine avec Mrs de Port-Royal. Ces hommes vertueux ne pouvoient souffrir qu'un de leurs éleves consacrât ses talens au Theâtre, & M. Nicole dans ses Visionaires & ses Imaginaires, s'étoit furieusement déchaîné contre les Poëtes Dramatiques. Racine qui se croyoit directement offensé prit la plume, & dans une lettre qu'il écrivit contre M. Nicole, il lâcha mille traits picquans contre les solitaires & les Religieuses

de

de Port-Royal; Mrs Dubois & d'Aucour, tous deux de l'Académie, répondirent à cette lettre, & Racine de son côté leur répliqua par une lettre bien plus vive encore que n'étoit la premiere. Mais enfin cette grande querelle s'assoupit. Racine touché des pieuses exhortations de la mere Agnès, sa tante, qui fut depuis Abbesse de Port-Royal, renonça au Théâtre, & quitta en même tems la Chanmêlé, fameuse actrice, dont il avoit eu un fils, mais il est vrai qu'elle avoit été la premiere à l'abandonner, pour s'attacher à M. de Clermont-Tonnerre; ce qui fit dire d'elle qu'un tonnerre l'avoit déracinée.

Racine revenu de ses égaremens, se maria en 1677, & épousa Catherine Romanel, fille d'un Trésorier de France d'Amiens. Il passa les dernieres années de sa vie dans l'exercice d'une piété solide & sincére, qui le fit renoncer aux Muses prophanes, pour consacrer ses vers à des objets dignes de lui. Il composa des cantiques avec beaucoup de sublimité, & les Tragédies d'Ester & d'Athalie parurent des Piéces égales & mêmes supérieures à tout ce qu'il avoit fait de plus achevé. Pour prouver la sincérité de sa réconciliation avec Mrs de Port-Royal, & par reconnoissance pour l'éducation qu'il avoit reçue dans cette fameuse Abbaye, il en composa l'histoire, & voulut y être enterré. *Je désire*, dit-il dans son testament, *qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, & qu'il soit inhumé dans le cimetiére, aux pieds de M. Hamont: je supplie très-humblement la Mere Abbesse & les Religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnoisse très-indigne, & par les scandales de ma vie passée, & par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette Maison, & des grands exemples de piété & de pénitence que j'y ai vus, & dont je n'ai été qu'un sterile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prieres d'une si sainte Communauté, pour attirer sa miséricorde sur moi.*

Racine, au reste étoit d'une taille médiocre, la phy-

» fionomie agréable, le visage ouvert. Il avoit le nez
» pointu, ce qui marque, selon Horace, un esprit porté
» à la raillerie : il étoit en effet railleur, & d'une raillerie
» amere ; mais dans les dernieres années de sa vie, la
» piété dont il faisoit profession, l'avoit porté à se moderer.
» D'ailleurs autant qu'il relevoit avec plaisir la fatuité
» d'un homme heureux, autant étoit-il plein de compas-
» sion, & toujours disposé en faveur de ceux qui souf-
» froient.

» Pour peu qu'il fût échauffé dans la conversation, il
» avoit l'éloquence la plus vive & la plus persuasive du
» monde. Aussi a-t'il souvent dit qu'il regrettoit de ne s'être
» pas fait Avocat au Parlement.

» Il possédoit au suprême degré le talent de la déclama-
» tion. C'étoit même assez sa coûtume de déclamer ses
» vers avec feu, à mesure qu'il les composoit. Il m'a plu-
» sieurs fois conté, *dit M. de Valincourt*, que pendant
» qu'il faisoit sa Tragédie de Mithridate, il alloit tous
» les matins aux Thuilleries, où travailloient alors toutes
» sortes d'ouvriers, & que récitant ses vers à haute voix,
» sans s'appercevoir seulement qu'il y eût personne dans
» le Jardin, tout d'un coup il s'y trouvoit environné de
» tous ces ouvriers. Ils avoient quitté leur travail pour le
» suivre, le prenant pour un homme qui par désespoir alloit
» se jetter dans le bassin.

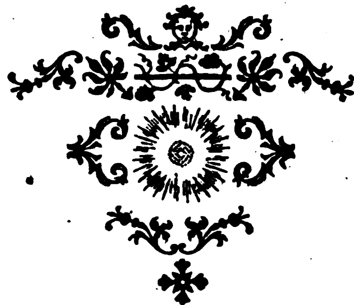
» Quatre ou cinq mois avant sa mort il fut attaqué d'une
» fiévre violente, dont on le guérit à force de quinquina.
» Il se croyoit hors d'affaire, lorsqu'il lui perça tout d'un
» coup à la région du foye, une espéce de petit abcès, qui
» jettoit tous les jours un peu de matiére, à quoi les Chi-
» rurgiens ignorans ne firent pas assez d'attention. Un
» matin étant entré dans son cabinet pour prendre du
» Thé, selon sa coutume, & s'appercevant que cet abcès
» étoit seché & refermé, il fut frappé d'effroi, & s'écria
» qu'il étoit un homme mort. Il descendit dans sa chambre
» & se mit au lit, d'où en effet il n'est pas relevé depuis.

» On reconnut bientôt que c'étoit un abcès formé dans » le foie. Ses douleurs devinrent si cruelles, qu'une fois » il demanda s'il ne feroit pas permis de les faire cesser, en » terminant sa maladie & sa vie par quelque reméde. Il » conserva jusqu'à la fin une parfaite connoissance, & » mourut dans des sentimens très chrétiens, le 22 Avril » 1699, étant âgé de 60 ans.

» Par son testament il avoit ordonné, comme nous l'avons » dit, que son corps fût porté à Port-Royal des Champs, ce » qui fut exécuté; mais lorsqu'on ruina cette Maison, ses » os furent rapportés à Saint Etienne-du-Mont, & enterrés » proche l'endroit où est enterré M. Pascal.

Voici quatre vers que M. Despréaux fit pour être mis au bas du portrait de ce grand homme.

Du Théâtre François, l'honneur & la merveille,
Il sçut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser Euripide & balancer Corneille.





JEAN RENAUD DE SEGRAIS.

JEAN RENAUD DE SEGRAIS, Gentilhomme ordinaire de la Princesse Anne-Marie-Louise d'Orléans, dite Mademoiselle, l'un des quarante de l'Académie Françoise où il fut reçu en 1662. prit naissance à Caën le 22 Août 1628. Après avoir achevé ses études, il s'appliqua pendant quelques années à la Poësie lyrique, & donna diverses piéces de Vers qui commencérent à établir sa réputation dans le monde.

M. de Segrais n'avoit guére que 19 à 20 ans, lorsque le Comte de Fiesque, éloigné de la Cour, se retira à Caën. Il y connut M. de Segrais, & fut également enchanté & de la beauté de son génie & de la politesse de ses maniéres; rappellé à la Cour, il l'y amena avec lui, & comme ce Seigneur étoit fils de la Gouvernante de Mademoiselle de Montpensier, il ne lui fut pas bien difficile de placer M. de Segrais chez cette Princesse, où il fut en effet reçu en qualité de son Gentilhomme ordinaire.

Le long séjour que Mademoiselle fit à Saint Fargeau, procura à M. de Segrais le loisir de travailler à sa belle traduction de l'Enéïde, ce qui ne l'empêcha pas de donner de tems en tems diverses petites piéces de Poësie. Il composa aussi pendant ce tems-là les Nouvelles Françoises, où les divertissemens de la Princesse Aurélie qui parurent en 1656.

M. de Segrais étoit entré au service de Mademoiselle en 1648. & il en sortit en 1672. Voici à quelle occasion. Mademoiselle de Montpensier raporte dans ses Mémoires » que Segrais ne vouloit point qu'elle se mariât avec M. » de Lauzun, & qu'il aimoit mieux que ce fût avec M. » de Longueville; que quand l'affaire de M. de Lauzun



Mathey Sculpsit
JEAN REGNAULT DE SEGRAIS
de l'Academie Françoise
Né à Caen en 1625. Mort le 25 Mars 1701.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes quai de l'Ecole vis à vis la Samarit.e à la belle Image C.P.R.
Babel invenit et Sculpsit.



» eut été rompuë, il alla avec M. Guilloire, Secrétaire » de ses Commandemens voir M. de Chanvalon, Arche- » vêque de Paris, pour lui dire que c'étoit un scandale » que Mademoiselle vît toujours M. de Lauzun, & qu'il » étoit obligé en conscience d'y mettre ordre: ce que ce » Prélat ayant rapporté à la Princesse, elle donna ordre » à Segrais de sortir de chez elle.

de Harlay de Champvalle

Sa réputation étoit trop bien établie pour que cette disgrace le laissât sans ressource. Madame la Comtesse de la Fayette fut charmée de lui donner un appartement chez elle, dans l'espérance qu'elle pouroit en tirer de grandes lumieres pour la composition de ses Ouvrages. M. de Segrais eut en effet beaucoup de part à la belle Histoire de Zaïde, aussi bien qu'à celle de la Princesse de Cléves, à laquelle M. de la Rochefoucault contribua aussi, surtout pour les maximes qui sont répandues dans ce Livre.

Enfin M. de Segrais après avoir demeuré près de sept ans chez sa généreuse protectrice, las du grand monde, il prit le parti à l'âge de cinquante-cinq ans de se retirer dans sa Patrie, où il épousa une riche héritiére. Si son cœur avoit été susceptible de quelque mouvement d'ambition, il auroit pû cette même année-là revenir à la Cour & y paroître dans un poste bien glorieux. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son Segraisiana. » Madame de Maintenon a voulu, dit-il, me mettre auprès de M. le Duc du » Maine en la même qualité que M. de Court qui fut appel- » lé à mon défaut. Je venois de me marier, & j'avois par » mon mariage honnêtement de quoi vivre dans l'indé- » pendance, & même mon beau-pere & ma belle-mere, » qui étoient fort âgés, que je consultai là-dessus, me repré- » sentérent que j'avois de quoi raisonnablement me conten- » ter; qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelle- » roit bientôt, & qu'alors je pourrois vivre sans avoir rien » à souhaiter. Je considérois encore que j'avois en ce tems- » là cinquante-cinq ans, & qu'il falloit au moins pour

» attendre la récompenſe des ſervices que je pouvois ren-
» dre à M. le Duc du Maine, une dixaine d'années, & je
» n'avois aucune certitude de vivre ſi long-tems. De
» plus j'avois déja un peu de ſurdité, & ce fut le prétex-
» te que je pris pour m'excuſer. Madame de Fontevrault,
» ſœur de Madame de Monteſpan, me manda qu'il ne
» s'agiſſoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler. Je
» fis réponſe que je ſçavois par expérience, que dans un
» pays comme celui-là il falloit avoir bons yeux & bon-
» nes oreilles. En effet, il faut connoître parfaitement
» ſon monde, & parler plus ſouvent à l'oreille qu'à hau-
» te voix ; ainſi je demeurai comme j'étois.

La grande paſſion que cet homme célebre avoit pour les lettres, l'engagea de ſe joindre à M. Foucaut, Conſeiller d'Etat & Intendant de la baſſe-Normandie, pour travailler de concert au rétabliſſement de l'Académie de Caën, qui étoit demeurée ſans protecteur depuis la mort de M. de Matignon, Lieutenant de Roi en Normandie. Ce fut chez M. de Segrais que ſe tinrent conſtamment juſqu'à ſa mort, les aſſemblées de cette nouvelle Académie, & quoique ſur la fin de ſes jours ſa ſurdité fût conſidérablement augmentée, les perſonnes les plus diſtinguées n'en étoient pas pour cela moins empreſſées à rechercher ſa compagnie. Auſſi il faut avouer qu'il n'y eut jamais de converſation plus chamante que la ſienne. C'étoient des graces infinies qu'il répandoit ſur tout ce qu'il diſoit ; une fécondité d'imagination, une merveilleuſe facilité à s'énoncer, un eſprit orné des plus belles connoiſſances, une mémoire remplie de tout ce qu'il avoit vu de plus brillant & de plus curieux à la Cour, étoient pour lui des ſources inépuiſables, & ce qui prolongeoit le plaiſir de ceux qui l'écoutoient, c'eſt que quand il avoit une fois commencé, il ne finiſſoit pas aiſément : ce qui fit dire à M. de Matignon, qu'*il n'y avoit qu'à monter Segrais, & enſuite le laiſſer aller.*

Une maladie de langueur cauſée par une hydropiſie

éprouvá pendant plusieurs mois la patience de ce grand homme. Plein de religion & de confiance dans les miséricordes de Dieu, il mourut dans les sentimens de la plus tendre piété, le 25 Mars 1701, étant âgé de soixante-dix-sept ans.

Il avoit fait lui-même son Epitaphe renfermée dans les deux Vers suivans.

Me Cadomus genuit, tenet aula & pulchra Licoris;
Fecit blandus amor vatem, mens læta beatum.

Les mêmes pensées se trouvent à peu près renduës dans les Vers, qui ont été mis au bas du portrait de cet illustre Poëte.

Dans ma verte saison une jeune Maîtresse
M'instruisit à parler d'amour.
Dans un âge plus mur, Courtisan sans bassesse,
On me vit paroître à la Cour.
Et cet Ouvrage enfin qu'un ami met au jour,
Fut le fruit innocent d'une oisive vieillesse.

Mais de toutes les piéces de Vers qui ont été consacrées à la mémoire de cet illustre Ecrivain, la plus ingénieuse est l'Epigramme suivante, composée par M. de la Monnoye.

Quand Segrais affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire au Champs Elysiens,
Virgile en beau françois, lui fit une harangue;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris,
Si je sçais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est que vous me l'avez appris.

Tous les plus judicieux critiques conviennent en effet que la traduction de l'Enéïde par M. de Segrais, est un

Ouvrage achevé. « Cet Auteur, dit M. Baillet dans ses » jugemens des Sçavans, considérant que la poësie se distingue principalement de la Prose, en ce que son langage est plus pressé & plus figuré, a tâché de renfermer » le plus de sens qu'il a pu en aussi peu de paroles, que le » desir de la netteté, & la contrainte de notre langue, qui » ne peut oublier les articles, ont pu le lui permettre ; & » il a conservé la figure autant qu'il lui a été possible.

» Quand il n'a pu suivre le sens exactement sans faire » quelque chose de difforme, il témoigne avoir relâché » quelque chose de sa sévérité, & afin d'exprimer ce sens » en peu de paroles, lorsqu'il n'a pas pris tout-à-fait la » même route, il a trouvé le moyen de ne pas s'en dé- » tourner, & d'en prendre une autre aussi courte, aussi » aisée & aussi naturelle ; c'est pourquoi on ne trouve » dans son Ouvrage, ni une paraphrase, ni une traduc- » tion tout-à-fait littérale. Il a cru qu'il étoit meilleur de » tenir le milieu entre les deux, en s'approchant toujours » plus du sens littéral que de l'autre extrêmité. En quoi » son scrupule est allé si loin, qu'il l'a quelquefois empê- » ché de prendre d'autres sens plus françois que latins, » & plus capables par conséquent de briller aux yeux du » Lecteur, qui ne sçauroit pas la langue latine, pour lequel » il a principalement écrit.

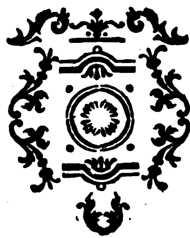
» Il lui est arrivé de s'écarter quelquefois tant soit peu, » mais on trouve plus souvent des Vers qu'il a rendus » mot pour mot.

» Enfin il nous a donné l'Enéide en François, comme il a » conçu que Virgile l'eût donné lui-même, s'il fût né » François, & de notre tems. Son sujet s'y trouve tout » entier. On y reconnoit ce Poëte non-seulement par le » gros de son Ouvrage, mais par ses moindres parties : » Et quant aux efforts qu'il a faits pour imiter la clarté, » la pureté, la facilité, & la magnificence de son Auteur, » du moins est-on persuadé qu'il est le moins éloigné de » tous ceux qui ont couru la même carriere.

Le

Le même critique ne parle pas avec moins d'éloge de la traduction des Eglogues. » Tout le monde convient, dit-il, » que M. de Segrais a bien pris le caractere de l'Eglogue, & » qu'il a sçu attraper ce point de la simplicité & de la pu- » deur que les Anciens avoient sçu exprimer, sans pour- » tant rien avoir de la bassesse & des manieres niaises où » sont tombés plusieurs de nos faiseurs d'Eglogues François- » ses, qui ont voulu imiter cette naïveté ancienne pour ne » pas sortir du caractére bucolique. Ses figures sont dou- » ces, ses mouvemens y sont tempérés & formés sur les » mœurs que doivent avoir les personnages qu'il employe. » Les pensées y sont ingénuës, la diction y est pure sans » affectation, les vers y sont coulans. Ce sont des manie- » res tout unies, & des discours tout naturels. Enfin, » on juge qu'il est très-difficile de rien écrire en ce gen- » re avec plus de douceur, de tendresse & d'agrément.

Les autres Ouvrages de M. de Segrais sont, Atis, Pastorale, diverses Poësies, le Segraisiana, ou mélanges d'Histoire & de Littérature recueillis des entretiens de M. de Segrais, les Eglogues & l'amour guéri par le tems, Tragédie-Ballet, la relation de l'Isle imaginaire & l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.



EDME BOURSAULT.

EDME BOURSAULT, issu d'une des premieres familles de Mussy-Lévêque, petite Ville de Bourgogne entre Bar-sur-seine & Châtillon, naquit dans ce lieu en 1638. La beauté de son génie lui tint lieu de maître, & lui suffit pour le rendre un des plus polis Ecrivains de son siécle. Son pere qui avoit vieilli dans la profession des armes, & qui ne vouloit pas que son fils apprît d'autre métier que celui de la guerre, négligea totalement le soin de son éducation, & ne songea pas même à lui faire apprendre les premiers élemens de la Langue latine.

Le jeune Boursault âgé de treize à quatorze ans, vint à Paris dans le dessein, non de travailler à devenir sçavant, car les années qu'il avoit perduës sembloient lui en ôter l'espérance; mais avec une forte envie de s'appliquer à écrire poliment dans sa langue naturelle, & à parler correctement; borné à cette seule étude, il y fit les plus grands progrès, & au bout de deux ans il put se flatter de posséder mieux que personne toutes les beautés & toutes les délicatesses de la Langue françoise. Ses premiers essais en Prose & en Vers commencérent à établir sa réputation, & donnérent la plus haute idée de ses talens. Quelques piéces de Théâtre qui furent les fruits de sa premiere jeunesse, lui méritérent une approbation générale. Ses Lettres, ses Nouvelles historiques & quelques autres petits Ouvrages écrits en Prose, ne furent pas reçus moins favorablement du Public. Ses lettres à Babet sur tout furent admirées comme un modele du stile le plus naturel, le plus élégant & le plus poli. Ainsi en jugeoit Madame la Comtesse de la Suse, si capable de décider du mérite de ces sortes d'Ouvrages. Voici comme elle s'exprime dans un Madrigal adressé à Babet.

Babet, qui que tu ſois, que tes lettres ſont belles!
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir!
Ce ſont des beautés naturelles,
Qu'on ne ſe laſſe point de voir.
Les naïvetés enchantées
Qu'avec tant d'enjouëment ton amour a dictées,
Ont d'inimitables appas.
Quand Tircis inſenſible aux accens de ma lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ſes pas,
Que ne te connoiſſois-je, hélas!
Tu m'aurois appris à lui dire
Ce que je ne lui diſois pas.

M. Bourſault connu par un grand nombre de differens Ouvrages tous écrits avec la même pureté & la même élégance de ſtile, fut deſtiné par ordre du Roi à travailler pour l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin. Son Livre intitulé *la véritable étude des Souverains* plut ſi fort à Sa Majeſté, qu'elle ſe le fit lire pluſieurs fois, & il y a tout ſujet de penſer que le mérite de l'Auteur l'auroit fait choiſir pour Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, ſi M. Bourſault eût eu une parfaite connoiſſance de la langue latine.

Il rempliſſoit auprès de Madame la Ducheſſe d'Angoulême, la charge de Secrétaire des Commandemens de cette Princeſſe, lorſqu'il commença à faire paroître une Gazette en Vers, qui eut d'abord une vogue ſi étonnante & qui amuſa ſi agréablement le feu Roi, qu'il voulut que l'Auteur qu'il honora d'une penſion de deux mille livres, eût bouche en Cour; mais ce fut-là un accroiſſement de fortune dont M. Bourſault ne joüit pas longtems. Une avanture arrivée chez une Ouvriere fameuſe où les Capucins du Marais faiſoient broder un S. François, lui parut trop amuſante pour ne pas l'inſérer dans ſa Gazette, & il ne réuſſit que trop bien à traveſtir en ri-

dicule, le héros de cette avanture qui étoit le Sacristain des PP. Capucins. La curiosité de ce bon Religieux l'ayant un jour engagé à passer chez la Brodeuse pour examiner l'Ouvrage qui lui avoit été commandé, il lui arriva de s'endormir profondément, & malheureusement sa tête se trouva appuyée sur le métier où il regardoit travailler. La malicieuse Ouvriére en étoit justement à broder le menton du Saint, & elle saisit l'occasion favorable d'ajuster adroitement la longue barbe du Pere pour en composer la barbe de Saint François. Cette scene ne fut que le prélude d'une autre plus divertissante encore. Cette même barbe devint le sujet d'un burlesque débat entre le P. Capucin & la brodeuse qui se disputérent vivement à qui des deux cette barbe resteroit. Le Confesseur de la Reine qui étoit un Cordelier Espagnol, regarda cette avanture comme un outrage sanglant fait à l'Ordre de S. François, & il employa le crédit qu'il avoit auprès de cette Princesse pour l'animer contre l'Auteur qui avoit malignement répandu cette avanture dans le public. La conclusion fut qu'il obtint que M. Boursault seroit envoyé à la Bastille, & qu'on lui ôteroit le privilége qui lui avoit été accordé pour sa Gazette. Une lettre en Vers qu'il écrivit à M. le Prince, fit révoquer ce premier ordre, & il obtint même quelque tems après un second privilége pour une nouvelle Gazette qu'il fit paroître sous le titre de *Muse enjouée*; mais elle fut de même supprimée bientôt après, à cause de quelques traits un peu trop vifs qui étoient échappés à l'Auteur contre le Prince d'Orange, dans un tems où l'on commençoit à parler de paix.

Une Charge de Receveur des Tailles à Montluçon, dont M. Boursault fut pourvu dans la suite, ne lui fit rien perdre de son amour pour les Muses. Il parut même les cultiver avec plus d'ardeur que jamais; & les nouvelles piéces qu'il donna au Théâtre y furent reçuës avec les plus grands applaudissemens. Telles furent en particulier les Fables d'Esope, & Esope à la Cour. La premié-

re de ces deux piéces traduite en Hollandois, en Anglois en Allemand, en Italien, & souvent réimprimée, est encore aujourd'hui admirée comme un chef-d'œuvre de l'Art. M. de Saint Evremond dit, *qu'il n'y avoit rien dans ce caractere de plus beau en notre langue, & que la seule hardiesse indépendamment du succès qui a justifié cette piéce, d'avoir osé mettre le premier un pareil sujet sur la Scene ne pouvoit partir que d'un génie au-dessus du commun.*

L'Auteur n'eut pas la consolation de voir le prodigieux succès qu'eut la représentation de son Esope à la Cour, la derniere piéce qui soit sortie de sa plume. Une colique violente, qui pendant huit jours lui fit souffrir les plus cruelles douleurs, l'enleva de ce monde le 15 Septembre 1701 dans la 63[e] année de son âge.

La douceur de ses mœurs, sa droiture, sa probité, sa candeur, une humeur toujours égale, un généreux penchant à obliger, ne le rendirent pas moins estimable que ses rares talens.

Ses piéces de Théâtre sont, le Mort vivant, les Cadenats, les Menteurs qui ne mentent point, le Portrait du Peintre, les Yeux de Philis, changés en astres, la Satyre des Satyres, Germanicus, la Comédie sans titre, Marie Stuart, (a) Méléagre, la fête de la Seine, Phaëton, les

(a) M. Boursault dit dans une de ses Lettres, » que M. le Duc de Saint Aignan, à qui il dédia cette piéce, la reçut le plus obligeamment du monde, & qu'il le pria de ne pas trouver mauvais que pour s'acquitter foiblement de l'obligation qu'il lui avoit, il lui fit un present de cent louis. *C'est moi, Monseigneur*, lui répondit le Poëte, *qui suis au desespoir de m'acquitter si mal des graces dont je vous suis redevable : Il n'est pas juste que vous achetiez si chérement un hommage si peu digne de vous. Je vois bien ce que c'est*, répliqua M. de Saint Aignan, *vous ne me croyez pas assez riche pour vous donner cent louis tout d'un coup ; hé bien, puisque vous voulez avoir la complaisance de vous accommoder à ma fortune, souffrez au moins que je vous en donne vingt presentement, & que je continue de mois en mois jusqu'à ce que je me sois acquitté.* Il l'obligea à recevoir les vingt louis, & pendant quatre mois il ne manqua pas le premier, tout au plus tard le second jour, de lui envoyer un Gentilhomme avec vingt louis ; & quand M. Boursault alla le remercier, ce fut lui-même qui le remercia le premier.

mots à la mode, les Fables d'Esope & Esope à la Cour.

M. Bourfault a donné en Prose trois volumes de Lettres, un Livre intitulé, la véritable étude des Souverains, quelques nouvelles historiques, sçavoir Artemise & Poliante, le Marquis de Chavigni, le Prince de Condé, & un petit Roman qui a pour titre, *Ne pas croire ce que l'on voit.*

Nous avons encore du même Auteur les Litanies de la Mere de Dieu en Vers, Ouvrage où toutes les graces de la Poësie sont jointes aux sentimens de la piété la plus tendre & la plus affectueuse.



JEAN COMMIRE.

JEAN COMMIRE, l'un des plus grands ornemens du siécle de Louis XIV, & que la France pourroit hardiment opposer aux plus fameux Poëtes lyriques de l'anne Grece & de l'ancienne Rome, naquit à Amboise, en 1625. Dès ses plus tendres années son génie le porta à la Poësie, & il apporta en naissant toutes les dispositions nécessaires pour y exceller; un jugement solide, une imagination vive & brillante, un esprit sublime & élevé : à ces heureuses dispositions, il joignit une ardeur infatigable pour le travail. Les meilleurs Auteurs de l'antiquité lui devinrent familiers ; & ce fut dans ces sources précieuses qu'il puisa cette aménité, cette riche abondance, cette élocution pure, cette harmonie inimitable, ces pensées sublimes, ces images vives & frapantes, & tous les autres ornemens que les plus grands Maîtres admirent dans tous les Ouvrages qui sont sortis de la plume de cet écrivain célebre, le premier Poëte lyrique Latin de son tems.

La Compagnie de Jesus, où il entra dans un âge encore tendre, le vit briller dans tous les emplois qui lui furent successivement confiés. Belles-lettres, Philosophie, Théo-

logie, il se rendit habile dans toutes ces sciences, & les professa avec une égale distinction. Mais jusqu'à la fin de ses jours il fit de la Poësie son étude chérie, & combien d'excellens modeles ne nous a-til pas laissés en ce genre? Telles sont les paraphrases sur l'histoire de Jonas, & sur le quatorziéme Chapitre de Daniël; ses Piéces sur la Sainte Vierge, son Drame sur l'Immaculée Conception, ses Poësies héroïques, ses Eglogues, & sur-tout ses Odes adressées aux grands hommes de son siécle, au grand Condé, au Vicomte de Turenne, au Maréchal de Harcourt, au Comte de Brienne, au Premier Président de Lamoignon, le Mécene de tous les Sçavans de son tems.

Ces Odes sont suivies de quelques épigrammes & de quelques fables, où l'Auteur semble avoir emprunté la belle Latinité de Phedre, & cette naïveté élegante qui fait le caractére de ces sortes d'ouvrages. Peut-être le lecteur ne sera-t'il pas fâché de trouver ici le paralelle que l'Auteur du Journal des Sçavans fait du Pere Commire, avec son illustre Confrere, le célébre Pere Rapin.

» Ils ont l'un & l'autre de la vivacité, dit cet ingénieux » Critique, mais celle du Pere Rapin est environnée d'un » flegme qui la modere, au lieu que celle du Pere Com» mire conserve toujours son ardeur ordinaire. Le premier » est plus doux & plus temperé, le second est plus impé» tueux; celui-là ressemble à une riviére paisible qui » coule toujours également; & celui-ci semble tenir da» vantage de la nature du torrent. Le Pere Rapin s'attache » particulierement à faire paroître son jugement par tout, » & fait profession de lui donner le premier rang en toutes » choses; il médite long-tems ce qu'il veut produire, il » étudie ses forces, il consulte sa Muse, & ne laisse pas » encore de déliberer après les inspirations. Le Pere Com» mire semblé aimer mieux suivre son imagination, & se » rend volontiers aux premiéres sollicitations que lui fait » son génie; assuré de son esprit & de la fidelité de ses » pensées, il se met d'abord en campagne & marche le

» premier ; content d'avoir son imagination pour guide ou
» pour compagne, il se fait suivre ordinairement des autres
» secours, que d'autres Poëtes sont bien aises quelquefois
» de voir devant eux.

Mais les talens de ce sçavant Jesuite n'étoient pas bornés à la Poësie seule. Ses corrections sur Orientius, & sur les Metamorphoses d'Ovide, d'excellentes remarques de sa façon communiquées à M. Bigot, sur *Lactance, de la mort des persécuteurs* ; marquent quelle étoit sa sagacité pour la critique ; ajoûtons qu'il approcha autant des historiens que des Poëtes du siécle d'Auguste. Il avoit écrit l'histoire de la déposition de Richard II. Roi d'Angleterre. Ses amis le presserent en vain de donner cet Ouvrage au Public, sa modestie le fit résister à toutes leurs sollicitations, & cependant quel Ouvrage plus propre que celui-là, à immortaliser la gloire de son Auteur ! Peut-être suffiroit-il pour en juger de rapporter ici le portrait que ce Peintre habile fait du Duc de Glocestre.

» Ainsi périt, dit le Pere Commire, Thomas Duc de
» Glocestre, Prince, en qui par un mélange bizarre, les
» qualités les plus contraires se trouverent confondues.
» Ouvert, impénetrable, entreprenant, réservé, fier,
» carressant, libre à parler, & maître de ses sentimens &
» de sa langue, il sçut l'art de masquer ses vices, & de les
» déguiser en vertus. On le crut fort zelé pour la liberté
» de la patrie, & il ne songeoit qu'à l'opprimer. La mort
» rompit le cours de son ambition sur le point qu'elle alloit
» être couronnée ; mais l'exemple en demeura à son éleve,
» le Comte de Derby, qui fut plus heureux que lui ; si
» c'est être plus heureux d'achever un grand crime, que de
» le commencer.

Un autre morceau marqué au même coin de perfection, est le commencement de l'histoire de Louis XIII, dont le Pere Commire avoit composé deux volumes.

» Je ne sçais, dit-il, si depuis la fondation de la Monar-
» chie il y a jamais eu un régne plus varié que celui dont j'é-
cris

» cris l'histoire ; c'est un enchaînement perpétuel de con» trariétés, un mélange bizarre de prosperités & de traverses.

» Rien de si beau que le dehors, rien de si affreux que le » dedans. La France réunie en elle-même par la prise de » la Rochelle, & la défaite des Huguenots, l'Angleterre » humiliée, l'Italie défendue, l'Allemagne tirée de ser» vitude, les deux Maisons d'Autriche du faste de leur » grandeur, réduites à deux doigts de leur ruine, des » Provinces entiéres conquises, des victoires presque con» tinuelles sur mer & sur terre. Que peut-on voir de plus » glorieux ? Mais d'un autre côté ce ne sont qu'intrigues » de Cour, que cabales de Grands, qu'élevations ou que » chûtes de Favoris, que plaintes des peuples, que soule» vemens des Provinces, que divisions dans le Louvre. La » mere & le frere unique du Monarque, ou éloignés de sa » confiance, ou armés contre sa personne ; lui-même par» tagé entre ses inclinations naturelles, & les jalousies de » l'Etat, dans un continuel dégoût d'un Ministre trop » utile pour s'en défaire, & trop impérieux pour l'aimer, » quoi de plus triste & de plus sombre ?

» Mais après tout, ce contraste qui fait le merveilleux » dans la Peinture & dans la Poësie, n'a pas moins d'agré» ment dans l'histoire, & si je ne me trompe, la politique » en tirera plus d'instruction, que d'un régne uniforme » & toujours heureux ; car le calme & la tranquilité des » Etats peuvent n'être qu'une faveur du Ciel ; mais dans la » tempête, il faut beaucoup d'adresse & de force pour les » sauver du naufrage. Un art si nécessaire aux Princes ne » peut donc mieux s'apprendre, qu'en considérant ce » qu'une conduite sage & vigoureuse a été capable de faire » malgré tous les troubles Domestiques, & tous les efforts » des ennemis étrangers.

» Les esprits remuans pourront aussi apprendre combien » il est dangereux de s'élever contre l'autorité du Prince, » & craindront d'imiter le crime de ceux dont ils liront le » châtiment.

Le Pere Commire avoit aussi entrepris d'écrire l'histoire des guerres entre la France & l'Angleterre, & il avoit presque achevé l'histoire de Philippe de Valois, lorsqu'il apprit qu'il avoit été prévenu par M. l'Abbé de Choisi, ce qui lui fit abandonner cet Ouvrage.

Modeste au milieu des applaudissemens que lui attiroit de toutes parts la supériorité de ses talens, il vécut sans envie & sans ambition, partageant tous ses momens entre la priere & l'étude. Chargé d'années & de mérite, il termina sa glorieuse carriére le 25 Décembre 1702, étant âgé de 77. Le célebre Pere Porée son ami particulier, consacra à sa mémoire l'épitaphe suivante.

Ci gît Commire dont la Loire
A vu couler les premiers jours,
Et dont elle verra la gloire
S'étendre au-delà de son cours.

Il fut Poëte par nature,
Mais il ne le fut pas sans art,
Et sa veine fertile & pure,
Ne coula jamais au hazard.

On admira son beau génie,
Et l'on aima sa probité;
Ses mœurs, son air, sa Poësie,
Tout ressentoit l'antiquité.

Il devoit naître sous Auguste,
Dans le siécle des beaux esprits,
Si le Ciel par un choix plus juste,
Ne l'eût fait naître sous Louis.



JEAN-FRANÇOIS REGNARD.

PEu de vies qui ayent été variées par autant d'évenemens que celle de l'homme célebre dont nous allons parler. Issu d'une honnête famille de Paris, il naquit dans cette Ville en 1647. Il eut à peine achevé ses études, qu'entraîné par la passion des voyages, il s'arracha du sein de sa famille pour contenter sa curiosité. Ses courses furent marquées par une foule d'aventures singuliéres, dont on peut voir le détail dans la Relation qu'il nous a lui-même donnée de ses voyages. Il les commença par l'Italie, & ce premier voyage eut d'abord bien des agrémens pour notre jeune aventurier; mais la fin n'en fut pas à beaucoup près aussi heureuse que le commencement. Etant arrivé à Boulogne, il y rencontra une jeune Provençale vive & aimable, dont il devint passionnément amoureux. Il l'accompagna jusqu'à Rome, & ne la quitta que lorsqu'il se vit obligé de repasser en France: il arriva heureusement à Gênes, mais s'y étant embarqué sur un Vaisseau Anglois, qui faisoit voile pour Marseille, ce Batiment fut pris par deux Vaisseaux Algériens, & tout l'équipage fut conduit à Alger.

Le jeune Regnard condamné à ramer sur une barque que son patron envoyoit en course, eut beaucoup à souffrir pendant les six premiers mois de son esclavage. Mais quelque talent qu'il avoit pour la cuisine, lui ayant procuré l'emploi de cuisinier de son Maître, il sçut si bien s'en acquitter, que l'on commença dès lors à le traiter avec beaucoup de douceur; on lui laissa même le tems de travailler à des cages d'oiseaux, & il lui fut permis de les aller vendre en Ville. Ce fut à cette permission qu'il dut l'avantage qu'il eut, de rencontrer son aimable Provençale chez un des plus riches habitans d'Alger. Quoiqu'elle fût pres-

que toujours gardée à vûe, il ſçut ſe ménager quelques entretiens avec elle, & trouva même le moyen de la faire échaper; mais elle fut malheureuſement repriſe le lendemain, & renfermée plus étroitement qu'elle ne l'avoit été.

Cependant la bonne mine du jeune eſclave François, ſes maniéres prévenantes, & ſon adreſſe lui avoient gagné les bonnes graces de ſon Maître, & il n'avoit même que trop bien réuſſi à s'inſinuer dans celles de ſes femmes, ce qui l'engagea dans de galantes intrigues qui l'expoſerent au plus grand danger. Son Patron informé du commerce ſecret qu'il entretenoit avec une de ſes favorites qu'il chériſſoit le plus, le livra à la Juſtice pour être puni ſelon les loix; qui veulent qu'un Chrétien ſurpris avec une Mahometane, expie ſon crime par le feu, ou ſe faſſe Mahometan. C'en étoit fait du malheureux Regnard, ſi le Conſul de la nation Françoiſe, qui depuis peu de tems avoit reçu une ſomme conſidérable pour le racheter, ne ſe fût vivement intereſſé en ſa faveur. L'argent qu'il offrit, plus perſuaſif que toutes les raiſons qu'il put alleguer pour la défenſe de ſon compatriote, le tira d'affaire. Mais il fallut pour l'arracher d'entre les mains du Divan, que ſon Patron déclarât qu'il ne l'avoit accuſé que ſur un ſimple ſoupçon, qui peut-être n'étoit pas bien fondé.

Les avantures les plus extraordinaires ſembloient être faites pour notre voyageur. De retour en France, il voulut avant que de ſe rendre à Paris, viſiter les principales Villes de la Provence. Sa ſurpriſe fut extrême de retrouver à Arles ſa belle Provençale, qui avoit été aſſez heureuſe pour recouvrer ſa liberté preſque dans le même tems qu'il étoit ſorti lui-même d'eſclavage. Une rencontre ſi imprévue ranima toute ſa tendreſſe, il parla d'épouſer, & fut favorablement écouté. Déja le moment approchoit ou ces deux amans alloient s'unir par des liens indiſſolubles, lorſque l'on vit paroître tout à coup le mari de cette même femme, que l'on avoit aſſuré être mort dans les Pays étrangers. Une apparition ſi inopinée ne laiſſant à M,

Regnard d'autre parti à prendre que celui d'une prompte retraite, il partit d'Arles presque sur le champ, & revint en diligence à Paris.

A peine s'y fut-il délassé des fatigues de ses premiers voyages, que sollicité par deux de ses amis, Mrs de Corberon & de Fercourt, il se détermina à en entreprendre de nouveaux. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses courses, il nous suffira de dire que sa curiosité le conduisit en Flandre, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, en Danemarc, en Suéde, & jusqu'à l'extrêmité de la Laponie. Il nous apprend lui-même que s'étant trouvé avec ses deux compagnons de voyage, le 22 Août 1681, au bord du Lac de Torno, ils grimperent sur une haute montagne. *Nous fûmes*, dit-il, *quatre heures à monter par des chemins qui n'avoient pas été encore connus d'aucun mortel, & quand nous y fûmes arrivés, nous apperçûmes toute l'étenduë de la Laponie, & la partie Septentrionale jusqu'au Cap-du-Nord, du côté qu'il tourne à l'Ouest; cela s'appelle se frotter à l'essieu du pole, & être au bout du monde; c'est là que nous plantâmes l'inscription suivante, mais qui ne sera jamais lue, comme je le crois, que des Ours.*

Gallia nos genuit, vidit nos Affrica, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terrâque, marique
Hîc tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Après une absence de trois ans, M. Regnard revint à Paris, résolu de ne plus faire de nouvelles courses. Pour se donner un titre, il acheta les charges de Lieutenant des Eaux & Forêts & des chasses de Dourdan, & il acquit en même-tems la terre de Grillon, peu éloignée de cette Ville. Ce fut dans cet aimable séjour qu'il composa la plupart des Piéces qu'il a données au Théâtre, & qui presque toutes ont été reçues avec les plus grands applaudissemens. (*a*)

(*a*) Ces Piéces sont la Sérenade, le Bal, le Joueur, le Distrait, le

L'étude, au reste ne le déroboit point à ses plaisirs, & l'on peut même dire qu'il n'y eut personne qui entendît mieux que lui l'art de les diversifier. L'enjouement de son esprit, la politesse de ses maniéres, les charmes de sa conversation attiroient chez lui dans sa campagne un grand nombre de personnes de la premiere distinction de l'un & de l'autre sexe, à qui il donnoit les fêtes les plus galantes.

Il mourut dans son Château de Grillon, au mois de Septembre de l'année 1709, âgé de 62 ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Germain de Dourdan.

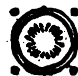
Retour imprévu, une Comédie en un Acte, intitulée, Attendez-moi sous l'orme, Démocrite, les Folies amoureuses, les Menechmes, le Légataire, la critique du Légataire, les Souhaits, les Vendanges ou le Bailly d'Asnieres & Sapor. Ses Piéces pour le Théâtre Italien sont le Divorce, la descente de Mezetin aux enfers, Arlequin homme à bonne fortune, la critique de cette Piéce, les filles errantes, la Coquette, les Chinois, la baguette de Vulcain, la naissance d'Amadis, la foire S. Germain & les Momies d'Egypte.

Nous avons encore du même Auteur la Relation de ses voyages, avec une historiette, intitulée, la Provençale, œuvres posthumes; des Epitres, & diverses Poësies, une Satyre contre les maris, qui finit par ces quatre vers.

Si dans des vers picquans Juvenal en furie,
A fait passer pour fol celui qui se marie;
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

M. Regnard a encore donné une Piéce en vers, fort satirique, qui a pour titre le Tombeau de M. Boileau Despréaux; mais il se réconcilia depuis avec ce grand homme, & lui dédia sa Comédie des Menechmes, où il lui parle en ces termes.

De tes traits éclatans admirateur fidele,
Ton stile de tout tems me servit de modele,
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.



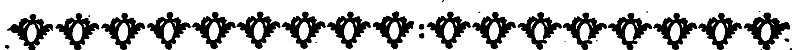
PASCHAL COLLASSE.

PASCHAL COLLASSE, Maître de Musique de la Chambre & de la Chapelle du Roi, profita si bien des leçons du célebre Lully son Maître, qu'après avoir été associé pendant quelque tems aux travaux de ce grand homme, il remplit seul après lui la même carriere; & si ce ne fut pas avec autant d'éclat, ce fut du moins avec assez de gloire pour qu'il mérite d'occuper une place honorable parmi les plus habiles Musiciens de son siécle.

Tout ce que nous sçavons de l'histoire de sa vie, c'est que partagé entre l'étude de son Art, & la recherche du grand œuvre, il sacrifia au desir de trouver la pierre Philosophale & sa santé & sa fortune. Il mourut à Versailles au mois de Décembre 1709, étant âgé de soixante-dix ans.

Nous avons de lui dix Operas, sçavoir, Achille, Thétis & Pelée, Enée & Lavinie, Astrée, les saisons, Jason, la naissance de Venus, Canente, Polixenne & Pyrrhus, & le Ballet de Ville-Neuve-Saint George. Il a aussi donné plusieurs Motets, & divers morceaux de Poësie Françoise.





THOMAS CORNEILLE.

THOMAS CORNEILLE, membre de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & belles lettres, naquit à Rouen le 20 Août 1625. de Pierre Corneille, Avocat du Roi en la table de Marbre de Normandie. Doué des mêmes qualités que le grand Corneille son frere, il entra dans la même carriere & la fournit glorieusement. Ce fut dans ces deux hommes célebres, même inclination, même génie, même esprit, même facilité, même enthousiasme, même modestie, même vertu, même ardeur infatigable pour le travail.

De bonne heure Thomas Corneille donna d'éclatantes preuves du génie extraordinaire qu'il avoit pour la Poësie dramatique. Il achevoit sa Réthorique au Collége des Jésuites de Rouen, lorsqu'il composa une piéce de Théâtre en vers latins, que son Professeur trouva si belle, qu'il ne fit pas difficulté de la faire représenter à la place de celle qu'il avoit lui-même composée, & qui devoit être jouée pour la distribution des prix. Ce premier essai fut suivi d'une traduction en vers François de quelques Métamorphoses & de quelques pieces choisies d'Ovide, qui firent encore plus d'honneur au génie poëtique du jeune Corneille, que la piéce latine qu'il avoit donnée étant encore Ecolier.

Agé de vingt ans, il vint à Paris y joindre son frere aîné déja consideré alors comme le restaurateur du Théâtre françois. Thomas Corneille ne fut pas longtems sans partager avec ce grand homme les applaudissemens du Public. Le succès qu'eut son Timocrate, une de ses premieres piéces, fut tel que les répresentations que l'on en donna furent continuées pendant six mois de suite sans aucune interruption. Dans la persuasion même où


P. Dupin Sculp.
THOMAS CORNEILLE
De l'Academie Françoise
Né à Rouen le 20 Aoust 1625
Mort le 8. Décembre 1709 âgé de 84. ans
a Paris chez Odieuvre M.d d'estampes quay d'Ecole vis a vis la Samaritaine a la belle Image

où étoient les amis de ce jeune Poëte, que quelque effort qu'il fît, il ne pourroit jamais rien donner qui ne fût inférieur à cette premiere piéce, ils lui conseillérent de se contenter de la gloire qu'elle lui avoit acquise, & dont il perdroit peut-être une partie, s'il hazardoit de nouvelles productions. Mais leur crainte étoit mal fondée. Ariane & le Comte d'Essex ne furent pas reçus moins favorablement du public que l'avoit été Timocrate. Mais ce que l'on aura bien de la peine à comprendre, c'est que ces excellentes piéces, qui sembloient devoir être l'Ouvrage de plusieurs années, n'ayent été le travail que de quelques semaines. Ariane regardée comme un chef-d'œuvre fut composée en moins de quarante jours, & d'autres piéces furent achevées en bien moins de tems. A cette facilité prodigieuse, Thomas Corneille joignoit une si forte passion pour le travail, que l'on ne doit pas être surpris qu'il ait pu suffire à ce grand nombre d'Ouvrages immenses qui sont sortis de sa plume.

Après s'être distingué dans le Tragique, il s'exerça dans le Comique, & montra qu'il n'avoit pas moins de talent pour réussir dans ce second genre d'écrire que dans le premier. Quelques piéces Espagnoles qu'il fit représenter parurent sur le Théâtre dégagées de toutes ces fictions ridicules, & de ce comique outré que notre Scene n'admet point. Cet excellent homme sçut trouver l'Art de peindre les mœurs, en ne donnant à ses personnages que des caractéres pris dans la nature même, & qui par-là étoient plus touchans & plus instructifs.

La Poësie chantante fut encore un des talens de cet habile Poëte. Psiché & Bellerophon mis en musique par le célebre Lully, & Médée exécutée par Charpentier, sont de sa composition.

Les Œuvres en Prose de ce célebre Ecrivain ne sont pas moins considérables que ses Poësies. Ses remarques sur Vaugelas pour la pureté de la Langue Françoise, son grand Dictionnaire universel, géographique & historique,

celui des Arts & des Sciences, en deux Volumes *in-fol.* seront des monumens éternels de son infatigable application au travail.

Le grand Corneille, son frere, étant mort en 1684, il fut nommé pour le remplacer à l'Académie françoise, où il fut reçu le 2 Janvier 1685, & en 1701, il obtint une place dans celle des Inscriptions. Son âge avancé ne l'empêcha pas de remplir avec exactitude, tous les devoirs d'Académicien, & d'assister réguliérement à toutes les assemblées jusqu'en 1705, qu'il obtint le titre de vétéran, la perte de sa vuë jointe à d'autres infirmités, ne lui permettant plus de fournir aux travaux de l'Académie.

L'impression de son Dictionnaire Universel ayant été achevé en 1708. il se retira à Andeli, petite Ville de Normandie, où il avoit du bien. Ce fut-là qu'il termina sa glorieuse carriére, le 8 Décembre 1709, dans la 84e année de son âge.

M. Asselin, Proviseur du Collége d'Harcourt, consacra à la mémoire de cet illustre Poëte, une Eglogue où il est désigné sous le nom de Palémon. Un Berger parle de lui en ces termes.

Sa charmante douceur sçut tous nous engager,
Sa vertu n'avoit rien de triste & de sauvage;
De nos sages plaisirs il animoit l'usage,
Lui-même aimant nos jeux avec nous dans les bois,
Souvent à nos Concerts il a mêlé sa voix.
Quelle voix chantoit mieux Ariane abusée,
Et l'horrible serment du parjure Thésée?
Les flots qu'il suspendoit craignoient de s'agiter,
Les échos écoutoient & n'osoient répéter.

» Thomas Corneille, dit M. de Bose dans l'éloge qu'il » a fait de cet excellent homme, étoit d'une conversa- » tion aisée, ses expressions vives & naturelles la ren- » doient legére sur quelque sujet qu'elle roulât. Il avoit

» conservé une politesse surprenante jusques dans ces der-
» niers tems où l'âge sembloit devoir l'affranchir de beau-
» coup d'attention ; & à cette politesse il joignit un cœur
» tendre qui se livroit aisément à ceux qu'il sentoit être
» du même caractére.

» Pénétré des vérités de la Religion, il en remplissoit
» les devoirs avec la derniere exactitude, mais sans aucu-
» ne affectation : sincérement modeste, il n'avoit jamais
» voulu profiter des occasions favorables de se montrer
» à la Cour ni chez les Grands ; & toujours empressé à
» louer le mérite d'autrui, on l'a vu plusieurs fois se dé-
» rober aux applaudissemens que le sien lui attiroit. Il ai-
» moit sur toutes choses une vie tranquille, quelque obs-
» cure qu'elle pût être, bien-faisant d'ailleurs, généreux,
» libéral même dans la plus médiocre fortune.

» Une estime & un amour réciproque, des inclinations
» & des travaux à peu près semblables, les engagemens
» de la fortune, ceux même du hazard, tout enfin sem-
» bloit avoir concouru à l'unir étroitement avec le grand
» Corneille son frere. Ils avoient épousé les deux Sœurs
» en qui ~~se trouvoient~~+ la même différence d'âge qui + Se trouvoit
» étoit entre eux. Il y avoit des enfans de part & d'autre
» & en même nombre. Ce n'étoit qu'une même maison,
» & un même domestique. Enfin après plus de 25 ans
» de mariage, les deux freres n'avoient pas encore songé
» à faire le partage des biens de leurs femmes, biens situés
» en Normandie dont elles étoient originaires comme eux,
» & ce partage ne fut fait que par une nécessité indispen-
» sable à la mort de Pierre Corneille.

Quant aux Poësies de Thomas Corneille, qui sont au nombre de trente-six piéces de Théâtre, on peut dire avec M. Rosteau, qu'elles ne sont pas indignes du nom du Grand Corneille ; mais qu'elles sont dans la République des Lettres, à l'égard de celles de son frere, ce qu'un cadet est à l'égard de l'aîné dans la maison d'un pere.



NICOLAS BOILEAU DESPREAUX.

NICOLAS BOILEAU DESPREAUX, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & membre de celle des Inscriptions & Belles-lettres, naquit à Paris le 1 Novembre 1636. Son Pere, Gilles Boileau, issu d'une bonne & ancienne famille de Robe, étoit Greffier de la Grande Chambre du Parlement, & se distingua dans sa profession autant par sa capacité que par une intégrité irréprochable. Il songea moins à laisser à ses enfans un opulent héritage, qu'à leur donner une bonne éducation. Il eut la consolation de les voir répondre à ses soins.

M. Despréaux fit ses premieres études avec beaucoup de succès dans le College de Harcourt, & ensuite dans celui de Beauvais. Il n'étoit encore qu'en troisiéme que déja il faisoit remarquer dans lui un goût extraordinaire pour la Poësie. Sa passion pour la lecture des Poëtes & des Romans, alloit si loin, que souvent on le surprenoit au milieu de la nuit sur ces livres favoris; & ce n'étoit jamais qu'avec peine qu'on pouvoit les lui faire quitter aux heures des repas.

Son Pere qui le destinoit au Barreau, le fit étudier en Droit; il le plaça ensuite chez M. Dongois, son gendre aussi Greffier de la Grande Chambre; mais M. Despréaux n'y demeura pas long-tems. Ennuyé d'un genre de travail qui ne s'accordoit du tout point avec son inclination, il s'y appliqua si peu, que M. Dongois ne voulut plus lui continuer ses soins. Ayant passé une nuit presque toute entiere à dresser un arrêt qu'il dictoit à mesure qu'il le composoit, il arriva que l'ayant achevé, & ayant demandé au jeune Despréaux d'en faire la lecture, il fut fort surpris de voir qu'il avoit à peine écrit le premier & le dernier mot de chaque phrase, ce qui le mit dans

NICOLAS BOILLEAU
DESPREAUX

a Paris chez Odieuvre Md. d'estampes Quay de l'Ecole vis a vis le côté de la Samaritaine a la belle image

Babel invenit et Sculpsit.

une si grande colére, que sur le champ même il renvoya ce jeune homme à son pere.

Cependant malgré l'aversion qu'il avoit pour l'état qu'on vouloit lui faire embrasser, il ne laissa pas par complaisance pour ses parens, de se faire recevoir Avocat au Parlement, le 4 Décembre 1656, étant alors âgé de 20 ans; mais qu'il étoit bien éloigné de vouloir consacrer ses talens au Barreau! Il songea si peu à s'instruire d'une premiere cause dont son pere l'avoit obligé de se charger, que sans avoir examiné les papiers qui lui avoient été remis, il les rendit au Procureur en lui donnant à entendre qu'il y avoit découvert quelque procédure peu réguliere, ce qui lui fit tant d'honneur dans son esprit qu'il ne put s'empêcher de dire en sortant, que ce jeune Avocat iroit loin.

M. Despréaux s'étant heureusement tiré d'embarras, prit des mesures pour ne plus être exposé au même péril. Il feignit de vouloir embrasser l'état Ecclésiastique, & il commença en effet un cours de Théologie en Sorbonne; mais, comme le dit M. des Maizeaux dans la vie de cet illustre Poëte » il ne put soutenir long-tems les leçons d'u» ne scholastique épineuse dont tout le mérite consistoit » dans la subtilité, & s'imaginant que la chicanne pour » le suivre par tout, n'avoit fait que changer d'habit, il » s'en dégoûta bientôt.

Et ce qui augmenta ce dégoût, ce fut l'amour dont notre jeune Théologien s'étoit épris pour la belle Marie Poncher, connue dans le monde sous le nom de Mademoiselle de Bretonville, & qui étoit niéce d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle, Prieur de Saint Paterne. Ce bon vieux Oncle étant mort, M. Despréaux suivant le Conseil de sa jeune maîtresse, se fit pourvoir de ce Prieuré en Cour de Rome, & pendant sept à huit années il ne se fit pas un scrupule d'en toucher les revenus sans même songer à prendre l'habit Ecclésiastique.

Mais M. le premier Président de Lamoignon, qui l'ho-

noroit de son amitié, lui ayant remontré que l'intérêt de son salut ne lui permettoit pas de conserver ce bénéfice, non-seulement il s'en démit, mais ayant supputé que les revenus qu'il en avoit tirés, montoient à 7 ou 8 mille livres, il voulut que cette somme servît à faire la dot de Mademoiselle de Bretonville, qui non moins courageuse que son jeune amant, entra dans ses vuës en consentant de se retirer dans un Convent où elle se fit Religieuse.

Le Pere de M. Despréaux étant mort en 1657, notre Poëte jusqu'alors gêné, devenu enfin maître de son sort, se dévoua tout entier aux Muses.

Le Roi qui ne le connoissoit que par ses Satyres, ayant appris qu'il travailloit au Poëme du Lutrin dont on avoit parlé avec éloge à Sa Majesté, voulut voir Despréaux, & ordonna qu'on le fît venir à la Cour. Ayant récité devant le Roi une partie de son Poëme qui n'avoit pas encore paru, Sa Majesté lui ordonna de dire librement quel étoit l'endroit qu'il trouvoit le plus beau. M. Despréaux après avoir prié le Roi de le dispenser de dire son sentiment, il obéit enfin à Sa Majesté, en lui disant que les vers qu'il estimoit le plus, étoient ceux qui étoient à la fin de sa premiere Epître adressée à ce Prince, mais que Sa Majesté n'avoit point encore vuë, parce que M. Despréaux les avoit ajoûtés à cette piéce depuis qu'elle avoit été présentée au Roi par M. de Thiange. Louis XIV. fut si satisfait de ces vers, que s'étant levé après les avoir entendus; *Voilà qui est très-beau*, dit-il, *cela est admirable, je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué, le public donnera à vos Ouvrages les louanges qu'ils méritent; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer, je vous donne une pension de deux mille livres. J'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance, & je vous accorde le privilége pour l'impression de tous vos Ouvrages.*

Mais ce ne fut pas-là le seul bienfait qu'il reçut de la magnificence de ce grand Roi. Outre plusieurs gratifications qui lui furent accordées de tems en tems, il obtint

encore une pension considérable, qui fut attachée au titre d'Historiographe dont il fut honoré conjointement avec M. Racine. On a déja vû à l'article de ce dernier, pourquoi ces deux célebres écrivains ne continuérent point les Mémoires qu'ils avoient commencés. Revenons aux Ouvrages de M. Despréaux.

Ses sept premieres satyres imprimées en 1668. n'eurent pas plûtôt paru, que l'Abbé Cottin, Desmarets de Saint-Sorlin, Bonnecorse, Pradon, Boursault, & une infinité d'autres Ecrivains, dont il avoit encouru la disgrace pour n'en avoir pas parlé trop avantageusement dans ses vers, inondérent le public d'écrits où les injures les plus grossiéres n'étoient pas épargnées.

Son Ode sur la prise de Namur le brouilla avec l'illustre M. de Fontenelle, qu'il n'attaqua pas impunément.

Le Lutrin & l'art Poëtique composés presqu'en même tems, mirent le comble à la gloire que M. Despréaux s'étoit déja acquise par des satyres & par des Epitres. Le premier de ces Ouvrages fut composé à l'occasion d'un pupitre énorme qui se trouvoit dans le Chœur de la Sainte Chapelle de Paris, & qui couvroit presque entierement la place du Chantre. Celui-ci l'ayant fait enlever, le Trésorier voulut le faire remettre, ce qui causa entr'eux un demêlé qui eut des suites si plaisantes, que M. le Président de Lamoignon crut qu'elles pourroient faire le sujet d'un fort joli Poëme. M. Despréaux à qui il en parla, fut de son avis, & se mit aussi-tôt à composer son Poëme du Lutrin, dont il ne donna d'abord que les quatre premiers chants, qui parurent en 1674, mais ce ne fut que neuf ans après qu'il fit paroître les deux derniers.

Son art Poëtique, le chef-d'œuvre de M. Despréaux, fut aussi donné au Public en 1674. Cet ouvrage qui renferme tout ce qui peut être dit de plus instructif sur la Poësie, a été traduit en vers Portugais par le Comte d'Ericeyra, l'un des plus beaux esprits & des plus grands Seigneurs de Portugal.

Ce fut encore dans cette même année que parut *l'Arrêt burlesque, donné en la grande Chambre du Parlement, en faveur des Maîtres ès Arts, Médecins & Professeurs de l'Université de Stangire, au Pays des Chimeres, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.* Cette Piéce badine fut composée par M[rs] Despréaux, Racine & Bernier, à l'occasion d'une Requête que l'Université vouloit présenter au Parlement, pour empêcher qu'on n'enseignât la Philosophie de Descartes; mais il ne fut plus question de cette Requête de l'Université, qui demeura suspendue, dès que l'on eut vu paroître l'Arrêt burlesque dont nous venons de parler.

En 1674 parut encore la Traduction du Sublime de Longin, qui doit être regardée comme le plus parfait modele dans ce genre d'écrire.

Nous ne parlerons pas des autres Ouvrages de cet illustre écrivain, ils sont trop connus pour que nous en donnions ici la liste.

M. Despréaux reçu à l'Académie Françoise le 3 Juillet 1684, fut fait Membre de celle des Inscriptions en 1701, & fut mis au rang des pensionnaires. Mais la surdité qui lui survint au commencement de l'année 1705, l'ayant mis hors d'état de remplir les devoirs d'Académicien, il demanda & obtint le titre de Veteran.

A cette incommodité se joignit une fiévre lente, accompagnée de fréquens évanouissemens. C'en étoit trop pour ne pas faire sentir à ce grand homme qu'il ne pouvoit plus compter sur une longue vie. Plein de Religion, il attendit la mort en vrai Chrêtien, & s'y prépara par un renouvellement d'ardeur pour la piété, & par la patience héroïque avec laquelle il souffroit les douleurs aigues, qui ne cesserent de le tourmenter pendant les cinq ou six dernieres années de sa vie; ce ne fut qu'après une si longue & une si rude épreuve qu'il fut enlevé de ce monde le 13 Mars 1711, dans la soixante & quatorziéme année de son âge; les pauvres furent presque ses seuls héritiers.

Les

Les qualités du cœur répondoient dans ce grand homme à celles de l'esprit. Nous avons déja rapporté dans l'article de M. Patru, avec quelle générosité il en usa à l'égard de cet illustre Sçavant; il ne se montra pas moins généreux envers Cassandre, l'Auteur de la Traduction de la Rhétorique d'Aristote, de même qu'envers plusieurs autres hommes de lettres, qu'il se faisoit un plaisir d'assister dans leurs besoins. Il n'y a pas jusqu'au Poëte Liniére qu'il n'ait obligé, quoique dans le moment même, qu'il venoit emprunter de l'argent de M. Despréaux, il lui fût souvent arrivé de faire des chansons contre lui. Si son goût pour la satyre lui fit bien des ennemis, l'on doit lui rendre cette justice que jamais sa critique ne s'attacha qu'à leurs écrits.



FRANÇOIS-SERAPHIN REGNIER DESMARAIS.

FRANÇOIS-SERAPHIN REGNIER DESMARAIS, Prieur de Grammont, près Chinon, Abbé de Saint Leon de Thouars, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Membre de celle de la *Crusca* de Florence, naquit à Paris le 13 Août 1632. A l'âge de huit ans il fut envoyé à Nanterre pour y faire ses humanités chez les Chanoines Réguliers de Sainte Geneviéve, dont le Pere Charles ~~Faux~~, son oncle maternel, étoit alors Général. Les succès qu'il eut dans ses premiéres études, ne l'accompagnerent pas en Philosophie, qu'il vint faire au College de Montaigu. Entraîné par la passion qu'il avoit pour la Poësie, il fit de cet art son unique amusement. Le premier Ouvrage qu'il donna en ce genre fut une Traduction du combat des rats & des grenouilles, en vers burlesques. + Faure

Au sortir du College, son pere qui étoit Sécretaire de M. de la Vieuville, Sur-intendant des Finances, le mena

avec lui dans un voyage que fit alors la Cour ; mais la mort ayant enlevé peu de tems après M. de la Vieuville, le jeune Desmarais fut placé auprès du Comte de Lislebonne, de la Maison de Lorraine, & il fit avec lui les Campagnes de 1654 & de 1655.

Deux années après il s'attacha au Duc de Bournonville, Chevalier d'honneur de la Reine Marie-Therese, qu'il accompagna à Saint Jean de Luz, pour le mariage de Louis XIV.

L'habileté qu'il avoit acquise dans les affaires, lui mérita d'être nommé en 1662 pour accompagner le Duc de Crequi à Rome, en qualité de Sécretaire d'Ambassade ; & il eut bonne part aux négociations qui se firent au sujet de la malheureuse affaire des Corses.

Son dessein n'avoit pas été jusqu'alors d'embrasser l'état Ecclésiastique, & voici à quelle occasion il s'y engagea. Ayant sollicité une pension au retour de l'Ambassade de Rome, & n'ayant pu l'obtenir, il demanda un Bénéfice, & le Roi lui donna le Prieuré de Grammont ; c'est ainsi que sans vocation il entra dans l'Eglise, & sa fortune n'en alla que mieux ; car quelques années après, il obtint l'Abbaye de Saint *Leon de Thouars*.

En 1672 il suivit la Cour à l'expédition du Roi en Hollande, & il accompagna le Duc de Crequi pendant la campagne de 1675 ; & cinq années après il alla avec le même Seigneur à Munich, & il en rapporta au Roi le contract de mariage du Dauphin, avec la Princesse Electorale de Baviére ; il fit la même année un autre voyage à Bayonne & à Saint Jean de Luz, aux isles de Rhé & d'Oleron, & à Rochefort, avec le Marquis de Seignelai. Enfin en 1705 il fut encore destiné à aller à Vitré, aux Etats de Bretagne, avec les Ducs de la Trimouille & d'Albert.

Il paroîtra sans doute surprenant qu'un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie en voyages, & dans l'occupation des plus importantes affaires, ait pu trouver assez de tems pour composer autant d'ouvrages qu'en a

donné au public l'Auteur célebre dont nous faisons l'éloge. Critique, Traducteur, Grammairien, Poëte, Historien, il s'exerça dans toutes sortes de genre de Litterature, & il se fit dans tous un grand nom. Il s'étoit rendu si familieres les langues Italienne & Espagnole, qu'il écrivoit avec autant de facilité & d'élegance dans ces deux langues, que dans sa langue naturelle. Il composa une Ode Italienne qui fut trouvée si belle, que les Académiciens de la *Crusca* de Florence, à qui elle fut envoyée, la crurent de Petrarque : ce qui procura à M. Desmarais une place dans cette Académie, où il fut reçu en 1667. Trois ans après il fut fait Membre de l'Académie Françoise, & en fut élu Sécretaire en 1684. C'est dans cette qualité qu'il composa tous les Mémoires qui furent publiés par l'Académie dans l'affaire qu'elle eut avec M. de Furetiére, au sujet de son Dictionnaire. Directeur de cette illustre Compagnie, il prononça en 1675, en 1676, en 1701, & en 1704, differens discours qui ont été inserés dans les Recueils de l'Académie.

Ce fut à la priére des Jésuites qu'il entreprit en 1675 la Traduction Françoise du Traité de la perfection Chrétienne de Rodriguez, Jésuite Espagnol; Traduction bien plus fidelle & bien plus élegante, que ne l'est celle qui fut donnée environ le même tems par Mrs de Port-Royal.

Les autres Ouvrages en Prose de M. Desmarais, sont une Grammaire Françoise, une Histoire des démêlés de la Cour de France avec celle de Rome, au sujet de l'affaire des Corses, les deux livres de la divination de Ciceron, & les entretiens du même Auteur, sur les vrais biens & sur les vrais maux, traduits en François, les Mémoires de sa vie écrits par lui-même, une Traduction Italienne du panegyrique de Louis XIV, & une description du monument, érigé à la gloire de ce grand Roi, par M. de la Feuillade, avec les inscriptions de tout l'ouvrage.

Les œuvres Poëtiques de cet illustre écrivain sont encore en plus grand nombre. Nous avons de lui le panegyrique

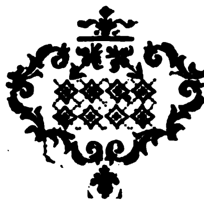
de Louis XIV en vers Latins, une Traduction d'Anacréon en vers Toscans, celle du premier livre de l'Iliade, quelques endroits d'Horace & de Catulle, avec divers morceaux du *Pastor fido*, mis en vers François, un Recueil de Poësies morales, des Poësies Latines, Espagnoles & Italiennes, un grand nombre de Poësies Françoises.

Au reste, on admire dans tous ces Ouvrages un stile leger & coulant; beaucoup d'élegance joint à un certain air de naïveté & de franchise, qui plaît d'autant plus qu'il semble que c'est ainsi que la nature devroit s'exprimer. L'on en peut juger par la piéce qu'il a composée sur le caractére des grands Seigneurs, & qui commence par ces vers,

Il faut toujours aux grands Seigneurs
Rendre toute sorte d'honneurs,
Les aimer c'est une autre affaire.
Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami;
Qui les connoit bien, ne l'est gueres.+

+(C'est une Chanson sur l'air: Lairi la, lairi lan laire &c que d'autres attribüent à Pavillon.)

Cet illustre Sçavant mourut le 6 Septembre 1712, dans dans la quatre-vingt-uniéme année de son âge.





JEAN GALBERT CAMPISTRON.

JEAN GALBERT CAMPISTRON, Sécretaire général des Galeres & des Commandemens de Monseigneur le Duc de Vendôme, Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Jacques, Commandeur de Chimene, Marquis de Penangno, dans le Montferrat, Membre de l'Académie Françoise, & de celle des Jeux Floraux, naquit à Toulouse en 1656, d'une noble & ancienne famille, qui avoit souvent rempli les premieres charges de la Magistrature.

Un esprit aisé & naturel, une imagination vive & brillante lui fit faire de rapides progrès dans ses études; il s'attacha sur-tout à la Poësie, qui avoit pour lui des charmes particuliers, & il excella dans cet art. Mais aux soins qu'il prit d'orner son esprit, il voulut joindre le plaisir d'amuser son cœur. Il s'attacha à une jeune personne qui lui fit faire plus de chemin encore en amour qu'il n'en avoit fait dans les sciences; ce fut en partie pour se dérober aux reproches un peu trop vifs & trop fréquens, que cette inclination lui attiroit de la part de sa famille, qu'il prit le parti de venir à Paris, où il n'étoit pas fâché d'ailleurs de se produire; persuadé, comme il étoit qu'il n'y seroit pas long-tems sans trouver bien des occasions de faire briller le talent singulier qu'il avoit pour la Poësie. Il ne fut pas trompé dans ses esperances. Virginie qui fut la premiere piéce qu'il donna, fut reçue avec applaudissement : le fameux Raisin, célebre Comédien, l'encouragea de continuer à travailler pour le Théâtre; & pour l'y engager plus fortement, il lui offrit un logement dans la maison qu'il occupoit. Le commerce de Raisin recherché à cause de son caractére aimable & enjoué, des personnes les plus distinguées par leur naissance ou par leur mérite, fut pour M. Campistron une occasion de faire société avec les mêmes personnes.

Il donna differentes piéces de Théâtre qui ne furent pas moins goûtées que celle par où il avoit débuté. Mais il s'en falloit bien que sa fortune répondît à la réputation qu'il s'étoit acquise; ses affaires changerent heureusement de face, dès qu'il eut trouvé accès auprès de M. le Duc de Vendôme, & ce fut là une obligation qu'il eut à M. Racine.

Ce Prince qui vouloit donner à Anet une fête à M. le Dauphin, chargea M. Racine de la composition d'un Opéra, dont le sujet étoit Acis & Galathée; mais les trop grandes occupations de cet illustre Poëte ne lui permirent pas pour lors de répondre aux intentions de M. le Duc de Vendôme: il lui offrit Campistron, dont il lui parla avec éloge, & qu'il lui vanta comme l'homme du monde le plus capable de réussir dans le genre Lyrique. Ce Prince fut en effet si satisfait de la piéce de M^de Campistron, & en même tems si touché de la générosité qu'il eut de ne pas vouloir accepter une somme considérable qu'il lui offrit, qu'il le prit chez lui, & peu de tems après il lui donna la place de son Sécretaire des Commandemens.

Ce fut en cette qualité que M^de Campistron accompagna le Duc de Vendôme dans toutes ses campagnes, en Italie & en Espagne. Honoré de la confiance de ce Prince qu'il avoit l'art d'amuser par les saillies heureuses que lui fournissoient à chaque instant l'enjouement de son esprit & la vivacité de son imagination, il en fut comblé de biens & d'honneurs. Outre la charge de Sécretaire général des Galéres, qu'il lui donna, il le fit nommer Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Jacques, Commandeur de Chimenes, & lui procura le Marquisat de Penangno, dans le Montferrat.

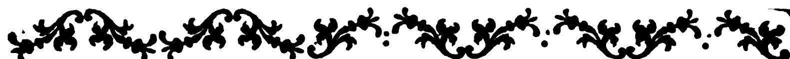
Ce généreux Prince étant mort à Vinaroz, en Espagne, le 11 Juin 1712, M^de Campistron prit le parti de se retirer à Toulouse, où il contracta une illustre alliance, s'étant marié avec Mdlle de Maniban de la Saubon, sœur de M. de Maniban, mort Archevêque de Bourdeaux en 1743.

M.de Campistron l'un des principaux ornemens de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, fut reçu à l'Académie Françoise le 16 Juin 1701, avec une distinction d'autant plus glorieuse pour lui, que la place qu'il obtint lui fut accordée sans qu'il l'eût demandée, & il fut fait la même année Capitoul de Toulouse; il ne sortit de cette Ville, où il menoit une vie tranquille & retirée, que pour venir faire de tems en tems quelques voyages à Paris, où il étoit rappellé par ses anciens amis.

Il mourut le 11 Mai 1723, dans la soixante-septiéme année de son âge. M. l'Archevêque de Toulouse l'ayant mené dîner à *Blama*, sa maison de plaisance, & l'ayant ramené le soir, M.de Campistron voulut prendre des porteurs de chaise sur la Place de Saint Etienne, pour s'en retourner chez lui: ceux-ci ayant fait quelque difficulté de le porter à cause de sa pesanteur & de l'éloignement de sa maison, M.de Campistron les chargea de coups de canne, ce qu'il fit dans un si grand transport de colére, qu'elle lui causa une attaque d'apoplexie, dont il mourut peu d'heures après avoir été saigné.

Cet écrivain a donné sept Tragédies, qui sont Virginie, Arminius, Andronic, Alcibiade, Phocion, Adrien, Tiridate, une Comédie intitulée, le Jaloux désabusé, & trois Opéras, Acis & Galathée, Achille & Alcide, ou le triomphe d'Hercule. Ces deux dernieres piéces ne furent pas reçues à beaucoup près avec autant d'applaudissemens que les précedentes.





JEAN DE LA CHAPELLE.

JEAN DE LA CHAPELLE, Receveur général des Finances de la Rochelle, Sécretaire des Commandemens de leurs A. S. M. M. François Louis de Bourbon, & Louis Armand de Bourbon, Princes de Conti, étoit Doyen de l'Académie Françoise; il étoit fils de Pierre de la Chapelle, Ecuyer Seigneur du Plaix, Conseiller du Roi, & Doyen des Professeurs de Droit en l'Université de Bourges. Il épousa en 1687 Dame Cécile Pellard, étant déja alors Sécretaire des Commandemens de M. le Prince de Conti. Après avoir travaillé quelque tems dans les affaires, il acheta la charge de Receveur général des Finances de la Rochelle; mais cet emploi ne lui fit rien perdre du goût qu'il avoit pour les Belles-lettres, qu'il cultivoit avec beaucoup de soin. Il fit aussi une étude particuliere de la politique; & la capacité qu'il acquit dans cette science, le fit choisir par le Prince de Conti pour l'envoyer en Suisse, où il eut à traiter de plusieurs affaires importantes. Il y fut aussi employé par Louis XIV, & ce fut par l'ordre de ce Prince qu'il écrivit sur les affaires du tems. En 1708 il publia un Ouvrage en huit volumes, sous le titre de lettres d'un Suisse à un François, sur les interêts des Princes & des Nations de l'Europe dans la guerre présente. Ces lettres dont M. le Marquis de Torci formoit lui-même le plan, se publioient tous les mois, & ces huit volumes en font le Recueil. C'est en particulier à cet important Ouvrage que M. de la Chapelle dut la place qu'il obtint à l'Académie, dès qu'il fut de retour à Paris. » Vos Ouvrages, M. lui répondit M. Charpentier, Directeur alors de la Compagnie, ont fait naître l'estime que » l'Académie a conçue de vous, ce qu'elle en a vu lui a » fait souhaiter que vous ne lui fussiez pas tout à fait indifferent;

» different ; & vous avez soutenu avec tant de réputation » les emplois qui vous ont été depuis confiés par deux » grands Princes, que l'Académie auroit du avoir quelque » chagrin, si le désir que vous avez temoigné d'y occuper » une place, n'eût répondu au dessein qu'elle avoit de vous » l'accorder.

Le nouvel Académicien soutint l'honneur de ce glorieux titre, par divers Ouvrages qui lui acquirent un grand nom dans la République des Lettres. Orateur, Poëte & Historien, il signala ses talens dans ces differens genres d'écrire. C'est par les harangues qu'il prononça à la tête de l'Académie, & à la réception de quelques Académiciens, en qualité de Directeur, entr'autres à celle de M. le Marêchal de Villars, où il commence ainsi; *il faudroit être Ciceron pour répondre à César*, que l'on doit juger du génie particulier que cet homme célebre avoit pour l'éloquence.

Ses Ouvrages en vers ne lui ont pas fait moins d'honneur que sa Prose. L'on a de lui une Epitre en vers, à M. le Prince de Conti, sur la mort du Prince, son pere, arrivée en 1685, les amours de Catule & de Tibule, une Comédie intitulée, les Carrosses d'Orléans, avec les Tragédies de Zaïde, de Telephante & de Cleopâtre.

Son talent pour l'histoire a paru dans les Mémoires historiques qu'il nous a laissés sur la vie de François-Louis de Bourbon, Prince de Conti, imprimés avec l'oraison Funébre de ce Prince, prononcée par M. Massillon, Evêque de Clermont.

Cet illustre Académicien mourut à Paris le 29 Mai 1723, âgé de soixante-huit ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Gervais.

MICHEL RICHARD DE LALANDE.

MICHEL RICHARD DE LALANDE, Sur-Intendant de la Musique du Roi, célebre pour avoir porté au plus haut point de perfection la beauté de son Art, naquit à Paris le 15 Décembre 1657, de parens peu riches, & qui avec une très-petite fortune se trouvoient malheureusement chargés d'une famille nombreuse composée de quinze enfans. Le jeune de Lalande, le cadet de tous, suppléa par ses talens à ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Une voix flexible, claire & sonore, un goût marqué pour la musique & pour les instrumens, une ardeur extrême à cultiver ces heureuses dispositions, lui obtinrent une place parmi les enfans de Chœur du Chapitre de Saint Germain l'Auxerrois. On le vit dès ce moment renoncer à tous les amusemens de l'enfance pour ne s'occuper que de l'étude qui eut pour lui tant d'attraits, que souvent il lui arrivoit de lui sacrifier bien des heures qu'il déroboit à son sommeil; l'usage même qu'il faisoit de ses petits profits, étoit de les employer à se procurer de quoi s'éclairer.

Une si grande avidité d'apprendre, jointe à tous les secours nécessaires pour la satisfaire, le rendit habile en peu de tems, non-seulement dans la musique vocale, mais encore dans les instrumens. Le Violon fut celui auquel il s'attacha le plus, & il en jouoit de façon à pouvoir espérer d'être reçu à l'Opéra. Il se présenta en effet à M. Lulli Sur-Intendant de la Musique pour solliciter une place; mais il fut malheureusement trompé dans ses espérances. Vivement piqué d'avoir été honteusement refusé, il retourne chez lui, brise l'instrument chéri, qui depuis quelques années faisoit ses délices, & s'engage par serment à n'en jamais plus jouer. Les Orgues, le Clavecin

prirent dès lors la place du violon; & il en joua bientôt si parfaitement, que les Eglises de Saint Gervais, de Saint Jean, des Jésuites & du petit Saint Antoine voulurent l'avoir pour Organiste.

Ces occupations ne l'empêchérent pas de cultiver avec soin le goût particulier qu'il avoit pour la musique vocale. Choisi pour en donner des leçons à Mademoiselle de Noailles, mariée depuis à M. le Duc de Grammont, il fit faire de si grands progrès à cette jeune Demoiselle, que sur le témoignage que M. le Maréchal de Noailles rendit au feu Roi de l'habileté de M. de Lalande, Sa Majesté lui fit l'honneur de le choisir pour montrer à jouer du Clavecin à Mademoiselle de Blois & à Mademoiselle de Nantes; destination qui fut pour ce jeune Musicien l'heureuse époque du commencement de sa fortune. Chargé de travailler par ordre du Roi à la composition de quelques petites musiques françoises, il sçut y faire entrer tant de beautés, que Sa Majesté, pour le récompenser de ce travail, l'honora en 1683. d'une Charge de Maître de Musique de sa Chapelle. De nouvelles compositions lui méritérent de nouveaux bienfaits; & il obtint successivement les deux Charges de Maître de Musique de la Chambre, les deux de Compositeurs, celle de Sur-Intendant de la Musique & enfin les quatre Charges de Maîtres de la Chapelle. La bonté du Roi s'étendit encore plus loin: ce grand Prince fit épouser à M. de Lalande une Demoiselle (*a*) de sa musique, voulut faire les frais de la nôce, & gratifia les nouveaux époux de riches presens. Deux filles qui toutes les deux excellérent dans la musique, & qui furent toutes les deux honorées d'une pension de sa Majesté, furent les fruits de ce mariage. Mais en 1711 elles furent l'une & l'autre emportées par la petite vérole en moins de quinze jours. M. de Lalande ayant perdu leur mere en 1722, prit pour seconde femme, Mademoiselle de Cury, fille de M. de Cury, Chirurgien de Madame la Princesse de Conti, premiere Douairiére.

(*a*) Anne Rebel.

M. de Lalande ne jouit pas long-tems des douceurs de ce second mariage ; il mourut le 18 Janvier 1726, âgé de soixante-sept ans & six mois. Pendant plus de quarante ans qu'il fut attaché à la musique de Sa Majesté, il donna un grand nombre d'excellens Motets, qui furent tous extrêmement goûtés, & qui depuis sa mort ont été imprimés en plusieurs volumes *in folio*. A la tête du premier Volume est le portrait de l'Auteur, assis près d'une table, & representé dans l'attitude & avec les attributs d'un homme qui compose. On lit au bas de ce portrait les quatre Vers suivans :

Mortels, c'est de ce beau délire
Que sont nés parmi nous des accords si touchans ;
A deux Divinités Lalande doit ses chants,
Appollon le forma, c'est Louis qui l'inspire.

BERNARD DE LA MONNOYE.

BERNARD DE LA MONNOYE, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, Correcteur de la Chambre des Comptes de Dijon, naquit en cette Ville le 15 Juin 1641. Après y avoir fait ses humanités, il étudia en Droit, mais avec moins d'application & moins de goût qu'il n'étudia les belles-lettres pour lesquelles il avoit la plus forte passion. Résolu de leur consacrer la plus grande partie de son tems, quelque talent qu'il eût pour briller dans le Barreau, il se contenta de se faire recevoir Correcteur en la Chambre des Comptes, Charge qui ne lui dérobant que peu de momens, ne pouvoit interrompre que rarement le commerce qu'il avoit avec les Muses. Pour les cultiver avec plus de succès, à l'étude des Langues Grecque & Latine, il ajoûta celle de l'Ita-

lien & de l'Espagnol. Il s'appliqua aussi à la critique & ne se rendit pas moins habile dans cette science que dans la Poësie. Sa curiosité pour l'histoire des livres & celle des Sçavans, l'a rendu ingénieux à en déterrer jusqu'aux moindres particularités. Ses remarques sur le *Menagiana*, sur l'Anti-baillet, sur les Bibliotéques françoises de Duverdier & de la Croix du Maine, sur le livre vrai ou supposé, intitulé *De tribus impostoribus*, sur les contes de Jacques Pelletier & de Nicolas Denisot, sur Pomponius Lætus, & plusieurs autres curieuses Dissertations, sont les fruits des sçavantes recherches qu'il a faites en ce genre, & qui doivent le faire regarder comme un des plus judicieux & des plus habiles critiques de son siécle.

Divers Ouvrages de Poësie avoient déja fait un grand nom à M. de la Monnoye, avant qu'il se fit connoître par son habileté dans la critique. Couronné presque autant de fois qu'il concourut pour le prix de Poësie proposé par l'Académie françoise, il remporta en 1671, le premier qui ait été distribué par cette illustre Compagnie; & en 1675, en 1677, en 1683, & en 1685, les piéces qu'il presenta, eurent le même succès. La premiere fut son poëme du *Duel aboli*, ensuite parurent l'éducation de Monseigneur le Dauphin, les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion, la gloire acquise par ce même Prince, se condamnant en sa propre cause, l'Académie Françoise sous la protection du Roi, une Ode au Roi sur la conquête de la Franche-Comté, une à Monseigneur le Dauphin sur la prise de Philisbourg, une Idylle sur celle de Mons; la traduction de trois Odes latines, l'une sur le vin de Bourgogne, l'autre sur le vin de Champagne, & la troisiéme sur le Cidre; trois cens épigrammes choisies, tant de Martial que d'autres Auteurs anciens & modernes en Vers françois; un recueil de Noëls nouveaux en langage Bourguignon, regardés comme un chef-d'œuvre d'esprit, & un grand nombre d'autres Poësies grecques & latines; car M. de la Monnoye possédoit dans

un égal degré de perfection toutes les beautés de ces trois differentes langues.

Il conserva jusques dans un âge bien avancé tout le feu de ce même génie poëtique qu'il avoit fait paroître dans les premiers Ouvrages de sa jeunesse.

La droiture, la probité, la modestie ne le caractérisoient pas moins, que son érudition & la politesse qui lui étoit comme naturelle; il étoit d'ailleurs d'une humeur vive & enjouée, & sa gaïeté lui inspiroit souvent d'aimables saillies assaisonnées d'un sel fin & délicat. On rapporte qu'ayant été un jour entraîné au cabaret par le Poëte Lainès son ami, & qu'y ayant demeuré jusqu'au lendemain matin; son épouse inquiette de son absence étant venuë le chercher, Lainès qui l'apperçut de loin s'écria en riant, ah! voilà ta femme: sur quoi M. de la Monnoye, qui ne la voyoit point encore, parce qu'il avoit la vûë basse, répondit, *ah mon ami! voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vuë.*

Cet illustre Sçavant mourut le 15 Octobre 1728, dans la 90 année de son âge. Son séjour ordinaire en Province fut cause qu'il ne fut reçu Académicien que le 23 Décembre 1713.

On a imprimé en 1731 ses notes sur la bibliotheque choisie de Colomiés, aussi bien que celles qu'il a faites sur les annales de l'Imprimerie, & sur les vies des Etiennes, célebres Imprimeurs.





Ranc Pinx.
P. Dupin Sculp.
ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE
De l'Académie Françoise.
Né à Paris le 17 janvier 1672, Mort le 26 Décembre 1731.
Paris chez Odieuvre Md d'Estampes Quay de l'Ecole vis-à-vis le Côté de la Samaritaine à la belle Image.
A.P.D.R.

ANTOINE HOUDARD DE LA MOTHE.

ANTOINE HOUDARD DE LA MOTHE, né à Paris le 17 Janvier 1672, eut dès les premiers tems de sa jeunesse une passion extrême pour la déclamation & pour les spectacles. Entraîné par ce goût dominant, qui l'a accompagné jusqu'au tombeau, il tourna toutes ses vûes vers le Théâtre; il étoit encore écolier qu'il se plaisoit à representer avec de jeunes personnes de son âge, differentes piéces de Moliere.

Au sortir du Collége, ses Parens qui le destinoient au Barreau, voulurent qu'il commençât son cours de Droit; il en prit quelques leçons, mais ce fut dans la ferme résolution de ne jamais en faire usage.

Il n'avoit que 21 ans, qu'il fit répresenter une Comédie en trois Actes, mêlée de Prose & de Vers, intitulée les Originaux ou l'Italien. Son début ne fut pas heureux. Soit que le peu de succès qu'eut cette premiere piéce, l'eût dégoûté du Théâtre, soit que des réflexions sérieuses lui eussent fait sentir le frivole & le dangereux même d'un pareil amusement, il résolut non-seulement d'y renoncer pour toujours, mais il forma encore le dessein de quitter le monde & de s'ensévelir dans la retraite. Il passa en effet plusieurs mois dans la célébre Abbaye de la Trappe; mais sa ferveur pour avoir été trop vive dans les commencemens ne fut pas de longue durée; elle diminua, puis elle s'évanouit tout-à-fait.

Rentré dans le monde, il recommença à se livrer au Théâtre avec un renouvellement d'ardeur. Son Europe galante qui fut représentée en 1697. fut reçue avec de grands applaudissemens; *Issé*, Pastorale héroïque, qu'il donna la même année, ne fut pas moins goûtée. Encou-

ragé par de si brillans succès, il fit paroître successivement Amadis de Gréce, & Marthésie Reine des Amazones, Tragédie, le triomphe des Arts, Canente, Omphale, le Carnaval & la folie, la Vénitienne, Alcione, Jupiter, & Semelé, Scanderberg & le Ballet des âges, tous Poëmes lyriques; mais les deux dernieres de ces piéces n'ont été représentées sur le Théâtre qu'après la mort de l'Auteur.

Ses Poëmes dramatiques sont, le Port de Mer, le bal d'Auteuil, l'amante difficile, les Machabées, Romulus, Inès de Castro, Œdipe, le Talisman, la Matrone d'Ephéses, Richard Minutolo, le Magnifique.

Si la plûpart de ces piéces ont été extrêmement applaudies, il est vrai aussi qu'elles ont eu à essuyer bien des critiques; mais M. de la Mothe ne s'est pas mis en peine d'y répondre, & s'est contenté des réflexions qu'elles l'ont engagé de faire sur la nature & le caractére de la Tragédie, & sur les piéces de cette espéce qu'il a lui-même données au Théâtre. Ces réflexions forment autant de discours que l'on voit à la tête de chacune de ses piéces tragiques.

Il semble au reste que ce devoit être le sort de la plûpart des Ouvrages de ce célébre Ecrivain, d'attirer contre eux bien des critiques. Ses Odes qu'il donna pour la premiere fois en 1702. ont été souvent & vivement censurées, à l'exception cependant de ses Odes anacréontiques, qui ont été universellement admirées. Ses Fables nouvelles, qui parurent en 1719, n'ont pas de même été épargnées; mais son Iliade d'Homere en Vers François imprimée en 1714, est celui de tous ses Ouvrages qui a enfanté une querelle plus longue. Le discours qui est à la tête de cette espéce d'imitation de l'Iliade d'Homere, souleva contre M. de la Mothe les Partisans des Anciens déja piqués de ses jugemens sur Pindare, Anacréon, Horace & de son Ode de l'émulation, c'est ce qui a fait naître l'Ouvrage de Madame Dacier, intitulé *Des causes de la corruption du goût*, Ouvrage dans lequel cette illustre Sçavante paroît avoir poussé la vivacité un peu

trop

trop loin. M. de la Mothe n'y répondit que par ses réflexions sur la critique, qui en général sont judicieuses & bien écrites, & dans lesquelles il y a une grande modération & beaucoup de politesse. L'Ouvrage de Madame Dacier commença la dispute, d'autres la continuérent: on vit paroître consécutivement *l'Homere vangé* du sieur *Gâcon*, *Homere en arbitrage*, consistant en trois lettres, dont deux sont du P. Buffier, à Madame la Marquise de Lambert, & la troisiéme est de cette Dame; *l'Apologie d'Homére & le Bouclier d'Achille*, par M. Boivin le cadet; *la Dissertation critique sur l'Iliade d'Homére*, par l'Abbé Terrasson; *l'Apologie d'Homére*, par le P. Hardouin, Jésuite. L'Abbé de Pont se mit aussi sur les rangs, & écrivit plusieurs lettres en faveur de M. de la Mothe.

L'opinion de M. de la Mothe, que tous les genres d'écrire traités jusqu'à présent en vers, pouvoient l'être heureusement en Prose, a trouvé aussi plus d'un adversaire. Les plus illustres ont été M. de la Chaussée, M. de Voltaire, & feu M. de la Faye de l'Académie Françoise, qui a écrit sur ce sujet une belle Ode en faveur de la Poësie.

Les Ouvrages que nous avons indiqués ci-dessus, ne sont pas les seuls qui soient sortis de la sçavante plume de l'homme célebre dont nous faisons l'éloge. Nous avons encore de lui une Ode à la louange de Madame Dacier, l'Eloge funébre de Louis XIV. le discours qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie Françoise, le 8 de Février 1710, un grand nombre de piéces qui ont remporté le prix à l'Académie Françoise & à celle des jeux floraux. Et ce qui seul prouve d'une maniere bien glorieuse la supériorité du mérite de ce grand homme, c'est qu'il ne disputa jamais du prix d'éloquence & de Poësie qu'il ne le remportât, & il fut si souvent couronné, qu'il fut enfin prié de ne plus concourir.

Pendant les douze ou quinze dernieres années de sa

vie, il fut si accablé d'infirmités qu'il ne pouvoit faire un pas seul, ni même se tenir debout; il se vit avec cela condamné à garder un régime de vie très-incommode: des légumes, du pain & du lait firent pendant une longue suite d'années sa nourriture ordinaire. Sa piété, sa religion lui firent supporter avec une humble résignation les longues souffrances qui éprouvérent sa patience, & qui terminérent sa vie, le 26 Décembre 1731. étant alors âgé de près de soixante ans : il fut inhumé à S. André des Arcs, sa Paroisse.



JACQUES VANIERE.

JACQUES VANIERE, l'un des plus excellens Poëtes latins que la France ait produits, naquit à Causse, Bourg, du Diocèse de Beziers, le 3 Mars 1664, de parens recommandables par l'innocence de leurs mœurs, & qui appliqués à faire valoir l'héritage que leurs peres leur avoient laissé, faisoient leurs délices des occupations de la Campagne. Le jeune Vaniere hérita de leurs mœurs & de leur goût, les mêmes occupations le charmérent, & dès ses plus tendres années, il en fit son étude favorite; & quel Auteur a sçu mieux que lui développer les préceptes de l'Agriculture, & entrer dans un détail plus intéressant & plus instructif sur tout ce qui a quelque raport aux travaux & à la vie de la Campagne?

Le jeune Vaniere, après avoir fait avec succès ses études à Beziers sous les Jésuites, entra dans la Société en 1680, n'étant âgé que de seize ans. Destiné à professer les humanités au sortir d'un cours de Philosophie qu'il étoit venu faire à Tournon, le talent singulier qu'il avoit pour la poësie latine, se déclara dès la premiere année de sa Régence. Son Poëme intitulé *Stagna* commença à le faire connoître dans la République des Lettres; & celui

de *Columbæ* qu'il donna l'année ſuivante à Toulouſe où il avoit été appellé pour y continuer à enſeigner les Belles-Lettres, augmenta tellement l'idée qu'on s'étoit formée du jeune Poëte, que le célebre Santeuil dit alors que ce *nouveau venu les avoit tous dérangés ſur le Parnaſſe*. Son Poëme ſur la Vigne, & celui qui a pour titre *Olus*, que le Pere Vaniere compoſa à Montpellier, lorſqu'il y profeſſoit la Réthorique, aſſurérent à l'Auteur la place que les deux premiers Poëmes lui avoient méritée. Ces piéces imprimées d'abord ſéparément & reçuës avec une approbation générale, font partie du *Prædium ruſticum* diviſé en ſeize livres, (*a*) Ouvrage que les plus grands Maîtres n'ont pas craint de mettre en parallele avec les Géorgiques de Virgile.

Les même beautés ſe font ſentir dans toutes les autres Poëſies qui ſont ſorties de la plume de ce ſçavant Jéſuite, & qui ont été toutes recueillies dans un ſeul Volume, Ce ſont pluſieurs Eglogues ſur l'eſſence, les caractéres, les devoirs & les effets de l'amitié, des Epîtres, des Odes, des Epigrammes, des Epitaphes & une traduction latine des belles Stances du Poëte Godelin+, ſur la mort de Henri IV.

+ (les Toulousains l'apellent Goudouli)

L'homme célebre dont nous faiſons l'éloge, ne s'eſt pas borné à exercer ſes talens ſur la Poëſie. La parfaite connoiſſance qu'il avoit des meilleurs Poëtes de l'antiquité, lui fit entreprendre un Dictionnaire Poëtique, qu'il publia

(*a*) Le premier livre fait connoitre la maniere d'acheter les fonds & les biens de la Campagne, celle de les réparer & ameliorer. Le II. livre marque le choix des Domeſtiques & les fonctions de chacun d'eux. Le III. traite du grand Bétail, tel que les Taureaux, les Vaches & les Veaux. Le IV. du petit bétail, moutons, brebis & Chévres. Le V. des Arbres en général. Le VI. des maladies des Arbres, de leur cauſe & de leurs remédes. Le VII. Du Printems & de l'Eté. Le VIII. de l'Automne & de l'Hyver. Le IX. des Herbes potageres & des Légumes. Le X. de la Vigne. Le XI. de la Vendange & du Vin. Le XII. Des Oiſeaux de Baſſe-cour. Le XIII. Des Colombes & Pigeons. Le XIV. Des Abeilles. Le XV. Des Etangs. Le XVI. De la Chaſſe des parcs qui renferment le gibier, & les differentes bêtes fauves, & de la maniére de les chaſſer de ces parcs.

en 1710, & qui est considéré comme le meilleur Ouvrage que nous ayons en ce genre. Zélé pour l'avancement des lettres, il donna depuis un abregé de ce même Ouvrage pour la commodité des jeunes étudians.

Mais un travail immense, & qui sembloit demander la vie de plusieurs hommes, est le grand Dictionnaire françois & latin, dont le P. Vaniere avoit formé le plan, & qui l'occupa pendant plus de vingt-ans. Cet Ouvrage, auquel l'Auteur n'a pu mettre la derniere main, a été continué par un de ses Confreres, le Pere Lombard, que le P. Vaniere avoit associé à ses travaux littéraires.

Nous n'avons jusqu'à présent considéré cet excellent homme que par rapport à la supériorité de ses talens; & quel sublime éloge ne pourrions-nous pas faire de ses vertus & des qualités de son cœur? Tout respiroit dans ses mœurs, la modestie, l'ingénuité, la candeur & l'aimable simplicité de nos premiers Peres: ami officieux, tendre & constant dans ses engagemens, jamais il ne manqua à aucun des plus petits devoirs qu'impose l'amitié. Sensible à un bienfait reçu, il ne se contentoit pas d'en conserver dans son cœur la plus vive reconnoissance, il vouloit qu'elle éclatât au dehors; & tous ses Ouvrages ne sont-ils pas remplis de témoignages publics de son attachement & de sa gratitude. Inviolablement attaché aux devoirs de son état, il les remplit dans toute leur étendue; & jusqu'aux derniers momens de sa vie, il fut constamment pour ses freres un modéle de régularité & de perfection. Plein de l'esprit de sa vocation, il sollicita avec les plus vives instances la permission de pouvoir aller annoncer l'Evangile aux Peuples des Indes, & il n'y eut que son aveugle soumission aux volontés de ses Supérieurs, qui put le consoler du refus qu'ils opposérent à ses vœux. Dévoué à l'utilité publique, il lui consacra tous ses travaux, qui ne finirent qu'avec sa vie. Cet excellent homme mourut le 22 Août 1739 dans la soixante-seiziéme année de son âge.


J. P. Sauvage Pinx.
G. F. Schmidt Sculp.
JEAN BAPT.E ROUSSEAU
Né à Paris en 1671.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes quai de l'Ecole vis-à-vis la Samarit. à la belle Image.



JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, l'Horace & le Martial de la France, qui par ses Ouvrages & la supériorité de ses talens s'est acquis une gloire bien supérieure à celle que peut prêter l'éclat de la naissance la plus illustre, naquit à Paris en 1669. Son pere, simple Cordonnier, mais homme de bien, & qui vivoit avec aisance dans son état, n'épargna rien pour donner à son fils une éducation qui pût dans la suite lui tenir lieu de richesses. Pour exciter davantage son émulation, il lui fit faire ses études dans les Colleges de Paris les plus fréquentés, & qui étoient alors les plus renommés par l'habileté des Professeurs qui y enseignoient. Le jeune Rousseau né avec les plus heureuses dispositions pour les sciences, s'éleva bientôt audessus de tous ses compagnons d'étude par la pénétration de son esprit, & la beauté de son génie; son penchant le portoit à la Poësie, il s'y livra, & de bonne heure il y excella. Les premiers Ouvrages qu'il publia, n'ayant pas encore vingt ans, commencerent à établir sa réputation, & le firent rechercher par plusieurs personnes autant distinguées par la délicatesse de leur esprit, que par l'éclat de leur naissance & la splendeur de leur rang.

Dès l'année 1688 il fut en qualité de Page dans la Maison de M. de Bonrepos, Ambassadeur de France en Dannemarck, & il passa de là en Angleterre avec M. le Maréchal de Tallard, en qualité de Sécretaire. M. Rouillé du Coudrai, Conseiller d'Etat, & Directeur des Finances, qui faisoit des lettres son plus doux amusement, s'attacha M. Rousseau par ses bienfaits, & se faisoit un plaisir de le mener avec lui à la Cour, où il étoit souvent appellé par ses Emplois.

Ces Ouvrages donnerent occasion à M. Rousseau de

faire de brillantes connoissances qui auroient pu servir à l'avancement de sa fortune, si ses vues eussent été tournées du côté de l'interêt & de l'ambition. Mais le plaisir qu'il goûtoit à cultiver les Muses ne lui permettoit pas de songer aux richesses. Quelques Seigneurs qui avoient formé pour lui des vûes d'avancement, s'interesserent pour lui auprès de M. de Chamillart, Ministre de la guerre & de la Finance, & lui obtinrent une Direction des Fermes générales en Province; on ne douta pas que M. Rousseau n'acceptât avec autant d'empressement que de reconnoissance cet emploi.

Mais il remercia le Ministre, & résista à toutes les sollicitations que ses amis purent employer pour l'engager à accepter le poste avantageux qui lui avoit été offert.

En 1701, lors du renouvellement de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres, il obtint dans cette Compagnie une place d'éleve, & ne fut pas long-tems sans passer à un dégré plus elevé. Souhaité dans les plus brillantes Compagnies de Paris, & parmi les Grands de la Cour, qui se faisoient une fête de le posseder, il couloit ses jours dans la plus délicieuse tranquilité, lorsqu'en 1708 les ennemis que sa Poësie quelquefois trop libre & trop satyrique lui avoit faits, le poursuivirent comme Auteur de ces fameux couplets, où plusieurs personnes d'esprit & de mérite furent noircies par les calomnies les plus atroces. De puissans protecteurs s'interesserent inutilement en sa faveur. Par un Arrêt du Parlement du septiéme Avril 1712, il fut banni à perpétuité du Royaume. Son Rapporteur, plusieurs de ses Juges, tous ses amis, & ce qui prouve encore plus, la plus grande partie des personnes interessées dans ces malheureuses satyres, l'ont cru parfaitement innocent; & ce qui paroît ôter tout sujet de douter qu'il ne le fût, c'est que lui même à l'article de la mort, dans le moment qu'on lui alloit administrer le Saint Viatique, il protesta hautement en présence du Corps de son Dieu, & de tous ceux

qui étoient présens à cette cérémonie, qu'il n'étoit point l'Auteur des couplets pour lesquels il avoit été condamné. Je ne sçais si une protestation si expresse faite dans une pareille circonstance, ne suffit pas seule pour la justification de ce grand homme.

Son rare mérite, la supériorité de ses talens lui procurerent dans les Pays étrangers d'illustres protecteurs, qui se firent un plaisir & même un honneur de se l'attacher. De ce nombre fut M. le Comte du Luc, Ambassadeur de France, auprès du Corps Helvetique. Ce Seigneur ayant été nommé en 1714 un des Plenipotentiaires pour la paix avec l'Empereur, qui fut conclue au mois de Septembre de la même année, à Bade en Suisse, mena M. Rousseau avec lui. Le Prince Eugene qui avoit lu avec admiration quelques-unes des piéces de cet illustre Poëte, témoigna beaucoup d'empressement à le voir, & l'accabla de mille marques de bonté; il pria même avec beaucoup d'instance M. le Comte du Luc de le laisser auprès de lui. Après la conclusion de la paix, M. Rousseau eut l'honneur d'accompagner à Vienne son nouveau Protecteur, qui voulut bien être son introducteur & son panegyriste à la Cour de l'Empereur.

Au bout de trois ans de sejour à Vienne, M. Rousseau fut obligé de quitter le Prince Eugene.

Il auroit pu alors se rendre à sa patrie qui le redemandoit avec empressement. Feu M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, lui fit écrire par M. de la Fare, qu'il pouvoit revenir en toute sureté à Paris; mais M. Rousseau sûr de son innocence, demanda qu'avant toutes choses on lui donnât de nouveaux Juges qui procédassent à la révision du Procès dont nous avons parlé; ce qui ne lui ayant pas été accordé, son retour n'eut point lieu.

Il se détermina peu de tems après à passer en Angleterre, où il donna une superbe Edition de ses œuvres, en deux volumes *in-4°*. & qui lui valut environ dix mille livres, qu'il plaça sur la Compagnie d'Ostende; foible ressource,

que sa triste destinée lui enleva encore ; les affaires de cette Compagnie se dérangerent au point, que ceux qui avoient des actions, non seulement les perdirent, mais les fonds encore sur lesquels ils croyoient pouvoir surement compter, se trouverent entierement dissipés.

Une perte si accablante auroit désesperé M. Rousseau s'il n'eût trouvé dans la générosité d'un de ses anciens amis, M. Boutet, Notaire à Paris, les secours que sa malheureuse situation lui rendoit absolument nécessaires; mais il ne lui fut pas long-tems à charge. M. le Duc d'Aremberg, Prince dont la générosité tient le premier rang entre mille autres qualités qui le distinguent, n'eut pas plutôt été informé du triste état où la suppression de la Compagnie d'Ostende venoit de réduire M. Rousseau, qu'il s'empressa de subvenir génereusement à tous ses besoins. Ce Seigneur ayant été obligé en 1733 de joindre l'Armée Impériale, assemblée sur le Rhin, ne partit de Bruxelles qu'après avoir assuré à M. Rousseau une pension de quinze cens livres, & lui avoir donné un appartement dans son superbe Château d'Enguien.

L'illustre Poëte François trouva encore dans son éxil d'autres généreux Protecteurs, qui le prévinrent par leurs bienfaits, & qui jusqu'à la mort n'ont cessé de lui donner des marques de leur bonté. Tels furent M. le Comte de Lannoy, Gouverneur de Bruxelles, & M. le Prince de la Tour-Taxis.

Cependant les amis que M. Rousseau avoit en France, n'avoient pas renoncé à l'espérance de lui procurer l'avantage de venir finir ses jours dans sa patrie. M. le Comte du Luc & M. de Senozan, Intendant, & Receveur général du Clergé, lui écrivirent sur ce sujet au mois de Septembre de l'an 1739, & le solliciterent de venir à Paris, où ils espéroient de travailler avec succès à avancer la fin de son bannissement. Sur cette espérance M. Rousseau partit de Bruxelles au mois d'Octobre de la même année, & vint trouver M. le Comte du Luc à Paris. Il y demeura trois

mois

mois *incognito*, ſous le nom de M. de Richard; s'étant apperçu au bout de ce tems-là que ſes affaires ne prenoient pas un meilleur train, & que ſes Protecteurs même n'avoient pû lui obtenir un ſauf-conduit pour un an, il prit le parti de retourner à Bruxelles.

M. le Duc d'Aremberg eut la bonté de le prévenir par les politeſſes les plus gracieuſes, & le força en quelque façon d'accepter le payement de la penſion qu'il lui avoit faite; M. Rouſſeau ne demeura que quelques mois à Bruxelles après ſon retour de Paris. Il alla paſſer l'été de la même année 1740, chez le fameux M. du Lys, un des plus riches Juifs de la Haye. Ce fut au retour de ce voyage que M. Rouſſeau fut frappé d'apoplexie, dans la barque même qui le tranſportoit à Anvers; ſes illuſtres protecteurs donnerent leurs ordres pour qu'il fût ſervi avec les plus grands ſoins; ſes forces revinrent un peu, & au mois de Décembre il ſe trouva en état de ſe faire tranſporter à Bruxelles; il vécut encore environ trois mois, & mourut le 17 Mars 1741 + dans de grands ſentimens de piété & de Religion. Nous avons déja dit qu'il proteſta hautement qu'il n'étoit point l'Auteur des couplets ſatyriques pour leſquels il avoit été condamné; nous devons ajoûter qu'avant ſon départ de Paris il avoit remis à M. l'Abbé d'Olivet un écrit pour ſa juſtification, lequel fut lu dans une aſſemblée de l'Académie Françoiſe.

+ (Il avoit environ 72. ans)

Nous ne parlerons pas des Ouvrages de ce Poëte célébre. Quel éloge pourroit-on en faire qui ne fût bien inférieur à celui qu'ils méritent. « Il a excellé dans les Cantates,
» genre de Poëſie dont il eſt l'inventeur, & qu'il a per-
» fectionné. Ses Odes ne laiſſent pas douter qu'il ne fût en
» France ce qu'étoit Horace à Rome, c'eſt à dire le pre-
» mier des Poëtes lyriques. Le tour neuf & heureux qu'il
» a ſçu donner à ſes vers, le choix de ſes images, l'uſage éle-
» gant & gracieux qu'il y faiſoit de l'hiſtoire & de la fable,
» tout cela leur prêtoit un ornement qui appartenoit à lui
» ſeul. S'il égaloit Horace du côté de l'eſprit & des talens;

» il lui ressembloit encore plus par l'extrême antipatie qu'il
» marquoit contre les Poëtes qui vouloient rimer malgré
» Minerve. Comme il n'avoit pour eux nul ménagement,
» ils ne l'épargnoient pas non plus; & ne pouvant attaquer
» ses vers, ils ont tâché de le rendre odieux du côté du
» cœur & des sentimens.




Hyacinthe Rigaud pinx.
Ficquet sculp
JEAN BAPTISTE SILVA
Ecuyer Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier,
Docteur Regent de la Faculté en l'Université de Paris,
Medecin consultant du Roy et de S. A. S. Monseig.r
le Prince de Condé. Né à Bourdeaux le 13. Janvier
1682. Décédé à Paris le 19. Aoust 1742.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes rüe des Postes cul sac des Vignes.



TABLE DES HOMMES ILLUSTRES

Dont les Eloges historiques sont contenus dans ce volume.

LIVRE CINQUIEME.

Les Philosophes célebres, les Physiciens, Mathématiciens, Géomêtres, Astronomes, Ingénieurs, Méchaniciens, &c.

Suite des Philosophes.

LIVRE SIXIEME.

Les Médecins, les Anatomistes, les Chymistes, les Botanistes.

MEDECINS.

ANATOMISTES.

LIVRE SEPTIEME.

Poëtes Latins & François, Poëtes tragiques, comiques, lyriques, satyriques, & les Musiciens.

DISCOURS.

Fin de la Table.



